

UNIVERSITY OF MICHIGAN

TO

William L. Anderson

BY

CH. H. HARRIS

John H. H. Harris, President

D. C. H. 10

1927-1928

PROVERBES ET DICTONS

DE LA PROVINCE DE

S Y R I E

Section de Saydâ

PAR

CARLO LANDBERG

LEIDE
E. J. BRILL

1883

PARIS
MAISON NEUVE & Cie

PROVERBES ET DICTONS

DU

PEUPLE ARABE

MATÉRIAUX POUR SERVIR A LA CONNAISSANCE
DES DIALECTES VULGAIRE

RECUEILLIS, TRADUITS ET ANNOTÉS

PAR

CARLO LANDBERG

VOLUME I

LEIDE
E. J. BRILL

1883

PARIS
MAISON NEUVE & Cie

Imprimerie de E. J. Brill à Leide

JE DÉDIE CET OUVRAGE

à mon cher et vénérable maître

MONSIEUR HEINRICH LEBERECHE FLEISCHER

COMME UN BIEN FAIBLE TÉMOIGNAGE

DE MON DÉVOUEMENT ET DE MA GRATITUDE

INTRODUCTION.

”كلام العرب لا يُحيط به إلا نبيّ”

En travaillant l'hiver passé à la bibliothèque khédiviale du Caire à une édition critique du *Diwân* d'Aboû Firâs el-Hamdânî, je racontai au savant directeur de cette bibliothèque ¹⁾, Mr. le Dr. Spitta-Bey, que pendant mon long séjour dans les pays orientaux j'avais recueilli un grand nombre de proverbes vulgaires que je m'étais fait expliquer par les Arabes eux-mêmes. Il me dit alors: « Il faut les publier, » et telles furent à ce sujet ses instances, que je laissai de côté pour quelque temps mon poète favori pour m'occuper de la rédaction de mes notes, non sans avoir mûrement réfléchi sur le meilleur plan à suivre. C'est donc au Dr. Spitta-Bey que revient l'initiative de cette publication. Il est alors on ne peut plus juste que je la commence en le remerciant publiquement de m'avoir donné le courage d'entreprendre un travail qui sera de longue haleine et qui profitera peut-être à la science.

Afin que les savants ne puissent ignorer les sources auxquelles j'ai puisé, ni contester l'exactitude de mon ouvrage, j'exposerai tout

1) Mon ami n'est plus directeur de la bibliothèque khédiviale. « Le parti national », dans sa haine contre tout Européen, força Taoutik Pacha à renvoyer celui qui a rendu de si grands services en ordonnant les riches trésors, pour la plupart inconnus en Europe, que renferme la bibliothèque du Darb el-gamâmîz. Son départ est une perte pour nous tous.

d'abord comment j'ai procédé et comment je compte procéder à l'avenir. Pendant les neuf années que j'ai passées en Orient, j'ai toujours noté et relevé tout ce que j'observais de remarquable ou de saillant. Aussitôt que j'entendais un proverbe, j'en prenais note, et je me le faisais expliquer par quelqu'un, de préférence par un homme du peuple ou un paysan. Je mettais toujours la plus scrupuleuse exactitude dans la transcription, me faisant répéter plusieurs fois le mot sur lequel j'avais des doutes, jusqu'à ce que j'en eusse bien saisi la vraie prononciation. Je traduisais immédiatement l'explication arabe en français sous les yeux de la personne même qui me l'avait dictée. Je pouvais ainsi avoir recours à elle, si ma connaissance de la langue se trouvait en défaut.

Mais ce n'était pas rien que les proverbes qui m'occupaient; pour étudier l'arabe, on n'a pas le secours d'un dictionnaire français-arabe, et j'ai dû me faire l'ami des boulangers, des forgerons, des marins, des chameliers, en un mot, dès hommes de tous les métiers, je dirai même de toutes les classes. «Comment appelles-tu cela? Comment fais-tu cela», voilà des demandes que j'adressais à chaque instant. On me répondait toujours avec beaucoup de bonne volonté, et moi d'écrire sous la dictée de mon interlocuteur. Là où il y avait une rixe, un enterrement, un conteur, un noukati, on pouvait être sûr de m'y trouver: j'y apprenais toujours quelque mot et j'y voyais toujours quelque chose de nouveau. Je ne prenais ces leçons que dans le but de bien connaître la langue et les habitudes du peuple chez lequel j'habitais, et je n'avais nullement l'intention de publier un jour les résultats de mes études avec tout ce monde hétérogène. Mr. Spitta-Bey m'a amicalement forcé la main. J'ouvrais donc mes cahiers, je mettais ordre à mes notes, je prenais les proverbes tels que je les avais enrégistrés, en y ajoutant les explications que je croyais nécessaires. Je n'ai pas choisi; je n'ai pas fait de triage. Je voulais offrir un bouquet qui sent le pays où il a été cueilli. Il y a dans ce gigantesque bouquet bien des fleurs au parfum peu agréable. Qu'on se bouche le nez. Je tiens à recueillir tout ce que je trouve sur ma route, sans sourciller, car je ne présente pas ici un «Weihnachtsgeschenk» à la Hammer-Purgstall, ni un «per le nozze» à l'italienne. Je m'adresse aux Orientalistes, et j'espère que nous sommes assez

hommes faits pour pouvoir tout lire, tout savoir; et nous devons tout savoir, si nous voulons connaître l'Orient, où les propos orduriers, les mots obscènes occupent une si large place dans le langage journalier. Je prends la réalité toute crue, nue et sans fard, laissant aux poètes et à ceux qui écrivent pour les dames et les collégiens le soin de peindre l'Orient inondé de lumière et couvert de ses plus beaux atours. Nous autres arabisants ne pouvons pas avoir de ces égards; nous n'avons qu'un seul but: la connaissance de l'Orient avec sa poésie et ses saletés, ses ombres et ses rayons de soleil. La philologie et l'histoire ne pourront que gagner à ce procédé; l'appréciation des pays de l'autre côté de la Méditerranée ne sera parfaitement juste que lorsqu'on aura vu le tas de fumier à côté de la prairie parée de fleurs. J'écris ce que j'ai entendu, je rapporte ce que j'ai vu. Tels que les proverbes me furent prononcés, tels je les donne. Les remanier, en leur donnant un aspect plus classique et plus convenable aux yeux des puristes aurait été changer l'esprit dans lequel est composé tout cet ouvrage. J'aurais par là prêté au peuple un langage qui lui est étranger, j'aurais commis une fraude indigne. Cela s'applique également aux explications arabes dont chaque proverbe est accompagné. Le parler si pittoresque, si spontané, si dénoué d'artifices rhétoriques des paysans arabes, et des classes inférieures en général, vaut bien la peine d'être connu. Je lui ai laissé tout son parfum natif et rustique, sans que seulement la pensée me vînt d'en retrancher un mot un peu leste, une tournure souvent assez vulgaire, à seul fin de ne pas fausser l'idée que je prétends vouloir donner, en même temps, du caractère des Arabes. Je n'y ai pas changé un iota, quelque dépourvue de logique et d'élégance que me parût la phrase.

Séjournant en Orient dans l'unique but de l'étudier, l'arabe est devenu pour moi une seconde langue maternelle. C'est auprès des *Seyh* les plus savants que »j'ai emprunté un peu de feu à leur science"; c'est en vivant exclusivement avec les Orientaux que j'ai cru pouvoir le mieux atteindre mon but. Si je dis cela, c'est pour qu'on sache bien que je ne me suis pas hasardé à entreprendre cette publication, une fois décidée, avant de m'y être préparé par un long travail, par des études constantes.

Il n'y a peut-être pas de langue aussi riche en proverbes que

l'arabe, et assurément, il n'y a pas de peuple qui plus que les Arabes s'en serve dans la vie de tous les jours. Seulement, pour les connaître, il ne faut pas s'adresser à la classe instruite qui a trouvé dans les livres la philosophie, les apophtegmes et les hikam que le vulgaire ne possède que par ses proverbes et ses dictons à lui. J'ai observé, au moins en Orient, que plus on s'est plongé dans l'étude des livres, moins on sait de proverbes, j'entends parler de ceux qui font l'objet de cette publication. On les dédaigne même, et si l'on s'en sert, c'est sous un habitus grammatical que le peuple ignore. J'en citerai deux exemples. Un paysan ou n'importe quel illettré dirait :

اِسْتَعْلَ بِجَدِيدٍ وَ حَاسِبُ الْبَطَالِ [n° 12]; le savant, au con-

traire, ou celui qui a quelque peu étudié les classique emploiera

de préférence la tournure d'Ibn el-Wardî : اِكْتَسِبَ الْفُلْسَ وَ حَاسِبٌ.

اِذَا سَمِعْتَ بِالْمَنَابِ فَاحْضَرْ وَاِذَا سَمِعْتَ : Zamahsari dit : اِذَا سَمِعْتَ بِالْمَنَابِ فَاحْضَرْ, tandis que le peuple s'exprime plus simplement, mais

avec tout autant de force : اِحْضَرْ جَنَازَةً وَلَا تَحْضَرْ جَوَازَةً [n°. 201]. Ces

deux proverbes classiques sont certainement calqués sur leurs équivalents vulgaires, car on ne prétendra pas que le peuple s'occupe du Lamîyat ni du Nawâbir.

Les savants, méprisant souverainement la langue vulgaire, n'en acceptent les proverbes que moulés d'après les règles de Taftâzânî ou de Sibaway, auteurs que le peuple ne connaît même pas de nom.

On pourra diviser les proverbes en deux grandes classes :

1° classiques;

2° vulgaires.

La première classe comprend les proverbes que les savants ont inventés et qu'ils ont fait figurer dans leur livres. Il y a des ouvrages entiers qui ne sont composés que de proverbes ¹⁾ et de sentences proverbiales. Le peuple les ignore, car ces ouvrages sont au dessus de

1) Tels sont, pour n'en nommer que deux, *kitâb es-sâlih wa el-bârim* d'Ibn el-Habbarîya et *kitâb oumoân el-bayân* de Abd Allâh Sabrâvî.

sa portée. Je n'ai pas besoin de rappeler ici le savant recueil de Meydâni. Il est impossible de décider si les proverbes y enrégistrés ont été d'un emploi général. Pour ma part, j'incline à ne pas le croire. Ils me paraissent avoir été recueillis dans les différentes tribus, dans les différents livres classiques pour former un corpus. Pour constater si quelques-uns de ces proverbes étaient encore connus aujourd'hui, je laissai quelques personnes parcourir les deux volumes publiés à Bouîlâk: parmi les proverbes anciens elles ne trouvèrent qu'une dizaine, et parmi les mouwallada le nombre ne fut pas très grand. Je tiens alors compte des altérations plus ou moins importantes qu'ils avaient subies. J'ai moi-même consulté plusieurs recueils, et j'ai toujours obtenu le même résultat, à savoir, que les proverbes dont j'ai pris note, s'élevant au chiffre respectable de près de trois mille, sont la propriété exclusive du peuple. Dois-je conclure de là que Meydâni, Zamahsârî, Saraf ed-dîn Ismâ'il el-Ma'arrî, 'Abd Ibn Rabbih et d'autres n'ont fait figurer dans leurs livres que les proverbes ayant cours dans le monde savant et lettré? Cette conclusion ne serait pas trop hasardée. Il n'y rien qui se propage tant, qui persiste plus qu'un proverbe. Or, les temps et les hommes peuvent-ils tellement changer que des centaines, voire des milliers de proverbes, comme ceux que nous a conservés Meydâni, seraient complètement oubliés, s'ils avaient été connus par le peuple dans les siècles passés? Je ne le crois pas. Pour montrer combien le vulgaire est étranger aux élucubrations des savants, je citerai le proverbe que 'Abd Ibn Rabbih dans son 'Ikûd, éd. Bouîlâk, I, p. 344, attribue à Moutrif Ibn es-Soheyr el-Hasana: خَيْرُ الْأُمُورِ أَوْسَطُهَا, "in medio stat virtus" ¹). Rien de plus simple, de plus facile à trouver et à conserver que cet adage; il est cependant tout-à fait inconnu à la grande masse. Il n'y a que les moralistes musulmans et les lettrés qui s'en servent, parce qu'ils l'ont appris dans les livres.

La seconde classe renferme les proverbes qui de tout temps ont eu cours parmi le peuple et qui forment encore aujourd'hui le patrimoine de ce peuple. Je dis de tout temps, parce que je ne saurais me figu-

1) Meydâni, éd. Bouîl., p. 214, : أَوْسَطُهَا. Cf. Barbier de Meynard, Coll. d'or., p. 121, note 2.

rer qu'ils soient de facture moderne, vu l'esprit conservatif des Orientaux et leur aversion, elle-même proverbiale, pour toute innovation. Il faut un long stage pour qu'un proverbe passe maître chez la masse. Il n'est pas non plus forgé à tout moment, comme paraît le croire Freytag. L'élan une fois pris, il continue bien sa marche à travers les siècles, et il faut un bouleversement tout particulier pour qu'il disparaisse. Il ne serait pas très difficile de montrer que plusieurs des proverbes qui figureront dans cet ouvrage, remontent à une époque bien éloignée, parce qu'ils sont la propriété commune de beaucoup de peuples. Un tel travail ne rentre pas dans le plan général de ma publication, et j'en laisse volontiers le soin à d'autres plus compétents que moi¹⁾. Je ne m'en tiens qu'au domaine arabe, et là je constate que les proverbes que nous appelons vulgaires ne se rencontrent qu'en tout petit nombre dans les recueils de proverbes que nous ont laissés les auteurs arabes. Je ne veux nullement dire par là que ces proverbes soient modernes. Le silence à leur égard provient de ce que les auteurs ont procédé pour la collection de leurs proverbes comme ils l'ont fait pour la langue: tout ce qui appartenait au vulgaire était méprisé et laissé de côté. Les proverbes classiques, émigrés du sol sacré avec les conquérants, les livres des doctes devaient seuls fournir matières à leurs élucubrations. Le peuple n'avait pas voix au chapitre, et sa langue n'a jamais eu son *dîwân*. L'Italie peut être fière de son Lorenzo Lippi qui, dans *il Malmantile*, a réuni, sous forme comique, la plupart des proverbes et des dictons vulgaires de la Toscane. Chez les Arabes, rien de pareil. Les proverbes vulgaires étaient relégués là où ils étaient éclos. Pourtant, les poètes, même les plus anciens, sont très amis de proverbes, et l'on compose souvent les deux aatr de deux proverbes différents. Asma'î prétend que ce cas est tellement rare, qu'il n'y en a qu'un seul exemple. Il se trompe cependant, comme le prouve Abd Ibn Rabbih, o. c., I, p. 351.

Il nous arrive rarement de pouvoir retracer l'origine d'un proverbe vulgaire dans les archives de la littérature arabe. N° 72, est un

1) Je renvoie aux travaux particulièrement intéressants de J. Lang, *Eastern proverbs and emblems illustrating old truths*, Boston, 1881; et de Reinsberg-Düringsfeld, *Sprichwörter der germanischen und romanischen Sprachen*. Leipzig 1872.

exemple d'un proverbe en même temps classique et populaire et dont la provenance paraît parfaitement incontestable. Je dis paraît, car il se peut fort bien que le fameux oracle de Wakt ne fit que se servir d'un ancien dicton populaire facile à être formé dans un pays où l'on ne mange que du mouton et où le boucher exerce son métier en pleine rue. Les écrivains postérieurs, n'ayant pas pu aller plus loin, l'ont attribué à celui qui le prononça dans une occasion aussi remarquable que celle de la mort. On pourrait également supposer que la célèbre saillie de Mo'âwiya, N° 90, n'est que l'heureux emploi d'un mot populaire connu du khalife.

On a dit que les proverbes sont l'expression de l'esprit d'une nation. Cela a pu être vrai en Europe dans un temps où les proverbes avaient conservé leur importance et leur application de toute heure; c'est encore vrai pour l'Orient. Ils y tiennent toujours une place d'honneur et forment pour la masse une espèce de *sarî'a* naturelle, spontanée, basée sur les habitudes et les manières d'envisager les choses. Chez les Européens, tout est dérivation, superfétation, résultat de seconde main, pour la vie comme pour la langue. Tout nous vient de loin, tout a été implanté sur ce nouveau sol. En Orient, au contraire, presque tout est originaire, primitif. Là les peuples n'ont pas essentiellement changé; les langues ne sont pas dérivées, au moins comparées à celles d'Europe, la racine y est à nu, et l'origine du mot est facilement retrouvable. Quelle série d'étapes ne faut-il pas faire avant d'arriver à la source d'une conception européenne. Il faut aller jusqu'aux Indes. L'Arabe marche sur les mêmes routes que ses ancêtres; sa langue est principalement la même qu'il y a des milliers d'années. J'entends par là que nous ne connaissons à cette langue ni état primordial, ni état dérivé. On prétend que le dictionnaire d'un peuple est le miroir où se reflète son esprit, son naturel. Cela est au plus haut point vrai pour les Arabes. Leur dictionnaire est la peinture de tout leur être social et individuel. Prenons-y un mot, et un mot des plus abstraits: *'a k l*, intelligence.

Or, le trilitère عقل marque originellement l'idée de *lier*, de *ser-rer*. L'intelligence, n'est donc qu'un serrement, *zusammenbinden*, *collectio*, des idées. Cela est tellement vrai, que l'Emîr de Kerak, Mohammed el-Megellî, me dit une fois: عقلك ما هو مثل عقل كقيثك

يَبْطُ افكارك ويحفظها » est-ce que ton intelligence n'est pas comme le *agâl* de ta *keffiye*: elle lie ensemble et conserve tes pensées ? » Le Bédouin illettré avait parfaitement conscience de l'idée primitive de ce mot, sur lequel les savants musulmans ont dépensé tant d'érudition. J'ai ainsi trouvé plus d'un Bédouin qui aurait pu nous servir de maître en fait de linguistique. La même conception se trouve dans le grec *λόγος*, raison (*λέγειν*, rassembler), car « notre raison n'est, après tout, que la faculté de rassembler les notions individuelles au moyen des idées générales. »

Mais pour savoir cela on a besoin d'approfondir le latin et le grec, tandis que le Bédouin sait parfaitement bien que *عَلَّ* signifie lier, et le paysan syrien peut facilement le savoir, s'il pense aux mots *عَلَّ* et *عَلَّ* dont il se sert souvent.

Ouvrons le dictionnaire français et prenons, par exemple, le mot *content*. On comprend bien ce que cela veut dire, parce qu'on l'a appris dès l'enfance, mais il faut être lettré pour remonter à l'origine de cette conception; il faut savoir le latin, et alors seulement on voit que celui qui se concentre, qui *tient ensemble* (*contenere*) ses sentiments est ainsi qualifié. En encore doit-on avoir recours à la langue sanscrite pour y trouver ce que *tentus* a pu signifier à l'origine. L'Arabe comprend le bonheur d'une autre façon; il a besoin d'un tapis où il puisse s'étendre pour être content, *سَامُوط*. Or, ce mot n'est pas « classique » dans ce sens, et cependant il n'y a pas un seul Arabe qui ne puisse faire cette même argumentation, parce que sa langue n'a pas parcouru, depuis que nous connaissons le peuple arabe, les relais de la route sur laquelle sont immigrées les langues des peuples européens. Le portefaix d'Alexandrie sait tout aussi bien que le savaient les Arabes préislamiques que le radical *سَطَّ* a le sens d'étendre (v. *Hafâgî*, *Sifâ*, s. v.).

Par cette petite digression on aura compris où j'en veux venir. C'est que les proverbes arabes sont indubitablement un miroir où se reflète encore l'esprit d'une société qui n'a pas subi, à travers les siècles, de sensibles modifications; qui est restée stagnante, pour ainsi dire, au moins jusqu'en 1860, l'année du grand massacre, année qui marque une nouvelle ère pour l'Orient. Mais ce ne sont pas les sentences philosophiques et morales des docteurs qui nous donneront

une juste idée de ce qu'est le *peuple* arabe; ce sont les proverbes et les dictons de ce peuple même qui nous le feront apprécier et juger sous son vrai jour. Lorsque je dis peuple arabe, j'entends par là tout ce monde hétérogène qui, en adoptant la langue arabe, s'arabisa et devint plus ou moins uniforme. Il est vrai que nous sommes en présence de deux éléments, différents en beaucoup de points: le mohammédanisme et le christianisme oriental. Mais ces deux éléments ont un fond commun: le caractère oriental, qui est resté le même malgré la différence religieuse. Ils ont bien des habitudes, bien des manières de penser en commun. Ce n'est pas ici la place de tracer un tableau du caractère des Arabes, soit chrétiens, soit musulmans. On trouvera à ce sujet quelques appréciations dans le corps de ce livre. Je suis sévère à l'égard de cette société moderne, éclosse pendant les dernières cinquante années, qui se fait appeler arabe, et qui en Europe est connue sous le même nom. Elle est détestable. L'Europe n'a pas peu contribué à la rendre telle. Aussi l'Orientaliste la laisse-t-il de côté comme un avorton hideux pour ne s'occuper que de la société qui a encore quelques titres à porter le nom d'arabe. Ce n'est que là qu'il a quelque chose à apprendre, ce n'est que là qu'il trouvera encore l'écho, le reflet des siècles passés. L'homme d'une certaine instruction est très porté à dédaigner le *peuple*, qui lui paraît être dépourvu de tout intérêt. Il a tort. En Orient, ce n'est que le peuple, les paysans et les classes inférieures, qui forment le vrai fond de la société avec ses habitudes, ses idées, ses contes, sa croyance et sa poésie qui remontent à une époque où l'Europe n'avait pas encore fait la conquête du monde. C'est ce peuple que j'interroge; j'évoque ses souvenirs, j'écoute ses histoires, je me réjouis de ses mélodies, je prête l'oreille à son langage. C'est lui qui m'a fourni ces proverbes, c'est de sa bouche que je les ai recueillis. Lui seul les connaît, lui seul s'en sert tous les jours. Ne sont-ils donc pas une illustration des sentiments de ce même peuple, ne sont-ils pas un écho de son esprit, de sa foi? J'ose le prétendre. Il n'y a presque pas un Arabe des classes inférieures qui n'en connaisse au moins une centaine, souvent quelques centaines, et il m'est arrivé plus d'une fois qu'une seule personne m'a fourni jusqu'à trois cents proverbes.

d'un seul coup. On ne les apprend pas par curiosité; on s'en sert réellement dans la vie journalière, et il faut, pour fréquenter les Arabes avec plaisir et profit, qu'on en possède un certain nombre. Ils ne sont pas toujours propres, et l'on sera étonné, en parcourant ce recueil, de la quantité assez grande de proverbes vraiment orduriers qu'on y trouvera. Il ne faut pas pour cela croire que les Arabes soient d'un dévergondage outré. La *sounna* stipule toujours comme

condition qu'il y ait *الزَّجْر*, et j'applique cela aux proverbes. Là où il n'y a pas l'intention d'être dévergondé, le dévergondage disparaît. Or, les Orientaux envisagent les choses physiques à un autre point de vue que les Européens; un mot, une phrase qui chez nous ne sont pas admis dans la bonne société, sont parfaitement reçus chez les Orientaux. Cependant, je ne nie pas que les Musulmans, dans leur simplicité incroyable, n'aillent un peu trop loin. Je me rappelle fort bien qu'un digne *Seyh* de *Souf* dit une fois, en ma présence, à un enfant qui demanda une monnaie avec instance: *انت اطع من الزبر*

اذا دخل رأسه. Il n'avait pas l'air de mettre en doute la convenance de ce proverbe d'une crudité intraduisible. Je pourrais citer beaucoup de cas analogues, qui prouvent que ce qui est sale dans un pays ne l'est pas dans un autre. Un Bédouin ne se permettrait jamais un tel écart de langage; il s'en trouverait souillé.

Plusieurs proverbes nous font toucher de la main ce que c'est que l'égoïsme oriental. Dans une société où il n'y a que formalités et formules, cérémonies sans portée, paroles sans pensées, la faculté de distinguer le *fas* et le *nefas* ne peut pas être très développée. Les Orientaux transigent facilement avec la conscience, ils font des conventions avec le devoir, et la restriction mentale est pour eux un article de foi¹⁾. Avides, quelquefois sordides, ils n'ont qu'un but, celui de s'enrichir. Lorsqu'on entend deux personnes causer ensemble, ce sont toujours les mots »piastres, intérêts", ou un chiffre, qu'on distingue le plus souvent. Insouciants du lendemain, incapables de

1) Le *Kitâb el-Malâhîn* d'Ibn Doreyd, dont Mr. Thorbecke vient de nous donner une bonne édition, en est une preuve des plus curieuses. Le fameux grammairien enseigne sans surveiller comment on doit *lexicographiquement* mentir. C'est le *vademecum* des parjures.

rien prévoir, sans caractère ni ombre de critique, ils suivent celui qui est au pouvoir pour le moment. Ils lui baisent la main, quand même ils le détesteraient; ils le couvrent de boue, lorsqu'il est mis de côté ¹⁾, se conformant en cela au proverbe qui dit: *Baise la main de celui que tu ne peux mordre et prie qu'elle soit brisée* (n° 14).

Mais à côté de ces proverbes tout orientaux, il y en a d'autres qui montrent que les Arabes ont bien aussi de bonnes qualités. Ce qui les distingue le plus, c'est ce qu'ils appellent *rahma*, pitié, commisération, à laquelle est intimement lié le *ṣabroun ḡemil*. L'Arabe a le cœur tendre, et s'il dépendait de lui, les prisons seraient le plus souvent vides. Si cette *rahma* est en elle-même une belle chose, elle est absolument funeste, lorsqu'elle se pratique au préjudice de l'ordre établi et du Code pénal. Les Arabes sont, en général, hospitaliers; cette vertu, si caractéristique pour les anciens et encore pour les Bédouins, n'a disparu que là où l'Européen s'est fixé en semant son or et ses idées. Ailleurs, les *nîrân el-kirâ* sont partout allumés, et vous êtes reçu avec un *tafaḍḍal* cordial sans arrière-pensée de rétribution.

Les recueils de proverbes publiés en Europe ont un défaut, celui de ne pas être accompagnés d'une explication. Il n'y a que les proverbes de Meydâni, traduits par Freytag, et ceux dits de 'Alî, publiés par Mr. Fleischer, qui en soient pourvus. Le savant lit un proverbe, il le traduit avec facilité, et croit même en comprendre la portée, et pourtant, il serait étonné de voir, une fois arrivé en Orient, que ce même proverbe n'y est pas du tout appliqué au cas qu'il supposait. En outre, il est difficile de dire si l'application en est partout la même. Je ne saurais vraiment affirmer que les explications données dans cet ouvrage aient la même valeur dans le Yéman et au Maroc, si toutefois le même proverbe y est connu. Mais je puis garantir que le proverbe n'est pas autrement compris dans la localité où je l'ai recueilli. Il ne m'a pas été possible de courir tous les pays arabes pour constater de combien d'interprétations est susceptible un proverbe. Le lecteur trouvera sans doute que souvent l'explication de mon *râwî* est par trop restreinte, qu'il aurait dû y donner plus de latitude. J'ai

1) Les derniers événements en Egypte confirment ce jugement.

moi-même, plus d'une fois, fait la même remarque, mais j'ai invariablement reçu cette réponse: هيك عندنا, «c'est ainsi chez nous». Lorsque j'avais des doutes sur l'exactitude de l'explication, je m'informais toujours auprès d'autres personnes, jusqu'à ce que je fusse bien éclairé. Si donc le lecteur comprend un proverbe dans une autre acception, pour l'avoir connu peut-être en Orient, je n'ai qu'à me disculper de mon insuffisance par la réponse que je viens de rapporter. Voulant publier tous les proverbes vulgaires par provinces philologiques, je dois bien me contenter de n'enregistrer que les acceptions reçues dans le pays dont le nom figure sur la première page de chaque volume, en me réservant la faculté d'y apporter plus tard les corrections nécessaires.

Il est vrai que les proverbes ne subissent pas de modifications fondamentales, ainsi que le dit el-Tabrizî, Comm. sur *Ḥamāsa*, p. 170, avant dern. ligne; فليس يجوز إلا ما حكى لأن الأمثال لا تتغير¹⁾ mais il n'en est pas moins vrai qu'ils offrent des variantes selon les différents pays, les différentes localités. Il arrive même quelquefois qu'ils ont changé d'aspect, ne ressemblant pas extérieurement à ceux qui nous ont été conservés dans les anciens recueils. Ce n'est pas là une modification: le peuple a seulement remplacé un mot de la langue savante par un autre mot de son dictionnaire. On comprendra facilement qu'il m'est impossible de relever toutes ces variantes. Les proverbes vulgaires sont trop nombreux et trop répandus sur un immense territoire pour que je puisse me soumettre à un travail pareil.

Comme j'ai déjà dit, je n'ai pas choisi les proverbes pour cette publication; l'un me paraît tout aussi intéressant que l'autre. Ils se suivent dans le même ordre que je les ai écrits sur mes cahiers. Pour faciliter les recherches, j'ajoute à la fin de chaque volume une table alphabétique. Vu la nature même de cette publication, je n'ai pas pu observer l'ordre alphabétique dans le corps du livre; le dernier volume comprendra tous les proverbes ainsi coordonnés. Il y en a qui sont déjà connus en Europe par deux ouvrages, les seuls

1) Cf. el-Mouzhir, I, p. 235, l. 16.

que nous ayons dans ce genre; l'un est celui de Mr. Spitta-Bey sur le dialecte d'Egypte, l'autre est dû au zèle infatigable de Mr. Socin. Ces deux savants s'en sont tenus à la méthode qui est la seule vraie: donner les proverbes tels que le peuple les prononce. Je ne fais pas entrer Burckhardt comme troisième auteur, car ses proverbes ne portent qu'un cachet vulgaire. Ils ont été manipulés, pour ainsi dire, par le copiste. En outre, il ne les a pas puisés immédiatement de la bouche du peuple, et c'est pour cela qu'ils sentent trop la provenance des manuscrits sur lesquels il a travaillé. Une certaine partie des proverbes qu'il donne pour égyptiens ne sont pas connus par les Egyptiens. J'ai eu l'occasion de m'en convaincre: j'ai parcouru son livre avec deux amis, littéralement bourrés de proverbes; presque à chaque page il y avait un proverbe pour lequel ils disaient: »nous ne connaissons pas cela". Le superbe cortège que Mr. Socin fait défiler devant nous n'est pas d'une composition homogène: il y a beaucoup de phrases détachées de mawâwîl populaires. C'est là une faute légère dont l'éminent professeur est bien excusable, car on ne peut justement exiger qu'il connaisse les couplets populaires sur le bout des doigts. Le fait que plusieurs de mes proverbes se rencontrent aussi chez MM. Spitta et Socin ne m'a pas paru une raison suffisante pour les exclure de mon recueil; bien au contraire, je montre, en les donnant, l'extension de leur emploi, et l'on pourra même ainsi constater des variantes qui ne sont pas sans intérêt. Avant d'arriver dernièrement en Europe, alors que mon manuscrit était déjà prêt, je n'avais pas encore pris connaissance de ces deux recueils. Ne pas les utiliser aurait été un manque d'égard pour les mérites de deux confrères si distingués ¹⁾.

1) Mr. Socin donne dans son „Arabische Sprichwörter und Redensarten" une liste de livres traitant des proverbes. De tous ces livres, il n'y a que celui de Tantâwî qui donne des proverbes vraiment vulgaires. Dans les autres, ils ont été remaniés et habillés d'atours que le peuple ne connaît pas. Le recueil de Barton fourmille de fautes, parce que le fameux hâgğ a voulu s'occuper de la langue classique au lieu de se faire, comme Spitta et Socin, l'interprète fidèle de celle du peuple. J'ajoute encore à la liste de Mr. Socin: Nonzhat el-hawâtîr, 4 vol., éd. Beyrouth, (proverbes vulgaires sous une forme classique) et le MS de Leide, n° 1292, vol. 1. Ce précieux ouvrage est le seul que je connaisse où il y a véritablement la langue vulgaire. Il a été composé par un habitant du Nord de la Syrie au commencement du siècle passé.

Je vise à donner les proverbes tels quels, à en expliquer la signification, la portée actuelle, à décrire les usages et à commenter les idées qui y ont trait. Il est grandement temps qu'on s'occupe un peu plus de l'Orient moderne pour consigner à l'histoire ce qui reste encore de l'Orient qui s'en est allé et qui s'en va. Il faut qu'on se tourne vers le peuple qui en Orient plus qu'en Europe représente la vraie nation, celle qui ne change pas facilement avec les souverains, les conquérants et les innovations importées d'Europe. Il est encore en grande partie ce qu'il a été, au moins après le funeste remuement des Mongols et des Turcs, mais depuis 1860 un revirement profond s'opère en Orient. Regardons par exemple la Syrie. Là les anciens usages qui avaient cours jusqu'alors sont abandonnés, au moins dans les villes. On ne s'habille plus de la même façon. Les belles parures des paysannes, ayant toute une histoire, sont vendues et — fondues entre les mains des négociants indigènes; l'ameublement de la maison du fellâh est augmenté de chaises et de tables; la femme fait son foustân d'étoffe d'Angleterre ou de Suisse; le musulman vous salue par un *«yâ monne chaire»*! et le Bédouin, arrivé à Damas, ne dédaigne pas quelquefois de prendre un *mastika* chez le débiteur grec ou maronite. «L'Orient stationnaire» n'est plus tout aussi vrai qu'il y a une vingtaine d'années; le changement se fait à vue d'œil — pour le bien? — je ne le sais. Le fait est que cet état, de transition peut-être, n'est ni l'ancien Orient si pittoresque, si curieux, si honnête même jusqu'à un certain point, ni l'Europe avec ses idées sévères, ses sentiments de la famille et du bien public. Le canal par où s'infiltré notre civilisation est rempli de matières hétérogènes; les Orientaux ne peuvent les distinguer; ils sont envahis et prennent tout, le bon comme le mauvais. Cet état de choses est malheureusement un fait pour celui qui connaît les coins et recoins des pays orientaux.

Je trouve qu'il est de la dernière nécessité de recueillir ce que ces pays offrent encore d'important, de saillant et d'ancien pour le philologue, l'historien et le philosophe. Pour satisfaire le premier, et en partie aussi le second, je crois ne pouvoir mieux faire que de réunir en un *Dîwân* les proverbes vulgaires des différentes contrées où est parlée la langue arabe. En offrant ce *Dîwân* au monde savant, je tiens à répéter que je ne suis qu'un me-

diun par lequel lui parvient, fidèlement et sans la moindre retouche, le langage du peuple. Je ne fais qu'écrire sous la dictée du fellâh, de l'ouvrier, du petit marchand, du derwich errant, de tout homme enfin qui n'ait subi l'influence des savants et qui parle une langue pleine de sève et de mouvement, non pas celle dont la vie ne commence qu'à la lueur de la lampe, dans la retraite du docte.

Quelque intéressants que soient les proverbes au point de vue littéraire, quelque importance qu'ils aient pour la philologie, j'avoue que je n'aurais jamais eu l'idée d'entreprendre cette publication, si je n'avais eu à ma disposition de riches matériaux pour les illustrer. Dès mon arrivée en Orient, je voyais que les moyens pour étudier la langue vulgaire étaient de peu de valeur, et qu'il me fallait faire la grammaire et le dictionnaire tout seul. Pour avoir un fil conducteur, je choisis les proverbes. J'en demandais l'explication aux Arabes. Je notais tout, bon et mauvais, tournures élégantes et paroles de la rue. C'est de cette façon que j'ai ramassé les documents que j'offre aujourd'hui aux arabisants. Ils jugeront si ma méthode a été bonne, si j'ai raison de m'effacer complètement pour laisser la parole aux indigènes, en me faisant leur interprète auprès du lecteur.

On néglige beaucoup trop l'étude scientifique de la langue vulgaire, suivant en cela la routine des Orientaux. Elle est cependant belle, riche et d'une importance suprême pour la philologie sémitique. J'espère que le temps est passé où on ne la considérait que comme un mauvais jargon indigne d'être l'objet des études du savant professeur, qui ne devait illustrer son nom que sur les anciens poèmes et les grands ouvrages historiques. Pourtant, on est bien loin encore de lui avoir assigné la place qui lui revient dans les langues sémitiques. On le regarde un peu avec dédain en Europe. Pourquoi? Nous le verrons tout-à-l'heure. C'est pour cette fille délaissée d'une grande mère que je me pose en champion. Je serai heureux de pouvoir la défendre, et je compte pour cela sur l'aide des savants compétants.

Cet ouvrage n'a été composé ni d'après les livres, ni d'après les recherches d'autrui, mais c'est le fruit de mes connaissances, de mes études personnelles. Il est basé sur des notes, prises jour par jour sur place, durant plusieurs années. Je n'ai eu recours à d'autres ouvrages que lorsque le mien était déjà fini. J'y ai alors renvoyé aux

auteurs qui ont traité la même question. J'ai voulu conserver ma manière de voir sans être influencé par celle des autres. Du reste, les ouvrages à consulter pour l'arabe vulgaire sont bien vite comptés. Il n'y a que la grammaire de Mr. Spitta-Bey qui soit à la hauteur de la science critique et solide. C'est là un livre modèle, marqué au coin de la plus grande exactitude. Toutes les autres grammaires, y compris celle de Caussin de Perceval, tous les guides de conversation¹⁾, tous les vocabulaires sont fort médiocres. On affuble les livres de titres pompeux, comme s'il était possible à un seul homme d'embrasser tous les dialectes arabes. On prétend donner des grammaires de la langue vulgaire, tandis qu'en réalité on ne fait que dépouiller la langue poétique de ses désinences et enregistrer quelques formes nouvelles des plus communes, quelques mots vulgaires, tels

que *قَدِّيش*, *دَرِي*, *مَا فَيْش*, *اَيْش* etc. Après Mr. Spitta, je n'ai pas besoin de faire justice de ces publications, bonnes tout au plus pour quelque négociant qui désire savoir comment il faut s'exprimer pour se tirer d'affaire avec ses rusés collègues d'Orient, ou pour un voyageur qui aura plaisir à apprendre à saluer un musulman avec un *salâ mou 'alé koum* et un chrétien avec un *nahârkoum sa'îd*.

Je ne dois pas passer sous silence les articles de Wallin et de Lane dans le Journal de la Société asiatique allemande. Je suis désolé de ne pouvoir partager l'opinion du monde savant sur le travail de mon compatriote, pour la mémoire duquel j'ai, du reste, beaucoup de vénération. Je ne connais pas assez bien encore la langue des Bédouins pour oser rien avancer d'absolu à ce sujet, mais là, où je puis le contrôler, dans les dialectes vulgaires non bédouins, il est très souvent inexact. Travaillant à Helsingfors quelques années après son retour, avait-il oublié la vraie prononciation, chose plus facile qu'on ne croit? Il est presque impossible pour un Européen, vivant loin des pays arabes, de retenir toujours les sons si fins et si variés de la prononciation arabe. J'ai trouvé que dans les divergences d'opi-

1) J'excepte toutefois le „Arabische Sprachführer“ de Mr. le Dr. Hartmann, élève de notre vénérable maître Mr. Fleischer. Un long séjour à Beyrouth lui a fait connaître ce dialecte à fond. Cet orientaliste nous a donné un bon livre, où le savant trouvera une foule de choses intéressantes et utiles.

nion entre Lane et Wallin celui-ci a presque toujours tort. Les échantillons de la langue bédouine donnés par Wallin sont des effusions poétiques d'auteurs qui connaissaient le *Kâmoûs* et ne sauraient pas plus être considérés comme des pièces justificatives que les poésies classiques et modernes pour la langue courante et vulgaire.

Le travail de Mr. Wetzstein dans la *Z. D. M. G.*, XXII, est fort remarquable et extrêmement intéressant. C'est là la seule chose de valeur scientifique que nous possédons sur la langue des Bédouins. J'avoue pourtant que mon expérience concernant l'accentuation de cette langue n'est pas d'accord avec les règles qu'expose Mr. Wetzstein. Je peux me tromper, et j'étudierai cette importante question plus à fond. Il est à regretter que ce savant ne publie plus rien. Les riches matériaux qu'il possède pourraient éclaircir plus d'un point obscur. Il nous faut de la *prose* bédouine; il faut savoir comment on s'exprime habituellement sous les tentes et dans les villes de l'intérieur, alors, et alors seulement, nous pourrions former notre jugement sur la langue arabe. Je ne fais aucun cas des allégations de Palgrave, ancien jésuite de Beyrouth: il a une idée fausse des Arabes.

On s'imagine peut-être que l'arabe vulgaire est pauvre et dépourvu de règles. Qu'on se détrompe! Il est on ne peut plus riche, tout aussi riche que la langue renfermée dans le *Kâmoûs*. Qu'on fasse un dictionnaire des dialectes des différents pays arabes, tels qu'ils sont parlés aujourd'hui, et l'on se trouvera en présence d'un second *Lisân el-'arab* dont l'importance pour la linguistique sémitique sera immense. Tant que les dialectes arabes ne sont pas connus, chacun séparément et par des publications d'une étendue et d'une exactitude suffisantes, on ne peut pas bien juger de l'histoire de la langue arabe. Les savants orientaux l'ont si nonchalamment traitée en nous falsifiant de longs poèmes, les remaniant et les débitant sous de faux noms sans se douter guère que la critique arriverait un jour rendre justice de ces manœuvres. La langue du *Kâmoûs*¹⁾ est plus ou moins celle des tentes et des habitants des contrées purement arabes. Cet ouvrage renferme peu de radicaux dont la signification n'ait trait à la vie de la *bâdiya* et aux phénomènes qu'on y observait. Mais cette langue a été

1) J'entends par *Kâmoûs* le dictionnaire en général.

transplantée sur un autre terrain; d'autres esprits, différemment tournés, s'en sont emparés et en ont fait un moyen de communication. Un *bêt* n'était plus alors une tente en laine ou en poil de chèvre pour y passer la nuit, c'était une maison en pierre où l'on vivait aussi le jour, et où l'on avait d'autres meubles, d'autres usages et d'autres idées. Souyoufî a sur ce sujet un chapitre qui ferait honneur à la plume d'un critique moderne (Mouzhir, éd. Boûlâk, I, p. 1^{re}).

La langue des conquérants fut imposée par la force des choses, mais elle se déponilla de parures grammaticales et poétiques inutiles. Elle devint plus analytique et fut plus appropriée aux besoins de la société qui la recueillit. Il ne serait pas difficile de prouver que le *sermo plebejus*, la *lingua sordida* des Arabes était déjà formée au premier siècle de la Hégira. Les documents ne nous manquent point 1). Mais le Korân et la Sounna étaient déjà érigés en autorité. Les écrivains s'efforçaient d'en imiter la forme pour être aussi classiques que possible: اشرف اللغات لغة النبي. Nous n'avons presque pas de renseignements sur la prononciation de l'arabe. Nous ne saurions la préciser en nous fondant sur les manuscrits koufiques du Korân, Ils ne sont pas toujours *moussakkal*, et s'ils le sont, ils appartiennent à une époque postérieure où la langue savante était déjà un art. Les livres accentués que nous possédons ne nous donnent pas non plus la prononciation du peuple, car ils sont également de date plus récente. Ils ont été accentués par des savants qui avaient appris la prononciation reçue, soit par tradition, soit dans les dictionnaires. Or, le plus ancien lexicologue est Aboû el-'Amr Ibn el-'Alâ. Il ne commença à professer que lorsque l'arabe des Arabes était déjà oblitéré dans la bouche du peuple qui, sur les différents

1) Voyez, entre autres, Meydânî, éd. Boûlâk, I, p. ٣٨, ٣٩, où est expliquée l'origine du dicton tout vulgaire *ألا [أنا] فلا*, dicton qui, à en croire Meydânî, remonte au temps de 'Abd el-Mouttalib [comp pour l'événement y raconté Ibn Sa'd, Classenbuch, Wüstenfeld, Z. D. M. G., VII, p. 33]. Freyt., Prov., I, p. 67. Z. D. M. G., XXIX, p. 332; XXXV, p. 516. Les MS. arabes rapportés par Tischendorf du couvent de Mâr Sâbâ sont d'une grande importance pour l'histoire de la langue arabe postislamique. Ils sont écrits en arabe vulgaire du 9^{ème} siècle de J. Ch., au plus tard. Mr. Fleischer en a parlé dans la Z. D. M. G., I, p. 148; VIII, p. 584; XV, p. 385; XVIII, p. 288. Ces précieux documents mériteraient grandement d'être publiés sans retouche.

points, avaient adopté la langue du Prophète. Le vulgaire ne se pliait pas aux règles des savants; il ne remaniait même pas les mots étrangers pour leur donner une *siya* arabe. Les Persans disent *دستور* comme le peuple arabe encore aujourd'hui; les lexicographes enseignent qu'il faut dire *دستور*. Pourquoi? *معاجين* me paraît plus juste que *معاجين* (n° 7), et le vulgaire *طشت* sent plus la provenance que *طست*, (v. *Sifâ el ra'il* de Hafâgî, éd. Caire, s. v.). Les exemples de conservation de la forme originaire des mots étrangers introduits dans la langue vulgaire pourraient se multiplier et prouvent bien que l'influence des grammairiens était limitée à leur propre sphère. La langue dont ils étaient les gardiens était morte; il fallait l'étudier auprès des maîtres. Le fait même de l'existence des deux écoles de Koûfa et de Basra prouve bien à quel point elle était étrangère au peuple. Les divergences, parfois capitales, des partisans de l'une ou de l'autre école, l'appel qu'on faisait si souvent aux Bédouins pour éclaircir une question de grammaire nous montrent suffisamment que le monde savant n'était pas sûr de son fait¹).

Les Arabes sont le peuple le plus poétique de la terre. Lorsqu'on n'a pas vécu intimement dans leur milieu, on ne saurait se figurer jusqu'à quel point l'amour de la poésie est développé chez eux. Il en a toujours été ainsi: toute la littérature arabe, avec ses immenses trésors, est là pour nous le prouver. On ne doit pas perdre de vue cette circonstance pour bien comprendre l'histoire de la langue arabe.

1) *اللام المزحلقة* est bien un éclatant exemple de la manière de procéder des grammairiens. Ils disent que dans une phrase telle que *أَنَّ زَيْدًا قَامَ*, le *lâm* était originairement placé devant *أَنَّ*, mais qu'il s'est glissé jusque devant le *habar* de *أَنَّ*, où il s'est plu ensuite; cela pour éviter la rencontre immédiate de deux affirmatifs. D'après ce raisonnement, l'ancienne langue aurait donc pu dire *لَآَنَّ زَيْدًا قَامَ*. Est-ce que plus tard le peuple arabe est tombé d'accord pour opérer cette glissade, qui rendrait la phrase plus harmonieuse? Il faut le croire, si l'on veut *jurare in verba magistrorum arabum*.

Les productions des poètes préislamiques étaient destinées à être chantées au son du *rabâb*, ainsi que les Bédouins le font encore aujourd'hui. Le Korân lui-même, qui n'est qu'une effusion poétique, était chanté et «les sept lectures» que l'étudiant en théologie doit apprendre ne sont que la propagation de cette ancienne manière de réciter les œuvres poétiques, manière qui s'est également conservée pour la poésie en général. Elle s'étend même aux livres les plus profanes. Les professeurs d'el-Azhar lisent sur un ton de cantilène, qui m'étonna beaucoup, lorsque je fus admis la première fois à assister à un cours.

Toute la phonétique de la langue arabe repose sur cette loi fondamentale qu'une syllabe ne peut consister qu'en :

1^o une consonne avec sa voyelle, p. ex.: *بَ*, ou bien cette voyelle peut recevoir une prolongation de durée, p. ex.: *بِيَّ*, *بِيَّا*;

2^o une consonne avec sa voyelle + une consonne quiescente, p. ex.: *بَلَّ*, *بِيَّ*, *بِيَّا*. C'est sur cette loi qu'el-Halîl s'est basé en établissant les règles de la métrique. Lorsque celui-ci, selon le récit arabe, passa par «le marché des blanchisseurs» à Basra et entendit le *تَقَقَّ* et le *تَقَقَّ* des ouvriers, il trouva en ces deux onomatopées l'expression du caractère de la langue arabe. Son observation était parfaitement juste. Mais qu'on n'oublie pas qu'il s'agit ici de la poésie. Celle-ci marcha de paire avec la conquête, elle envahit les esprits des peuples conquis; on continua à chanter comme les fils du Hégâz. Or, la poésie n'aime pas le frottement des consonnes; elle a besoin de voyelles intermédiaires pour que les notes soient possibles. C'est pour cela que le poète se servait de cette richesse de voyelles dont la langue parlée n'avait nullement besoin. Les formes plus larges de la poésie étaient inutiles au vulgaire qui avait son accentuation à lui. Le chant aurait été parfaitement impossible, vu la nature des consonnes arabes, sans le secours des voyelles, qui, pour le reste, comme on le sait, ne jouent dans les langues sémitiques qu'un rôle tout-à-fait secondaire. On peut très bien constater cette nécessité des voyelles dans les *ma-wâ-wîl* populaires de nos jours. Si un homme illettré les récite sans chanter, il prononce à peu près comme d'ordinaire, mais s'il les chante,

on distingue tout de suite comme il évite, à son insu, le contact des consonnes. Celles-ci sont alors séparées par des voyelles, qui sont indécelées, cela est vrai, et non pas en conformité des lois de la langue poétique, mais qui n'en sont pas moins des voyelles nécessaires pour que chaque syllabe puisse recevoir sa note.

C'est cette propriété phonétique de la langue qui a servi de norme pour l'accentuation du Korân et des anciens poèmes. Elle ne se fait pleinement valoir que dans la poésie et le chant. Il est bien naturel que les savants aient étendu ce procédé à tous les produits littéraires. Les *ḥarakât* et la forme du mot furent réglés d'après la décision des poètes; et personne n'ignore que les *šawâhid* sont toujours en vers. Les poètes avaient encore conservé le secret des désinences grammaticales; les grammairiens les acceptèrent, et avec raison, comme partie intégrante de la langue — telle qu'elle était parlée on ne sait quand, et telle qu'elle sonnait encore dans la bouche des poètes-chanteurs.

Mais cette langue, si difficile à acquérir après la conquête islamique, si riche en nuances grammaticales, n'appartenait pas au peuple. Celui-ci avait ses formes, ses tournures, sa prononciation à lui. On ne pouvait pas toujours chanter. L'arabe vulgaire après l'Islâm est une langue *sui generis*, قاتبة بذاتها, et a, comme telle, tout autant de droit à notre considération, à nos soins scrutateurs que celle qui est renfermée dans les *Mo'allakât*, la *Hamâsa* et le Korân. Pour le linguiste elle offre même plus d'intérêt que la savante, car elle est un miroir où se reflète naturellement et spontanément l'esprit populaire; elle recèle des phénomènes qui nous renseignent sur l'histoire, le développement et les lois phonétiques des langues sémitiques.

Nous savons qu'il y avait déjà avant l'Islâm des différences dialectiques de prononciation et de vocabulaire, mais je ne connais pas un seul passage d'un auteur arabe où il soit parlé de l'existence de l' *I' r à b*, p. ex. en Syrie. Au contraire Mas'ôûdî nous dit à propos d'Aboû Halîfa, savant de Basra: وكان أبو خليفة لا يتكلم إلا بلسان أهل بصرى (Mouroûg, VIII, p. 131). Nous apprenons par là que déjà au 3^{ème} siècle de la Hégire

on considérait comme un تكلف que de se servir de l'I'râb. Aboû Halîfa avait depuis sa première jeunesse cultivé l'arabe savant au point que l'art de parler d'après ses règles était devenu pour lui une seconde nature. La même remarque est faite à propos du grammairien Aboû Mouhallim es-Seybânî [+ 248] et de son contemporain Aboû 'Amaytal, Fihrist, I, p. ٢٩, 10; ٢٩, 1. On blâmait beaucoup, alors comme aujourd'hui, cette affectation des savants. Ta'âlibî dans son el-

Moubhiğ, MS de ma coll., p. 15, dit البليغ من يتجنب الإغراب, «éloquent est celui qui évite toute exagération d'I'râb.» Les passages qu'on pourra citer sur l'I'râb ne font pas beaucoup avancer la question, car, outre qu'ils sont souvent contradictoires, ils ne représentent que l'opinion individuelle de l'écrivain au point de vue littéraire, et ne se rapportent, pour la plupart, qu'à la langue savante. On n'eût pas été si sévère à l'endroit de l'I'râb, s'il n'eût été considéré comme une curiosité, une vilaine pédanterie, déplacée dans la langue parlée ¹⁾. Le judicieux Ibn Haldoun dit dans sa Moukaddima que la vraie langue arabe fut gâtée par le mélange des Arabes avec les étrangers, mais qu'on se mit à la cultiver, parce qu'elle était celle du Korân et des Hadîth. Seulement, il n'y avait que «l'orateur éloquent et le poète d'un admirable talent» qui la connussent pour s'en servir dans les différentes occasions de la vie sociale et politique. »Et peut-être, si nous prêtons nos soins à cette langue arabe de nos jours et que nous approfondissions ses lois, trouverons-nous dans d'autres procédés et d'autres qualités qu'elle renferme une compensation de la perte des voyelles désinentielles, qualités qui ont des règles qui leur sont propres; ou peut-être l'I'râb de cette langue est-il employé différemment du système primitif de Modar: les langues et leurs propriétés ne sont pas un produit du hasard» (éd. Bayr. p. ٥٩). Je recommande la lecture de Ikd el-Farîd I, pp. 294 et suiv. Les savants y trouveront de précieux documents pour l'histoire de la langue vulgaire.

On met toujours en avant que la métrique prouve que l'arabe n'a

1) Goldziher a réuni dans ses *Beiträge* (III, p. 7) si instructifs plusieurs passages d'écrivains qui prouvent combien la langue savante était devenue difficile même pour les plus grands esprits.

jamais pu être prononcé qu'avec toute son exubérance de désinences grammaticales. Si par là on veut dire qu'il y a eu un temps où la langue a été ainsi parlée, on a raison, car les formes notées et les autres désinences grammaticales qu'on rencontre si souvent dans la langue moderne sont des épaves restées après le naufrage. Je dis naufrage, parce que nous avons des preuves parfaitement sûres que la langue poétique n'était pas celle du peuple après l'établissement de l'Islâm. On ne peut déterminer même approximativement cette «époque poétique» de la langue. Il faut l'admettre comme un axiome à priori, à moins qu'on ne veuille prétendre que les poètes, le Korân et les autres livres sacrés employés de tous les savants, ont tellement influé sur la langue populaire, que les désinences grammaticales s'y sont insensiblement glissées. Ce raisonnement me semble trop peu critique et heurte trop les faits pour qu'il puisse être accepté.

La métrique, selon moi, ne montre que la persistance de la nature même de la langue, dans la bouche des poètes, mais l'on commettra une erreur si par elle on veut prouver que l'arabe n'a pu être prononcé qu'avec le système compliqué des grammairiens. La langue non poétique s'est formée peu à peu; à quelle époque, on ne saurait le déterminer. Lorsque nous aurons des textes de la langue courante de l'intérieur de l'Arabie, lorsque nous connaîtrons le parler journalier des Benî Kahtân, des Benî Fahm, alors seulement cette question d'un si puissant intérêt sera dégagée des nuages qui la couvrent pour le moment. Des savants Mekkois que j'ai beaucoup fréquentés m'ont assuré que la tribu qui à l'unanimité est considérée par les habitants du Hegâz comme étant celle qui parle l'arabe le plus classique, les بنو قهم, ne se sert de l'Irâb que par exception. Un chef bédouin de l'Arabie du Nord, avec lequel j'ai passé dernièrement plusieurs mois, ne l'observait pas plus que tout le monde, et je dois appliquer la même remarque à tous les Bédouins avec lesquels je me suis trouvé en relation. Lorsque nous aurons des textes en prose de la langue familière et courante de l'intérieur, nous serons plus en droit de formuler un jugement.

Je suis persuadé qu'ils sont bien vite comptés ceux qui soutien-

nent que les formes noûnées et d'autres réminiscences de la langue poétique qu'on rencontre encore dans la langue vulgaire sont autant de preuves que *l'Irâb était partout employé après l'Islâm*. L'armée conquérante n'était pas nombreuse et les vrais Arabes restés en Egypte et en Syrie ne pouvaient apprendre à des millions de Koptes, de Grecs et d'Araméens à parler comme eux la langue du Hegâz. Admettons pour un moment que les rudes guerriers de 'Amr Ibn el-'Âs, envahissant l'Egypte se soient servis du plus pur Koreysîte, comment est-il possible que la langue kopte, et en partie aussi la langue grecque, n'aient modifié cette langue adventice, en rejetant, au moins, les désinences grammaticales inutiles et difficilement maniables, en détournant ou dilatant le sens primitif d'un mot? Le latin n'a-t-il pas eu le même sort dans les pays conquis? Non pas le latin de Cicéron, mais celui du *plebs*. La domination arabe était fort douce au commencement de l'Islâm et ne peut nullement se comparer à la domination souveraine et absolue des Romains. Les Koptes, les Araméens, les Lybiens et les Goths ne prirent de la langue des Arabes que ce que leur génie, leur *indoles* leur permettait. Nous savons que sous les Oumeyyades on se souciait fort peu de questions philologiques concernant le Korân, qui, lui-même, n'avait pas encore atteint ce degré suprême d'influence que nous lui trouvons plus tard. Comment se figurer un peuple qui, apprenant une langue nouvelle d'un mécanisme si compliqué, pût la parler sans lui infliger ces changements. Est-ce qu'il ne devait rien sacrifier au génie qui lui était propre? C'est du moins mon avis. Si l'arabe ne commença à se répandre qu'après que Walîd Ibn 'Abd el-Melek l'eut introduit dans la comptabilité de l'Etat à la place du kopte, ce qui certainement lui donna une grande extension, il ne faut pas oublier qu'à cette époque la langue vulgaire était déjà formée. Cette langue s'était approprié quelques formes isolées d'Irâb pour des mots de fréquent emploi qui sont restés tels quels jusqu'à nos jours. Vouloir conclure de là à l'existence de l'Irâb tout entier me semble aller un peu trop loin. Ibn Haldoun nous dit expressément à propos de la langue vulgaire:

ولم يَفْقَد من احوال اللسان المدون الا حركات الاعراب في اواخر التلسم فقط

éd. Beyroût, p. ٥٩.

La prononciation poétique fut-elle observée pour la prose? Le fait est que, les savants musulmans actuels ne l'observent que pour le *Koran* et la poésie. La langue usitée par les doctes écrivains, soit prosateurs, soit poètes, était artificielle, acquise à force d'études. Elle était pour eux un moyen de faire étalage de savoir. Bien des années avaient été dépensées à l'apprendre, et la classicité du savant était en proportion avec la lecture qu'il avait. Cette langue était conventionnelle, mais elle l'était plus ou moins. La langue vulgaire était mise à contribution lorsqu'il s'agissait d'exprimer des idées ou de nommer des objets qui étaient de la sphère de la vie ordinaire et de l'entourage de l'auteur. Celui qui a l'habitude des dialectes arabes peut sans peine déterminer dans quel pays s'est élevé ou a étudié un auteur: son livre en porte l'empreinte. Le *Korân* lui-même n'est pas exempt de cette influence populaire, et la première ou plutôt les premières rédactions étaient fort probablement remplies de formes, pour ne pas dire d'expressions, du *لُحْنَانُ الْعَامَّةِ*, qui fut plus tard si dédaigné, et pourtant si puissant, car c'était le seul instrument de communication pour la plus grande partie de la nation arabe. Est-ce que *الصَّابِرِينَ*, Sour. II, 172, et *وَالْمُقِيمِينَ*, Sour. IV, 160, ne sont pas du domaine de la langue vulgaire, existant déjà à cette époque? C'est un bien faible argument que d'expliquer ces formes par *نُصِبَ عَلَى* *الْبَدَحِ*; Boyd. I, 99, 241.

Le dialecte *Koreysite* n'était pas le seul en Arabie; d'autres lui contestaient la suprématie, non pour les livres, parce que le *Koran* a été définitivement rédigé et apothéosé, mais sur le terrain où se meut la masse qui n'a pas la chance d'être *Koreysite* et qui n'est pas à la hauteur de la science des grammairiens. Cette masse, ce peuple arabe, avait modifié, oublié la langue conservée seulement chez les *Bédouins* de certaines contrées. C'était à ceux-ci qu'on avait toujours recours, lorsqu'on voulait trancher une difficulté philologique ou acquérir une connaissance plus exacte et plus juste de l'idiome pur et classique. Un *Bédouin* d'Arabie, quelque pauvre qu'il fût, était toujours le *testo di lingua* vivant des savants des villes. Que de fois n'ai-je pas moi-même retrouvé dans le parler d'un *Bédouin* des mots, voire des constructions, que je connaissais

bien par le Kâmoûs, mais où je les croyais reléguées sans emploi et sans vie. » Les plus grossières obscénités bédouines aussi bien que les mots consacrés par le Korân et la Sououna étaient des éléments inaliénables de l'ancien héritage de leurs Pères. En général, ce n'était que par l'emploi de cette langue que les prosateurs postérieurs, et les poètes encore davantage, purent s'élever au rang d'un classique. La langue des Bédouins étaient celle des lexiques. On y puisait constamment et rien que là. De cette façon se forma, par un compromis entre l'ancien et le nouveau, *un style artificiel* qui est devenu *typique* pour toute la littérature postérieure, même celle des Turcs et des Persans" ¹⁾.

Les Arabes ne furent une grande nation et leur langue ne prit une importance littéraire de premier ordre que lorsque les temps idylliques des poèmes des Mo'allakât et du Hamâsa n'étaient plus pour eux qu'un souvenir qu'on aime à évoquer à l'esprit pour le fortifier. Cependant, le monde politique, scientifique et littéraire ne trouva l'expression de ses idées, de ses recherches et de ses conceptions qu'en restant koreysite, en répétant l'écho du sol sacré. La langue du peuple, née avec la conquête, était complètement mise de côté. Mais elle suivit sa route, elle se répandit, elle se fixa et parcourut des étapes consécutives avec l'évolution des siècles. Elle rejeta des mots, des locutions, des règles même, tout en les remplaçant par d'autres plus appropriés aux besoins et aux idées de la société. Celle-ci n'était plus composée principalement de conducteurs de chameaux et de pâtres nomades, mais de paysans cultivant la terre depuis des temps immémoriaux et de citoyens ayant d'autres idées en tête que guerres et querelles mesquines entre tribus. Or, si nous ouvrons les dictionnaires arabes nous n'y trouverons enregistré qu'une bien minime partie de la langue courante de cette société, et nous nous efforcerions en vain de la reconstituer. Notre Imâm el-lou'ra de Leipzig dit (o. c. p. 4 et 11): »Ce point de vue exclusivement philologique et religieux des lexicographes arabes ne nous convient pas. La plénitude et la beauté de la langue du désert, avec son développe-

1) Fleischer, Ueber Thaalabis arabische Synonymik, mit einem Vorwort über arabische Lexikographie. Berichte d. Verhand. d. Sächs. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Leipzig, Vol. VI, p. 3 et 9.

ment luxuriant du côté de la nature et sa direction vers le surnaturel par l'influence du Korân, méritera bien toujours la piété avec laquelle on la garde comme un paradis perdu. Cela ne peut être pour nous une raison de rester circonscrits dans le même exclusivisme. Pour nous, la question n'est pas : qu'est-ce qui est le plus pur, le plus correct, le plus beau ? mais : qu'est-ce qui, en général, est arabe ? L'histoire nous autorise-t-elle à exclure l'arabe de cette idée de collectivité ? Là où commence la langue vulgaire, ἡ κοινὴ διάλεκτος, commence aussi l'importance de la situation dans le monde du peuple arabe, là commence une littérature qui était destinée à concevoir, à animer et à former l'esprit de l'Orient d'une toute autre façon que les antiques dictons, les chansons et les contes classiques dont l'écho se transmettait des temps préislamiques. Du reste, l'intérêt philologique peut et doit être pris en considération dans cette extension effective de la langue. Tout ce que les Orientaux ont emmagasiné de mots, formes, locutions et significations, comme faisant partie de la vraie langue arabe, devrait être autant que possible marqué comme tel. En outre, on aurait à séparer ce qu'ils appellent *mouwallad*, c'est-à-dire, ce qui est sorti de la fusion des Arabes avec les non-Arabes et qu'ils relèguent au second plan, tout en indiquant si ceci ou cela est, ou non, conservé dans la langue actuelle. Je n'ignore point que ce but d'une union lexicologique de l'arabe classique, moyen et moderne est placé très haut, et nous autres savants occidentaux, dans nos cabinets de travail, ne saurions l'atteindre, quand même Et. Quatremère, ou son exécuteur testamentaire éventuel parviendraient à nous faire goûter les fruits cueillis dans une immense lecture. Car, pour atteindre ce but, il faut que l'Orient vivant, il faut que des Occidentaux, versés dans les langues et faisant leurs observations sur les lieux mêmes plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, y contribuent. Le Professeur Wallin de Helsingfors, par un article publié dans la *Zeitschrift*, contenant des échantillons de la langue et de la poésie de l'Arabie moyenne, nous a ouvert, il y a peu de temps, la vue sur une réformation de la langue, jusqu'ici à peine supposée. Cette langue est plus près de l'arabe classique que de l'arabe moderne des villes, et se présente comme une continuation en ligne directe de celui-là. Une investigation exacte de cette lan-

gue bédouine moderne remplira bien des lacunes dans notre connaissance de l'ancienne, complétera bien des analogies, résoudra bien des doutes; en tout cas, elle est pour toute la linguistique sémitique de la plus haute importance."

Ainsi écrivit en 1854 le plus grand arabisant que l'Europe ait jamais eu. Son appel doit être pris à cœur: nous devons recueillir la langue parlée de nos jours, puisque nous ne pouvons le faire pour celle des siècles passés. Mais pour que cela soit possible, il est absolument nécessaire de procéder par ordre méthodique, en étudiant à part le dialecte de chaque pays, de chaque province, de chaque district et, s'il le faut, de chaque ville. Les résultats de ces recherches doivent être rendus accessibles au monde savant occidental par des textes d'une exactitude scrupuleuse et d'une longueur suffisante. Lorsqu'on aura ainsi publié un travail spécial pour chaque dialecte, on pourra en entreprendre l'étude comparée; on se mettra à enrégistrer cette langue conquise à la science dans le grand Kâmoûs arabe qui doit bien se faire un jour. Le travail n'est pas facile: il faut que celui qui l'exécutera vive depuis longtemps en Orient dont la langue lui est devenue familière; il faut qu'il renonce complètement aux délices, aux commodités de la vie européenne pour se rompre aux fatigues, couchant là où il peut, mangeant ce qu'il trouve, laissant de côté les hôtels et la société raffinée.

C'est à ce travail que je me suis voué, sans toutefois me cacher qu'il est assujéti à beaucoup de difficultés. Je ferai ce que je pourrai. Ayant passé tant d'années en Orient, je peux bien y passer encore un lustre, mettant à profit les connaissances que j'y ai acquises pendant un long apprentissage. Mon but est de fournir aux Orientalistes d'Europe des matériaux qui pourront leur servir à la construction de ce grand édifice que je pourrais appeler le panthéon des langues sémitiques ou, avec moins de latitude, *corpus linguæ arabicæ*. C'est en s'entr'aidant avec bienveillance qu'on fait progresser la science. En publiant ce premier volume, je demande qu'on m'accorde cette bienveillance, cette aide. Mon travail sera alors bien plus facile. J'accepterai toujours avec plaisir toutes les corrections qu'on voudra bien me faire.

On ne doit jamais oublier que ce volume, aussi bien que ceux

qui le suivront, ne représente et ne représenteront que la langue du pays ou de la section philologique qui figure sur le frontispice. Si l'on m'objecte, à propos d'un mot ou d'une locution, que ce n'est pas ainsi qu'on dit, je n'ai que cette seule réponse à donner : *c'est ainsi que je l'ai entendu*. On ne pourra se former une idée exacte de la langue parlée que lorsque j'aurai publié tout l'ouvrage. Pour que les matériaux à fournir ne constituent pas un ramassis hétérogène de dialectes d'un peu partout, j'ai divisé le territoire sur lequel la langue arabe est parlée en provinces philologiques, lesquelles, à leur tour, sont divisées en sections. Ainsi, la première province, *Syrie*, comprendra les sections suivantes :

- | | |
|-----------|--|
| | 1 ^o Saydâ. |
| Vol. II. | { 2 ^o Damas. |
| | { 3 ^o Haurân. |
| | { 4 ^o Pays des Metâwölî. |
| Vol. III. | { 5 ^o Pays de Kesrouwân. |
| | { 6 ^o Montagne des Nosayriye. |
| | Avec les villes du littoral. |
| Vol. IV. | 7 ^o Homs, Hamâ et Halab. |
| Vol. V. | 8 ^o Bédouins de Syrie. |

Cette partie formera donc cinq volumes. Ensuite viendra le tour de la Palestine, des tribus bédouines de la Transjordane, الشرق, de l'Arabie intérieure, du Hegâz, du Yémen etc. On me dira peut-être que les proverbes ne donneront pas une matière suffisante pour tout ce travail, mais si je dis que j'ai dans mes cartons une collection de proverbes pouvant former le canevas de quinze volumes sur le même plan que celui-ci, on sera rassuré. Ils ne sont pas encore tous expliqués, mais je me les ferai expliquer au fur et à mesure que mon travail avance. Ce ne sont pas les proverbes qui feront défaut, mais bien mes forces et peut-être aussi ma vie. J'irai de pays en pays ramasser mes matériaux. Un ouvrage de la nature de celui-ci ne peut, en substance, se faire qu'en Orient, car il faut constamment avoir recours aux Orientaux, qui seront toujours bien plus grands praticiens de leur langue que le plus savant Européen. C'est même là une garantie de l'exactitude de la transcription et de la justesse des observations philologiques. Il faut qu'on s'arabise, vivant tantôt comme fel-

lâh, tantôt comme Bédouin, tout en conservant son esprit européen sain et critique, sans quoi tout ne sera qu'un *olla podrida* sans valeur scientifique.

On ne peut se figurer combien il est difficile de relever exactement la langue parlée. L'homme oriental tant soit peu lettré pare son langage de tournures et de mots empruntés aux livres; il est guindé, prétentieux dans sa conversation. L'homme du peuple, voyant devant lui un monsieur, surtout européen, change de langage et devient pédant. Il cherche les expressions qu'il croit être plus à la portée de son interlocuteur, car il sait très bien que sa langue est hérissée de difficultés pour l'étranger; il entend à chaque pas comment les Européens l'écorchent. Il faut posséder la langue vulgaire à un degré supérieur pour que les personnes avec lesquelles on se trouve en contact parlent comme elles pensent. Si l'on demande une explication, on n'obtient, la plupart du temps, qu'une réponse fort insuffisante. L'Arabe est facile à confondre, et réitérer une question philologique serait, le plus souvent, l'embrouiller encore davantage. Ainsi, il m'est maintes fois arrivé, ayant appris un nouveau verbe, d'avoir à faire une infinité de questions, dont mon interlocuteur ignorait le but, jusqu'à ce que j'eusse bien distingué si ce verbe était transitif ou intransitif. Il faut, pour bien saisir la prononciation de la langue parlée, pour bien observer et enrégister toutes ses nuances, ses particularités, ses bizarreries, ses règles et ses exceptions, qu'on ait l'oreille excessivement fine et habituée à être percutée par beaucoup d'ondes sonores dans des contrées différentes avec des langues diverses. Il faut que l'intelligence soit constamment en éveil pour relever les plus petits *da k à ĩ k*. Le philologue, l'Orientaliste qui ne possède pas cette perception aiguisée, cette force d'observation sans relâche, n'apprendra jamais à bien prononcer une langue étrangère, et moins de toutes l'arabe dont la prononciation exacte est d'une grande difficulté.

Mes longues études et ma fréquentation continuelle des indigènes de toutes les classes m'ont mis à même de parler et d'écrire l'arabe avec assez de facilité. Je ne dis nullement cela par esprit de vantardise, mais pour que le lecteur m'accorde la confiance que je réclame et sur laquelle je me base en publiant cet ouvrage. J'avoue aussi mes défauts: la distinction, si claire chez les Bédouins, des lettres *ذ*, *ز* et

Il est bien sensible à mon oreille, mais ma langue n'a jamais voulu obéir à ma volonté. Du reste, je ressemble en cela à la plupart des Arabes de la Syrie et de l'Égypte. La prononciation arabe a de vrais écueils que nos organes vocaux ne sont pas capables d'éviter, à moins qu'on ne reste longtemps dans les tentes des Bédouins. Pour connaître la langue parlée, il ne suffit pas de faire un simple voyage en Orient ou d'y passer quelques mois. L'arabe classique demande tous les efforts d'une longue vie, et encore le savant, arrivé au bout de sa carrière, s'aperçoit-il que le chemin à parcourir est encore long. Il en est de même de la langue parlée. Elle est peut-être plus difficile encore à embrasser, car elle a une infinité de dialectes, répandus sur une grande extension de territoire. Non seulement chaque pays, tel que la Syrie et l'Égypte, a sa manière de s'exprimer, son vocabulaire, sa prononciation à lui, mais chaque ville, chaque quartier a son langage particulier. Les habitants d'el-Mouseytebi, المصيطبة, de Beyrouth ne parlent et ne prononcent pas comme ceux de Bâsoûra, de même que la population d'el-Mîdân de Damas s'exprime différemment de celle de Bâb Toûmâ. Je me fais fort de pouvoir distinguer, en entendant parler un Syrien, de quel district il est. Toutes ces richesses embarrassent le philologue; il se dira peut-être: à quoi bon s'occuper de ces particularités qui n'ont qu'une importance locale et qui n'intéressent, au point de vue pratique, que celui qui vit dans ce milieu? Mais c'est justement dans ses richesses qu'il faut puiser; c'est dans ce coin souvent oublié qu'on trouve des renseignements précieux pour la reconstitution de l'histoire de la langue arabe. Voulant écrire une «grammaire d'arabe vulgaire», on aurait tort de se baser exclusivement sur la langue parlée dans les grandes villes: celle-ci y est plus ou moins corrompue, fortement imprégnée d'éléments étrangers et hétérogènes; elle ne saurait représenter la langue dans sa totalité. Ce n'est que lorsqu'on aura relevé les différents dialectes qu'on pourra en extraire ce qui appartient à la langue parlée en général et marquer à part ce qui est particulier à tel dialecte. Enseigner p. ex. dans une grammaire qu'*oreille* se dit *وَرْن* et *lentilles* *عَلَس* induirait en erreur le lecteur non philologue, et même le savant, vu qu'en Syrie on dit *نَيْنَة* et en Égypte *عَلَس*. En employant l'un pour l'autre, on se-

rait exposé à ne pas être compris. Je suis fermément persuadé qu'un seul homme ne pourra connaître complètement et à fond ni l'arabe classique ni l'arabe vulgaire, et celui-ci encore moins. Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir un résultat satisfaisant, c'est de soumettre les dialectes à un lever philologique. On doit se transférer de pays en pays, en y restant le temps nécessaire pour en étudier le dialecte, qu'on couche ensuite sur papier sous les yeux et sous la dictée de ceux qui le parlent. Celui qui entreprendra ce lever doit connaître à fond ce qu'on appelle «la langue savante» et un dialecte vulgaire; s'il ne remplit pas cette condition, il ne pourra faire de comparaisons ni établir de règles. Il faut absolument travailler dans le pays même et ne jamais rien enregistrer que les indigènes n'aient approuvé. Vu la variété des sons et les différences dialectiques de la langue arabe, l'Européen, rentre en Europe, se trompe facilement, s'il n'y a recours qu'à sa seule mémoire, à sa propre oreille. Il faut que le savant européen revienne avec les matériaux tout préparés, la transcription déjà établie, la traduction toute faite. Ensuite, il pourra y ajouter autant de science qu'il voudra, autant d'explications philologiques et littéraires que bon lui semblera. Ce n'est que de cette façon que son travail sera digne de la confiance absolue du monde savant. La grammaire de Mr. Spitta-Bey a été composée au milieu du peuple égyptien, voilà pourquoi elle est si exacte, un modèle dans son genre.

Combien sont peu nombreux ceux qui peuvent et qui veulent consacrer leur temps, leurs forces et leur fortune à ce travail fort pénible et pour lequel il faut renoncer à bien des habitudes, contractées en Europe. L'Orientaliste, lorsqu'il a fini ses études universitaires, veut tout de suite avoir une place fixe qui lui rapporte de quoi vivre ou qui lui donne la considération sociale qui y est attachée. S'il va en Orient, ce n'est que pour y faire un voyage d'étude. Les fonctions le rappellent bientôt à d'autres langues, à d'autres habitudes. Les Orientalistes qui sont employés dans les bureaux consulaires en Orient n'ont pas le temps de s'occuper de science, une fois arrivés au but de leur désir : la place officielle. Là la science, les recherches, voire l'esprit scientifique, naguère si enthousiaste, sont, le plus souvent, complètement éliminés, étouffés. Le fonctionnaire, nourri à une bonne école, venu en Orient avec l'ardeur du jeune savant, devient bientôt bureau-

crate, la torpeur orientale le gagne, et il ne fait plus rien, car il ne le peut ni ne le veut. Il y a cependant des exceptions, je n'ai qu'à citer Fresnel, Clermont-Ganneau, v. Kremer, Mordtmann, Schröder, Blan etc. Plusieurs de ces savants ont eu une position tout-à-fait exceptionnelle, grâce à un gouvernement intelligent qui a su apprécier la science autant que la politique. Mais que de désagréments n'ont pas eu ceux qui se sentaient irrésistiblement poussés non vers les expéditions de tous les jours, mais vers les livres encore si imparfaitement interprétés de la science orientale? Blau ne pouvait plus les supporter, et je connais en Orient plus d'un jeune Orientaliste qui est pour toujours cloué au pupitre sans pouvoir continuer les études, qui lui ont cependant valu cette place. Est-ce que tous ces savants n'ont rien fait pour la langue parlée? Non, que je sache. Leurs études étaient classiques: leurs travaux auraient tout aussi bien pu être composés en Europe. C'est qu'ils n'avaient ni le temps ni l'envie de s'occuper de cette langue qui demande des procédés tout particuliers, comme je l'ai expliqué. Les devoirs de leur état les obligeaient de rester dans la ville qui leur était assignée, et ils consacraient les quelques heures de liberté au repos ou à la lecture des livres classiques. Le savant voyageur est toujours plus au moins à la merci de son drogman. Il ne connaît que l'arabe savant qui lui sert bien peu, au point de vue pratique, et s'il reste assez longtemps dans le pays pour savoir le fond commun de tous les dialectes, il retourne ensuite en Europe, où le réclament ses devoirs de professeur ou de fonctionnaire de l'Etat. De cette façon, l'arabe parlé peut-il être sérieusement étudié et moudaouwan? Je ne le croirais pas. Pourtant, il n'y a parmi les Orientalistes qu'un seul avis sur l'importance suprême de le faire connaître dans tous ses détails, dans toutes ses différences dialectiques.

Je mets mes faibles forces à la disposition de mes confrères en Europe. Je tâcherai de combler une lacune dans notre connaissance des langues orientales. Appartenant à un petit pays qui n'a pas d'intérêts en Orient, je ne puis que m'employer au service de la science, me contentant, pour toute récompense, des suffrages et de la bienveillance des hommes compétents, qui jugeront si je suis à la hauteur de la tâche que je me suis imposée. Je serais heureux de pouvoir conquérir des amis dévoués à l'arabe parlé. Il est négligé à présent,

parce qu'il n'a pas été jugé digne de figurer dans les livres. J'espère que les publications de Mr. Spitta-Bey et les miennes lui feront avoir l'estime à laquelle il a droit, surtout de la part des Orientalistes.

Je me suis limité dans les commentaires autant que possible. Bien des observations auraient pu être faites, bien des informations auraient pu être données, mais j'ai cru qu'elles ne seraient pas ici à leur place. J'ai également retranché un article sur la prononciation du dialecte syrien, dont j'ai tâché de fixer les règles et les exceptions; je le donnerai dans la grammaire du dialecte syrien que je publierai après le dernier volume de cette «Province». Ne sachant pas si la critique sera favorable à mon travail, je n'ai pas voulu trop abuser de la patience des savants.

Ce volume ne contient pas beaucoup de descriptions de mœurs. J'ai cru devoir donner plus de développement à cette partie si intéressante dans le second volume qui représentera la section de Damas, centre principal du pays. Même dans ces descriptions, je laisse la parole aux indigènes. Je ne fais que commenter. Il est infiniment plus difficile de décrire la Syrie, avec ses mœurs, ses coutumes et ses idées, que l'Égypte, où la population est bien plus uniforme. La Syrie, au contraire, est divisée en nations, *tawâïf*, qui toutes ont des particularités qui les distinguent. Chaque secte religieuse, et il y en a, doit être étudiée séparément.

Dans les textes arabes il n'y a rien qui soit écrit au hasard. Chaque mot a été soumis, à plusieurs reprises, à un contrôle sévère. Avant de quitter l'Orient pour me rendre en Europe, j'ai réuni autour de moi à Alexandrie autant de paysans sidoniens nouvellement arrivés que j'en ai pu trouver. Je leur ai soumis les textes, recueillis, traduits et annotés sur place, il y a quelques années, et je me fais fort de leur approbation. Rien n'a été enregistré à la légère et sur simple supposition. Très souvent j'avais chez moi jusqu'à une douzaine de montagnards, qui tous ont dû dire leur opinion. Quelquefois il y avait des divergences dans le docte chapitre; j'ai alors choisi la version qui avait pour elle la majorité. Je ne puis assez répéter que *l'arabe est tel que je l'ai entendu*. Si donc le lecteur y trouve des différences, c'est que mes *š'*, sont plusieurs et de villages souvent fort éloignés l'un de l'autre. Ainsi, j'écris

n^o. 91 hiyyâl, tandis que dans un autre passage on lit hîyâl. Si j'écris 'alk et non pas 'ilk, comme le donne Dozy, s. v., c'est que c'est ainsi que ce mot m'a été prononcé.

L'un de mes domestiques, mon brave et fidèle compagnon, Mohâïl Maimou, m'a fourni dans son temps l'explication d'une cinquantaine de proverbes. Aussi bien ceux-ci que les autres ont été « revus, corrigés et augmentés » dans les assemblées des Sidoniens. J'espère donc qu'on voudra bien considérer les textes que je donne comme définitifs. Je travaille dans le but d'avoir la pleine confiance du monde savant; je ne dois donc négliger aucun moyen pour être aussi exact que possible.

Plusieurs explications renfermées dans cet ouvrage ont une allure grammaticale tout-à-fait convenable. On ne doit pas croire qu'il y ait de la part de ceux qui me les ont données quelque tendance à être fasth, car ces personnes étaient complètement ignorantes. J'ai religieusement conservé leur langage sans me permettre le moindre changement.

Le lecteur a ici sous les yeux une langue réelle, vivante et d'un usage journalier. Rude, simple, naturelle, manquant souvent de logique, elle est l'expression de ce *peuple* arabe qu'on a trop dédaigné et que, pour ma part, je trouve bien plus intéressant à étudier que la société des Efendis, des Pachas et d'autres gros bonnets en bantaloûn à la dernière mode et gilet blanc à boutons dorés.

Lorsque les exemples sont écrits en lettres arabes, j'ai toujours accentué d'après la prononciation moderne telle que je l'ai entendue. Il aurait été oiseux d'en indiquer le sâkl classique, que les savants connaissent par les dictionnaires. Si cette accentuation pêche contre les règles de la grammaire classique, la faute n'en est pas à moi; elle ne pêche point contre les règles de la grammaire vulgaire.

Je trouve que cette langue mérite au plus haut degré l'attention du philologue, et qu'on devrait lui assigner une place plus honorable dans la littérature moderne. Il est insensé de composer des articles de journaux pour la compréhension desquels on a besoin du dictionnaire. Il est erroné de n'employer que la langue savante dans les livres destinés à la masse: la langue parlée a des droits sérieux aux égards des lettrés; l'instruction serait bien autrement

répandue en Orient, si les livres d'école étaient composés dans une langue facilement à la portée de l'élève. Je suis parfaitement de l'avis de Mr. Spitta-Bey, lorsqu'il dit qu'il faudrait élever la langue vulgaire à la dignité d'une langue écrite. Il va sans dire qu'elle aura besoin de quelques corrections, car je ne prétends pas qu'on écrive *سنة الجاي* et d'autres erreurs vulgaires. La grammaire et la logique ne doivent pas être malmenées. Je suis le premier à reconnaître que la langue savante est capable de nous donner la traduction de la plupart de nos idées modernes, et l'écrivain de mérite tient essentiellement à les trouver sans avoir recours aux mots turcs, persans et européens glissés dans l'arabe. Mais de cette façon on n'est compris que d'un certain monde, et le peuple ne peut ainsi jouir des bienfaits de l'instruction. On va même un peu trop loin en s'efforçant d'être classique. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Le plus grand écrivain arabe de ce temps, Ahmed Fâris Sidiyâk, ancien Maronite, a forgé, dans son journal el-Gawâib, un mot pour bateau-à-vapeur: *باخرة*. Tous les autres journaux ont imité son exemple. Seulement, le peuple ne comprend pas ce mot; il dit, lui, *مركب دخاش* et *مركب نار*, et je ne vois pas en quoi *باخرة* est meilleur que ces deux-là. Mais à quoi bon discuter une pareille question. Nous ne pouvons pas changer le goût et les procédés des écrivains arabes.

Où parle-t-on, dans le Levant, le mieux l'arabe? Voilà une question qu'on m'adressera, j'en suis sûr, et à laquelle je répondrai selon ma conviction. Nous sommes en présence de deux grands dialectes assez distincts l'un de l'autre: celui de Syrie et celui d'Egypte. J'étends alors le nom de Syrie à la Palestine. La *prononciation* de la Syrie est plus claire, plus en analogie avec la langue écrite; elle est plus virile, plus pleine. Celle de l'Egypte est saccadée, chantante; elle est plus molle, plus négligée. Ce qui la fait distinguer tout de suite, c'est la forte gutturalité de certaines lettres. Les voyelles sont moins fixées qu'en Syrie, ce qui provient de la rapidité avec laquelle on parle en général en Egypte. L'accentuation est aussi différente. Malgré cela, la langue égyptienne est fort agréable à entendre; elle caresse l'oreille. Elle a même quelque chose de comique que je ne saurais autrement expliquer. C'est un fait qu'un non-Egyptien

s'amuse toujours, lorsqu'il se trouve avec un habitant de la vallée du Nil. Celui-ci a constamment un sourire sur les lèvres, un bon mot sur le bout de la langue, tandis que le Syrien se tient plus raide, plus sérieux.

Quant à la *langue*, considérée au point de vue de la grammaire, je donne la palme à la Syrie. Ce n'est pas à dire qu'en Egypte il n'y ait des contrées, où l'on parle bien aussi, mais j'ai trouvé, pendant les trois hivers que j'ai passés dans la Haute-Egypte, (et c'est là qu'on parle le mieux) que le dialecte d'Egypte possède des formes plus corrompues que celui de Syrie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas dans toute l'Egypte une population qui s'exprime avec plus de pureté et qui ait mieux conservé la prononciation exacte des lettres que les Druzes du Sud du Liban. Les Bédouins d'Egypte ne parlent pas mieux que les fellâhîn, et leurs frères de Syrie leur sont bien supérieurs. Seulement, j'ai remarqué qu'ils ne prononcent pas comme les Egyptiens en général; sous ce rapport ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Syrie. Quant au lexique, il est bien difficile de se décider pour l'un ou pour l'autre dialecte. Celui de Syrie a beaucoup de mots «classiques» qui sont inconnus en Egypte, et vice versa. Tous les deux ont leur dictionnaire à eux, et le Syrien qui arrive pour la première fois en Egypte se trouve à peu près dans le même cas que le Suédois nouvellement débarqué à Copenhague. Lorsque je cause avec mon domestique en dialecte de Saydâ, les Egyptiens qui se trouvent présents ne comprennent pas beaucoup. Je dois cependant ajouter que cela tient plutôt à la différence de prononciation, qui est plus considérable qu'on ne croit.

J'ose avancer que pour la Syrie il y a des limites philologiques qui marquent un changement de langue. Ainsi, Râs el-Abyad, Promontorium album des anciens, forme une frontière parfaitement tracée entre la langue de la Syrie proprement dite et celle de la Palestine. Au sud de ce cap, on parle mieux qu'au nord. Cela tient probablement à la fréquentation avec les Bédouins et les Haurâniens, qui en grand nombre descendent en automne jusqu'à la mer pour apporter le blé. Tout le littoral entre Râs el-Abyad et Tripoli forme un pays à part où les communications avec l'intérieur sont plus difficiles et où la langue, par conséquent, est moins bonne.

Beyroût est l'endroit où l'on parle le plus mal; plus on s'en éloigne, plus on peut constater une amélioration de prononciation et de grammaire. J'ai lu quelque part dans un auteur arabe, je ne m'en rappelle pas le nom, que la langue arabe est, dans la bouche du vulgaire, enlaidie par douze *ar.lât fâ.hî.s.a* et que toutes ces douze fautes se sont donné rendez-vous à Beyroût.

On a le droit de demander que je donne quelques éclaircissements sur la ville de Saydâ et de son district, puisque ce volume est particulièrement consacré au dialecte qu'on y parle. Je le fais d'autant plus volontiers qu'elle court le risque d'avoir une triste renommée. El-Mokaddasî dit¹⁾, en énumérant les qualités, bonnes ou mauvaises, qui distinguent chaque pays: *لا احسن لسانا من اهل بغداد ولا اوحش من لسان صيدا*, «il n'y a pas de plus belle [ou meilleure] langue que celle des habitants de Bardâd, et pas de plus affreuse que celle de Saydâ." Avec tout le respect dû à l'expérience et au bon goût d'un écrivain si mérité, je m'inscris en faux contre ce jugement qui n'est pas du tout conforme à la vérité. Je ne crois pas que les relations commerciales qui existaient auparavant entre Saydâ et l'Europe et les quelques Européens qui y étaient alors fixés aient pu corrompre la langue de cette ville plus que celle des autres. Si nous admettons que les Sidoniens du temps de l'auteur parlaient un mauvais jargon, il est bien étrange que ce jargon ne se soit pas conservé tel jusqu'à nos jours, car je soutiens absolument que le dialecte sidonien est meilleur que beaucoup d'autres, surtout celui de Beyroût. Saydâ n'a presque pas de contact avec le monde extérieur; tout y est primitif, simple et oriental. Je suis le seul Européen qui y ait séjourné un temps relativement long²⁾ et je tiens à défendre sa langue contre le verdict sévère de Mokaddasî. Du reste, le lecteur pourra en juger lui-même en la comparant au livre de Mr. Hartmann et aux volumes suivants de cet ouvrage.

On s'étonnera peut-être de ce que je m'en tiens exclusivement aux paysans et aux personnes illettrées. Cela est pourtant bien nécessaire,

1) Edit. de de Goeje, p 177, l. 14, 15.

2) J'y ai passé quatre ans occupé à faire des fouilles archéologiques dont je publierai plus tard les résultats.

si je veux rendre la langue vulgaire comme elle est réellement sans aucune influence de la part des savants. Du reste, on ne doit pas se figurer que ce que j'enregistre dans cet ouvrage ne soit pas la langue parlée de tout le monde. L'homme lettré la connaît; il s'en sert même à toute heure, mais il a, lui, un *plus* de tournures, de mots, appris dans les livres, mais ignorés de l'homme vulgaire. Sa langue ne saurait donc représenter ce que nous appelons l'arabe vulgaire. Elle se ressent toujours du milieu où elle a cours. Le Ḥadārī sait, plus ou moins, comment il faut procéder pour être faṣīḥ. Le paysan se moque de la grammaire et du dictionnaire; il parle comme il pense, à la manière de ses Pères. Quel charme dans ce langage si simple, si concis et souvent si pur! Qu'on lise N°. 118. L'explication de ce proverbe est d'un paysan qui ne savait ni lire ni écrire, et pourtant, je défie un paysan européen de faire mieux. Elle n'est pas travaillée, préméditée, car je l'ai saisie au vol. Après l'avoir couchée sur papier, tant bien que mal, je la lui lus, et il y ajouta alors ce qui lui paraissait manquer avec une chaleur, un intérêt qui n'avait rien d'étudié. C'est un petit chef-d'œuvre.

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir traduit trop littéralement, mais qu'on considère qu'il fallait bien rendre la signification d'un mot avec la plus grande exactitude pour en bien faire saisir la nuance. Une traduction élégante est presque toujours aux dépens de l'original et peut tout au plus être motivée dans un ouvrage poétique, jamais dans une publication historique ou philologique. Il ne faut pas oublier qu'on a ici devant soi la langue du peuple. Par conséquent, on ne doit pas exiger que je revête cette langue d'autres habits que ceux qu'elle porte. La traduction doit être tout aussi vulgaire que l'original. J'espère que nous ne sommes plus au temps où il fallait donner une traduction en forme conventionnelle et purement littéraire. » Aujourd'hui on préfère généralement, dit Mr. Spittā-Bey, une traduction exacte, malgré tout ce qu'elle peut avoir d'étrange, de long et parfois de choquant, à une traduction châtiée et bien en règle avec l'usage de la langue, mais dissimulant sous une harmonie conventionnelle les couleurs particulières." Il n'est pas donné à tout le monde de réunir l'élégance de la langue à la fidélité de la traduction, surtout si l'on est, comme moi, un طفيلي dans la langue

française. Je me suis efforcé de serrer l'original d'aussi près que possible pour faire nettement ressortir la vraie signification d'un mot. On trouvera certainement, que ma traduction est remplie d'aspérités et de solécismes qui choquent l'oreille si délicate d'un Français, mais je prie le lecteur de croire que ce n'est pas chose facile que de rendre dans une langue étrangère l'explication si rustique et souvent dénouée de lien grammatical d'un Arabe illettré, d'un paysan ignorant. Si j'avais voulu redresser et remanier les textes que je donne, j'aurais bien pu offrir une traduction un peu moins lourde et malaisée, mais j'aurais alors commis un faux, une supercherie littéraire, ce dont je me suis bien gardé. J'espère que les savants m'approuveront d'avoir scrupuleusement conservé le langage de mes interlocuteurs, et que, par conséquent, ils ne jugeront pas trop sévèrement ma traduction. Il ne m'a pas non plus été possible de donner le proverbe correspondant en français; en ma qualité de Suédois je connais trop peu les proverbes français pour qu'un travail pareil ne m'eût coûté beaucoup de peine et de temps. Du reste, chacun pourra facilement faire ces rapprochements.

J'ai cru que cet ouvrage ne serait pas complet et vraiment utile sans un Glossaire. J'ai donc en soin d'en ajouter un. On y trouvera la plupart des mots et des locutions qui figurent dans le texte et qui ont quelque importance pour la lexicographie. Peut-être me fera-t-on l'observation que plusieurs de ces mots ont déjà leur place dans nos dictionnaires; mais si l'on considère qu'ils y sont cités sans exemples à l'appui, sans que souvent la provenance en soit indiquée, sur la seule foi d'un Bohtor, d'un Humbert, d'un Hélot, on sera bien aise de les retrouver ici vivants, palpables, entourés de l'autorité voulu (pourvu qu'on veuille bien admettre la capacité de mon oreille et ma bonne foi). Comme jusqu'ici nous n'avions pas de livres pour la langue vulgaire, les citations étaient naturellement impossibles. En suivant la méthode que j'ai adoptée, à l'instar de Mr. Spitta et de Mr. Socin (j'avais commencé avant eux, mais pour mon propre usage), on n'aura plus à se plaindre de manque de textes. Mais la plus grande valeur de ces publications, c'est de pouvoir déterminer les dialectes d'une façon assez exacte. Le dictionnaire de Bohtor est un ramassis des plus hétérogènes. L'auteur se contente, le plus souvent, de cir-

conlocutions, faute d'avoir su le terme arabe exact. Le parler de la Syrie y est mêlé avec celui de l'Égypte, et souvent la langue classique a dû suppléer à l'insuffisance des notes et de la mémoire de l'auteur. Nous lui sommes reconnaissants de ce qu'il nous a donné, mais la science a d'autres exigences aujourd'hui. Elle veut donner à la langue savante ce que lui appartient; elle veut que les limites de la langue parlée soient démarquées autant que possible. On ne saurait atteindre ce but qu'en publiant un glossaire, toutes les fois qu'on traite un dialecte déterminé. Tous ces glossaires seront ensuite réunis, élaborés et illustrés d'exemples tirés des textes, pour former un dictionnaire sûr et véritable de la langue parlée.

J'ai relégué au Glossaire beaucoup d'observations qui n'ont pas trouvé place dans le corps du livre. Quelques règles mal exposées y ont été éclaircies, quelques *lapses* y sont redressés. Je prie donc le lecteur d'avoir constamment recours au Glossaire avant de me taxer d'inexactitude. Comme l'arabe n'y est pas transcrit, on pourra facilement contrôler le texte, si par hasard mon attention de correcteur a été en défaut ou si un signe diacritique est tombé, ce qui, malheureusement, on n'a pas pu éviter. Les autres volumes seront imprimés en belles lettres de Beyrouth. Le temps matériel a manqué à mon éditeur pour obvier aux inconvénients causés par des types vieux et usés.

Quant à la transcription, j'ai quelques remarques à faire. La troisième personne singulier, masc. et fém., du pronom personnel et du suffixe possessif perd presque toujours son *s* dans la prononciation. Il n'est conservé que lorsqu'il est précédé d'une voyelle, p. ex.: là-hou, làhâ; 'andâhou, ilêhâ ¹⁾. Le masculin est ici toujours rendu par *ou* sans accent; la raison en est exposée à la page 266. J'ai le plus souvent conservé au féminin son *h* pour éviter toute confusion. On le prononcera ou on le laissera, comme on voudra. L'*e* muet n'existe pas; un *e* à la fin d'un mot doit ainsi toujours avoir sa valeur phonétique arabe.

Il m'a été impossible de faire revoir mon ouvrage par un Français. Travaillant dans ma solitude en Orient, je n'ai pu avoir recours qu'à

1) Et quelques autres cas se rapportant à l'accent.

mon propre savoir, qui certainement est bien faible. Je n'ai pas été plus heureux pour la correction des épreuves. Nous autres Scandinaves, qui parlons des langues si peu connues, nous devons être jugés avec indulgence, lorsque nous nous servons, dans nos publications scientifiques, de la langue d'une des grandes nations. Les savants allemands et français ont plus d'une fois recommandé aux Hollandais, aux Suédois, aux Danois, aux Russes et aux Hongrois de ne pas composer les livres de science dans leurs langues respectives. Je me suis conformé à cette recommandation, mais, à mon tour, je dis : ne faites pas trop la mone vous autres Français, Allemands, et Anglais, si une phrase ne vous paraît pas très classique, si un mot s'est glissé là où il n'est pas tout-à-fait à sa place. Ce n'est qu'avec un peu de laisser-aller à ce sujet que vous pourrez voir réaliser votre désir légitime de nous faire abandonner nos langues ignorées pour nous servir des vôtres, toutes les fois que cela est nécessaire.

Je serais un ingrat, si je n'adressais pas mes remerciements publics à la maison Brill, qui a bien voulu entreprendre cette publication. Les deux messieurs qui dirigent cette vieille maison ne sont pas des éditeurs ordinaires. Lorsque Mr. de Goeje leur parla d'une impression de Tabarî, sans avoir encore la chance d'en couvrir les frais, ils répondirent : « nous l'imprimerons tout de même » — et ils se mirent tout de suite à l'œuvre. On ne trouvera pas facilement un tel désintéressement.

Mr. de Goeje sait combien je lui suis reconnaissant de tout ce qu'il a bien voulu faire pour moi. Je suis heureux d'avoir son amitié.

Pour finir, j'ai une grâce à demander au lecteur, c'est de vouloir bien corriger les fautes d'impression avant de se servir du livre. Un point tombé pourrait facilement l'induire en erreur, et je ne voudrais pas avoir cela sur la conscience.

Alexandrie, Avril 1882.

Leide, Novembre 1882.

TABLEAU DE TRANSCRIPTION.

J'ai suivi, moins quelques petites modifications, la transcription de Lane, adoptée également par la Société orientale allemande et plusieurs savants en France. Elle est sans contredit la meilleure et la plus simple. Je marque toute voyelle longue *écrite*, quand même elle ne se ferait pas sentir dans la prononciation; cela pour ne pas embrouiller le lecteur. Je ne trouve pas qu'il soit juste d'écrire p.ex.: fi-l-bêt, et non pas fī-l-bêt, car **في البيت** n'a jamais été prononcé fī-l-bêt, mais filbêt. Du reste, la place de la tonique est toujours indiquée par un ˘.

a	correspond à َ, fathā.
ā	» َ, » avec imāla.
ā	» ِ, fathā et alef de prolongation; et à ِ.
ā	» ِ, » » » » avec imāla.
ou	» ُ, dammi; et à ُ, lorsqu'il ne commence pas un syllabe.
oû	» ُ, dammi et ُ de prolongation; et à ُ.
e	» َ, fathā; et à َ, kesra.
ê	» ِ, fathā et semi-voyelle devenues une longue.
i	» َ, kesra et à ِ ou ِ, devenu voyelle.
ī	» ِ, kesra et ِ de prolongation; et à ِ.
o	» ُ, dammi.

ô	correspond à	وْ, dammi et وْ de prolongation. Le même son que dans l'anglais <i>to do</i> . Il diffère d'ou en ce qu'il n'est jamais à la fin d'un mot; p. ex.: rôhou رَوْحُوا , p. 244, l. 8.
â	”	” وْ, fatḥa et semi-voyelle, devenues une longue (fr. <i>au</i>). مَشْ est le plus souvent écrit mâss; p. 237.
aou	”	” وْ, آوْ
ay	”	” يْ, آيْ
b	”	” بْ
é	”	” عْ, l'ital. ci.
d	”	” دْ
<u>d</u>	”	” ذْ
ḏ	”	” ضْ
f	”	” فْ
g	”	” جْ égyptien, français <i>gu</i> .
ḡ	”	” جْ
h	”	” هْ
ḥ	”	” حْ
ḥ	”	” حْ
k	”	” كْ
ḵ	”	” قْ
l	”	” لْ
m	”	” مْ
n	”	” نْ
p	”	” پْ
r	”	” رْ
ṛ	”	” رْ
s	”	” سْ
š	”	” شْ
š	”	” صْ

t	correspond à	ت
ṭ	" "	ط
w	" "	و, au commencement d'une syllabe.
y	" "	ي semi-voyelle.
z	" "	ز
ẓ	" "	ظ
^c —	" "	ع, p. ex.: 'a y n, œil.
³ —	" "	ا, p. ex.: lā ³ , non pas.

Avec l'inversion des alphabets, la transcription se présente de la façon suivante:

أ, إ . . . = . . . a	ف . . . = . . . f.
إ . . . = . . . â, â.	ق . . . = . . . k.
ب . . . = . . . b.	ك . . . = . . . k.
ت . . . = . . . t.	ل . . . = . . . l.
ث . . . = . . . ṭ.	م . . . = . . . m.
ج . . . = . . . g ou g.	ن . . . = . . . n.
ح . . . = . . . h.	ه . . . = . . . h.
خ . . . = . . . h.	و . . . = . . . w, initial; ou, non initial.
د . . . = . . . d.	ي . . . = . . . y.
ذ . . . = . . . ḍ.	ؤ . . . = . . . ou, ô.
ر . . . = . . . r.	أ . . . = . . . aou, â.
ز . . . = . . . z.	إ . . . = . . . ay, ê.
س . . . = . . . s.	ي . . . = . . . î.
ش . . . = . . . ṣ.	ي . . . = . . . â.
ص . . . = . . . ṣ.	أ . . . = . . . a, â, e.
ض . . . = . . . ḍ.	إ . . . = . . . i, e.
ط . . . = . . . ṭ.	أ . . . = . . . ou, o.
ظ . . . = . . . ẓ.	ا . . . = . . . ³ —
ع . . . = . . . ^c —	
ا . . . = . . . r.	

S = Eg. signifie que j'ai entendu le même proverbe en
Egypte.

التَّمُّ الاعْوَجَ مِنْ التَّوْرِ الْكَبِيرِ

Et-telm el-à'wag minn et-târ el-kebîr.

Le sillon tordu provient du grand taureau.

Izâ kân wâlad şērîr ma'âsar wâhed këbîr 'alâ-t-ta'tîr fa yimsikoûh el-wâlad eş-şērîr àhlou fa yikoûlloûhom şâheb illhom (اليهم) hàйда.

Si un petit enfant fréquente un grand enfant, en faisant la noce, les parents du petit enfant le prennent, et un ami à eux leur dit ce proverbe.

On ne l'applique qu'à celui qui débauche et conduit au mal un plus petit que lui.

مَعَاشِرَ pour مَعَاشِرَ — تَلَمَّ pour تَلَمَّ, d'après les dictionnaires — voir n° 49. — مَعْتَرٍ : مَعْتَرٍ a généralement le sens de *débauché, qui ne travaille pas*, et celui de *pauvre, misérable*, surtout dans le Kesrouân; mais il a aussi un sens tropique d'*expérimenté*, pour s'être adonné au ta'tîr dans la jeunesse; p. ex.: Fâris tâyyib mo'attar dâir bâlâd en-nâs, F. est bon et expérimenté: il a parcouru les pays du monde; c'est que le ta'tîr lui a appris la vérité sur les choses. V. n° 24. — On s'étonnera de ce que j'écris minn et 'ann avec deux n, mais ces deux n existent véritablement dans la prononciation vulgaire, aussi bien lorsque من et عن sont seuls qu'accompagnés des pronoms personnels de toutes les personnes. Prætorius, Z. D. M. G. XXXIV, p. 230; Spitta-Bey, Gramm. p. 156., établit cependant une exception que je ne puis admettre même pour l'Égypte. La raison de cette reduplication est avec beau-

coup de perspicacité donnée par ce savant. En lisant el-moustatraf et sefinat el-mouk on en trouve de nombreux exemples. cf. Gies, Neuero arab. Versarten, passim. — Yikoùlloùhom. J'écris le premier *ou* sans circonflexe, parce que le vulgaire ne peut pas prononcer l'alef de prolongation devant une consonne double. Les deux *l* sont intimement liés l'un à l'autre. Ainsi, on dit dābbi pour dābbi, حقة pour حاقّة, دلّية pour دالية (v. n°. 48, 109). De même, le verbe قال suivi d'اللام الجارة avec son مجرور perd presque toujours son alef dans la prononciation. Voilà pourquoi nous lisons dans Sefinat el-mouk: قال لي غ = قلي غزال, une gazelle me dit; قلو = قال له, et passim. cf. شارو = صار له, n°. 93. Socin, Z. D. M. G. XXXVI, passim. El-moustatraf en fournit également de nombreux exemples.

Socin, n° 96, a: خط الاعوج من ثور الكبير (explication différente). Freyt. III. 1. p. 133, où il aurait au moins dû faire observer que le peuple dit souvent ثور = طور. Voir n° 1 de l'appendice.

II.

العتاب صابون القلوب

El-‘itāb ṣāboūn el-ḵouloūb

Les reproches sont le savon des cœurs.

Izā kânoû etnên ‘amm yitḵâtalou aou yithânaḵoû fa ba‘d boûrhat yām iṣṭālahou fa iḵoûll el-wâhed ilâ-t-tânî: làou lâ mâ ḥakêt ‘ânnî sèy ḥâreg eṭ-ṭariḵa ou ḵoultoûllî: yâ ‘akroût! yâ mo‘arras! mâ kônna taḥânâknâ; ou âktar el-mou‘âtîbi yiḥeub-boûhâ en-niswân ou ḵil koûllhâ.

Deux personnes sont en train de se battre ou de se quereller : quelques jours après, elles font la paix. L'une dit alors à l'autre : „Si tu n'avais parlé de moi mal à propos en m'appelant entremetteur et noceur, nous ne nous serions pas querellés. La plupart des femmes, disons même toutes, aiment à se faire des reproches.

إذا كانوا. Izâ kân est devenu un idiotisme qu'on applique souvent à toutes les personnes: izâ kân anâ mâss mabsouṭ kēf biddî itkeyyaf, si je ne suis pas bien portant, comment pourrais-je m'amuser? — **قلت لي**, prononcé comme si c'était écrit **قلتلي**. Ed-damîr el-mouttaṣil de la première personne du parfait d'un verbe quelconque, suivi de **ل** avec un pronom personnel, est presque toujours conservé: fataḥtoûllak el-bâb, je t'ai ouvert la porte; ḥakêtoûllak el-ḵouṣṣa koullhâ, je t'ai raconté toute l'histoire; gaouwaztoûllou bintî, je lui ai donné ma fille en mariage. Ḵoultoûllou est devenu tellement stéréotypé que très souvent on l'emploie pour la seconde personne = tu as dit. — **قيل**. V. n° 71. Je dis à un homme: el-maḥḥani ḥouribet šakfi minnhâ, une partie du moulin est ruinée; il me répondit: wa ḵîl koullhâ, même tout le moulin = **حتى كلها**.

III.

يَلِي تَخْدَم طِبْعَهُ وَلِي تَرْهِنَهُ بَيْعُهُ

Yallî toûḥdoumou tî'ou wâlli tîrhinou bi'ou.

Obéis à celui que tu sers; vends au lieu de mettre en gage.

Insân izâ kân ḥâdim fî mâtṛaḥ ou mâsî ḍoudd mo'allimînou, wa insân izâ kân bèddou yèrhin sî minn awâ'ih (أواعيه) aḥsan yebî'hon wa lâ yerhinhon.

S'applique à quelqu'un qui, domestique dans un endroit, con-

trarie ses maitres; et à celui qui veut engager quelque partie de ses habits: il vaut mieux les vendre que de les engager.

Yallî, = **إلي الذي** ou **إلي**, est très-commun en Syrie. Il est composé de **يا** et **إلي**. [cf. Wetzstein, Markt in Damascus, Z. D. M. G. XI, p. 524] et désignait primitivement une exclamation, mais à présent il joue le même rôle que le simple **إلي**.

طبعة, v. n° 7. — **بدي** Mr. Spitta n'approuve pas l'étymologie **بدي**, dans mon désir, donnée par Cuche, dictionnaire arabe-français, et Maltzan, Z. D. M. G. XXVI, p. 241. D'après lui ce serait **بد** décision, usité par les Bédouins de la péninsule sinaïtique; Gramm. p. 350. En Syrie on dit **beddî** et **biddî**; les Bédouins y ont **ودى**. Mr. Dozy, Suppl. s. v. **بد** veut, au contraire, y voir la locution **لابد ان** dont on a retranché le premier et le dernier mot. Pour ma part, j'adopte l'étymologie du Père Cuche comme la plus probable ¹⁾. **اراعي**, habits, appartient au dialecte syrien; il n'a pas de singulier et me paraît être un pluriel de **ارعة** ou **ارعية**, pluriel, à son tour, de **رعاة**. En Egypte on dit **هدوم**. Nâfal, Mourîd el-Moutakallim p. 110.

S. = Eg. avec *illî*. Burton, n° 144.

IV.

كِرِهْتَك مِتْل كَمِصِ الوُسَخ

Kirihhtak mitl kamîş el-woussêh.

Je te déteste comme une chemise sale.

Koull illî bi'ânîd rêrou ou bikârrih nèfsou 'ân-dou ou yîmsî mâ'ou fi doudâ ou lam yîsma' kâlâm mînnou, bikoullouâlou hàydâ.

¹⁾ Je vois que Mr. Dozy dans les Additions à son Supplément, p. 862, a, s'est rangé à cet avis.

On dit cela à quiconque fait de l'opposition à une personne dont il s'attire l'antipathie, en la contrariant et ne voulant écouter sa parole.

قيص الوسخ. Les grammairiens appellent ce rapport d'annexion إضافة الموصوف الى الصفة, dans la langue savante limité à des cas déterminés, mais excessivement fréquent dans la langue vulgaire (Moufassal, p. 41). Il peut surtout s'observer dans les noms de localités: سوق الحمرا, جبل الصافي, سكة الطويلة, et lorsque le substantif se trouve au commencement de la phrase, cas qui ne se présente que dans des locutions proverbiales ou sentencieuses: خبز الناشف ما يتاكل, le pain sec ne se mange pas. Mais l'omission de l'article est tout aussi commune dans l'intérieur de la phrase: ايتا بصير قمر الجديد, quand y aura-t-il la nouvelle lune?; شفت اليوم بنت الكويتة, j'ai vu aujourd'hui la jolie demoiselle; اعطيني حالا كتاب الكبير, donne-moi tout de suite le grand livre; اعطيني رغيف من خبز البالح, donne-moi une galette du pain salé. Je trouve cette dernière phrase dans mon cahier; je l'ai relevée à Saydâ et je la donne exprès pour la comparer à celle rapportée par Spitta-Bey, o. c., p. 280, l. 6, où ce savant dit qu'il faudrait ici l'article. Le peuple n'aime pas beaucoup l'article devant le substantif dans cette sorte d'annexion, et je donne à ce phénomène plus d'extension que mon confrère; cf. Fleischer, Beiträge, IX, 125; Observ. sur Suppl. de Dozy p. 26, l. 7. — وسخ; les adjectifs de la forme فَعْل sont le plus souvent prononcés avec deux kesra, بِلَط; p. ex.: فَحِيس; ونس, très-abordable, de facile abord; مِرَق; وِرَش = مِرَق, tapageur, qui ne reste jamais tranquille (enfant) = مِرَق; وِرَش, sans foi; كِنَز, gras; عَفِيس, sale; دِيسِم, délicat (mets); زِنِح, rance, puant; فِكِد, acariâtre. Ceci est en analogie avec les verbes فَعْل, v. n° 36. Dans وسخ le و a une voyelle qui n'est ni kesra,

ni dammi, mais entre les deux. C'est le , qui la motive. Les grammairiens arabes appellent cette intonation إشماء = litt. donner à une consonne l'odeur de kesra ou de dammi. C'est ainsi que, p. ex., حمار est prononcé hoûmâr (j'écris ou, faute de mieux), avec la première voyelle tellement brève que souvent elle disparaît complètement (ح + مار), laissant au ح un son tout-à-fait isolé; on la remplace aussi par un alef prosthétique (أحمار). Dans la langue vulgaire, les deux voyelles en question permutent constamment, ce qui, du reste, a lieu dans toutes les langues sémitiques. On ne doit donc pas s'étonner de voir ici des mots tels que libs (= لُبْس), doudâ (= دُودَا), mouftah.

V.

البُردان والجوعان والفزعان ما يجيهم نوم

El-bourdân wa eg-goû'ân wa el-fiz'ân mâ
yağıhom nâm.

*Le sommeil ne vient ni à celui qui a froid, ni à celui
qui a faim, ni à celui qui a peur.*

Insân izâ kân mâ fis mà'ou maşârî yisterî houbz
fih wa nâm minn rër 'âsâ, minn goû'ou mâ yigîlou
nâm; wa el-bourdân izâ kân biz-zalt wa kâ'ad, minn
el-bârd mâ binâm; ou el-fiz'ân izâ kân fî-l-barriye
ou hîfân minn el-ouhoûs mâ yikdir yinâm.

*Si l'homme n'a pas d'argent pour acheter du pain et qu'il
se couche sans souper, le sommeil ne lui vient pas, à cause de
sa faim; et si celui qui a froid est assis sans habits, il ne peut
dormir à cause du froid; et celui qui a peur, étant à la cam-
pagne et craignant les bêtes sauvages, ne peut pas dormir.*

La langue vulgaire forme avec beaucoup de facilité des adjectifs sur **فُعْلَان**. Outre les trois déjà donnés, en voici d'autres : **hourbân**, qui a pris la fuite; **mourđân**, malade; **đoursân**, qui a les dents agacées; **fouṭran**, qui a pris le **فطور**, repas du matin¹⁾; **sourbân**, qui a bu, p. ex. **tafâđđal**, **israb** — rép.: **anâ sourbân**, j'ai déjà bu; cf. class. **صَبَحَان**, qui boit le **صَبُوح** — **za'lân**, fâché; **zannân**, p. ex.: **anâ z. fîk**, je te soupçonne; **řarkân**, noyé; **kaflân**, garant, p. ex.: **anâ kaflânak**, je me suis porté garant de toi; **řaflân**, légèrement endormi = **řafyân**; **řafrân**, qui n'a pas le sou; **dafyân** ou **đifyân**, qui a chaud, chauffé (*Kitâb el-faṣiḥ* p. 36]; **sahrân**, qui passe la soirée; **daryân**, qui sait; **'aryân** (pour **عُرْيَان**) nu. — **Nisyân**, qui a oublié; **řiryân** qui a satisfait son besoin naturel.

Ces adjectifs, beaucoup plus fréquents dans la langue vulgaire que dans la langue classique, ont souvent, comme on le voit, le sens du parfait. Ils n'indiquent ni l'habitude, ni l'intensité; dans ce cas on se sert de la forme **فَعِيل** p. x. **šarrîb**, qui boit toujours et beaucoup; **řakkiđ**, qui est toujours en course; **na-ôuwîm**, qui aime à dormir; **nayyîk**, coitus amantissimus; **sakkîr** = **سُكْرِي**, soûlard; **labbis**, muscadin, gommeux [cf. *Kitâb el-faṣiḥ* p. 48]. — **جوعَان** pour **جَوْعَان** S. = **جِيْعَان** Eg., *Spitta*, Gr. p. 115. *Hafâgî* dit dans son **شفاء الغليل**, ed. Caire, p. ۷۴: **الجوعان الجائع والجيعان خطأ قاله الصاغانى فى كتاب الذيل والصلة**. Le *Tag el-'aroûs* soutient la même chose. Pour **جَوَا** p. **أَوْبَاس** p. **أَوْبَاس**; **أَوْلَاد** pour **أَوْلَاد** comp. **جَوْعَان** cf. **جَوَا**, cf. **كُوسِي** et **كَيْسِي** f. de **أَكْيَس** (vulg. **كوس**). — **Insân biz-**

1) Wetzstein, *Markt in Damascus*, p. 481, *Z. D. M. G.* XI, traduit par inadvertance **anâ lissâ faṭrân** par: je n'ai pas encore déjenné. Cette phrase signifie juste le contraire.

zalt, un homme sans habits, n'ayant que la chemise; rakàbnâ
 'az-zalt, nous avons monté à poil.

البَرْدَانِ وَالْحَيَّيْعَانِ وَالْحَيَّيْفِ مَا يَنَامُوا Eg., mais j'y ai
 aussi entendu: el-bardân wa el-ğî'an wa el-heyfân ma
 yinâmân (l)

VI.

كُلُّ فَوَلَّةٍ لَهَا كَيَّالٌ أَعْمَى

Koull foûli lâha kiyyâl (non kîyâl) à'mâ.

Toute fève trouve son mesureur aveugle.

Wâhed ohtiyâr biyâhod wâhdi ohtiyâra, wa lâ-
 ken izâ àmkan sabb âhad ohtiyâra ikoûloû en-nâs:
 kayyâlha, yâ'ni gaûwâzhâ, ou yisâbbihoû el-mâra
 el-'agoûza el-moukârnaği el-moukârbagi bil-foûli
 illi hîyi moukâbtali moudâ'balî meḥniyi mitl el-
 'agâiz.

*Un vieux épouse une vieille; mais s'il est possible qu'un jeune
 homme prenne une vieille femme, le monde dit: „il l'a mesu-
 rée,” c'est-à-dire, il l'a épousée. On compare la vieille femme,
 à la peau ridée, rotatinée, à la fève, qui est arrondie en forme
 de boulette, recroquevillée, et tordue comme les vieilles femmes.*

Il est assez rare de trouver une vieille fille en Orient, où les
 enfants entendent parler de mariage dès leur plus tendre jeu-
 nesse. On doit se marier, et l'on prend souvent le premier venu
 pour ne pas démentir le proverbe qui dit: زَوْجٌ مِنْ عُودٍ خَيْرٌ
 مِنْ قُعُودٍ, mari de bois vaut mieux que de rester assise (à la
 maison paternelle). Tkd el-farîd p. 348. Meyd. éd. Bouî. I, p.

۲۸۳. Freyt. I, p. 586. **مکربج**: voici des exemples de l'emploi de ce verbe: lês moukàrbağ èntâ, mâ betsoûf lak souřli?, pourquoi es-tu si engourdi, ne te chercheras-tu pas un travail. Takarbağ lisân illî râih yimoût, la langue du moribond est paralysée. Takàrbağ ġismou minn el-bard, son corps est contracté, transi de froid. Iza kânoû etnên 'ammâl yitrâlaboû ou mâ hâddâ râmâ et-tâni bikoûl wâhed moutfàrrig: kàrbigou, kawâm yoûka', si deux sont en train de lutter, sans que l'un puisse jeter l'autre par terre, un spectateur dit: „donne-lui un croc-en-jambe, il tombera tout de suite.” Koull insân bekoûn mourâbbať idêh ou iğrêh bikoûn moukàrbağ, tout homme dont les mains et les pieds sont liés ensemble est moukarbağ. Il me paraît difficile de voir ici un dénominatif du turc **قرباج**, fouet de peau d'hippopotame, cravache; c'est plutôt une dilatation de **كرب**, être serré, du bilitère **كر** v. n° 98. On comparera Fleischer, Gloss. Hab. p. 55 et Dozy, Suppl. s. v. — **اِخْتِيَار** f. **اختيار** pl. **اِخْتِيَارِيَّة**, vieux en général. C'est bien là l'arabe **اِخْتِيَار**, libre arbitre, d'abord appliqué par euphémisme par les Turcs au Seyh et plus tard adopté par les Arabes, qui ont donné à ce mot une plus grande extension — **مكبتل**, propr. qui a la forme d'une **كبتولة**, petite boulette de viande, de lait caillé, de dîbs etc. = cl. **كُتْلَة**; il est presque synonyme de **مدعبلة**, ressemblant à une **دعبولة**, boulette — **هيه**. Les pronoms personnels finissent aussi souvent par une voyelle que sans voyelle. Doit-on marquer cette voyelle dans l'écriture? Je le crois, car le peuple ne peut se figurer une voyelle finale qui ne soit également écrite. Si dans **نَحْنَا** Ġawālîkî, p. 138, et d'autres ont observé que l'alef est écrit à tort, on pourrait, ce me semble, faire la même observation pour les autres pronoms. Nous avons le tableau suivant:

Singulier:	1. m. et f.	أنا.
	2. m.	أَنْتَ, أَنْتِي, أَنْتَا.
	2. f.	أَنْتِي.
	3. m.	هُوَ, هُوَ [hoù], هِيَ, هُوِي, هُوَا.
	3. f.	هِيَ, هِيَ [hì], هِيَ [hìyi], هِيَ [hiyyi], هِيَ, هِيَا.
Pluriel:	1. m. et f.	نَحْنَا.
	2. m. et f.	أَنْتَو.
	3. m.	هُمْ, هُنَّ, هُنَّ, هُنَّ, هُنَّ, هُنَّ.
	3. f.	هُنَّ, هُنَّ.

C'est là la *prononciation* dans la langue vulgaire. Il y a une inconséquence, en y bien regardant, à écrire أنا = أَنْ et à rejeter le vulgaire نَحْنَا. هُوَ se rencontre quelquefois dans les anciens poèmes, témoin ce vers de Moutammim ibn Nouweyra: أَدَعَوْتُهُ بِاللَّهِ ثُمَّ قَتَلْتَهُ * لَوْ هُوَ دَعَاكَ بِذِمَّةٍ لَمْ يَغْدِرْ [كامل].

„L'as-tu appelé, en invoquant Dieu, pour le tuer après? — S'il t'eût appelé, lui, en t'offrant sa protection, il ne t'eût pas trompé.” Hamâsa p. ٣٧١.

Koùllou foula wa lahâ kayyâl à'war. Eg. Tanç. p. 128. Spitta n° 41. Burckh. n° 618. Burton n° 65: كل قمحة مسوسة: كل قمحة مسوسة; il lui compare: toute fadette a son fadet.

VII.

الزيت ما يجي إلا في المِصْصَار

Ez-zêt mâ yigî illâ fi-l-mou'ssâr.

L'huile ne vient que par le pressoir.

Yâ'ni 'ann insân izâ kân âhid sî ou mâ kân iķeurr fih illâ biwâstât ed-darb ou el-ahâni ou el-habs.

Se dit de quelqu'un qui a pris quelque chose et ne veut l'avouer que par le moyen des coups, des injures et de la prison.

Ahâni pour إهانة. Les verbes aġwaf de la forme **افعل** ne sont pas bien maniables pour le vulgaire, qui les fait de la première forme, avec le moḍare^c en ĩ, tout en conservant quelquefois le maṣḍar, dont le hamza est pourtant prononcé avec fatḥa; p. ex.: Entâ hîntnî, tu m'as offensé; kîmt el-kitâb minn el-arḍ, as-tu ramassé le livre?, de قام ĩ, pour اقام. Le maṣḍar akâmi, ou plus souvent kâmi, est appliqué à la pierre que les invités d'une noce doivent soulever. Anâ şib-tou bil-ḥàġar, je l'ai atteint avec une pierre, de صاب ĩ, pour اصاب. Anâ fittak bil-^ceulm, je t'ai enseigné la science, de فاد ĩ, p. افاد; maṣḍar: afâdi. فاق ĩ, pour اعان; افاق ĩ, p. افاق; اباح ĩ, p. اباح, divulger un secret; اراد ĩ, p. اراد; زال ĩ, p. ازال; دار ĩ, p. ادار: dîrtou, je l'ai tourné; طاع ĩ, p. اطاع: tî^ctoû, je lui ai obéi [n° 3]. طاق ĩ, p. اطاق, supporter; عار ĩ, p. اعار, quelquefois [v. n° 127 et 128]. Ġawâlîkî, Festschrift, p. 157. cf. راف pour ارف. D-al-R. ed. Thorb. p. ۸. Ġawal. p. 129. Ce phénomène, entrevu seulement par Wallin, Z. D. M. G. VI, p. 195, se rencontre aussi en hébreu où les soi disant radicaux mediæ ĩ ne sont que des thèmes causatifs, Hif'il, abrégés de radicaux ע"ו. Ainsi בִּינּוֹ dérive de הִבִּינוּ. Les impératifs בִּינּוּ, הִינּוּ, הִיבּוּ, לִינּוּ correspondent donc à l'arabe اقيم pour قيم, طيع, pour اطيع etc. Stade Gramm. pp. 110, 327. Ewald, Gramm. p. 86.

La Syrie a de tout temps été le pays de l'huile. À en juger d'après les anciens pressoirs qu'on rencontre encore partout, c'était le pays de Tyr qui en produisait le plus. Les Phéniciens exportaient des quantités considérables d'huile pressurée dans les pressoirs monolithes qui nous remplissent encore d'admiration. Nulle part au monde l'industrie n'a laissé des restes aussi gran-

dioses qu'en Phénicie. On taillait le pressoir dans le roc vif et on lui donnait des dimensions et une solidité comme s'il devait durer pour l'éternité. Les Phéniciens modernes, tout en exploitant avec avantage leurs nombreuses forêts d'oliviers, construisent leurs pressoirs d'une façon plus primitive. Leur méthode de pressurer l'huile est fort simple, mais aussi fort insuffisante. Nous laisserons un paysan du village de Gargôû'a, à deux heures de Saydâ, nous en donner la description :

Fîh 'ândanâ tlât âskâl minn ez-zêt :

àôu walan : Zêt et-ţaffâh :

Begîboû ez-zêtoûn beheutţoûh fî gourn ou yidoukkoûh hattâ yin'am ou ba'dên yiheutţoûh fî mà'gan ou isâhchinoû el-mây ou yikoûbboû el-mây fâk ez-zêtoûn ou yişoûroû yid'akoû fî îdêhom fa yi'oum ez-zêt 'alâ wougğ el-mây ou yeşoûr yilâkkoû ez-zêt bikoûfoûhim ou ya'siroûh fî wâ'î tânî, ou hàydâ ez-zêt heûloû ou à'la mâ yakoûn fî-z-zêt.

Tâniŷan : zêt-el-matrouf :

Beşiloû hağar el-matḥani ou yi'ammîroû et-ţannoûr matrah el-hağar minn hağâra ou ikâllisoûhâ fî kils bekoûn maḥloûţ bi-zêt bâdâl el-mây hattâ yeklib zey el-hadid mâtâ mâ nîsîf, ou begîboû ez-zêtoûn ou yoûda'oûh fî-ţ-ţannoûr ou dâhil et-ţannoûr sêfên hadid. Ou yeşîr yibrom es-sêfên ou yikâţte'oû ez-zêtoûn ou yitla' minnou ḥabli soûhni, ou ba'dên begîboû koûfaf kaşş toûmmhom dèyyik ou yehsoû ez-zêtoûn el-mokâţta' goûwâthom ou yiheutţoûhom fâk ba'dhom el-ba'd fî-l-bâkoûf ou ya'siroû ou yiheutţoû hağar tekîl ou hoû ismou gâras.

Tâlêtan : zêt el-mâ'sara :

Begîboû hağar oûmdâoûwar ou yibḥasoûh bin-nouşş ou yirâk-kiboû fî-l-bouḥs sahm ou yâ'meloû mâdras ou yiheutţoû ez-zêtoûn fî kalb el-mâdras ou yidâoûwiroû el-hağar 'alâ ḥârfou bi-wâştat el-barl ou bitkâssar el-bizr ma' es-sahmân yâ'nî el-laḥmiye, ou ba'dên yâ'meloû mitl el-aôuwalâni ou yitla' minnou zêt âk-

tar. Hâyda es-sikl bigl àhsan minn zêt el-maṭroûf ḥèys innou yitla^c àdsam bisoubbat tèsouḥhouk el-bizr.

Il y a chez nous trois espèces d'huile :

1°. *Huile flottante :*

On met d'abord les olives dans le mortier, où on les pile, afin qu'elles deviennent molles, et après, dans une grande cuvette en terre cuite. On chauffe de l'eau qu'on verse sur les olives, et on les écrase avec la main, ce qui fait surnager l'huile à la surface de l'eau. Ensuite on ramasse l'huile, en passant la paume des mains sur l'eau, et on l'exprime dans un autre vase. Cette huile est douce, et elle est, en fait d'huile, ce qu'il y a de mieux.

2°. *Huile de moulin.*

On enlève la meule supérieure du moulin à eau, et l'on construit, à la place de la meule, un four en pierres crépies de chaux mêlée d'huile au lieu d'eau, afin qu'il devienne, étant sec, aussi dur que le fer. Puis on met les olives dans le four, où se trouvent deux sabres de fer. Ceux-ci, en tournant, coupent les olives en morceaux. Une vapeur chaude en sort. On prend ensuite des paniers de paille, à orifice étroit, dans lesquels on comprime les olives découpées, et qu'on empile, l'un sur l'autre, dans le baḳoûf. On presse cela à l'aide d'une lourde pierre, appelée garas.

3°. *Huile de pressoir.*

On fait un trou au milieu d'une pierre ronde et l'on y applique une poutrelle. On pratique une excavation ronde dans laquelle on met les olives et où l'on fait tourner la meule, debout sur le côté, par un mulet. De cette façon les noyaux sont cassés avec la pulpe. Pour le reste, on procède comme pour la précédente; seulement, on en retire plus d'huile. Cette espèce réussit mieux que l'huile de moulin, parce qu'elle est plus délicate, à cause de l'écrasement des noyaux.

مَعْجَن, cl. مِعْجَن, = grande cuvette en terre cuite dans laquelle on pétrit le pain; مَعْجَنَة, plus petite. — Les paysans disent souvent صَار. — مطروف = le moulin ainsi modifié, à l'usage de l'huile. — La pierre supérieure est appelée حجر par excellence; l'inférieure a le nom de فَرْشَة = قَعْدَة en Egypte. — طنّور et طنّور, voir Ges. Thes. s. v.; Dozy, Gloss. p. 211; de Goeje, Rev. Crit. 1867, n° 52 (notice sur l'édition de Ġawālīkī); Ha-fāġī, Šifā, s. v.; el-mo'arrab, pp. ٣٩, 18. Ce „four” consiste en une grande jarre en terre cuite sur le fond de laquelle on allume du bois qu'on y laisse brûler jusqu'à ce qu'il devienne du charbon incandescent. Lorsque le ṭannour est bien chauffé, on met le réřif sur un coussinet, appelé كَارَة, avec lequel on colle la pâte, d'un coup de main habile, sur les parois. En quelques minutes le pain est cuit. Il est très-mince et peut se manger à plusieurs ṭakāt. [v. n° 18]. A la place du ṭannour on fait aussi un support de pierres au dessus desquelles on place un plateau de fer, où l'on cuit le pain, qu'on prétend être plus délicat de cette manière. Le plateau a le nom de سَاج. Ce procédé est surtout pratiqué chez les Bédouins. Les paysans de Syrie l'adoptent de plus en plus, de préférence au ṭannour. Je fais particulièrement ressortir le fait que l'huile est toujours employée dans la construction du maṭrouf. Elle forme avec la chaux et le sable un béton excessivement dur, une espèce de ciment romain. Les Arabes prétendent que les anciens se servaient également d'huile pour lier la chaux, et que c'est grâce à ce procédé que tant d'édifices ont pu résister aux injures des siècles. Je ne rapporte cela qu'à titre de renseignement. — La jupe des Arnaôutes est appelée قَنْوَرَة, par similitude. — حتى يقليب زي الحديد; ce verbe a ici le sens de صار, comme aussi جاء quelques lignes plus bas. On dit: ḵalàbnâ mâ y fi-ṭ-ṭar-riḵ = ṣournâ mây etc., nous nous sommes tout trempés en

route; *kalàbnâ ma'iri minn el-wahl*, nous nous sommes élaboussés de boue; *kàlab el-ḥalīb lāban*, le lait s'est changé en laban, s'est coagulé, tourné; *en-nebīd kàlab ḥall*, le vin a tourné au vinaigre. cf. class. قَلَبَتِ الْبُسْرَةَ, la datte commence à tourner = vulg.: لَوَّحَ الثَّوَرُ وَكَلَّ الْفَرَاكُ. — باقُوف „*ya'mcloùh minn bādaniyat šāgarat eṣ-šnā-bar aou ed-dilb ou yinkoroùhâ minn kàlbhâ*, on le fait d'un tronc d'arbre, soit de pin, soit de platane, qu'on évide.” C'est dans ce vide qu'on place les paniers. On renforce la pression avec un levier tout aussi primitif. En voyant travailler de cette façon, on se croirait au temps de Gog et Magog. — La pulpe a chez les paysans le nom de شَحْبَان ou مُشْحِم (propr. qui a beaucoup de شَحْم), chez les habitants des villes, celui de لَحْمِيَّة. — جَاء a dans la langue vulgaire très-souvent le sens de صار. [V. el-moufaṣṣal p. 119. cf. l'ital. venire: e crescendo Pruneo venne sì bello della persona, che etc., Bocc. Ninf. Fiesol.]. *Minn koutr soub en-nebīd biḡī el-insān sakrān*, à force de boire du vin, on se grise. — دِيسِم (pour دَسِيم) a pris la signification de délicat, bon, appliquée à un mets. Le peuple en a oublié la signification primitive de *gras*. C'est que pour l'Arabe un mets n'est délicat que tant qu'il est gras. Est-ce que l'historique de ce petit mot ne nous révèle pas la façon de penser et d'agir de tout un peuple? — بِسَبَب = بِسَبَّة.

VIII.

انتا مثل الزيتون ما تجي إلا في الرص

Enta mitl ez-zeytoûn: mâ tîgî illa fî-r-raşş.

Tu es comme les olives: il faut te battre [tu ne viens que par les coups].

Bikouloû haydâ ilâ el-oûlâd illazî bihroboû minn el-mâdrasi, ou lal-insân illi râsou yâbis ou mâ bigî bil-kalâm eṭ-ṭâyyib illâ bil-ḳatl.

On le dit aux enfants qui se sauvent de l'école, ainsi qu'à l'entêté qui ne se rend pas aux bonnes paroles, mais avec qui il faut employer la férule.

Il y a en Orient deux espèces d'olives:

1°. زَيْتُون أَخْضَر: begîboû zeytoûn el-ahḍar 'ann oummou mâ yakoûn maltoûs âswad wa yinkâ'oûh fî mây ou mèleḥ ḍou mn ḡarra àou ḡâbiye ou yibaḳkoûh boûrhat 'aşrin yâm àou šahr zamân laḡattâ yeḡlâ wa yeṣir yittâkal, wa izâ inkâmet el-mây 'annou bigâ'wid ou biswâdd ḡâlan, ou haydâ es-sîkl ismou kamân mousâbbah, ḡes el-mây zâidi 'annou.

On prend les olives, fraîchement cueillies sur l'arbre, lesquelles ne soient pas frappées de noir, et on les met tremper dans de l'eau salée dans une jarre ou une amphore; on les y laisse pendant un temps de 20 jours ou d'un mois, afin qu'elles deviennent douces et mangeables. Si on leur enlève l'eau, elles se plissent et deviennent tout de suite noires. Cette sorte d'olives s'appelle aussi مُسْبَح, parce que l'eau les surpasse.

2°. زَيْتُون مَرْصُوص, biyèhrisoû ez-zeytoûn bilatâfa biḡâgar ou biḡeuttouh fî mâ'ḡan foḡḡâr ou bireuṣsoûh mèleḥ nâ'im ou biḡloṭouh sâwâ ou ba'd kam yâm biswâdd minn el-mèleḥ.

Après avoir battu les olives délicatement avec une pierre, on les met dans une grande écuelle en terre cuite, on les saupou-

dre de sel fin, et on mêle le tout ensemble. Au bout de quelques jours le sel les fait devenir noires.

زَيْتُونُ اسْوَدَ mnâhod ez-zeytoûn el-âswad el-moùstawî ‘ann oûmmou ou mnîkbisou arba (!) hâmsî iyyâm bil-mêlêh, minn bâ’dou minheûttoû bigîrâr ou neûhleuttoû bisoukaf leymoûn hâ-mouq ou ba’d šâhâr willâ šâhârèyn mnâkol minnou.

Nous cueillons les olives noires, confites sur l’arbre, et nous les laissons dans la saumure de 4 à 5 jours; après quoi, nous les mettons dans des jarres, en les mélangeant avec des morceaux de citron. Au bout d’un ou deux mois nous en mangeons. (Explication d’un paysan de Gêbal el-Kouds).

Cette dernière préparation n’est d’usage qu’en Palestine. Souvent on se contente de presser les olives très-légèrement, رَضَ; يَرْضُ رَضَ; est plus fort que رَضَ. Les paysans de la Palestine appellent le zeytoûn: رَصِيص ou رَصِيص, le فَعِيل avec le sens de مَفْعُول des verbes employés pour la manipulation des olives. — هَامُوق hâ mouq, seule prononciation en Syrie et Palestine; en Egypte hâ miq. — J’écris quelquefois bigî et non pas bigî, parce que la forme vulgaire syrienne est le plus souvent تَبْجِي, بِيْجِي etc. avec le مَاذِي أَجَا. Autrement, le harf el-modâre^c de la 3^{ème} personne tombe toujours après le *b* prosthétique. Du reste, il y a pour la voyelle avec laquelle ce *b* doit être prononcé des règles que j’exposerai ailleurs.

IX.

أَيْدٍ وَحْدَهَا مَا تَرْقِفُ

Îd wahdha mâ tezàkkif.

Une seule main n’applaudit pas.

El-insân illi nâwî ‘alâ àmr këbîr illi mâ louf

ḳòdra 'alèh wâgib biṣouf lou moûs'if ḥàtta bìn-
gaḥ. Mitl gârnâ Aboû Bešâra illî iṣtarâ feddân
bâḳar ou mâ'âss 'ândou maṣârî biṣterî sikke ou
mâ ḥaddâs bidèyyinou ou ḍallet ḥâḳletou boûr la-
ḥàtta lîgâ ḥawâga Bêtroû ou šârakou ou gâb es-
sikke ou mâssâ ḥâmlou.

Celui qui a pour but une grande chose qu'il ne peut exécuter doit se procurer un assistant pour y réussir. Comme notre voisin Aboû Bešâra qui acheta une paire de bœufs (vaches) sans qu'il lui restât de l'argent pour acheter la charrue et ne pouvant en emprunter à personne. Son champ resta inculte jusqu'à ce que vînt Mr. Pierre s'associer avec lui. Il acheta la charrue et lui fit marcher son affaire.

Var.: سكة — ما عاد + ش = ماعش — ايد وحدة, V. n° 50, propr. le soc; par synecdoche la charrue — شغل = حبل. On dit: حبله ماشي برك, contr. de ماشي, شغله واقف = حبله برك, a vulgairement le sens de وقف, s'arrêter, et de جلس, s'asseoir.

X.

انتي متل العقيدة تلزق على الشجرة

Entî mitl el-'aḳîdi telèzzik 'alâ-š-šâ'ri.

Tu es comme la pâte épilatoire qui se colle aux poils du nez.

Ḥàtra ḳânet wâḥdi 'aḡoûz fi Ṣeda ou gâzhâ
'ayyân fa amârou el-ḥakîm fi-l-'âlaḳ minn taḥt
'alâ bâb el-bâdan, fa ḳân šâ'rou ṭawîl, wa el-'âlaḳ
mâ tîmsik izâ ḳân es-šâ'r ṭawîl, ou bâ'at wâra
el-ḥallâḳ lâken mârtoû mâ ḳâblètâs fa 'âmalet
šwèyyet 'aḳîdi ou ḥaṭṭèthâ 'alâ el-moḥâll el-maz-

koûr ou şâret tesîdd fîhâ, wa lâken el'akîdi mâ-sîki tày-yib fî-ş-sâ'r, ou fèzz minn el-wâga' minn fârştou ou şâr yîrkođ fî māmśâ el-ḥân ye'âyyiṭ: „dâḥlkom yâ nâs!” wa ḥiyî te'âyyiṭ warâḥ: „raḥḥ imoût er-rigġâl,” ou sēmâ'na şawîthom ou ṭělâ'na lafâk ou dabbârnâ ḥâl er-rigġâl bimâyy soûḥni. Ou biķoûloû el-mâtal lakoûll insân illî biđdoû soûṭli ou mâ bidèssîrḥâ illâ yâḥòdḥâ ou laël-oûlâd illî biṭloboû sî minn aboûhom wa lâ yîṭla' minnou illâ fî-l-bikî ou en-nawîḥ ou eş-şarîḥ.

Il y avait une fois à Saydâ une vieille femme dont le mari était malade. Le médecin lui ordonna alors de s'appliquer des sangsues par derrière, à la porte du corps. Il avait les poils longs, et c'est que les sangsues ne prennent pas, si les poils sont longs. Il envoya chercher le barbier, mais sa femme, n'approuvant pas cela, lui fit un peu de pâte épilatoire qu'elle appliqua au dît endroit. Elle se mit à y tirer fort, mais la pâte avait bien pris aux poils. La douleur fit bondir le mari de son lit; il se mit à courir dans la galerie du ḥân en criant: „je vous supplie! venez!”, et elle de lui courir après en criant: „l'homme va mourir”! Nous entendîmes leurs cris et nous montâmes en haut, où nous le mîmes à son aise avec de l'eau chaude. On dit ce proverbe à tout homme qui veut une chose et ne se donne ni repos, ni trêve qu'il ne l'ait obtenue; et aux enfants qui demandent à leur père quelque chose qui ne leur est donné qu'après force pleurs, lamentations et criailleries.

عقيدة: yîrloû ed-dibs 'ann-nâr fî ṭawâyi laḥattâ yîgmad šwâyyi ou yiḥeûttoû fâk ed-dibs nouşş kouştoubân zet ou biḥarrikoûh ou bifarriroûh 'alâ 'arđ mabloûli; mâtâ nèşif ou şâr yimraṭ yistâ'-meloû fîh.

On fait bouillir le moût de raisin au feu dans une poêle, jusqu'à ce qu'il s'épaississe un peu. On verse dessus un demi

dé d'huile et, après avoir remué le tout, on le répand sur un sol mouillé. Lorsqu'il est devenu sec et élastique, on s'en sert. — **عَيَّان** v. el-Hafâgî p. 32. **عانة** = **مَشْعَر** **إِسْب** cl. **شَعْرَة** pour **شَعْرَة** Laff el-ķimât p. 130.

Toutes les femmes en Orient se servent de cette pâte pour épiler le duvet, **وَبَر**, qui est considéré comme un **عَيْب**, surtout par les coquettes, **مُعَنَّدَات**. Les hommes ont recours aux petites pincettes, **مَلْقَاط**. On sait que les Orientaux s'enlèvent les poils du corps. Chaque bain a son homme à qui incombe la charge d'appliquer la pâte aux individus mâles. Cette pâte s'appelle **دَوَام** par excellence; elle est composée de chaux vive et d'arsenic. On la laisse sur la partie velue quelques minutes, en la grattant fortement, après quoi le **مُكَيِّس** vient nettoyer avec de l'eau chaude. Tous les musulmans pratiquent cet usage, qui est aussi suivi par beaucoup de chrétiens. Les femmes remplacent pour cette opération, fort importante à leurs yeux, le **dawâ** par la **'aķîdî**, qui, classiquement, a le nom de **نُورَة**, v. Mehren, Rhetorik, p. 161. Journ. asiat. Oct. Nov. Dec. 1875, p. 407. Il faut attribuer à cette étrange habitude une raison hygiénique. Un **ḥadîṭ** raconte: **اشتكى رجلٌ الى النبي صلعم الغلظة فأمره بتنوير شعرته فاربأ**, un homme se plaignit au Prophète de sa concupiscence: celui-ci lui ordonna de s'épiler avec la **noûrat** — et les sens s'apaisèrent. (Voir el-Hafâgî, o.c., p. 33). C'est ainsi que je traduis **تنوير**, qui manque dans ce sens dans les dictionnaires. Les Bédouïns trouvent qu'il est tellement indigne d'un homme de garder des poils sur le corps, qu'ils renvoient sain et sauf le prisonnier, si, après l'avoir dépouillé de ses habits, ils constatent que ses aisselles n'ont pas été dûment soignées. **Hâdâ mârâ mâ hoû râgôl**, disent-ils avec mépris. J'ai quelquefois assisté chez eux à un „arrachement,” **نَتَف** (le nom indique qu'on le fait avec la main, faute de pâte), qui n'est jamais en-

trepris sans qu'on pousse cette invocation : **يا شيخ حسن**. Ce n'est que lorsqu'on a atteint l'âge de la puberté qu'on s'occupe ainsi de sa personne. Cette habitude explique le proverbe de Meydanî, ed. Boûlâk, 1, p. 18, l. 14. Freytag, I, p. 25, n°. 58. cf. Socin n° 228. ,Clermont-Ganneau, J. Asiat., VII Sér. XIV, p. 270.

XI.

أَمْشِي فِي جِنَازَةٍ وَلَا تَمْشِي فِي جَازَةٍ

Imśî fî ġenâzi wa lâ tîmśî fî ġâzi.

Accompagne un convoi funèbre, mais ne te mêles point à [d']une noce.

Insân izâ kân mâśî fî sâmsarat eg-ġâzi minn sânn šâḥbou bîġî et-tânî bekoûllou: „mâlak ou mâl hal-mâṣlaḥa?” lainn izâ âḥadoû bâ‘ḍhom wa šâr wafk bekoûloû: „minn Allâh,” ou izâ šâr bê-nâthom iḥtilâf yisoûbboû illâzi kân es-sâbab ou binṣaḥoûh: „imśî etc.”

Si un individu se mêle de faire l'entremetteur pour marier un ami, un tiers vient lui dire: „Qu'as-tu à voir dans cette affaire”? — parce que, si les deux se marient et s'entendent entre eux, on dit: „Dieu avait ainsi disposé,” mais s'il s'élève un différend entre eux, on blasphème celui qui en a été la cause, et on lui donne ce conseil: „accompagne, etc.”

جَازَةٍ au lieu de **جِنَازَةٍ** [vulg. pour le classique **زِيَجَةٍ**] — j'ai écrit mâl dans la phrase mâlak ou mâl hal-mâṣlaḥa comme un seul mot, parce que c'est ainsi qu'on prononce. En arabe classique on écrirait : **مَا لَكَ وَمَا لِهَذِهِ الْبَضَلَةِ**, quid tibi et

quid huic negotio? mais **Ĵ** s'est tellement soudé au **ma** précédent qu'il forme avec lui un mot. C'est l'**i māla** qui le prouve, car **ma** tout seul ne l'a pas. On dit **mā louś aħħ**, il n'a pas de frère, mais on prononce **mālak** ou **mālou**? Qu'as-tu à faire avec lui? Je suis persuadé que c'est le mot **māl** **مال**, bien, qui a causé cette confusion. Je demandai à une personne tout-à-fait ignorante de la langue comment elle écrirait cette phrase, et voici comment: **مالى و مال هلمصلحة**. Une corroboration de ce que j'avance sont les locutions suivantes: **كُرمال خاطرك**, **kourmāl ħāṭrak**, par amour pour toi = **كرما او كرما**, **كُرمال**, mais où vulgairement **ma** fait tellement corps avec le **Ĵ** qu'aussi bien celui-ci que le **Ĵ** ont perdu leur voyelle. **نيالك**, **nī-yālak**, bien te fasse, pour **هنيئا او هنيئا لك**; le **h** a complètement disparu et les deux mots se sont soudés l'un à l'autre, comme dans **marħabābak** pour **مرحبا بك**. cf. **انا اشرفك**. **كل مالك تدرس**, **anā aśoūfak koull mālak tidros**, je te vois constamment étudier. Il est tout-à-fait nécessaire de répéter **مال**; ainsi, la phrase **ما لك وزيدا** doit se rendre par **جاء به جابه**; **ما لك و مال زيد**, **mālak ou māl Zeyd**. cf. **ما رضىت**, **marḍits** = **ما رضىت**, Spitta, Gramm. p. 28, l. 5 d'en bas, et p. 310. Wallin, Z. D. M. G, VI, p. 218. Fleischer, Observ. au Supplém. de Dozy, p. 218. Cf. Hafāgi, Šifā. s.v. **ام**. Nous trouvons déjà dans le **Ḳorān** des exemples analogues: **مال هذا الكتاب**, **Bayḍ. I, p. ٥٩٥**; **ومال الذين**, **ibid. II, p. ٣٥٧**. Nöldeke, Hist. du **Ḳorān**. p. 278. Ici cependant la voyelle n'est pas tombée.

Var.: **اسعى في جنازة ولا تسعى في جازة**

Berggren, s. v. Procession.

XII.

اَشْتَغِلْ بِجَدِيدٍ وَحَاسِبِ الْبَطَّالِ

İsteril bigëdîd wa hâsib el-batṭâl.

Travaille pour un liard et donne-toi de garde du désœuvré.

El-insân iza kân bišteril bil-fâ'il wa yâḥod koull yâm 'âsr kouroûs ou bouṭṭil es-souṛl illi 'ammâl bišteril fih ou râḥ latânî wârsî wa dafa- 'oûlou hams kouroûs wa mâ râd yišteril wandâr goûmlet iyyâm minn doûn souṛl, fa biyyinṣaḥoûh hâdâ.

Un homme travaille comme ouvrier à raison de dix piastres par jour. Le travail auquel il est employé vient à être suspendu, et il s'en va à un autre atelier de construction, où on lui offre cinq piastres. Il ne veut accepter ce prix, et il se promène plusieurs jours sans ouvrage. On lui donne alors ce conseil.

جديد était autrefois une monnaie bien petite, ainsi que le montre le tableau suivant:

1 قُضَّة = 40 قُرْش

1 جديد = 10 قُضَّة

1 سَحَاتِيْت pl. سَحَاتُوت = 10 جديد

1 رَغِيْف عِيْش = سَحَاتُوت

C'est ainsi qu'un vieux savant du Caire me l'a expliqué en regrettant l'ancien temps où un pain ne coûtait qu'un saḥtoût, tandis qu'il coûte une piastre aujourd'hui (V. Risâlat-î bayân daf' ez-zikât wa bayân el 'oumla, par le Seyh el-Moursafâ). Le mot جديد est encore usité dans l'intérieur de l'Arabie. Palgrave, Voyage, éd. franc. II, p. 29.

Ibn el-Wardî dit dans son Lâmiya:

اُكْتُمِ الْاَمْرَيْنِ فَقْرًا وَغِنًا * وَاَكْتَسِبِ الْقُلُسَ وَحَاسِبِ مَنْ بَطَّلَ [رَمَلًا]

„Cache ces deux choses : pauvreté et richesse. Gagne le denier et fais ton compte par rapport à celui qui chôme.”

Les commentaires indigènes expliquent ici **بطل** par **شجع** ce qui est tout-à-fait erroné.

Comparez à cela ce vers d'és-Sabrawî dans son *kitab* *‘ounwân el-bayân wa boustân el-adhân*:

صَنِ السِّرِّ مِنْ كُلِّ مُسْتَعْبِرٍ * وَحَازِرُ مَا الْجَزْمُ إِلَّا الْقَدَرُ
[متقارب]

„Garde le secret à tout demandeur. Prends tes précautions : la sagesse n'est que la précaution. „ Ici **حَازِرُ** a exactement le même sens que **حَاسِبُ** dans notre proverbe : compte avec lui, garde t'en, évite-le. On dit vulgairement **حَاسِبُ** à celui qu'on invite à se ranger pour laisser passer = **جَنَبَ**, **جَيْدَ** ou **حَيْدَ**. On l'entend constamment crier dans les rues en Egypte, où les aniers ont aussi adopté son équivalent italien *guarda!*

Ibn el-Wardî avait sans doute ce proverbe présent à l'esprit, lorsqu'il composa son admirable poème didactique.

فاعِل, coll. **فعالة**, est aussi l'aide-maçon qui porte les pierres, qui fait le mortier, qui coupe les pierres etc.; le maçon s'appelle **مَعْبَارِي** ou **بِنَا**. Spitta n° 278, avec traduction un peu différente, mais également bonne.

Socin, n° 155, blâme à tort la traduction de Berggren s. v. oisif. Burck. n° 55. Ma traduction a été approuvée par les Arabes.

XIII.

لا تدِينُوا لِيَّالًا تَدَانُوا

La tedînoû layillâ tedânoû.

Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés.

C'est là la version qui a cours parmi ceux qui ont lu l'Evangile, Luc. 6. 37. Les paysans ignorants disent: لا تدِينُوا لِيَّالًا تَدَانُوا. Ce proverbe, base fondamentale de toute religion, est aussi ancien que le monde, et Jésus Christ s'en servit comme de tant d'autres de fréquent emploi parmi le peuple. Les musulmans l'ont également, quoique un peu modifié:

كَمَا تَدِينُ تُدَانُ

El-Meydânî, éd. Boûlâk, T. II, p. ٨٥. Freytag, T. II, p. 354. 'Ikḍ el-farîd, éd. Boûlâk, T. I, p. 331, sous le chapitre intitulé: امثال اكثم بن صيفي وبرزجمهر الفرسى. Fables de Bidpaï, p. 269. Ḥamâsa, Comm. éd. Freytag, p. 1. 1001 Nuits, Anth. Jês. éd. Beyr. I, p. ٢٧. Ibn Badroûn, ed. Dozy, p. 47, a كما تَدِينُ, à cause de la rime.

Un pendant de ce proverbe est celui-ci:

الْكَيْدُ إِلَيَّ تَكِيلُوا فِيهِ يُكَالُ لَكُمْ

qui se trouve également Luc. 6, 38.

XIV.

الْيَدُ إِلَيَّ مَا تَقْدِرُ تَعْضُهَا بُوشَهَا وَادْعِي عَلَيْهَا فِي الْكَسْرِ

El-yadd illi mâ tèkḍir ta'âḍḍahâ bûshâ wa
id'î 'alêhâ fî-l-kâsr.

Baise la main que tu ne peux mordre et prie qu'elle soit brisée.

Insân izâ kân rânî šwâyye wa kân wâḥed riḡ-
gâl àouṭa minnou kâ'id fî mēḡlis el-ḥoukoûmi ou

mouhtâg ilêh fi dâ'wa fa malzoûm innou yiboûs
idou wa fi kalbou yistmânnâ ann yiksir idou
hês innou âdnâ minnou.

Si une personne, étant tant soit peu à son aise, se trouve en présence d'une autre, d'une situation de fortune inférieure, membre du conseil du gouvernement (local), et dont elle a besoin pour une affaire, elle est dans l'obligation de lui baiser la main, tandis que dans son coeur elle souhaite pouvoir la lui briser, parce que celle-là est moins riche.

Au lieu de **تَقْدِر** on dit **تَقْدَر** et même **تَغْدِر** [V. n° 106]. cf. Kitâb el-faṣiḥ p. 48, l. 5. — Les verbes *tertiæ rad.* , ont vulgairement le moḍâre^c le plus souvent en **ي**; p. ex.: **دَعَا**, **يَغْرِى**, **غَرَا**, crier, écumer; **رَغَا**, **يَكْسِي**, **كَسَا**, **يَدْعِي**, **يَغْدِي**, **غَدَى**, **يَحْشِي**, **حَشَا**, **يَهْجِي**, **هَجَا**, **يَنْبِي**, **نَبَا** [n° 36]; **يَنْهِي**, **نَهَا** [cl. a et o], mourir de faim; **يَهْفِي**, **هَفَى**, devenir beau (du temps). Ces verbes se sont presque assimilés à ceux *tertiæ rad.* **ي**. La règle, au moins pour la Syrie, n'est cependant pas absolue. Il s'ensuit que le parfait a aussi **ي** au lieu de **و**: **دَعَيْتَكَ**, je t'ai appelé; **أَنْتَ** **رَغَيْتَ طُولَ النَّهَارِ**, tu as crié toute la journée. Cf. class. **هَرَا** o et i; **بَغَى** o, et **بَغَى** i, etc. — On dit toujours en Syrie **رِغْ-غَال**, sing., et **وُورْغَال**, plur., mais **رِغَال**, plur., avec l'article. En Egypte on a **رَاغُول** ou **رَاغِيل**, sing.; **رِغَال** ou **رِغَالَا**, plur., avec le coll. **رِغْغَالَا**. — **أَسْتَمْنِي** est évidemment la Xème forme de **مَنِي** ou plutôt une forme hybride populaire de la Vème et de la Xème, dont la subjectivité a paru au vulgaire renforcer l'idée de la Vème. cf. **أَسْتَمْنِي**, Eg., Gloss. Hab. p. 23. Hafâgî. s. v.

El-yadd illi mâ tēkdîr 'alêhâ boušhâ. Eg.

اليد التي لا تقدر تقطعها قبلها, Nâfal, o. c. p. 352. Freytag, Prov. III, 1, n° 3,307. Socin, n° 140. Berggren, s. v. Baiser. Tanṭ. p. 112. cf. Burton, n° 74. Vullers, Lex. pers., p. 862, coll. II, p. 5 (renvoi de Mr. Socin).

XV.

كُولْ أَكْلُ الْجِمَالِ وَقَوْمُ قَبْلِ الرِّجَالِ

Kâl akl eg-gimâl wa qoum kabl er-rigâl.

Mange comme mangent les chameaux et lève-toi avant les hommes.

Yâ'ni kâbbir el-loûkmi zèy loûkmat eg-gèmal ou hoû yâkol rabb; ou biqoûloû el-mâtal lâlî bitlâkkas bil-akl laâhir el-koull.

C'est-à-dire: prends de gros morceaux comme fait le chameau, qui mange en fourrant tout le museau dans le sac de paille hachée. On dit le proverbe à celui qui reste longtemps à manger et ne finit que le dernier de tous.

عَبَّ. Les animaux يَغْتَبُوا, en mangeant de la façon indiquée. L'homme يَغْبُ ou يَشْرَبُ عَبَّ, en mettant la bouche sur la surface de l'eau, qu'il hume sans l'aide de la main ni du verre (cf. عَبَّ) = cl. كَرَعَ.

S = Eg. Soc., n° 573, l'explique autrement.

XVI.

يَا مَا هَلْجَمِلْ كَسْرَ بَطِّيْحِ

Yâ mâ hağ-gèmal kâssar baṭṭîḥ.

Que de melons d'eau ce chameau a-t-il écrasés!

Mâmba' (مَنْبَع) el-baṭṭîḥ fi abou Zaboûra gemb Kîsâri ou fi-z-Zawâya ou fi-l-Hâram birâih minnou ou fi iyyâm el-baṭṭîḥ beşîr beḥâmmiloû eg-gemâl minn es-sâhl ilâ el-bâhr minn sânn es-sâ-

ḥatîr toûsik ou hòmmâ mâsíîn ‘alâ-s-sikke beşîr
eg-gèmal yih̄tof minn wàrak el-mäktâyî ou minn
‘agêltou yid‘as ‘alâ el-bat̄tîḥ yikàssirou, ou izâ
aḥaḥouh ou hoû mouḥâmmal yinâm ‘alâ gèmbou
bifak̄ki‘ el-bat̄tîḥ.

Les lieux de provenance des melons d'eau sont Aboû Zabouira, à côté de Caesarea Palestina, Zawâya et el-Haram, au delà de Caesarea. Dans la saison des melons, on les transporte à dos de chameau depuis la plaine jusqu'à la mer pour le chargement des barques. Les chameaux, tout en marchant sur la route, arrachent des feuilles de la melonnière et foulent, dans leur empressement, les melons, qu'ils écrasent. Si on les fait agenouiller, étant chargés, ils se couchent sur le flanc et crèvent les melons.

يا ما n'est employé qu'avec le māḍî et le comparatif; p.
ex.: يَا مَا بَعَثَنِي مَسَاوِيرَ, que de courses tu m'as fait faire! يا ما
يَا مَا أَكَلْتُ حُلُرَ كَثِيرَ, ai-je mangé des sucreries! beaucoup! يا ما
قَرَيْتَ كُتُبَ, que de livres j'ai lus! Spitta-Bey, Gramm. pp. 170,
310. Socin, Prov. n° 24. Wetzstein, Markt in Damascus, p. 519. =
cl. ماذا. — بِرَايِمَ, au delà de; en Palestine on dit aussi... مِنْ
بِجَايَ en deçà de. Observez encore: مِنْ هَئِذَا (= مِنْ هَذِهِ النَّاحِيَةِ) et
هَئِذَا, de ce côté-ci; مِنْ هَذَا النَّاحِ, ou نَاحٍ, de ce côté-
là. — مَقْتَاةٌ est proprement l'endroit où croît le قُتْنَاءُ, espèce
de concombre (Lane, s. v., et el-Hfġ., p. ۴), mais les Bédouins ne
connaissent pas un autre nom pour la plaine de Caesarea, où
il y a des champs interminables de melons.

Ou tafsîr el-mâtalizâ kân wâhed ḥabbâş bişrof
minn doûn wâ‘î bigî şâḥebou bînşaḥou bekoûl-
lou: „lêş hal-ḥabş“?, ou bigâwibou hâdâk: „mâ bi-

ḥàllî ilâ-l-warâti illâ wàrak el-kourrâti, anâ mâ bis'al 'ann sî, yâ mâ haġ-ġèmal kàssar baṭṭîḥ!"

L'explication de ce proverbe est celle-ci: Si un brouillon dissipé dépense sans discernement, son ami vient le conseiller et lui dit: „Pourquoi cette dissipation"? Il répond: „je ne laisserai à mes héritiers que les feuilles du poireau; je me moque de tout; que de melons d'eau ce chameau a-t-il écrasés!"

ما أُخْلِى إِلَى الْوَرَاءَةِ إِلَّا وَرَقَ الْكُرَّاثَةِ loc. prov. Les feuilles du كُرَّاثِ ont une odeur fétide qui empeste la bouche. Elles sont cependant très-goutées en Egypte. Une personne tant soit peu comme il faut n'en mangerait jamais.

La vaste plaine qui s'étend le long du littoral, depuis Kay-ṣarîya jusque vers Jaffa, abonde en champs de melons, cultivés presque exclusivement par des Bédouins sédentaires. Cette vaste et fertile contrée, d'habitude si déserte, est pendant les mois de Juillet et d'Août animée par l'arrivée d'un grand nombre de barques qui y chargent les melons. C'est là la seule ombre de vie dans un pays qui autrefois était si florissant. Les superbes ruines de Caesarea jettent encore un dernier défi à la race des Osmanlis.

Eg.: يا ما الجمل كسر بطيخ, mais aussi son inversion:

يا ما بطيخ كسر الجمل, ce qui se dit, lorsqu'un négociant perd après avoir beaucoup travaillé.

XVII.

رَبِّي كَلْبِكَ يَقْعُدُ جَنْبِكَ

Ràbbî kèlbak yàq'od gèmbak.

Elève ton chien et il restera à tes côtés.

El-kalâm fi doûnyâ laët-toûrbiyê ou er-rakk fi 'eûsrat en-nâs 'alâ ta'lîm et-ṭayyib ou izâ kân wâhed badoûk ibn ḥarâm ou âḥadou ou rabbâh wâhed ibn ḥalâl yitla' mîtluu. Mitl heydâk eg-gâroû illi gîbtou minn 'and el-krâd (الكراد) ou rabbétou fi bêtak wa koûllamâ ḍarâbtou yinâ'wis, lâken mâ yitfoś âbadan minn gèmbak.

C'est l'éducation qui importe le plus dans le monde, et les efforts dans le commerce de la société doivent aboutir à enseigner ce qui est bon. Si un bâtard, mauvais sujet, est recueilli et élevé par un homme de bien, il deviendra comme lui. Comme le petit chien que tu apportas de chez les Kurdes; tu l'as élevé à la maison, et toutes les fois que tu le bats, il murmure, mais il ne se sauve jamais de tes côtés.

رَكَّ: 1° consolider le soubassement (ركيزة) d'une voûte, d'un édifice; 2° comprimer, presser. P. ex.: rakkoûlnâ ed-darb fi-t-têlg el-moukârîye, les mouçres nous ont frayé un chemin dans la neige (la comprimant avec les pieds en marchant). El-waḥl šâr markoûk, mâ bitwâssâḥ el-in-sân, la boue est devenue compacte, de façon qu'on ne se salit pas. Roukk es-sâmak ṭayyib fi-l-barmîl, presse bien le poisson dans le tonneau, cf. ارقي على ركي, ركع, ركز, ركم, ركن. Izâ kân nâou fi-l-baḥr er-rakk 'alâ er-rèyyis ou èl-âli, s'il y a tempête en mer, tout dépend du capitaine et de la machine. Biddî â'mel tougârâ lâken er-rakk 'alâ el-mašârî, je veux faire le commerce, mais c'est qu'il

faut des fonds. رَكَّ الحَرْبِ عَلَى الضَّابِطِ, le pivot de la guerre est l'officier. —

أَبْنِ حَرَامٍ, à force d'être employé à tout propos, a aussi pris le sens indiqué dans la traduction. Il en est de même d'أَبْنِ حَلَالٍ. — Je demandai à mon homme quel est le pluriel de جَرَّو; il déclara ne pas le savoir. Ainsi plusieurs pluriels se sont perdus pour le vulgaire. — نَعَصَ = نَعَرَصَ, aussi pleurnicher, en grommelant comme les enfants. Cf. لَعَسَ et لَعَّسَ mâcher, كَعَكَ et كَعَّكَ empelotonner, entortiller; هَدَسَ et هَدَّسَ [v. n° 112]; دَحَشَ et دَحَّشَ, fourrer qqc. dans, bourrer; بَحَشَ et بَحَّشَ [n° 53], creuser, fouiller; تَشَدَّقَ et تَشَدَّقَ, bâiller; فَرَشَ et فَرَّشَ, marquer, tacheter; رَقَطَ et رَقَّطَ, barioler; بَحَّشَ et بَحَّشَ trouer.

Eg.: رَبَّيْتُ كَلْبِي وَإِنْدَارَ عَقْرَنِي لَأَخِيرَ فِي تَرْبِيَةِ الْكِلَابِ, rabbèt kèlbî ou indâr 'aḡarnî, lâ ḡêr fî tarbît el-kilâb, j'ai élevé mon chien, et il rôda autour de moi et me mordit; pas de chance dans l'élevage des chiens. Les Egyptiens, toujours en humeur de gaîte, voient dans le verbe indâr aussi le maṣdar de اِنْدَر, ce qui, avec la prononciation vulgaire (د = ن), est un تَجْنِيسٌ تَامٌ مُبَايِلٌ, et, avec la prononciation classique, un تَجْنِيسٌ مُضَارِعٌ.

XVIII.

يَلِي مَا يَقْطَعُ الْكَلَامَ فِيهِ السَّيْفُ أَوْلَى فِيهِ

Yallî mâ yikṭa' el-kalâm fîh es-sêf àouîâ fîh.

Il vaut mieux employer le sabre contre celui sur qui la parole n'a pas d'effet.

El-insân illî ḡalîl es-sou'mi wa 'âdam en-nâḡwi ou yikoùn 'ârṣa illî hoùwa ârzal (= أَرْدَل) el-koull

ou és mâ kalètlou el-‘àlam fi kalām el-kāsi er-
rādī fa hoūwī yīmsah bigıldou ou mâ biāttir śī
mā‘ou fa bekoūn mātou ahēr eṭ-ṭāk arba‘în minn
ḥāyātou ou bekoūloū ‘ānnou el-mātal.

L'homme vil et sans fierté d'âme, libertin entremetteur, soit, tout ce qu'il y a de plus ignoble, ne se moque pas mal des paroles dures et mauvaises qu'on pourra lui dire. Rien ne fait d'effet sur lui, et mourir serait pour lui mille fois mieux que de vivre. C'est à lui qu'on applique le proverbe.

عَرَصَة et عَرَص, pl. عَرَصَات, qui mulierem, vel suam, vel alterius, stupri causā, exhibet; مُعَرِّص, qui exerce ce métier, (= class. دَيُّوت). Ce mot est une injure très-usitée en Orient. — مَسَح

بِجِلْدِهِ, faire la sourde oreille, s'en moquer, mandar giù e tacere, = خُذْهَا بِطَاقِ لُبَّادِكَ ou اَرْمِهَا وِرَاءَ ظَهْرِكَ, mot-à-mot: prends-la (الكَلْبَة) avec le pli de ton manteau de feutre. On dit d'un tel homme qu'il a الْحِجْلُ مُتَمَسِّحٌ, S., la peau de crocodile, et مَلْتَمَحٌ Pal. — طَاقَات et طُوق, plur. الطَّاق اربعين

v. p. 14, a vulgairement le sens de: 1° une peau de chèvre ou de mouton tannée (10 peaux = طَرَّة); 2° chaque couche d'une étoffe ou de toute autre chose pliée en deux ou plusieurs parties. It wī wougǵ eṭ-ṭāwouli ‘alā ṭākèn, plie le dessus de la table. Raṭṭini bil-liḥāf ‘alā ṭākèn, mets sur moi la couverture pliée en deux. الطَّاق اربعين est une locution invariable où طَاق a pris le sens de fois, de même que طَرِيق dans des phrases telles que: roḥt la Bêrouṭ ṭriḳ wāḥed bass, je ne suis allé à B. qu'une seule fois. Karèt el-kitāb tlāt ṭourouḳ, j'ai lu le livre trois fois. زَادَتْ مَحَبَّتَهَا الطَّاق, Kouṣṣat el-‘ounēsī fādīl, p. 1. Ce mot vient du persan تا, pli, couche {يك تا, simple; دوتا, double}.

S. = Eg.

XIX.

كُلُّ شَيْءٍ أَحْسَنُ مِنْ بَنِي آدَمَ

Koull sí àḥsan minn bènî âdam.

Tout est meilleur que l'homme.

El-insân bimoût ou 'eùmrou ḳaṣîr binîsbat la-maṣnou'âtou. Ġenâbak māsalan te'allif ḳoûtoub ou izâ, lâ sâmaḥ Allâ, moutt, tîbkâ el-wârḳa âf-ḳal minnak fî doûnyâ, ou ânâ izâ 'amâlt nîr minn sâan et-târ ou ba'dên âḥad Allâh oudâ'atou, biḳâll en-nîr yoûmḳin mît sinnî ba'd minnî.

L'homme meurt, et son âge est court en comparaison de ses oeuvres. Par exemple, vous, Monsieur, composez des livres, et si, à Dieu ne plaise, tu meurs, le papier, mieux que toi, survit. Et de même de moi: si je fais un joug pour le boeuf et Dieu me rappelle après à lui, le joug subsiste peut-être cent ans après moi.

J'ai tâché de rendre les deux sens de أَفْضَلُ. —

أَخَذَ اللَّهُ وَدَاعَتَهُ, loc. prov. pour *il est mort*.

وَدِيعَةٌ n'est pas employé. Ḥaṭṭèyt sí oudâ'a ou âmâni 'àndou, j'ai mis qqc. en dépôt chez lui.

S. = Eg.

XX.

حَرَامِي الْبَيْتِ مَا يَنْظُرُ

Ḥarâmî el-bêt mâ binnàṭar.

On ne peut surveiller le voleur de la maison.

Izâ ḳân dâḥîl el-bèyt ṣâne' ou sâraḳ koull yâ-oum sí minn moûnet el-bèyt, laḥḥ yeunṭeuroûh

zèy en-nâtoûr fi-l-kârm fi waḡt el-‘ânab? Mâ ta‘-rif soû bəkoûl el-mâtal: làou yislam el-karm minn nawâṭîrou kân yèḡmil ḡanâṭîrou? — Aou insân sâkin fi moḡall ou ṣâḡab ṣâḡbat [ou ṣâḡabt] el-bèyt ou kân ḡàouzhâ fi soûrlou soû bi‘ârrifou? — àou wâḡed mou‘âhhal ou bèyyou ou oûmmou nâimîn fi-l-bèyt biḡallîhom laḡattâ yèrfoû ou yâ‘mel ba‘dèn soûrlou ma‘ mârtoû ou hoûblet minnou ou sâfoûhâ fi ḡaydî el-ḡâlî ou yikoullouhâ [= يقرلوا لها]: „moubèyyan ‘alèykî nâḡli; nâḡnâ ‘ân-dèkom mâ ḡassèynâ ‘alèykom” — ou betḡâwib ḡlyâ: „ḡarâmi el-bêt mâ yinnâṭar.”

Si dans l'intérieur de la maison il y a un domestique qui chaque jour vole quelque chose au garde-manger, va-t-on le surveiller, comme le gardien de la vigne dans la saison du raisin? Ne connais-tu pas ce que dit le proverbe: „si la vigne échappe à [la voracité] des gardiens, elle portera bien des quintaux en plus?” — Un homme marié couche dans la même chambre que ses parents. Il les laisse aller au sommeil et fait après son affaire avec sa femme qui en devient grosse. Les parents, l'ayant vue dans cet état, lui disent: „il paraît que tu es grosse, et nous autres, quoique étant avec vous, nous n'avons rien aperçu.” Elle répond alors: „on ne peut surveiller le voleur de la maison.”

Rien que la forte imâla de ḡâlî fait tout de suite voir que mon râwî est de la Montagne. C'est à Moḡtâra, chef lieu des Druzes, que j'ai relevé ce proverbe, qui, d'après l'homme qui me l'a expliqué, n'est applicable qu'à ces cas. شو أعرف = شو يعرفني, jamais sans le *b* prosthétique: est-ce que je le sais, moi? v. n° 41. — ناقلة, se dit aussi des bêtes, pour lesquels pourtant معشرة, mou‘âssèri, est plus employé. — ما حسينا. ḡawâlîkî, o. c., p. 119, et ḡafâḡi, o. c., p. 71, disent que حس = سبع est une erreur

populaire. — **لَح**, usité surtout dans la partie sud de la Montagne, est fort corrompu. Il vient de **رَح** [avec permutation fréquente des liquides] qui, à son tour, n'est que la prononciation extrêmement rapide de **رايح**, qui en arabe vulgaire est employé de la même façon que l'anglais *going*. **انا لَح اعياله** = **رايح** = **رَح**, I am going to do it. **رايح** diffère cependant de **رَح** et **لَح** en ce que ces deux formes contractées sont invariables au singulier et au pluriel. De même, **بَدَّ**, avec les pronoms suffixes personnels, et **بَغِي** [en Mésopotamie et chez les Bédouins] sont employés avec le présent d'un verbe pour former un futur périphrastique, aussi bien pour les choses animées que les choses inanimées. *Ed-doûnyâ biddhâ tîṣḥâ*, le temps va être beau. *El-bêt biddou yèhbiṭ*, la maison menace ruine. *Woussâ tâbri tougrâ lammâ nâhhâ el-kitâb*, que vas-tu lire, lorsque le livre sera fini? (Bédouin de Beni Sahr). **أَرَادَ** se rencontre également dans la langue classique avec le même emploi. Ce futur se rapporte toujours à un temps assez rapproché. *Beyḍ. I, p. ٥٧٠, l. 12. M. el-M. s. v. كان*. Exemples: *Fleischer, Z. D. M. G. VI, p. 210. Spitta. Gramm. p. 353. Goldziher, Beiträge III, p. 33. ينتظر Eg.*

XXI.

هَرَبَ مِنْ تَحْتَ الدَّالِفِ قَعَدَ تَحْتَ الْمِزْرَابِ

Hàrab minn taḥt ed-dalf kâ'ad taḥt el-mizrâb.

Il s'enfuit de dessous l'égout et s'assit sous la gouttière.

*Mâsalan Moḥammad Efendi fî Beroût illî gâ-
ouwaz ḥourmi minn rîr mâ ṣâfhâ 'alâ wâṣf ed-*

dâi (ou dâyi), ou mâtâ mâ dâhal 'alêhâ lâkâhâ mitl wougğ el-ḥurbâyi ou tânî yâm ṭallâkhâ ou ba'd middi dâbbar laḥâlou 'aroûs ou ṭouli'et ba'dên šarmouṭa âl'an minn el-aouwalânîyi.

Par exemple, Mohammed Efendi, à Beyroūt, épousa une femme sans l'avoir vue et sur la description de la sage-femme. En consommant le mariage, il lui trouva une tête comme celle du caméléon, et la répudia le lendemain. Après quelque temps, il se procura lui-même une fiancée, qui devient plus tard cocotte, pire que la première.

دَلْف est le dégoûttement du plafond. Ce mot, que les savants orientaux dédaignent comme vulgaire, en le remplaçant par دَج et جَد, me paraît, au contraire, fort classique et de haute lignée. Nous le trouvons déjà dans Kohel. 10, 18 יִרְלֶף הַבַּיִת, la maison dégoûte, et Prov. 19, 30, 27, 13, רִלֶף avec le même sens que دَلْف. L'excellente traduction des Psau- mes de David par R. Yâfet ben 'Alî de Boşra (+ vers la fin du X^{ème} siècle ¹) rend très-bien le passage du Ps. 119, 28 par دَلَفْتُ نَفْسِي. L'araméen a également ce mot avec la même signification. Pourquoi alors les auteurs des dictionnaires ara- bes ont-ils omis de l'enregistrer? C'est que dans leur rage clas- sique ils dédaignèrent tout ce qui n'appartenait pas un sol sacré de l'Arabie. Un mot *sémitique* n'y ayant pas reçu le droit de cité était exclus. On dit زَرَب, lorsque l'eau coule le long des murs. En Egypte تَلَف ou يَنْشَعُ وَيَنْشَعُ — حَرْبَايَة — السَّقْفِ يَخْرُ وَيَنْشَعُ ou تَلَف. Les Arabes disent „laide comme un caméléon” comme nous disons „laide comme une guenon.” — عَرُوس est dans le langage vulgaire la fiancée et عَرِيس, le fiancé. cf. G a w â l i k i, p. 129. Laff el-ḳimât, p. 121.

1) Edit. de Bargès.

Les toits sont toujours plats en Orient et couverts d'une espèce de béton appelé **بَرْبَقِيَّة** (**حَجَرِيَّة** Beyr.) Pour consolider cette masse, on la bat avec une batte à bâton, **يَدْقُوا فِيهَا بِالْمِطْبَةِ**, **تَلِيد** ou **حَتَّى تَلِيد**. Il a ce nom de *miṭabbi*, parce que le bois plat, la batte, est attaché au bout inférieur du bâton et a le côté raboté et lisse tourné en bas, **حَيْثُ أَنَّهَا مَقْلُوبَةٌ طَبَّ**. C'est principalement la nuit qu'on pratique ce battage, afin que le *barbakîka* ne se crevasse pas par l'effet du soleil, **تَفْسَحُ**. L'ouvrier qui l'exécute prend, s'il travaille toute la nuit, la paie de deux journées; si seulement la moitié de la nuit, celle d'une journée. Mais comme tout en Orient est *'alâ bâb Allâh*, on n'a jamais l'idée de rebattre le béton qu'après que les pluies ont déjà ravagé la maison. Les paysans qui n'ont pas les moyens de faire un *barbakîka* se contentent d'une simple couche de terre, qu'ils rendent compacte avec un rouleau en pierre assez lourd, **مَحْدَلَةٌ**, qu'on laisse toujours sur le toit.

هَرَبَ مِنَ الذَّبِّ وَوَقَعَ فِي Eg. • Tant., p. 126. cf. Nâfal., o. c., p. 358, qui rapporte aussi **الْحَبِّ**. Meyd., éd. Boûl., II. p. ٣٢, l. 1. Freyt. II, p. 236; III, n° 2315. Burckh., p. 129. Socin, n° 148, où il est intéressant de voir que **وَكَفَ** = **دَلَفَ** s'est conservé dans le dialecte de Maüsoul.

XXII.

بِفَرْجِيكَ نَاجُومُ الضُّهْرِ

Bifargîk nougoum ed-douhr (pour zouhr).

Je te ferai voir les étoiles en plein midi.

Locution proverbiale pour dire „je te rosserai d'importance”, à laquelle fait suite celle ci:

بِضَرْبِكَ ضَرْبَةً تَحْلِي دَمَكَ يَطْرِطُ السَّمَاءَ

„je te frapperai un coup qui fera ton sang éclabousser le ciel” — expression de la plus haute colère, admirable comme peinture du caractère arabe avec ses extrêmes.

Tant. p. 119:

أَوْزِي لَهُ النُّجُومَ فِي الضَّهْرِ الْأَحْمَرِ

Meydânî, I. p. ٨, éd. Bouî., a un proverbe qui, quelque insignifiant qu'il paraisse, est pourtant d'une grande vérité en Orient:

إِنَّ الرِّثِيَّةَ تَقْنَأُ الْغَضَبَ [كامل]

„La ratî'at apaise la colère”.

Ratî'at est un mélange de lait aigre et de lait doux. On en offrit à l'Arabe qui „du sang de son adversaire voulait éclabousser le ciel”, et son courroux se calma. Le plus souvent un petit mot bien choisi suffit pour produire cet effet. Les Arabes ont raison de s'appeler **أولاد العرب**, car ce sont vraiment des enfants, et il faut les traiter comme tels. — **طرش** est le trilitère renforcé **طرش**, asperger, rejaillir, vomir. Le bilitère **طر** renferme l'idée primitive de mouvement brusque, au sens tant naturel que figuré. Le vulgaire **طَرَش** est donc proprement le bétail qu'on pousse devant soi, de même que le grec *πρόβατα*, bestiaux, moutons, propr. chose marchant en avant. Cf. Thorbecke dans *Durrat al-Rauwâs*, pp. 35, 36. Hafâgi, o. c., p. ٢٢. Meyd. éd. Bouî. I, p. ٢٥٨ et ٢٧٢. Freyt. I, pp. 537, 551, n° 84. Burckh. n° 86.

XXIII.

كُلُّ الدَّبَابِ رَقَصَتْ إِلَّا دُبَّ كِسْرَوَانَ

Koull ed-dëbâb rākaset illâ doûbb Kesrouwân.

Tous les ours ont dansé, excepté l'ours de Kesrouwân.

Koull en-nâs etmâddanet ou şar 'ândâ insâniye illâ ahâli Gëbal Kesrouwân.

Tout le monde s'est civilisé et a acquis une bonne éducation pleine d'urbanité, excepté les habitants de la montagne de Kesrouwân.

دباب; le **ا** du pluriel **افعال** tombe très-souvent dans la prononciation vulgaire. On dit dëbâb, mais toujours dabâb, brouillard, sans Imâla. C'est à cause de la voyelle du **د**.

Ayant à plusieurs reprises visité cette partie de la Montagne, je ne puis que confirmer le jugement renfermé dans ce proverbe. Les Kesrouwâniens ont la tête à eux, râs yâbis, et sont fort rustiques. Rien de plus curieux, pourtant, que cette contrée, encore peu modifiée par l'Europe et les Turcs. Nous sommes au beau milieu de l'ancien culte d'*Achéra*, qui y avait des temples dont les ruines ne sont pas encore effacées. Son souvenir ne s'est pas non plus perdu: on lui fait des vœux, en l'appelant **السيدة الكبيرة**, la grande Dame, comme j'ai pu le constater plus d'une fois dans les endroits écartés du haut de la Montagne. Le temple d'Afkâ est encore l'objet des pèlerinages surtout des Métouâlis, qui suspendent à un arbre, *acacia albida*¹⁾, égaré dans le mur du sanctuaire, des morceaux d'étoffe et des lampes, yîndorôû lis-sèyyidi. Et si l'on croit que cette terre sacrée de Venus ne soit pas toujours digne de sa renommée, on se trompe. Il n'y a pas dans toute la Syrie une femme plus chaude et qui sacrifie plus sur l'autel de la déesse que la Kesrouwânienne. Son mari, lourd d'esprit, ou ne

1) Cette espèce ne se trouve dans toute la Syrie que là et à Seydâ, où il y en a une allée. Le plus grand de ces arbres y est tenu en suprême vénération et porte le nom de **شجرة الست**. On trouve ainsi partout dans le pays des vestiges de l'ancienne religion. Un groupe d'arbres au village el-Râgar, au pied du Hermon, est appelé par le peuple **شجرات** **الآشرا**, où se cache le nom de la déesse syrienne dont l'arbre était, pour ainsi dire, une incarnation.

voit rien ou ferme les yeux et laisse sa femme courir le monde, non seulement l'Europe, mais l'Afrique et l'Amérique, pour se faire payer „le denier de Mylitta” comme une קִדְשֵׁי שֶׁמֶרֶת de l'antiquité (V. Gen. 38, 21. Deut. 23, 18. Movers, Die Phönizier, passim). Rayonnante de beauté et de santé, aux formes voluptueusement arrondies, elle revient dans son pays avec un gros magot. Les temples de l'amour, elle les trouve partout, en cela différente de „la sainte fille” du temps de ses ancêtres, alors qu'il n'y avait qu'un terrain restreint pour les ébats de la prêtresse. Si l'on avait rédigé les annales de „la fête du Seigneur”, célébrée tous les ans encore sous les Cèdres, on serait étonné de lire jusqu'à quel point la Déesse orientale a conservé tout son pouvoir dans un pays qui est à présent le plus grand, le plus fanatique sanctuaire de la Vierge. On se demande, en voyant ces mœurs, cette sauvagerie, ce nombre incroyable de curés et de moines, ces guerres entre villages, ces tueries à sang froid, au moins jusqu'à ce que Roustem Pacha, gouverneur actuel, eût, d'une main et d'une volonté de fer, dompté et soumis ces montagnards farouches et orgueilleux, on se demande, dis-je, ce que le christianisme a fait en Orient, avec ses signes de croix, ses formules de foi, ses allures dévotes à tout propos? Celui qui a appris à connaître les Orientaux n'a qu'une seule réponse: le christianisme, limité à l'Orient, n'aurait été qu'un fruit sec dont rien n'aurait poussé. Ce n'est que le terroir européen qui l'a fait devenir un arbre luxuriant. Dans la description que je compte publier sur le Liban, je ferai voir combien il y reste encore de l'ancienne religion et de l'ancien état des choses. Nous verrons alors que le proverbe italien *scarpe grosse, cervelli fini* ne s'applique guère aux Kesrouwâniens.

XXIV.

كُلُّ لِسَانٍ بِإِنْسَانٍ

Koull lisân biinsân.

Chaque langue vaut un homme.

Voici la savante argumentation d'un paysan de Gébâ', village dans le sud du Liban :

El-Insân illî mâ biyâ'rif illâ lâhgat qây'atou biḡall mitl tês; ou izâ kân wâhed minn bēlâd Bē-sârri sâfar la Beyroût ou biḡoûl 'ann nēfsou innî ânâ mou'attar mâ 'ândî sî bideṣṣiroûh. Ou illî biyâ'rif louṛât fēn mâ râḥ bislok; ou yâ rêytnî bâ'rif bilâṭṭîs talṭṭîs fransâwî, kount berôḥ bisḥad fi Frânsâ, ou koull lisân biinsân, yâ ḥawâgtî.

L'homme qui ne sait que le jargon de son village reste là comme un imbécile. Si quelqu'un de Bcharri se rend à Beyroût et dit de lui-même qu'il est débauché et sans moyens, on l'envoie se promener. Celui qui connaît beaucoup de langues se tire d'affaire, quelque endroit qu'il aille. Plût à Dieu que je susse baraguer un peu de français! j'irais alors mendier en France. C'est que chaque langue vaut un homme, Monsieur.

هو تيس من التيس, houwa tês minn et-toyoûs, ille asinus asinorum est. Goldziher, Z. D. M. G. XXVIII, p. 297. Cf. Meyd. I, p. ١٣١. Freyt. I, p. 257. — Je prouverai ailleurs que

Bcharri est Bêt Achérâ — معتر a, comme nous avons vu, n° 1, le plus souvent le sens ci-dessus indiqué, surtout à Beyroût, où un Kesrouânien se servant de ce mot ne serait pas autrement compris. Les paysans, الفلح, y attachent l'idée de pauvreté, tandis que dans les villes il faut dire فقير معتر, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque — ياليت = ياريت, contraction de رآيت.

Cette contraction doit être très-ancienne, si l'on admet que le classique *لَيْتَ* n'est que *رَيْتَ* avec permutation des liquides. J'ai entendu la première forme plus d'une fois. Fleischer, *Beiträge*, VI, p. 112; Gloss. Hab. p. 76. Spitta, *Gramm.* pp. 172, 304.

A propos de ce proverbe je me permets de rapporter les vers suivants de Šafi' ed-dîn el-Hillî:

بِقَدْرِ لُغَاتِ الْمَرْءِ يَكْثُرُ نَفْعُهُ [طويل]
 قَتْلُكَ لَكَ عِنْدَ الْمَلِكِ أَغْوَانُ
 قَهَافَتُ عَلَى حُسْنِ اللُّغَاتِ مُجَاهِدًا
 فَكُلُّ لِسَانٍ فِي الْحَقِيقَةِ إِنْسَانُ

„Plus l'homme connaît de langues, plus il bénéficie; c'est qu'elles lui sont des auxiliaires dans les malheurs. —

Jette-toi donc à corps perdu dans la belle étude des langues, car, en vérité, chaque langue vaut un homme.” (M. S. de ma coll.) *Tanẓ.* p. 220.

Je fais grâce au lecteur des nombreuses variantes que je pourrais donner de ce distique, si souvent cité par les Arabes lettrés. On rapporte aussi ce *hadîth* du Prophète: *مَنْ عَرَفَ لِسَانَ قَوْمٍ أَمِنَ مِنْ مَكْرِهِمْ*, auquel, pourtant, il ne faut pas donner plus de latitude qu'il ne renferme. Les Arabes en général, et les chrétiens de Syrie en particulier, ont une facilité merveilleuse pour apprendre les langues, qu'ils parlent avec beaucoup de pureté. Ils s'y appliquent presque exclusivement, au préjudice de toute autre connaissance. Dans les écoles européennes, ou plutôt soi-disant européennes, du reste fort médiocres, d'après nos idées à nous, les langues constituent l'étude principale, car on y voit un moyen d'attirer les élèves. Il ne faut pas s'imaginer que l'Arabe étudie par amour pour la science et dans le but de devenir un homme bien élevé; non, il fréquente l'école

pour y emmagasiner le plus de mots, de phrases et de lieux communs possibles afin de pouvoir, au plus vite, s'embarquer pour Stamboûl ou Alexandrie, où il trouvera une meilleure occasion qu'en Syrie de satisfaire son avidité, sa soif d'argent. Les riches négociants syriens, soit en Syrie, soit dehors, sont des êtres impossibles dont les rapports consulaires ont bien fait justice.

Le paysan qui me donna l'explication de ce proverbe pensait comme le reste de ses compatriotes. Apprendre une langue pour faire de l'argent, voilà à quoi aboutissent tous leurs efforts. Je ne suis pas étonné que la France ait tant d'amis en Syrie et surtout dans le Liban, car l'argent qu'elle y envoie fait des merveilles. Les derniers milliers de francs qu'elle y distribua aux religieux, chassés de chez elle, ont bien consolidé son influence, qui durera — tant qu'elle continuera de ce train. L'Arabe moderne n'est ami que de celui qui répond par un louis d'or à la demande: *mâ fîs foûloûs?* cachée dans ses caresses et dans son *kalâm heuloû*. Il y a bien des exceptions, mais elles sont rares.

S. = Eg.

XXV.

الحية متى ما انضقت تعض بطنها

El-ḥèyyi màtâ mâ-nḍâket te'âḍḍ bâṭēnhâ.

Le serpent, lorsqu'il est à l'étroit, se mord le ventre.

Insân izâ kân maḵhoûr minn et-tâni ou mâ ḵadîrs ṭâlou, minn ḥamâḵtou yîḵtol ḥâlou; ou ḥâyda yîḥdos kêtîr 'ândnâ, mitl Elyâs Bârzaḵ fî

Şoûr izâ taḥânak hoûwî ou et-tâni ou sâḥab es-sîḥ 'alâ hoûşmou ou mâ kîdir ṭâlou minn en-nâs illi dâîr mindâr, wa mâ biregga'âs sîhou fâḍî âbadan ou ḍârab ḥâlou fî bâṭnou ou nâzzal maşârînou, ou fî afḥâdou âḥsan minn 'aśrîn ḍârbi minn yèddou.

Un homme, étant irrité contre un autre sans pouvoir l'atteindre, dans son emportement se frappe lui-même. Cela arrive souvent chez nous, témoin Elie Barzak de Şoûr, lequel, engagé dans une altercation avec un autre, tira son couteau sur son adversaire sans réussir à l'atteindre, à cause du monde qui l'entourait. Comme il ne rentre jamais son couteau sans s'en être servi, il se donna un coup au ventre et fit sortir les entrailles. Il a aux cuisses plus de vingt coups de sa propre main.

Se dit d'une personne qui, dans son emportement, a besoin d'épancher sa colère sur quelque chose, même sur sa propre personne.

حَيَّة, peu compris en Egypte, y est remplacé par ثُعْبَان qui en Syrie a conservé sa vraie signification de long serpent jaunâtre. J'ai sous les jeux une nomenclature de serpents, mais j'avoue que je renonce à la traduire, faute de connaissance spéciale dans l'ophidiologie. — يطال pour يطاله; on dit aussi يطول. Ma biṭâl ou biṭoûl el-kitâb, je ne puis atteindre le livre. Ana âkşar minnak, mâ biṭâls râsak, je suis plus court que toi, je ne te viens pas à la tête. — سِيح: 1° gros couteau dans son fourreau (قِرَاب); on le porte à la ceinture; 2° couteau de cuisine pour couper la viande; 3° brochette. — أَحْسَن est souvent synonyme de أَكْثَر.

Il n'est point rare que l'Arabe s'oublie jusqu'au point de déverser sa colère sur lui-même. Emporté, vif et incapable de se maîtriser, il obéit aux sentiments d'un moment de fureur. Il

se repent après, car il ressemble à l'enfant, qu'un seul petit mot peut changer et calmer. J'avais une fois grondé mon domestique, jeune homme étourdi; sans rien dire à personne, il s'en alla se donner un coup de couteau dans le flanc. Il lui fallait un déversoir pour son dépit.

XXVI.

برطل بتبرطع

Bàrtil, bitbàrti°.

Graisse la patte, et tu prendras tes ébats.

Celui qui me fournit ce proverbe, fort connu de tout le monde, et pour cause, m'assura que l'origine en est l'histoire suivante, que je rapporte sans en garantir la vérité.

Ou aṣl hādā el-mātal inn wāḥed bahloûl aḥad wāḥdi kâ'îdi 'ândou sâhr ou ḡallafet, kâllahâ: „embâreh aḥattik ou el-yâm bethâllîfi”, kâlètlou: „zamân anâ aḥattak,” fa râḥ îstâkâ 'alèhâ ilâ el-kâḍi ou el-kâḍi bâ'at warâhâ, fa aḥadet ḡams lîrât wa 'aṭèt-hom bārtîl ilâ el-kâḍi, fa sa'âlhâ el-kâḍi: „zamân aḥattîh?”, kâlètlou: „na'm, ṣār lîḡadda'âsâr sâhr. „kâllahâ el-kâḍi: „tâ'rîfî ism el-âṣhour?”, kâlètlou: „na'm, kâllahâ: „sammîhom lînâ el-âṣhour.” kâlet: „kānoûn ou koûnnou ou koûndoûra, ʿsbat ou bêtou ou bêtêra, âdâr ou doûrrou ou dârdara, ou eṣ-sâhr illî aḥadni fîh ou eṣ-sâhr illî aḥattou fîh, ḡây [= هامي] ḡadda'âsâr sâhr.” „kâllhâ el-kâḍi: „rôḥî, eî-ḡakḡ mâ'ik”, fa kâl laḡâzhâ: „mârtak ḡasâbhâ mazboût [= مضبوط]”, fa kâl ḡâzhâ: „bèrkî anâ roultân.” Wa

hêk iza bartaï el-insân el-ḥoukoûmi wa takḍîlou
 sôuṣṣeltou ḥâlan fa yiṭla' minn es-serâyâ kamâ yiṭla'
 ʿel-aḥmâr minn el-bèyki wa hoû mazroûb fîha yiṣîr
 yîlâbbiṭ ou yiṣânhiḳ ou yidârriṭ minn el-fârah.

„L'origine de ce proverbe est comme suit: Un homme stupide épousa une femme qui accoucha un mois après qu'elle était avec lui. Il lui dit alors: „je t'ai prise hier, et aujourd'hui tu accouches!” — Elle répondit: „il y a longtemps que je t'ai pris, moi!” — Sur quoi, il s'en alla porter plainte contre elle au juge, qui envoya chercher la femme. Elle prit avec elle cinq livres qu'elle donna au juge pour le gagner. Celui-ci lui demanda: „Y a-t-il longtemps que tu l'as pris?” — Elle répondit: „oui, il y a onze mois”. — „Sais-tu le nom des mois?” — „oui.” — „Dis-les-nous donc, ces mois.” — „Kânoûn et kounnou et koundoura, eṣbâṭ et bêton et bêṭéra, adâr et dourrou et dardara, plus le mois où il m'a prise et le mois où je l'ai pris — voilà que cela vous fait onze mois!” — Le juge répondit: „Va-t'en, tu as raison!”, et il dit au mari: „le compte de ta femme est exact”. — Le mari répliqua: „je me suis peut-être trompé!” — Il en est de même, lorsque quelqu'un gagne les autorités par des présents: elles lui expédient alors tout de suite son affaire, et il sort de la municipalité comme sort l'âne de l'étable après y avoir été à l'étroit; il se met à lancer des coups de pied et braie en faisant des pétarades de joie.”

بَرَّع (ou **برّع**), s'applique: 1° à une bête fougueuse (boṭṭrân) qui donne libre cours à sa joie d'avoir échappée de l'écurie; 2° aux enfants qui prennent leurs ébats en courant et en sautillant. Le classique **مرح** est usité dans la contrée au sud de St. Jean d'Acre, où, ce me semble, l'arabe est plus pur que sur le reste du littoral. — **زمان**, il y a longtemps: Êmtâ ʿamaloû haydâ eggisr? — zaman, quand a-t-on fait ce pont? — il y a longtemps. Zaman mâ souftou, il y a longtemps que je

ne l'ai vu. **نزل من بغلته وقال له والله زمان يا سيدي ما** **استقضيتني في تجارات** il y a longtemps que tu ne m'as chargé de quelque affaire, 1001, II, 75, 4. cf. III, 456, 7, éd. Calc. — **راه** ou **خلفه**, nous l'avons envoyé chercher. Cf. l'allemand: Wir haben nach ihm geschickt.

Des onze mois qu'énumère la femme rusée, il n'y en a que trois que nous connaissons: **آذار** et **شباط**, **كانون**, Janvier, Février et Mars. Je ne me chargerais pas d'expliquer les autres noms. Seulement, je crois voir dans les trois premiers une allusion à ce qu'on appelle **كافات الشتاء**, les **kâf** de l'hiver. Les vers d'Ibn Soukkara el-Hâsimî, cités dans Harîrî, éd. Sacy, p. ٣٠٢ (2^{ème} éd.), éd. Beyr. p. ٢٥٤, sont assez connus de tout arabisant. Ce poète n'a fait que mettre en vers un vieux dicton populaire qui a subi quelques modifications avec le temps. On y retrouve les deux noms **kânoûn** [qu'il faudrait alors traduire par brasier] et **kinnoun**, que la femme prononçait **kounnou**; le troisième a été remplacé par **koundra**, soulier, du turc **قوندره**. Est-ce que **bêtou** = **بيت**; **bêtera** = **بيطرة**; **dourrou** = **دَر**; **dardara** = **مجدرة مدررة**, **mouğaddara** sèche? J'avoue mon ignorance. Peut-être aussi ne faut-il voir ici qu'un **إتباع** [vulg. prononcé **beyki**, comme **'ayli** de **عائلة**, **عائشة** de **عائشة**, **Hafâgî**, s. v., **طير**, déjà classiquement pour **مائدة** pour **مائدة**, **Hfâgî**, s. v.] et **براك**, pl. **براك**, signifie la petite étable ou voûte où l'on met les ânes, le **tibn**, le charbon etc. cf. **شاك** et **شاك**, armé de pied en cap. Arnold, Comm. Mo'allakât, p. ٨٢. — **شهنق**, braire, = **شهنق**, class., (Fikh el-louça, p. 12), ici connu seulement dans le sens de fortement râler en toussant. 1001 Nuits, éd. Beyr. II, p. ٨٢٩. Diw. Hod. Kos. p. ١٧٤, l. 17. Comp. **شهنق** et **شهنق**, ronfler; **عروض** et **عروض**, gronder (chien, Jér.); **شهنق** et **شهنق**, s'attacher à.

Ce proverbe n'est pas connu en Egypte, mais on y a un

autre non moins significatif:

البرطيل الشيخ الكبير v. n° 237.

XXVII.

كُلُّ قُرْدٍ وَالِيهِ حَنَسِيرٌ

Koull kourd wa illou gansîr.

Tout singe a sa chaîne.

Îza kân wâlad talbîs bitbâlat kêtîr ou mâ bî-yîhdâ illâ bekoûn mœ'allimou hâdir ou biîdou el-'aşâî ou fî riyâb mœ'allimou beşîr benoût minn mâtraḥ ilâ mâtraḥ mitl es-sa'dân wa bihèggîg el-hâdirîn ou koull insân illî bîfza' minn et-tânî kaînnou marboût bigansîr mitl nîsnâs ḥawâgâ Boûlos bekoûloû 'annhom hêk.

„On dit cela d'un diabolotin d'enfant fort remuant qui ne se tient tranquille que lorsque son maître est présent, le bâton à la main, tandisqu'en son absence il sautille de place en place, comme un singe, et fait sauver ceux qui sont là; de même que de tout homme qui a peur d'un autre — c'est comme s'il était lié avec une chaîne, comme le singe de Mr. Boûlos.”

On appelle par plaisanterie un enfant vif argent قُرْد, appliqué aussi au diable. On dit وَلَدٌ قَلْبِيسٌ et وَلَدٌ مَلْبُوسٌ pour désigner un diable d'enfant qui touche à tout, qui remue tout. رَجُلٌ قَلْبِيسٌ, homme fou = مَلْبُوسٌ. رَجُلٌ قَلْبِيسٌ est celui qui fait le diable à quatre, qui cherche noise à tout le monde et dont le caractère est la tromperie. De ce mot on a formé un verbe قَلَبَسَ, comme dans ce proverbe dont rien n'est plus vrai:

اراضي مقدسة سكانها متلبسة

„les habitants de Terre Sainte sont des gens endiablés.” V. n° 212. Est-ce que **تلبس** est un maṣdar signifiant l'action de *dissimuler*, un des nombreux procédés de l'**إبليس**, ou bien n'est-ce qu'un taḥrîf de ce dernier mot? — Wàlad bìlîṭ, **ولد بيط** = qui ne se tient jamais tranquille, qui court partout; on dit de même **بطط المركب**, louvoyer [= Eg. être poussé sur la plage].

سعدن est le cynocéphale, au derrière nu et rouge, plus grand que le **نسناس** (vulg. nisnâs), qui se trouve dans les massifs autour du lac de Hoûli.

XXVIII.

خُبِرَ الرُّجَالُ عَلَى الرُّجَالِ دَيْنٌ إِمَّا عَلَى الْأَنْدَالِ صَدَقَةٌ

Houbz er-rougâl 'alâ-r-rougâl dên, immâ 'alâ-
ël-andâl şadaḳa.

Lorsqu'on donne du pain à des hommes honorables, c'est un prêt, mais à des hommes méprisables, c'est une aumône.

'Aššèytî wa 'aššèytak, yâ'ni dayyânnâ bâ'q-nâ, wa lâken izâ 'azâmtak goûmîat amrâr wamâ 'azamtnîš betkoûn nâdl, ou illî ṭa'méytak hinnî bekoûnoû şadaḳa.

„Nous nous sommes donné à dîner, c'est-à-dire, nous nous sommes fait un prêt l'un à l'autre. Au contraire, si je t'invite à plusieurs reprises, sans que tu m'invites, à ton tour, tu es vil, et ce que je t'ai offert à manger est une aumône.”

نَدَل, pour **نَدَل**, vil, ingrat, qui ne rend, ni ne reconnaît un **معروف**, et en Eg. aussi vaurien, bâtard. — Il y a une antithèse, **طباق**, entre **رجال** et **اندال**: les premiers sont de vrais

hommes, (pers. مرد) qui ont des sentiments d'honneur, inconnus aux derniers.

On aurait dû classiquement **أَمَّا عَلَى الْإِنْدَالِ قَصْدَةٌ**. Sur la prétendue locution vicieuse, voir Ġawâlîkî, o. c., p. 128. —

ماكولات ou **أَشْيَا**, sc. هُنَّ, pour هُنَّ.

Ês er-rigâl 'alâ-r-rigâl dên ou 'alâ-l-andâl şâ-daḡa. Hg.

XXIX.

أَكَلَ الْهَدِيَّةَ وَخَرَى فِي الزَّبْدِيَّةِ

Ākal el-hādîye wa ḡirî fî-z-zibdiye.

Il mangea le cadeau et salit le plat.

Mâsalan ent 'aṭèt şaḡn ṭabîḡ ilâ âḡad wa âkalou wa mâ rāḡḡa' eš-şaḡn; âou ba'âtt litâni insân ḡoûmlet hadâya wa mâ ḡâwab bişî wa mâ sâ'al 'ânnak.

„Par exemple: tu donnes un plat de ragoût (viande) à quelqu'un; il le mange sans rendre l'assiette — ou bien tu envoies plusieurs cadeaux à une personne, sans qu'elle y réponde par d'autres, ni se soucie de toi.”

زَبْدِيَّة, pl. زَبَادِي, plat en terre cuite; parole usitée à Damas = ailleurs **صَخْنٌ فُخَّارٌ**. En Egypte on appelle zibdiye un bol en terre cuite, dans lequel on mangeait auparavant et dont se servent encore les pauvres. C'est proprement l'écuelle où on laisse le lait pour qu'il se couvre de crème. Les Bas-Allemands disent „sette”, de „setten”, mettre. (Comm. de Mr. Spitta-Bey.)

Le proverbe s'applique, en général, à un ingrat du bienfait reçu. Je connais des cas où l'accomplissement *littéral* du proverbe a eu lieu.

MS de Leide, n° 1292a, p. 231, n° 21, fonds orient. Burckh. n° 556. S = E.

XXX.

كُبر البيضة ولا شماتة الاعادي

Koubr el-bèḍa wa lâ šamâtat el-a'âdi.

La grandeur de l'oeuf est préférable à la joie maligne des ennemis.

La variante كُبر البَيْدَر (Damas) donne un meilleur sens.

El-insân biddou yişrof mâl kêtîr àḥsan mâ yaḳoûloû ašḥâbou àou 'adâwînou innou ṭafrân àou šaḥḥâd.

Il vaut mieux beaucoup dépenser que d'être taxé par ses amis ou ses ennemis de misère ou de mendicité.

Le proverbe signifie: il ne faut jamais montrer la véritable situation devant les amis ou les ennemis. Ceux-là s'affligeront de votre pauvreté, ceux-ci s'en réjouiront.

ما est ici = من ان. Dall fi-l-bêt àḥsan mâ toûtla' la-bàrrâ, il te vaut mieux rester à la maison que de sortir. Kâl eṭ-ṭabîḥât àḥsan mâ yîbrodou, mange les mets avant qu'ils se refroidissent. İlḥaḳ foulân bil-bêt àḥsan mâ iròḥ, ou ḳabl mâ, va trouver un tel chez lui avant qu'il s'en aille. Mâ est ici négation, car on peut le remplacer par lâ. Cette locution est presque toujours précédée d'un impératif et le comparatif aḥsan. J'avoue que son analyse ne m'est pas bien claire, cf. Hist. anteisl. éd. Fleischer, p. 14, l. 23. V. n 55. Mr.

Spitta est d'avis avec moi de voir ici la négation mâ. Cf. aussi n° 48 sur la négation avec les verbes marquant la crainte etc.

كَبُرَ الْجُرْنُ وَلَا شِمَاتَةَ الْأَعْدَاءِ. Eg.

XXXI.

اغْسِلِ الدِّسْتَ وَصَقِّهِ مَا يَنْضَحُ إِلَّا إِلَيَّ فِيهِ

Ārsil ed-dist wa şaffîh mâ yindaḥ illâ illi fîh.
Lave la chaudière et laisse écouler l'eau: il ne dégouttera que ce qu'il y a dedans.

Izâ gîbt ed-dist wa rassâltou inn kân woûsêḥ tînzal mâ y woûşa wa inn kân ênḍîf tînzal mâ y ênḍîfi; fa koull insân illazî bîyêḥki fî-l-‘âlam biṭ-ṭâyyib bekoûn âşlou ṭâyyib willazî yêḥki bîl-‘âlam bir-râdî bekoûn hoûwi âşlou râdî — koull insân yêḥki şafâtou.

„Tu apportes la chaudière pour la laver: si elle est sale, de l'eau sale en découlera; si elle est propre, de l'eau propre. Ainsi, tout homme qui parle bien de son prochain est bien né, et qui en parle mal est lui-même mal né. Tout homme parle d'après ses propres qualités.”

Var. غَسَّلَ. En Syrie on dit presque toujours انْضِيفَ pour نَظِّيفَ.

دِسْت: la grande chaudière en cuivre dans laquelle on chauffe l'eau de la lessive et où l'on fait bouillir le linge mis à la lessive. Les paysans s'en servent pour y préparer les mets d'un festin de noce.

حَلْقِينَة: baquet en cuivre, plus ou moins grand, au fond concave, qui sert pour la teinturerie, la savonnerie, le bain, pour y préparer le dîbs et la ḥalàwi manfoûgîye et y faire bouillir le blé, **بُرْغُل**.

طَبَق: grande cuvette, au fond plat, dans laquelle on lave le linge.

طُشْت: 1° cuvette pour se laver les mains et la figure. La vraie cuvette orientale a un couvercle supérieur troué pour cacher l'eau sale et sur lequel on met le savon; elle est toujours accompagnée de son **إَبْرِيق**. On dit quelquefois **طست**. el-Hfǧ., s. v. 2° Seau long, en forme de cône tronqué, que les femmes portent avec elles au bain pour y mettre le savon, le lif, le ḡountàs (bol pour verser l'eau sur le corps), le peigne, le mîzar (= **مِثْرَر**, linge dont on ceint les reins). Cf. Gloss. Hab., p. 14, où notre illustre maître a été induit en erreur par une personne mal renseignée.

Meydânî, éd. Bouîlâk, II, p. 43, a: **كُلُّ إِنَاءٍ يَرْشَحُ بِمَا فِيهِ** et ajoute: **وَيُرْوَى يَنْضَحُ بِمَا فِيهِ أَيْ يَتَحَلَّبُ** — Koull mâ-
‘oûn yândaḥ mâ fih: tout vase en terre cuite ne suinte que ce qu'il contient, ou koull zîr mâ etc. Eg. — Tanṭ., p. 128: **كُلُّ مَاعُونٍ يَنْضَحُ بِمَا فِيهِ**. Socin, n° 119. Burton, n° 53. Berggren, s. v. outre. Bochter, s. v. suinter.

XXXII.

قالوا الى الحرامي اُحلف يمين قال قُرب باب الفرج

Kàloû ilâ-el-ḥarâmî: èḥlif yemîn! ḵal: ḵoûrib
bâb el-fàrag.

On dit au voleur: jure! — il se dit: l'élargissement est proche!

El-ḥarâmî izâ sàraḵ sî ou aḥàttou (pour أَخَذْتُ) el-ḥoukoûmi ou ràmitou bil-ḥabs taḥt el-‘azâb ou eḍ-ḍarb wa mâ kân yiḵeûrr fa ḵàloûlahou: „tâḥlif yemîn?” fa ḵâl lašàḥsou: „irtâfa‘ el-ḵatl ‘ànnî ou fàtaḥ Àllâ ‘alèyi bâb el-fàrag”, ou ḥàlaf. Yiḵoûloû hal-mâtal ‘alâ insân illî bibàrrî ḥâlou minn eš-souḇha biḥayât en-nèbî àou el-‘àdra ou yemînât mîtlâ fârîra minn koûtrat ista‘mâlhom.

„Un voleur vole quelque chose; le gouvernement le saisit et le jette en prison, où il est tourmenté et frappé, sans qu'il veuille avouer. A la fin, on lui dit: „Veux-tu jurer?” Il se dit alors à part lui: „Dieu m'a ouvert la porte de l'élargissement” — et il jure. — On dit ce proverbe de celui qui se justifie d'un soupçon par la vie du Prophète ou de la Vierge ou par d'autres serments semblables, vides de sens à cause de leur fréquent emploi.”

قتل, frapper qqn. ‘Amm yitḵàtaloû, ils sont en train de se flanquer des coups.

Il n'y a pas un peuple qui jure et blasphème plus que les Orientaux. Les noms d'Allâh, du Prophète et de la Vierge sont constamment sur leurs lèvres, soit pour protester et assurer, soit pour témoigner de l'étonnement ou de la satisfaction. A les entendre, on les croirait les plus religieux, les plus intègres du monde, mais on se persuade bientôt que cela n'est qu'une habitude stéréotypée, comme tant d'autres dans le pays de la classicité.

Kàloû lil-ḥarâmî: èḥlif! — ḵal: gâni el-fàrag ou atâni el-fàrag, Eg.

XXXIII.

أَنَّ الْأَسْرَارَ عِنْدَ الْأَحْرَارِ

Inn el-asrâr 'and el-aḥrâr.

Les secrets [sont en bonne garde] chez les personnes bien nées.

Illî yèḥfaz es-sirr bəkoûn ibn ḥalâl ou illî àṣ-lou ṭàyyib mā bîyèḥkî fî ḥakḵ el-‘âlam bigoûrṣa.

Qui garde le secret est un homme honnête; qui est de bonne naissance ne fait pas d'esclandre en déblatérant contre le monde.

جُرْصَة pour جَرَسَة, substantif de جَرَس, exposer qqn. à la risée en racontant publiquement qqc. sur son compte; placarder, bafouer qqn. El-Hafâgî dit, o. c., s. v.: جَرَسَة إِذَا أَشْهَرَهُ وَاصْلَهُ أَنْ مَنْ يُشْهَرُ يُجْعَلُ فِي عُنُقِهِ جَرَسٌ وَيَرْكَبُ عَلَى دَابَّةٍ مَقْلُوبًا أَيَّ وَجْهَةٍ مِنْ جِهَةِ ذَنْبِهِ, et rapporte des vers à ce propos. El-Makrizî raconte: فِي سَنَةِ أَرْبَعٍ وَأَرْبَعِمِائَةِ السِّزْمِ الْيَهُودَ أَنْ يَكُونَ فِي أَعْنَاقِهِمْ جَرَسٌ إِذَا دَخَلُوا إِلَى الْحَمَامِ Anthol. Jés. Beyr., II, p. ٨٩. Ces deux passages suffisent pour prouver que l'habitude et la locution ne datent pas d'hier. On lira aussi Dozy, Suppl., s. v.; cf. Meyd., éd. Boûl., II, p. 170. Freyt. II, p. 548. Cette manière de punir un coupable est encore pratiquée dans les villes turques où l'ancien esprit s'est conservé pur de tout contact européen. J'ai moi-même assisté à des scènes pareilles, abstraction faite de la cloche, qui a cédé la place au tambourin et au sifflet. Le délinquant est souvent aussi enchaîné et envoyé balayer les rues de la ville, poursuivi de la populace qui le bafoue, يَجْرَسُوهُ. Garsa est un tout petit grelot qu'on suspend au cou des oiseaux ou des animaux domestiques.

Les Arabes attachent une grande importance à l'origine d'une personne. Un enfant de l'amour est par eux considéré comme la négation de toutes les bonnes qualités. Les enfants illégitimi-

mes ont toujours été rares dans la société arabe, car la jeune fille entend constamment répéter qu'il faut se conserver intacte, si non, pas d'espoir de se marier. La femme arabe n'est vertueuse que parce qu'elle voit la porte fermée devant elle. On peut bien se figurer que dans une société, où la femme, depuis l'Islâm, a toujours été gardée comme une bête et où l'esprit cancanier est tellement développé, un écart de conduite serait bientôt connu. La femme qui s'en rend coupable est montrée au doigt, et le résultat de cet écart est l'objet du mépris général. On dit même en proverbe **الولد إلی مَشٍّ مِن** „l'enfant qui n'est pas de toi, plus il est fou, plus ta joie en soit grande.” Les Arabes veulent toujours connaître, pour les hommes comme pour les bêtes, la généalogie; chaque page de leur histoire en fournit des preuves. Être sans origine, **من دون أصل**, est, à leurs yeux, ce qu'il y a de plus malheureux. Ils ne comprennent pas que c'est l'éducation qui fait l'homme. Nous avons déjà vu quel sens ont pris les locutions: *ibn ḥalāl* et *ibn ḥarām*. La phrase **أصله طيب** s'entend à tout bout de champ et s'applique à des cas différents de louange, de vertu et de droiture. Le musulman est très-sévère à l'endroit de la femme adultère ou de la vierge déchue, justement parce que le terrain sur lequel l'homme peut opérer est fort vaste. Aussi est-il très-rare qu'une femme *musulmane* ait des intrigues d'amour aboutissant à un dénoûment fatal pour elle. Les auteurs européens racontent quelquefois à ce sujet des histoires qui font bien rire ceux qui connaissent tous les rouages de la société musulmane. Il est bien entendu que je ne parle ici que de la femme de famille; celle de la rue a toujours existé en Orient, surtout en Egypte, où l'Islâm n'a pas pu déraciner une habitude plus de cinquante fois séculaire. El-Mas'ôûdi nous apprend qu'il

y avait même avant le Prophète des maisons publiques, des quartiers particulièrement affectés aux **بغايا** (V. 22). Elles vivaient là avec leur progéniture, comme de nos jours les hétaires d'Alexandrie sont établies dans le quartier de **طَرُوشَة**, où il y a toute une population **بدون اصل**, de même que dans **حَوْش بَرْدُك** au Caire, où elles parlent une langue toute à elles. Si donc, d'un côté, la prostitution est tout aussi commune en Orient qu'en Europe, on peut, de l'autre côté, soutenir que l'adultère et la séduction sont infiniment plus rares dans les sociétés orientales que chez nous. Je n'ai jamais constaté un seul cas pendant mon long séjour en Orient; j'excepte toutefois les Syriennes chrétiennes qui servent comme domestiques à Alexandrie; elles font hors de leur pays ce qu'elles *n'oseraient* faire là. Le **بَنْدُوق**, ou **نَغْل**, est un intrus dans la société, qui ne l'admet que comme tel, tandis que le **حُرّ**, le libre par excellence, né dans le sein de la femme légale, est seul capable de vertus; ce n'est que lui qui garde le secret qu'on lui confie; ce n'est que lui qui mérite d'être votre ami. V. n° 34 et 72.

S = Eg., mais sans **ان**.

XXXIV.

أيد الحر ميزان

Îd el-ḥeurr mîzân

La main d'un homme attentif à son travail est une balance.

Binkâl lil-biyyâ° iza mèsik [ميسك] sí biyèddou
ou ḥàṭṭou fl-l-mîzân kàm sí wâḥdi ḥàsib ṭàlab el-
mouṣṭarî ou igâ tamâm lâ zâïd wa lâ nâkiṣ wa
fîh fi Bêrouṭ biyyâ° ḥalâwi ismou Abou Halîl,

kéf mâ yitlob el-insân yâ'ti kâṭ'a wâḥdi ou yitla' tamâm ou anâ ẽtmaḥwâlt minnou doûrri.

On le dit à un vendeur, lorsqu'il saisit quelque chose avec la main, d'une seule poignée, et le met dans la balance, selon la demande de l'acheteur, et que cela forme tout juste la quantité voulue, ni trop, ni trop peu. Il y a à Beyroūt un vendeur de sucreries, nommé Aboû Halil: quoi qu'on lui demande, il donne d'un seul morceau, qui est tout juste [le poids voulu]. J'en ai vraiment été épaté.

ايد, ام, en syriaque, ܐܝܕ, aram. Fleischer, Beitr., I. II, p. 315. Gawâlîkî, Ḥaṭâ, p. 146. Z. D. M. G., vol. XXIX, p. 332. — حَرّ a vulgairement les sens suivants: 1° libre × esclave; 2° enfant légitime = بدوق × اصيل. Meyd., éd. Boulâk, vol. II, p. 163, l. 8; 3° الذي او التي ما يتسخم; 4° attentif à son travail = واعى لشغله; 5° pur sang.: انا ماروني حَرّ, je suis Maronite pur sang. = قُمّ; 6° libre penseur. Ḥafâgî, Sifâ, p. v4. — مَحْزُول: fortement étonner quelqu'un; aussi en Egypte.

S = Eg., où ce proverbe se dit également du vendeur qui donne tout juste ce que demande l'acheteur, sans se tromper sur le poids. Spitta, n° 260.

XXXV.

الْحُبُّ سَتَارُ الْعُيُوبِ

El-ḥeubb sattâr el-ʿayoûb
L'amour couvre les défauts.

Insân izâ kân beḥeûbb wâḥdi ou kânet ʿargâ willâ ʿârâ àou toûmmhâ mitl moṣâra ou manâ-ḥîrhâ koubâr, minn ḥeûbbou illhâ ma bešoûf el-

âbât illi fîhâ ou minn rarâ mou fîhâ betfargîh
‘ayoûnou inn woûgghâ mitl bedr.

Si un homme aime une femme, boiteuse ou borgne, et dont la bouche est grande comme une caverne et le nez grand, son amour pour elle ne lui montre pas les défauts qu'elle a. Son entichement fait voir à ses yeux la figure de sa belle comme si c'était la pleine lune.

On dit **مُنْتَخَر**, sing., et **مَنَاحِير**. — âbât; le ع n'était presque pas sensible. Â et ê se mettent souvent l'un pour l'autre, comme **عَان** et **عَيْن**, oeil; **دَابَّة** et **دَيْبَة** [n° 44]; **دَان** et **دَيْن**, oreille [n° 56]; **هَائِي** [inusité vulgairement] et **هَيْك**, ainsi; **بَاع** et **بَيْع** [n° 125]. Â changé en ê n'est qu'un imâla que nous trouvons déjà dans les plus anciens manuscrits du Korân. Nöldeke, Hist. du Korân, p. 328. Grünert, Imâla, pp. 52, 58. Chez les Métouâlis l'imâla est tellement outré que l'alef y est prononcé comme î, p. ex. bîb, pour bâb. Cela paraît aussi avoir été le cas en Espagne. Dozy, Gloss. p. 26. C'est dans les mots précités un imâla en sens inverse : là ê est devenu â. — **فَرْجِي**, comme **طَعِي**, formé en analogie avec **سَلَقِي** et **سَلَقِي**, faire tomber qqn. sur la bouche. Lâmiyat el-af'al, éd. Volck, p. 140. On dit : anâ fargêtou ‘alâ el-kitâb et anâ fargêtou el-kitâb, je lui ai montré le livre; fargîni, montre-moi! Le verbe **فَرَج** et le substantif **فُرْجَة** doivent se traduire de trente-six façons différentes, enregistrées chez Dozy, s. v., mais l'idée que l'Arabe y ajoute est toujours *regarder avec curiosité, anschauen, curiosare*. Şandoûk fourga, panorama ambulant.

S = Eg.

XXXVI.

مِنْ خَيْرِي يَا طُوبُ يَا قَلْبَ لَا تَحْزَنْ

Minn hîrî yâ ʔoûb, yâ ʔalb lâ tâḥzan.

Le mot ʔoûb qui figure dans ce proverbe fait tout de suite voir que celui-ci n'est pas syrien, mais égyptien. Cela est tellement vrai qu'il a été écorché sur le sol étranger. En Egypte on dit :

من الخرا الى الطوب يا قلب ما تحزن

De la m.... à la petite pierre, ne sois pas triste, ô mon cœur !

Izâ kânoû etnèn mouttifîkîn ʿalâ el-ḥoûbs ou el-ḥabâis kainnhom ʔîzèn fî fard libâs ou ʔâʿidîn etnènhom fî-l-ḥommâra, wâḥed sakrân ḥâlîṣ ou lâḥmètou moustwîye ou et-tâni ṣâḥî ṣwâyyi, ou bekoûnoû mârikîn etnèn beṣoûfoûhom fî ḥaṣ-ṣîfa ou bekoûl el-wâḥed laēt-tâni: „foulân àʿʔal minn foulân;”, bigâwib et-tâni: „etnènhom âʿan minn bâʿḍhom, minn hîrî yâ ʔoûb, yâ ʔalb lâ tâḥzan.”

Deux individus, compagnons fidèles de débauche et de tous les excès, (on dirait deux derrières dans le même pantalon), se trouvent ensemble dans un cabaret. L'un, ayant déjà bu son soûl, est ivre mort; l'autre se tient encore debout. Deux passants les voient dans cet état, et l'un dit à l'autre: „celui-ci est plus sage que celui-là” — l'autre répond: „tous les deux se valent: de la m.... à la petite pierre, ne soit pas triste, ô mon cœur.”

La portée de ce proverbe ressort clairement de cette explication, vraie aussi bien en Syrie qu'en Egypte.

Vulgairement قَيْل est, le plus souvent, changé en فَيْل: فَيْس, فَيْس, فَيْس, avoir les dents agacées, Gaw., Hata 156; سَيْن : حَزَن, لِحَق : خَيْرِي : لِيَزَم : كِرِه : دِفِي ;

Gaw., o. c., p. 156; **شَرِك**; **ضَحِكَ**, M. el- M. s. v., etc. De même **مِشِي**; **دِرِي**; **ي** [V. n° 14]; **فَعِي** et **فَعَر** avec le *moḍâre* en **ي** [V. n° 14]; **هَفِي**, ibid. [Kitâb el-faṣîḥ, p. 19 et suiv., et s.]; ainsi que **فَعَل** et **فَعِل** avec le *moḍâre* en **و** ou **ل**: **سِهَل**; **رِخَص**; **رَكِب**; **قَدِر**; **مِسِك**; **كِرِم**; **فِقِر**. Lorsque ces verbes ont la forme **عَعَل**, la première radicale garde le *fatḥa*: **وَصِل**; **يَرَجِع**, **رَجِع** [Gaw., o. c. p. 156]. Obs.: **عَقِل**; **عَرَف**; **عَرِق**, **وَصِل**; **يَرَجِع**, **رَجِع**; cf. Goldziher, Z. D. M. G., XXXIII, 612. Ces règles ne sont pas absolues. — **طوب**, petite pierre, du copte τωβι, brique. Tanṭ., p. 129, l. 9. Spitta, Gramm., p. x. Hitzig, Z. D. M. G., IX, p. 769. — **خبث** pour **خبس**. — On dit **لَحْمَتُهُ مُسْتَوِيَةٌ**, sa chaire est cuite à point, de quelqu'un qui est arrivé au dernier degré de l'ivresse. Le féminin devrait être **مُسْتَوِيَةٌ**; tous les participes de cette forme présentent la même anomalie: **مَرَاةٌ مُسْتَكْفِيَةٌ**; **قَصَّةٌ مُسْتَوْفِيَةٌ**.

Pour bien comprendre ce proverbe, il faut savoir que les Orientaux, après avoir satisfait leurs besoins naturels et manquant d'eau, se servent d'une pierre pour se nettoyer, soit de l'un, soit de l'autre côté. Cela est même d'obligation canonique pour les musulmans. On l'appelle **استنجاء** ou **تَنْبُل** (vulg. **تَجْمُر**). Le rite *sâfi*¹ prescrit: **وَيُسْتَحَبُّ أَنْ يُسْتَنْجَى بِالْحِجَارَةِ ثَمَّ يُتْبَعُهَا بِالْمَاءِ وَيَجُوزُ أَنْ يُقْتَصَرَ عَلَى الْمَاءِ أَوْ عَلَى ثَلَاثَةِ أَحْجَارٍ**². **وَمِنْ ذَلِكَ قَوْلُ الشَّافِعِيِّ وَاحِدٌ بِوَحْدٍ**. **عَسَى-سَارَانِي** dit: **الاستنجاء بثلاثة أحجار وإن حصل الإنقاء بدونها مع قول مالك وأبي حنيفة بجواز الحجر الواحد إذا حصل به الإنقاء**³. On voit donc que les docteurs de l'Islâm ne sont pas bien d'accord sur le nombre de pierres qu'il faut pour cette importante

1) Jurisprudence musulmane, rite Chaféite, p. ٣, publ. par Mr. Keijzer, dont la traduction n'est pas ici très-exacte.

2) **عَسَى-سَارَانِي**, Kitâb el-Mizân, éd. Caire, I, p. 134.

opération, mais celui qui a tant soit peu voyagé dans les pays musulmans a pu constater de ses propres yeux que c'est plutôt la décision du *Saïfî* qui est adoptée, et que même souvent les musulmans confondent la *toûbi* avec le mur.

XXXVII.

الدبة شقت كرشها ما ضرت ألا نفسها

Ed-dàbbi šàkḳet kâršhâ ma ḍârret illâ nêfshâ.
La monture se creva le ventre: elle ne nuisit qu'à elle-même.

Mâatalan wâḥed mouḡàouwaz àḡa laḥàtta yit'âš-šâ wa ḥaṭṭètlou mârtoḡ eṭ-ṭabîḡ lākāh mâleḡ àou ḥeùlou biziyaḍi wa yîmsik es-skāmli ou eṣ-ṣidr ou yikoùbb koull illî alèhâ. Min yinḍàrr, hoùwî walâ hîyâ? — ou teḡoùllou hîyâ el-mâtal.

Un mari rentre pour dîner. Sa femme lui sert le manger qu'il trouve ou trop salé ou trop doux. Il prend alors l'esca-beau et le plateau et renverse sur elle tout ce qu'il y a dessus. Qui se fait du mal, lui ou elle? — Sa femme lui dit alors cela,

Le proverbe s'applique à celui qui, dans l'excès de sa colère, casse ce qui lui est utile.

دبة, v. n° 1, 48 et 109. — La سكملة ou سكملا est un haut esca-beau polygone en bois sur lequel on place le صدر [ou سدر], plateau en cuivre. Les skamla se font à Damas et à Betlahem; elle sont incrustées, mouṭa'°am, de nacre. Les paysans se contentent d'une petite table de la grandeur de la skamla [= koursî, Jér. et Eg.] et d'un plateau en paille tressée, فرش قش, v. n° 46, 124. Lane, M. E., I, p. 152. Skamla est écrit par les puristes إسكملة, forme que le peuple, qui prononce très-bien

deux consonnes initiales, n'emploie pas. Ce mot, qui se trouve également, avec l'objet qu'il désigne, chez les Turcs et les Persans, vient du latin *scamnum* [it. *scanno*] par l'intermédiaire du grec *σκαμνί* ou *σκαμνιον*. •Fleischer, *Observ. Suppl.* Dozy, p. 7. — *صدر*, pl. *صدور*, comme *جسر*, *جسورة*; *حُرْز*, *حُرْزَة*, amulette; il peut être plus ou moins grand et ne sert que pour l'usage indiqué et les sucreries. *Gloss. Hab.*, p. 14, l. 13, où *الصدر* a cette signification.

XXXVIII.

أنا وحيّ على ابن عمي وأنا وابن عمي على الغريب

Ànâ ou hêyi 'alâ ibn 'âmmî wa ànâ ou ibn
'âmmî 'alâ ʿel-ṛarîb.

*Moi et mon frère contre mon cousin; moi et mon cousin
contre l'étranger.*

Izâ lâkêt hêyi 'ammâl bithânaḵ hoû ou ibn
'âmmou, fa ànâ ma' mîn biddî îgî ànâ? — bigî
ma' hêyi 'alâ ibn 'âmmî; wa izâ lâkêt ibn 'âmmî
'ammâl bithâniḵ ma' wâhed ṛarîb, fa ànâ bigî
ma' ibn 'âmmî 'alâ el-ṛarîb hês innou ḵarâibi.

*Si je trouve mon frère en train de se chamailler avec mon
cousin, pour qui dois-je tenir, moi? — je tiens pour mon frère
contre mon cousin; et si je trouve mon cousin en train de se
quereller avec un étranger, je tiendrai, moi, pour mon cousin
contre l'étranger, parce que celui-là est mon parent.*

Le proverbe signifie que l'homme prend le parti de celui ou
de ce qui lui convient le plus, qui le touche de plus près. Les
Orientaux tiennent beaucoup à la parenté, même aux degrés.

les plus éloignés. — **ابن عم** veut aussi dire: le fils de mon beau-père, mon beau-frère. **بي** et **خي**, pour **أخ** et **أب**, sont tout aussi fréquents qu'a h h et a b b [cf. kitâb el-faṣîḥ, p. 36]. **أبو** et **أخو**, formes primitives, sont également usitées. V. n° 150.
S. = Eg.

.XXXIX.

كُلْ لَحْمَ زَيْدِكَ وَلَا تَعْتَازَ الْقَصَّابَ

Kâl laḥm zindak wa lâ ta'tâz el-ḡaṣṣâb.

*Mange la chaire de ton poignet et tu n'auras pas besoin
du boucher.*

Souf, ḥâyda biyâ'ni 'alâ siklèn: îsterîl èntî biidak wa lâ taḥtâg ilâ řèrak — ou el-laḥḥâm izâ kân 'adoûak ou mâ fiś řèrou fi-l-bâlad wa lâ boudd minn el-làḥēm, tištērîlak ḡarḡoûr ou tîdbaḡou fi bêtak wa lâ tîs'al 'ann el-laḥḥâm.

Vois-tu, ce proverbe a deux sens: travaille de ta main et tu n'auras pas besoin d'autrui — et si le seul boucher de la localité est ton ennemi et que tu ne puisses te passer de viande, achète-toi un petit agneau que tu égorgeras à la maison, et tu ne te soucieras pas du boucher.

J'inscris ces deux sens sur le compte de mon explicateur.

Le **قصاب** est ainsi appelé, parce qu'il sépare en coupant les os de la viande. Ce mot n'est usité qu'à Damas. **قَرْقَر**, petit agneau. (V. Soc., n° 547, où il y a ḡarḡoûr). V. n° 71.

XL.

كُلُّ الدُّرُوبِ تَوْدِي عَلَى الطَّاحُونِ

Koull ed-douïroub tewâddi 'a-ṭ-ṭaḥouñ.

Tous les chemins conduisent au moulin.

Iza kân etnèn mâsiîn sâwâ wâ heyḏâk bèddou rôḥ 'alâ dârb wa heyḏâk bèddou rôḥ 'alâ dârb tânî wa ed-darbèn binèffidoû 'alâ fard màṭraḥ bekoullou [ou bekoûloû] labâ'ḏhom: „mëlîḥ! inn kân minn hân willâ minn hân 'alâ ḥâddin sâwâ [=على حدٍ سوا], etnènhom biwâṣṣiloû labètna.”

Deux individus se promènent ensemble. L'un veut prendre par un chemin, l'autre par un autre. Comme les deux chemins aboutissent au même endroit, l'un dit à l'autre: „N'importe! par ici ou par là, ça revient au même: tous les deux chemins conduisent chez nous.”

Après beddî et beddou, le ḥarf el-moḏare^c de la troisième personne du singulier du verbe concave suivant, ainsi que des verbes des formes يَفْعَل et يَفَاعِل, est, le plus souvent, supprimé; p. ex.: anâ beddî bî°, je veux vendre; hou wâ beddou ḥèyyil, il veut faire galoper son cheval, le lancer; mâ biddî ḥâlifak, je ne veux pas te contrarier. — فرد a en Syrie le sens de même = seul; p. ex.: à'mil koullou fard wâḥdi, fais tout à la fois = bifard marra; hayḏa fard ṣaḥṣ, c'est la même personne; 'andî fard wâḥdi, mi è tutt'uno, mi fa lo stesso. تَبَقَّلَا بَيْنَ يَدَيْهِ وَقَالَا لَهُ, ils lui tinrent le même langage; Benî Hilâl, p. 3, éd. Beyrouṭ. Pour d'autres exemples, voir Goldziher, Z. D. M. G., vol. XXXV, p. 522.

Ce proverbe correspond à celui de presque toutes les langues européennes: tout chemin mène à Rome. Comme pour la chré-

tienté „la Ville éternelle” était un but de voyage auquel se rendirent les fidèles, le moulin est pour les paysans syriens le but le plus important; plusieurs d’entre eux n’ont jamais fait d’autre voyage que celui-là. On ne connaît pas ce proverbe en Egypte par la simple raison qu’il n’y a pas de moulins comme en Syrie, si riche en cours d’eau.

XLI.

البستان للبستاني والحمام للحمامي والشحطور
إلى الرئيس

El-bistân la-l-bistânî wal-ḥammâm la-l-ḥammâmî
waš-šaḥtoûr ilâ -r-rèyyis.

*Le jardin est au jardinier, le bain à l'intendant, la barque
au capitaine.*

El-bistânî bitsàrraf fî-l-bistân mitl mâ bërîd
wa lâ biḥàllî el-mo‘àllim yâ‘rif soû bebî° minn
el-fawâkî [n° 98] wa beḥeùtṭ fî gèbtou; izâ bâ°
miyye ou ḳàllou ḥamsîn ḳours soû bi‘àrrifou la-
mo‘àllim: kaïnnoû hoûwî šāḥeb el-bistân — ou el-
ḥammâmî mitl bâ°dou — ou souṛl es-šaḥtoûr ou
madāḥîlhâ mâ bîyâ‘rif fîh illâ er-rèyyis: mitlî
ânâ: ‘aṭèt es-šaḥtoûra ẽmtâ‘ẽti ilâ ḥèyyî ou anâ
râïb šaharèn, fa izâ dàḥḥalet alf ḳours ou ḳàllî
mitèn soû bi‘arrifnî, ma ṭallâ‘t ‘alâ ḥasâbou.

*Le jardinier dispose du jardin à son gré, ne laissant pas
le maître savoir ce qu’il vend en fait de fruits et mettant en
poche. S’il vend pour cent piastres et lui dit cinquante, com-
ment le maître le peut-il savoir? C’est comme s’il était lui-même*

le maître du jardin. — Il en est de même de l'intendant du bain. — Les affaires de la barque et ses recettes, il n'y a que le capitaine qui les connaisse. Comme moi, par exemple: j'ai consigné ma barque à mon frère, pendant que je suis absent deux mois; or, si elle rapporte 1000 piastres et qu'il en dise 100, qu'est-ce que j'en sais, moi? — je n'ai pas regardé ses comptes.

Les locutions: *šoû bi'arrifni, shoû bi'arrifak* etc. sont très-communes pour: *šoû bà'rif, shoû bêtà'rif* etc.; propr., quoi me, te fait savoir? V. p. 34. — On observera le **J** devant *mo'allim*. C'est que, dans la langue vulgaire, lorsque l'accusatif du pronom personnel est suffixé au verbe transitif et suivi d'un بيان de ce même pronom, on exprime ce *bayân* avec **J**, ou avec **الى** devant un pronom personnel; par exemple: *anâ beheùbbou kêtîr laḥèyyî*, j'aime beaucoup mon frère; *entâ touṣsêlhâ laṭ-ṭàwouli?*, est-ce que tu veux laver la table, toi?; *entî shoûftou laḥèyyî*, as-tu vraiment vu mon frère?; *hoûwâ bi'azzibhâ laoûmmou dâïman*, il fait toujours des misères à sa mère; *Mihâîl beheùbbnî illi ketîr*, Michel m'aime beaucoup. C'est dans ce cas que cette construction est la plus fréquente; je l'ai rarement observée sans le pronom. C'est **اللام الزائدة المعترضة** qui se rencontre quelquefois dans la langue classique, où cette tournure est pourtant considérée comme mauvaise. On peut lui comparer **اللام لتقرية العامل**. Beyd., I, p. 346, l. 11; p. 462, l. 1. M. el-M., s. v. 'Arâni, VII, p. 9. Nöldeke, Syrische Gramm., § 287. Idem, Neus. Gramm., p. 332. Socin et Prym, Dialecte de Toûr 'Abdîn, passim. Cf. l'ital.: *egli mi ama molto a me*; également l'espagnol. V. n° 102. — مائة pour مئة; Gawâlîkî, Haṭa, p. 152. V, n° 91.

La Syrie possède de superbes jardins d'orangers, dont les

principaux se trouvent à Jaffa, Saydâ, Tripoli et Damas. Chaque jardin a son jardinier, qui doit, de préférence, être marié. Il prend comme gages, p. ex. à Saydâ, 5 karârîṭ, soit 5 parts sur 24, du revenu du شَجَرِيَّة, arbres fruitiers, mais la moitié du اَرْضِيَّة, plantes potagères. Autrefois, il prenait le quart du šağariye. L'horticulture, du reste, n'est pas très-avancée en Syrie. اَرْضِيَّة signifie aussi *grand pot de chambre en terre cuite*, et en Égypte *droit de magasinage*.

XLII.

طُولُ عُمْرِكَ يَا زَبِيبَةَ بِطِيزِكَ قَلْعُودَةَ

Toûl 'eûmrik, yâ zëbîbi, biṭîzik hal-'oûdi
*Toute ta vie, ô grain de raisin sec, tu portes ce pédoncule à
 ton derrière.*

Izâ kân el-insân 'adîm el-mouroûi ou mâ béd-
 dou yig'iz ḥâlou minn koûtrat el-hâmâli ou el-
 kâsal bekoûloû hàydâ.

„On le dit à quelqu'un qui est indolent et ne veut se déranger à cause de sa grande insouciance et de sa paresse.”

Pour bien comprendre ce proverbe, qui s'applique au fainéant indolent, il faut savoir qu'on laisse toujours en Orient les petits pédoncules des raisins secs adhérer au fruit. Ce n'est qu'en les employant dans le ménage qu'on les nettoie.

Toûl 'eûmrik yâ zëbîba ou fi ṭîzik el-'oûd, Eg. Soc., n° 89.

XLIII.

البيت يلي ما فيه دَخْنَة ما فيه رَحْمَة

El-bêt yalli mâ fîh dàhni mâ fîh ràhmi.

Dans la maison où l'on n'offre pas à fumer, il n'y a pas de compassion.

Insân izâ rāh la'and tãni insân šaḥēbou mā 'abbālou nēfes ou mā gāblou sigāra fa yamidd idou ilā gēbtou ou yisil el-kīs wa yiloūff sigāra wa yā'tīber šaḥēbou innou ḥasīs wa ḵalīl er-rāhmi.

Si un homme va chez un autre, son ami, sans que celui-ci lui bourre un nârguilet, il met la main dans sa poche, sort sa blague à tabac et roule une cigarette, tout en considérant son ami comme chiche et peu compatissant.

On sait que les Orientaux fument beaucoup. Les auteurs arabes prétendent que le tabac a été introduit en Orient quelque peu avant le commencement du XVII^{ème} siècle. Ne fut-il pas en usage dans l'Arabie du Sud avant ce temps? J'ai des raisons de le croire. La plante est indigène dans le sud de l'Abysinie. Jusqu'à il y a une quarantaine d'années le nârguilet moderne de verre était inconnu. On se servait alors des gāzi. Nârguile et sīsī sont synonymes et désignent, tantôt tout l'appareil, tantôt le flacon de verre seul. Ces deux mots sont d'importation persane. La partie supérieure du nârguilet s'appelle قَلْب, et le fourneau راس. Le nom de جَوْزَة s'applique à la pipe, lorsque le vase à eau est, soit en vraie noix de coco, soit imité en cuivre, comme à Damas. Elle peut être fixée debout, sur un trépied en métal, avec son tuyau de cuir, nabrig ou narbig, ou bien portée à la main, ayant un tuyau de roseau, قَصْبَة, chez les Bédouins بَرَبْر. Cette dernière forme est encore

très-commune chez les paysans de la Syrie et de l'Egypte, où l'on ne comprend pas bien le mot *nârguilet* ¹⁾. La portion de tabac nécessaire pour une fois est appelée *كُفْس*, en Egypte *تعبيرة*. On dit en Egypte: *املي لي تعبيرة*, et en Syrie: *عبي لي كفس*, bourre-moi une pipe; propr., la quantité qu'il faut pour remplir une pipe (*التعبير*) ²⁾. Les Syriens disent: *شرب دُحَان* ou *تتن* (turc *قوتن*); les Egyptiens n'emploient que le premier mot. La pipe proprement dite, au tube de bois plus ou moins long, porte les noms de *ماسورة* [Fleischer, Z. D. M. G., XII, p. 334, où l'étymologie en est donnée], *قَصْبَة* et *قَصِيْبَة*, qui véritablement ne désignent que le tuyau. Il faut bien distinguer le toutoun ou *dohân* d'avec le *toûmbak* (à Damas *toumbâk*): le premier sert pour les *kaşbi* et pour en faire des cigarettes; le dernier ne s'emploie que pour le *nârguilet*. Les paysans, ne trouvant pas à acheter du *toûmbak*, qui vient de Perse et se vend assez cher, fument le toutoun de leur pays, en le mêlant avec du *dibs*: *yisroboû toutoun mou-dèbbas*. Les tabacs de Syrie sont excellents. Seulement, depuis que le gouvernement les a fortement imposés, la culture en a sensiblement diminué, au préjudice du Trésor. Les noms de *Korânî*, *Gébalî* et *Lâtķîye*, employés dans le commerce, surtout hors de la Syrie, sont de pure convention. Le district d'el-Kouira ne saurait guère fournir tout le tabac qui en porte le nom. Les Arabes aiment que le tabac soit fort, *hâmi*, et pétillant, *yisarkit* ou *yil'ab*, ce qu'on produit en fumant la terre avec de la fiente de chèvre. Concernant les idées que les musulmans se font sur l'emploi du tabac, voir les commentaires de Mas'oud ibn Hasan el-Kanâwî sur *Lamiyat* d'Ibn el-Wardî, p. 32, éd. Caire.

1) La description de Lane à ce sujet n'est pas très-exacte.

2) *عبي لي الابرة*, Eg. = *الضم لي الابرة*, Syr., enfile-moi l'aiguille.

La première chose qu'on offre dans une maison orientale, quelque pauvre qu'elle soit, est le tabac avec le café. Il serait honteux de ne pas satisfaire à cette loi de l'hospitalité. Il est reçu de demander du tabac à une personne, et l'on peut sans façon prendre la blague du premier venu pour se faire une cigarette. En Orient, le tabac n'est et ne doit jamais être refusé. Ne pas en offrir serait une impolitesse dont un Arabe ne voudrait pas se rendre coupable. Voilà pourquoi notre proverbe trouve dans les pays orientaux sa juste, sa vraie signification.

S = Eg.

XLIV.

دُخَانٌ يَغْمِي وَ لَا بَرْدٌ يُضْنِي

Dohhànoun yà'mi wa là bàrdoun youḡni.

Fumée qui aveugle vaut mieux que froid qui rende malade.

J'ai aussi entendu prononcer دُخَانًا et بَرْدًا, ainsi que دُخَانٌ et بَرْدًا. Voir Spitta-Bey, Gramm., p. 147.

Fellâḥ izâ kân gâi minn el-ḥàḵli 'ala-l-bêt bourdân ou sâf el-mâḵdi ḥâmiḍi sâ'al àhlou: „lès mâss moussa'alîn en-nâr"? taḵoullou mârrou: „minn ed-dohhân, ḥèys innou el-ḥàṭab àḥḍar," wa bigâ-wibhâ hoûwi ḥâyḍâ el-mâtal.

„Un paysan, rentrant gelé du champ, trouve le feu de l'âtre éteint et demande à sa famille: „Pourquoi n'avez-vous pas allumé le feu?" La femme lui répond: „A cause de la fumée, parce que le bois est vert." Il répond alors par ce proverbe."

Ce proverbe est la propriété exclusive des paysans, comme nous allons le voir. J'en pris note dans un village, situé sur le

Ġebal es-Şâfi, dans le sud du Liban, et je demandai au paysan qui s'en servit: „Kêf tâ'meloû èntoû fi-š-siti minn sân el-ḥaṭab, comment faites-vous en hiver pour le bois?" Il me répondit: „ṭâouwîl rôḥak, yâ mō'allimî, te'ḥkîlak koullou minn douḵḵ-douḵḵ las-salâm 'alêk: biougoûd inn et-telg kêtîr 'ândnâ wa el-ḥaṭab ougoûdou ḵalîl minn en-nâdir illazî biḥroḡ minn el-bêt fi-siti el-kêtîr, fa nâḥnâ nîmâouwin el-ḥaṭab minn iyyâm es-ṣêf ḥattâ yîs'al mâ'nâ ou mēnhâmmilou ḥâmlî 'alâ-d-ḡâhr âou ḥaml 'alâ-d-dēbi ou net'âzzab kêtîr bitaṣḵifou ou taḥṭîbou bil-fâroû'a ḥousoûṣan izâ kânet el-ḵarṭa ṛalîḡa (=ṛalîza) ou âḥsan ḥaṭab 'ândanâ es-sindiyân."

„Aie patience, mon maître, et je te raconterai tout, d'un bout à l'autre: la neige étant abondante chez nous et le bois exigü, il est rare qu'on sorte de la maison pendant les grandes pluies. Nous faisons donc notre provision de bois en été, afin que nous puissions l'allumer, et nous le chargeons en fardeau sur le dos ou sur l'ânesse. Nous peignons beaucoup à abattre les branches et à les couper en morceaux (en bûches) avec la cognée, surtout si le bloc est gros. Le meilleur bois chez nous est le chêne."

طَوَّل رَوْحَكَ, pour دُخَانَ; v. Kitab el-faṣîḥ, p. 36. —, مِنْ دُخَى دُخَى لِلسَّلَامِ عَلَيْكَ. Cette locution proverbiale, très-usitée par le peuple, signifie mot-à-mot: depuis le bruit qu'on fait, en frappant légèrement à une porte, jusqu'à la salutation: sur toi la paix! En Orient, on ne doit jamais entrer dans une maison sans frapper dans les mains ou à la porte, afin que les femmes puissent avoir le temps de se retirer; cf. Korân, Beyḡ., II, p. 20 et 31. Cela s'observe même chez les chrétiens, et à Damas on ne peut rendre visite sans se faire annoncer d'avance par un domestique. Un poète a dit:

أَخْلَقُوا بِأَيْتِكُمْ مَحْفَافَةً وَإِشْءَ أَلْفِ دُخَى دُخَى وَلَا سَلَامٌ عَلَيْكُمْ [خَفِيف]

„fermez-vos portes, par crainte d'un intrigant : mille coups à la porte, mais pas un es-salâ mou 'aleykom," c'est-à-dire: il vaut mieux laisser le monde frapper à votre porte fermée que d'avoir à saluer, en l'ouvrant, un malveillant. M. el-M. Dozy, Suppl., s. v.. Burckh., n° 1. Les Kesrouâniens, qui affectionnent beaucoup la désinence en *s*, comme nous le verrons dans un prochain volume, disent **من دُقْ دُش**. Cf. Hafâgî, p. ٢٨, sous **باب**. On sait que c'est ce petit mot qui joua pour el-Halîl, dans la systématisation de la métrique, le même rôle que le lustre du dôme de Pise pour Galilée, dans l'invention du pendule. — Dans la langue vulgaire, on entend par **حِمل** ce qu'on charge sur une bête de somme, une *somme*, tandis que **حَمْلَة** signifie le fardeau qu'on porte sur le dos. V. Laff el-Kimât, p. 58. — Le peuple appelle l'ânesse *dê bi*. C'est bien ainsi qu'on prononce et qu'on écrit [دَبِيَّة], en le distinguant de *dâ bbi* [دَبَّة pour دَابَّة, v. n° 109], monture en général. M. el-M. dit à propos de **دَابَّة : واكثر العامة**; d'après lui, on dirait donc **يخصونها بالانان ويخففون الباء**, mais tous les paysans que j'ai consultés exprès à ce sujet m'ont prononcé *dê bi*, en l'appliquant seulement à l'ânesse. Je n'y vois, du reste, que *dâ bi* avec un fort *imâla*, comme dans **دين** et **دان**, n° 35, 56. — **جَمِيع** et **جامع**, n° 35; **عيب** et **عاب**, n° 35, 56. — **قَرْطَة**, cognée dont on se sert pour la coupe du bois. — **سِنْدِيَان**, Gloss. Hab. 23. gros bloc de bois non encore travaillé.

Le froid peut être très-intense en Syrie, surtout dans la Montagne, où les paysans tâchent de leur mieux de s'en garantir. On fait le **مَوْقِدَة** au milieu de la chambre, et on lui ajoute par devant un **مَضْطَبَة**.

Les parois du *mâkdi* sont hautes d'environ 30 centim.; le *harf* a 10 centim. de hauteur. On allume d'abord le bois dans

1) Voir pour la forme le glossaire, s. v..

le mākdi; lorsqu'il est devenu bien incandescent, mata mā gām mar, on le tire dehors sur le maṣṭaba, et on le remplace par d'autre dans le mākdi. Afin de faire sortir la fumée, on ouvre, pour l'hiver, un trou, noukb, „grand comme un ər-rif", au plafond, ce qui n'empêche pas que le bois du plafond ne soit tout-à-fait noir. Les paysans prétendent même que la fumée conserve le bois, qu'ils badigeonnent souvent exprès avec un vernis noir qui le rend tout-à-fait luisant. Aussitôt que l'hiver approche, on ferme soigneusement toutes les ouvertures, ne laissant praticable qu'une seule porte. La chambre étant toujours pleine de fumée, il est impossible d'y rester, si l'on n'y est pas habitué. J'ai vu des paysans au Gebal el-Kouds ne porter, par une journée d'hiver des plus froides, qu'une seule chemise. Je ne comprends pas comment ils peuvent résister à un froid qui ressemble à celui que dépeint le poète:

وَلَيْلَةٌ قُرَّ يَصْطَلِي الْقَوْسَ رُبُّهَا * وَأَشْهُمَةُ اللَّاتِي بِهَا يَتَنَبَّلُ [طويل]

„dans mainte soirée de gelée d'hiver, le maître se chauffe auprès de son arc et de ses flèches, par lesquelles il fait voir sa valeur." (Mouḥāḍarāt el-oudabā, Vol. II, p. 325, éd. Boûlāḳ ¹⁾), mais ils répondent comme le Bédouin: „comment ne pourrait supporter le froid celui dont la nourriture est le vent, le flambeau le soleil, et le toit le ciel." C'est à ce point que le gouvernement les a réduits.

En Egypte, où, au moins jusqu'à ces dernières années, le froid était inconnu, ce proverbe n'a pas d'emploi. On y dit seulement: ذُخَانُ الْقَرِيبِ يَغِي.

¹⁾ C'est, d'après les Arabes, ce qui a été dit de plus éloquent sur l'intensité du froid.

XLV.

من خلف ما مات

Minn hâllaf mâ mât.

Celui qui laisse après lui des fils n'est pas mort.

Insân izâ mât wa illou oûlâd şoubyân wa dâi-man yibkoû 'alêh biġi wâhed şahèbbhom yiķoûl-loûhom: „Allâ” yèrhamou, ismou bâ'dou hèy”.

„Si un homme meurt laissant des enfants mâles qui le pleurent toujours, un ami à eux vient leur dire: „Que Dieu l'ait dans sa miséricorde; son nom est encore vivant!”

On prononce Allâ, sans *h*, et Allâh, avec le tafhim. Voir pour la première forme un exemple dans Hâfiz, éd. Brockhaus, n° 109, v. 4. Dans l'exclamation si commune yallâ!, allons! vite!, je suis porté à voir le دَعْرِى الْجَاهِلِيَّة, comme dans ce vers:

فَعَيْرٌ نَحْنُ عِنْدَ النَّاسِ مِنْكُمْ * إِذَا الدَّاعِي الْمُرْتَبُّ قَالَ يَا [وَأَخِر]

„et nous valons plus que vous auprès du monde, lorsque le crieur qui appelle instamment dit yâlâ.” Voir Fleischer, Beiträge, V, pp. 65,65. Meyd., I, p. ۲۲۲. Freyt., I, p. 453, l. 9. Par le fréquent emploi, yâ est devenu bref, et le lâ m a été redoublé: prononciation d'autant plus facile à être adoptée que le peuple y croyait voir le nom d'Allâh. Je n'ai jamais entendu yallâh!, ni yâ Allâ!, employé dans ce sens.

Mîn hâllif mâ mâts, Eg.. Burckhardt, n° 625.

XLVI.

كُول مَا تَشْتَهِي نَفْسَكَ وَالْبِس مَا يَلِيْقُ لِلنَّاسِ

Koul mā tîstahî nèfsak wa ilbis mā yelîķ laën-nâs
[ou lal-nâs]

Mange selon ton appétit, et habille-toi comme il convient au monde [convenablement].

Insân izâ kân gâi ‘alâ bâlou soûkkar yâkol harroûb? — lâ’! yâkol soûkkar; wa izâ kân gâi ‘alâ hâtrou mougâddara âou maḥlouṭa âou rištâyi, bîyâkol laḥm? — lâ’! — ou el-mâra, izâ libîset rig-gâi mâss lâîķ laën-nâs, wa bî‘âksou. Mâtalan ânâ, morâni ḥeur, bēddî ilbis bâdli âou lēffi ḥâdra, bikoûn lâîķ lin-nâs hàйда?

Si la fantaisie prend à quelqu’un de manger du sucre, est-ce qu’il mangera du caroube? — non! il mangera du sucre; et s’il a envie de mougâddara ou de maḥlouṭa ou de rištâyi, mangera-t-il de la viande? — non! Il ne convient pas pour le monde qu’une femme s’habille en homme, et vice versa. Comme moi, par exemple, qui suis Maronite pur sang, si je voulais [j’allais] mettre un habillement vert ou un turban vert, est-ce que cela serait convenable pour le monde?

On voit bien par cette explication que mon interlocuteur était paysan, habitué aux différentes gourmandises qu’il énumère. Je lui confierai le soin de les décrire lui-même:

1° Mougâddara:

Begîboû el-‘âdas binakḳoûh; minn bâ‘d mā tîshon el-mây bisâḳḳiṭoû el-‘âdas fî ṭângara hâttâ yîstēwi ou begîboû boûrroul ou biḥeuṭṭoûh fâķ el-‘âdas tayîstēwi sâwâ, ou begîboû zèyt ou bâṣal ou bîfromoû el-bâṣal ma‘ ez-zèyt ou bîyeḳloûh

‘alā-n-nār ḥàttā yaḥmàrr fi ṭawāi ou ba‘dèn ya-
 heuṭṭoûh fâḵ eṭ-ṭabîḥ ou yiḥarrikoûh bil-mouṣ-
 rafi ou yîtrokoû eṭ-ṭàngara heûssa [حصة] kalîli
 ‘alā-n-nār ḥàttā tînsaf mâyétoû ou bîyâkoloûha.

*On prend des lentilles, et on les épluche. Lorsque l'eau est
 chauffée, on met les lentilles dans la casserole [et on les y laisse]
 jusqu'à ce qu'elles soient cuites. On prend après du bourroul
 qu'on met sur les lentilles, pour que cela cuise à la fois. Puis,
 on hache de l'oignon qu'on fait frire au feu dans une poêle
 jusqu'à ce qu'il devienne rouge; on le met dans la marmite, et
 l'on remue avec la louche. Sur cela, on laisse la marmite au feu
 un petit moment, afin que l'eau sèche, et on mange la mou-
 gaddara.*

On dit قلى et قلى, frire. — طراية, ou طراة, est le turc تارة
 = arabe مقلية, ou مقللة. — طبيح, ou طبخة: ce qu'on cuisine
 au feu, de n'importe quelle nature. Le dernier mot signifie en
 outre: mets, plat. Cf.: لا يقال لحمٌ قديرٌ إلا إذا كان معالجا. Fikḥ el-louṣa, p. 9; ‘Anḥoûrî, Kanz en-
 nâzim, éd. Beyr., p. 106. Le mot طبيح a reçu une acception
 bizarre en Egypte; on y dit: foulân deh yâkol ṭabîḥ: un
 tel est maquereau. Dans son sens primitif, il y est remplacé
 par طعام, [pr. ṭou‘âm]. Des Egyptiens m'ont assuré que ce
 mot est tellement sale qu'on ne pourrait pas l'employer même
 en écrivant ¹⁾. On entend souvent les enfants dans les rues
 lancer des invectives, telles que: yâ ṭabîḥ, yâ ma‘àrraṣ!
 Excentricité de langage qu'on retrouve dans toutes les lan-
 gues. — تنجرة = طنجرة.

¹⁾ Mr. Spitta-Bey, à qui je montrai ce proverbe au Caire, écrivit
 cependant à la marge: „ce n'est pas si sale que cela!”

2° Ristâl.

Yiḥeùtṭou el-‘âdas ‘alâ-n-nâr wa gîboû (= yigî-boû) ṭahîn ya‘gînoûh mitl el-ḥoubz ou ba‘dên yiroukkoûh ou yilouffoûh ou yikaṭṭe‘oûh bis-sekkîn wa yiḥeùtṭou el-‘agînât ‘alâ farâs ḥâsâb wa yiḥfo-koûhom yâ‘nî yifarridoûhom biasâbî‘hom laḥattâ yitfâllatoû minn bâ‘ḍhom wa yiḥloṭoûhom ma‘ el-‘âdas wa ba‘dên begîboû kouzbara wa bâṣal yifromoûhom wa yikloûhom ma‘ ez-zèyt wa yifarri-roûhom fâk eṭ-ṭabîḥ.

On met les lentilles au feu, et l'on prend de la farine dont on fait une pâte, comme pour le pain. On amincit après cette pâte dont on forme des rouleaux qu'on coupe avec le couteau en petits morceaux. On met ces morceaux de pâte sur une tablette de bois, et on les remue avec les doigts, afin qu'ils se détachent les uns des autres. Ensuite, on prend de la coriandre et de l'oignon hachés qu'on fait frire avec de l'huile et qu'on verse sur le mets qu'on accommode.

رشته, رشتاية, رشتاة; le Kâmoûs et M. el-M. donnent aussi رشيدية, nom qui est inconnu au peuple. Ibn Baṭ., II, p. 366. C'est le persan رشته, fil, et pourrait se traduire par *tagliarini*, *maccaroni*. Les Persans et les Turcs ont enrichi la cuisine arabe, en elle-même assez pauvre, d'une foule de plats. La désinence ية — s'applique avec prédilection aux noms de mets: لبنية¹⁾: du koubbi avec du lait aigre et du riz; محلبية: lait, dîbs et riz pillé; قيطلية: lait, sucre et riz; أسنانية, sucrerie, faite de blé, sucre et amande, qu'on envoie aux amis, lorsque l'en-

1) M. el-M. a à tort لبنية. Je fais observer que le second volume de ce dictionnaire n'a pas été corrigé par Seyḥ Nâṣif el-Yâzî; il est moins bon que le premier. لبنية peut être grammaticalement juste, mais on ne le dit pas; v. n° 93.

fant commence à faire ses dents; cf. حَنْجَبِيَّة, class., tripe de chameau farcie. — فَرَش, v. n° 124, est la tablette ronde de bois, au bord relevé, où l'on met le pain à envoyer au four, et que les vendeurs de pain, de ka^ck etc. portent sur la tête. طَرَحَة est la planche longue dont se sert le farrân pour y mettre le pain; cf. Wetzstein, o.c., p. 517. — حَفَق, o, veut dire dans le langage des boulangers: travailler la pâte après le pétrissage [ʿa ġ n] pour la rendre plus souple, à l'usage de certaines pâtisseries. Il faut que la pâte retombe par fils [yiḥèy-yiṭ], lorsqu'on la relève avec les mains. Le تَفْرِيد est l'action de saisir les morceaux coupés avec les deux mains, tournées l'une contre l'autre, et de les décoller en les remuant. Ma traduction ne rend qu'imparfaitement ces opérations.

3° Maḥloûta.

Yiḥeùtṭou el-ʿâdas ou el-foûl sâwa wa yegîboû es-soulk ou yifromouh ou yiḥeùtṭouh biṭ-ṭàngara wa yikàlloû el-bâṣal bizèyt yikfoutouh fâk eṭ-ṭabîḥ laḥàttâ takoûn eṭ-ṭâbḥa istâwet.

On met des lentilles, des fèves et de la blette hachée ensemble dans la casserole. On fait frire de l'oignon dans de l'huile; on le verse sur le mets ¹⁾, et on laisse le tout cuire à point.

Les dictionnaires confondent le سَلَق, *Beta vulgaris*, avec le شَمْدَر (šmandar) ou شَوْنَدَر, betterave rouge; le premier ne pousse qu'en hiver. On dit: شَعْرَه سَلَق بَلْبَن, „il a les cheveux grisonnants”, les comparant au plat si commun des paysans, سَلَق بَلْبَن; v. n° 119. — كَب = كَفَت, o, =

4° Biṣâr.

Yigîboû el-foûl yigriṣouh big-garoûsi ou yisîlou

1) Il n'y a pas de mot exact pour rendre مطبوخ = طبيخ = ce qui est cuit, accommodé.

el-ḵonār minnou ou yīsàḵḵitoū el-foūl el-magroūs
fi māyt es-souhni ou ya'meloūh mitl el-mougād-
dara.

On prend des fèves dont on enlève l'écorce en les écrasant dans le moulin à bras. On met ensuite ces fèves écrasées dans de l'eau chaude, et on le fait comme on fait la mougaddara.

Sur بيسار, voir Dozy, Suppl., s. v.; de Goeje, Gl. Geogr., p. 196. — جاروشة, Syr. = رَحَاية, Eg. = مِدْقَة, Haute-Eg.. Il est composé de deux pierres de basalte noir de Haurân dont l'une, ronde, est emboîtée dans l'autre et munie d'un manche par lequel on la fait tourner. La pierre inférieure s'appelle طَبَقَة التَضَا, et la pierre supérieure طَبَقَة الْفَرَا. Ces moulins se trouvent dans toutes les maisons des fellâhin et chez les Bédouins. Ils ont conservé leur forme depuis la plus haute antiquité. Haurân a de tout temps été la carrière dont on tire cette pierre volcanique.

5° Koulkâs.

On le coupe en morceaux qu'on fait frire avec des pois chiches et de l'oignon. C'est *Arum colocasia*, L.; v. de Sacy, Relat. de l'Égypte par 'Abdou 'l-Laṭif, p. 94 — 98. Décrit dans Hasselqvist, Voyage, publié par Linné, p. 485, et Mokadd., éd. de Goeje, p. ۴۰۴.

Voilà les mets les plus communs des paysans et même des classes plus élevées.

Eg.: koul mâ tištahî nêfsak ou ilbis mâ yà'gib en-nâs. C'est ainsi que je l'ai entendu. Tanṭ., p. 128, le donne un peu différemment:

كل ما يعجبك والبس ما يعجب الناس

En Syrie, on dit گول et گول, rarement كل. Cette dernière forme est seule usitée en Égypte; cf. n° 118, حَوْد.

Ta'alibî [dans la Gramm. arabe de Roorda, 2 éd., p. ۲۸; 1 éd.,

p. 14] fait citer ce proverbe à Aboû 'Amr ibn el-'Alî sous cette forme :

كل ما تشتهي وآل بس ما يشتهي الناس

et il donne des vers qui contiennent le même précepte. [Indication de Mr. de Goeje].

XLVII.

حبيبك من تحبّه و لو كان عبد أسود

Habîbak min taḥeùbbou wa làou kân 'abd àswad.

*Ton ami est celui que tu aimes, quand même il serait
esclave noir.*

Kân fi Şeyda wâḥdi ranîye illhâ [= إليها] arba' dî' [= ضيع] ou ḥams basâtîn, şâfet wâḥed 'attâl ou mâss şâfi ou 'anèh [!] moukassarîn ou mou'ammassîn ou şâret tâḥod minn mâl gâzhâ ou ta'tîh minn fâḵ ḥamsîn alf keurs ou tēḥallî gâzhâ laḥattâ yinâm tîṭl' 'alâ-s-soûtoûḥ ou tîmsî minn sâṭeḥ lasâṭeḥ laḥattâ woûṣelet labêt maḥboûbhâ, ou 'ârifet eg-gîrân ou ẽn-nâs fîhâ ou goûmlet lâyâlî mesîkoûhâ minn 'ândou wa ḵâlet laẽn-nâs: „izâ moût biddîâḥodou”, ou 'alâ dîmmat min ḵâl innhâ sâmmet gâzhâ maou-watètou. Fî wâḵthâ kânnet ḥeùbli ou şâret tēwâddî minn atât el-bêt ilâ şaḥèbhâ ou wâḵt illî ḥallafet râḥet la'ândou doûrî minn el-ḥammâm ou ba'd sâb'at iyâm êtkâllal 'alèhâ ou aḥâdhâ — ou kamân el-'âssî el-'abd illî kân 'ândak ou hoûwi mabsoûṭ 'ândak ou toûlè' ou râḥ aḥad wâḥdi sâda mitl el-faḥm mouşâftara ou manâḥîrhâ koûbâr fouṭs ou riḥèthâ zînḥa ou hàydâ minn moḥâbbètou.

Il y avait à Saydâ une femme riche, propriétaire de quatre villages et de cinq jardins. Elle vit un porte-faix qui n'était pas beau à voir, aux yeux chassieux, affectés de lippitude. Elle l'aima, et se mit à prendre des biens de son mari; elle lui en donna plus de 50,000 piastres. Elle attendait que son mari fût endormi et montait sur les toits pour arriver à la maison de son amant, allant de toit en toit. Les voisins et le monde en eurent connaissance, et bien des fois on la ramenait de chez lui. Elle disait à tous: „Dussé-je mourir, je le prendrai!” Il y a des gens qui prétendent qu'elle tua son mari en lui donnant du poison. A cette époque, elle était enceinte. Elle commença maintenant à envoyer à son ami des effets de la maison. Après son accouchement, elle se rendit chez lui tout droit du bain. Il fit célébrer le mariage religieux, et l'épousa. — Le cuisinier noir qui, tout content, servait chez toi est encore un exemple: il te quitta pour aller épouser une femme noire comme du charbon, lippue, au nez gros et aplati, et puante de graisse rance — et cela par amour!

عَئِيَه, mauvaise prononciation pour عَيْنِيَه; cf., n° 56. — عَشِي, pl. عَشِيَّة, vient du turc اشجى, cuisinier, et nullement de عشاء, comme le prétendent les philologues orientaux. L'alef est devenu 'ayn en arabe, permutation qui n'est pas rare dans toutes les langues sémitiques: تدش, Syrie, = تدشع, Jér., = تَجَشَّأ, class., roter; 'êlik, gages des soldats, du turc ايلك, mesata; les Arabes y voient leur علق, ration; علق et الك, avaler; فقأ et فقع, crever; عفارم عليك, bravo!, du persan آفرين; طبأ et طبعة, caractère; كعك et كاك, maladie du sabot, et وجع; cf. ان = ان; لِسَاعَة لَسَا; [Lane, s. v.]. Ges. Thesaur., II, p. 976. Dozy, Israelit. zu Mekka, p. 150. — مُشَفَّتَرَة, qui a les lèvres grosses et gonflées comme les noirs. شفافة, pl. شفاتير, lèvre ainsi faite, supérieure ou

inférieure. On dit à Jérusalem: شلطوفة, pl. شلاطيف. —

شلاطيف a aussi, dans certaines contrées, le sens d'*importun*.

Habîbak illi taḥeùbbou wa laou kân 'abd nouîbî, ou dibb, Eg.; et celui-ci: القرد عند أمه غزال: le singe est une gazelle aux yeux de sa mère. Spitta, n° 52. Socin, n° 105. Burton, n° 131. Burckh., n° 227. Tant., p. 121, l. 16. MS Leide, n° 1292a, p. 241, n° 19.

XLVIII.

سَكِرْ بَابَكَ وَأَمِنْ جَارِكَ

Sèkkir bâbak ou âmin gârak

Ferme ta porte et aie confiance en ton voisin.

Izâ kân insân ḵâ'id fî bêt wa mohallâ el-bâb dâïman maftouḥ wa koullmâ igâ mârra lâel-bêt yilâḵî mafkoûd lâhou ṛaraḍ fa âḥka ilâ wâḥed ṣâḥeb illou wakâllou: „fî goumlat âsyâ mafkoûdi w'ânâ zânin (= ظانن = ظان) fî gârî,” wa bigâwîbou ṣâḥebou hêk.

Une personne habite une maison dont elle laisse la porte toujours ouverte, et toutes les fois qu'elle rentre, elle trouve que quelque chose est perdu. Elle dit alors à un de ses amis: „il y a plusieurs objets perdus, j'ai des soupçons sur mon voisin.” L'ami lui répond alors ainsi.

سَكِر, fermer, appartient uniquement au dialecte de Syrie et de Palestine, = قفل, Eg.. C'est l'hébreu סגר ou סגר et l'araméen سجر, avec le même sens. Sakkar, Malte. Cf. سجر. L'arabe classique a سكر dans le sens d'*endiguer*. T A. enrégis-

tre سَكَّر avec sa vieille, bonne signification de fermer sans ajouter que c'est vulgaire. Hafâgî, Šifâ, p. 4, dit à propos de ce verbe: ثُمَّ اِنَّهٗ لَا يَضُرُّ الْمَعْرَبَ كَوْنُهُ مُوَافِقًا لِلْفِطْرِ عَرَبِيٍّ كَسَكَّرَ فَانَّهُ مَعْرَبٌ وَاِنْ كَانَ عَرَبِيٍّ الْمَادَّةُ بِمَعْنَى اَغْلَقَ قَالَ تَعَالَى سَكَّرْتَ اَبْصَارُنَا (Kor. XV, 15) وَلِلْمُرَّاقِ فِي كَثِيرِ الْحَصَابِ:

بَوَابُهُ مَرَّ الْمَذَاقِ * وَبَابُهُ اَبْدَا مَسْكُرًا — وَابْنُ نَبَاتَةَ:

يَا بِي نَائِمًا عَلَى الطَّرِيقِ رَاحَتٌ * فِي هَوَاةٍ وَلَيْسَ يَعْلَمُ رُوحِي [خَفِيفًا] فَاتَّحَا فِي الْكَرَى فَمَا سَكَّرِيَا * يَا لَهُ مِنْ مَسْكُرٍ مَفْتُوحٍ

„Par la vie de mon père! [Etait-il beau,] endormi dans les rues! Mon amour pour lui a fait évanouir mon âme sans qu'il le sache. Il ouvrait dans un léger sommeil une bouche de sucre. Etrange! elle était en même temps fermée et ouverte.”

Je supplée أَجْبَلَةً pour expliquer les deux accusatifs نَائِمًا et فَاتَّحَا. Il est impossible de rendre en français le جناس تام renfermé dans مَسْكُرٍ, qui signifie *sucré* et *fermé*. — مُخَلِّي pour مَفْعَل [v. n° 49] sont ainsi changés en مَفْعَل et مَفَاعِل, lorsqu'ils ont la qualité de noms verbaux adjectifs ou substantifs du temps passé. C'est là notre présent historique.

لِيشْ اذْنَا مُشْ مَرْتَبِ الْاَوْضَةِ الْيَوْمِ, pourquoi n'as-tu pas fait la chambre aujourd'hui? لِيشْ مُشْ مُخَلَّلَانِي رُوحَ لَمَطَرَحَ, pourquoi

ne m'as-tu laissé aller nulle part? اَنَا شَفْتِكَ مُفَرَّقَ كُتُبِي كُلِّهَا, je t'ai vu éparpiller tous mes livres. اَلْاِمْتَالُ اِلَيَّ عِنْدَنَا مُعْلَمٌ, nous avons déjà soupé.

Wagàttou mâ fiš šî illâ waḥed benîâdam šalîbînou fî gemb el-hêt, dak-kîn (= دَاتِّين, v. n° 109) fî koûfoûf idèh masâmîr, waḥattîn (= حَاطِّين, ibid.) taḥt riġlèh masâmîr, wa

mo'allakînou minn ahdâb 'ênêh," je n'y trouvai qu'un homme qu'on avait crucifié au mur: ils lui avaient enfoncé des clous dans les paumes des mains et posé des clous sous les pieds, et ils l'avaient suspendu par les cils des yeux" (v. n° 91). Hòmmî mōḥàḍḍarîn baṭṭîḥa wa nouṣṣ roṭl ḡibni ḥaloûm, „ils avaient préparé un melon d'eau et un demi roṭl de fromage mou." Ces deux exemples, pris dans la grammaire de Mr. Spitta-Bey, p. 357, et rendus en dialecte syrien, contiennent cinq participes actifs qui expriment le présent historique, si souvent employé par le vulgaire. Mais mon savant confrère n'a pas observé que **مُعَلِّقِينَ** et **مُحَضِّرِينَ** sont des **مَفْعُول**, improprement usités pour le **فَاعِل**. Voir: n° 1, 49, 52, 61, et passim. Je ne saurais expliquer ce phénomène grammatical qu'en supposant que le vulgaire veuille exprimer l'idée du passé en la transférant du patient à l'agent, car le **مَفْعُول** (= **مُفَعَّل**, **مُفَاعِل**) est virtuellement ici à la place d'un **فَعَل**. Si, n° 52 et ici, je le traduis par le présent, c'est qu'en arabe le parfait est motivé par **إِذَا**. Pourtant, il y a des cas où cette idée du parfait serait difficile à admettre; p. ex., le premier exemple de n° 49. La règle n'est pas absolue; j'ai quelquefois entendu **مُفَعَّل** et **مُفَاعِل**. Mr. Spitta dit que les formes **مُفَعَّل** [et **مُفَاعِل**] ne se distinguent plus aujourd'hui en Egypte; cela n'est pas tout-à-fait exact pour la Syrie.

Èḵfil bâbak ou âmin laḡârak, Eg., ou: **الباب المقفول**
يُرَدُّ القضا المُسْتَعَجِل. Freyt., III, 1, n° 1379.

XLIX.

قالت لها يا حَمَامَة ما كُنْتِي كِنْتَه قالت لها
كُنْتُ وَأَنْسَيْتِ

Kalètlahâ: yâ hâma mâ koùnti kinni? — Kalètlahâ: kount ou ěnsît

[La belle-fille] lui dit: belle mère! n'as-tu pas été belle-fille [toi aussi]? — elle répondit: je l'ai été, mais je l'ai oublié.

Wa 'ând oûlâd el-'ârab el-hâma dâïman mou-lâhaza 'alâ-l-kinni wa mâ betrôh lamâtrah ila bimašwarèthâ, wa izâ mâ hallâha tērôh ila mâtrah, yâ 'alâ bistân, yâ 'alâ hâmmâm, takoullahâ el-kinni: „wakt yalli koùnti kinni yâ'meloû fîkî hêk, mâ ihalloûki tarôhi lamâtrah.”

Chez les Arabes, la belle-mère surveille toujours sa bru, qui ne sort jamais sans l'avoir consultée. Si elle ne la laisse aller à un endroit, la bru lui dit: „Est-ce qu'on agissait de la sorte avec toi? Ne te laissait-on aller nulle part, lorsque tu étais belle-fille?”

حَمَامَة = belle-mère, mère du mari. Auparavant, on appelait aussi la mère de la femme, vis-à-vis du mari, hâma, mais aujourd'hui le nom de **مَرَأَة عَتِي** est plus commun. **كِنْتَه** pour **كِنْتَه**, comme **جَدَة** p. **جَدَة**, = belle-fille, vis-à-vis de la mère de son mari. **صُهْر**, beau-frère, vis-à-vis de toute la famille de sa femme. Tous les membres de la famille de la femme appellent son mari **صُهْر**. Celui-ci dit **عَم** à son beau-père, **ابن عَم** à son beau-frère, et **بِنْت عَم** à sa belle-soeur. **سِلْف**, frère du mari, vis-à-vis de la femme; **سِلْفَة**, soeur du mari, sous le même rapport. **عَدِيل**, mari de la soeur de la femme. Un paysan chrétien, en parlant de sa femme, l'appelle **بِنْت عَتِي** ou **حُرْمَتِي**; en lui parlant, **يَا مَرَأَة**. Les musulmans se servent du mot collectif **حَرِيم** (= **مَحْرُوم**). La femme musulmane, parlant de son mari, dit

ابن عتي, de même que la Bédouine. C'est que le beau-père de la femme est appelé **هم**. Cet usage est très-ancien. Déjà Hadîga donna ce nom à Moḥammed. Z. D. M. G., VII, p. 414, l. 11. Meyd., Prov., éd. Boûl., Vol. II, pp. 13, 14. — Ensît = **نسيت** avec un *alef* prosthétique, comme dans enḏîf pour **نضيف** = **نظيف**. — **ملاحظه** pour **ملاحظة**; voir n° 48. **صو** **مناظر كل الناس إلي عنده**, il surveille tout le monde chez lui. **حزين حيث انه مفارق اصحابه**, il est affligé, parce qu'il s'est séparé de ses amis. **انا مش مخاطبك**, je ne te parle pas. **إلي مش معاشر العربان ما يفهم عليهم**, qui n'a pas fréquenté les Bédouins ne les comprend pas. A Jérusalem j'ai cependant entendu **مفارق** etc. dans ces cas.

Cf. Meyd., éd. Boûlâk, I, p. 4. Freyt., I, p. 10. Socin, n° 238, une partie seulement; ibid., n° 237:

مكتوب على باب الجنة ما عمرها حباية احبت كنة.
Hafâgî, Sifâ, p. 83.

L.

كل جديد اليه لذة أمّا العتيق مرمر

Koull gedèd illou liddi ìmma (amma) ʿel-ʿatîk
màrmar.

Tout nouveau a ses délices; le vieux, au contraire, est amer.

Màsalan entî ḥabbèt wāḥdi ou baʿdèn ḥabbèt
ṛèrhâ, ḥès ìnnak sébaʿât minn el-aouwalâniye
ou šâret eg-gedîdi ḥeûlwi ou el-ʿatîka moûrra
yâʿnî maʿàsslak nefs ʿalèhâ. Mîtèlnâ nâhnâ hân
fi ʿayyâm es-sîti mnâkol ḥoubz nâsîf minn ṛèr
dâmi ou mâtamâ bigî er-rabîʿ mnâkol ḥàttâ el-

hourfêš, ou hêk kamân el-ḥêl ou hîye fî-r-rabîc
tâkol el-kašîlî ma tiltifîš laêt-tîbn.

Par exemple, toi, après avoir aimé une femme, tu en aimes une autre, parce que tu es rassasié de la première: la nouvelle est devenue douce et l'ancienne amère; c'est à dire, tu ne la trouves plus appétissante. Il en est de même de nous autres ici: pendant les journées d'hiver nous mangeons du pain sec sans viande, ni autre chose avec, mais lorsque le printemps arrive, nous mangeons même le hourfêš. Les chevaux font de même: lorsqu'ils sont au vert, ils mangent l'escourgeon et ne regardent pas même la paille hachée.

مر = مَر. Les verbes doubles sont très-souvent changés en bilitères doubles dans la langue vulgaire, p. ex.: دَب = دَبَدَب, رَض = رَضِرَض, لَف = لَفَلَف, كَب = كَبَكَب, صَب = صَبَصَب, et d'autres à foison. Il faut cependant observer que cette forme vulgaire renferme une مبالغة. — عَاد + مَا = مَا عَشَّ. — خَبَزَ وَدَامَةَ est le contraire de خَبَزَ حَافً. Le mot دَامَة est un précope, avec un ة de compensation, du classique إِدَام et désigne tout ce qu'on mange avec le pain. C'est l'italien *companatico* et l'allemand *Zukost*. Les choses liquides ou les mets avec de la sauce, dans lesquels on trempe, غَسَس, le pain, sont appelées غَسَاس ou غَمُوس = class. صَبَغ. V. Beyd, II, p. 3; Mas'oudî, VIII, p. 269. A Jérusalem, on fait entre ces deux mots cette différence que le premier est une seule espèce, le second collectif. Comparez طَارَ pour طَارَة [n° 108] et هَالَة, chez les Bédouins, pour إِهَالَة. Harîrî, D. el-R., p. 11. Il m'a été impossible de savoir quelle herbe est hourfêš.

Cf. Meyd., éd. Bouîak, I, p. 147, l. 1. Freyt., II, p. 576; III, I, n° 3674. Socin, n° 435a. كل جديد له لذة والعتيق. Cf. Burton, n° 169. Tant., p. 127. Voir Socin, s. num.. Ms Leide, p. 231, n° 23: عليه السلام....

LI.

البيات ياكلون خضرم والأولاد يضرسون

El-beyyât yâkoloûn heûşroum woul-oûlâd
yiðrasoûn.

*Les pères mangent du raisin vert, et les enfants en ont
les dents agacées.*

Insân izâ kân mougâouwaz ou mârtoû fi-l-mî-
‘âd yâ‘nî el-‘oudr [عذر] wa nâam mà‘hâ wa izâ
heûblet wa kîbir el-wâlâd yişîr mà‘ou dâ‘ el-kë-
bîr, wa mâ dâmoû kâ‘id fî-bèlâdou el-mârað ye-
zîd ‘alèh laḥàttâ yiròh ‘alâ-ş-Şâm, wa hinâk yâk-
‘eud fi-l-ḥaḍîrî wa mârâdou mâ bezîd walâ yînkaş
ou ḥâdâ mouâkkad ‘ândnâ.

*Si un homme marié approche sa femme pendant qu'elle a
ses menstrues et qu'elle en devienne grosse, l'enfant, lorsqu'il
sera plus grand, sera affligé „du grand mal.” Tant qu'il
reste dans son pays, le mal augmente jusqu'à ce qu'il aille
demeurer à la léproserie de Damas, où sa maladie n'augmente,
ni ne diminue. Cela est un fait chez nous.*

بيات, comme خيات, qui cependant n'est usité que dans le
sens de *soeurs de charité* — ما دام = ما دَوم; cf. Wetzstein, Z. D.
M. G., XXII., p. 155. — الداء الكبير est l'éléphantiasis, assez com-
mune en Orient; elle n'est pas à confondre avec „l'éléphan-
tiasis des Arabes,” داء الفيل ou حصار, aussi appelée „jambe
des Barbades.” Les deux maladies les plus redoutées en Orient
et, disons, les seules qui existassent, jusqu'à ces derniers temps,
parmi les Bédouins, sont la lèpre et la variole. La première,
„le grand mal,” a classiquement le nom de حُذام, et est ainsi
décrite dans Fikḥ el-louṛa de Ta‘alibî عِلَّةٌ تُعَقِّنُ
الاعضاء وتُشَبِّجُهَا وتَعَوِّجُهَا وتُبَيِّحُ الصَّوْت وتَمْرُطُ الشَّعْر.

MS de ma coll., p. 67. Les paysans de la Palestine et les Bédouins l'appellent **جُرْطَام**, **جُرْدَام** et **جُرْدَاب**, où je ne vois que **جُدَام** avec un **ر** intercalé, comme dans **شربك** et **شبك**, embrouiller, **عبك**, et **عربك**, embrouiller, Jés., **زق** et **زرق**, se glisser dedans, Jés.; **كعب** et **كعرب** (v. n° 72); **عقب** et **عقرب**. La lèpre légère, à la forme pustuleuse et peu grave, se nomme **بَرَص**. Les personnes affectées de cette maladie sont l'objet de l'horreur générale, ¹⁾ même chez les Bédouins. Il y a à propos de ce mal affreux une croyance qui mérite bien d'être enregistrée, et dont parle l'interprète du proverbe. On prétend que chaque jour, à partir du commencement du **سبيل** (= **ميعاد**) jusqu'au jour du **جماع**, correspond à dix années de la vie de l'enfant. Ainsi, si le **جماع** a eu lieu le quatrième jour des menstrues, l'enfant aura „le grand mal” à l'âge de quarante ans. Cette croyance est tellement enracinée chez le peuple que j'ai trouvé de pauvres lépreux qui maudissaient à grands cris leurs parents, cause de toutes leurs souffrances.

Ce proverbe, également employé par les musulmans, est d'une grande antiquité. Il figure déjà dans Ezéchiel, 18, 2, et Jérem., 31 29, où il est expressément dit que c'est un proverbe, **מִשְׁפָּט**. On ne peut donc pas soutenir que l'origine en soit à chercher dans la Bible; c'est plutôt l'auteur sacré qui s'est servi d'un proverbe populaire basé sur l'observation. L'interpréta-t-on déjà de ce temps-là de la même façon? Cela n'est pas impossible. La maladie en question est ancienne en Orient. Cf. Freytag, Prov., III, I, n° 67, où il faut lire **נִתְנָל** (v. n° 96), et n° 68; cf. Socin, n° 413.

1) L'assertion de Palgrave, Voyage. II, p. 97, est ici inexacte.

صباح الخير يا جاري انت بحالك وانا بحالي

Ṣabāḥ el-ḥēr ya ġārī entī biḥālak waānā biḥālī

Bonjour, voisin! reste chez toi, je resterai chez moi.

Hāllak izā kân el-insân kâ'id fī āḍtou ou ġārou moutākkaḥ 'alèh fī ṭālab sèy, wa izā kân 'āndou ḥaddā dāīman yīġī la'āndou minn rēr tiklīf yīkoùllou: „anā māniš 'āīzak fī-l-mārā, rōḥ wa ḥallīnī biḥālī”, ou yīkoùllou el-mātal.

Or, si une personne est assise dans sa chambre et que son voisin la dérange en lui demandant quelque chose; ou s'il y a chez elle quelqu'un qui la visite souvent sans façon, elle lui dit: „je n'ai nullement besoin de toi; va-t'en et laisse-moi tranquille” — en ajoutant le proverbe.

هَلَقَيْتَ = هذا الوقت. En Palestine, on dit هَلَقَيْتَ, halkêt ou halkēyt = هذا الوقت. V. Kremer, Mittelsyrien, p. 144, qui écrit halât, par malentendu. Les paysans des alentours de Jérusalem ont: هَشَع = هذه الساعة. — مَشَقْل, v. n° 48. — مَنِيش ou مَنِش:

- | | | |
|-----------|---|---|
| Singular: | { | I. anā māniš 'ārif, je ne sais. |
| | | II. entī mānak ou mānakš 'ārif, tu ne sais. |
| | | III. hoùwī mānouš ou mabou[s] 'ārif; il ne sait. |
| Pluriel: | { | I. nāḥnā mānnā[s] 'ārifīn, et en Palestine
nāḥnā māḥnāš 'ārifīn, nous ne savons. |
| | | II. entoû mankoûmš, mankoûmš 'ārifīn, et en
Palestine
entoû mankoûš 'ārifīn ou mantoûmš ou
mantoûš 'ārifīn, vous ne savez. |
| | | III. hōmme manhōmš ou mähōm[s] 'ārifīn, ils ne
savent. |

Mr. Fleischer veut (communication verbale) que d'abord on ait dit $m\dot{a}n\dot{i}s = \text{ما} + \text{انا (ني)}$ et que plus tard on ait étendu cette combinaison aux autres personnes. Cela est peut-être plus vrai que ma conjecture: $m\dot{a} + ann + \text{pronom} + \dot{s}$. Cf. Berggren, p. 98, l. 10. — انا مُش est vulg. transitif de la chose: عاز , je n'ai pas besoin de cette maison. On pourrait aussi bien dire ما يعوزني البيت ; v. Lane, s. v., et Ġawālīkī, Haṭa, p. 157. Cf. le même emploi de فات . — بالمرة في المرة , tout-à-fait, et avec la négation, pas du tout; il équivaut à خالص , p. ex.: $\text{el-yām mā šouftou fī-l-mārra}$, ou hālīṣ , ou fī-l-mārra hālīṣ , je ne l'ai pas du tout vu aujourd'hui. On peut dire هو تيس في المرة , il est tout ce qu'il y a de plus bête.

Spitta, n° 9. Socin, n° 153, dont la traduction revient au même sens. Berggren, s. v. votre. Freytag, III, 1, n° 472. MS de Leide, n° 1292a, p. 231, n° 16.

LIII.

كُتِرَ التَّبَعْبُصُ يَخْرِي الْمَيِّتَ

Koutr et-touba'bouṣ yihārri el-mèyyit.

A force de mettre le doigt dans le du mort, on le fait

Wālad izā kân sîṭān mā yēhdā ābadan wa dāī-man abouh yīdrobou wa yīgī ġārhom minnsān yehāmih wa ikoūllou: „boukra bihsol minn koutr qārbak.” Izā kân el-mèyyit bihra minn en-na'ēr kēf eṭ-ṭāyyib! ou koull benīādam illi bitzāyyar āktar minn el-lāzim biq-qarb ou el-ahāni bil-āḡir beḡīk mā'ou el-oumoūr ou bin'amā kāl bou ou bitfos yā'nī bisāmmē' el-hēt.

Un diabolotin d'enfant, qui ne reste jamais tranquille, est toujours battu par son père. Leur voisin vient alors le protéger, et dit au père: „il se sauvera un jour, à force de recevoir de tes coups.” Si le mort rend étant piqué, à plus forte raison le vivant! — De même, tout homme qui est trop tourmenté, par des coups ou un mauvais traitement, se trouve à la fin à bout de patience: il devient hors de lui et file, c'est-à-dire, il déloge sans tambour ni trompette.

بَعَصَ digitum in anum intrudere; même signification que le trilitère **بَعَصَ**. Cf. **شَحَبَرَ** et **شَحَرَ**, noircir de suie; **بَحَشَ** et **بَحَبَشَ**, v. n° 112, creuser, fouiller; **بَعَرَ** et **بَعَبَرَ** rendre, les excréments; etc. On dit: **بَعَبَصْتُ فِي الْبَيْعِ**, je l'ai trompé dans la vente.

Pour qu'on puisse comprendre toute la portée de ce proverbe ordurier, il faut savoir que les musulmans, en lavant leurs morts, réellement accomplissent l'action indiquée, à l'effet de les nettoyer, et ferment non seulement cet endroit, mais aussi toutes les ouvertures du corps avec du coton pour empêcher toute sortie de matières. Cf. es-Sa'ranî, o. c., I, p. 241. Comparez ce proverbe au vers suivant (je ne m'en rappelle pas l'auteur):

عَوَاقِبُ الصَّبْرِ فِيمَا نَالَ بَعْضُهُمْ (بَسِيطُ)

مَحْمُودَةٌ قُلْتُ أَخْشَى أَنْ تَحْزَنِي

„on a dit que les suites de la patience sont à louer; j'ai dit: je crains que cela ne me fasse aller.” Le **تَوْرِيَّة** est ici dans **مَحْمُودَةٌ** qui signifie aussi un laxatif qu'on achète chez les 'attarin.

LIV.

حَصَوَة تَسْنِد خَابِيَة

Hâşwi tîsnid hâbiye.

Petite pierre soutient grande jarre.

Riggâl izâ kân ‘ândou oûlâd şerâr wa ‘ândou kamân wâlad kēbîr bēnâthom ou hoû dâîr baṭṭâl bidoûn sours wa abouh mâss ‘ammâl yilâhḥik maşârîf betkoûllou oûmmou laél-wâlad el-kēbîr: „rôh, îsterîl koull yâm bikoûrs wa ‘în abouk.”

Un homme a de petits enfants, ainsi qu'un enfant grand qui se promène en désœuvré, tandis que son père ne peut suffire aux dépenses. La mère dit alors au grand: „va-t'en travailler à raison d'une piastre par jour, et aide ton père.”

خَابِيَة, proprement „celle qui couvre, qui garde.” C'est, comme جَابِيَة, دَابَّة etc., un صِفَة غَالِبَة; Beyd., II, p. ۱۳۹. Je passerai en revue les ustensiles en terre cuite qu'on rencontre chez les Arabes de nos jours: 1° اَبْرِيق, ou plus souvent بَرِيق, brîk, gargoulette qui porte l'épithète مَذَكَّر, parce qu'elle a le bec, زَنْبُوعَة, en Palestine زَعْبُوعَة. [Mo'arrab, p. ۱۷, 10; cf. it. bricco]. En buvant, on la tient un peu éloignée de la bouche, qui ne doit pas toucher le bec. Cette manière de boire est appelée en Syrie زَرْزَق ou زَرْكَف, et en Palestine زَعَرَق; 2° نَعَارَة, qui n'a pas de bec, et pour cela nommée مَرْتَنَة. Elle est quelquefois munie de deux anses, دَيْنَتَيْن. On l'appelle aussi شَرْبَة; en Egypte قَلَة; dans le Hégaz رُبْعِي [c'est ainsi qu'un savant mekkois me l'a écrit]; 3° دَوْرَق, qu'on suspend en voyage à la selle ou au bât, et qu'on descend en été dans le puits pour tenir l'eau fraîche. Synonyme de جَرَة à Mekka, d'après Laff el-Kimaṭ, p. 18, et de قَلَة, d'après ibn Baṭ., I, p. 319; du per-

san **دورة**; cf. Mo'arrab, p. ٩٤, 32; 4° **جرّة**, jarre servant pour l'eau, le beurre, le miel etc. Les musulmans de Beyrouût et de Damas l'appellent à tort **حَقّ**. Lorsqu'elle est plus grande, on lui donne en Syrie le nom de **مَجْجُوز**; 5° **مَنْشَل**, plus petite que la jarre; à Beyrouût **دَوِيك**; 6° **برادة**, le plus souvent en verre et couverte d'une clisse, ayant en dedans un tube en verre pour y mettre de la glace; se fabrique à Damas. Le nom ancien est **كِرّاز**; Dozy, Gloss. esp., p. 87; 8° **خابية**, le plus grand de tous; en Palestine **زير**, mot peu connu en Syrie. On y met surtout la victuaille; 9° **كُورَة**, kouwara; les paysans appellent ainsi une colonne tronquée et creuse, à hauteur de poitrine, construite de paille hachée et de **تراب اصفر**, tantôt adhérente au sol, tantôt transportable, dans laquelle on met le blé, la farine etc. Elle a à la base un trou, **ثُقْب**, par où on sort le contenu. On applique aussi ce nom à une construction isolée dans la chambre, également de paille et de boue, servant à y garder les provisions. V. Gloss. Hab., p. 41. — **عَيْن**, v. n° 7.

نَوَايَة تَسِينَة الزِير, un noyau de datte étaye le zir, Eg.. MS de Leide, n° 1292a, p. 223, n° 53: **خابية قنطارية**, jarre contenant cent livres.

LV.

يَقْعُد مَا بَيْنَ الْكُرْسِيِّ وَالْدَايَةِ

Yàḳ'eud mâ bën el-koûrsi ou ed-dâyi (ou dâi)

Il est (assis) entre la chaise et la sage-femme.

Wa en-niswân bass beḳoûloû hàyda el-mâtal.

1) Cf. Wetzstein, Markt in Damascus, p. 516, qui dit: „remplie (la jarre), les paysannes la portent toujours sur l'épaule, et vide, sur la tête.” Mon observation est qu'on la porte presque toujours sur la tête, rarement sur l'épaule, quelquefois sur la hanche.

Iza kân heürmi bêtîgi la'ând heürmi tâni wa mâ'ha wâlad yikoûn 'oûmrou tlât arba' sênin wa yikoûn yîmsî wa dâïman yâ'keud fi hoqn oûmmou âou bën en-niswân illi genb oûmmou taçoûllou oûmmou: „rôh, il'ab âhsan mâ innak hâsir hâlak hânî,” wa taçoûl el-mâtal. Wa en-nêfsâ waqt illi tâ'keud 'alâ-êl-koûrsî wa bigî et-telk, têsîr te'âyyit: „dâhikoum, yâ dâhri,” hâttâ tâ'tî ma'in lahâttâ yînzal el-wâlad kawâm.

Il n'y a que les femmes qui se servent de ce proverbe. Si une femme rend visite à une autre, amenant avec elle un enfant d'environ 3 à 4 quatre ans sachant marcher et qui reste toujours sur les genoux de sa mère ou après les femmes qui sont à côté d'elle, elle lui dit: „va-t'en jouer plutôt que de te fourrer ici,” en se servant du proverbe. — La femme en couches, lorsque, assise sur la chaise puerpérale, elle est prise des douleurs de l'enfantement, crie: „mon dos, je vous supplie!”, afin d'aider à la sortie rapide de l'enfant.

كُرسى الولادة; voir Lane, o. c., III, p. 136. — يعقد pour يقعد, transposition très-fréquente de ق et ع, surtout dans ce mot. Cf. Dozy, Gloss. esp., pp. 25, 43. — احسن ما ان; v. n° 30. — طلق pour طلق, douleurs de la parturition. Foulâni 'a m m tîtlak, une telle est prise des douleurs etc. Le sens primitif de ce verbe est *délier* la jambe du chameau pliée en deux, [vulg. عَقْل × فَنَى]. La femme enceinte est comme si elle était liée; cf. حَبَلَى et حَبَل, serrer avec la corde; ent-binden, allem., et för-lossa, suédois, accoucher.

S. = E.

LVI.

الْأَجْرُ مَا تَدُبُّ إِلَّا مَطْرَحُ مَا تَحُبُّ

El-igr mâ tadoùbb illâ màṭrah mâ taḥeùbb.

Le pied ne bat que l'endroit qui lui va.

Es-šabb izâ kân beḥeùbb wâḥdi ou betsoùfou wâḥdi tânî ou betkoùllou: „lêš mâ tiġî la‘ândnâ”? wa bigâwib hoùwî: „ânâ mâ beròḥ la‘ând ḥaddâ ḥattâ walâ ‘and bêt ḥèyyî,” betròddlou ḥiyâ: „ěšmâ‘nî betròḥ la‘ând foulâni? oũmbèyyan ‘alêk ṣaḥîḥ el-mâtal illî bekoûl: „el-igr etc.”

Un jeune homme aime une femme. Un autre le voit et lui dit: „Pourquoi ne viens-tu pas chez nous?”. Il répond: „Je ne vais chez personne, pas même chez mon frère.” Elle riposte alors: „Pourquoi vas-tu donc chez une telle? Il paraît qu'à ton égard est vrai le proverbe qui dit: „le pied etc.”

Je transcris tadoùbb, faute de mieux, ne pouvant rendre l'إِشَام avec lequel le د est prononcé. Il y a pour la prononciation de l'arabe deux choses fort importantes, voire essentielles, à observer, mais dont nos savants européens ne s'occupent que bien peu, ce sont l'Imâla et l'Ísmâm. Elles font partie intégrante de la langue arabe et peuvent se constater partout où celle-ci est parlée. Pour l'Imâla, nous possédons le livre assez bon de Grünert; l'Ísmâm y est également traité, mais très-brièvement, et c'est toujours à Mr. Fleischër qu'il faut avoir recours pour en savoir plus long; Beiträge, II, II, pp. 319, 320. Seulement, je ne saurais admettre l'idenfication qu'établit notre vénérable maître entre le ù allemand et le son hybride de *i* et *ou* (u) auquel on donne le nom d'Ísmâm. Cet ù (u français) n'existe pas en arabe. La conclusion que je tire

des auteurs cités par Mr. Fleischer est celle-ci: de même que l'alef dans **جَائِر** et **كَافِر** doit se prononcer avec le son intermédiaire entre *a* et *i* (ce qui correspond on ne peut mieux au suédois *ä*, ou au français *ai*)¹⁾, de même le wâ ou dans **بُرْع** et **قَوْل** sont à prononcer avec le son intermédiaire entre *ou* et *i*. Or, ce son est plutôt celui que nous trouvons dans l'anglais *suddenly* et le hollandais *dun* (mince). Je ne connais pas de langue européenne qui offre un son correspondant exactement à l'Ismâm arabe. La prononciation arabe ne s'enseigne pas; il faut l'entendre de la bouche des Arabes pour la comprendre; et encore l'oreille européenne, même des arabisants, n'est-elle pas assez fine en général pour saisir les intonations si délicates de la langue arabe. Ainsi, a-t-on bien constaté qu'il y a, dans l'Imâla et dans l'Ismâm, toute une gamme de nuances, selon que la prononciation se rapproche plus de *a* ou de *i*, de *i* ou de *ou*? C'est pourtant le cas. Bâ b, p. ex., a en Syrie un imâla superbe, mais à Jérusalem cet â n'est plus si large, si accentué, et ne saurait être exactement rendu par notre â suédois; il disparaît complètement au Caire, où l'on dit bâ b. De même, le mot **دُنْيَا**, p. ex., nous offre des variations d'Ismâm selon les différentes localités, les différents individus même, sans toutefois descendre jusqu'à devenir *u* (*ü*). J'avoue ma complète incapacité de traiter par écrit une matière de cette nature. Vulgairement, le moḍâre^c de tous les verbes doubles, qui classiquement l'ont en O ou en I, selon qu'ils sont transitifs ou intransitifs, *peuvent* recevoir l'Ismâm²⁾.

Le classique **دَبَّ** est devenu, quant au sens, le bilitère double vulgaire **دَبْدَب**, ramper; cf. n° 50. — **ثَانِي** pour **ثَانِيَة**; v.

1) P. ex.: **كَاسِي**, dur., et *raïsse*.

2) J'adopterai pour les autres volumes un signe spécial pour rendre l'Ismâm.

n° 42. — **اشْتَعْنِي**, ou **اشْمَعْنِي**, équivalent à **اي شي المعنى**, che cosa significa? — **إَجْر** pour **رَجُل**, peu employé en Syrie et en Palestine; cf. Dillman, Lex. Ethiop., s. v. *agr.*

Le duel de **إَجْر** est **إَجْرَيْن**, *igrên*, ou **إَجْرَتَيْن**, *igértên*. Les deux formes sont usitées avec les pronoms personnels, avec la différence que la première perd le ن et que la seconde le garde. Ainsi on dit: *igrêk*, mais *igértênak*; *igrèyi* [*igrèyyi*] ou *igértênî touga'oûnî*, les pieds me font mal.

Le pluriel, perdu dans la langue vulgaire, est remplacé par **إَجْرَيْن**; p. ex.: **إَجْرَيْن الْعَسْكَر حَافِيَيْن**, *igrên el-'àskar hâfiîn*, les pieds des soldats sont nus. *igrên el-oûlâd raîşîn bil-wahl*, les pieds des enfants sont enfoncés dans la boue. C'est qu'on pense aux deux pieds de chaque individu; mais on dit également *hams igrên* etc.

Le duel des noms qui désignent un membre double du corps perd le ن, lorsqu'il lui est annexé un pronom personnel, ce qui pour d'autres mots **مُضَافَة** n'a jamais lieu.

'*Ayn*, œil, ou 'ên; duel: '*aynên* ('ênên) ou '*ayntên*. '*Aynêk*, tes yeux, mais '*ayntênak*.

Dênî, oreille [**دَيْنَة**; Palestine: **دان**; voir n° 35, 44]; duel: *dînên* [**دَيْنِين**] ou *dêntên*.

Dînêk, mais *dêntênak*.

Îd, main; duel: *îdên* ou *îdtên*. *Îdêk*, mais *îdtênak*.

Il ressort de cet aperçu que le ن ne tombe pas dans le nom d'unité. La raison de la chute du ن dans ces quatre mots est l'usage fréquent qu'on en fait, de façon que les formes classiques se sont stéréotypées et, comme telles, incorporées à la langue vulgaire. Cette remarque s'applique également au dialecte égyptien. Voir la grammaire de Spitta-Bey, p. 154. Le pluriel de '*ayn*, dênî et îd est '*aynên*, *dînên* et *îdên*, avec la même observation que pour *igr*. Le pluriel régulier de

عين est bien usité quelquefois (v. n° 46), mais celui de **يد** paraît un peu étrange au vulgaire. **نقبل أياديك** est une locution plutôt classique. On répond à celui qui donne quelque chose: **سَلِّم دَيَّاتَكَ**, sèllim deyyàtak, „que Dieu conserve tes mains!” et à Jérusalem on dit même: **سَلِّم لِي هَدَيَّاتِ وَ هَلْجَرَيَّاتِ** „que Dieu conserve ces mains et ces pieds!” (**لي** est ici emphatique), ce qui n'est que le pluriel du duel.

S. = Eg.

LVII.

يا قحبة يا زُطِيَّة شيلي ألي فيكي وتأخطي في

Ya kàḥba, yà zoutṭiye, šilī illi fikī wa taḥeùṭṭi
fiī [ou fiyī].

Grue impudente! tu ôtes ce qui est en toi, et tu le places en moi!
[C'est-à-dire, tu m'attribues tes qualités.]

Izâ kân wâḥdi ḥeurra ou wâḥdi bâd'a 'ammâl
yitnâkarou fa el-kâḥbi touwâbbih el-ḥeurra wa
toubahdilha bikâlâm safih fa el-ḥeurra mâ bêtèk-
dir teròddla [ترد لها] mitlou wa betkoùlla hàydâ.

Deux femmes, l'une honnête et l'autre cocotte, sont en train de se prendre de bec entre elles. La grue lance des reproches à la femme honnête et l'injurie par des paroles insolentes sans que celle-ci soit à même de lui rendre la pareille; elle lui répond seulement cela.

Proverbe de femmes. L'une se croit plus vertueuse que l'autre, tandis qu'elle est de la pire espèce, et reçoit à sa profession de vertu la réponse assez verte de l'autre.

صار تسمية البغي المكتسبة بالفجور قحبة حقيقة: قحبة

وانما القُحَّاب السُّعال وكانهم اذا ارادوا ان يَكْنُوا عَن ذَنْت
وتكسبت بالفجور قالوا قحبت اي سعلت لانها اذا ارادت
احدا يراها سعلت له وقيل القحَّاب فساد في الجوف. Ibn
Hilal, Kitab es-sana'ateyn, MS Tripol., p. 28. Cf. el-Hafagi, Šifa,
p. 144. Nawawi, Raouda, p. 86. Comm. sur el-Moutanabbî par
‘Akbarî, éd. Caire, II, p. 145, l. 22. — زَط est le nom donné aux
bohémiens en Syrie et en Palestine. Wetzstein, Markt, p. 482.
On les appelle aussi قَوَر ou مُطْرِبِينَ, parce que leur métier est
d'égayer le peuple par leur musique et leur danse. Une زَطِيَّة,
aussi légère que belle, est devenue synonyme de بَادِعَة, ou
تَحْبَة, comme زَطِي l'est de مَبْحُون, cynéde; voir Fleischer,
Beiträge I, p. 112. زَط vient du persan, جَت [d'où aussi *Gitano*].
Fleischer, Z. D. M. G., III, p. 326.

Le proverbe est un peu écorché: on devrait dire تَشِيلِي. A
Alexandrie, j'ai entendu ces deux variantes tout aussi propres:
yâ farḥa, yâ koulatīye, šilī illī fikī tegībī fīl, et
kallim el-kāḥba tedhīk [تَدْمِيكَ, te chicane, t'injurie]
ou tegīb illī fīhā fik. Spitta, n° 223.

LVIII.

أُحِبُّكَ يَا أَشْوَارِي مِثْلَ زُنْدِي لَاءَ

Aḥūbbak, yâ aswârî, mitl zindî, laʾ.

Je t'aime, mon bracelet! — comme mon poignet, non.

Wāḥdi šanʿa kāʿidi fī bêt, wa fī bêt mouʿallimā
fih wālad šerîr wa ikoûn gemîl, wa illā ḥey ya-
koûn antika ou bigî laʿandâ wa bitkoûn ḥamîli
ibn mouʿallimā wa aḥouha wâḳif gemb minnâ,

toùmrouk wâḥdi rafikètha betkoùlla: „betḥeùbbi ibn mou‘allimtik àktar willa ḥèy[y]ik aktar?” wa betḡawibha bil-màtal.

Une domestique sert dans une maison dont la maîtresse a un petit enfant qui est joli. Elle a [elle-même] un frère qui est vilain. Celui-ci vient chez elle, pendant qu'elle porte l'enfant de sa maîtresse, et reste debout à côté d'elle. Une amie passe et lui dit: „Lequel aimes-tu le plus, du fils de ta maîtresse ou de ton frère”? Elle répond alors par ce proverbe.

أسوار pour سوار; v. Kitâb el-faṣiḥ, p. ۲۷. Les paysannes disent ذملج. Leurs bracelets, pour la plupart en verre, sont fabriqués à Hébron; v. Viaggio di Frescobaldi, p. 25. — زند, pour زند, désigne aussi tout le bras. — صانعة. La voyelle de la troisième lettre de la forme فاعلة des verbes فع disparaît tout-à-fait: bâr‘a, habile; wâḡ‘a, tombante. — Antika est l’italien antica, d’abord appliqué aux objets trouvés dans la terre, et puis à une personne vilaine, ou vieille et vilaine en même temps. Les savants orientaux le considèrent naturellement comme un تحريف de عتيق, qui, par hasard, a une signification rapprochée.

S = Eg.. Cf. Socin, n° 51.

LIX.

يا أغور شدّ على الاعور قال له سيدي انت هـ

Yâ à‘war! sídd ‘alâ-l-‘âwar! ḡallahou: Sîdî
ènti? heu’.

Hé! le borgne! Selle la bête borgne! — il lui dit: es-tu mon maître, toi? — ma foi, non!

Aṣl hal-màtal innou kân wâḥed moū‘állim à‘war

wa el-ḥaṣān bētā'ou à'war wa 'ābdou kamān à'war
wa inkāhar el-'abd minn kalāmou el-ḵāsi ou hoûwā
à'war bizātoû ou ḡāwabou hēki. — Wa fih kamān
sarḥ tānī: izā ḵānou etnēn ḵamārgīyi bil'aboû fi-l-
ḵoumār wa wāḥed youwābbih et-tānī 'alā-l-leû'-
eûb (لُعْب) ḥāttā bibāṭṭilou ou bigāwibou: „soûf
ḥālak èntā; māss 'ammāl til'ab? yā à'war etc.”

L'origine de ce proverbe est celle-ci: un maître qui était borgne avait un cheval qui était borgne, et son esclave était également borgne. Le langage dur du maître, borgne lui-même, fit prendre la mouche à l'esclave, qui lui dit cela. — Il y a encore une autre explication (application): deux joueurs sont occupés à jouer à un jeu de hasard; l'un d'eux fait à ce propos des reproches à l'autre, afin qu'il quitte le jeu; celui-ci répond alors: „Regarde-toi, toi-même! Est-ce que tu ne joues pas, toi? Hé! le borgne! etc.”

Les esclaves appellent toujours leur maître سيدي et leur maîtresse ستي; v. Ġawālīkī, p. 133. — شيد على; classiquement on dit aussi شد الذابة, comme dans ce vers:

شَدُّوا المِطِيَّ عَلَى دَلِيلٍ دَائِبٍ [كامل]

„ils attachèrent les selles sur les chameaux [pour s'acheminer] avec un guide qui poussait toujours en avant; Lane, s. v. دليل. 'Antara, Mo'allakā, Arnold, p. 141, v. ٥٢. Lamiyat el-'arab, vers 2. Ḥamāsa, p. 790, dern. ligne. Six Diw., Nabīḡa, p. ٢٣, l. 14.

Le dernier mot du proverbe est une onomatopée que j'ai transcrite de mon mieux. On en aura le son exact, si l'on écrit هق, en prononçant le ḵāf comme hamza. On se sert de cette interjection pour désigner un refus, une négation, en faisant avec la tête un mouvement en arrière.

Cf. Freyt., III, 1, n° 2208:

وكيف يُعَيِّرُ الأعور من هو أعور.

Toubb eg-garra 'alâ toûmma titla' el-bint
laoumma.

Mata mā kân el-insân mougaouwaz wâhdi ou
mârtou ‘âṭili mā‘ou, ya ‘âibi, ya fâgîri, blâskî
hâmmou ilâ gârtou betkoûllou hiya: „soûf oûmma
mitla bitamâm.” Wâ insân iza râd bliddou yâḥôd-
lou bint bitgaouwâzha wa faz‘ân minna inn tiṭ-
la ‘âṭili takoûllou en-nâs: „soûf oûmma âdâmiye
ou hiya titla ‘ala hâsêb tourbâyetha.

Lorsqu'un homme a épousé une femme qui lui fait des misères, soit d'infidélité, soit de querelles, il s'en plaint à une voisine, en lui confiant ses peines, et elle répond: „Vois un peu sa mère: elle est comme elle, ni plus, ni moins”; — et si un homme a l'intention d'épouser une demoiselle, tout en craignant qu'elle ne devienne mauvaise après, le monde lui dit: „Regarde sa mère qui est bien élevée: sa fille sera selon l'éducation qu'elle lui donne (qui nécessairement est bonne).”

طَبَّ, renverser de façon que ce qui était en haut vienne en bas = class. نَكَت. قَامَ طَبَّ, coucher sur le ventre, contr. de طَبَّ الْغَرِيقُ حَتَّى قُنْزَلَ الْمَيِّ مِنْ تَمَّةَ. قَامَ سَطَمَ, renverse le noyé, afin que l'eau descende par sa bouche. طَبَّ الشَّخْشُورَ, renverse la barque, afin que l'eau s'en aille. طَبَّ صَخْنُ مَصْفَلَمَ فَوْقَ الْأَكْلِ أَحْسَنَ مَا قَبِرْدُ, mets un plat (contr. de صَخْنُ غَبِيقُ) sur le manger, afin qu'il ne se refroidisse pas; v. p. 124, l. 18. طَبَّ chez les Bédouins = وَصَلَ; cf. n° 141. — Il n'y pas dans l'arabe vulgaire un verbe qui soit plus employé que طَلَعَ;

voici quelques-unes de ses nombreuses acceptions : **طلع (الى) برا**, *ṭoûlî' (ilâ) bârrâ*, il est sorti; **طلع الريح**, *ṭoûlî'â er-rîh*, le vent s'est levé; **طلع ثلاث قروش من شاني**, *ṭoûlî' tlât kouroûs minn šâni*, il m'en est revenu 3 piastres; **البي ما بيّعرف ابنه كيف بدّه يطلع**, *el-bey mâ biy'ârif ibnou kêf biddou yîṭla'*, le père ne sait comment son fils réussira; **طلع على الدار**, *ṭoûlî' 'alâ-d-dâr*, il monta à la maison; **طلع في حقي مُش طيب**, il s'est montré à la fin mauvais à mon égard. On voit par ces exemples que **طلع** renferme l'idée de *résulter*; c'est ainsi que nous disons: ta part montera à 100 francs, **يطلع حُصّتك مِئَة**. Voir Spitta-Bey, Contes populaires, Glossaire, s. v..

Eḥbaṭ el-gàrra etc., Eg.. En général, **جَرّة** est en Egypte remplacé par **بلاصة** ou **مَعْلَبَة**. Burton, n°. 15.

LXI

ابنك أَنتَ مِثْلَكَ أَنتَ

İbnak ent mîtlak ent.

Ton fils est comme toi.

Tà'rif kêf: mitl şouhrî moudâssar bêtou hamst-
'àsar sinnî, lâ 'oulm wa lâ ḥâbar, fa ibnou fî ri-
yâbou ta'allam el-kamâr mitlou wa ḥâsal minn
bâlad ilâ bâlad, wa waḳt illî šâfnî bèyyou sa'âlnî
'ann ibnou, wa ḳâl wâḥed minn bâladîtou gêm-
bou: „hoûwî ḳamârgî mîtlak: ibnak ent mîtlak ent.”

Sais-tu comment (en est l'explication)! — c'est comme mon

beau-frère qui depuis quinze ans a quitté sa maison sans qu'on sache rien de lui et sans qu'il ait donné de ses nouvelles. Son fils, pendant son absence, apprit à jouer comme lui, et se sauva, en errant de ville en ville. Lorsque son père me vit, il me demanda des nouvelles de son fils. Un de ses compatriotes, à côté de lui, dit alors: „Il est joueur comme toi: ton fils est comme toi.”

مدشر, v. n° 48, — *بلدي*, compatriote, pays, pl. *بليّة*, ou *بليات*, mais il y a aussi la forme *بلديّة*, de la même catégorie que *قريبة غريبة*, correspondant exactement au mot *compaesanaggio* que j'entendis dire une fois à un paysan de la *montagna pistojese*; allem. *Landsmannschaft*. Voilà pourquoi on peut dire: *houwî bäladîtî*, il est mon compatriote, et *hommâ bäladîtî*, ils sont mes compatriotes.

ما كان في الأباء يكون في الأبناء, *mâ kân fi-l-abâ'î yakoûn fi-l-abnâ'î*, Eg. Soc., n° 527.

XLII.

شمسة شباط تخلي الرأس مثل المخباط

Sâmsat sbât tehällî er-râs mitl el-mouhbât.

Le soleil de février vous fait sentir la tête comme si elle était frappée avec le battoir.

Wâlad izâ kân nâïm bisâms minn 'ouzm. (عظم) es-sams illî fi sbât youga'ou râsou, bërôh la'ând oummou wa yiskîlâ minn wâga' râsou takoullou: „fên kount nâïm, yâ bâ'dî?” ikoûlla: „fi sams,” ou tegâwib hiyî el-mâtal.

Si un enfant dort au soleil au mois de février, lorsque le soleil est fort, la tête lui fait mal. Il va chez sa mère se plaindre de son mal de tête. Elle lui dit: „Où dormais-tu, chéri?” Il lui répond: „Au soleil.” Elle réplique alors par le proverbe.

مَضْبَاط: 1° le battoir du teinturier; 2° le morceau de bois rond, à manche, avec lequel on remue le dîbs dans le halkîni; 3° l'instrument avec lequel les maçons battent le béton. — **بَقِيَتْ بَعْدِي يَا**; la locution pleine est: **بَقِيَتْ بَعْدِي يَا وَلَدِي**, que tu puisses me survivre, mon enfant! Hafâgi, Šîfa, p. ۳۴, l. 15, dit, après avoir donné l'accentuation de ce mot: **بعد** „comme **كَبَعْدِ الْمَضَافَةِ لِإِيَاءِ الْمُتَكَلِّمِ بِمَعْنَى يَا صَاحِبِي** avec la première personne du pronom suffixe personnel, dans le sens de: mon ami!” Les femmes surtout disent: **(يَا) تَقْبُرْنِي**, que tu puisses m'enterrer! c'est-à-dire: chéri! ange! etc.

LXIII.

لَبِّسْ الْعُودَ بِجُودٍ

Làbbis el 'oûd bigoûd.

Habille le bâton de générosité.

Ce proverbe est intimement lié à celui-ci:

مَا زَيَّنْتَنِي لَا أُمِّي وَلَا بَيْي إِلَّا التِّيَابُ إِلَيَّ عَلَيَّ

Mâ zeyyanètni lâ oûmmî wa lâ bèyyî illâ et-tiyâb illi 'alèyyî.

Ce ne sont ni ma mère, ni mon père qui m'ont orné, mais les habits que je porte.

Beḡoûloû el-aouwalàni izâ kân wâḡed bèšî' eṣ-

şûra ou lâbis awâ'î kwâyîsi bekoûn mârik fi mâtraḥ bešoûfoûh etnèn wa biyèḥkoû ma' bâ'qoû-hom: „foulân kân mâss sâfi ou el-yâm şar gemîl,” ou ikoûloû labâ'qihom el-mâtal, bismâ'hom hoûweh wa bigâwibhom bil-mâtal et-tâni.

Un homme qui est laid, mais portant de beaux habits, passe par un endroit où deux individus le voient. Ceux-ci se disent entre eux: „Un tel n'était pas joli (à voir), et aujourd'hui il s'est fait beau,” en ajoutant le premier proverbe. Lui les entend et répond par le second proverbe.

Les Arabes appliquent souvent ce proverbe, par envie, aux dames européennes, dont la démarche élastique et la tournure élégante font crever de dépit la femme levantine ou arabe, qui, dans ses habits européens, ressemble à un tonneau roulant, tandis que, mise à l'arabe, elle a encore des charmes.

S = Eg., où il y a aussi celui-ci :

لَيْسَ الْبُرْصَةُ تَبْقَى عُرُوسَةً

Habille le roseau, et il devient (comme) une nouvelle mariée.
Spitta, n° 275.

LXIV.

صَابِحَ الْقَوْمِ وَلَا تَمَسِيهِمْ

Şâbiḥ el-kâm wa lâ tēmâsîhom.

Va chez les gens le matin, et non pas le soir.

Insân izâ kânlou maşârî 'and insân tâni ou mâss fâḍî fi-n-nahâr yiròḥ yiṭâlibou fî-d-darâhim, fa izoûrou bisâhra liâgêl ṭalab ḥakḵou, fa igâwi.

bou: „ânâ illî doukkân fî-s-soûk, oûbka ta‘à la-
à‘ndî boûkra fî bâhr en-nahâr”, wa ikoûllou el-
mâtal.

Un individu a une créance chez un autre, mais, n'étant pas libre le jour pour aller lui réclamer son argent, il le visite le soir pour lui demander ce qui lui est dû. Celui-ci lui répond alors: „J'ai une boutique au marché, viens donc me voir demain dans la journée”, et ajoute le proverbe.

ماسى et صابح; formes à enregistrer, manquant dans les dictionnaires ¹⁾. — للتاكيد **أُبْقَى** est; p. ex.: oûbka tegîblî el-kitâb boûkra, n'oublie pas de m'apporter le livre demain; oûbka ‘ândak hattâ îgî, tu resteras là où tu es jusqu'à ce que je vienne; oûbki gîbî eş-şahn, apporte donc l'assiette (à une femme); izâ rôhtoû ibkoû irkaboû hamîr, si vous allez, vous devez prendre des ânes. — Le vulgaire dit à un homme: **تعالى** et **تعالى**, **تعا**, **تغ**. La dernière forme, également employée pour une femme, est une faute répandue partout. Le masculin doit être **تعالى** et le féminin **تعالى**. Laff el-kimât, p. 190. M. el-M., s. v. Ġawalikî, Haṭa, p. 148. **تعالى**, pourtant, se rencontre dans le vers pour le féminin, comme dans ce *bét* d'un fameux poème d'Abou Firâs el-Hamdânî:

ايا جارتا ما أنصفَ الدَّهْرُ بَيْنَنَا [طويل]
تعالى أُنَاصُكَ الْهُمُومَ تعالى

„Ô voisine! le sort n'a pas été juste envers nous. Viens ici, afin que je te donne une part de mes soucis, viens!” MS de ma coll.. Ahlwardt, Halef el-Aḥmar, p. 103. El-Hafâgî, s. v., dit:

قال ابن هشام وكسرها لحن كما تستعمله العوام ولحن

1) Je vois que Dozy les a enregistrées dans ce sens.

أبا فراس في شعرة المشهور: تعالي الخ و لذا صحت التورية
في قول الآخر: أيها النقرض عني — حسبك الله تعالى

Ce *تورية* est assez joli. Hafāgi, qui sur le mot en question a une discussion intéressante, ajoute avec raison: وما زعموه من اللحن ليس كما قالوا فانه سيع وقري بـ و أبو فراس ثقة ممن يجعل ما يقوله بمنزلة ما يرويه شاهد. Mr. Ahlwardt, d'ordinaire traducteur si exact et si critique, rend ici *تعالى* par „komm herauf“. Cela est peu réussi, car le pigeon était sur l'arbre, et *تعالى* avait, du reste, déjà le sens conventionnel de „viens“. Pour *تعال*, cf. Sour. XIII, v. 10: المتعال. Nöldeke, o. c., p. 251.

S = E.

LXV.

ما يقرقع في الدست إلا العظام

Mā yeḡârke° fî-d-dîst illâ-l-°aḡâḡm.

Il n'y a que les os qui font du bruit dans la marmite.

Iza inḡâṭṭet el-°aḡâḡm bil-wâ°i wa inṡâbb mây fâḡ minnhom wa yêrlî beṡîr el-°aḡâḡm tēḡâbbîṭ fî bâ°ḡîḡâ, wa minn ḡâyḡâ maḡoûz el-mâtal°ann insân yakoûn fâḡîr ou dâni ou dâïman bîyâ°mel mouṡâḡarât ma° el-°âlam, mitl en-nâwar illî tamânlî bîyîrroû.

Si l'on met des os dans un vase et verse de l'eau dessus, lorsqu'elle bout, ils commencent à s'entre-heurter. Le proverbe est pris de là, et s'applique à un homme, querelleur et vil, qui a

toujours des rixes avec le monde, comme les bohémiens qui tempêtent constamment.

قَرَقَعَ: fi àḥad mǎzraʿa soûmiʿou inn fiḥa ḥarām, fa ṣāḥeb koull bêt fiḥa ṣar begīb en-naḥās wa yoûdaʿou warā el-bāb wa saʿaloûhom nās rourbiye: „lêš ʿammāl tesāttifoû hal-kārkaḥi warā el-bāb? bigāwiboûhom: „iza āgā el-ḥarāmi wa fātaḥ el-bāb yikārkeʿ en-naḥās wa minkoûn nāīmīn wa nafīk minn el-kārkaʿa.”

On apprit dans un hameau qu'on y commettait des vols. Alors, le propriétaire de chaque maison y située apporta les ustensiles de cuivre et les placa derrière la porte. Des personnes étrangères leur demandèrent: „Pourquoi empilez-vous tout ce fatras derrière la porte?” Ils répondirent: „Si le voleur vient et qu'il ouvre la porte, les ustensiles de cuivre feront du bruit, et, endormis que nous sommes, nous nous réveillerons à ce bruit.

رَاسِي يَقْرُقِع مِّن دَقِّ الطَّبَل, le lit craque. **يَقْرُقِع التَّخْت**, la tête me bat par le bruit du tambour. **عَمَّ يَقْرُقِع**, **الْقَرَّاز يَقْرُقِع مِّن يَدَيْكَ** = **عَلَى السَّطْح**, il piétine sur le toit — **عُرْبِيَّة**, nom. — **هَرَا**, la fenêtre branle par l'effet du vent. — **قُرْبِيَّة**, nom. gen., comme **قُرْبِيَّة**, parenté, parents. V. n° 61. — **سَتَّف**, ranger, entasser, empiler, de l'italien *stivare*; ce mot provient de l'emploi fréquent, dans les ports du Levant, de *stivatore*, *stivare*, pour un bâtiment. **بَرْمِيل السَّمَك مُسْتَف طَيِّب**, le baril de poisson est bien encaqué.

MS. de Leide, n° 1292 a, p. 237, n° 65.

من تاتى نال ما تمنى

Min ta'anna nāl mā tamanna.

Qui y va lentement obtient ce qu'il désire.

Zālamī moḥāmmal ṭāḥnet kaḥ wa rāḥ āḥir en-nahār, fa šāf wāḥad 'aṭ-ṭarīk wa sà'alou: „bīl-ḥaḳ ānā el-māṭḥani el-lèyli?” — fa ḡawabou: „iza ista'ḡalt mā toūṣal, wa iza ẽmsīt 'alā māhlak toūṣal;” fa ḳāl bibālou: „ḥaydā diḡḡ.” Fa ba'd mā arāḥ (pour راح) sāḳ ed-dābbi; minn el-'āḡali tā'a-set wa wāḳā'et, wa mā fīs wāḥdou yiḥāmmil 'adīlat el-kaḥ fa iltazam inām 'alèḥā fī-s-sīkke fa iltakar fī dimārou: „ṣaḥīḥ, laou kount ẽmsīt fī teu'eūnnī, mā kānet wāḳā'et ed-dābbi.”

Un homme, conduisant, au déclin du jour, sa monture chargée d'un sac de blé pour moudre, vit, chemin faisant, quelqu'un à qui il demanda: „Est-ce que je puis gagner le moulin ce soir?” — Celui-ci lui répondit: „Si tu te dépêches, tu n'y arriveras pas, mais si tu marches lentement, tu y arriveras.” Il pensa alors à part lui: „Voilà un imbécile!” L'autre parti, il poussa sa monture, qui broncha et tomba, tant il était pressé. Comme il ne pouvait tout seul recharger le sac de blé, il fut obligé de se coucher dessus, au milieu de la route, et fit cette réflexion: „C'était bien vrai! si j'avais marché doucement, la monture ne serait pas tombée.”

كَلْ عَدِيلَة مَلَانَة قَبَحَا تُرَوَّى إِلَى = طَخْنَة — مُعْمَل, v. n° 48. — الطاحون; si la quantité est plus petite, on lui donne le nom de شَنْقُولَة. — Le maṣḍar تَفْعِي est toujours prononcé تُفْعِي; p. ex.: teu-meūnnī, désirer, saluer un supérieur [تَمْنَيْت] السَّلام لَلْبَاشَا; le teu-meūnnī est le salut cérémonieux des

Orientaux]; teufeùlli, s'épouiller; teuseùlli, se consoler, s'amuser, passer le temps; teu'eùnni, agir avec lenteur; tou-goùlli, être exposée dans tous ses atours de fête (se dit de la mariée); ce *ḡammī* (eu) du ف est tellement prononcé, que l'Arabe illettré à qui je demandai comment il écrirait ces formes me fournit ces échantillons: *التدوئلي, التبوئني, التحوئلي, التبوئلي, التوئلي* etc.. N'ayant jamais appris à écrire d'après les règles de la grammaire, il ne pouvait que rendre la prononciation vulgaire.

Man ta'annâ nâla mâ tamànnâ, Eg.. C'est ainsi qu'un paysan du Delta me le prononça. *Ḳouṣṣat 'Ounêsi*, p. 15. *Meyd. Boûl.*, II, p. ۳۳۷. *Freyt.*, II, p. 725, avec ادرك; III, 1, n° 1608, où il faut lire: *وآستنى - تمنى*. Cf. *ibid.*, III, 1, n° 129. *Spitta*, n° 242.

LXVII.

جيرانكم كُنَّا وَمِنْكُمْ تَعَلَّمْنَا

Ġirânkoum kônnâ wa minnkoum ta'allâmnâ.
Nous étions vos voisins, et c'est de vous que nous avons appris.

Si c'est une femme qui le dit, elle ajoute:

أَنْتِ تَحْطِطِرُنَا وَنَحْنُ تَحْمِرُنَا

Èntou tahàtṭàtṭou wa nâhnâ tahammarnâ.
Vous vous êtes peint les sourcils en noir, et nous nous sommes fardées de rouge.

Etnên aṣḥâb wâhed dâir ou et-tâni bisâreltou, fayèlli dâir yâ'mel nâṭli, yâ soukr, yâ fâsâd àou ḥarâm, biġi ṣâḥebou illi bisouṭl biwâbbiḥou wa

ikoùllou ed-dâir: „mâ koùntîs hêk mâsí ‘alâ has-souřl?” ou bigâwibou et-tâni minn kâhrou hêk. Wa izâ kân niswân bitkâtalou wiṣṭâlahou ba‘dên takouł wâḥdi minnhom: „mâ kountîs hêk fâğira; minn ên ta‘allâmti hal-fouğour?” wa betgâwibhâ et-tâni hêk.

Il y a deux amis, dont l'un se promène désœuvré et l'autre est à son travail. Le désœuvré fait toujours des histoires, soit d'ivrognerie, soit de débauche, ou d'autres actions illicites. L'ami qui travaille le gronde. Le désœuvré répond: „Est-ce que tu ne menais pas cette vie auparavant, toi?” L'autre, fâché, riposte alors ainsi. — Des femmes, après en avoir été aux prises, font la paix. L'une d'elles dit alors: „Est-ce que tu n'étais pas comme ça querelleuse emportée? où as-tu appris à te quereller comme ça?” L'autre répond par le proverbe.

تَخَطَّطُوا pour تَخَطَّطُوا. Moufaṣṣal, p. 199, l. 5 et suiv. — يا — يا, conjunction persane, qui cependant est très-ancienne en arabe, puisqu'elle fut de bonne heure introduite dans la langue espagnole: *ya — ya*, tantôt — tantôt.

Les beautés européennes croient peut-être qu'elles ont le privilège du fard et du noir. Qu'elles se détrompent: leurs soeurs arabes ont de tout temps excellé dans l'art de se peindre la figure, pour ne pas parler des anciennes Egyptiennes. Les musulmanes surtout se noircissent les sourcils, qui doivent se joindre, قُفْلُ الْكَوَاكِبِ, et être légèrement arqués, مَقْرُوسِينَ, pour rehausser encore davantage la beauté et faire la coquette, غَاوِيَّة. On voit ainsi souvent des figures à faire peur à un Européen. Les Bédouines ne sont pas non plus exemptes de cette vilaine habitude, malgré les vers d'el-Moutanabbi:

مَا أَوْجَهُ الْكَضْرُ الْمُسْتَحْشَنَاتِ بِهِ | بَسِيطِ

كَأَوْجِهِ الْبَدَوِيَّاتِ الرَّعَائِبِ
 حُسْنُ الْكَضَارَةِ مَجْلُوبٌ بِتَطْرِيقِ
 وَفِي الْبَدَاوَةِ حُسْنٌ غَيْرُ مَجْلُوبٍ
 أُنْدِي طِبَاءَ ثَلَاثٍ مَا عَرَفْنَ بِهَا
 مَضْغَ الْكَلَامِ وَلَا صَبْغَ الْكَرَاجِيِّ

La figure des citadines, considérées comme belles dans les villes, n'est pas comme celle des Bédouines délicates:

La beauté des femmes des villes est factice et ajustée, tandis que chez les Bédouines elle est naturelle.

Je donnerais ma vie pour les gazelles du désert, là elles ne savent ni manger les mots, ni peindre les sourcils.

Ed. Caire, avec comm. d'el-'Akbarî, I, p. 11v.

Seulement, „les gazelles du désert” ont un autre genre, quoique moins répugnant; nous le verrons, lorsque nous étudieront leurs proverbes.

LXVIII.

دَيِّنْ بِتَنْفِقِ طَالِبٌ بِتَخَانِقِ

Dèyyin bitnàffik, ṭàlib bithànîk.

Donne à crédit, et tu écouleras ta marchandise, réclame ta créance, et tu auras une querelle.

Beyyâ' âdamî mâsalan bîmroḵ ṣâḥḥbou 'alèh ou isou'f mâss 'amm bebî' ou fî kêtîr 'ândou beḳou'lou: „â'ṭî bidèn ḥàttâ yistéroù witnèffik”, ou begàwib ṣâḥeb el-mâl: „dèyyin” etc.

Il y a, p. ex., un vendeur honnête; son ami passe et voit qu'il

ne vend pas, quoiqu'il ait beaucoup de marchandises, et lui dit: „Donne à crédit, afin qu'on achète, et tu achalanderas.” Le propriétaire des marchandises dit alors: „Donne à crédit etc.”

دَيْن: 1° donner à crédit, prêter; 2° prendre à crédit, emprunter. Cette forme est la seule usitée vulgairement, mais il y a ici à observer que le second **دَيْن** est pour **تَدَيْن**, qui n'est pas courant; cf. n° 98. Cela ressort clairement de l'impératif: 1° dèyyinou maşârî, *prête-lui de l'argent*; 2° dàyyan minnou maşârî, *emprunte-lui de l'argent*. Si l'on dit anâ dayyânt, on ne sait laquelle des deux significations il faut attribuer à cette phrase. **دَيْن** veut aussi dire *être dévot*, p. ex.: anâ dayyânt ketîr bil-âouwal, hâllak ma'âss [= **ما عاڤش**] rôh 'alâ-l-knîse, j'étais auparavant très-dévot, à présent je ne vais plus à l'église. „Bêt Abellâ dey-yinîn ketîr ou beşalloû ketîr fî-l-knîsi lâken dey-yinîn maşârî yâ laţîf ilâ ël-fellâhîn; ou kêf begoûz idèyyinoû bil-fâiz ou idèyyinoû bil-knîse 'and râbbounâ?” „les Abella sont très-dévots et prient beaucoup à l'église, mais prêtent un argent, il faut le voir, aux paysans; et comment leur est-il permis de donner de l'argent à usure, tout en faisant les dévots à l'église en présence de notre Seigneur?” Cet exemple, dicté par un paysan des alentours de Saydâ, contient les deux significations du verbe en question. — **فايظ**, **فايد** et **فايدة**, intérêt, usure = **فرط**, **ربا**, Eg., où les paysans se servent du mot **وسح** pour la même idée, p. ex.: 'ândî kâ m keurs be'aşarîlhom ou bâkol minn wasâh hom, j'ai quelques piastres que je ferai travailler, et je vivrai de leur intérêt. Gâ ţâlib wâsaḥ fouloûsou, il vint demander l'intérêt son argent. L'esprit pétillant de l'Egyptien ne se dément jamais. L'usure, voire même l'intérêt, est expressément défendue dans le Korân. Les chrétiens en Orient excellent dans

l'art d'extorquer aux paysans de fortes sommes par un taux exorbitant. Si ces messieurs, tant qu'ils sont, se trouvaient en Europe, je garantis que pas un seul ne serait admis dans une société qui se respecte. Mais en Orient, on fait la courbette au fripon, pourvu qu'il possède le magot.

S = Eg.

LXIX.

تَاجِرٌ بِدِينَارٍ تُسَمَّى فِي الْبَلَدِ تَاجِرٌ وَبِأَلْفِ دِينَارٍ
نَفْسَكَ قَطَّ لَا تَوَاجِرْ

Tâgir bidînâr tîsmâ fi-l-bâlad tâgir, ou bi'âlf
dînâr nèfsak kaṭṭ la teâgir.

*Fais le commerce avec un seul dînâr, et tu seras appelé com-
merçant dans la ville, et ne donne jamais ta personne à
louage, même pour mille dînâr.*

Bî' ou îstëri, wa làou bimît kourâs, yisammoûk
biyâ' ou sârrâ (شراء), wa lâ tîrhin nèfsak 'ând ḥâd-
dâ fi-l-ḥouḍmi âḥsan mâ tinhân; ou ḥâdâ toûşâyi
minn bèy laïbnou àou şâḥeb laşâḥëbou.

*Achète et vends, même pour cent piastres, et l'on t'appellera
vendeur et acheteur; ne t'engage pas au service d'un autre afin
de ne pas être maltraité. C'est là une recommandation d'un père
à son fils, ou d'un ami à son ami.*

تُسَمَّى peut venir de سَمِيَ et de أُسِيَ, qui, d'après Kitâb el-
faṣîḥ, ont la même signification. أَقْعَلَ est cependant rare
dans la langue vulgaire, excepté chez les Bédouins. — قَطَّ (Eg.
قُطَّ), placé comme dans les exemples suivants:

أَبُو زَيْدٍ يُونِسَ قَطَّ مَا شَافَ ضَيْقَةً * وَلَا شَافَ ضَرْبَاتَ الْقَنَا وَالْقَوَاضِ

كنت قبلك قط ما اعرف. Benî Hilâl, vol. I, p. 13, éd. Beyrouî. الهوى, Koussat el-'Ounêsi fâdil, p. 17, éd. Beyrouî; ibid., p. 23 et passim; mais p. 29: وضرت مجنونة وما قط هديت. El-Mo'arrab, p. ١٣. Laff el-Kimât dit, p. 70, à propos de cette locution vicieuse: وهو من افكش الخطا لتعارض معانيه وتناقض الكلام فيه لان قط تستعمل فيما مضى من الزمان لو خرس; v. Lane, s. v.; cf.: كما ان ابدًا وعوض فيما يستقبل منه, el-'Akbarî, Comm. sur el-Moutanabbi, éd. Bouî., T. I, p. 304. Goldziher, Z. D. M. G., XXXV, p. 525. Fleischer, Beitrâge, VI, p. 103. — قُرْبِيَّة et قُرْبَايَة, comme تَرْصِيَّة et تَرْصَايَة. Je n'ai pas relevé la forme قَفْعِيَّة qu'enregistre Wetzstein, o. c., p. 507.

S = Eg.

LXX.

وَقْتُ إِلَيَّ كُنَّا مَكَارِيَّةَ مَا شُقْنَا هَلْبُغَال

Wakt illî konna moukâriye mâ šoufnâ hal-bouṛâl.

Lorsque nous étions muletiers, nous ne voyions pas de ces mulets.

Insân iza kân mouḡâouwaz àou mâss kâbil zîna ou àḡet mâra kâ'adet fi heṇḏnou wa šâret tetṛân-nag ou tetḡella' ou tetkâssa' fa ikoùllâha: „ba'îdî 'ânnî”; wa binkâl kamân hâda lil-'ouloûk el-mourd illî himnî „zèy el-koûsa bistâkrou' ala nâkrhom.”

Une femme vient s'asseoir sur les genoux d'un homme qui est marié ou qui n'est pas disposé à la débauche. Elle se met

à faire des mignardises, à le dorioler et à agiter voluptueusement le corps. Il lui dit alors: „Loin de moi”! — Le proverbe se dit aussi des cynédès imberbes „qui, comme la courge, payent pour être creusés.”

مَكَارِيَةٌ pour مَكَارُون; Kitab el-Faṣiḥ, p. ۳۹. — تَفْتِج, renferme l'idée de mollesse du corps; l'hébr. 117. La femme tressaille, fait semblant de s'esquiver, lorsqu'on lui touche la taille; elle fait des minauderies agaçantes, en caressant avec des mots doux. تَجْلَع est un parler plein de caresses, plus ou moins obscènes, pour amener l'homme à s'oublier ou à remplir les désirs de la femme, qui ôte l'habit de la pudeur. On dit: وَكَدَّ مُجْلَعٌ, enfant doriolé, gâté. تَفْتِج est dans les paroles et les gestes, تَجْلَع dans les gestes seulement. تَقْصَع: dandiner le corps, comme font les danseuses égyptiennes, avec des contorsions impudiques; balancer coquettement le corps en marchant, hommes et femmes. On pourrait écrire tout un chapitre sur les mots vulgaires exprimant l'idée ci-dessus. Les femmes arabes sont habiles à manœuvrer le corps; le تَفْتِج est un *conditio sine qua non* de la belle de toutes les classes. Quant à l'application du proverbe, elle est malheureusement trop fréquente en Orient, où le régime de l'Islâm, avec sa prétendue haute éthique, a ouvert les écluses à tous les dévergondages publics et secrets. La plume refuserait son service, la langue serait insuffisante, si celui qui connaît la vie de tous les jours des Orientaux, surtout des classes élevées, voulait la dévoiler. L'Europe est bien loin d'en avoir la moindre idée. Du reste, la flétrissante passion dont j'entends parler a été dès la plus haute antiquité répandue parmi les races orientales. Ovide dit, liv. X, vers 79—85:

..... omnem refugerat Orpheus
femineam venerem

ille etiam Thracum populis fuit auctor, amorem
in teleros transferre mares, citraque juventam
ætatis breve ver et primos carpere flores.

Voir Girard, Arch. des Missions, 1^{re} partie, t. II, p. 650.

عَلَق, pl. عُلُوق, cynéde, fréquent dans 1001; v. Dozy, Suppl. — هُم زِي الْكُوسَا يَسْتَكْرُوا عَلَى نَقْرِهِمْ est une locution proverbiale à l'adresse des gens de la catégorie en question. On évase la courge avec le منقرة.

LXXI.

كَلَّ مِنْ صَفِّ صَوَانِي قَالَ أَنَا حَلْوَانِي

Koull min şaff şawânî kâl ânâ helwânî.

Est-ce que quiconque étale en rangées des plateaux dit: „je suis vendeur de sucreries?”

izâ kân şâne° and nouggâr ou mâ yâ°rif ïmsah
kîl lâh el-şâsab bil-fâra ou dâïman ikoûl lan-nâs:
„ânâ şourt mœ°allim biddî ïtla° minn °ândou.” Wa
hâyda el-mâtal mouṭlak lakoûll insân moudda°i
fi-l-°oulm wa lamm yâ°rif şî.

Un garçon est apprenti chez un menuisier; il ne sait cependant rien, pas même raboter une planche de bois, tout en disant à tous: „Je suis devenu maître, et je veux quitter son service.” Ce proverbe s'applique à tout homme qui prétend posséder du savoir tout en ne sachant rien.

Hallaḵ fi Beroût fih ḡamsîn wâḡad ḡalwânî, wa
lâken illî yittâkal minn °ândhom ḡamsî ou el-
bâḡî sourlhom ḡayallâ, ou fi Şêda fih ḡamsî ḡal-
wânîyi ou mâ tittâkal illâ rourèybet es-signôra

ou el-bâkî halâwiyâthom tişbah wa timsâ 'ân-doŭhom.

Or, il y a à Beyroût 50 confiseurs, mais il n'y en a que 5 chez lesquels on puisse manger; le travail des autres est cousi-cousi. Il y en a 5 à Saydâ, mais il n'y a que Roureybat es-Signôra qui soit mangeable: les sucreries des autres restent là, le matin comme le soir.

صُرَانِي, pl. de صِينِيَّة, plateau, soit de cuivre étamé, soit de bois vernissé, qu'on fit d'abord venir de la Chine (صِين), d'où le nom. — مَا يَعْرِفُ يَنْسَحُ قِيلَ لَوْحِ الْكَشْبِ. Ce قِيلَ est peut-être une autre prononciation de قَوْلُ, qui a la même signification; cf. جوعان et جيعان, يصور et يصير. Les paysans ne font pas de différence entre ces deux mots, qui me paraissent être un impératif. وَفَمِّ مِثْلِ خَاتَمِ قَوْلِ اصْغَرِ „et une bouche comme une bague, disons même plus petite”, Koussat el-Ounêsi, p. 25. V. n° 2. — يَتَّأْكَلُ, cela se mange, est mangeable, mais le parfait اِتَّأْكَلَ, cela a été mangé, et le participe مَتَّأْكَلٌ mangé, fini. Mr. Spitta a ici reconnu la forme passive araméenne Ethpe'el, très-usitée en Egypte, mais beaucoup plus rare en Syrie, ce qui *a priori* est assez remarquable: on aurait raison de croire qu'une forme araméenne se serait mieux conservée dans le pays où cette langue était parlée. Je ne l'ai pas relevée en Syrie avec les verbes *medice geminatae*. Spitta, Gramm., p. 198. Les verbes *primæ rad. hamza* offrent le plus souvent cette forme اِتَّفَعَلَ; par exemple: اِتَّأَخَذَ, il a été pris; يَتَّأَخَذُ, cela se prend, se peut prendre; مَتَّأَخَذَ, pris, enlevé. هَيْدَا الرَّجَالَ, on ne saurait fréquenter cet homme, il n'est pas fréquentable. مَا يَتَّأَدَّبُ, il ne devient pas اَدِيبٌ. Ce sont là des phrases que j'ai entendues plus d'une fois. J'écris le ت avec un

1) On pourra aussi comparer l'allemand *wie* au berlinois *woe*, comment?.

seddi, car c'est ainsi qu'on prononce. Ce n'est que sur ma demande de prononcer lentement que je n'ai pu distinguer qu'un seul ت. Ne pourrait-on pas trouver la cause du redoublement du ت dans la langue arabe même? La forme au présent est يَتَّ فَعْل, et l'on dirait donc يَتَّ اخذ. Or, c'est l'alef el-illa qui reçoit l'imâla et non pas l'alef mahmoûzi, qui dans notre verbe se trouve effectivement sans consonne précédente, mue par un fatha, rendant possible l'imâla. Le vulgaire de Syrie avec sa prédilection pour l'imâla redouble nécessairement le ت pour donner à l'alef un appui, sans quoi l'imâla est impossible. Ou bien, ne faut-il voir dans ces verbes qu'un افتعل? On sait que dans cette forme la langue vulgaire fait aussi souvent reposer l'accent sur la seconde que sur la première syllabe. Spitta, Gramm., p. 63c. Le ت aurait donc pu très-facilement recevoir après lui un alef. Je ne donne cette conjecture que pour ce qu'elle vaut. J'avoue que, pour ma propre satisfaction, je préfère avoir recours au syriaque pour expliquer cette forme qui est restée dans la langue vulgaire. Nous savons que dans le syriaque le Ethpé'el des verbes primæ rad. | transporte souvent la voyelle de cette lettre sur le ʿ, qui est alors redoublé en s'assimilant le |. Ainsi, le verbe اخذ, إاخذ, fait إاخذ. Ce cas s'applique aussi quelquefois à d'autres verbes. Nöldeke, Syr. Gramm., p. 36, 174c. Le verbe vulgaire إاقتشر, itt'atar, buter, chopper, que Mr. Dozy, Suppl., I, p. 859, appelle „une expression irrégulière” n'est donc qu'un إاقتعل avec le ت double. Je sais que Mr. Spitta ne veut admettre la présence des deux ت que dans une prononciation rapide et par erreur. Il faut pourtant excepter les verbes primæ hamza: j'ai pu constater que les deux ت s'y trouvent non seulement dans le dialecte syrien, mais aussi dans celui d'Algérie et de Tunis [celui-ci est presque du syrien tout pur]. Voir Cherbonneau, J. A., Avril 1852, p. 397.

Force est donc d'admettre que ce qui était reçu par la grammaire syriaque l'est aussi dans la langue vulgaire arabe pour les mots, facilement recueillis, où s'est conservée la forme **إِتْعَل** ¹⁾. Peut-être aussi était-elle d'un emploi plus étendu dans la langue *vulgaire* syrienne.

Passons en revue toutes les sucreries d'un ḥalāwī sidonien. Elles se font avec deux matières premières, deux pâtes différentes :

1° le kēnāfi, **كنافة** :

Bi'āgginoû el-'agîn ḥattā yaṣîr rāḥwî ou bi-ḥeûtṭoû es-sidr 'alā-n-nār laḥattā yèḥmā ou begîboû es-sa'riyî bimelloûhā 'agîn ou yiroṣṣoûh fâḵ es-sidr ḥattā yinsaf beṣloûh ou minnou bi-'āmeloû.

On pétrit la pâte jusqu'à ce qu'elle devienne molle. On met le plateau au feu, pour qu'il se chauffe. On remplit la passoire de pâte, qu'on laisse tomber en fils minces sur le plateau. Lorsqu'elle est sèche, on l'enlève pour en faire [les pâtisseries].

De cette pâte ainsi préparée on fait :

a **صاري بُرْمَا** : begîboû hal-knāfi ou bifrodoûhā 'alā-t-tāwouli ou bileuffoûhā minn bā'd mā yiḥeûtṭoû fi ḵālbhā gāz ou soûkkar, ou ba'dèn yiḥeûtṭoûhā fi-s-sidr bitab'îyî, sâḵfi maousoûli bisâḵfi, wa yibromoûhā 'alā nèfshā laḥattā yeṣîr es-sidr mitl ḵālib gibn kaṣkawân ou yiwaddoûhā ilā-l-fourn ou yiskoboû ḵaṭr soûkkar fâḵ minnou.

On prend ce knāfi qu'on épand sur la table. Après l'avoir rempli de noix et de sucre, on le roule, et on le met dans le plateau de façon que l'un des morceaux fasse suite à l'autre,

1) Voir n° 167 **إِتْعَل**. L'accent explique la conservation de **أ**.

auquel il est joint. On l'enroule sur lui-même de manière que le plateau ressemble à un fromage *kaśkawân*, et on l'envoie au four. On verse dessus du sucre fondu [avec de l'eau et du parfum].

بَصَا: biḥeùtṭoû es-sidr ‘ann-nâr [على] ou yeḡiboû el-knâfi ou yeḥeùtṭoûâ bis-sidr laḥàttâ tînśaf šwèyyi ou ba‘dên yeḡîfoû nattoûfat sâmnî ou yifrokoûâ ṭâyyib mâ‘ ʿes-sâmnî laḥàttâ taṣîr zèy es-soûmsoum; fi-l-âḥîr beśîloûâ ‘ann es-sidr ou beḥâlloû šwèyyi fîh yemèllî kâ‘bou, yâ‘nî ârdou, ou ‘alâ ḥâdâ yimeùddoû eg-gibn el-manḵoû‘ fi-l-mây, ou fîh nâs beḥeùtṭoû kamân gâz ou soûk-kar mâtṭrah eg-gibn. Willî šâloûh biṛàtṭoû fîh el-ḥâsoû wa yeḥeùtṭoû ‘alâ kânoûn kebîr ‘alâ kadd es-sidr laḥàttâ yistċwî minn taḥt. Mata mâ ḥâzzoû ou lâḵoû el-knâfi zâḥalet nîtfi bet-koûn istâwet minn taḥt, ou beḡiboû sidr tânî yidāhhinoûh bisâmn ou yiṭeubboûh fâḵ es-sidr el-aouwalâni ou yèḵliboû fîh el-bâşmâ, ou ireḡḡe‘oûâ tânî mârâ ‘alâ-n-nâr, ba‘dên isko-boû el-ḵaṭr.

On met le plateau au feu, et l'on prend le knâfi qu'on y met, afin qu'il sèche un peu. On y ajoute après un tantinet de beurre avec lequel on le frotte bien entre les mains jusqu'à ce qu'il devienne comme du sésame. A la fin, on l'ôte du plateau, en y laissant une mince couche de façon à en couvrir le fond. Sur cette couche, on étend le fromage, préalablement trempé dans l'eau. Il y a de ceux qui remplacent le fromage par de la noix et du sucre. Ce contenu est ensuite recouvert de ce qu'on avait ôté, et on place le plateau sur un brasier, ayant les mêmes dimensions, jusqu'à ce que la partie inférieure soit cuite à point. Lorsqu'en secouant la pâte on trouve

qu'elle glisse un peu, c'est qu'elle est cuite en bas. Un second plateau est alors placé à l'envers sur le premier, et l'on y retourne le baṣmâ, qu'on remet une seconde fois au feu. Après, on verse dessus de l'essence de sucre (v. plus haut).

- c مَفْرُوكَة: bi'âmēloû el-'agîn mitl el-aouwalâniyi ou yiḥalloûh tistēwî âktar minn el-âouwal la-ḥattâ izâ mesikhâ ez-zâlamî biîdou ou sèdd 'alèhâ ou fâtaḥ îdou tinfariṭ minn bâ'ḍâ. Ba'dèn bigîboû soûkkar en-nâ'im ma' ēs-snâbar ou eg-gâz ou el-lâz ou yiḥfoḵoûhom sâwâ ou yâkoloû hêkî.

On fait cette pâte comme pour la [douceur] précédente, mais on la laisse cuire davantage, au point que, si on la prend avec la main, en la serrant fortement, elle s'éparpille sous la main ouverte. On prend ensuite du sucre pilé avec de la noix et des amandes qu'on travaille ensemble, et on le mange ainsi.

II° le 'agîn, عَجِين:

- a شَعْبِيَّة, pâtisserie feuilletée, remplie de noix et de sucre.
 b قَطِيرَة, tourte, remplie de fromage ou de noix, ou sans حشو (= sâdâ, du persan سادة).
 c قَطَائِف, pâtisserie feuilletée faite avec de la noix et du sucre et, au printemps, avec de la crème (قَيْبَق). V. Mas'ôûdî, VIII, p. 406. Har., éd. Beyr., p. lv9. Au singulier, on dit قُرْص قَطَائِف.
 d بَقْلَاوَة, ture, se fait comme la faṭîrî, avec la différence qu'elle est coupée par petits morceaux en forme de losange. V. Dozy, Suppl., s. v.
 e غُرَيْبَة, dont la pâte est faite de smîd et de beurre, en proportion de un à deux ou de un à trois. Elle est très-fondante et fort bonne, quoique assez sucrée, à la manière arabe. Le سِيد me fut ainsi expliqué par un boulanger: يَتَطْفَرَا

الطحين ويشيلوا منه زهر الزهرة, on blute la farine très-fin, et on en retire la fine fleur. Le تقطيف est, pour ainsi dire, la continuation du قدخيل. Cf. Mas'ouûdî, V., pp. 76, 487. Sacy, 'Abdou-l-Latif, p. 328. Spitta, o. c., p. 18. Z. D. M G., XXXV, p. 515.

f معبول, on prend pour chaque roṭl de smîd 4 okḵiye de beurre. Il a la forme d'une brioche. On le remplit de noix, de sucre ou de pâte de datte, عَجْرَة, et ينقشوا على وجهه. On ne fait ces deux dernières espèces dans les maisons qu'à l'occasion de العيد الكبير, Pâques, et des مَرافِع, carnavals, ainsi que des grandes fêtes musulmanes.

g اقراص بسّين, 1 roṭl de farine et 3 okḵiye de beurre; en forme de petits pains.

h كَعَك, même pâte; remplissage de عَجْرَة. Ce mot s'applique à plusieurs produits de l'art du boulanger. Dozy, Suppl., s. v.. Mou'arrab, p. 60.

i مُعَلَّبِيَّة, fait de lait, de riz, d'amidon et de raisiné. Berggren., s. v. cuisine, 93.

k هَيْطَلِيَّة, même préparation, sauf le sucre à la place du raisiné.

l رَزّ بِحَلِيب, bouillie de riz avec du lait et du sucre; mets favori en Orient.

m خَبِيصَة, amidon, sucre et eau.

n سَبَبُوسِيك, pâte feuilletée, pliée en forme de triangle et remplie de noix, d'amandes et de sucre. On le fait frire dans du beurre.

o حَلَاوَة مَنفُوجِيَّة أو طَحِينِيَّة. Berggren, o. et l. c., 102; on lira tout cet article, qui est en général assez exact.

Voilà à peu près tout ce qu'on trouve dans la boutique d'un confiseur sidonien.

Pour les sucreries, voyez Mohādārāt el-oudabā, éd. Caire, I, p. ۳۷۹. M^s Leide, n° 1292a, p. 100.

بُرْمَا est le turc **بُورْمَة**. Les mots dérivés du verbe **بورمك** ne doivent pas se confondre avec ceux qui dérivent de l'arabe **جرم**. — **فُتُوْفَة**, pincée. La forme diminutive **فُعُولَة** est très-usitée; p. ex.: **شُقُوفَة**, petit morceau; **قَطْرَعَة**, morceau de natte déchirée; **طَقُومَة** = **لَقُومَة**, petite bouchée; **حَجُورَة**, petite pierre; **شَقُوفَة**, petite pierre de remplage dans les constructions [شَحَف, Jér., pierre de construction]; **عَدُوسَة**, petit grain de lentille; **عَجُورَة**, petit fruit vert [de **عَجَر**]; **قَدُورَة**, petite **قَدَر**; **حَدُوثَة**, historiette. La forme **فُعُولَة** [ou plutôt **فَعُولَة**] est aussi commune; p. ex.: **دِرْدُورَة**, le milieu d'un **فَرش قَش** [v. n° 37] usé sur lequel s'assoient les femmes en faisant le pain au *tannour*; **دِرْبُولَة**, boulette de pâte de **كُرسَة** [*Vicia sativa*] qu'on donne à manger aux chameaux; [cf. **דַּבְּלָה**, forme augm. pour **דַּבְּלָה** = **דִּבְלָה**, **דַּבְּלָה** et **חַתְכֻּרָה**, tout petit morceau; **קַרְקוּטָה** et **קַרְקוּטָה**, brin, paille; **סַכְסוּכָה**, barbiche; **תַּצְקוּסָה**, petit morceau de drap, de toile etc. qui reste après la coupe; **רַקְרוּקָה**, morceau mou de quelque chose; **פַּרְפּוּרָה**, papillon, fillette volage; **עַרְעוּרָה**, petit clitoris; **שַׁרְקוּטָה**, étincelle [v. n° 43]; **בַּצְצוּרָה** [de **בַּצָּה**], petit morceau de charbon allumé; **רִזְזוּרָה**, Jér., un peu de riz; **רִזְזוּרָה**, v. Dozy, s. v.; **רַסְרוּסָה**, petite olive [de **רַסִּיץ** = **רִסְטוֹן** en Palestine; v. n° 8]; **דַּרְדּוּרָה**, petit plateau de paille; **דַּעְבּוּלָה** = **דַּעְבּוּלָה** [non **דַּעְבּוּלָה**, Dozy, Suppl.], boulette; **שַׁרְטוּטָה** [de **שַׁרְיָטָה**, torchon], petit torchon; **קַרְקוּרָה**, petit agneau [class. **قَرَارَة**; Prov. Freyt., II, p. 219, 253; éd. Boullak, II, p. ۲۳, ۳۷] = **كِرْمُوشَة**. Cette forme est aussi quelquefois appliquée aux noms propres: **جُرْجُورَة** de **جُرْجِي**, George; cf. **بَشُورَة** de **بَشَارَة**, Bešara.

La forme **فُعُول** pour les noms propres, aussi bien masculins que féminins, est fort employée; p. ex.: **عَبْر** ou **عَبِر** de **عَبْر**; **جَبْر** de **جَبْرَان** [pour **جَبْرَاتِل**; on dit aussi **حَبْر** de **أَحْمَد**];

عَبْدُ ; فضل الله de فضول ; عبد القادر de قدور ; [جَبْرًا et جَبَر] ;
 de محقول ; نقولا de نقول ; الياس de لئوس ; عبد الله de
 رزق الله de رزوقي ; [ميتخائل] = نخلي de نخول ; ميتخائل
 لطف الله de لطوف ; نعمة الله de نعوم ; حسن de حسن
 كتور ; سُعدى de سقود ; فاطمة de فطوم — حنا de حنون
 ظريفة de ظرُوف ; هيلانة de هلون ; [كترون ou كتر] = كاترينا
 حليم de حليم ; مريم de مرون [obs. changement de consonne ;
 cf. مارون, nom d'homme] ; خديجة de خدوج
 عيوش de وردة de وُرد ; etc. Voir Wetzstein, Markt
 in Damascus, p. 509, où il y a à tort فعول. Toutes ces for-
 mes diminutives font tellement corps avec la langue vulgaire
 qu'on les emploie à tout propos, même lorsque souvent la ra-
 cine du mot paraît dénouée de toute signification, surtout dans le
 langage des enfants. Cf. صندوق, un petit صندوق ; مشروطة, pe-
 tit مشروط, déchirure ; مفروطة, petit مفروط, décousure, Jér. ;
 حيلة, plus petit que حمل [v. n° 44] ; معجنة, plus petit que
 معجن et plus grand que معجينة, Beyr. — Pour l'Egypte, voir
 Spitta, Gramm., p. 97.

Mr. de Goeje m'écrit : „le proverbe hollandais est : het zijn
 niet allen koks, die lange messen dragen, ce ne sont pas tous
 des cuisiniers qui portent de longs couteaux”.

LXXII.

كَلْ عُنْزَة مُعَلَّقَة فِي كَرْعُوبْهَا

Koull 'ânzi mou'allaka fî kar'ouùbha.

Toute chèvre est suspendue par son condyle.

Ou ousoùl el-màtal inn kânet wâhdi bis-Sâm

wa 'àndahâ 'àbdi ou kânet tetsâhham wa koull-
ma àgâ la'ândhâ ez-zéboûn kâlet laég-gâriye: „fî
dîmmtik (في ذمتك).” Wa nizîloû 'alâ souk el-lah-
hamîn tentânhom fa kâlet eg-gâriye laës-sitt:
„soûfi, koull râs mâ'zî mou'allak minn igrou, fa
ès mâ fa'âltî yakoûn fî râkbtik èntî.” Ou kazâ-
lek koull insân bîyâ'mel tayyib àou 'âtil fa bi-
koûn lasâhşou ou yâ'nâ (pour يعني) 'ânnou el-mâtal:

إن غاب عليك أصله دلالة فعله

L'origine du proverbe est celle-ci: il y avait à Damas une femme qui possédait une esclave. Elle se laissait embrasser, et toutes les fois que son amoureux venait la voir, elle disait à l'esclave: „tu en es responsable, toi.” Un jour, elles descendirent toutes les deux au marché des bouchers. L'esclave dit alors à la maîtresse: „Regarde! chaque pièce de chèvre est suspendue par son pied. De même, quelque chose que tu fasses, c'est toi qui en supporteras les suites.” — Il en est ainsi de tout individu qui fait du bien ou du mal: cela revient à lui même, et c'est à lui que s'applique le proverbe qui dit: „si tu ignores son origine, ses œuvres en sont les indices.”

كرعوب: 1° extrémité de l'os supérieur de la jambe, du côté du genou, chez les animaux; 2° cheville du pied, chez l'homme. Ce mot me paraît être une forme élargie de **كعب**, comme **عرب** [même signification, Egypte] de **عقب**, et **خرطوم** de **خطم**. Les enfants disent: **أعني بضربك حجر بكرعبك فيه**, prends garde! Je vais te flanquer une pierre avec laquelle je te toucherai la cheville si bien que tu ne pourras pas marcher — **أصول**. Les Arabes n'ont jamais beaucoup aimé la combinaison phonétique **و**, et même **و**. L'ancienne langue changeait souvent l'alef en wâou, et Seyhzaïde, sur Beydâwî, Soûr. LXXII, 1, dit à ce sujet: **وهذا القلب**

„et nous sommes les Iyâdites, les serviteurs de Dieu et les hommes de la famille de son intime interlocuteur dans un escalier.”

La mort de Wakîf fut un tel événement qu'on l'annonça sur les sommets des montagnes.

Le Prophète, se moquant de ses détracteurs, dit: **أَمْ لَهُمْ** „ou bien, **سُلَّمٌ يَسْتَوِعُونَ فِيهِ قَلِيَّاتٌ مُسْتَتِيعُهُمْ سُلْطَانٌ مُبِينٌ** „ont-ils un escalier où ils écoutent? Que leur écouteur produise donc une preuve évidente!” Beydâwî y donne ce commentaire:

مرتقى الى السماء صاعدين فيه الى كلام الملائكة وما يوحي (c'est-à-dire) **اليهم من علم الغيب حتى يعلموا ما هو كائن** un endroit où l'on s'élève vers le ciel; ils y montent habituellement à la parole des Anges et à ce qui leur est inspiré de la science des choses invisibles, afin qu'ils sachent ce qui sera.” Soûr. LII, v. 38. Beyd., II, p. 290. Les autres commentateurs que j'ai consultés, tels que Zamahsârî et Barawî (MS. de Leide), ne se sont pas arrêtés à expliquer plus clairement ce passage dont l'importance a jusqu'ici échappé à l'attention des Orientalistes. Il est évident que Mohammed fait ici allusion à une pratique religieuse ayant cours de son temps. Il apparaît du contexte, et surtout du commentaire de Barawî, que le Prophète croyait, ou qu'il faisait au moins semblant de croire, à l'efficacité de ce moyen de communication avec le monde surnaturel. Prétendant lui-même avoir des entretiens avec Dieu, il ne pouvait désavouer ses prédécesseurs, qui, pourtant, avaient été moins favorisés que lui; qu'on lise le Korân, XXXVII, 8, et Beydâwî, ad loc..

La sentence de cet illuminé de Wakîf, **كُلُّ شَاةٍ بِرِجْلِهَا مَعْلُوقَةٌ**, est donc, à en croire Meydânî, la vraie origine de notre proverbe, qui, avec le temps, a subi de légères modifications. Nous trouvons chez le même auteur: **كُلُّ شَاةٍ بِرِجْلِهَا سُنَّاطٌ**, „tout mouton sera suspendu par son pied,” et il ajoute: **قَالَ**

أبر عبيدة وهذا مثل سائر في الناس. Je crois que nous ferons bien d'adopter l'explication du savant Meydânî et de laisser à celle de mon paysan la valeur qu'elle peut avoir.

Meydânî, éd. Bouîl., II, p. ٩٧ et ٧٥. Freyt., II, p. 312 et 331; cf. III, I, n° 2681. Berggren, s. v. Mouton. Burton, n° 23. Burckh., n° 545. عَرَّتْ بِهَا..... Eg. Aboû-l-fedâ, Annal., T. II, p. 540, l. 10.

LXXIII.

يَلِي يَخْرَقُ خُبْزَ النَّاسِ النَّاسُ تَخْرَقُ فِي خُبْزِهِ

Yellî yehâzzik houbz en-nâs, en-nâs tehâzzik
fî hoûbzou.

*Qui rompt le pain chez les autres, les autres le romperont
aussi chez lui.*

Insân biyâ'zim insân labêtou liâgël akl ou yi-
kâssim minn hoûbzou fa lâzim hoûwî yâ'zim illî
'âzamou ou yisârmit hoûbzou mitl mâ 'âmal hey-
dâk. Ou yâ'nî kamân 'alâ tânî: insân izâ kân
mougâouwaz wa şâḥab mart řêrou taḥmîn mâr-
tou hoûwâ tēsāḥeb wāḥed ou itsârmaṭou 'alâ
ba'ḍihom.

*Un homme invite un autre à manger chez lui et à partager
son pain. Il faut donc que celui-ci aussi invite celui qui l'in-
vite, afin qu'il déchire son pain, comme il l'a fait lui-même.
Il y a aussi une autre signification: si un homme marié est
l'ami de la femme d'un autre, il se peut que sa femme à lui
soit l'ami, à son tour, de quelqu'un, et ils sont ainsi infidèles
l'un à l'autre.*

خَرَقَ الحَصِيرَ = **شَرَمَطَ** et **شَرَطَ**, comme **قَرَشَ** et **قَرَمَشَ**, croquer une chose dure [v. n° 17], **قَرَطَ** et **قَرَمَطَ**, ronger. La femme perdue est pour les Syriens un „torchon,” **شَرْمُوطَة**, usité dans ce dernier sens en Egypte.

Je me rappelle, à propos de ce proverbe une scène très-amusante à laquelle j'assistai dans le Kesrouwân, il y a quelques années. Je pris logis chez un curé maronite qui avait le renom d'être très-libéral, **خَيْر**, tandis que sa femme, **خُورِيَّة**, était très-chiche. On me donna à manger, et le curé me servit lui-même du pain très-mince, **مَرْقُوق**, qu'il sortit du mur de refend servant de garde-manger, **كُورَة**. Sa femme le vit, devint furieuse et, croyant que je ne comprenais pas bien l'arabe (j'avais parlé français avec le curé), s'écria: **حَرْقَه، يُحَرِّقُ عُمْرَه**, hâzakou, yoùhzak 'eùmrou „il l'a rompu (sc. le pain), que sa vie soit rompue!” Je lui répondis: Allâh ye'âouwid 'alèy-kî birizk ou 'eùmr òawîl „que Dieu te dédommage en te donnant des biens et une longue vie.” Elle fut consternée et ne se laissa plus voir.

Le proverbe veut dire: ce que vous faites aux autres, les autres vous le feront.

LXXIV.

**دَوِّر الدَّوْرَةَ وَلَوْ دَارَتْ
خُذْ البنت وَلَوْ بَارَتْ**

Doûr ed-dâra wa laou dâret,
hod el-bint wa laou bâret.

*Tourne le chemin, même par un détour,
Et prends la fille, même sur le retour.*

Insân, iza kân mâsî 'alâ-ò-òarîk ou hâmil sí,

ou koudâmon darbèn: darb ʔal'a ou hêutmi ou darb sêhli lâken âṭwal, minn ên berôḥ? ou bekoûl hâyda el-mâtal ou yimśî 'alâ-ṭ-ṭarîk es-sêhli. Ou insân izâ kân bèddou ʔtgâouwaz, yâḥod bint wa laou kîsidet fi bêt abouhâ, âhsan mâ yâḥod wâḥdi àrmêli 'âynhâ maftouḥa wa dâïman bethèuttou fi gâzhâ el-aouwalânî.

Si un homme, portant quelque chose, marche sur la route, et qu'il y ait devant lui deux chemins: l'un montant, raboteux et pierreux, l'autre égal, mais plus long, par où doit-il prendre? Il se dit le proverbe et enfile la route égale. — Si un homme veut se marier, il prend une fille vierge, quand même elle resterait sans chalands dans la maison paternelle, de préférence à une veuve qui a „l'oeil ouvert” (!) et lui parle toujours de son premier mari (en lui reprochant de ne pas être comme lui).

بار, o, se dit d'une fille qui ne trouve pas à se marier. Elle est comparée à la terre qui reste sans culture ni semence, ou au marché sans chalands. Une telle fille est appelée بائرة = عائق ou عائق; v. Kitâb el-moutaḥaffiz d'Ibn el-Ag-dâbî eṭ-ṭrâblousî, p. 14, éd. Caire.

Burton, n° 7. Cf. Wallin, Z. D. M. G., VI, p. 217.

وَلَدَ إِذَا مَا رَاحَ لَعِنْدَ مُعَلِّمِهِ أَبُوهُ يَهْتَ عَلَيْهِ فِي: هت, o, si un enfant ne va pas chez son maître, son père menace de le battre. بِنْتُ إِذَا حَبَلَتْ قَبْلَ مَا تَجَرَّرَتْ وَ عَرِفَتْ النَّاسَ فِيهَا وَصَارَ عُمَرُهَا خَمْسِينَ سَنَةً دَائِمًا الْعَالَمُ تَهْتَهَا: أَنْتِي حَبَلْتِي فِي زَمَانِكَ وَأَنْتِي بِكْرٍ on le lui reproche toujours en disant: „tu es devenue enceinte dans le temps que tu étais encore fille.” وَلَدَ صَغِيرٍ سَرَقَ سُرْقَةً مِنْ بَيْتِ مُعَلِّمِهِ وَطُلُو حَيَاتِهِ يَهْتُوهُ إِنَّكَ حَرَامِي un enfant vola une fois quelque chose à la maison de son maître, et pendant toute la vie on le lui reprocha en lui disant: „tu es un voleur!” مُعَلِّمٍ يَقُولُ لِعَبْدَامِهِ

:انتا دايمًا كُلّ ساعة تَتَجَدَّب (= تتجذب) وتَتَتَّارِب (= تتشاءب
ولا تَكْنِس ولا تَنْفِض الأَوْصَة ولكنك شاطر في الأكل والشرب
ويجاوبه الخدام لَيْش دايمًا تهْتَنِي هَيْك وأنا ما ييش واحد
un maître dit à son domestique: „tu t'étires et tu
bâilles toujours, mais tu ne balayes ni n'époussètes la cham-
bre, ce qui ne t'empêche pas d'être fort pour manger et boire.”
Le domestique lui répond: „Pourquoi me chantes-tu toujours
pouilles comme ça? pourtant, il n'y en a pas de plus expéditif
que moi.” كان واحد في صَيِّدا سَرَق كَيْدِيش بِرَمَانِه وَهَرَبَ
وَكَمَشُوهُ وَأَوَّه فِي بَيْت خَالَتِه سِتَّ اشْهُرَ لَحْتَي جَاب ثَمَن
الْكَيْدِيش وَصَارَتِ النَّاسُ تَهْتَه بِسُرْقَةِ الْكَيْدِيش لَحْتَي مَات وَبَعْدَ
il y avait à Seydâ quelqu'un qui
vola dans son temps une bête de somme (ou bidet) et s'en-
fuit; on le pinça, et on le mit au violon pendant 6 mois jus-
qu'à ce qu'il eût payé le prix de la bête. Le monde se prit à
lui rappeler par ses reproches ce vol jusqu'à sa mort, et on le
reproche, encore après sa mort, à ses enfants.

LXXV.

اللّٰه يَبْعَث الْقَضَامِي لِلِّي بَلَا اسْنَان

Àllâ yiba^t el-ḡaḍâmi lillî bâlâ-snân. ۞

Dieu envoie les pois chiches grillés à qui n'a pas de dents.

Var.: مَا - إِلَّا لِيّ.

Hâyḍâ el-mâtal biyâⁿⁱ ilâ siklèn; àouwal wâ-
ḥed: iza kân ^{and} insân maṣârî ou hoûwî baḡam
mâ yâ^{rif} idâouwir ḥâlou fi-l-maṣârî illî ^{and}ou,
beṣoùtou wâḥed ṭafrân sâṭir biṭḥassar ^{alè}hom

wa bekouï: „laou kân mâlou mà'î kount bouhrib
gèbal 'ag-gèbal;” ou et-tânî wâhed: iza kân wâ-
hed hârim ou dâhrou mēhni ou âhad wâhdi şa-
biye ou yeşîr koull el-'âlam tēhsoudou.

Ce proverbe a deux significations: 1° Un homme imbécile a de l'argent qu'il ne sait pas administrer à son profit; un autre, sans le sou, mais habile, regrette de ne pas être possesseur de cet argent et dit: „Si j'avais sa fortune, je mettrais les montagnes sens dessus; 2° Si un homme décrépît, au dos plié, épouse une jeune fille, tout le monde la lui envie.

قَصَامِي. Voici la recette d'un homme du métier:

Begibou el-heummous wa binka'ouh yaoûmèyn
aou tlâti fi-l-mây lahâttâ tinfous el-hâbbi wa
ba'dèn yinsoroûh fi-l-hâwâ yaoûmèyn. Minn ba'd
mâ yinsaf yiheuttoûh fi mâhmas hadîd 'ala-n-nâr
wa yađîfoû mà'ou raml wa yiharrikoûh biğâsbi
ma' er-raml lahâttâ yistēwi, ou yiřarbaloûh fi
řourbâl hâttâ yinzal er-raml minnou, wa er-raml
yâ'tî hamâwi biziyađi. Ou fiğ şiklèyn kađâmi:
el-boûkâ'î ou el bâlađi, ou el-aouwalâni hâbbtou
kebîri ou hoûwî 'ândanâ âdsam minn et-tânî.

On prend les pois chiches qu'on met tremper deux jours dans l'eau, afin que le grain se gonfle. On les expose ensuite à l'air pendant deux jours. Lorsqu'ils ont séché, on les met sur une grilloire de fer, en y ajoutant du sable. On remue le tout avec un morceau de bois jusqu'à ce qu'il soit grillé à point. On le crible ensuite dans un crible pour en faire descendre le sable; c'est que le sable augmente la chaleur. Il y a deux espèces de pois chiches: boukâ'î (qui vient du Beķâ') et locale; la première a le grain grand, et nous la trouvons plus délicate que la seconde.

Le proverbe veut dire que souvent celui qui possède quelque bien ne le mérite pas.

الله يَعْطِي السَّحْلَى إِلَيَّ بَلَا أُودَان, Dieu donne les boucles à qui n'a pas d'oreilles, Eg. Freyt., III, 1, n° 2039.

LXXVI.

بَطْن مَلَانْ كَيْفَ تَمَامْ

Baṭn mālān, kēf tāmām.

Ventre plein, plaisir complet.

Koull faḡîr illî yâkol ou yišba^c ou šîr [=يَصِير] yeṣānnî wa bis^aaloûh eg-gîrân: „ëmbèyyan ‘alèk mabsoûṭ ‘ammâl terānnî el-lèli”, wa beḡoûllhom el-màtal.

Le pauvre qui mange et se rassasie se met à chanter. Les voisins lui disent alors: „On voit que tu es content, parce que tu chantes”; il leur dit le proverbe.

Ce proverbe — peut-être le plus connu de tous en Syrie — et son explication renferment les deux mots les plus usités dans la langue arabe: كَيْفَ et مَبْسُوط. C'est qu'un Arabe répond toujours el-ḡamdou lillāh, ṭayyib, lorsqu'on lui demande kēf ḡālak, comment ça va-t-il? Nous lisons dans le MS de Leide, n° 1292a, p. 32: مَنْ قَلَّ أَدَبُهُ لَمَّا يُسَلِّمُ عَلَيْهِ أَحَدٌ مَا يَرْقُ السَّلَامُ وَعَلَى السَّوَالِ كَيْفَ حَالُكَ مَا يَقُولُ طَيِّبٌ وَلَا اللهُ يُسَلِّمُكَ „étant mal élevé, il ne rend pas le salut, lorsque quelqu'un le salue; et à la demande: „comment ça va-t-il”? il ne répond ni „bien,” ni „que Dieu te conserve.” La réponse de comment est plaisir, ce qui n'est pas étonnant chez un peuple qui l'aime tant. On fait son comment, lorsqu'on s'amuse, كَيْفَ ou تَكْيَيْفَ; on n'est content que lorsqu'on est étendu, مَبْسُوط, sur le tapis, avec le narguilet à côté. Le mot latin,

adopté, avec sa signification, par les peuples néo-latins, correspondant à **مبسوط** renferme l'idée tout-à-fait contraire (content de *con-tentus*). Il est étrange que ce proverbe ne soit pas connu en Egypte, pays du **كَيْفٍ** par excellence.

On dit: *bladdi souf kèfi ou kèfîti (كيفيتي)*, je veux m'amuser comme il me plaît. *Kêf kêfak*, comment ça va-t-il? *Hallînâ netkèyyaf*, vogliamo svagarci.

LXXVII.

مِينَ يَفْرَى وَمِينَ يَسْمَعُ

Mîn yeùkrâ wa mîn yisma'.

Qui lit et qui écoute?

Izâ kân gem'îye àou sahrîye dâîr fîhâ dakḵ wa rînâ ou âgâ hoûrî şâr yîkriz 'alêhom wa îkoûloûlou: mîn etc.

Si dans une réunion ou une soirée, où alternent musique et chant, un prêtre se présente et se met à faire un sermon, [les assistants] lui disent: „qui etc.”

Il se dit, lorsque quelqu'un veut parler d'une affaire à contre-temps.

En Egypte, on dit: **يَقْرَأُ زَبُورَكَ عَلَيَّ يَا دَاوُدَ**, pour qui lis-tu tes Psaumes, ô David? Sachant que les Egyptiens appellent le chat *David*, et que chez eux **قَرَأَ** a aussi le sens de **رَدَن**, S., *filer*, appliqué au chat, on ne peut ne pas trouver le proverbe égyptien plus expressif et plus amusant. — **زَبُور**. Mr. Dozy prétend que ce mot vient de l'hébreu *zemîr*, hymne, psaume, et que les Arabes en ont fait le verbe **زَبَرَ**,

écrire, „parce qu'ils croyaient que c'était l'écriture des Górhoms qui s'appelait ainsi." Die Israeliten zu Mekka, p. 154.

Cf. Burckh., n° 164.

LXX VIII.

كُتِرَ الْكَلَامُ خَيْبَةً

Koutr el-kalâm hêbi.

Beaucoup parler est une déception.

Insân izâ kân yèhki kêtîr fi haḵḵ el-‘âlam aou fâḵ el-ḥoudoûd, fa illazî bîsma‘ou biḵoûllou: „koutr el-kalâm hêbi, êthèyyab minn woûghî”.— Mâss fi bâlak waḵt yallî koûnnâ fi-l-bistân ñsimm el-hàwâ ‘all-bîrke ou àgâ wâḥad indâḥas bènâtnâ wa şâr lisânou yidoûr ‘alênâ mitl fêrâs el-mâṭḥani ou za‘âlnâ minnou fa ḵoûmnâ ou ra-ḥâlnâ ‘ânnou ‘alâ bîkret abînâ ou ‘amâlnâ mitl mâ beḵoûl el-mâtal: izâ ḥall et-taḵîl fi ârḍa ḵâoumin mâ ‘alâ el-ḵâoum illâ raḥîloun.

Si un homme déblatère beaucoup contre le monde ou commet des excès de langage, celui qui l'entend lui dit: „Beaucoup parler est une déception; éclipse-toi de devant moi.” — Ne te rappelles-tu pas, lorsque nous étions au jardin à nous récréer, assis au bassin d'eau, comme un intrus vint se fourrer dans notre compagnie. La langue commença de lui tourner comme la roue du moulin, et trouvant cela ennuyeux, nous nous levâmes et décampâmes, tant que nous étions. Nous fîmes comme dit le proverbe: „Si un importun vient se fixer sur un territoire, les habitants n'ont qu'à plier bagage.”

Nouzhat el-ḥawâṭir, vol. III, p. 79.

Celui qui examine bien la traduction du proverbe et l'expli-

cation qu'un Sidonien m'en donna, trouvera qu'il y a une petite différence. Le Sidonien rapportait **خَيْبَة** à l'emploi vulgaire de **خَيْب** et de **تَضَيَّب** et y attachait certainement l'idée de *s'en aller, être chassé*, car on dit: **تَضَيَّبْ** **تَقْلَعْ** = *ôte-toi de devant moi, va t'en au diable* = **من وجهي**, **تَحَيَّبُوا يا أولاد لتحت من وجهي**, sauvez-vous en bas, enfants! *lêš hayyàbt es-saḥḥâd*, pourquoi as-tu chassé (frustré) le mendiant (plus fort que **دَشَر**)? Ce n'est que le mécontentement et le courroux qui motivent ces expressions, où, au fond, il se cache bien le sens de *frustrer*. Je demandai si l'on ne pouvait interpréter le proverbe ainsi: les paroles d'un hâbleur ne constituent qu'une déception pour celui qui les écoute, mais on fut unanime à me déclarer que la signification en est: celui qui cause beaucoup est exposé à être chassé, **مُضَيَّب**. Qu'on n'oublie pas que nous avons toujours ici affaire au peuple arabisé qui a et qui a toujours eu sa langue et son dictionnaire à lui. Pour ma part, je tiens à mon explication, car je la trouve également bonne. **خَيْبَة عليك** est une imprécation commune à Damas. **يا خيبتني**, se dit dans le pays de St. Jean d'Acre pour marquer l'étonnement ou le désappointement. — **نَشِمَ الهوا**; cette phrase est devenue tellement stéréotypée que le *ḥarf el-modâre'a* est le plus souvent supprimé. Dans notre texte le *n* est à peine perceptible. — **على بكرة أبيهم** pour **بكرة**; le *b* de **بكرة** est prononcé avec *iśmâm*. Voir Lane, s. v.; el-Meydânî, o. c., t. I, p. 155. Plusieurs paysans à qui je demandai si l'on ne pouvait tout aussi bien dire **أبرهم**, conformément à l'indécision de la langue vulgaire en général, me répondirent: **هَيْدَا** **يَطْلَعُ نَحْوِي** „cela serait d'après la grammaire classique”, ce qui prouve qu'il y a encore chez ceux qui ont reçu en héritage „la langue des Arabes”, admirablement nuancée au point de vue

de la grammaire, des réminiscences inconscientes d'un temps, probablement bien éloigné, où l'I'rab était plus généralement observé. On en trouvera une foule d'autres exemples dans le courant de cet ouvrage.

On donne à ce proverbe, dans certaines localités, ce complément: **وَقِيلَةُ الْكَلَامِ هَيْبَةُ**, ou *ḵillat el-kalâm hêbi*. **كُتِرَ الْكَلَامِ يَضِيعُ مَحَاسِنُهُ**, Eg..

LXXIX.

مَرَاةٌ بَلَا حَيَا كَطْعَامٍ بَلَا مَلَحٍ

Màra bàla ḥayâ kaṭa'âm bàla mèlêḥ.

Femme sans pudeur est comme manger sans sel.

Màra izâ kânnet ḵalîlet ḥayâ ou tèḵkî ma' haydâ ou bithàrriḡ ma' ḥaydâ ou betḡâḥas ma' êr-rigâl ou mâ bêtàḵ'od fî-l-bêt âbadan mousâbbaha bi-ṭabîḥ minn doûn ṭà'mi bi'âdam ouḡoûd el-mèlêḥ.

La femme qui n'a pas beaucoup de pudeur, tantôt conversant avec celui-ci, tantôt badinant avec celui-là, folâtrant avec les hommes et ne restant jamais à la maison, est comparée à un aliment qui n'a pas de goût, parce que le sel y manque.

تَجَاحَشَ, jouer, sauter, se donner des coups comme les petits ânes, **جَعَشَ**, lorsqu'ils prennent leurs ébats hors du bèyki. On se pousse, on se chatouille, on se lance des coups de mains, et l'on se sauve après, plein d'une joie enfantine.

جَعَشَ veut aussi dire *tréteau*; cf. l'Allem. Bock.

S = Eg., où l'on prononce ṭou'âm. L'Egypte possède aussi un autre proverbe à peu près semblable: **أَلَيْ لَا حَيَاءَ فِيهِ لَا خَيْرَ**, *illî lâ ḥayâ' fîh lâ ḥêr fîh*, celui qui n'a pas de pudeur, n'a rien de bon.

LXXX.

بَيْتٌ يُسْكَنُ وَعَشْرَةٌ مَا تُسْكَنُ

Bêt yoùskan wa 'àśra mā toùskan.

Une maison est habitable, tandis que dix ne le sont pas.

Bêt mēlîḥ àḥsan minn 'àśra baṭṭalîn. Iza kân bêt sēriḥ lâken šērîr wa 'àśra boḏyoût mouḥoum-mîn, yâ târâ binsiknoû? — lâ', eṣ-šērîr àḥsan.

Une bonne maison vaut mieux que dix mauvaises. S'il y a une maison d'une vue libre, mais petite, et dix tristes et obscures, celles-ci seraient-elles bien habitables? — Non; la petite vaut mieux.

مُفْتَيْنَ pour مُفْتَيْنِ, en vertu de la permutation constante de dammi et kesra, recevant ici le nom de إِتْبَاع.

„Une petite maison ou une petite chambre bien situées valent mieux qu'une grande maison sans vue et dans un mauvais endroit.” C'est surtout le voisinage du cimetière que les Arabes cherchent à éviter. Cela n'est pas étonnant, car les musulmans ne donnent pas beaucoup de profondeur au fossé. Ils enterrent le mort enveloppé seulement dans un linceul, ou trois, s'il est aisé.

بَيْتٌ يَنْشَرِي وَبَيْتٌ يَنْكَرِي, une maison est bonne à vendre, une autre à louer, Eg..

LXXXI

الدار دار أبونا والناس يحارجوننا

Ed-dâr dâr aboûnâ wan-nâs yeharigoûnâ.

La maison appartient à notre père, pourtant le monde nous contrarie.

Wâḥed àḥad dâr woûrti minn bōyyou wa àg-

garhâ ilâ wâhed; minn ba'd âtmâm [إتمام] iyyâ-mou tâlâb minnou el-ougra, âou el-kîrî, lamm kân yîdfa°, fa nèbbah 'alèh innou yîṭla° minn el-bêt, fa ḥasadoùlou nâs fî 'âdam eṭ-ṭouloù° wa yîkoùl şâheb el-bêt el-mâtal; ou koull min bi'ari-ḡoûh 'alâ mâlou bâla ḥakḵ biḡoùlou.

Quelqu'un hérita de son père une maison qu'il donna à bail à un autre. Après la fin du terme, il réclama le montant du loyer à son locataire, qui, ne voulant pas payer, fut averti de déménager. Des personnes intervinrent alors en sa faveur auprès du propriétaire pour qu'il ne déménageât pas, et celui-là dit ce proverbe. Et quiconque est chicané sans raison dans ce qu'il possède le dit aussi.

الدار دار ابونا والناس يتعزفونا, Eg.. Spitta, n° 287. Cf. Burckh., n° 31. Tanṭ., p. 114.

LXXXII.

يَلِي مَا تَتَّعِب فِيهِ الْأَيْدِي مَا تَبْكِي عَلَيْهِ الْعَيْنُونَ

Yallî mâ tit'ab fîh el-ayâdi mâ tîbki 'alèh el-'ayoûn.
Les yeux ne pleurent pas là où les mains n'ont pas fatigué.

Izâ kân wâhed aboûh ṣânî wa ibnou ḥoubbâş wa koull yâm yîṭlob màblaṣ minn bèyyou wa iḡoùllou bèyyou: „enti mâss ta'bân fî-l-maşârî, làou kount ta'bân fîhâ mâ kounts tâ'mel hêk.

Un père riche a un fils déréglé qui lui demande une somme tous les jours. Le père dit alors: „Tu ne peines pas, toi, à gagner l'argent, car, si tu peinais, tu ne ferais pas ainsi.

حُبَّاص; la forme نَعَال a souvent la première lettre avec ḡammi ou kesra; p. ex.: مُتَّار; دَوَّار; نُبَّار; فُتَّار, qui presse les

fruits pour en extraire les noyaux; كِذَاب; بُقَال; سُراق. Comme cette prononciation n'est pas règle absolue, elle est motivée par l'influence de la lettre initiale. — On prononce vulgairement عُيُون, 'ouyoùn, عَيْرُون, 'ayoùn, عِيُون, 'iyoùn, et 'èyoùn, comme si l'on écrivait عَيِينُون; cette dernière forme est la plus commune. V. Fleischer, Beiträge, IV, p. 72. عِيُون se trouve Kor., LI, 15. Hartmann, Sprachführer, p. 158.

S = Eg..

LXXXIII.

بشاشة الوجه أحسن من سخاة الكف

Bašāšat el-wougg àḥsan minn saḥāt el kâff.
La gaieté du visage vaut mieux que la générosité de la main.

A ce proverbe fait pendant le suivant:

وجه بشوش ولا جواهر بملو الكف

Wouggîn bašoûsin wa lâ gâhar bimêlwi-l-kaff:
Une figure gaie vaut mieux que des joyaux plein la main.

En-nâs mâ beḥeùbbou wâhed wouggou nâsif ou 'euboûs wa laou kân Soultân; ou nâḥnâ oulâd el-'ârab menrîd el-kalâm el-ḥeùloû er-roûtîb wa mâ nâ'tēbir riggâl zengîl mâ fîs 'ândou mousâyara laën-nâs; mâsalan èntî, yâ mou'allimî, izâ sar-ṛâltnî ou yiṭla' kalâmak bârid 'alèyî biṭla' minn 'ândak ou biḥdim 'and wâhed aḳâll minnak ou be-šoûf ḥâtri [خاطري] ou mâ bikallifnî bišoûrli wa laou tekîli bikalâm ḳâsî.

Le monde n'aime pas celui qui a la figure désagréable et ren-

frognée, quand même il serait sultan. Nous autres Arabes aimons la parole douce et agréable, et nous n'avons pas de considération pour un homme riche qui n'est pas affable avec les gens et d'un abord facile. Comme toi, par exemple, mon maître, si tu me charges d'un travail dans des termes secs et désagréables, je te quitte pour aller servir chez un autre qui est plus petit que toi, mais qui me satisfait et ne me prie pas de faire une chose, quand même elle serait lourde, par des paroles dures.

سَخَاة. Les mots qui finissent en *hamza* ou lettre *ma-k*-soûra reçoivent un *é*, lorsqu'ils sont en annexion. Mr. Fleischer a prouvé que cette redondance est d'ancienne date; Observ. sur le Supplém. de Dozy, p. 24.

Vulgairement les deux verbes *ملأ* et *ملو* se confondent; ils sont tous les deux *واوي* — *كلام ناشف* est le contraire de *كلام رطب*. Leurs synonymes sont *كلام مَر* et *كلام حلو*.

Ces deux proverbes peignent à merveille le caractère des Arabes. Il faut pour eux que le langage soit doux. Être bien et dignement traité vaut mieux qu'un don offert avec des paroles dures. Lorsque je dis le caractère des Arabes, j'exclus tous ceux qui ont été entraînés dans le courant européen ou qui ont des relations avec les Européens. Pour ceux-là le *baḥsîs* est mille fois préférable au langage bienveillant. Mais l'Arabe qui ne connaît que son monde à lui tient essentiellement à être abordé avec déférence. Si l'on savait en Europe combien l'Arabe, et l'Oriental en général, est sensible à un mot agréable et amical, flatteur même, on pourrait obtenir bien d'autres résultats que ceux que nous voyons aujourd'hui. Mais cette douceur de la parole, cette gaîté de la figure doivent être secondées par une fermeté inébranlable qui ne permet pas de concessions à l'amitié, car un Arabe, tout facile à conduire qu'il est, une fois maître de la situation, ne suit que ses pas-

sions. Celui qui connaît à fond la langue arabe et qui a vécu intimement avec ce peuple, pourra se faire une idée du pouvoir immense qu'a sur l'Arabe un mot choisi à propos, un vers cité à point. Si on en appelle à l'amour-propre, au **شرف النفس**, d'un Arabe, on peut être sûr qu'il ne résistera pas. Il n'y a pas un être plus liant que lui; il se dit tout de suite votre ami, en vous appelant à tout propos **يا حبيبي**, **يا رُحِي**, il vous offre ses services, mais tout cela n'est que de la bouche, le cœur n'y a pas de part. Cette familiarité abusive est pour lui une habitude, voire un besoin. Ne vous y fiez pas, car celui qui s'attache plus à la figure gaie et riante qu'à un caractère solide et sérieux, celui-là est aussi capable de vous défendre que de vous trahir. Traitez l'Arabe avec ce **بشرقة الوجه**, cette affabilité à laquelle il tient tant, mais soyez son maître. En Orient, il faut impitoyablement dominer, sans cela l'Europe se trouvera un jour à court. Elle se laisse constamment tromper par ceux qui disent avoir une profonde connaissance de l'Orient, mais qui n'en parlent pas la langue, ni ne savent interpréter un seul mouvement dans l'âme d'un Oriental. On doit un peu plus compter avec l'Islâm, qui n'est pas du tout sur son déclin, comme on aime à le croire en Europe. Le musulman n'est pas plus fanatique que le chrétien, mais lorsqu'on lâche la bride à la masse et que le mot d'ordre, accompagné de la formule de la profession de foi, vient de haut lieu, alors la sauvagerie de l'Oriental, endormie dans l'apathie innée, se montre dans toute sa force épouvantable; mais c'est alors que l'Europe regrettera de n'avoir „donné qu'une figure agréable” à des peuples qui par leur naissance et leur caractère sont notre antithèse ¹).

Ces lignes furent écrites à Alexandrie au mois de Mars de cette année. Connaissant d'assez près les *leaders* du mouvement en Egypte et les incroyables intrigues qu'on y ourdissait, je prévoyais tout ce qui allait ar-

‘Alis hundert Sprüche, éd. Fleischer, p. 65, n° 22. Freit., III, I, n° 187; cf. I, p. 206, n° 205; III, p. 401, n° 307.

LXXXIV.

رَبُّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي

On écrit cela sur un bout de papier sans marquer les points diacritiques de certaines lettres, et l'on dit à la personne dont on veut se moquer ou se venger: „Mets les signes ortographiques sur le premier et le troisième mot; qu'est-ce que cela fait?" On obtient alors:

رَبُّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي

J'ai recueilli cette „énigme", de la bouche de quelques enfants qui jouaient dans les rues de Soûr (Tyr). Elle brave toute traduction. On s'amuse à l'écrire dans les écoles pour en faire une **خَيْرَة**. Les musulmans appellent toujours un chat chat, et ne se soucient guère de la présence des enfants pour débiter tout ce que le dictionnaire arabe renferme de saletés et de crudités. De cette façon, les enfants apprennent ce qu'ils devraient pour

river. J'étais alors mieux que personne au courant de la vraie situation. Lorsque j'exposais mes craintes et osais donner mon avis aux gros bonnets de la représentation européenne, on me répondait toujours que j'étais trop pessimiste. Ah oui, celui qui ne sait même pas de quel côté il doit lire le journal *et-Tâif*, et qui ne prend ses renseignements que de personnes aussi peu instruites que lui, doit forcément, en vertu de son titre et de son uniforme, connaître les Orientaux beaucoup mieux qu'un autre, qui cependant a passé un lustre loin des Européens, au milieu de la société qui vient de faire explosion. Est-ce que les ruines d'Alexandrie n'ouvriront pas enfin les yeux à l'Europe? Veut-on prévenir de nouvelles catastrophes encore plus terribles, qu'on écrase les têtes fourvoyées, et qu'on laisse ensuite les musulmans à leur religion. — Alors ils se tiendront tranquilles.

toujours ignorer. L'Islâm, devenu une scholastique insusceptible de changement, voire d'éliminations, ne saurait donner à l'esprit une haute élévation morale, telle que nous l'entendons chez nous. Le relâchement des liens de famille, favorisé par la religion, la pratique conventionnelle de dogmes stériles qui ne souffrent pas d'atteinte sans que tout l'échafaudage religieux s'écroule, ne sont pas pour peu de chose dans l'éducation si imparfaite, si négligée des enfants musulmans. Celui qui a tant soit peu l'habitude des peuples orientaux distingue au premier coup d'oeil un enfant musulman d'un enfant chrétien. Celui-là a quelque chose de sauvage dans sa figure; ses traits sont plus grossiers, plus rudes, tandis que celui-ci a la figure plus composée, plus tranquille; les linéaments en sont plus doux. Le premier prononce avec plaisir des mots tels que طير, رَبِّكَ et رَبِّكَ, le second, si toutefois il les connaît pour les avoir entendus au marché, en a peur, et mal lui prendrait, s'il s'en servait dans la maison paternelle.

Cette „énigme” est connue dans tous les pays arabes.

LXXXV.

المرأة الحرة تقعد بين كَرَّة

El-màra el-ḥèurra teùk'eud bèn kàrra.

La femme vertueuse est assise parmi cent mille [personnes].

El-màra el-mazboùta izà kànet màsî 'alâ-d-darb ou wâhed insân ḥàka mà'ha sí koułmi bârdi (باردة) àou safiha ḥàlan tišlaḥ sourmâyètha touḍroubou 'alâ ràsou, fakoull en-nâs illi betsoùf hal-'àmal tourtâgi 'ànnhâ, wa izà mâraket tâni ḥàtra mà

hàdda bistàrgi yèhkî màhhâ (= معها). Wa en-nis-wân hân 'andnâ biślahou es-şourmâye ou el-ķab-ķab ou biḍrouboû er-rigǧâliza hâkâ koûlmi 'âtîli.

Si une femme honnête, se promenant dans la rue, est abordée par un homme qui lui dit un mot désagréable ou insolent, elle ôte tout de suite son soulier et le frappe à la tête. Cela fait que tout ceux qui voient cette action se tiennent loin d'elle, et si elle passe encore une fois, pas un n'osera lui parler. C'est que les femmes chez nous ôtent leur soulier ou leur ķabķab pour frapper l'homme qui leur dirait une mauvaise parole.

ماشي, au masc.. Le vulgaire n'aime pas le féminin du فاعل des verbes défectueux; c'est ainsi qu'on dit: sinnt eg-ǧâi, l'année prochaine; marra tâni, une seconde, une autre fois. On ne se sert jamais de la forme féminine des deux mots جاي [pour جاءى] et ثانى. Sâ'atî mâtî, ma montre marche. El-ķanîni fâḍi, la bouteille est vide. Sinnt el-mâḍi, [rarement el-mâḍiye], l'année passée. El-mây hâmi kêtîr [parfois aussi hâmiye], l'eau est très-chaude. — بارد, désagréable, insipide, malplacé, lent, paresseux, Fleischer, Pers. Gramm., p. 219. — يستجرى est un تحريف de يَسْتَجْرِى, également usité. — Pour تبقاب, voir Lane, M. E., I, p. 38. Pourquoi prétend Mr. Dozy, Suppl., s. v., que ce mot est himyarite? C'est plutôt une onomatopée.

Le proverbe veut dire qu'une femme honnête, fidèle à son mari, peut librement converser avec les hommes sans qu'on ait à craindre un écart. On répond ainsi à quelqu'un qu'exprime des soupçons mal fondés sur le compte d'une femme honnête; elle saurait bien se défendre, si l'on se permettait la moindre liberté avec elle. Une šarmouṭa, šloukke [شلكة. Wetzstein, o. c., a شلوكه, forme qui m'est inconnue], ķahbi, 'aibi, etc. accepte tout.

La scène déroulée dans l'explication est de la plus haute ré-

alité; j'ai pu le constater plus d'une fois, même dans les familles qui se piquent d'être „bonnes”.

المراة الحرة تُرقد ما بين كرة. Eg..

LXXXVI.

الشَّب يسَحِّم كَفَّة

Es-šabb isâḥḥim kâffou.

Wâḥed bèddou yikrî bêt ila wâḥed ‘azzâbi (عزَّابي) wa ikoùn ‘ândâhou mârâ aou bint ênḏîfi ou ikoùllâhou šâḥḥbou: „boûkra bisaḥḥimhom minn koutrat nâgâstou; mâ bêtâ‘rif el-mâta! sôû be-koûl?”

Quelqu'un qui a une femme ou une fille jolies veut louer une maison à un garçon; son ami lui dit alors: „Il les séduira un jour, tant il est immonde. Ne connais-tu pas ce que dit le proverbe?”

Se dit de celui qui est tellement perverti et plongé dans les vices que même son propre corps ne lui est pas sacré.

نَضِيق, pour نَظِيق, a souvent le sens de *joli*. Ibn Baṭ., I, p. 278. — بكرة *demain*, mais aussi *après*, *plus tard*, et alors le contraire de أَمْسَانِي, amsânî, il y a quelques jours, il y a quelque temps. Ce dernier mot est formé de أَمْس, comme قَرُونِي de قَرَف et تَخْتَانِي de تَخْت. Cf. l'italien *l'altr'ieri* (non *ier l'altro*). Le vulgaire بكرة est dans le même cas que le classique غَد et le persan قَرْدَا: ils se rapportent également à un temps plus éloigné que „demain”.

Es-šabb yînkah kâffou, Eg.

LXXXVII

أنتا مثل السطوح ما تطرق مزاريبك إلا لبراً

Enta mitl es-soutouh ma titrøk mazarîbak illa labarrâ.

Tu es comme les toits : tes gouttières ne dégouttent qu'au dehors.

Iza kân riggâl şâheb 'êli wa mâ yîşrof sèy' fî-l-bèt ou yirâouwiḥ maşarîḥ ilâ barrâ takoullou mârton ḥâdâ; mitl ḥaddâm kâ'id 'and wâḥed minn goûmlat snîn ou ḥâsib ḥâsâb innou yâḥod minn mo'allimou baḥâsîs ou mâ yèḥsol 'ala sèy', ou iza kâdâ řaraḍ lamo'allimou wâḥed řerou bíya'tîḥ kadd sahrîyet ḥaddâmou, fa bešoûf el-ḥaddâm hal-'aṭîye mitl mazarîb el-bèt fî zâḥḥât el-mâṭar, mâ betkoûbb mâyèthâ illâ labarrâ.

Si un père de famille ne dépense rien pour la maison, tout en dissipant son argent dehors, sa femme lui dit cela. De même, un domestique qui sert chez quelqu'un depuis bien des années, comptant toujours sur les pourboires de son maître, n'en obtient rien, tandis que son maître donne à un autre qui lui a fait une commission le montant des gages mensuels de son domestique; celui-ci trouve alors que ce don ressemble aux gouttières de la maison par une forte pluie: elles ne déversent leur eau qu'au dehors.

طرق, battre; on aurait dû dire: ماء المزاريب تطرق, l'eau des gouttières bat [sur le sol de manière à produire un son]. —

وجد أن العبيد كلهم فيهم لانهم, حاسب حساب, idiotisme; „ils ne se doutaient de rien”, Kouşşat el-'Ounēsi faḍil, pp. 9, 10, Lâzim el-insân yèḥsib ḥâsâb, il faut qu'on fasse ses comptes pour le temps à venir. Lâzim tēḥsib ḥâsâb haz

zàlami, il faut que tu comptes avec cet individu (au fig.). La tākol es-sa nakāt koùllhoun, ʿhsàb ḥasàb ʾòḥwe-tak, ne mange pas tous les poissons, fais compte que tes frères en mangeront aussi. — غَرَضٌ est un *desideratum* quelconque: bēddī ìnzal ʿas-soùḵ ìsterī el-ṛàraq, je vais descendre au basar acheter quelque chose; اشترى الاغراض, faire les emplettes; objet: woùḵaʿ minn gēbtī ṛàraq, un objet est tombé de ma poche; v. n° 126. — زَحَتْ طُولَ النَّهَارِ, il a plu très-fort toute la journée. زَحَتْ مَطَرٌ, une averse. زَحَتْ, le cheval baisse le dos, par tare, lorsqu'on veut le monter.

Entà zèy el-mouzràb taḥòrr bàrrâ, tu découles, Eg.

LXXXVIII

يَلِي فِي الصَّنْدُوقِ عَلَى الْبَدَنِ مَدْلُوقٌ

Yalli fi-ṣ-ṣandoùḵ ʿalâ el-bâdan madloùḵ.

Ce qui est dans la caisse, sur le corps est répandu.

C'est ainsi que je l'ai entendu à Şayda. La version notée à Jérusalem est la bonne:

يَلِي فِي صَنْدُوقِ عَلَى الْبَدَنِ مَلْزُوقٌ

est attaché au corps.

Bekoûlou wâhed illi mâ ʿandoùs illâ bâdli wâ-ḥēdi on minn zāmān mâ reyyarhās, ou nâbbah ʿalēh innou bilbis bâdli tānī biḥāmmīn šāḥēbou fīh ʿandou ṛērḥâ, ou bigāwibou hoûwī hēyda.

Un tel ne possède qu'un seul habillement qu'il n'a pas changé depuis longtemps (!). Il répond alors par ce proverbe à un ami

qui l'a averti d'en mettre un autre supposant qu'il en a un.

Le principal meuble d'une maison orientale est le şandoûk, où l'on met tout, habit, bijoux, argent etc. Chez les paysans c'est même le seul meuble tout-à-fait indispensable.

Illi fi-ş-şandoûk 'ala-l-'ouroûk. Eg.

LXXXIX.

إِلبِسْ قَدْرَكَ لِتَنْزِلَ عَلَى قَبْرِكَ

İlbis kâdrak litinzal 'ala kâbrak.

*Habille-toi selon ton rang jusqu'à ce que tu descendes
dans ton tombeau.*

Inn kân wâhed rânî wa şâr ohtiyâr wa şâr yil-bis awâ'î 'atîka moudèbbara minn boûhlou la-hàttâ şammid [pour **يَصِد**] maşârî ou yiftîkir el-'âlam innou faķîr bîgî şâhèbou ou iķoûllou hèyda.

Si un riche, sur ses vieux jours, se met par avarice à s'habiller de vieux habits tachés pour thésauriser et pour que le monde pense qu'il est pauvre, un ami vient lui dire cela.

On le dit à celui qui, malgré son aisance, affiche la pauvreté et néglige sa personne.

دِبْع, collect., taches, et **دِبْعَة**, nom. unit., pl. **دُبُوعَة**, v. p. 63, l. 5. — **صَد**, mettre de côté de l'argent, faire des épargnes.

Il faut dire que ce proverbe est surtout applicable aux musulmans, qui ne se soucient guère de leurs habits. On voit à tout moment des richards dans des rombâz et des moudàrrabiye d'une couleur indéfinissable. Il y en a plus d'un qu'on croyait pauvre comme un rat d'église, et qui a laissé une fortune.

واحد خطب والثاني تجوز

Wâhad ḥaṭab ou et-tâni tağâouwaz.

L'un [la] demanda en mariage, l'autre [l']épousa.

Insân izâ kân mou'âmmal bišoûrli innou yâhò-dhâ fa bigî reroû yiştâdhâ. Mitl hânî Ḥabîb, fâṣal tâman ed-dâr fa ba'd mâ arâḥ âgâ wâhad reroû zâd 'alêh lîrâ ou 'aḥadhâ. Ou wâhad fi Beroût ḥaṭab wâḥdi wa sâfar, wa bâ'd goumatên (pour goum'atên) arâḥ ahoûh la'ând ḥaṭibtou, lâkâhâ sala-biye, fa ḥabbhâ ou kallâhâ: „âgânî maktoûb minn hèyyî innou bâṭṭal itgâouwaz fa 'aboûi lamm yiṭ-la' 'ânnik fa 'ânâ bërîdik, fa zâouwar maktoûb 'ann lisân hèyyou ou wargâh laël-moṭrân ou şâddak kalâ mou ou şallâh aklîl.

Il se dit, lorsqu'on a l'espoir d'obtenir une chose, tandis que quelqu'un d'autre vient lui faire la chasse et la prend. Comme ici Ḥabîb, qui convint du prix de la maison, et lorsqu'il s'en fut allé, un autre vint offrir une Livre St. de plus que lui et la prit. — Un jeune homme de Beyroût se fiança à une demoiselle et partit en voyage. Deux semaines après, son frère se rendit chez la fiancée. L'ayant trouvée jolie, il s'en amouracha et lui dit: „Il m'est arrivé une lettre de mon frère qui dit qu'il a renoncé au mariage. Or, mon père ne veut pas te lâcher, et moi, je veux de toi.” Il contrefit une lettre au nom de son frère et la montra à l'évêque, qui le crut sur parole et le maria.

هَوْنِي, et quelquefois هَوْنَا, prononcé par les montagnards hâounî; v. Laff el-kimât, p. 123; Festschrift, Ġawālîkî, p. 139. — اراح, pour راح, est très-commun en Syrie et en Palestine. Le فعل devient ainsi quelquefois افعل dans la langue

vulgaire, mais seulement à la troisième personne du parfait d'un verbe double ou concave. Fleischer, Z. D. M. G., I, p. 156. Dozy, J. A., 1869, II, p. 205. — Les chrétiens appellent la cérémonie religieuse du mariage **صلاة**.

On se souviendra tout de suite, en lisant ce proverbe, de la fameuse saillie de Mo'awiya Ibn Sofyan. Son fils Yezid aimait follement la belle femme de 'Abd Allah Ibn Salam el-Hasimi, gouverneur de 'Irak, et confia ses peines à son père, qui n'était jamais embarrassé de trouver des expédients. Par une ruse que nous appellons infamie, il amena 'Abd Allah à répudier Oureynib en présence de témoins et envoya Aboû ed-Dardâ accomplir les fiançailles comme représentant de Yezid. Aboû ed-Dardâ, arrivé en 'Irak, alla visiter el-Hoseyn, fils de 'Ali, fils d'Aboû Talib, à qui il raconta le but de son voyage. Alors el-Hoseyn se posa aussi comme prétendant et pria Aboû ed-Dardâ de demander pour les deux la main d'Oureynib, qui n'aurait qu'à choisir. Elle préféra el-Hoseyn. Mo'awiya, se voyant vaincu par son plus puissant adversaire, s'écria :

أَرْسَلْتُهُ لِي خَاطِبًا فَتَزَوَّجَ

„Je l'ai envoyé conclure les fiançailles pour moi : il s'est marié.”

El-Hoseyn, au dire des historiens arabes, n'avait épousé Oureynib que pour la conserver intacte et à l'abri des visées de Mo'awiya. Elle fut rendue à son premier mari, lorsque plus tard celui-ci revint en 'Irak.

M. el-M., s. v. **خطب**. Ibn Badroûn, éd. Dozy, p. iv. Serkis, Amtâl kadîma, p. ٢١. Socin, n° 108. Freytag, III, 1, n° 3212. Burckhardt, n° 304.

S = Eg.

XCI.

من آمنك لا تخونه ولو كنت خائناً

Min âmanak lâ taḥounou wa laou koûnt ḥâin.
*Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu
 serais traître.*

Var.: أمّك.... خوّان.

A propos de ce proverbe, un paysan très-intelligent du village de Gěbâ^c, à 3 heures de Şaydâ, dans le Liban, me raconta l'histoire suivante, que je donne dans toute sa naïve simplicité:

Wâlad ibn wâḥad ṛânî kâsar mâl abouh ou ba^c.
 dên râhan oummou ou abouh 'alâ 'âlf keurs ou
 'âḥad el-maşâri ou sâfar ilâ el-ṛouṛbi, ou kamân
 hinâk râouwaḥ ed-darâhim illî mâ'ou, ou bâ'dâḥâ
 ḥâdam 'and wâḥed minn touḡâr el-medîne, ou ba'd
 moûddi ṭâlab minn mou'allimou maşâri 'alâ ḥisâ-
 bou, 'aṭâlou tlâtmît keurs mou'allimou. Lamma
 ṭoule^c minn el-medîne iltâḡâ nâs lâmmi ou sâ'al
 wâḥed minn 'ahl el-medîne: „'alâ ès maḡmoû^c ên-
 nâs"? ḡallou: „fih wâḥed riḡḡâl bebî^c kalâm; el-
 koûlmi bimît keurs." Ḳal eṣ-ṣâbî: „soû el-afâdi"?—

Un jeune homme, fils d'un riche, après avoir gaspillé la fortune de son père, engagea ses parents pour 1000 Piastres, reçut l'argent et s'en alla en pays étranger. Y ayant également dissipé l'argent qu'il avait avec lui, il servit chez un des négociants de la ville. Au bout de quelque temps, il demanda un à-compte à son maître, qui lui donna 300 Piastres. En sortant de la ville, il rencontra une foule de gens, et demanda à un habitant de l'endroit pourquoi tout ce monde était rassemblé. Il lui répondit: „Il y a un homme qui vend des paroles, à raison de 100 P. par mot.” — Le jeune homme reprit: „Et quelle en est l'utilité?” —

ḳallou: „naṣīḥa"! ḳàddam el-wàlad ila ʕr-riggāl ou ištara minnou tlāt koulmāt, koull koułmi bi-mīt ḳeurs: àouwal wāḥdi: „min āmanak la ta-ḥoūnou wa laou koūnt ḥāin”; ou et-tāni: „inn gāʕet en-nefs fi ʕs inn ḳān ḳaouwèthā, ou sàʕat el-bast ʕeūmrak la tēfaoūwithā”; ou et-tlāti: „ḳabl mā timśi ʕalā-ṭ-ṭarīḳ ḥeyyīlak rafīḳ” — ou rāgaʕ la-ʕānd mouʕallimou; ou lāmma laḳāḥ mouʕallimou sāṭir ou amīn wāḳkalou ʕalā bētou ou mālou ou raḥ ʕalā-l-ḥāgg; ou fi riyāb mouʕallimou ištalaḳ ʕalā mouʕallimtoū innhā mouwāllaʕa fīh ou tērīdou lanēfshā, fa raḥ ištara zounnār boūlād liāgl yitzānnar ou yithāffad fīh ḥattā la titḥārrak māʕ-ou eṭ-ṭabiʕa; wa fi āḥad el-lāyālī mā sāf mouʕallimtoū illā ʕāndou oū ḥass fi īdhā bēn faḥdēh, fa lāmma wāḡadet māsʕarou yābis ou bārid nāḳēzet


„Un [bon] conseil!”, répondit l'autre. — Il s'approcha alors du vendeur et lui acheta trois mots, chaque mot 100 P. Le premier était: „Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu serais traître”; le second: „Si la faim te prend, nourris-toi de n'importe quoi, et ne laisse jamais échapper l'heure de la réjouissance [n° 93]; et le troisième: „Avant de te mettre en route, prépare-toi un compagnon”. Là-dessus, il s'en retourna chez son maître. Celui-ci, le trouvant habile et fidèle, le fit intendant de sa maison et de ses biens et partit en pèlerinage. Pendant l'absence de son maître, il s'aperçut que sa maîtresse était enflammée d'amour pour lui et voulait de ses baisers. Il alla donc acheter une ceinture en acier pour s'en ceindre, en guise de bandage, afin d'éviter toute agitation des sens. Mais voilà qu'un soir il vit sa maîtresse chez lui: il sentait sa main entre ses cuisses. Elle, ne rencontrant que la froide dureté là où elle

ou râhet laḥâlha, ou hiya kâtamet sirrahâ laḥî-
nin âgâ gâzha minn el-ḥâgg ou ḥâfet layilla yèḥki
ila ḥalâlha, fa sâbaket bil-kalâm ou ḥabbaret rig-
gâlha: inn „el-wâlad taḥârkaš fiî”; ou zâ’il ‘alâ-l-
wâlad ou âḥdarou bèn idèh ou ‘âtabou ‘alâ fâ’lou
es-sēnî. Ou ‘âḥad el-wâlad mou‘âllimou ilâ mo-
ḥall fâḍî ou wargâh el-ḥoufâḍ ou ḵallou:” ya mou-
‘âllimî, minn ḥinin sâfârt lakèt mou‘allimti mâili
ila şâbi, fa lâmma ‘arifet [= عَرِفْتُ pour عَرَفْتُ] ḥâyda
tawagğâhet [= تَوَجَّهْتُ] la‘ând foulân minn şân ya.
mèlli ḥoufâḍ, ou ‘amâlli yâh ou sâkkarou ou ‘âḥad
hoûi el-miftâḥ mà’ou liâgli râfâ’ es-soûbha, laln-
nanî ḥaṭṭèt mît ḵeurs ‘alâ koûlmi: „minn âmanak
lâ taḥoûnou wa laou koûnt ḥâin”; ou şaddâḵou el-
mou‘âllim fi kalâmou ou ṭallâḵ ḥalâltou ou ta-
râkhâ tîbki ‘alâ ḥâlha ou gâ’al el-wâlad wakîl ‘alâ

croyait trouver le plaisir, tressaillit et se sauva. Elle garda son secret jusqu’au retour de son mari du pèlerinage, et, craignant que le garçon ne parlât à son époux, elle le devança et rapporta que le jeune homme lui avait tenu des propos séducteurs. Le maître, fâché contre lui, le fit venir en sa présence et lui reprocha son action détestable. Le jeune homme emmena son maître dans un endroit où il n’y avait personne, et lui montra le bandage: „Ô mon maître, lui dit-il, depuis ton départ je trouvais à ta femme de l’inclination pour moi. Ayant constaté cela, je me rendis chez un tel, pour qu’il me fit un bandage. Il me le fabriqua, le ferma et en prit lui-même la clef pour enlever tout soupçon; n’avais-je pas payé 100 P. un seul mot: „Ne trahis pas celui qui a confiance en toi, quand même tu serais traître. Son maître, ajoutant foi à sa parole, repudia sa femme et la laissa pleurer son sort [ou toute seule]. Il fit le jeune homme intendant de ses biens et de ses troupeaux.

mâlou ou mawâsih. Ou 'âḥad minnou es-ṣâbî ḡâṇib minn el-maṣârî ou ṭâlab minnou inn yesâfir la-
 'and abouh ou azânlou [= **أذن**] fih. Wa hoû ṭâli' minn el-medîne kâsa' 'abd šerîr biyinbâ' ou iṣṭarâh ou 'âḥadou mâ'ou ou sāḥab dârbou. Šâf wâḥad ḥiyyâl [non ḥiyâl] âḥid maktoûb minn ṭaraf el-mèlek liwâḥed ḥâkim bârrâ innou yeûkteûlou ou šâdaf es-ṣâbî ou sâllamou el-maktoûb tayiwaddih lal-ḥâkim ou 'aṭâlou ḥamsmît keurs kirî; ou sâfar el-wâlad ilâ bēlâd ba'îdi lâmma šâf mâ'ou mâl kētîr. Mâtâ mâ šâr fî nouṣṣ ed-dârb ḥalaṣet minnou ez-zoûwâdi fa ḡâ' kētîr, ou šâf razâl fâit minn kouddâmourâouwasou ou wâka' el-razâl mât minn el-kouwâs. Fa kâddam ou waḡâdhâ entâyi ou lâka el-oûlâd fî bâṭniḥâ ṭayyibîn; misik wâḥed ou 'âkalou nēy. Lâmma âkal 'âṭis, ḥes inn laḥm el-razâl

Le jeune homme eut de son maître une certaine somme et lui demanda la permission de se rendre auprès de son père, ce qui lui fut accordé. Comme il sortait de la ville, il vit un petit esclave qu'on vendait. Il l'acheta, l'emmena avec lui et continua son chemin. Il aperçut un cavalier, porteur d'une lettre de la part du roi pour un gouverneur de dehors avec l'ordre de le [le porteur] tuer. Le cavalier vint à rencontrer le jeune homme à qui il remit la lettre, pour qu'il la fit parvenir au gouverneur, et lui paya 500 P. Le jeune homme, se voyant en possession de beaucoup d'argent, s'en alla en pays lointain. Arrivé à mi-chemin, les provisions lui firent défaut, et il eut grand' faim. Voyant une gazelle passer devant lui, il lui tira un coup: elle tomba et mourut par suite du coup. Il accourut, la trouva femelle ayant encore les petits vivants dans le ventre. Il en prit un et le mangea cru. Après avoir mangé, il eut soif [c'est que la chaire de gazelle est salée],

mâleḥ, lâken mā lakâs mây yiṣrab. Fa rikib el-ḥoṣān ou ḥayyal fih tlât maṣāwîr ou ‘ārik el-ḥoṣān ou ṣār eṣ-ṣābî yākḥaṭ ‘āraḳ el-ḥoṣān ou yilḥas idou ḥatta yiboûll rikou lainn toûmmou nâsif. Kāmou ou miṣyoû laḥatta dāḥaloû ilâ el-medîne illi hoû kâṣidhâ. Fa wāḡad ‘alâ bâb el-bēlad ṛinâ ou baṣṭ fa-tfâkkar bil-koûlmi illi iṣtarâhâ bimît keurs ou ḳâl lil-‘âbd: „iṣtarēnâ hal-koûlmi bimît keurs, bēddnâ nitfârraḡ ‘alâ hal-foûrgi.” Ou fima hinnî ḳa‘idîn yitfârraḡoû ṭab el-wâḳt māḥom [= , *ma hu*] fa ṭaouwaloû fi-l-ḳa‘di; wiṭtakar fi-l-maktoûb illi ḡâib-ou ilâ-l-ḥâkim fa ista‘ḡar wâḥed minn el-ḥâdirîn ou bâ‘at el-maktoûb mā‘ou, fa lammâ woûṣil el-mour-sâl la‘ând el-ḥâkim ḥâlan ḳatalou. Ba‘d mā ḥoûliṣ el-wâlad minn el-ḳêf rāḡ yis‘al el-ḥâkim ‘alâ wou-ṣoûl el-maktoûb, woûṣil amm lâ, ou aḥbaroûh innou

mais il ne put trouver de l'eau pour boire. Il enfourcha donc son cheval, à qui il fit faire trois tours au galop de façon à le faire suer. Il ramassa alors la sueur du cheval avec la main, qu'il lécha afin d'humecter sa bouche desséchée. Ils se mirent à chevaucher jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la ville, but de leur visite. A la porte de la ville, il trouva chant et réjouissance: il se rappela le mot qu'il avait acheté pour 100 P. et dit à l'esclave: „Nous avons acheté ce mot 100 P., allons regarder ce spectacle!” Ainsi occupés à satisfaire leur curiosité, et les heures se passant d'une façon fort agréable, ils y restèrent longtemps. Alors le jeune homme vint à penser à la lettre dont il était porteur, et paya un des assistants qu'il envoya la remettre. L'envoyé, arrivé auprès du gouverneur, fut immédiatement mis à mort. Lorsqu'il eut fini de se divertir, il alla demander au gouverneur, si la lettre était, ou non, parvenue; on l'informa qu'elle était bien parvenue

el-maktoûb woûsil ou er-riggâl koûtil'). Kal es-sâbi:
 „el-ḥamdou lillâh illazî fi wâstât el-koûlmi illi ista-
 rêtha bimît keurs ḥouliṣna fiha minn el-mât.” Ou
 âḥad hoûwa ou ‘âbdou âḍa fi-l-ḥân. Yâm minn el-
 iyyâm nizil ‘as-soûk fa wâgaḍ sarâya minn es-sa-
 râyât mou‘allakîn fiha roûs benâdēmîn ou bâdâ yis-
 ‘al ahl el-medîne fa lâ kânou yihabbiroûh ‘ânnou.
 Ba‘dên dâḥal ‘and wâḥed ḥallâk ou ‘âkalou ḥoubz
 ma‘ bâ‘ḍhom, ou ba‘d el-âkl sâ‘alou ‘alâ-r-roûs el-
 mou‘allakâ, fa kâl el-ḥallâk: „roubb el-loûkmi gâbet
 nâkmi ou roubb el-koûlmi gâlabet nâ‘mi”; ḥês innou
 ‘âkal mâ‘ou ḥoubz ṣâr malzoûm yiksoûflou es-sâbab
 ‘ann er-roûs: inn bint el-mèlek mâ bēddha tetgâou-
 waz illâ wâḥed riggâl yifoûkk lâhâ el-ḥazâzîr willâ
 toûkṭa‘ râsou ou te‘allikou fi serâya bêta‘ètha. Fa

et que l'homme avait été tué. Il s'écria alors: „La louange est à Dieu, qui par le moyen de ce mot que j'ai acheté 100 P. nous a sauvés de la mort”! Il loua pour lui et son esclave une chambre au ḥân.

Un certain jour, il descendit au marché et trouva des têtes d'hommes suspendues à un des grands édifices. Il se mit à interroger les habitants de la ville, mais il n'y avait personne qui voulût le renseigner. Il entra ensuite chez un barbier avec lequel il mangea du pain. Après avoir mangé, il lui demanda pourquoi les têtes étaient suspendues. Le barbier dit alors: „Avale le morceau et il t'apportera du tourment; avale le mot et il t'amènera du bien” [n° 185], car ayant mangé du pain avec l'autre, il fut obligé de lui révéler ce qui avait causé la suspension des têtes. Il raconta donc que la fille du roi ne voulait épouser que celui qui lui aurait deviné des énigmes; si non,

1) Voir le glossaire, s. v. *وصل*.

lamma 'arif el-wàlad el-koùssa el-maṭloûbi foûriḥ
fàrah sédid fa dàḥal 'alâ wâlèdhâ el-mèlek ou kâl-
lou: „bèddi bîntak itgàouwaz bèhâ”, ou hoûzin
el-mèlek 'alâ-l-wàlad ḥes innou bâ'dou şerîr ou
kàllahou: „yâ wàlad, bînti tehàzzirak hoûzèra, inn
ḥazàrtihâ tâḥidak willâ tîdbahak.” Fa kâl eṣ-şâbi:
„àmrak, 'alâ râsî.” Fa waddouh la'and el-bînt ou
kâlètlou; „mâ kàoulak fî bennâ [= بَنَّا] bennâ oustou-
wâni wa 'akàdhâ fî tlât mâya ou sètta ou settin
ḥàgar ou râras fîhâ tna'âsar sàgara ou koull sàgara
ànbatet tlâtîn kaḍîb wa koull kaḍîb ḥâmil 'anḳoû-
dèn: 'anḳoûd àswad ou 'anḳoûd àbyad”? Ou gâb el-
wàlad riġâli souhoûd 'alâ innou izâ ḥàzar el-ḥouzèra
yâḥod bînt el-mèlek. Bâ'den kàllahâ: „à'lamî inn el-
bennâ hoû Allâh ou el-oustouwâni hî es-sînni ou

elle lui coupait la tête et la faisait suspendre à son château. Le jeune homme étant ainsi parvenu à savoir ce dont il s'agissait, fut pris d'une grande joie et se présenta chez le roi, père de la fille, et lui dit: „Je veux épouser ta fille”! Le roi en fut affligé à cause de la jeunesse du garçon et lui dit: „Jeune homme, ma fille te donnera à deviner une énigme; si tu la devines, elle te prendra, si non, elle te coupera la tête.” — „J'obéis à tes ordres,” répondit le jeune homme. Sur quoi, on l'envoya chez la fille, qui lui posa cette question: „Que dis-tu d'un architecte qui construisit un portique avec 366 pierres, dans lequel il planta 12 arbres qui poussèrent chacun 30 rameaux; chaque rameau porta 2 grappes: une noire et une blanche”? Le jeune homme fit venir des témoins attestant que, s'il devinait l'énigme, il prendrait la fille du roi. Après cela, il lui répondit: „Sache que l'architecte, c'est Dieu; le portique, c'est l'année; les 366 pierres, ce sont les jours de l'année; les 30 rameaux, les jours du

et-tlât mâya ou sètta ou settîn hâgar hòmme [ou hinnî] iyyâm es-sinni ou et-tlâtîn kađîb hom iyyâm es-sahr, ou el-‘ankôûdên hinnî el-lêl ou en-nahâr. Fa sâhidou el-hâđiroûn innou fâkk lâhâ el-houzêra ou lâzim yâhòdhâ. Kâlêtlou: „hazzîrni minn ‘ândak hâttâ fokk [pour afòkk] hazoûrtak.” Kallâhâ: „mâ kâoulik fi insân âkal lahm tayyib minn mèyyit, ou sêrib mâ y lâ minn ârd wa lâ minn sâma, wa hâmal el-mât ‘alâ râsou”? Fa àhđaret gemî‘ mâ ‘ândhâ minn koûtoub el-hazâzîr ou el-amtâl fa lamm wâga-det aḥbâr ‘annhâ. Ba‘dên tã‘et laêl-wâlad ou roûđiet mâ‘ou fi gawâz ou ‘âţet ‘ilm la’aboûhâ ou foûriḥ aboûhâ ou baṭṭal katl en-nâs. Ou ‘âmalou fârah kârkaboû ed-doûnyâ fih minn el-walâim ou ed-daḥḥ ou el-rînâ sâb‘at iyyâm ou sâb‘at liyâli, ou nahâr et-tâmin dâḥal ‘alêhâ „bisinnt [سنة] Allâh ou rousouî-

mois, et les deux grappes, la nuit et le jour.” Les personnes présentes attestèrent alors qu’il avait bien deviné l’énigme de la fille, et qu’il fallait qu’il l’épousât. Elle lui dit: „Donne-moi, à ton tour, une énigme pour que je la devine.” Il la lui proposa: „Que dis-tu d’un homme qui a mangé de la chaire vivante d’un corps mort, et qui a bu de l’eau qui n’était ni de la terre, ni du ciel, tout en portant la mort sur sa tête?” Elle se fit alors apporter tout ce qu’elle avait en fait de livres d’énigmes et de proverbes, mais sans pouvoir y trouver aucune mention de cette énigme. Elle se rendit ensuite au jeune homme et accepta de l’épouser. Son père, en ayant été informé par elle, s’en réjouit et cessa de tuer les gens. Les noces qu’on fit mirent tout le monde sens dessus dessous, tant il y avait de festins, de musique et de chant pendant sept nuits et sept jours. Le huitième jour, il consumma le mariage „par la loi de Dieu et de son Prophète.”

ou." Ou kà'ad 'and el-mèlek moùddet iyyâm ou tã-
lab izn minnou inn yousâfir 'alâ bëlâdou tãisòkk
'alâ mou'allimou. Ou âḥad mà'ou hādâya ou tãḥâif
ou woûsil ilâ medînet mou'allimou ba'âtlou ḥabar
innou kâdim la'ândou; ou tõeulê yelâkîh ilâ barrât
el-bâlad, wa lâmma sâfoû bâ'ḥom sâllamou 'alâ
bâ'ḥom „selâm el-aḥbâb izâ kânoû riyâb", ou
hennâh mou'allimou bisâlâmi ou nâzzalou fi bêtou
ou 'amâllou râyât el-akrâm [= إكرام] ou el-wâgib, ou
ḥalaf mou'allimou innou yibkâ 'ândou laâḥir mamât-
ou; ou fakk oûmmou ou aboûh minn er-râhn, ou
istakâmoû ma' bâ'ḥom biliddi [لذة] ou na'im,
tâyyah Allâh 'és es-sâmi'in.

Après avoir passé quelque temps auprès du roi, il lui demanda la permission de retourner dans son pays afin de visiter son maître. Il emporta des cadeaux et des choses précieuses, et arriva à la ville où était son maître, qu'il fit prévenir de son arrivée. Celui-ci alla à sa rencontre hors de la ville. En se voyant, ils se saluèrent „comme se saluent deux amis après avoir été absents." Son maître le félicita de son heureux retour, le fit descendre chez lui, en l'honorant grandement, ainsi qu'il lui était dû. Il le conjura de passer auprès de lui le restant de ses jours. Le jeune homme dégageda ses parents et

*l'on resta ensemble en délices et en bonheur,
que Dieu rende agréable la vie des auditeurs!*

ولد, vulg. aussi = garçon, jeune homme. On le prononce souvent وة, par contraction [cf. بنت de بِنْت, سَيِّدَة de سَيِّت], forme très-usitée en Egypte. Les Bédouins appellent même le vieux يَا وَد, mot qui chez eux est applicable à tous les âges. Ils disent aussi, comme les Egyptiens, جَدَع [= جدع], pl. جُدَعَان, qui véritablement signifie un jeune chameau, mais

qui correspond à notre *brave*: yâ gèda^c, ohé, mon brave! — **بعدها**. Le **ها** est ici féminin, équivalant à **هذا**. On dit ainsi: mâtâ mâ nizîlt anâ bisâ^cèthâ fât hoûwa, il passa juste au moment que j'étais descendu. Les savants n'ont pas assez observé cet emploi du féminin dans un sens neutre. Sirat 'Antar a souvent **عندها** pour **ذلك**. Mas'ouîdî, V, p. 221, dit: **فقال يا امير المؤمنين الا ترى الى الناس قد اقبلوا على هذه الاحاديث و تركوا كتاب الله** „Prince des Croyants! n'observez vous pas le peuple comme il s'est déjà porté à ces narrations, en abandonnant le Livre de Dieu? — A-t-il vraiment fait cela? — Oui.” **اخبرنا عروة ان عائشة قالت دخل رطل من اليهود على رسول الله صعلم فقالوا السلام عليك ففهمتها فقلت عليكم السلام واللعنة فقال رسول الله صعلم مهلاً يا عائشة** nous a rapporté que 'Âîsa a dit: quelques juifs entrèrent chez le Prophète et lui dirent: sur toi la paix!, et comme je le comprenais (qu'ils voulaient par là savoir si le Prophète leur rendrait le salut comme on l'avait fait jusqu'alors), je dis: sur vous la paix et la malédiction! à quoi le Prophète riposta: tout beau! 'Âîsa! Boḥârî, éd. Boûlâḳ, III, p. 163, l. 11. Ibn Ba-touta, I, p. 353, l. 9. Les exemples en sont nombreux dans ce livre; n° 93. — **فُجَار** pour **فُجَار**, avec permutation, constante dans la langue vulgaire, de **ف** et **ج**. Il n'est pas nécessaire de dire avec Tanṭ., p. xv, que le **ج** est mouḥaffafa, car le pluriel **فُجَار**, existe aussi; voir des exemple dans Nöldeke, *Poesie*, p. 187, l. 3; *Six Diw.*, p. ٢٧, vers ٥٩. — **لَبَّة**. Soûft ḥa-wâgât lâmmi, ou lâmmat ḥ., j'ai vu une foule de messieurs. Kaddêš fiḥ lâmmât niswân el-yâm 'al-Bar-roût! que de groupes de femmes il y a aujourd'hui à [la rivière] de B.. — **اشتلق**, s'apercevoir de qqc. par un regard à la dérobée. En Egypte, on dit **تشالق على النساء**, regarder les

femmes furtivement. **اشتلت على المرأة** [= المرأة] **ان كانت**, je me suis aperçu que la femme était en costume de lessive, et je ne suis pas entré. **اشتلت**, **اشتلتك**, عليك إتك لم تأخذ الكتاب le livre. Le bilitère **شل** [سل] paraît avoir le sens de *tomber* ou *faire tomber, jeter*, à juger d'après ses nombreux dérivés usités dans la langue vulgaire. **أضغى المحيط لم يشلق عليك**, prends garde! le mur va tomber sur toi. **شلق الجبل**, la montagne s'est éboulée. V. n° 92, 115. Cf. rad. **شلق** et **شلق**. Les Arabes ont parfaitement la conscience qu'il y a dans **اشتلق** l'idée de tomber: je demandai à un homme ce que ce verbe signifie: **يعني يُرَقع نظرك عليه**, „c'est-à-dire: ton regard tombe là-dessus”, me répondit-il. — **قريده لنفسها**; cf. Kor., Beyd., I, p. ٢٥٩. Abou-l-Fedâ, Hist. Anteisl., éd. Fleischer, p. 28. Ibn Baṭ., I, p. 279. — **حفاض**, pour **حفاظ**, maṣdar, a, outre la signification qui ressort du texte, encore celles-ci: 2° braie pour les enfants; 3° **حِيضَة** = **حَيْضَة**; 4° bandage herniaire. — **ما يصير ما شاف إلا عنده**, affirmation renforcée, comme dans **فامسا علينا المَسَا**, il faut que tu manges tout. **و طلبنا الحان فتبها عن الدرب و ما راينا أنفسنا إلا في هذا الرقاق**, „la nuit nous surprit alors, et nous voulûmes gagner le hân, mais nous perdîmes la route, et nous tombâmes dans cette rue (et nous voici dans cette rue).” MS de Leide, Bâsim, p. 7. Cf., ibidem, p. 37: **فبينما هم في كلام وإلا أتى**, „pendant qu'ils étaient ainsi en train de causer, voilà qu'arriva Bâsim.” **لا يزال الدهر إلا متقلبا**, Lane, s. v.. Voir Harîrî, éd. Beyr., p. 350. l. 3. Gloss. Ibn Badroûn, éd. Dozy, s. v. **لا**. N° 130. — **عانة** = **مشعر**, **لَيْلَا**, prononcé layilla, se met après les verbes marquant la peur, la crainte, le soupçon etc.: **anâ bešòkk layilla biġî**, je me doute qu'il viendra.

Cf. Kor., IV, 3; Beyd., I, p. 198, l. 21. Le hamza dans **يَتَلَا** fut prononcée comme **ي** déjà au commencement de l'islam. Seyhza'de dans son supercommentaire, Sour. 57, 3, dit que cette prononciation du *hamza* dans ce mot est un **تخفيق** **قياسي**. Le vulgaire a interverti les voyelles de **ل** et de **ي**, parce qu'il dit toujours **ل** et **يُن**. — L'homme du peuple appelle souvent sa femme, en parlant d'elle, **حلالة** [ou **حليلة**], pl. **حلائل**; elle appelle son mari **حلال** = ce dont il est permis de jouir; v. Beyd., I, p. 202. Les Bédouins donnent aussi ce nom au *butin*, qui pour eux est la chose licite par excellence. — **تَحْرَكْش**; cf. class. **حَرَكَت**, comme **بَحَث** et **بَحَش**, vulg., creuser, fouiller. Ce verbe a plusieurs significations qui toutes se rapportent à l'idée renfermée dans le thème **حَرَكَ**. J'en donnerai ici quelques exemples, afin qu'on puisse en juger. **تَحْرَكْش** **الْأَوْلَادُ يَتَحْرَكْشُوا**, l'enfant taquina le chien. **الْأَوْلَادُ يَتَحْرَكْشُوا**, les enfants se chamaillent entre eux. **الْأَوْلَادُ يَتَحْرَكْشُوا**, l'homme fait la cour à la femme, il lui lance des propos, il tourne autour d'elle. **Enti bithàrkiš fiyî koull sâ'a**, tu me cherches noise à tout moment. C'est cette signification que comporte ce verbe, si l'on dit **تَحْرَكْش** **فيه**, sans autre explication. — **Ḍaràbnî foulàn** — **Lès ta-harkàst fîh**, un tel m'a battu. — Pourquoi t'y es-tu frotté? — **حَرَكْش** **الْوَلَدُ عَمَّ يَحْرَكْش فِي الرَّمْلِ**, l'enfant joue avec le sable. **حَرَكْش** **النَّارَ**, tisonne le feu. — **حَرَكْشْتَ بِالْخِرَانَةِ حَتَّى قَلَبْتَ**, tu as ébranlé l'armoire de façon qu'elle est tombée. **حَرَكْشْتَ فِي الْخِرَانَةِ**, tu as farfouillé dans l'armoire. **الْخَنَزِيرُ يَحْرَكْش فِي الْوَحْلِ**, le cochon fouge dans la boue. Je pourrais multiplier les exemples, qu'il faudrait tous traduire d'une façon différente. — **طَلَى حَلَالَةً** = **أَرَى** = **فَرَجَ** = **فَرَجَى** = **وَزَجَى**, v. p. 59; cf. n° 99. — **حَلَى**, qui est plus vulgaire. On met ces verbes devant un imparfait dans le

sens de *laisser, faire*, allem. *lassen*, pour périphraser l'idée du verbe causatif. Pourtant, il est bien rare d'entendre aujourd'hui *ترك* ainsi employé; *حلى* l'a presque complètement supplanté. Beydâwî, I, p. 197, l. 7, dit: *فلا يتركوه ان يضروهم بصرف المال*, „et qu'ainsi ils ne le laisseront pas leur nuire en détournant leur fortune à leur préjudice.” Vulgairement, cela se dirait: *فلا يخلطوه يضروهم المح*, a aussi classiquement quelquefois ce sens; cf. el-Mo'arrab, pp. 12, 22. En parcourant au hasard Ibn Badroûn, éd. Dozy, p. 68, je fus frappé d'y trouver le vers suivant, qui rappelle tout-à-fait la manière de s'exprimer de notre paysan ignorant:

هبت ولم افعل وكدت وليتني [طويل]

تركث على عثمان تبكي حلائله

„je l'avais délibéré.... je ne le fis pas.... j'étais pourtant près.... plutôt à Dieu que j'eusse laissé les femmes d'Otman pleurer sur lui” [de *ضابئ بن الحارث البرجمي*]. — جانب, partie, grande ou petite, de quelque chose; cf. Gloss. Hab., p. 37. — *تضع*, voir, distinguer; propr. dissiper. Cette amplification vulgaire de l'idée primitive n'est pas plus singulière que „distinguer” de *dis-tangere*. — *بنو آدم* est le pluriel de *بن آدمين*, un homme; v. n° 19, 104. — *حزيرة* = *حزورة*, S. = *فسورة*, Eg. — *وحلف*; le peuple n'a pas étudié el-Moufaṣṣal. — *وحلف* il disait: *وحياة النبي لازم تبقى*. — *ماية*, mǎya; forme vulgaire très-commune. La langue classique a *مئة* et *مائة*. On veut que l'*alef* soit purement orthoépique (الق الوقاية), le thème étant *مأى*. Le *ي* tombe et est compensé par le *ة*, comme dans *زادوا مئة ألفاً فرقاً بينها*: *بركة, ثبة, كرة, رثة, فثة*. Ibn el-Hāgibî dit: „ils ajoutèrent à *مئة*, un *alef* pour établir une distinction entre lui et *منه*”. Mr. Fleischer, dont je résume ici l'intéressant raisonnement dans les *Beiträge*, IV, p. 120, fait

à ce propos cette observation: „ut autem fieri solet, مائة illud legentium oculis usque objectum pronunciationem, quam conservare debebat, tandem corrumpit et vulgo formam adulterinam genuit مائة, mâye مائتين, mâyeteyn; vid. Causs., Gr. arab. vulg., éd. I, § 249". Nous sommes ici en présence de deux alternatives: d'un côté, la forme primitive du mot: مائة; le ي tombe et est compensé par le ة; nous avons donc مئة (مائة). Anciennement, lorsque dans les copies du Korân on n'observait pas le نقط et le شكل, مئة (100) et مئة (de lui) ne faisaient à l'œil aucune différence. Or, les copistes auraient ajouté un *alef* pour éviter toute confusion. Fleischer, l. c., et Nöldeke, Hist. du Korân, p. 259. — et de l'autre côté, le fait incontestable que les paysans prononcent encore mâya. Pour défendre leur opinion, les savants susmentionnés doivent bien compléter leur raisonnement en disant: ce مائة fut ensuite prononcé *mâya*, au moins par les lecteurs non lettrés du Korân, ignorant que cet *alef* ne fût intercalé que comme signe orthographique sans valeur phonétique. Cette façon d'écrire le mot fut ensuite adoptée par tous les savants et la prononciation défectueuse se répandit dans les campagnes, même parmi les chrétiens. Ce complément d'argumentation est absolument nécessaire, si l'on veut expliquer la prononciation vulgaire, en admettant l'origine de l'*alef*. Mais pour que cette théorie tienne, il est bien urgent de prouver que déjà de bonne heure on prononçait par ce fait mâya, ce qui serait un peu difficile. J'ai de la peine à croire qu'une prononciation si généralement observée que celle de mâya puisse être due à la lecture des lecteurs du Korân. Est-ce qu'anciennement la forme مائة (مئة) n'a pu exister à côté de مئة? Il n'est pas nécessaire que le ي tombe dans des thèmes de cette catégorie. La prononciation vulgaire trouverait alors sa raison d'être. مائة serait devenu مائة, comme شجرة, شجرة (v. n° 10) et quantité

d'autres mots, et le hamza aurait subi l'imâla, comme tākōl pour تَأْكُل. Je fais observer que mâyā s'est conservé non seulement chez les paysans arabisés, chrétiens et musulmans, mais aussi chez les Bédouins. Spitta, Gramm., p. 160 et note. Cf. n° 41. — Les derniers mots constituent le refrain, ختام الحكاية, indispensable et invariable de tous les contes populaires, même chez les Bédouins. Cette histoire tout-à-fait orientale est nommée سيف السيم. J'en possède un MS où elle est plus longue et un peu différente; j'ai préféré la laisser telle que le paysan me la dicta. Il serait fort important de recueillir les contes populaires arabes, surtout ceux des Bédouins, qui passent leurs soirées à en raconter. On comblerait par là une véritable lacune dans la littérature arabe ¹⁾.

Var. Beyr.: mîn àmmanak lâ taḥōūnou wa lou kount ḥōūwân. Socin, n° 110. Burton, n° 146. Cf. Berggren., s. v. tromper, et Freyt., III, 1, n° 110. MS. Leide, n° 1292a, p. 240, n° 17.

XCH.

كُلُّ عِنْدَ الْعَرَبِ صَابُون

Koūllou 'and el-'arab ṣāboūn

Tout est savon pour les Bédouins.

Bimāttiloū hâdâ lawâḥed iṣtarâ sî baṭṭâl ou mā bīfroḵ 'ândou kēf mā yeṣīr el-beḍâ'a minn 'âdam ma'rīftou fī-l-moūstarâ — ou lillî bīyâkol ṣalf éś mā kân: ḥâmoūd, ḥeūloū, mâlch, ḥayâllâ.

On dit ce proverbe à celui qui a acheté un objet sans valeur et pour qui la qualité de la marchandise est fort égale, ne sa-

1) Mr. le Dr. Spitta-Bey vient de publier un recueil de „Contes populaires d'Égypte” que les savants liront avec plaisir et profit. Brill, Leide.

chant pas acheter — et à celui qui gobe n'importe quoi: aigre, doux, salé, sans distinction.

هَلْكَدَةً طَلَعْتُ مَعِيَ شَلْفَ, cette parole m'est échappée par inadvertance. اَنَا بِنَامُ شَلْفَ, je couche de n'importe quelle façon, que ce soit par terre ou au lit: كَيْفَ مَا حَصَلَ بِنَامَ. انتَ كُلُّ شُغْلِكَ شَلْفَ مِنْ قَفَا إِيْدِكَ, ton travail est tout bousillage, tu travailles à dépêche compagnon. Weitzstein, Z. D. M. G., XII, p. 116, rapporte cet exemple: مَا تَعْرِفُوا دَقَّةَ الْمَعْلَمِ بِأَلْفٍ وَلَوْ شَلَفَهَا شَلْفَ „vous ne connaissez pas le coup du maître: il vaut mille, quand même il frapperait au hasard.” Ce mot, qui marque le désordre dans ce qu'on fait, est très-employé. L'idée primitive attachée à cette racine a été expliquée au numéro précédent. Cf. Fleischer dans Delitzsch, Comm. Jesaja, p. 104. On dit: اِشْلِفْ لِي الْكِتَابَ, lance-moi le livre (si je suis à une certaine distance). اِشْلِفْ لِي الْقَلْيُونَ, passe-moi la pipe (en me la jetant). الْاَوْلَادُ عَمَّ يَشْلِفُوا طَابَاتِ, les enfants sont en train de jouer aux balles. Cf. شَالَوْفَ, cascade; شَلْفَةٌ, lance. V. n° 91.

Pour comprendre tout le sel de ce proverbe, il est nécessaire de connaître les habitudes des Arabes et particulièrement celles des Bédouins. On sait que les Arabes qui ne sont pas encore européenisés (moutafàrniǵ) mangent avec les doigts, ayant toutefois soin de se laver les mains et la bouche après le repas et souvent aussi avant. Cela peut se faire là où il y a de l'eau, mais rencontrerait des difficultés dans des contrées où souvent il n'y en a pas assez pour boire. La cuisine arabe est très-grasse, surtout celle des Bédouins, qui sont fort gourmands de beurre fondu. Comme l'eau n'est pas abondante chez eux, ils ne s'inquiètent guère de remplir le précepte de l'ablution avant la prière, si la fantaisie leur prenait de la faire. Encore moins pensent ils à se débarbouiller la main droite, seule digne

de porter la nourriture à la bouche ¹⁾, et pour cause, après avoir engurgité une certaine dose de beurre ou expédié un *kar-koûri* avec du *lâban*. Le luxe des serviettes de table leur étant inconnu, ils s'essuient les mains, dûment léchées d'abord, sur leurs habits, leur barbe, leurs cheveux ou n'importe quel objet se trouvant à leur portée. Avoir le "a b â y e bien empreignée de graisse est chez „les fils du désert” un signe de bien-être et d'hospitalité. Ils trouvent partout le savon qui les nettoie, et n'ont nullement l'intention ni le besoin de l'acheter cher dans les villes, où il y a plus d'étiquette. Pourtant, je ne serais pas éloigné de traduire ici **العرب** par „les Arabes” en général, car, vraiment, ceux-ci non plus ne distinguent pas toujours, même les plus civilisés, mouchoir et meuble, savon et habits. Si l'on est invité à un repas sans cérémonie et à l'arabe, c'est-à-dire sans couteau ni fourchette, on peut facilement constater que les doigts, avec lesquels on a mangé, sont nettoyés par la bouche et que la serviette fait presque toujours défaut. Il n'y a pas longtemps que cette nouveauté a été introduite en Orient. Ce sont surtout les musulmans qui se conforment toujours à l'ancienne manière de manger, et c'est chez eux qu'on remplit scrupuleusement le précepte du Prophète: **اِذَا اَكَلَ أَحَدُكُمْ فَلَا يَمْسَحْ يَدَهُ حَتَّى يَلْعَقَهَا**, „lorsque quelqu'un d'entre vous a mangé, il ne doit pas s'essuyer la main avant de l'avoir léchée.” Boḥârî, éd. Boul., III, p. ٩. et ١١. Les anciennes habitudes ne se déracinent pas si facilement, et je prie le lecteur de croire que ce précepte est suivi même par le musulman *le plus haut placé*, lorsqu'il n'est pas gêné par la présence d'un *gaoûr* européen.

Burton, n° 33.

1) Voir Boḥârî, éd. Boul., III, p. ٥., l. 17 et 29.

XCH.

ساعة البسط عُمرِكَ لا تَفُوتُها وإنْ جاعَت
التغس بِأَيْشٍ إِنْ كان قوتُها

Sâ'at el-bast 'oumrak lâ tefaouwithâ wa inn
gâ'et en-nefs biès inn kân kaouwèthâ.

*Ne laisse jamais échapper l'heure de la réjouissance, et si la
faim te prend, nourris-toi de n'importe quoi.*

Wakt el-ṛinâ ou ed-daḡḡ ou el-insirâḥ lâ yifoû-
tou el-insân ou iròḥ inâm mitl bâhâim, ou izâ
kân en-nahâr mēliḥ ou riḥat ez-zouhoûr fâiḥa
fi iyyâm (ou iyâm) en-nêrîz lâ bidd innak tâ'mel
sirân ḥattâ tēttah ṣidrak minn dīkat el-bâlad
lainnou yiṭâouwil el-'oumr. Ou insân matâ mâ
kân goû'ân ou mou'âouwad 'alâ âkl ṭayyib ou
mâss maougoûd sâ'èthâ, yâ târâ izâ ṣaḥḥâllou
gibni âou koûbbi bilabniye mâ yâkolou? Ou eg-
goû'ân koull šî biṣâḡibou.

*L'heure du chant, de la musique et de la gaité, on ne la man-
que pas pour aller dormir comme les bêtes. Et si la journée
est belle, et les fleurs exhalent leurs parfums, dans les jours
de printemps, il faut bien que tu fasses une partie de plaisir
afin de respirer librement loin de l'étroitesse de la ville, car
cela fait vivre longtemps. Si un homme qui est habitué à bien
manger a faim, et n'a pas sous la main de quoi se satisfaire,
je me demande s'il ne mangera pas du fromage, des olives ou
des boulettes de viande au lait aigre, s'il en trouve.*

بَإَيْشٍ إِنْ كان. Sur أَيُّ شَيْءٍ = إَيْشٍ, voir Gawalîkî, Ḥaṭâ,
p. 146. Ḥafâgî, Sifâ, p. iv. Freytag, Prov. I, p. 147. Fleischer,
Beiträge, V, p. 54. Spitta, Gramm. p. 80. Ce إِنْ, ou plutôt

ان¹⁾, n'est que le hafḍ noûné du mot précédent, motivé par un أي²⁾ qui n'est pas toujours exprimé. Dans ma correspondance avec des personnes illettrées j'ai bien souvent rencontré ان écrit comme un mot séparé. Voici des exemples de cet emploi: itfâḍḍal la'andî ênâ wâḵt inn kân, favorisca da me a qualunque ora, mais aussi: itf. wâḵt inn kân. Gîbli èyyâ kitâb inn kân, ou ênou kitâb inn kân, ou g. kitâb inn kân, ou g. ḥayâllâ ou ḥayyâllâ kitâb, ou g. ḥ. k. inn kân, apporte-moi un livre quelconque. Anâ bâḥod ênâ bint inn kân ou èyyâ bint inn kân, j'épouserai n'importe quelle demoiselle. Anâ binâm kêf inn kân ou mâ kân³⁾, je couche n'importe comment. A'melou èmtâ inn kân, mâ fîs ḍoûroûra," fais-le n'importe quand, il n'y a rien qui presse," me dit un paysan de Nablous. Êmtan, Beyroût³⁾. Êmtan kân, paysans de Palestine. Je vois dans cet émtan une contraction de èmtâ et in. Cf. syr. اَمْتَان; Nöldeke, Gramm., p. 91; chald ܐܡܬܢ.

Il ressort clairement de ces exemples que le vulgaire, ne connaissant pas ce que c'est que le tanwin, considère ـ comme un mot séparé nécessaire pour rendre l'idée indéfinie avec ou sans اي ou آ. Par contre, je n'ai pas constaté l'omission de ان qui reste là comme une réminiscence de l'époque éloignée

1) Voir n° 150.

2) كيف seul, pour كيف ما, de quelque façon que, n'est pas usité par le vulgaire, qui ne comprendrait pas bien une phrase telle que: ويدبرونها كيف شاعوا, et ils les arrangent comme ils veulent, Beydl. II, p. ٢١, l. ٢. On dirait ici: kêf mâ biddhom.

3) ايمتن de Bochter n'est donc pas une erreur. Fleischer, Observ. sur le Suppl. de Dozy, p. 10.

de l'I^crab¹). Au lieu de *eyyâ*, on se sert, ainsi qu'on vient de le voir, de *ênâ*, en y ajoutant le suffixe possessif respectif. Dans ce cas, l'alef est élide.

Ainsi:

3 pers. sing. masc.: *gîb ênou* [أَيْنَهُ; *èynou*, Beyr.] *inn kân*,
apporte, amène n'importe qui, quel [quoi].
..... fem.: *gîb ênhâ* [*ênâ*, أَيْنَهَا] *inn kân*, ...qui, quelle.
.. plur., masc. et fem.: *gîb ênhom* [ênom], *ênhinni inn kân*,
... qui, quels, quelles.

Ênou etc. est aussi adjectif et pronom *interrogatif*: *minn ênâ* [أَيْنَهَا] *bělâd gît*, de quel pays es-tu venu? *biênou mârka b gît*, par quel bateau es-tu venu? *ma' ênou gît*, avec lequel es-tu venu? *Ênâ gaouwâzt*, laquelle as-tu épousée? On dit même: *ma' èmin gît*, avec qui etc.? et à Beyrouût *èymin*? Pour le pluriel de *ênou*?, qui manque [au moins, je ne l'ai jamais entendu], il faut prendre une autre tournure avec *أَيَّا* ou *أَيْنَا*, p. ex.: *ênâ* [ou *eyyâ*] *hinni illi gîbthom*,

1) Mr. Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 179, a, selon moi, grandement tort de ne pas voir ici l'ancienne *nomination*, qui, pour le vulgaire ignorant, est devenu un mot séparé. On peut, il est vrai, remplacer *أن* par *ما*, mais non pas toujours et, promiscüe". Analysons la phrase donnée par Mr. Wetzstein: *هَاتْ آيشْ أَنْ (مَا) جِبْتْ مَلِيحْ*, *gib her, was du auch immer bringst, ist recht!*" Si je dis: *هَاتْ آيشْ أَنْ جِبْتْ*, *هَاتْ آيشْ*, c'est: *هَاتْ أَيُّ شَيْءٍ جِبْتْ مَلِيحْ*, c'est bon; tandis que, si je dis: *هَاتْ آيشْ مَا جِبْتْ مَلِيحْ*, cela signifie: *هَاتْ أَيُّ شَيْءٍ جِبْتْ فَهْوَ مَلِيحْ* = n'importe quelle chose (quoi) tu apporteras, elle (cette chose) sera bonne = *مَا جِبْتْ مِنَ الْأَشْيَاءِ*. Le fait que *ما* et *أن* peuvent dans certains cas se mettre l'un pour l'autre n'est pas un argument logique contre l'origine de *أن*. Du reste, les savants arabes sont unanimes à reconnaître ici la *nomination*, et j'adopte entièrement cette explication, à l'exemple d'Éli Smith et de Mr. Spitta.

gibton ou gibtom, lesquels, lesquelles as-tu amenés, -ées? On voit que ênou etc. se rapporte à une chose déterminée, de même que lequel? C'est en cela qu'il diffère de **أي** ou **أيّا** qui est *adjectif* interrogatif général. Il a sur ce dernier l'avantage d'être en même temps *pronom* interrogatif. L'arabe classique n'a ici que **مَنْ**?. Minn ênâ bēlâd gît veut donc dire: de quel pays [parmi ceux que j'ai présents à l'esprit] viens-tu?, tandis que minn eyyâ bēlâd gît signifierait: de quel pays [parmi ceux qui se trouvent dans le monde, et que je ne connais pas même de nom] viens-tu? Pourtant, eyyâ peut remplacer ênâ; le contraire n'a pas lieu. **النبيد ما يحيي اليوم** **الأ من قبرص والأ من سرقرة - ايناهم هو احسن منهم -** **السروري احسن - تنظروا هذا الوقت ايناه هو الاحسن عندنا** **من الاتنين (النبيدين)**. MS de Leide, n° 1292a, p. 105; et ibidem passim. **اينا**, sans les suffixes possessifs, sert pour tous les genres et nombres, surtout en Palestine. S'il est employé devant un nom féminin, les deux formes **اينا** et **اينها** se confondent, parce que le **ه** des pronoms n'est pas prononcé en général. Ainsi, on peut dire: ma^c ênâ sefini gît, par quel bateau es-tu venu?, mais non pas: ma^c ênou sefini gît, tandis que j'ai souvent entendu sans distinction: ênou ou ênâ bēt sâkin fih entâ, quelle est la maison que tu habites? Nous avons pu voir la cause de cet emploi. Cf. Fleischer, Z. D. M. G., XI, p. 685. Spitta, Gramm., p. 80.

L'origine de ce petit mot si intéressant prouve combien il est nécessaire de connaître la langue syriaque pour bien traiter le dialecte arabe de la Syrie. Or, le syriaque a son pronom interrogatif **أَمْنا**, et c'est là qu'il faut chercher l'étymologie de **اينا**. Si donc nous disons: **هَمْنا أَمْنا إله حَمَمنا**, et de quel couvent es-tu? il faudrait le rendre en arabe vulgaire par **ومن** **اينا** ou **ايناه**, de même que le syriaque aurait ici

pu dire: $\text{أَلَمْ} = \text{أَل} + \text{لَمْ}$. Ce mot syriaco-arabe est composé de l'interrogatif sémitique *a y* et du démonstratif sémitique *na*. Nöldeke, Syr. Gramm., § 234. Dillman, Ethiop. Gramm. p. 95.

نِيرُوز, ou **نِيرِيز**, a en arabe pris le sens de promenade matinale pendant le printemps, quand la nature se revêt de son manteau de verdure et que les fleurs des orangers envoient au loin leurs parfums enivrants. Un *nêroûz* dans les jardins de Saydâ et de Damas est un délice. Mr. de Kremer s'étonne, Mittelsyrien, p. 112, de ce que Lane ne fait pas mention de cette fête dans son remarquable ouvrage sur l'Égypte. C'est que cet auteur si consciencieux avait bien raison de se taire à ce sujet, car le *nêroûz* n'est plus célébré au Caire. Il s'est cependant conservé dans la Haute-Égypte, ainsi que me l'a confirmé mon savant ami Spitta-Bey. Les auteurs cités par Kremer prouvent bien qu'il n'en était pas ainsi anciennement. La fête de *Nêroûz* constituait alors une des plus grandes solennités du pays. Ibn Ayâs et le Kâdî 'Abd er-Rahîm el-Fâdil disent expressément que le *nêroûz* était célébré le premier jour de l'année copte, soit le premier toût, qui correspond au 10 septembre. Or, le *nêroûz*, ou *noûroûz*, était justement la fête de l'équinoxe du printemps (Mas'oudf, s. v.), et elle l'est encore en Perse, en Syrie et en Palestine. Les Égyptiens avaient-ils donné ce nom à une fête pour se réjouir du retrait des eaux du Nil et de la fécondation de leur sol après les chaleurs de l'été? Le *Šamm en-nasîm* de nos jours, fête populaire par excellence en Égypte, me paraît correspondre au *nêroûz* syrien. Il tombe au 3 barmouâh, 10 avril. *Noûroûz* veut dire *nouveau jour* en persan. — **ضَيْقَة**, Gawâlîkî, o. c., p. 147. — **يَاتَرِي**, voir Fleischer, Gloss. Hab., p. 76, et Beiträge, VI, p. 109. De Goeje, Gloss. Geogr., p. 243. — **Šaḥḥallou** = **صَحَّ لَهْ = صَحَّ لَهْ**.

Les Orientaux pensent comme La Bruyère: „il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri." Voir n° 91.

XCIV.

كُلُّهُمْ فِي الْهَوَا سَوَا

Koùllouhom fi-l-hàwâ sàwâ.

Tous sont égaux sous le ciel.

Izâ kân nâs kâ'idîn fi mālâhî ou wâhed baṭṭâl bēnâthom 'amm yitfàrrag, ou bigî etnèn ṣâbhom ou ikoùl el-wâḥad: „lêk! haġ-gēm'a ou foulân mâ bisârîkhom, bibèyyin 'alèh 'âḳil", bigâwib hey-dâk: „koùllouhom fi-l-hàwâ sàwâ", yâ'nî koùllouhom àl'an minn bâ'dhom.

Il y a des personnes qui se livrent au jeu; parmi elles quelqu'un se trouve qui n'y prend pas part et reste spectateur. Deux individus s'approchent de là, et l'un dit: „Regarde donc cette réunion, et un tel ne s'associe pas à eux! on voit qu'il est sage.” — L'autre répond: „Tous sont égaux sous le ciel” — c'est-à-dire: ils sont tous l'un pire que l'autre.

ملاحي n'est guère usité au singulier. — لَيْكَ, lêk: lek haġ-mârkab illi ġâġi, vois donc ce bateau qui arrive! lêk, haġ-bint! mâ âkwashâ! regarde-moi un peu cette fille! est-elle jolie! lêkî, haġ-teškîli minn ṣânik, tiens! ce bouquet est pour toi (fém.). MS de Leide, n° 1292a, p. 35. C'est l'arabe classique إِلَيْكَ, dont la signification cependant diffère. Un poète a dit:

إِذَا طَلَبْتَ الْمَاءَ قَالَتْ لَيْكَ [سريع]

„Toutes les fois que tu demandes de l'eau, elle dit: retire-toi!” Lane, s. v. On y suffixe les pronoms possessifs: lêkou, le voilà, lêkhâ, la voilà. M. von Kremer dit (Mittels. u. Dam., p. 144): „en outre, le dialecte de Damas a d'autres idiotismes qui paraissent ne pas être du tout arabes, tels que: lêkô,

voilà”; certainement, ce savant orientaliste aurait aujourd’hui écrit bien des pages de ce livre d’une autre façon.

Cf. Meyd., éd. Boûl., II, p. 191. Freyt., II, p. 615. El-Mo‘ar-rab, p. 14 :

ما اشبه الليلة بالبارحة

XCV.

انت مثل البرد سبب كل علة

Enti mitl el-bard: sàbab koull ‘illi (‘eùlli).

Tu es comme le froid: cause de toute maladie.

Koull insân bikoûn makâlâti ou dâïman bîyâ^c.
mel asbâb ilâ-l-‘âlam bihênâk wa yîrmî kalâm
bârid la koull en-nâs yitlokoû ‘alèh hayda el-
mâtal.

On applique ce proverbe à tout homme qui est rapporteur intrigant cherchant toujours l’occasion de se quereller avec tout le monde et semant partout la zizanie.

On fait cette différence entre علة et مَرَض, que celui-ci désigne une maladie, un malaise qui passe, tandis que celui-là est chronique. صتحة × علة, Fleischer, Alis Sprüche, p. 49.

Soc., n° 524 a: البرد والقلة سبب كل علة

XCVI.

كسر القَدَح عند نديم الحَرَا سُكْر ou سَكْرَة

Kasr el-ḡādaḥ ʿand nadīm el-ḡarā soukr ou sakra.

Le familier de la boue, lorsqu'il casse le verre, est ivre.

Yāʿnī ʿann koull insān illazī minn ḡādaḥ wā-
ḡed biskar ou birtami fī sāhli ou boṣīr yēḡki biṭ-
ṭāliʿ ou bin-nāzil minn doḡn wāʿī (وَعِي pour le class.
وَعِي^s) ou bīmśī fī-l-ḡoulfānī ou māḡmā sāf ḡoud-
ḡām minnou bīksirou.

Il se rapporte à tout homme qui se grise d'un seul petit verre, tombe par terre et se prend à radoter à tort et à travers sans attention; il marche à reculons, et quelque chose qu'il voie devant lui, il la casse.

سهلة a vulg. aussi le sens de ارض. On ne doit pas traduire ici ارضي في سهلة par „il se jette par terre”, car „il est jeté par terre, il tombe” sans le vouloir.

Les viveurs arabes ne valent pas mieux que leurs frères en Europe. Les musulmans boivent tout autant que les chrétiens, peut-être même davantage. La jeunesse dorée en Orient fait bien gagner le ḡammārgī. C'est surtout le ʿāraḡ (ʿāraḡi, Damas) qui est leur boisson favorite, et dont la meilleure espèce se fabrique au village de Zoûḡ Mikāil, dans le Liban. La qualité la plus estimée s'appelle ʿāraḡ samʿānī. On se donne rendez-vous, mīʿād, dans un ḡammāra (ou ḡoummāra), débit de vin, après le ʿaṣr. On cherche de préférence un endroit où il y ait un petit jardin, ḡenēni, avec un bassin d'eau, birke, au milieu duquel se trouve un foustou-

1) C'est ainsi que sont changés tous les قَعْل ultimæ و ou ي, lesquels, de semi-voyelles qu'ils étaient, à cause du tanwin, deviennent voyelles de prolongation.

ḵiye, petite vasque [pour فُسْتَقِيَّة, Egypte] ayant son ثَوْقَرَة, jet d'eau¹). Le ḥammargî apporte de petites chaises basses, كراسي, et une table sur laquelle il place une ou plusieurs حَمْسِيْنِيَّة, 50 grammes, de 'arāk et du mēza. Ce mēza joue un grand rôle dans les libations orientales. Le mot est persan; il signifie aujourd'hui les hors-d'œuvre qu'on mange après avoir vidé un verre. Il correspond à l'arabe كَثْل). Ainsi attablés, ces اولاد الحانة font venir un bon chanteur qui, avec sa voix nasillarde, les transporte d'admiration. Une ḥamsīniye est expédiée après l'autre, et la compagnie se trouve bientôt dans un état de béatitude qui se manifeste par la casse des verres et des bouteilles, souvent aussi des chaises. C'est là une scène obligatoire, une illustration nécessaire des parties de bombance des مُقْنَدَفِين et des معترين de l'Orient. Voilà pourquoi le proverbe qualifie un tel sujet de nadīm el-ḥarà. Le Jeudi gras, خميس الترفع, tout le monde a la permission de se soûler; c'est à cause de cela qu'on appelle aussi ce jour-là خميس السكاري³. — قدح,

1) Cf. Wetzstein, Markt in Damascus, p. 478. فُسْتَقِيَّة signifie à Jérusalem la fosse commune, surmontée d'un maṣṭaba, dans laquelle on fourre les morts pauvres. On en bouche la porte avec des pierres. Cette espèce de charnier porte en Syrie le nom de خشخاشة. Souvent on y fait entrer tout le monde, faute de cimetière. Cette dénomination vient-elle de خَش, entrer, ou de خشخش, produire un cliquetis [des ossements]?

2) On dit تنقل, faire un léger repas dans une invitation, une soirée. Es-Sonyûtî, dans une de ses Makâmât, traite les propriétés médicales des différentes espèces de nakl, telles que جوز, لوز, غسنگ etc. المقامة الفستقية في أنواع النقل, éd. d'El-Gawâib, p. 43. Laḥ el-Kimât, p. 51. Lane, M. E., III, p. 100. Freytag, Prov., III, 1, n° 1272; ibid. n° 68 où il faut lire تنقل.

3) Le précieux MS de Leide, n° 1292a, renferme, p. 95, la description d'une godaillerie arabe d'il y a 150 ans. Ecrite dans la langue vulgaire de Syrie, elle est du plus haut comique, et je crois faire une chose agréable aux arabisants en la publiant dans mon „Anthologie de l'arabe vulgaire”.

grand ou petit verre, avec ou sans pied; proprement, gobelet de bois encore usité chez les Bédouins [قَدَح]. كُتَابَة, grand verre sans pied.

Il y a entre كسر et سكر une paronomasie, appelée جناس مقلوب مجتم. G. de Tassy, Rhétorique, p. 131.

XCVII.

الميت كلب والجنائز حامية

El-mèyyit kelb ou eg-gênâzi hâmiye.

Le mort est un chien, et [pourtant] le convoi funèbre est nombreux.

Iza kân etnên yithânaḳou ou yitḳâraboû biḡî wâḥad minn illî waḳîfîn ḥawalêhom ou yiḳouîl ilâ wâḥad minnhom „rôḥ istekî ‘alêh,” wa bi-ḳoullou wâḥed tânî wâḳif kamân ma’ ên-nâs wa biḡâwibou: inn „sî mâ biyêhriz, lês tatârôḥ tîs-tekî, el mèyyit kelb ou eg-gênâzi hâmiye”.

Si deux individus se chamaillent et se battent, un de ceux qui les entourent dit à l'un d'eux: „Va porter plainte contre lui!” Un autre, qui se trouve également là mêlé au monde, lui réplique: „Ce n'est rien, pourquoi aller te plaindre? le mort est un chien, mais le convoi funèbre est nombreux.”

L'e de gênâzi est tellement bref, qu'on prononce eg-gênâzi. V. Kitâb el-faṣîḥ, p. ۲۷. — Les chrétiens appellent la messe funèbre à l'église جَنَاز. Le contraire de حامية est باردة; on dit: فلان مات لكن جنازته باردة, un tel est mort, mais il y avait peu de monde à son enterrement.

Le proverbe veut dire: à quoi bon faire un si grand convoi pour un chien, le plus vil des animaux? Pourquoi faire tout

ce bruit pour si peu de chose; ce ne sont que des paroles sans conséquence. On l'applique à des querelles, à des altercations etc.

El-mèyyit kalb ou el-gānāza ḥarra, Eg.. Spitta, n° 214. La différence de transcription du mot جنازة [Mr. Spitta a ganāza] provient de ce que j'ai recueilli ce proverbe de la bouche d'un Egyptien qui observait l'imāla. Cette prononciation se fait peu sentir au Caire, mais elle est parfaitement distincte dans le Delta. Tanṭ., p. 112 donne ce proverbe ainsi: الجنازة حرا والميت كلب, ce que le traducteur explique par „faire de magnifiques funérailles pour un homme de rien”. On a vu dans ce qui précède à quoi s'applique particulièrement le proverbe en Syrie; il n'y a pas de différence pour l'Egypte. Je dis à l'adresse du livre de Tanṭawī: مثل بلا شرح مثل. Freyt., III, 1, p. 76, avec حاملة. Burekh., n° 46.

XCVIII.

النار فاكهة الشّتي والجوخ ملبوس الفتى

En-nār fākīt es-siti wa el-goûḥ malboûs el-ftī.

Le feu est le fruit de l'hiver, et le drap est l'habillement du jeune homme.

Koull insān biġi bourdān minn barrā ilā el-bēt wa bitlākī en-nār šā'ili ou dīfi 'andāha, hiṭ ḥsan 'andou minn koull ākēl wa laou kānet baḳ-lāwa; ou bīnbēsīt housoûsan waḳt yallī bešoûf en-nār 'ammāl tezālriṭ ou es-sērār 'ammāl yiṭ-ṭāyyar; — mitl koûssat el-bēdawī illi kān māsi 'aṭ-ṭarīḳ ou et-tēlg nāzil 'alēh, fa mā woûsil ilā bētou illā kourzān wa šāf en-nār fi-l-māḳdi wa

šār yedàffa, wa waḡt illi dīfl.ḡāl: **الله يَجْعَلُكَ جَنِّي** –
وَجَنَّةَ عِيَالِي وَجَنَّةَ أُمَّةٍ مُّحَمَّدٍ وَالتَّنَّارِي الْكُفَّارِ مَا يَذُوقُونِكَ
 Ma bilbis eg-goûh illâ el-akâbir ou es-šabâb liâg-
 ël et-tezâhrouf ou et-tezoûklouf.

Quiconque rentre gelé à la maison et voit le feu allumé, auquel il se chauffe, le trouve meilleur que tout manger, quand même ce serait du baklâwa. Il se réjouit en voyant le feu pétiller et les étincelles entrelacer leur vol. A ce propos, il y a l'histoire du Bédouin qui marchait sur la route, pendant que la neige tombait sur lui. Aussi arriva-t-il à sa tente tout transi. Il vit le feu dans l'âtre, et se mit à se chauffer. Lorsqu'il eut chaud, il dit: „Que Dieu fasse de toi mon paradis, le paradis de mes enfants et le paradis du peuple de Moḡammad, et que les chrétiens infidèles ne te goûtent point.” — Ce ne sont que les classes supérieures et les jeunes gens qui s'habillent de drap pour se parer et se faire beaux.

فاكية est prononcé vulgairement comme si l'on écrivait **فاكية**; le **ه** disparaît également au pluriel: fa wâkînâ, nos fruits. L'auteur du MS de Leide, n° 1269, Basim, passim, y écrit partout **فاكية** – **جَوْح**, turc **چوتة**. Wallin est ici en erreur, quant à la prononciation; Z. D. M. G., IX, p. 56. — On dit sîti et sîtâ, prononcés comme s'il y avait deux *t*. Pour les mots de cette catégorie, voyez vol. II, n° 212; cf. Spitta, Gr., pp. 94, 129; Z. D. M. G., XXXV, p. 521. — **كَرَزَان**. Les verbes vulgaires **كَرَز** et **كَرَزْ** sont d'origine bien différente. Le premier vient du syriaque **أَصَر**, ou plutôt du grec **κηρύσσειν**, avec la signification de *prôner*, *sermonner*; le second est arabe et signifie *geler*. Kîrîzt minn el-bârd, je suis transi de froid; v. n° 112. Ce sens apparaît, du reste, de très-bonne heure. Les Arabes d'Andalousie appelaient le **برادة** moderne [v. p. 95] **كَرَز**, et Mr. Dozy fait observer à ce sujet (Gloss. Esp., p. 86): „ils ont reçu ce mot des Irâcains con-

jointement avec l'objet qu'il désignait (cf. Suppl., s. v.). كَرَزْ n'est qu'un adoucissement du classique قَرَس ou قَرَص (cf. les formes dialectiques قَرِيس et قَرِيس, gelée). Les bilitères كَر et قَر renferment l'idée de *se contracter*, devenir مَقْبُوض, مَجْمُوع, et كَرَزَان veut donc originairement dire *resserré, rétréci, blotti* par l'effet du froid, qui lui-même est appelée قَرَس, parce qu'il est ou plutôt cause une *contraction* des membres du corps. كَرَزْ a aussi la signification de *chasser, mettre à la porte* (Palestine). Ici la langue classique ne connaît que la forme intransitive *se cacher* (cf. l'ital. cacciarsi in un luogo), laquelle signification se laisse aussi ramener à celle de كَر et قَر. V. p. 9. — يَدْنًا pour يَتَدَنَّ, retranchement qui se rencontre quelquefois; v. p. 116. — تَزْخُف et تَزْكُف sont synonymes. Je demandai à mon homme pourquoi il disait tezahrouf à côté de tezouklouf; il me répondit: mā biṭlā' mā'nā illā hêk „ça ne nous vient que comme ça"! — فَكْهَةُ الشِّتَاءِ, par métonymie, le feu, seul fruit de l'hiver qui égaye l'Arabe, pour lequel rien n'est plus réjouissant que خُضْرَةٌ وَمَاءٌ وَوَجْهٌ حَسَنٌ, verdure, eau et une belle figure, comme dit le proverbe (n° 178). Ḥarīrī se sert de la même expression dans la makāmat es-satawiye, p. ۴۷, éd. Beyr.. Un poète a dit:

النَّارُ فَكْهَةُ الشِّتَاءِ فَمَنْ يُرِدْ * أَكَلَ الْفَرَائِكِ شَاتِيًا فَلْيَصْطَلِ [كامل]
 إِنَّ الْفَرَائِكَةَ فِي الشِّتَاءِ شَهِيَّةٌ * وَالنَّارُ لِلْمَقْرُورِ أَفْضَلُ مَا أَكَلَ

„Le feu est le fruit de l'hiver: que celui donc qui veut manger des fruits, pendant une froide journée d'hiver, se chauffe au feu. Les fruits sont bien désirés en hiver, et le feu est pour le transi la plus délicieuse nourriture. Cité, Ḥar., ibid., p. ۴۸. M. el-M., s. v.. 'Anḥoûrī, p. 70.

Freytag, III, 1, n° 3117; la première partie seulement.

XCIX.

الصَّبْرُ وَلَا الْقَبْرُ

Eş-şabr walâ el-ķabr.

Patience, et non pas tombeau.

Insân iza kân faķîr wa ‘ândou oûlâd ou mâ fîh
 ‘ândou śî yiṭa‘mîhom wa yaşîr yîd‘î ‘alâ ḥâlou
 bil-mât bitķoûllou mærtou ḥèyda.

*Si un homme pauvre, qui n'a pas de pain pour donner à
 manger à ses enfants, se met à appeler sur lui la mort, sa
 femme lui dit cela.*

S'applique à toutes les circonstances où il faut avoir de la
 patience.

طَعْنَيْتُهُ جَبْرٌ comme قَرَجَى; v. p. 59. طَعْنَيْتُهُ جَبْرٌ, je lui ai donné
 à manger du pain.

بُكَرَةٌ يا الصَّبْرُ الجميل des Orientaux est assez connu; يا
 بُكَرَةٌ est la réponse invariable à toute question, à toute de-
 mande. Les Italiens disent: *la pazienza à la meretrice della
 nostra vita*, et l'Arabe emporté et désappointé s'écrie de même:
 mâ ba‘d eş-şabr illâ el-ķabr.

Spitta, n° 241. Freyt., III, 1, n° 1618. MS. Leide, n° 1292a,
 p. 217, n° 78. — Cf. Socin, n° 373.

S. = Eg.

C.

المداممة تَقْطَعُ خَرَزَةَ الْبَيْرِ

El-midâwami toûķṭa‘ ḥârzat el-bîr.

La persévérance coupe la margelle du puits.

Mâtalan eṭ-ṭàngara dâïman tiṭboh fîhâ tînfâ.

hit, wa el-màra aou er-rigğâl dâïman yibkoû 'ala-
t-çoûli biyâ'moû.

*Par exemple: la casserole dans laquelle tu cuis toujours se
trouve, et une femme ou un homme qui pleurent toujours de-
viendront à la longue aveugles.*

Rien de plus important en Orient que les puits; presque
chaque maison possède le sien. Ceux qui se trouvent sur les
routes publiques datent, pour la plupart, de la plus haute an-
tiquité. Les chameliers et les *moucras* abreuvant leurs bêtes
dans les mêmes auges, جَرَان, pluriel de جُرْن, que leurs an-
cêtres. Ces puits sont souvent d'une grande profondeur, et il
faut que la corde du seau (màrsat ed-dâloû) soit très-longue.
L'orifice du puits est entouré d'une pierre travaillée dont l'ouver-
ture est ronde et juste assez grande pour permettre au seau
de passer et empêcher le soleil de pénétrer dans l'intérieur. A
force d'avoir servi pendant tant de siècles, la margelle montre
partout de profondes rainures, formées par le frottement de
la corde.

طَنْجَرَة, turc, S., marmite en cuivre, = حَلَّة, Eg. Ce der-
nier mot est appliqué en Syrie à un petit halkîni, tandis que
tangara désigne en Egypte une petite halla; v. p. 53. Le قَدْر
est toujours en terre cuite (cf. Gloss. Hab., p. 14).

CI.

لَوْ لَا إِخْتِلَافُ النَّظَرِ مَا كَانَتْ تَنْفَقُ السُّلْعَةُ

Laou lâ ihtilâf en-nâzar mâ kânet tinfok es-soul'a.
*S'il n'y avait pas de diversité de vue, la mauvaise marchandise
ne se débiterait pas.*

Hâyda el-mâtal 'ândănâ 'ala siklèn, fi-l-beddâ'a wa

fi-l-gâzi. Koull insân bistâhlî síkl minn el-bě-
dâ'a ou izâ kân kâsid sèy minn el-bědâ'a bigí aḥi-
ran wâḥad bistērîhâ—ou eg-gâzi: izâ kânet wâḥdi
fî bêt aboûha 'ârâ willâ 'argâ bigí wâḥed bikèy-
yilhâ.

*Ce proverbe s'applique chez nous à deux choses: à la mar-
chandise et au mariage: [à la marchandise:] chaque homme
trouve belle une sorte particulière de marchandise, et si un ar-
ticle n'est pas demandé, il vient à la fin quelqu'un qui l'achète;
— au mariage: si une fille, borgne ou boiteuse, reste dans la
maison de son père, il vient toujours quelqu'un pour la décro-
cher [v. p. 8, l. 11].*

سُلَّة, pour سُلَّة, a pris vulgairement le sens de *mauvaise
marchandise; importun, entêté; fané, gâté*; p. ex.: wâḥed
sâḥad minnak ou koultoùllou: Allâ(h) yib'âtlâk!
ou mâ râḥs bekoûn sil'a, si tu dis à quelqu'un qui te
demande l'aumône: que Dieu t'en envoie!, et qu'il ne parte
pas, il est sil'a, importun. — el-wâlad izâ ḥakèyt ma'ou
ou mâ smě'âs minnak bekoûn sil'a, si l'enfant à qui
tu parles ne t'écoute pas, il est sil'a, entêté. — koull sí
mâhri (de هَرَى) bekoûn sil'a, yâ minn el-ḥòdra, yâ
minn el beḍâ'a, toute chose pourrie est sil'a, que ce soit
en fait de légumes ou de marchandises. — koull 'èumli bar-
râniye aou mamsoûha betkoûn sil'a, toute monnaie
falsifiée ou usée est sil'a. — koull insân bidoûn mou-
roûi bekoûn sil'a, tout homme sans vigueur est sil'a.

Berggren, s. v., goût: **لو لا اختلاف العقول الخ**.

CII.

بَوسَ الْإِيَادِي ضُحْكَ عَلَى اللَّحَى

Bās el-āyādi doùhoũk ‘alā-l-lāḥā (pour **لَحَى**).

Les baisemains sont une risée pour les barbes.

Iza kân wāḥed zèy ḥakèytak, yā ḥawāḡā, wa yigī wāḥed fellāḥ zòy ḥakèytī yiboũs idou laēl-ḥawāḡā lahāttā yā‘tī maṣārī wa yeṣīr yidāḥḥikou ou youmèllikou wa yikoũllou: „mā fiś mītlak fi doũnyā”, wa yāḥod el-maṣārī wa yīṣḥab dārbou wa irōḥ wa yidḥak ‘alā ēl-ḥawāḡā.

Quelqu'un, comme toi, Monsieur, est abordé par un paysan, comme moi, qui lui baise la main afin d'obtenir de l'argent, le fait rire et le flatte, en lui disant: „Il n'y a pas ton pareil au monde”. Le paysan reçoit l'argent, et s'en va tout en riant du monsieur.

Je croyais que ce proverbe pouvait se traduire ainsi: „Celui qui porte la barbe et baise la main est exposé à la risée”, mais ayant consulté plusieurs indigènes, je me suis persuadé que ce proverbe ne comporte que la traduction ci-dessus. Il veut dire: on baise la main à une personne, et l'on s'en moque après.

لَحَى est ici, par synecdoche, *figures* en général. — **زِي** = **مِثْلِي** = **زِي حَالِي**, et en Egypte **مِثْلِي** ou **حَايَتِي**. Toutes les autres personnes du suffixe possessif s'y ajoutent également. Ainsi, on dit: **حَايَتِنَا**, **حَايَتِك**, **مِثْل حَايَتِك**, **حَايَتِنَا**, **حَايَتِكُمْ**, **حَايَتِكُمْ**, **حَايَتِهِمْ**, **حَايَتِهِمْ**. J'ai aussi entendu chez les Druzes **حَايَتِنَا**. Pour la prononciation, voir pag. 47, ligne 21, s. v. **بَايَكَة**. — On dit **سَكَب دَرْبُهُ وَرَاح**; plus rarement sans la dernière partie. — **ايدِه لَالْخَوَاجَا**, o, persan; v. Hafāḡī, Sifā, p. ٤٧. — voir p. 67.

Celui qui se donnera la grande peine de lire attentivement les explications arabes de ces proverbes apprendra à connaître le caractère des Arabes mieux, j'ose le dire, que dans beaucoup d'autres livres. Je laisse le peuple parler comme il pense, et je n'ajoute rien de mon cru. Mais il ne faut pas oublier que nous ne sommes plus à l'âge héroïque des Arabes; si tout n'a pas changé, au moins beaucoup s'est modifié. Les peuples orientaux sont entichés de trois vices principaux: la cupidité, l'ingratitude et la flatterie. L'intérêt personnel prime chez eux tout autre; l'intérêt public y est inconnu. Faites du bien à un misérable, lorsqu'il sera à l'abri de la misère, il vous regardera par-dessus l'épaule. Donnez à manger au vagabond, il vous dira: *mâ fiś mītlak*, *yâ ḥawāḡā!*, mais il vous évitera, lorsque la fortune lui sourit. Si l'on feuillette les journaux arabes, on n'y trouvera que l'adulation, *تلبيق*, la plus crasse — c'est-là la nature dont on ne peut se défaire. On s'incline devant l'Européen, qui a apporté en Orient toute l'industrie de son pays et qui a donné la liberté à des millions d'esclaves, on le caresse, mais à peine a-t-il tourné le dos qu'on le traite d'intrus, qu'on déclare hautement que tout ce que nous possédons vient de chez les Arabes. Pas un mot de gratitude. Les chrétiens d'Orient nous détestent souverainement, tout en se montrant nos plus dévoués amis. Les Syriens surtout sont fort rusés et rampants, ce qui ne leur empêche pas d'avoir une dose considérable d'orgueil; ils ne reculent pas devant un baisemain, si par là ils peuvent atteindre leur but. On pourra dire qu'une longue domination musulmane les a rendus tels, mais on n'a qu'à consulter les ouvrages grecs et latins pour se convaincre que les Syriens n'ont pas changé de caractère depuis la plus haute antiquité. Si l'on veut encore trouver un peu de bonne foi il faut le chercher chez les paysans des contrées écartées et chez les Bédouins, mais cela seulement dans des conditions particulières. La classe éle-

vée, les riches, les nombreux parvenus, les Levantins sont presque tous tarés, et l'orientaliste qui a vécu quelque temps parmi eux sait bien à quoi s'en tenir sur leur compte. Plus d'une fois pendant mon long séjour dans les pays du Levant je me suis écrié: „el-hamdou lillâh, nous avons encore de la droiture dans notre vieille Europe"! L'Arabe moderne, dont la conscience est d'une élasticité effrayante, ne dit jamais la vérité. En Orient, on ne peut ni ne doit être franc. Celui qui est canaille, rusé, intrigant, financier par tous les moyens, est appelé *şâṭir*; on l'admire, et l'on recherche sa société. Au contraire, celui qui vit tranquillement et ne veut avoir à démêler avec personne, reçoit l'épithète de *mesķin*, tês etc.; on le regarde d'un mauvais œil. Il n'y a que la canaille qui réussisse en Orient aux dépens de l'Europe, qui se laisse tromper par la dialectique admirable et les humbles allures du renard oriental. L'excellent Fresnel, qui connaissait à fond le peuple qu'il étudia avec tant de succès, avait bien raison de dire: „les coquins qui nous servent en Orient sont faits à la générosité européenne, et l'exploitent en s'en moquant." ¹⁾ Oui, soyons avares avec les Orientaux et nous serons respectés par eux. A présent, ils se moquent tous de nous, parce qu'ils voient notre simplicité à leur égard. On me permettra de compter les Grecs parmi les Orientaux, dont ils sont le *culmen sceleritatis*. Pour ma part, je préfère, en Orient, la société des musulmans; ils sont infiniment plus simples, بسيط, plus primitifs que les chrétiens, qui se ressentiront toujours de la désastreuse influence du *Bas Empire*. Bien des Européens, ayant connu l'Orient de près, pensent comme moi, et cependant, on ne nous taxera pas, je l'espère, d'être musulmans.

Bâs el-ayâdi douḥk 'âlâ douḥouñ, Eg.

1) J. Asiat., 1871, p. 49.

CIII.

مسكين يلي الكلام يرضيه

Meskîn yallî-l-kalâm yourdîh.

Celui-que la parole contente est à plaindre.

Hâydi bitâ'ni 'alâ oulâd eş-şerâr wa 'alâ el-haddâmîn; mâsalan: wâlad şerîr izâ mâ râd [v. p. 11] birôh 'alâ-l-mâdrasi aou 'alâ kârrou bîyoû'adou bèyyou fi sourmâye aou âklet heûloû wa bîrôh, wa taçoûl oummou minn ba'd mâ bîrôh: „meskîn! râh bidôh-louz, 'alêh bass aboûh — ou izâ kân şâne' kâ'id 'and wâhed hawâga ou dâïman bîyoû'adou fi bâdli aou maşârî ou eş-şâne' mabsoût minn kalâmou minn rêr mâ bišoûf sî minnou.

Cela s'applique aux petits enfants et aux patrons; par exemple: si un petit enfant ne veut aller à l'école ou à son métier, son père lui promet une paire de souliers ou une sucrerie à manger, et l'enfant [s'en contente et] s'en va. Mais après son départ, sa mère dit: „Pauvre enfant, il est parti!; son père le cajole seulement! — ou si un domestique, au service d'un monsieur qui lui promet toujours un habillement ou de l'argent, se contente de la parole, sans qu'il voie rien de la part de son maître.”

Lorsque je fis observer que cette explication était par trop restreinte, mon interlocuteur répondit avec beaucoup de vérité pour l'état des choses en Orient: lâken fi waḳt el-hâḍir mâ fîs illâ el-oulâd ou el-haddâmîn es-souddâg illî birḍoû biwâ'dî, „mais par le temps qui court il n'y a que les enfants et les domestiques simples [naïfs; pluriel de سادج] qui se contentent d'une promesse”!

Sourmâye ou şourmâye. — دَعَلَز, cajoler quelqu'un par de belles paroles afin d'obtenir quelque chose ou de trom-

per. Les trilitères **دلز**, **دلس** et **دلس** ont, au moins dans la langue postérieure, le sens de *couvrir* et ensuite de *tromper*, *falsifier*. **دلز** ne se trouve dans aucun dictionnaire; on y a ajouté un ه épenthétique, comme dans **دهلم الليل**, la nuit est devenue noire, Eg., et **دليم**; **رهدل** ou **رهدن**, plaisanter, se moquer de, de **ردن**, dévider le fil; cf. le classique **دهمق** et **دمق**. Rien de plus intéressant que l'étude des quadrilitères de la langue vulgaire, qui en possède une grande quantité. Presque chaque village a les siens propres. Il est de la plus haute importance de les recueillir, de les coordonner et de les traiter avec une rigoureuse critique scientifique. Les orientalistes se persuaderont alors que les dialectes arabes renferment des trésors pour la linguistique sémitique. — **بعد ما** demande vulgairement toujours le *modâre*¹, lorsque l'action exprimée par le verbe de la proposition incidente doit avoir eu lieu avant celle qui est énoncée par le verbe de la proposition principale se rapportant au temps futur. **بعد ما ترجع من السفر يدي**, je veux te voir, lorsque tu seras de retour du voyage. **بعد ما تقرا الكتاب افرش الارضة**, fais la chambre, lorsque tu auras lu le livre. Pour me convaincre de l'exactitude de mon observation, j'ai souvent exprès mis le verbe après **بعد ما** au parfait: on ne me comprenait pas croyant que **ما** était une négation. Du reste, cette construction se rencontre également dans la langue savante¹). Meydânî, Prov., éd. Boulâk, p. v, l. 6 d'en bas, dit: **هذا مثلٌ تحبط في تفسيره كثير من الناس**: **والصواب ما أثبت بعد أن أحكي ما قالوا**, c'est là un proverbe dans l'explication duquel beaucoup de personnes battent la campagne. La vraie explication est celle que je fixerai après avoir

¹) La langue vulgaire a toujours **بعد ما**, **قبل ما** etc. pour **ان بعد**, **ان قبل** etc.

rapporté ce qu'on a dit." Kaffinî fi sàbaht ikfân wē-
bâ'dē mā y. liffou bīye el-bēled idfinîni fi-'s-se-
rāye „enveloppe-moi de sept linceuls, et après m'avoir conduit
par la ville, enterre-moi dans le palais." Spitta-Bey, Contes
populaires d'Égypte, p. 111, l. 2.

CIV.

أصلحت لي ولبقت لك والدهر وفق بيننا

Aṣlahēt lī walbākt lak wa ed-dāhr waffaq bèynānā.

Tu t'entends avec moi, et moi, je te conviens; le sort nous

a faits l'un pour l'autre.

lza kânou soukriye aou kamârgiye aou fousa-
diye mouttafiḵin 'alā koull śi kainnhom Mār Roū-
kos ou kēlbou laḥattā 'alā-n-nām ou 'āmaloū ḥā-
tra ḥināk ma' bâ'dhom, biḡi wāḥed ḡarāibhom
aou rērou ou biḡoul ḥāyda.

*Si des ivrognes, des joueurs ou des coureurs de femmes
sont tellement d'accord entre eux [on dirait St. Roche et son
chien] qu'ils couchent même ensemble, et qu'ils se chamail-
lent une fois, un parent à eux ou quelqu'un d'autre vient
leur dire cela.*

Il s'applique en général à des personnes qui se reprochent
mutuellement quelque chose sans que l'une vaille plus cher
que l'autre.

On observera la prononciation de أصلحت; à la troisième
personne du féminin, on aurait dit aṣlahēt lī. Je n'ai pas
mal entendu me l'ayant fait répéter plusieurs fois. J'ai souvent
relevé, chez les paysans, une prononciation analogue de la pre-

mière personne du parfait. — سَكْرِي, pl. يَّة, qui est adonné à la boisson. قِمَارَجِي, pl. يَّة, qui joue beaucoup au قِمَار, fort pratiqué par les gros bonnets de Beyrouth. فُسْدِي, pl. يَّة, qui court les plaisirs, les bordels et les cabarets. فُسْدِي, qui débite des mensonges, qui sème la zizanie = قَرَائِب — مَقَالَاتِي a pris dans la langue vulgaire le sens du singulier. C'est le pluriel de قَرَابَة, parenté, qui, aussi bien classiquement que vulgairement, s'applique aux deux nombres. La *locutio plena* serait ذُو قَرَابَة. On dit: هِي, هِي, هُو قَرَابَتِي, mais plus souvent: هِي قَرَابَتِي, هِي قَرَابَتِي, هُو قَرَابَتِي, هُو قَرَابَتِي; C'est ainsi que dans le Hégaz et le Yéman on applique le pluriel قَبَائِل à un seul individu de la tribu, et on lui donne le pluriel قَبَائِلِيْن. On dit aussi رَعَايَا, un sujet. Cf. دُبَان mouche, pluriel de دُبَاب; بَنَادِمِيْن, homme, pl. بَنِي آدَم; v. n° 19, 91¹⁾. La plupart de ces singuliers ont été formés sur un sol étranger par des peuples qui comprenaient peu la langue arabe. Ils sont retournés aux Arabes sous cette nouvelle forme. On en trouve des exemples en turc, en persan et en hindostani; J. A., 1869, I, p. 534.

1) Je suis très-incliné à considérer سَوَاح, touriste, comme étant le pluriel de سَاح. Le pluriel régulier de ce singulier est سَوَاحِيْن dont le vulgaire a fait son سَوَاح. On y a vu un singulier auquel on a donné le pluriel سَوَاحِيْن. Le dā mmi une fois glissé dans ce mot, on aura fini par avoir le verbe سَاح, o. Le fait que سَوَاح [c'est toujours ainsi qu'on prononce; cf. Dozy, Suppl., s. v.] se rencontre comme singulier dans 1001 Nuits ne prouve rien contre l'acceptabilité de ma conjecture.

قالوا الى البغل مين ابوك قال الحصان خالي

Kâloû ilâ-l-bouṛl: mîn abouk? ḵâl: el-ḥaṣān ḥâlî.

On dit au mulet: „Qui est ton père?” — il répondit: „Le cheval est mon oncle maternel.”

Insân faḵîr ou âṣlou doûn yeṣîr yèḥkî ou iḵoûl: „Ibn ḥâlî ḥâṣâ, ibn ‘ammî emîr ou oûmmî minn ṭâîfi kébîri”. Wa iḵoûloû ḥâyda ei-mâtal lawâ-bîd yitkânnâ fî ‘âylat (عائلة) oûmmou ou yèḥtâsî minn ‘âylat abouh; mitl wâḥed ‘ândana fî Şeyda minn Bêt Ḥarâ Bâḵar (بيت خرا بقر), wa waḵt yallî âgâ ‘alâ Skandriye sâmmâ ḥâlou minn Bêt Toûmâ, ḥês oûmmou minn Bêt Botros Toûmâ, ou ḵoûṣṣat Bêt Abellâ ma‘roufi fî koûll barr es-Şam.

Un homme pauvre et de basse extraction se met à dire: „Mon cousin maternel est pacha, mon cousin paternel est emîr et ma mère est d’une grande famille.” On dit ce proverbe de quelqu’un qui prend le nom (كُنية) de la famille de sa mère, ayant honte de la famille de son père. Cela est le cas d’une personne chez nous à Şayda, de la famille de Bouse de Bœuf; lors de son arrivée à Alexandrie, elle se fit appeler Toûmâ, sa mère étant de la famille de Botros Toûma; l’histoire des Abella est connue dans toute la Syrie.

Ce proverbe s’applique à celui qui se vante d’une lignée illustre tout en n’étant qu’un parvenu ou un homme de bas étage. L’Orient fourmille de pareils individus; on y rencontre des barons, des comtes, des marquis, et des emîrs, qui n’ont pas plus de droits à ces titres que moi à celui d’*Emîr el-Mou’minîn*.

Socin, n° 400: سألوا البغل من هو ابوك قال خالي الحصان

Meyadi, éd. Bouil., II, p. ٢٨. Freyt., II, p. 274. Burton, n° 9.
Bochtor, s. v., mulet. Tanṭ., p. 124. Burckh., n° 324.

S = Eg.

CVI.

ما يحكّ جسي غير ضفري

Mâ yaḥeùkk ġismi r̥er doùfri.

Il n'y a que mon ongle qui gratte mon corps.

Màtalan ḥàḍratak tib'atni fī moušwâr wa mâ biṭla' biîdi inni akḍîh àou amàrtni biḍàbb haş-sandoùk wa mâ birḍir 'alèh fa inkahàrt minni wa taḳoüllî: bâ'melou ânâ, lakân!; ṣahîḥ el-màtal: mâ yaḥeùkk ġismi illâ doùfri.

Tu m'envoies, par exemple, faire une commission dont je ne puis m'acquitter, ou vous m'ordonnez de serrer les effets dans cette malle sans que je puisse réussir à le faire: vous vous fâchez contre moi et vous dites: „Eh bien! je le ferai donc moi-même; le proverbe est vrai: il n'y a que mon ongle qui gratte mon corps.

ضفر, ou دفر, pour ظفر; voir Dozy, Gloss. Esp., p. 27. — صب, mettre en ordre, serrer. — يقدر = يغدر; v. p. 26. — لكان = vulg. إلا, class. فَإِنَّ; Fleischer. Z. D. M. G., XI, p. 676; Wallin, Ibid., VI, p. 205. C'est un affirmatif. "À mâtou? — lakân, l'as-tu fait? — Certes! Entî àḥsan lakân minni, tu es donc mieux que moi! Ce mot est composé du لام التأكيد et du verbe كان, correspondant au لعاد des Bédouins avec la même signification. C'est là le seul exemple que je connaisse de la conservation du لام التأكيد dans la lan-

gue populaire de Syrie. On le rencontre plus souvent en Egypte. **لَكَانَ** correspond à l'Egyptien **أَمَالْ أَيْه**: Biddak teùk'od hîna toûl en-nahâr? — Oûmâl êh!, veux-tu rester ici toute la journée? — Pour sûr! voir Gawalikî, Hitâ, p. 132; Dourrat el-Raouwas, éd. Thorb., p. iv; Sacy, Anth., p. ٥٧; Lane, Lex., p. 94, 6; Laff el-Kîmat, p. 182; Spitta, Gramm. p. 50; Fleischer, Berichte d. sachs. gelehrt. Gesell., Leipzig, 1881, p. 9. Je doute fort que ce mot soit le même qu'expliquent les auteurs cités: le son devant l'm n'est motivé que par cette lettre; il est tellement bref, qu'on ne saurait le rendre par l'écriture. Je ne crois pas non plus que l'm soit double; au moins, je n'ai jamais pu le distinguer. La signification de **إِمَالَا** n'est pas la même; il est vrai qu'elle a pu être modifiée (cf. **لَيْك**, n°. 94).

Ce proverbe figure dans Harîrî, 2^{de} éd., de Sacy, p. 432; éd. Beyr., p. ٣٥٨. L'imâm es-Sâfi'î l'a employé dans un vers didactique, ibid.. Spitta, n° 131, avec **مَثَل**. Socin, n° 114, avec **لَحِيك**. Meyd., éd. Boûl., II, p. ١٨٥. Cf. Freyt., II, p. 602; III, n° 237, 652, 653. Burton, n° 139.

CVII.

أَكَلَ الطَّعْمَ وَخَرِيَ عَلَى السُّنَّارَةِ

Àkal et-toù'oûm wa hîrî 'alâ es-sounnâra.

Il mangea l'appât et se déchargea le ventre sur l'hameçon.

Izâ kân wâlad soûrèyar bigî la'ândak ou èntî betheùbbou wa 'atètou heùlou aou maşâri wa âhadhom ou râh — ou kazâlek koull insân illî bî-yâhod sî ou ma'âss bîrga' layibèyyin soûkrou.

„Un petit enfant, que tu chéris, vient te voir; tu lui donnes des douceurs ou de l'argent — il le prend et s'en va; — il en est de même de tout homme qui reçoit quelque chose sans plus revenir pour montrer sa gratitude.”

Ma'aśś birġa' layibèyyin = ما عاد يرجع ليبتين;
voir pp. 18 et 87, l. 24.

S = E.

CVIII.

إلي ما يشوف من طارة الغربال يكون أعمى

Illî ma yisoûf minn țarat el-řourbâl yikoûn
à'mâ.

Celui qui ne voit pas à travers le cercle du tamis est aveugle.

Hâyda el-mâtal bințâl la koûll insân mâ yâ'tî
sî ħaħħ el-ĥedâmi, ou el-mouřârbîl izâ kân 'am-
mâl biġoûl la boûdd innou bišoûf minn ħouroûm
el-řourbâl illî binzal minn taĥt minn eț-țouĥl
ou biġâll fi-l-řourbâl el-ķamĥ es-șâfi en-nađîf.

Ce proverbe se dit de tout homme qui ne rémunère pas un service. Le vanneur, occupé à secouer le van, doit nécessairement voir par les trous du van la vannure qui en descend, tandis que le blé pur et propre reste dans le van.

طار, corruption de إطار, comme دامة de إدام; n° 50. Fiħ
el-louřa, p. ۴۰; 'Anĥoûrî, kounz en-nâzim, p. ۱۰۰, col. 2, dern.
ligne; Dozy, Suppl. s. v. — حدامة ne se trouve pas dans les dic-
tionnaires; on dit: betrid ta'melli ħal-ĥedâmi, veux-tu
me rendre ce service? anâ fi ĥedâmtak, yâ sîdî, je suis
à votre service, à vos ordres, mon maître = خدمتك — On
fait les غربال مصفرم à Damas de boyaux de mouton.

En Egypte, j'ai entendu :

إلي ما يشرف من خرقى الغربال وآلا اغنى

illī mā yisouf minn ħarḳ el-ṭourbal wāll à'ma, par les trous (maṣdar). . . .

MS. de Leide, n° 1292 a, p. 236, n° 33. Spitta, n° 142. Cf. Soc., n° 500.

CIX.

البلد الي ما يعرفوك فيها شمر واخرى فيها

El bālad illī mā ya'rifoûk fiḥâ, sâmmir wa ìhrâ
(ou òhrâ) fiḥâ.

*Dans la localité où l'on ne te connaît pas, ramasse ton
pantalon et satisfais là ton besoin.*

Māhma 'āmal el-insân fī-l-ṭourbi fī-š-šoûrl illī
bi'āyyisou, wa laou kân ta'zīl adabât, māss 'êb.
ou izâ igâ wāhed 'akkâwī la Şeydâ ou mā ḥaddâ
yâ'rifou fiḥâ ou biḍdou yizânkeh bi'sâmmir li-
bâsou 'alâ ḥâffet darb el-bālad, wa laou kân fīh
niswân, ou mā ḥaddâ biyâ'rifou laḥâttâ bi'āy-
yib 'alêh.

*Quelque métier qu'on fasse en pays étranger pour gagner
son pain, jusqu'à celui de vidangeur, ce n'est pas une honte. —
Si quelqu'un de St. Jean d'Acre vient à Seydâ, où personne
ne le connaît, et s'il a besoin d'uriner, il relève son pantalon
sur le côté de la rue de la ville, quand même il y aurait des
femmes — personne ne le connaît pour lui faire honte."*

Vulgairement بلد signifie, ville, village, localité, tandis que
بلاد a le sens de pays, province. Voilà pourquoi on dit : شيخ

البلد; nizil fi-l-bâlâd, il est allé en ville, mais bēlâd Soria, bēlâd el-frâng. — Entre autres noms euphémiques les lieux d'aisances ont aussi celui de **أَدَب** (turc **آبدخانه**) v. n° 184. — **زَنَقَح**, usité dans les villages autour du Mont Hermon, est une des nombreuses métonomases pour uriner; **طير ماء**, **شخ**, **طرطر**, **شرشر** ont tous la même signification.

Le **لباس** est en toile, le **شروال** est en drap ou laine. — **حانة** pour **حانة**; voir p. 2.

Les Orientaux ne se gênent vraiment pas pour satisfaire leurs besoins naturels même dans une localité où ils sont connus. Les scènes qu'on voit à tout moment dans les rues, surtout en Egypte, ne sont précisément pas de nature à nous faire croire à l'existence de sentiments éthiques bien développés chez les musulmans. La loi canonique leur défend bien de parler et de se mettre sous un arbre en remplissant certaines fonctions, mais elle ne souffle mot sur l'inconvenance de s'exposer à la vue de tout passant. Les paysans, chrétiens et musulmans, n'ont pas encore compris l'incalculable valeur d'un moustarrâh. La grande ville de Zahle, dans le Liban, n'en possédait, il y a peu d'années, que *cinq*, ce qui me mit dans une situation aussi pénible que le dénouement en fut comique.

البلاد إني ما يعرفوك فيها إمشي وتمطّر فيها, el-bēlâd illî mâ ya'rafoûk fîhâ imsî watmâḥtâr fîhâ, fais-y le beau.

Eg. Burckh., n° 149.

إِنْ ضَاعَتِ الْأَمَانَاتُ أَعْمِلْ مَخْزَنَكَ عَيْتَكَ

Inn dâ'et el-amânât à'mel mähzanak 'eùh̄bak.
Si les dépôts confiés se perdent, fais de ta poche ton magasin.

Fih nâsât kětîr beheùt̄toû oudî'a 'and en-nâs,
 yâ foùd̄da, yâ şîra, yâ maşârî, yâ hayàllâ, fa ba'd
 moùddi igoū yiṭaliboùhom bil-oudî'a wa yinko-
 roùhâ, fa yîskî hâmmou ilâ şâh̄ebou wa bekoùl-
 lou el-mâtal.

Il y a beaucoup de gens qui mettent en dépôt chez d'autres, soit de l'argenterie, soit des objets d'orfèvrerie ou de l'argent, ou n'importe quoi. Lorsque, après quelque temps le dépositeur [ils viennent] vient réclamer son [leur] dépôt, le dépositaire le nie [ils le nient]. Celui-là se plaint alors de sa peine à son ami, qui lui dit le proverbe.

عَبْ est la place entre la poitrine et le rombâz où l'on fourre toute chose. مِنْ عَبْ فلان, du cru d'un tel. -- حَيَالِه v. p. 174.

Burt., n° 147. Cf. Socin, n° 299: صاحبك الحقيقي عَيْتَكَ
 لا تَحْطُ الْأَمَانَةُ عِنْدَ مِثْلٍ (= مِنْ لَا) يَصُونُهَا, Eg..

أَلِي مَا يَرْبَى عَلَى سُفْرَةِ أَبِيهِ مَا يَشْبَعُ

Illî mâ yîrba 'alâ soùfrat abouh mâ yîşba'.
Celui qui n'est pas élevé à la table de son père ne se rassasie pas.

Koull wâlad yatîm minn doûn bèy ou bîyâkol
 akl bişërâha kalnnou mâ 'oùmrou şâf rizk.

Tout enfant orphelin qui mange avec gloutonnerie est comme s'il n'eût jamais vu, de sa vie, de quoi se satisfaire.

يَرْبَى est ici pour يَرْبَى. — سَفْرَة est vulgairement la table en tant qu'elle est mise et portant les mets. Ce mot signifie originellement les provisions de voyage, et par métaphore le cuir qu'on étend sur le sol pour y mettre les provisions. Hafāgi Sifa, p. 127. Ġawālikī, Haṭa, p. 141. — Sur رَزَق, voir Barbier de Meynard, Comm. des Coll. d'or, p. 195.

Il se dit en général du pauvre qui se bourre de nourriture, lorsque l'occasion favorable se présente.

Illī mā yitràbba etc., Eg..

CXII.

عَمْرِكْ لَا تَاخْدِي مَكَارِي لَيْلَة عِنْدِكَ وَعَشْرَة
فِي الْبَرَارِي

‘Eùmrik là tàḥodī moukārī: lèlī ‘àndik ou ‘àśra
fi-l-bārārī.

N'epouse jamais un moucre: [il passe] une nuit chez toi, et dix [nuits] dans [il parcourt] les campagnes.

El-wàḥdi iza kànet àḥīdi moukārī aou bāḥrī, fa el-moukārī dāīman mārtoū bētēhdos fī sàfarou bil-lāyālī minn el-ouḥouś ou et-teślīḥ, wa fī śītī innou yikraz minn koutr et-telg ou el-hàwa; ka-zālek el-bāḥrī mātā mā kàn fī sàfar ou toùlè ‘alèh en-nàou’, fa dāīman mārtoū tindār ‘alā el-bāḥriye tistāḥbir ‘ānnou kēf šār fīh, ou šaḥīḥ kāl el-mouwāl:

مسكينة يلى جروزها غايب * لا أكلا تاكل ولا عيش لها طيب¹⁾

meskîni yellî gâzha râib — lâ àklan tâkol wa lâ ʿâsin lâhâ ṭâyyib.

Une femme a épousé un moucre ou un marin: or, la femme du moucre est toujours préoccupée de ses voyages nocturnes; à cause des bêtes sauvages et des pillards (du pillage), et en hiver [elle se figure] qu'il gèle à cause de la grande quantité de neige et du vent. Il en est de même pour le marin; lorsque, étant en voyage, il est pris par une tempête, sa femme court toujours d'un marin à l'autre pour s'informer de ce qui peut lui être arrivé. La chanson dit bien le vrai:

„Pauvre femme dont le mari est absent! elle ne mange pas, ni la vie ne lui est douce!”

هدس, o, [= هَدَّوس, v. p. 31], être préoccupé de, être pensif, inquiet à propos d'une chose. En Palestine, ce verbe signifie *parler dans le sommeil* = قَرَّوش, Syrie (aussi *radoter*). ‘Amm bêhdos minn fên beddî gîb mâşârî, je suis préoccupé d'où je me procurerai de l'argent. Mâlak (= مالک, v. p. 22) şâfin? — êhdos fî ên begîb mâl el-mîrî, el-fellâhîn mazloûmîn, ya ḥawâga, che hai, che mulini? — Sto soprappensiero di dove prenderò la tassa del governo; i contadini sono oppressi, signor mio.

Les *moucre*s constituent une classe fort importante en Orient, où, en général, les communications sont si difficiles. Jour et nuit ils sont en voyage. Leurs bêtes (dawâbb, ou plus souvent dawâb) sont tout aussi infatigables. Le chamelier n'a jamais le nom de moucre, trop bas pour son rang et sa noble monture. Nahnâ mâ moukârîye, me dit une fois un cha-

1) Fidèle à ma méthode, j'écris et je transcris comme je l'ai entendu. sans y changer un iota; c'est là toute la valeur de l'ouvrage.

melier avec un air de fierté, naḥnâ nouḵṭa° ḵifâr ou nêḥâmmiṭ ḵountâr, „nous autres ne sommes pas moucres : nous traversons les déserts, nous, et nous chargeons un quintal.” Je ne sais quel savant européen a mis en doute l'appellation du chameau „vaisseau du désert.” Elle est pourtant tout-à-fait arabe. El-Beyḍâwi a سفائن البر; il cite cet hémistiche de Doû er-Roumma :

سفينة بر تحتي زمامها [طويل]

... vaisseau de terre dont la bride est sous ma joue; Beyḍ. II, p. ٩, l. 2. Taʿalibî, el-mansouûb wa el-maousoûf, p. 25, MS de ma coll..

CXIII.

الفرع يطير الوجع

El-fâza° yeṭeyyir el-wâga°.

La peur fait passer la douleur.

Insân iza kân mâsî ʿaṭ-ṭariḵ wa yoûga° ou bâṭ-nou willâ râsou wâ şâr fezʿân beṭîb minn el-wâga°.

Si quelqu'un, ayant un mal de ventre ou de tête, se promène sur la route et qu'il ait peur, il est guéri de son mal.

CXIV.

إِخْرَيْنَ عُوجٍ وَبَدَّهْمَ بَابُوجٍ

Igrèn 'oûg wa bèddhom baboûg.

Les pieds [v. n° 56] sont tortus, et pourtant ils veulent une pantoufle.

Koull wàlad şerèyar labbasoûh eş-sourmâye wa şâr yoûka^c ou yitzàhlaḵ fiha, wa yizmoṭ eş-şarma minn ìgrou wa mâ ya^coûd ya^crif yilbîsha yikoul-loûlou hàydâ el-mâtal.

Ce proverbe se dit de tout petit enfant à qui on fait mettre des pantoufles, dans lesquelles il tombe et glisse. La pantoufle lui échappe du pied, et il ne sait plus la remettre.

Şourmâye s'applique quelquefois, comme ici, à la paire. Ce mot vient du persan چرم, peau, cuir. Ibn Sidi, auteur d'el-Mouhkam, enregistre صِرم, avec le sens de خُفُّ مُنْعَلٍ, et صِرام, vendeur de şirm. Je ne sais pas pourquoi Mr. Dozy, Suppl., s. v., dit „incorrectement avec sîn”. On prononce tantôt avec sîn, tantôt avec şâd, et il faut accepter ce fait comme tel. Le savant professeur de Leide pourrait, ce me semble, avec tout autant de raison, taxer d'incorrection les nombreuses formes classiques qui ne diffèrent entre elles que par une nuance de prononciation des lettres radicales analogues. Le چ persan, en passant dans l'arabe, peut devenir sîn, şâd et sîn. La langue vulgaire en offre plusieurs exemples. — زحلق = زحق, comme شقلم, couper [p. ex. le pain] et شقم, Jér., trancher (p. ex. le melon); حذق et حذلق, Zam. Asâs, éd. Caire, s. v.. Cf. زح, زحط, زحط, زح, زح et زحل qui tous renferment la même idée de *glisser*, tr. ou intr.. Il est souvent bien difficile de déterminer quelle est la lettre augmentative.

Le proverbe s'applique à toute personne qui ne sait porter une chaussure convenablement, qui l'écule, **مركوب ملوكة**, chaussure éculée; **كعب ألوق**, talon de travers = **كعب** **ملوق**, malwoûk; **إجر لوتا**, pied tortu.

Une chose frappe immédiatement l'Européen qui arrive pour la première fois en Orient, c'est la prédilection des Orientaux pour les belles chaussures. Je ne parle pas des 'Oulamâ et des paysans, qui ont encore conservé l'habitude de leurs Pères, mais des gens des villes. Ceux-ci, quelque religion qu'ils aient et appartenant à n'importe quel rang de la société, ne rêvent qu'une paire d'*elastik* européen, orné de boutons étincelants sur un fond qui varie depuis le vert foncé sacré jusqu'au bleu ciel d'Italie. C'est surtout le cuir verni qui est en vogue: il brille toujours et n'a jamais besoin de *bôyâ*. Les femmes d'un *harim* qui se respecte ne portent plus que des bottines à la mode de Paris, et l'esclave noire relève complaisamment son *izâr*, afin que tout le monde puisse voir ses jolis pieds. Il n'y a pourtant que le cordonnier qui gagne à cette coquetterie. car au bout de quelques semaines le talon se fourvoie, et l'on marche sur le quartier. Lorsqu'on n'est pas né pour porter des bottines, on fait une bien triste figure en les mettant, et l'on s'expose à trouver dans notre proverbe un *argumentum ad hominem*.

Yâ râgoll! hât lî baboung — Yâ mârâ! riglèki
'oûg, Eg..

CXV.

أنتا مثل بريق الزيت مين ما مسيكك يتلوكت

Enta mitl briḡ ez-zét: mīn mā mēsīkak bitlākat.

*Tu es comme la gargoulette d'huile: quiconque te prend
se poisse.*

Wāḥed izā bibèlle^c ou biśelle^c ou beṣouḇḇ ed-
dīn ou bārā, el-^cālām titgènnabou minn rāzāltou
(وذاالتة) kainnahom itlāouwatoū minnou.

*Si quelqu'un blasphème outre mesure par des paroles ordu-
rières, maudit la religion et s'adonne à la débauche, le monde
l'évite à cause de sa turpitude. C'est comme si l'on en était
souillé.*

لَوْتُ = لَكَث = لَوَكْتُ, barbouiller, graisser, poisser. Kād-
dēs èntī moulākat fī-l-mouṛābbā, comme tu es bar-
bouillé de confiture! Lēs entā moulāouwat fī-d-dibs,
pourquoi es-tu poissé de dibs? Īdak el-mouzāffara lā-
katètli a wā^cīlī, ta main sale (de graisse) a graissé mes ha-
bits. Lākatètni ou laouwatètni el-^carabīye, la voi-
ture m'a éclaboussé = طرطشتني; v. p. 38. Cf. فنظر الى ثيابي
وقد لوثها المطر, Ibn Baṭ., I, p. 13. La langue vulgaire forme
avec prédilection des quadrilitères en intercalant un و, soit
après la première radicale, comme ici, soit après la seconde
(p. 31); p. ex.: حَوَدَتْ, تَحَوَدَتْ, arriver; بَوَرِد, rafraîchir,
تَبَوَرِد se rafraîchir; حَوَطَر, être indécis, مَحَوَطَر, indécis; كَوَعَك
(ou كَعَوَك), entortiller comme le كَعَك: حَيَّة مَكْوَعَك, serpent
enroulé sur lui-même; بَوَجَق = بَحَقَق, s'engueuler; عَوَكَر
ماء: عَوَكَر, de l'eau troublée; صَوَفَر et صَفَر, siffler; لَوَقَق et لَفَقَق,
blaguer. Les Bédouins appliquent à une tente les épithètes:
مَرْجَع مَحْقُومَس, مَثُولَتْ etc., selon le nombre de colonnes qu'elle

a il faut voir ici une forme intensive, un **فَعَّل**. — **بَتَعَ وَشَلَعَ**, locution, surtout des femmes, fort expressive. **شَلَعَ الْجَبَل** = **شَلَى** ou **شَلَى**, la montagne s'est éboulée. — **شَلَعَنِي كَفٌّ**, il m'allongea une gifle (Jér.). Je croirais que **شَلَى** = **شَلَا**, conformément à la prononciation vulgaire ¹⁾; le **أ** est ensuite devenu **ع**, en vertu de la permutation assez fréquente de ces lettres; v. p.82. — **بَغِيَ**. La langue savante a **بَاغِيَة** (Mas. V. p. 22) et **بَغِيَ**. Le Bédouin dit à la femme qu'il désire embrasser: **اَسْتَبْغَيْتِكَ يَا رُوحِي**.

CXVI.

الضربة في ظهر غيري مثل عدل تبني

Ed-ḍarbi fi ḍahr (= zahr) ṛèri mitl 'adl tibn.
'Le coup dans le dos d'un autre est [pour moi] comme [si l'on frappait] un sac de paille hachée.

Wa el-mà'na innahou izâ ḍaraboû wâhed ṛèri ḥattâ yifârke', mâ beḥôssni k'ainnahom ḍaraboû 'adilat tibn.

Le sens est celui-ci: si l'on frappe un autre au point qu'il crève, cela ne me regarde point: c'est comme si l'on frappait un sac de paille hachée.

فَقَعَ = **فَرَقَعَ** [cf. **فَقَأَ**]. Balloût izâ ḥattèytou bin-nâr, ṣâr bifârke', si tu mets des glands dans le feu, ils crèveront. Râs nârgîle izâ kân insân ṣarrib ṭâyiyib ou

1) Le **kâf** est le plus souvent prononcé comme **kamza** en Syrie, excepté par les Druzes et les paysans du Nord de la Montagne.

sèrib sàḥbi wāḥdi yifàrki^c er-rās, si une personne est grand fumeur et tire une longue bouffée d'un seul trait, le fourneau du narguillet éclate. Fàrka^c et el-màṭḥani fi 'Akka, le moulin (à vapeur) de St. Jean d'Acre a sauté. — Koull insân ḵabl mā yimoût tifka^c marârtou, avant qu'on meure, la vésicule du fiel se crève¹⁾. Iza kân ḥagar soûwân bin-nâr ifka^c, une pierre de silex éclate, si elle est dans le feu = يطفى. Iza itàḵṭiḵ insân aṣā-bî^c ou ifka^c oû, si l'on se tire les doigts, ils claquent. Outre les **فعل** déjà donnés, p. 133, en voici d'autres: **شربك** et **شربك**, mêler, embrouiller; **خمش** et **خمش**, écorcher, égratigner la peau; **دبك** et **دربك** trépigner, battre des pieds; **بطل**, rendre **باطل**, cesser, et **برطل**, gagner qqn. par un cadeau; **كسم** et **كرسم**, être perclus; **فشخ**, faire de grandes enjambées, et **فرشخ**, écarquiller les jambes. Ce sont là des verbes d'un emploi journalier.

Le *knout officiel* n'existe plus en Turquie, mais on y a d'autres moyens pour châtier un coupable, ainsi que nous l'apprend le proverbe suivant. Il n'y a que les riches propriétaires metouâlis, presque indépendants et plongés dans une funeste barbarie, qui se permettent encore des extravagances contre leurs fermiers. Ils préfèrent surtout le fâlak, et voici comment un Bek de Kaḵa'a, à quelques heures de Saydâ, me décrivit cette opération:

Begîbou ḥābli wa 'aṣāi teḥîni marbouṭîni sâwa ismou 'āndānâ fâlak (فلكى) wa fî Maṣr 'eūddi (عُدَّة) wa ihēuṭṭou īgrèn er-riggāl goūwat el-ḥābli ou yîbromou el-'āṣā fa tiṭla^c īgrèn er-riggāl maḥzou-

1) Les Orientaux croient que la vésicule du fiel de tout homme se crève, lorsqu'il meurt; cf. Dozy, Suppl., s. v. **مَرَارَة**.

mîn, ou yidroboùh 'àlâ kâfâ igrèh, ya bikourbâs, ya bitîli (تيلة).

On prend une corde et un gros bâton, liés ensemble. Cet instrument s'appelle chez nous fàlak et en Egypte 'eùddi. Les pieds de l'homme sont introduits dans la corde, et l'on tourne le bâton, ce qui a pour effet de serrer les pieds de l'homme. Après quoi, on le frappe sur la plante des pieds, soit avec une cravache, soit avec une grosse corde de chanvre.

Les maîtres d'école affectionnent encore cet instrument de torture, que j'ai vu quelquefois appliquer à des élèves récalcitrants. Le 'eùddi et le tîli [du ture **تِل** ou **تِيل**] sont encore assez en vogue en Egypte.

الضربة إلي هي ما في كيسك كإتها في تل الرمل, Eg..
Berggren, s. v. sac.

CXVII.

يَلِي يَأكُل العِصِي مُش مِتل يَلِي يَعدّها

Yalli yâkol el-'òṣi mâss mitl yalli ya'eùddhâ.

*Qui reçoit les coups de bâton n'est pas comme celui
qui les compte.*

Illi yoûka' taht el-maṣîbi hoûwâ el-maougou' ou el-mahmoûm 'ann rêrou. Izâ kân wâhed mouznib (= مَذْنِب) 'ândânâ hân fi barr es-Sâm yegibouh ez-zabṭiye laḳouddâm el-ḥâkim ou yibṭaḥouh fi-l-ârd ou yirkab wâhed fâḳ kītâfou ou ba'd el-amrâr kamân wâhed fâḳ igrèh hattâ mâ yilâbbiṭ ou et-tân! yidrobou 'alâ ṭizou bizâḥmi aou bi-

kourbâs ou wâhed bi'âdd, lâken el-maḍroûb bi-
 'âdd koull ḍârbi bi'âsara minn koutrat el-'âlam
 (الأم).

Celui qui tombe sous le coup d'un malheur, en ressent seul la douleur et la peine (à l'exclusion d'un autre). S'il y a, chez nous en Syrie, un coupable, la police le conduit par devant le juge. Il y est couché par terre, un lui monte sur les épaules, et quelquefois aussi un second sur les pieds, afin qu'il ne lance pas de ruades; un autre le frappe sur le derrière avec une étrivière ou une cravache. Un autre compte, mais celui qui est frappé trouve que chaque coup en vaut dix, par l'excès de la douleur.

ياكل. Ce verbe a souvent le sens de recevoir qqc. qu'on ne désire pas; p. ex.: akalnâ koull eš-šitî, nous avons reçu toute la pluie. Kaḍḍēs akâlt fî zamâni kalâm bârid minnak!, que de choses désagréables ne m'as-tu pas dites! — Pour مرجوع et مهموم, voyez Fleischer, Gloss. Hab., p. 89, où sont rapportés de nombreux exemples analogues; Beiträge, II, p. 324. Z. D. M. G., XI, p. 437. Spitta, Gramm., p. 209.

Cette punition, encore pratiquée dans des localités éloignées de l'autorité centrale, n'est pas précisément le *knout*, car elle ne fait pas beaucoup souffrir le délinquant. Celui-ci se munit presque toujours d'un palliatif caché sous son širwâl et s'entend d'avance avec les zâbṭiye pour que les coups paraissent être donnés avec plus de force qu'ils ne le sont en réalité.

Illi yâkol el-'eûši mâss mitl illi bi'âddêha, Eg.

CXVIII.

وَجَعِ الضُّرْسُ وَ وَجَعِ الْفُلْسُ وَ وَجَعِ الْعَيْنِ عَطَى
عَلَى الْجِهَتَيْنِ

Wàga' ed-dours wa wàga' el-fils wa wàga' el-'ayn
ràtṭa 'alā ġġ-gihtèn.

*Le mal de la dent molaire et le mal de l'an us (sont déjà
pénibles; mais) le mal de l'œil l'emporte sur ces deux
(maux; litt., les deux côtés).*

Illī bēsoûf maṣībtou à'zam [= أَكْظَم] minn maṣī-
bat rērou bekoûl hàydā.

*C'est ce que dit celui qui trouve son malheur plus grand que
celui d'un autre.*

Voici, à propos de ce proverbe, un récit émouvant:

Insān fī Kākaba 'āndou mārtoū ou sàb'a oûlād
ou fī yām minn il-āyyām rāhet tešoûkḳ 'alā 'āhlhā
ou āḥadet waladèn māt'hā ou kāt'adet yām wāḥad
'āndhon wa rāga'et māsīye hīyi ou el-oûlād. minn
et-tā'b ou es-sāb sāḥanoû. Ou hīyi sāḥīni fī-l-
fārsī yīgoû oûlād'hā et-tayyibīn ināmoû māt'hā fa
in'ādoû (انعدوا) minnhā ou sābhom es-soûhoûni, fa
ba'd ārba'at iyām mātet el-oumm ou wālad māt'hā;
tāni yām māt kamān wālad ou sār koull yām yi-
moût wālad, fa el-wālad el-ahrānī waḳt yallī māt
sākkar el-bāb 'alēh aboûh wiltafat ilā-s-sāmā ou
kāl: „yā rabbī! ḥād (= خَد) miftāḥak,” ou rāmā el-
miftāḥ biṭ-ṭāle' ou ṭāfas, ou hoû rāīḥ sāf wālad
raḥḥ yidifnoûh (يَدْفِنُوهُ = يَدْفِنُوهُ) wa ḳasā'oûh en-nās
ṭāle' yīrkoḍ ḥāfi-l-aḳdām, maksoûf er-rās, misī-
koûh ou ḳalloûlou: „iṭṣābbar billāh ou oûrga' 'al-

bèt." Fa kàllahon: „mâ 'ad lî la wàlad wa la tàlad wa 'atèt el-miftàh ila rabbnâ. „Kàloûlou: „lêki oû-lâd rërak 'ammâl yamoûtoû." Fa kàllhon: (= قال لهم) „ibn mîn?" — Kàloû: „ibn foulân." — Kâl: „eh! mât wâhad, fâdil tlâti, mësîbtî tezîn mësîbtou, ma sëmâ'toû el-mâtal sou kâl?".

Un homme à Kâkaba avait sa femme et sept enfants. Celle-ci alla un jour visiter sa famille et emmena avec elle deux enfants. Elle y resta un seul jour et s'en revint à pied avec les enfants. Ils tombèrent malades (tous les trois) par l'effet de la fatigue et de la chaleur. Les enfants bien portants vinrent se coucher avec leur mère malade, qui était dans son lit; ils furent contagiés d'elle et tombèrent malades. La mère mourut au bout de quatre jours, et un enfant avec elle. Le jour suivant mourut encore un enfant, et ainsi tous les jours il en mourut un. Lorsque le dernier enfant fut mort, le père, après l'avoir laissé dans la chambre, ferma la porte et, tournant ses regards vers le ciel: „Mon Seigneur! dit-il, prenez ta clef!", et il jeta la clef en l'air et se sauva. Pendant qu'il marchait ainsi, il vit qu'on allait enterrer un enfant. Les passants, s'apercevant qu'il s'était mis à courir [طالع يركض] nu-pieds et nu-tête, le prirent et lui dirent: „Aie patience dans les décrets de Dieu et rentre à la maison." Il leur répondit: „Il ne me reste plus ni enfants, ni biens: j'ai donné la clef à notre Seigneur." — „Regarde donc! lui répliquèrent-ils, les enfants des autres meurent aussi." — Le fils de qui?" — „Le fils d'un tel." — Eh bien! un est mort, il en reste trois; mon malheur vaut bien le sien. N'avez vous pas entendu ce que dit le proverbe?"

كوكبة — مَبْعَر = بُخْش = مَطْرَج الانسان = فُلَس est à 2 heures SO de Damas. — On observera Äyyâm et iyâm; autre part nous avons vu iyâyâm, avec conservation de la diphthongue; cf. Fleischer, Beiträge, I, 1, p. 137. V. n° 125,

ما عاد لي لا ولد hâd, en analogie avec كَوَّل; v. p. 80. — **ولا تُلد**. Je demandai ce que **تلد** signifie; mon interlocuteur répondit: **ما له معنى لتكميل الكلام بش**, „il n'a pas de sens, c'est seulement pour compléter la phrase". „C'est comme **رَزَّ وَرَمَزَ**", ajouta-t-il. Il n'y voyait que ce que les grammairiens appellent un **إتباع**. Le second mot ne serait donc que **لتزيين الكلام**, ainsi qu'on en trouve des exemples à foison dans le langage familier. Cette opinion d'un pauvre paysan n'a rien que de très-naturel, car le peuple a oublié la signification du mot **تلد**. La locution proverbiale en question doit être très-ancienne, justement à cause de ce mot, qui à l'origine avait certainement toute sa valeur. Cela étant, nous n'y verrons plus un **إتباع**, mais le premier genre du **التركيد**, **معنى ظاهر**, où le second mot a une signification à lui, **اللفظي**, comme dans **هنيئًا مريئًا**, Kor. IV, v. 3; voir Moufaṣṣal, 2^{re} éd., pp. ٧٠, ٧١. La langue vulgaire affectionne beaucoup l'*itbâ'* avec *mîm*, qui n'a pas besoin, ce me semble, d'être emprunté au turc, car déjà l'arabe classique le connaît, comme dans **شذر مذر** du Ḥariri, Sacy, 2^{re} éd., p. ١٣١; éd. Beyr., p. ١٠٣; là cependant le second mot renferme un sens. Le *Ṣiḥāḥ* confond à tort les deux genres. Le mot **ما** forme aussi une espèce d'*itbâ'*, p. ex.: **حكي لي عن بيت ما بيت بده يبيعه**, il me parla d'une maison, ou de quelque chose comme ça, qu'il voulait vendre; v. p. 217, l. 10 — **عبال يبروتوا**. Ils le dirent en indiquant l'enfant mort qu'on emportait. — **وزن**, de **ترين**. Ce verbe perd vulgairement le *z*, et devient *āgwaf* en i: *zintoùllah wazn ṭayyib*, je t'ai fait bon poids. **ما هو هتنا هردا قبانين**, „ce n'est pas là notre affaire; voici 80 Piastres: pèse-les. examine-les, lime-les." MS de Leide, n° 1292a, p. 86. — **مصيبتني**. C'est surtout la voyelle de la pre-

mière lettre des mots de la langue vulgaire, dont il est le plus difficile de fixer le son. Au n° 117, nous avons vu ma şibi; ici ce n'est ni ou, ni i, ni l'ismâm, mais un son-de liaison très-bref que j'ai cru rendre le mieux par un ě. Je ne saurais accepter toutes les règles établies par Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, ni adopter sa transcription. Mşibti est aussi inprononçable pour un Arabe que pour un Européen; il y a entre m et ş un son.

Ce récit, débité avec beaucoup de simplicité par un homme qui ne savait ni lire, ni écrire, est un petit chef-d'œuvre dans son genre. Il a, même au point de vue du style, une tournure tout-à-fait convenable. Ce que je n'ai pu rendre, ce sont les gestes, la mimique et les différentes intonations de la voix dont il était accompagné.

CXIX.

بين حانا ومانا راحت الحانا

Bên Hânâ wa Mânâ râhet alhânâ.

Entre Hânâ et Mânâ nos barbes s'en sont allées.

Kân fîh wâḥad 'eûmrou arba'in sinni ou dâknou silḳ bilâban ou kân mouḡâouwaz tentên, wâḥdi oḡtiyâra ismâhâ Hânâ ou et-tânî sabîye ismâhâ Mânâ ou waḳt yalli-rôḥ la'ând el-oḡtiyâra vinâm mâ'hâ teûḳ'eud tēnâḳḳi ou tēsîl ša'ēr el-âswad minn dâknou ou waḳt yalli lġi dâr eṣ-ṣabîye te-şîr tîntof ša'ēr el-âbyaḍ ou mâ mādâ 'alêh šahr ḥâtta šar âmrâḍ, fa ḳal laḥâlou ḥâyda. — Ou nâḥnâ menḳoûlou izâ kân šî ḳâ' ou yikoûn maḥfoûz amâni bên etnên. Mâsalan wâḥed hân fi Şoûr ismou 'Îd râhin 'ândou ḳâşset almâs taḥt

‘āsēr lîrât, fa kâlêtlou oûmmou la‘Îd: „nâḥnâ nâs ingîbarîye ou sandoûknâ mouḥârbat, fa âḥsan mâ yakoûn taḥeûtṭḥa ‘and el-ḥoûrî à‘man ‘alèḥa, fa wadâ‘hâ ‘ândou; ou ba‘d ḡoûm‘a nîzil la‘and el-ḥoûrî ibn òḥtou, kâ‘ad ‘ândou ârbat (= ربة) iyyâm; fa lél minn el-lâyâlî ḥàllâ el-ḥoûrî nâīm ou hoû fâïk, fa kâm ou fâtaḥ eṣ-sandoûk ou sâ-raḵ el-kâṣṣa ou ḥamsîn lîra mà‘hâ ou sârrab la-bâladou; fa ba‘d yâmèn a‘tâz el-ḥoûrî maṣâri wa-lâken mâ šâfs fi-ṣ-sandoûk lâ kâṣṣa wa lâ mâṣṣa wa lâ fils koûtṭa. Ou mâtâ mâ ‘ârifou el-koûṣṣa aṣḥâb el-kâṣṣa ṭalaboûhâ minn ‘Îd, fa kâllhom: „insâraḵet, ḥaṭṭèṭḥa ‘and el-ḥoûrî amâni” wa ṛîḍiboû wa kâloû: „mâ bènak wa bèn ibn òḥtak ṣâdaḵ fîna kâl el-mâtal: bèn Ḥânâ wa Mânâ râḥet alḥânâ.”

Il y avait un homme, âgé de quarante ans, à la barbe grisonnante. Il avait épousé deux femmes, l'une vieille, appelée Hânâ, et l'autre jeune, appelée Mânâ. Lorsqu'il allait coucher chez la vieille, elle se mettait à choisir les cheveux noirs de la barbe et les lui enlevait: et lorsque venait le tour de la jeune, elle arrachait les cheveux blancs — de cette façon, il ne se passa pas un mois qu'il était devenu imberbe. Il dit alors ceci à part lui. — Nous autres disons ce proverbe, si quelque chose, confiée en dépôt entre deux personnes, s'est perdue. Par exemple, un nommé ‘Îd ici à Tyr avait une parure de diamants engagée chez lui pour 10 £. Sa mère lui dit: „Nous sommes des gens pauvres et notre coffre est détraqué; ce qu'il y a donc de mieux, c'est que tu mettes la parure chez le curé; elle y sera plus en sûreté”. Aussi la lui confia-t-il. Quelques semaines après le curé reçut la visite de son neveu (venu de la montagne), qui resta chez lui quatre jours. Une certaine nuit, le neveu, laissant le curé endormi et étant lui-même éveillé, se leva, ouvrit le coffre,

voilà la parure avec 50 £, et s'en retourna à son village. Voilà que deux jours après le curé avait besoin d'argent, mais il ne trouva dans le coffre ni parure, ni argent, pas même un rouge liard. Les propriétaires de la parure, ayant su ce qui était arrivé, la réclamèrent à 'Îd, qui leur dit: „Elle a été volée; je l'avais mise en dépôt chez le curé.” Ils se fâchèrent et lui dirent:” Dans ce qui s'est passé entre toi et ton neveu s'est vérifié à notre égard le dire du proverbe: „Entre Hânâ et Mânâ nos barbes s'en sont allées.”

دَقْنَه سِلْق بِلَبْن. Nous avons déjà vu comment il faut comprendre cette locution, qui est certainement bizarre en elle-même, mais l'est devenu encore davantage dans le Supplément de Dozy, s. v. Ce savant est pourtant tout-à-fait excusable, car on ne connaît ces choses-là que vivant en Orient. Quant à l'excentricité de cette expression, c'est bien le cas de dire: لا مُشَاخَّة فِي الاصطلاح, point de chicaneries sur les termes conventionnels; v. p. 79.

سَأَلْتُ الرِّكْمَةَ الَّذِي حَكِي. Je trouve dans mes notes: رَاهِن. لي هذه القصة عن معنى هذا الفاعل الغريب الاستعمال واجد; و جاوبني يعني مرهون عنده. On pourrait le comparer à p. ex.: اللحم واجد كثير اليوم في سوق, la viande se trouve en quantité aujourd'hui au marché. — قَصَّة. Voir Lane, M. E. III, p. 207. — اربعة. Le ع est souvent en Syrie d'un son si faible qu'il se confond avec l'alef; cf. p. 82. Ici il ne me fut pas possible de le distinguer. Une telle prononciation aurait été impossible en Egypte, où l'on exagère même un peu trop la gutturalité de cette lettre. — لا قَصَّة ولا مَصَّة. J'ai déjà dit, n° 118, que l'itbâ' avec *mîm* est fort commun. — فِلْس قَطَّة est un jeton en cuivre, grand comme une pièce de 5 paras, qu'on achète chez les 'aṭṭārin. Les enfants le suspendent à

leur cou ou au cou du chat, d'où le nom. D'un côté, il porte un bateau, et de l'autre, une étoile. On dit: mā fîs 'andî wa lâ fils koutta, je n'ai pas même un rouge liard, je n'ai pas le sou.

Je ne suis point très-sûr que Hânâ et Mânâ soient des noms de femmes, quoique cette histoire m'ait été ainsi racontée et expliquée par plusieurs personnes. En Egypte, حانة signifie *buffet*, et مانة, *soirée musicale*. Haydâl oulâd el-hâna, „ce sont là des viveurs, noceurs,” y dit-on. Un Egyptien me donna de ce proverbe cette explication: إني دايماً مشغول في اللعب والإتبساط ينسى غايته. Mais il faut ajouter que ce proverbe n'est pas connu en Egypte, malgré que Burckhardt l'ait enregistré, n° 146 (avec بابا). Nouzhat el-hawâtir, éd. Beyrouût, vol. I, p. ٣٥. MS Leide, p. 234, n° 52.

CXX.

كُلْ خُبْزَةً وَتِينَةً وَبُرْطَعْ مَلَّانَ الْمَدِينَةِ
وَلَا تَأْكُلْ لَحْمًا سَمِينًا وَتَبَاتَ عَلَيْهَا حَزِينَةٌ

Kâl hoûbzi wa tîni wa bårte^c mālân el-medîne, wa
lâ tâkol lâhmi smîni watbât 'alêhâ hazîni.

*Mange un pain et une figue et prends tes ébats par la ville —
et ne mange pas de viande grasse, cela te fera passer
une triste nuit.*

Àhsan el-insân yâhod el-'îsi el-moutâwâssiṭa
fî hanâwi wa lâ yâhod rînâ ez-zâid fî ta'âb fikr
ou sâkâ kalb.

*Il vaut mieux vivre dans une aisance moyenne que de gagner
une grande fortune avec des soucis et des souffrances morales.*

حزينة est pour la rime. —

CXXI.

أنت مثل المِصْفَايَةِ من أين ما كان تنزل

Enti mitl el-miṣfāye: minn ên mā kân tînzal.

Tu es comme la passoire: tu descends par n'importe où.

Ez-zâlamî izâ kân faḥîḥ ou moutëkâllim fa-
-mâhmâ wâka' fî mahâlek biḥâlliṣ ḥâlou minnha,
ḥattâ ḥarâmi izâ kâmiṣtou el-ḥoukoûmi ou kân
mâhir fî-l-ḥâki bîzmouṭ wa laou dèyyaḳou 'alèh.

Si un homme qui est éveillé et beau parleur se trouve dans une situation périlleuse, de quelque nature qu'elle soit, il sait toujours en sortir sain et sauf. Même un voleur, habile à mener sa langue, s'esquive, lorsqu'il est pincé par les autorités, quand même elles le mettraient au pied du mur.

فحيم. Je ne sais pas si ce mot est généralement connu en Syrie; je ne l'ai entendu qu'à Sayda et sur le littoral au Sud de cette ville. هَيْدَا الرَّوْدَ عَقْلُهُ فَحِيم, cet enfant a l'esprit vif. الْعُلَمَاءُ كُلُّهُمْ فَعَصَا, „les savants ont tous la tête forte,” me dit un paysan de Dêrbesîn, près de Sayda. وَأَنْتَ يَا خَوَاجَتِي فَحِيم, et toi, mon maître, tu es fort pour composer des livres. Il ressort clairement de ces exemples que Bochter n'a pas été heureux en traduisant ce mot par „espi-ègle, sémillant;” v. Dozy, Suppl., s. v.. — زَمَطَتِ الْمَخْرَمَةُ. زَمَطَ, — اَنَا رَحَ أَزْمَطَ, le mouchoir a glissé de ma poche. مِنْ جَيْبَتِي, je me sauve, je m'échappe (sans qu'on me voie).

CXXII.

رَايَحُ حَايِ مِثْلُ بَيْضَاتِ الْمُغْرَبِلِ

Râih gâi mitl bêdât el-mouřarbil.

Un va-et-viens comme les testicules du vanneur.

Insân illi bîgi la'ând et-tânî fî nahâr 'âsra mar-rât aou yimroķ minn fard soûķ soûrbat toûrouķ minn doûn mâsrali bekoulloulou haydâ, — ou el-mouřarbil yâ'ķod mouķârfaş ou yinfođ el-řourbâl nafđ laħàttâ yigôul el-ķamħ wâħdou ou ez-zouwân ou et-trâb ou el-boħşâş wâħdou.

On le dit de celui qui vient chez un autre dix fois par jour ou passe par le même marché à plusieurs reprises sans occupation. — C'est que le cribleur est assis accroupi sur ses talons, et secoue le crible afin de trier le blé, laissant l'ivraie, la terre et les cailloux à part.

تعدنا = quantité, nombre, plutôt grand que petit. **سُرْبَة**, nous y sommes restés assez longtemps. — **طريق**, presque toujours prononcé tri', = **مرة**; v. p. 32. — **يعقد** p. **يقعد**; v. p. 96. — **مقرص** [ou **مقرفس**]. Le sens primitif de ce verbe est „lier les mains et les pieds ensemble” [Ġawālîķî, Ĥařa, p. 137]. **قعد القُرْصَاء** est une manière de s'asseoir en faisant descendre le derrière jusque sur les mollets et en jettant les bras autour des genoux. On a exactement la même position que lorsqu'on saute à croupetons. Il n'est pas nécessaire que les bras soient jetés autour des genoux. Cette position accroupie est aujourd'hui tout aussi caractéristique pour l'Orient qu'elle l'était, il y a des milliers d'années, ainsi que le montrent les figures qu'on voit sur les murs des temples de l'Égypte. Les Orientaux peuvent ainsi être assis des heures entières sans dire un seul mot et sans avoir rien à dire non plus.

Il y a peu de زوان en Egypte, mais beaucoup en Syrie, surtout à Tripoli et dans le pays des Métouâlis. Il arrive souvent que celui qui mange du pain acheté au marché est pris de vertige, مدوخ, دوخان, à cause de l'ivraie qu'il contient.

CXXIII.

دُق الميَّة وهي ميَّة

Douḳḳ el-mâyye wa hiyâ mâyye.

Pile l'eau: elle restera eau.

Mitlî ânâ, tês ou mâ bîfham illi te'allîmnî yâh (= آتاء) ou bînsâ ḳawâm illi tēfahhîmnî yâh, wa 'aḳl wâhed âḥmâr zèy ḥakèyti mâ bitrèyyar wa laou faouwàtt el-'oulm bidimârî bimidaḳḳat eggourn.

Comme moi, par exemple, je suis un imbécile: je ne comprends pas ce que tu m'enseignes et j'oublie tout de suite ce que tu, m'expliques. La tête d'un âne comme moi ne se change pas, quand même tu ferais entrer la science dans ma cervelle avec le pilon du mortier.

مَوِيَّة se trouve déjà dans le recueil des traditions de Moulim, vol. V, p. ١٣٠: فَاغْتَسَلَ عِنْدَ مَوِيَّةَ فَوَضَعَ ثَرْبَةً عَلَى حَجَرٍ. Nawawî dit à propos de ce mot: هَكَذَا هُوَ فِي جَمِيعِ نَسَمِ بِلَادِنَا وَمَعْظَمِ غَيْرِهَا مَوِيَّةٌ بِضَمِّ الْمِيمِ وَفَتْحِ الْوَاوِ وَأَسْكَانِ الْيَاءِ وَهُوَ تَصْغِيرُ مَاءٍ وَأَصْلُهُ مَوَةٌ وَالتَّصْغِيرُ يَرْدُ الْأَشْيَاءَ إِلَى أَصُولِهَا [cité par Goldziher, Z. D. M. G., XXXV, p. 516]. Le ي n'est double que lorsqu'il est suivi d'un ʕ. Autrement, on prononce toujours mâ y, comme bô y, père. V. n° 150. Lorsqu'on dit mâ yyi,

c'est مِيَّة et non pas مِي [syr. مِيَّة]. L'auteur du MS de Leide écrit partout مِيَّة. Berggren, s. v. eau. Burton, n° 157. Cf. Socin, n° 177.

CXXIV.

الجمال طَلَّ من الشُّبَّاك قالوا لهُ الناس

أَوْعَى تُوقِع قال لهم لِيْسَا التُّقْل لَوْرَا

El-gèmal ṭall minn es-sibbāk; ḵaloùlou en-nās:

oû[°]â, toûḵa[°], ḵâl lahom: lissâ et-touḵl lawârâ.

Le chameau tendit la tête par la fenêtre; on lui dit: „attention!

*tu tomberas’! – il leur répondit: „le poids est encore
par derrière.”*

Insân izâ kân lâfi ‘alâ wâḥdi ou kân et sab‘âni
ou el-‘âlam bithàrrig ‘alèh innour yirtàgi[°] ‘ânnhâ
fa iḵoùllhom: „anâ mâss ḥosrân (= حُسْرَان) ‘alèhâ
illâ si mâ bīyeḥriz, ou bigâwiboùh:” ba[°]dèn tiṭ-
lob minnak mabâliṛ liànn àouwal er-raḵṣ ḥân-
gali, ou mâ sm‘àēt (= سَمِعَتْ) el-mâtal sou beḵoûl:
eg-gèmal etc.? – ou el-mâtal maṭloûḵ ‘alâ yèlli
bigèllib ‘alâ nèfsou el-ḥasâra.

Si un homme hante une femme qui est à son aise, et que le monde le presse pour qu’il s’en retire, il dit: „Je n’ai dépensé (pr. perdu) avec elle que chose de peu de valeur.” On lui répond: „Plus tard, elle te demandera des sommes, le commencement de la danse est de faire des manières. N’as-tu pas entendu ce que dit le proverbe: „le chameau etc.”? – Le proverbe est appliqué à celui qui s’attire lui-même sa perte.

حَرَج - **نَظَر**, **طَلَعَ**, **شَاف** est en Egypte synonyme de **طَلَّ** signifie aussi défendre; p. ex.: **النَّبيد مَحْرَج عَلَى الْمُسْلِمِينَ**, il est défendu aux musulmans de boire du vin. — **أَوَّلُ الرِّقَصِ**. Cette locution proverbiale m'a été ainsi expliquée: **izâ kân fîh mâḥḍar ou fîh daḵḵ ou řinâ ou raḵṣ biyâ'zimou insân minn el-ḥâḍirîn 'alâ raḵṣ bid-da'i ḥâlou innou mâ biyâ'rif, ou ḥaḵîḵatan innou biyâ'rif wa lâken minn el-ḥâyâ mâ yirdâ, fa you-waḵḵifoûh řaṣbin 'annou ou beṣîr yîmśî râih gâi mitl ḥâgali ou ba'dên-mâ bi'ouss [يعود + ش] bis-tahî ou yîrḵoṣ ṭâyyib.**

Dans une réunion où l'on fait de la musique, où l'on chante et danse, un des invités est engagé à danser; il s'excuse en disant qu'il ne le sait pas, tandis qu'en réalité il le sait; seulement, par honte il n'accepte pas. Ils le font alors lever malgré lui, et il se met à faire des pas en avant et en arrière comme la perdrix; il n'a plus honte après et danse bien.

حَنْجَلَة, veut proprement dire la démarche et les manières de la perdrix, **حَجَلَة**, qui se tourne sur place avec gêne et affectation. Il y a du **غُناج** **نَظَر إِلَى رَجُلٍ يَمْشِي نَحْوَهُ وَهُوَ** **يَتَلَطَّى مِنْ حَرِّ التَّرَابِ وَيَكْجَلُ فِي مَشِيئِهِ** il trottinait comme une perdrix d'un pas court et saccadé. Atlidi, *I'lâm en-nâs*, éd. Caire, p. 17. La danse arabe ressemble en effet à la marche d'une perdrix. Le danseur reste sur la même place, en levant brusquement les jambes, comme s'il avait peur de se brûler au sol. Cette locution proverbiale veut dire que celui qui commence par peu de chose finira par beaucoup. — **مَحْضَر** a en Egypte pris le sens de *procès-verbal*; v., Ibn Hall., éd. Wüstenf., n° vii, p. 80 [communication de Mr. Fleischer].

CXXV.

متل بياع الكعك ما يستفكر ربه إلا تحت القرش

Mitl biyyâ° el-ka°k, mâ yistâfkir rabbou illâ
taht el-farâs.

[Il est] comme le vendeur de gimblettes: il ne se rappelle son
Seigneur que sous le plateau de bois.

Beyâ°at [pl. de باع] el-ka°k yitla°ou liâgl bâ°hom
[بيعهم] ou binâdoû: yâ Allâh! yâ karîm! yâ moḥân-
nin! yâ rizzâk! yâ rabb, iḡbor °annâ! yâ ka°k es-
souḥn! yâ ḡallîṭ! ou mâta ma ḡabar Àlla °annou
mâ bi°oùd yèḡki sî minn zikr illâh. Wa koull in-
sân mâta mâ kân ḡalîled-diyâni mâ bîyâ°rif Àlla,
izâ sâḡan aou moûriḡ aou inḡâbas yâ°rif Àlla fi
heydâk es-sâ°a.

Les vendeurs de Ka°k sortent pour leur vente et crient: „ô
Dieu! ô Généreux! ô Compatissant! ô Dispensateur des biens!
ô Seigneur, donne-moi le soulagement de pouvoir vendre! Du
Ka°k chaud! Des biscuits!” Et lorsque Dieu l’a contenté en
donnant du débit à sa marchandise, il ne se souvient plus de
Dieu en parlant. Ainsi, tout homme qui a peu de religion, vi-
vant comme si Dieu n’existait pas, lorsqu’il est pris de la fièvre
ou d’une autre maladie ou qu’il est mis en prison, alors seule-
ment il se rappelle Dieu.

بياع. On observera que je ne transcris pas bîyâ°, qu’on
rencontrera pourtant autre part. Les deux y sont ici parfaite-
ment distincts: le fatḡa a été remplacé par le kesra, sans
que la semi-voyelle soit devenue ḡarf el-°illa. Mes recher-
ches à ce sujet mettent cette prononciation hors de doute.
Comme règle générale, les diphthongues ay et ey se conser-
vent, si elles sont suivies d’un y ou d’un i; ainsi, au lieu de bay-

on dit souvent, dans cette classe de mots, biy - [allem. bij-] avec changement, par attraction, de la voyelle initiale; cf. n° 118. — فرش, v. p. 79. — باعهم, v. p. 59. — Je demandai ce que **يَجْبُرُ عَنَّا** voulait dire, pour me bien expliquer l'emploi de **عَن**; on me répondit: **اللَّهُ يَجْبُرُ بِعَاطِرِنَا**; **عَن** est collectif. Ce nom est donné à de petits biscuits saupoudrés de graines de sésame.

En Orient, Allâh doit se mêler de tout et à tout; les vendeurs dans les rues ont leur phraséologie à eux. Il faut l'étudier. Si, par exemple, vous entendez quelqu'un crier: yâ karîm!, vous pouvez être sûr que ce sont des gimblettes au sésame qu'il vous offre. Celui qui ne connaît pas l'application de ces exclamations des petits marchands ambulants, ne sait pas ce qu'ils ont à vendre. Mr. Wetzstein a très-bien traité ce côté si intéressant de la vie orientale dans son charmant récit „der Markt in Damascus”, Z. D. M. G., XI, p. 475, où se trouve également notre proverbe, p. 517. Ces monographies sont d'une grande valeur, et il serait à désirer que les arabisants compulsassent les riches matériaux qu'ils ont à leur disposition pour reconstituer, traitant chaque sujet à part, l'histoire de la culture orientale. Le généralisateur en profitera et pourra ainsi nous donner une „histoire des Arabes” plus complète et plus exacte que celle que nous possédons à présent. Le beau travail de Mr. Barbier de Meynard sur Ibrâhîm, fils de Mehdî, est à imiter.

CXXVI.

واحد ضربه على بطنه قال آخ يا ضهري قالوا
له نحنا عمال نضربك على بطنك قال لهم يتي
ما اليه ضهر مقطوع الضهر

Wâhed ðaraboûh 'alâ bāṭnou, ɣal: âḥ, ya ðāhri.
Kāloû lāhou: nāḥnā 'ammāl nouḍroubak 'alā
bāṭnak. Kāl lahom: yelli mā illou [آخ] ðahr
maḳtoû' ʿēd-ðahr.

*On frappa quelqu'un sur le ventre, il dit: „aïe! le dos!” —
On lui dit: „nous te frappons sur le ventre” — il répondit:
„celui qui n'a pas d'appui, a le dos coupé.”*

Izâ kân wâhed ḥammâr wa igâ ḥawâga frāngî
ðarabou ḥēs innou sabb dīnou wa ištakoû 'alâ bâ'ḍ-
hom fa el-frāngî ḥâbas el-moukâri šahrên ou mâ
kân ḥaddâ yiṭālâ' fih tayiṭallâ' ou minn el-ḥabs. Wa
ðahr el-frāngî el-kônşoul wa el-ḥammâr mâ louş
mouḥâmi, ou izâ mâ kân fih ḥaddâ biḥānnin 'alêh
ou begîblou aki lil-ḥabs ou bisellîh kân bimoût.
Anâ mâsalan illi bassaboûrtoû yoûnâni ḳadîmi
ḥēs inn gîddi âgâ minn Atîne 'alâ ɣâl en-nâs, wa
lâken bidoûn nâfâ' ou dâïman el-kônşoul biddou
maşârî minnî ḥattâ biktòbli bassaboûrtoû gedîdi.
Wa 'andānâ el-ḳanâşil mitl ras Ġèbal es-Sēḥ ou
nāḥnâ mitl ɣamli taḥt nâ'lhom; biḥāmmīnoû ḥâl-
hom Sultân ḥēs innou ðāhrhom ed-dâli ou marâ-
kibhâ ou 'âskarhâ.

*Un monsieur europeen se met à frapper un ânier, parce que
celui-ci a blasphémé sa religion. Ils portent plainte l'un contre*

l'autre: l'Européen met le moucre en prison pendant deux mois, sans qu'il y ait personne qui se soucie de lui pour le retirer de la prison. C'est que l'Européen a derrière lui le consul, tandis que l'ânier n'a pas de protecteur. S'il n'y avait personne qui eût pitié de lui, en lui apportant de quoi manger en prison, et lui fit passer le temps, il mourrait. Comme moi: j'ai un vieux passeport hellénique, parce que mon grand-père, à ce qu'on dit, vint d'Athènes, mais sans utilité, vu que le consul me demande toujours de l'argent pour qu'il écrive un nouveau passeport. Chez nous, les consuls sont comme le sommet du Mont Hermon, et nous autres comme un pou sous leur semelle. Ils se croient sultans, parce qu'ils sont appuyés par le gouvernement avec ses vaisseaux et ses soldats.

Ce proverbe se dit de tout homme privé d'appui.

L'Arabe cherche toujours à avoir un protecteur, un *waşı* (chez les Bédouins). On emploie tous les moyens pour se soustraire au gouvernement turc: les musulmans pour éviter le *ķour'a*, tirage au sort pour le service militaire, les chrétiens pour ne pas être tracassés. Les uns et les autres ont tort, car le musulman doit servir sa patrie, sa foi, et le chrétien n'a vraiment pas à se plaindre depuis l'an 1860. Il n'y a pas à l'heure qu'il est un pays plus tolérant que la Turquie, grâce aux Stipulations; en même temps qu'il n'y a pas une race plus intrigante que les chrétiens orientaux. Ils s'arrangent toujours de façon à avoir un *zahr*, soit en s'accrochant à un haut employé turc, soit en se faisant avoir la protection d'un consul [*ħamāya*]. Celui qui n'a pas cette situation, comme p. ex. le *fellāħ*, est exposé aux procédés arbitraires de fonctionnaires turcs et à l'infâme usure des soi-disant négociants chrétiens. Le rapprochement entre les consuls et „le sommet du Mont Hermon” est assez significatif. Veut-on faire du bien en Orient et le réformer, qu'on commence par réformer profondément le

corps consulaire, afin que le Mont Hermon n'ait pas tant de compétiteurs.

Cf. Meyd., éd. Boûlak, I, p. IV, l. 5 d'en bas. Freytag, I, p. 24, n° 54. Spitta, n° 7.

CXXVII.

يا حاجتي كلميني ولا يا حارتي عيريني

Ya hâgtî kallimîni wa lâ ya gârtî 'irîni.

Ô mon besoin, parle-moi!, et non pas: voisine, prête-moi!

Insân iza kân kâ'id fi ôdtou ou mâ fîh 'ândou
sey' minn koutrat mâ houwi sahîh fa koull sâ'a
yiṭlob arrâd minn gârtou wa sâ'a betkoullou:
„fîh,” sâ'a: „mâ fîs, mâ esmâ'at sou bekoûl el-mâ-
tal: ya hâgtî kallimîni wa lâ ya gârtî 'irîni”?

Quelqu'un reste là dans sa chambre, sans qu'il y ait rien chez lui, tellement il est ladre. Il demande pourtant à tout moment quelque chose à sa voisine, qui lui répond, tantôt: „Il y en a,” tantôt: „Il n'y en a pas; n'as-tu pas entendu le proverbe: ô mon besoin, parle-moi!, et non pas: voisine, prête-moi!?”

On dit ce proverbe à celui qui par avarice ne veut s'acheter même les choses les plus nécessaires, mais qui a toujours recours à d'autres pour se les faire prêter.

On sait qu'en Orient le voisinage joue un grand rôle. Les voisins ont des devoirs réciproques à remplir; ils sont presque dans un état de parenté, où il serait fort mal vu de ne pas observer les **حقوق المجاورة**. Dans la vieille langue, c'est le mot **إشفاق** qui est l'expression des qualités qui doivent distinguer

un bon voisin. Un جار est encore chez les Arabes une personne avec laquelle on peut en user plus librement qu'avec les autres, et il faut que le voisin soit bien chiche et importun pour qu'il reçoive la réponse ci-dessus.

عيرني, v. n° 7. — قعد, dans la langue vulgaire, ne doit pas toujours se traduire par *être assis, s'asseoir*, quoique l'Arabe, certainement, y attache cette idée. C'est que l'Arabe ne reste debout que lorsqu'il y a nécessité absolue; il n'a pas besoin de chaise, et s'assied moukarfaş [v. n° 122] n'importe où. Se trouver quelque part, faire quelque chose, implique le plus souvent l'idée d'être assis; voilà pourquoi ka'ad a reçu tant de significations dans nos langues à nous. Mr. Dozy en a enregistré un bon nombre; j'y vois cependant toujours en arabe le sens primitif. — On dit ôḍa et âḍa, ce mot n'étant pas arabe.

CXXVIII.

الرغيف في الرغيف ولا يبات جارك جوعان

Er-ṛif fî-r-ṛif wa lâ yibât gârak gou'ân.

[Donne] le pain pour le pain, et que ton voisin ne passe pas la nuit ayant faim.

Insân iza kân ingibârî el-hâl ou sâkin fî moḥâll aṣḥâbou bouḥala, wa bâ'd ḥaṭrât ylgî minn doûn ḥoubz ilâ bêtou fa yitlob ərriṛ minn gârtou tayita-
'àssâ, betkoûllou: „mâ fâhes (= mâ fîs)”, ou hoûwâ bigâwib el-mâtal, yâ'nî a'îrni [أعيرني, v. p. 11] ərriṛ boûkra ba'tîk bâdâlou.

Un homme de peu de moyens habite un logement dont les propriétaires sont avarés. Comme il rentre quelquefois sans pain,

il demande à sa voisine une galette pour souper. Elle lui dit : „Il n'y en a pas,” il répond alors par le proverbe, qui signifie : prête-moi un pain, demain je t'en donnerai un autre à sa place.

Ce n'est pas rien que l'Européen qui éprouve de la difficulté à prononcer une combinaison de lettres telle que r et ř. Ma transcription est basée sur le résultat d'une longue discussion que j'ai eue avec plusieurs paysans à propos de ce proverbe. Je me gardais bien de mettre en relief le mot sur lequel roulait véritablement la **مجادلة**, car j'e n'aurais reçu alors qu'une réponse à mon gré ou ce qu'ils croyaient être mon gré. J'aurais peut-être dû écrire err-řif pour marquer l'article. Je n'ai jamais entendu prononcer rařif; le r avant le ř s'assimile presque à ce dernier en recevant un léger son prosthétique. La transcription ne rend qu'imparfaitement cette prononciation assez difficile. — **انجباري**. Les savants orientaux pensent que ce mot vient de **جبر**; cela est *à priori* contredit par le vague, la latitude même de ses significations. Il veut dire un *pauvre*, un *misérable*, un homme qui est *sage et tranquille* et qui ne fait pas beaucoup de bruit autour de sa personne; on peut être ingibari en se tirant d'affaire avec le peu qu'on gagne ou qu'on possède. Mr. Dozy en a donné la vraie étymologie, "de persan **دج بر**, qui gagne sa vie en travaillant, manoeuvre"; cf. Vul. Lex., s. v. — Fâheś, tout fâhiś qu'il est, est intéressant, parce qu'il nous fait voir combien dans la langue vulgaire les sons â, ê et î se mettent l'un pour l'autre; v. n° 35. — **مَعَل**. Cette prononciation, motivée par le mīm, dans des noms de lieu est fort ancienne en arabe. Elle fut de bonne heure introduite en Espagne avec les Syriens; v. Dozy, Gloss., Esp. p. 183. Le dammi de **مَعَل**, pour **مِنَعَل**, est en vertu de la permutation ordinaire des deux voyelles.

CXXIX.

أهلك لا تهلك

Àhlak là tèhlak.

[Reste auprès] des tiens, et tu ne périras pas.

Ta'rif Elyàs el-Milki fi Şeydâ, ouhwetou fi Béroût eurniÿâ tougâr wa ahouhom dâir 'ammâl yîshad ou houwa mèyyit minn goû'ou wa biķoullou en-nâs: „inzal la'and àhlak fi Béroût tîsba'„ bigâwib-hom: „anâ biddi moût fi Şeydâ,“ wa iroddou lou el-mâtal.

Tu connais Elie el-Milki à Saydâ: ses frères à Beyroût sont de riches négociants, tandis que lui-même est un vagabond mendiant qui se meurt de faim. On lui dit: „Va chez ta famille à Beyroût, et tu te rassasieras.” Il y répond: „Je veux mourir à Saydâ,” à quoi on lui réplique par le proverbe.

S = Eg..

CXXX.

كثير المشي قليل الصيد

Kētîr el-mâsî kalîl eş-şêd.

Tout en marchant beaucoup nous avons fait chou blanc.

Koull insân ingibârî yîhdim en-nâs bālâs wa âbir en-nahâr yirôh ilâ bêtou mâ mâ'ou sèy wa betķoullou mârtoû aou bintou: „mâ bešoûfak illâ tîsterîl mâ' en-nâs wa mâ betgîb sî moûni laël-bêt, kētîr el-mâsî kalîl eş-şêd.

Tout homme pauvre qui sert le monde pour rien et revient à la maison à la fin de la journée sans rien apporter est apo-

strophé par sa femme ou sa fille: „Je te vois constamment travailler auprès des gens sans que tu apportes rien en fait de vivres pour la maison; beaucoup de marche, peu de chasse.

Ingibârî renferme ici également l'idée de serviable. — ما — آلا, voir p. 166, l. 18.

CXXXI.

بطيختين بايد ما ينحملوا

Baṭṭiḥtên biîd mā yinhàmeloû.

On ne peut pas porter deux melons d'eau dans [la même] main.

Tà'ni alâ innou el-insân mā yèḵdir yit'âṭa
sourltên bifard wâḥdi aou minn rër mousâ'id;
mîtlak entî, yâ mou'allimî, biḍḍak tâkol ou touḵrâ
sâwâ fa tesârsîr el-akl 'alâ bantaloûnak el-enḍif.

Cela signifie que l'homme ne peut pas faire deux choses à la fois, ni sans que personne l'aide. Comme toi, mon maître, tu veux manger et lire en même temps, ce qui te fait répandre le manger sur ton pantalon propre.

On comparera تَغْنِي à ce que j'ai dit, pag. 165, à propos de كَبَك = زَرَب = شَرَشَر — ها. Comme transitif ce verbe veut dire: répandre, verser un fluide, pisser; comme intransitif: couler, fuir, dégoutter. تَدْرِدَر est répandre une chose sèche: تَيْك تَدْرِدَر الخبز, regarde, tu répands le pain, le riz sur tes habits. Il est également intransitif, et s'applique classiquement aux choses liquides: والدرة من اللبن, 'An-ḥoûrî, Kanz, p. 102, 2, l. 4.

CXXXII.

كُلُّ صَنْعَةٍ تَبُورُ إِلَّا صَنْعَةَ الزَّرْبُولِ

Koull şân'a taboûr illâ şân'at ez-zarboûl.

Tout métier se gâte, excepté celui des grosses chaussures des paysans.

A ce proverbe fait pendant celui-ci :

كُلُّ الْكَارَاتِ تُبْطَلُ إِلَّا كَارَ الصُّرْمَاتِيَّةِ

Koull el-kârât toûbţal illâ kâr eş-şourmâtîye.

Tous les métiers cessent, hormis celui des cordonniers.

Se dit à celui qui ne sait dans quel métier placer son enfant pour le lui faire apprendre.

Zarboûl, est la grosse chaussure en maroquin rouge, siḥtiyân, dont l'empeigne, far'a, arrive au dessus de la cheville et se boutonne par devant avec deux langues, dinên (= deux oreilles). Le quartier est très-haut, mais sans talon. V. Dozy, Suppl., s. v.; Ḥafâgî, o. c., s. v. — كَارَ est persan avec la même signification. — Le pluriel de şour-mâyâtî est şourmâtîye; c'est celui qui fait les şarâmi ou tawâsîm. Le singulier صُرْمَاتِي, enregistré par Dozy, d'après Bochtor et Humbert, m'est inconnu. Ḥafâgî, o. c., s. v.

جرموق.

Chez les paysans de Syrie, il n'y a pas de différence entre زَرْبُول, مِدَّاس, شَدَّة et مُصَيِّرِيَّة; ce sont des variations de noms selon les différentes localités. Les grandes bottes en maroquin rouge des Bédouins sont appelées جَرْمَة, pl. جَرَمَات, et بُصْطَار (بسطار, Berggren), si elles ont la tige plus courte. Je regrette de ne pas pouvoir adopter l'explication de Mr. Wetzstein, Markt in Damascus, Z. D. M. G., p. 484, où le dicton زَرْبُولُك

نَقُولُ لَهْ تَوْرِيْقُولُ إِحْلِبَهْ doit être interprété ironiquement. L'un paysan le dit p. ex. à l'autre qui fait des cérémonies pour prendre place ou accepter le café le premier.

CXXXIII.

نَقُولُ لَهْ تَوْرِيْقُولُ إِحْلِبَهْ

Naḳoûl làhou târ, yaḳoûl: èḥlibou.

Nous lui disons: bœuf! — il réplique: trais-le!

Koull insân 'anîd ou el-'âlam binṣaḥou fi-ṣ-souṛl eṭ-ṭâyyib wa hoû bèddou yâ'mel fi arâdtou, (إِرَادَتُهُ) wa laou kânet bil-'aks, bass innou yiftekir hoûwâ innou minn el-moûmkin.

[S'applique à] tout homme entêté qui, malgré les bons conseils qu'on lui donne, veut cependant agir d'après sa volonté, quand même elle serait tout le contraire, pourvu qu'il pense, lui, qu'il est possible [de le faire].

بَسَّ أَنَّهُ. Comparez l'italien *basta che* = pourvu que.

CXXXIV.

أَنْتِ مِثْلُ الْبَطِّ بِتَضَّلْ عَايِمَ

Entî mitl el-baṭṭ bitḍall 'âïm.

Tu es comme les canards: tu restes toujours sur la surface.

On dit aussi:

أَنْتِ مِثْلُ الرِّيتِ بِتَضَّلْ عَايِمَ

tu es comme l'huile: tu surnages toujours.

Koull insân ikoûn sâtir ou wâ'î lahâlou mâ 'oûmrou yindâm fi mâlou. Wa binkâl kamân ila wâhad yâkol ou yîsrab ou yîskar ma' aṣḥâbou wa mâ yidfa' heûsṣtou illazî tîṭla' 'alèh.

Tout homme habile qui veille à ses intérêts ne souffrira jamais de préjudices dans ce qu'il possède. On dit également ce proverbe à celui qui mange, boit, et se grise avec ses amis sans payer son écot.

وَقَى = نَقَى S., = صَغَى, E., éveiller. — حَصَّة, pl. حَصَص. Ce n'est que le classique حَصَّة, pl. حَصَص, avec permutation de dammi et kesra. V. Dozy, Suppl. s. v. Je ne puis assez insister sur cette permutation ou plutôt cette prononciation qui explique bien des formes qu'on croirait nouvelles. — الذي. Le peuple n'en connaît pas le féminin.

CXXV.

على قد بساطك مد إجرّيك

'Alâ kâdd bēsâṭak moudd igrèk.

Allonge tes pieds en proportion de ton tapis.

Hâyda bîdḥol 'alâ maṣroûf el-insân, ou mâss lâ-zim yakoûn maḥroûgou âktar minn madḥoûlou; wa yâ'ni 'ann koûll illi bèddou ḥâgi fâk idrâkou.

Ce proverbe se rapporte aux dépenses de l'homme : il ne faut pas que celles-ci dépassent les recettes. Il s'applique aussi à quiconque veut une chose qui est au-dessus de sa portée.

قد, contraction de قَدَر. Voir Fleischer, Beiträge, V, p. 54; Gloss. Hab., p. 94. — مَشْ est composé de مَا + هَوَ + ش. Le ه disparaît avec une prononciation rapide, comme dans mâ

lo à s ') = ما + لُ + ش. Cf. فاكهة, fruit, n° 98. L'Alef de ما, ou plutôt le fatha, forme alors avec le و une diphthongue qui, d'après la prononciation vulgaire, devient â (franc. *au*), comme dans صَوْم, şâm. La forme intermédiaire est donc مَوْش, qui, par l'effet de la rapidité de la prononciation, devient مَش, de même qu'on dit ما فيش pour ما فيش = ما + في + ش, proprement ما + في + ش. Ce ش n'est autre chose que le substantif شَيْء. On voit maintenant que j'ai raison de transcrire mâss. Ce mot est devenu une négation générale pour tous les genres et nombres, de façon qu'on dit: هي مَش جميلة, elle n'est pas belle, mais: ما هي مَش جميلة. Il est à observer que مَش ne remplace ما que lorsque celui-ci a la force de غير ou se trouve devant une préposition avec son génitif {habar} dans une جُمْلَة اسمية. On dira donc انا مَش عارف, mais non pas انا مَش عرفت. Dans ce dernier cas on sépare les deux mots, et l'on ajoute le ش au verbe: انا ما عرفتوش; cf. Lane, M. E., II, p. 114. Avec les adjectifs, on se sert aussi de mâ = ما + هو: hà ydâ mâ tayyib, ceci n'est pas bon.

Les anciens Arabes disaient dans le même sens: أَبْصِرْ وَسَمَ: تَدْرِكُ, regarde la marque de ta flèche, Ibn Doreyd, Gamharat el-'Arab, MS Leide, III, fol. 253 b. Socin, n° 201. Burckh., n° 411. Nâfal, Moursid, p. 352. Tanf., p. 64. Spitta, n° 148, avec على قدر إحصائك. Burton, n° 27. MS de Leide n° 1292a, p. 237, n° 43.

A propos de ce proverbe, qu'on me permette de rapporter une anecdote fort amusante dont j'ai pris note sous la dictée d'un paysan sidonien qui avait passé quelque temps en Egypte. Elle est en dialecte sidonien.

1) Le dammi devient و sous la pression de la tonique.

2) En Egypte, on le dit; voir Spitta-Bey, Contes populaires, p. 10, l. 3.

واحد فلاح من فلاحين مَصر كان يَدَّه يَنْظُم شِعْر فَقَدَح
فِكْرَهُ وَشَغِلَ بِأَلْهٍ وَقَالَ:

مَتَعَبُوبَتِي فِي السَّمَاءِ كَيْفَ الْوُضُوءُ لَيْيَهَا [أَجَلٌ مِنَ الْبَسِيطِ]
لَكِنْ مَا كَانَ لَهُ قُدْرَةٌ يَكْتُمِلُ هَلْبِيَّتِ وَسَأَلَ وَاحِدًا مِنْ أَهْلِ
الْبَلَدِ فِيهِ قَالَ لَهُ رُوحَ لَمَصرِ الْبَحْرُوسَةِ وَخَشَّ الْأَزْهَرَ وَفِيهِ عُلَمَاءُ
شَاطِرِينَ فِي شِعْرِ وَهَنِي يَكْتُمِلُوا لَكَ هَلْبِيَّتِ فَتَوَجَّهَ لَمَصرَ وَضَرَبَ
صُخْبَةً مَعَ وَاحِدٍ عَرَفَهُ بِبَعْضِ الْعُلَمَاءِ وَطَلَبَ مِنْهُمْ تَكْمِيلَ شِعْرِهِ
فَأَتَمَّسَكُوا عَلَيْهِ وَخَيَّبُوهُ وَاحِدٌ لَهُ خُصَارٌ وَرَكِبَ يَرْجِعُ لِبَلَدِهِ
وَكَانَ هُوَ فِي غَايَةِ الْكَدَرِ مِنَ الْبَهْدِلَةِ الَّتِي أَكَلَهَا فِي مَصرَ
وَأَشْتَلَقَ عَلَيْهِ الْحَبَّارُ إِنَّ فِي رَأْسِهِ غَمٌّ فَقَالَ لَهُ: يَا خُويَ مَالِكَ
وَمَالِ هَلْعَبُوسِ يَا تَرِي صَارَ لَكَ فِي مَصرَ شَيْءٌ مِنْحُوسٌ وَجَارِبُ
الْفَلَاحِ: أَيُّوهَ مِنْحُوسٌ صَحِيحٌ وَعُلَمَاءُ مَصرَ مَا يَعْرِفُوا شَيْءًا وَكُلُّهُمْ
تُيُوسٌ وَحَكَى لَهُ الْقِصَّةَ وَقَالَ لَهُ الْحَبَّارُ إِنَّ عُلَمَاءَ مَصرَ مَا
يَسْمَعُونَ كَلَامَ مِثْلِ هَذَا لَكِنْ أَنَا يَكْتُمِلُ لَكَ هَلْبِيَّتِ هَذَا بِقَوْلِي:

شَخْصِي لَهَا بِالذَّهَبِ قَبْرٌ بِرِجْلَيْهَا

وَأَمْتَحَسَنَ الْفَلَاحِ هَلْبِيَّتِ وَأَنْشَرَحَ صُدْرَهُ مِنْهُ.

„Un certain paysan d'Egypte voulait faire des vers. Il battit donc le briquet de sa pensée et s'alambiqua le cerveau et dit: „*Mon amie est dans le ciel: comment pourrais-je arriver à elle?*” mais il n'était pas de force à compléter ce vers et s'adressa à ce sujet à un habitant du village. Celui-ci lui dit: „Vas au Caire-le-Gardé, et entre à la mosquée el-Azhar: il y a là des savants forts sur la poésie; ils te compléteront ce vers.” Sur ce, il se rendit au Caire, où il lia amitié avec un individu qui lui fit

faire la connaissance de quelques savants. Il leur demanda le complément de sa poésie, et eux de se moquer de lui et de le chasser désappointé. Il loua un âne qu'il monta pour retourner à son pays, l'âme remplie de tristesse de l'affront qu'il avait dû avaler au Caire. L'ânier, s'étant aperçu qu'il avait quelque souci en tête, lui dit: „Qu'as-tu, mon frère! que tu es si refrogné? Est-ce que, par hasard il te serait arrivé quelque chose de sinistre?” — „Oui, répondit le paysan, de sinistre pour tout de bon; les savants du Caire ne connaissent rien: ce sont tous des ânes.” — Il raconta alors l'histoire à l'ânier, qui lui dit: „Les savants du Caire n'écoutent point un langage pareil, mais moi, je te compléterai le vers comme ceci:

„Fais-lui entendre le cliquetis de l'or, et elle descendra sur ses deux pieds.”

Le paysan trouva ce vers beau et en fut tout heureux”.

L'emploi du verbe **خَشَّ** fait voir que notre paysan avait respiré l'air de l'Egypte, car en Syrie on se sert du synonyme **فات = دخل**. — **خَيْبَرَة**, cf. p. 140. — **ياخري** indique à lui seul que cet anecdote est de provenance égyptienne. **Yâ hoûî** et **yâ ohtî** sont deux exclamations auxquelles on reconnaît le vrai Egyptien, qui est très-familier, très-bon enfant ¹⁾ et fort adonné aux amusements. Le Syrien, plus raide, plus réservé, mais aussi plus rusé, ne trouve pas ainsi partout des „frères” et des „sœurs.” Il se moque des „enfants de l'Egypte”, qu'il taxe de **homâriye**, tandis que ceux-ci, à leur tour, répètent avec dédain le dicton **الشامي سُرمي**. L'inimitié mortelle entre les Arabes et les Turcs est légendaire; elle est aussi assez prononcée entre les Egyptiens et les Syriens; ceux-ci ont envahi la terre des Pharaons, où ils occupent presque toutes les pla-

1) Les derniers événements n'infirmement nullement ce jugement.

ces de relief. — **أَيُّوَه**, èy wa; le **تَقْدِير** en serait, d'après l'explication générale: **أَيُّ وَاللَّهِ**. Il ne sera pas hors de propos de citer ce que Hafāgi en dit dans son *Sifa*, p. ٢١: **أَيُّوَه أَيُّ بِمَعْنَى قَعَمٌ فِي الْقَسَمِ خَاصَّةً كَمَا أَنَّ هَلْ بِمَعْنَى قَدْ فِي الِاسْتِفْهَامِ خَاصَّةً قَالَ الرَّمَحْشَرِيُّ فِي الْكَشَافِ: سَمِعْتُهُمْ فِي التَّصْدِيقِ يَقُولُونَ أَيُّوَهَ فَيَصِلُونَهُ بِوَاءِ الْقَسَمِ وَلَا يَنْطِقُونَ بِهِ وَحْدَهُ أَنْتَهَى** **إِوَاه**, avec le sens de na'am, est particulièrement employé dans le serment, de même que **هَلْ**, avec le sens de **قَدْ**, est affecté à une interrogation. Zamahšari dit dans el-Kassaf: „Je leur ai entendu dire **Îwa**, lorsqu'ils veulent signifier à quelqu'un qu'il a dit vrai; c'est qu'ils y [à **أَيُّ**] ajoutent *le waou du serment*, et ne s'en servent pas dans le langage tout seul.” Le peuple lui suffixe le *hâ de la pause*, ce qui n'est pas une erreur, comme on le présume. Cf. Beydāwi, I, p. ٤١٨, l. 7. D'après Hafāgi, qui me paraît doué d'un sentiment philologique assez juste, il n'est pas nécessaire de regarder **أَيُّوَه** comme une contraction de **أَيُّ وَاللَّهِ**. V. Moufassal, p. ٣٣, l. 10. Fleischer, Beiträge, VI, p. 65. Spitta, Gramm., p. 168. On prononce et l'on écrit aussi **أَيُّوَا**, parce que dans la langue vulgaire une voyelle finale doit être suivie de la semi-voyelle correspondante. — **خَشْخَش** Eg. = **شَخْشَخ**; Syr., v., p. 87, note.

CXXXVI.

الجِسر الّتي في عينك ما تشوفه والقشة الّتي

في عين غيرك تشوفها

El-gisr illi fi 'àynak mâ tésoufou ou el-kašši illi
fi 'ayn rèyrak tésoufhâ.

*La poutre qui est dans ton œil, tu ne la vois pas, mais tu
vois la paille qui est dans l'œil d'un autre.*

Izâ kân insân soukrî, foussadi, harâmi, lâ'ib
komâr ou hâwî koull el-waṣṣât er-razîli [= رذيلة]
ou sâf insân tâni yâ'mel akâlla dâkka yeṣîr yi-
bâhdilou ou ya'âzzirou, fa yeṣîr lou hàydâ eg-
gawâb minnou.

*Si un homme souillard, libertin, voleur, joueur aux jeux de
hasard et réunissant en lui toutes les mauvaises qualités, en
voit un autre faire la moindre peccadille, il se met à l'injurier
et à lui laver la tête, ce qui lui fait avoir cette réponse.*

Ce proverbe se trouve chez presque toutes les nations. Nous
le rencontrons dans la Bible, dont les auteurs aimèrent à se
servir de dictons populaires pour être mieux compris. Math.
c. 7, v. 3. Luc. c. 6, v. 41. Meyd., éd. Boulâk, II, p. ٨٥. Freyt.,
II, p. 355, n° 115.

CXXXVII.

الساعي بالخير كفاعله

Es-sâ'i bil-hêr kafa'ilou.

Celui qui a l'amour du bien est comme celui qui le fait.

Inn koùnt hadètak 'alâ sí mēlîḥ kainni 'amēl-

tou. Māsalan el-ḥoukoûmi ‘àyyanet ‘alâ el-âhâli inn yidfa‘ou sî ma‘loûm, māsalan faḳîr ma‘ ʿel-ṛânî ‘âsr ḳouroûs koull šâhr, beḳoûm wâḥad ou biḳoûl: inn „hâyda mâss ḥaḳḳ, el-âḥsan ‘assân [على شان] ta‘addil bâ‘ḍhâ el-ba‘ḍ el-faḳîr yidfa‘ ḥâmsî ou el-ṛânî ḥamsta‘âss ou hêk bittâbbil bâ‘ḍhâ el-ḳîmi ou hâyda râyi”, ou yigâwibou wâḥed minn el-ḥâḍirîn: šaḥîḥ innak sa‘êṭ bil-ḥêr mitl mâ beḳoûl el-mâtal.

Si je t'ai guidé vers quelque chose de bon, c'est comme si je l'avais fait. Par exemple, les autorités ont fixé sur les habitants une certaine taxe, qui est, par exemple, pour le pauvre aussi bien que pour le riche, de dix piastres par mois. Quelqu'un se lève alors: „Cela, dit-il, n'est pas juste; ce qu'il y a de mieux, pour que la taxe soit justement répartie, c'est que le pauvre paye cinq et le riche quinze; la somme finale sera ainsi produite”. Un des assistants lui répond: „Il est vrai que tu travailles pour le bien, comme le dit le proverbe.”

شي معلوم = une somme de, somme fixe. — Le vulgaire n'observe pas la distinction de l'emploi du masculin et du féminin des nombres cardinaux. Ainsi, il dit: عَشْر قُرُوش; سِت; خَمْس فِسْوَان; خَمْس اَوْلَاد; خَمْس اِزْجَال; سِت بِيوت etc. Je ne saurais établir de règle à ce sujet, car l'emploi du genre est tout-à-fait arbitraire. — تَبَّل. Voici des exemples de ce verbe: تَبَّلْتُ الحُمُصَ مَعَ الطَّحِينَةِ, j'ai mélangé les pois chiches avec le ṭaḥîni [pâte de farine de sésame et de pignons pilés, التَّاجِرُ خَسِرَ مِئَةَ قُرْشٍ فِي صُنْفٍ وَفِي صُنْفٍ تَانِي. [صَنْوَبَرٌ مَدْقُوقٌ] كَلَبَ مِئَةَ قُرْشٍ وَ تَبَّلَ التَّانِي الْاَوَّلَ الحَكُومَةُ طَالِبَةٌ, le négociant a perdu cent piastres sur un article, tandis que sur un autre il a gagné cent piastres, ainsi le second compense le premier.

خمس مئة على مئة زلّة واحد يحفظ خمسة والتاني يحفظ
 خمس مئة ويتبدل شيخ البلد الخمسينية في قلب بعضهم
 autorités réclament cinq cents piastres sur cent individus dont
 l'un donne cinq et un autre quinze; le maire de la localité ré-
 unit les différentes quotes-parts de façon à former la somme
 de cinq cents p. Il m'est impossible de serrer la signification
 de plus près.

Cf. *Tkd el-Farid*, I, p. 341.

CXXXVIII.

غَاب الْكُتُّ الْعَبَّ يَا فَار.

Rāb el-ḵouṭṭ il'ab yā fār.

Le chat s'est absenté: jouez donc, ô rats!

. Yā'nī 'alā-l- maḥkoûmîn, oûlād el-mādâris ou el-
 ḥaddāmîn illi bekoûn mo'allimîn hom ḵâsiyîn 'alê-
 hom.

*Cela s'applique aux subalternes, aux enfants des écoles et
 aux domestiques qui sont traités avec dureté par leurs maîtres.*

كُتُّ n'est véritablement pas collectif, quoiqu'il soit employé
 comme tel vulgairement, surtout en Egypte. Mr. Spitta a donc
 très-bien pu traduire ce proverbe par „les chats sont loin etc.”
 A propos de ce mot d'origine aryenne ¹⁾, je ne puis me refuser

1) Ibn Doreyd dit dans son *Gamburat el-'Arab*, MS de Leide, n° 321,
 vol. I, p. 68a: وَالْكُتُّ اَنْسَنُ فِي بَعْضِ اللُّغَاتِ وَلَا اَحْسِبُهَا عَرَبِيَّةً صَحِيحَةً.
Es-Souyoûti, *Mouzhir*, éd. Caire, I, p. 63, l. 16, s'exprime dans les mê-
 mes termes.

le plaisir de rapporter un quiproquo tel qu'il me fut raconté par un habitant de Kerak : كان هانا هلفلاح والفلاح كان مسافر على العرب كان ماخذ معة حماره ومحمّل عليها فردة وهلفردة فيها بستين وهو مسافر اجا دزبه على طرف قبيلة عرب شافه بدوي من العربان قال له : هيه يا زليمة ، وش حولها ؟ قال له : قطين وصار يصيح البدوي : جيء يعرب جيء وسأله العرب : وش بيه ؟ قال لهم : قطين يعرب قطين . وفتح الفلاح الفردة وطلع البستين صاح البدوي : روحوا يعرب روحوا هاده إبسة ما هي قطين .

Kân hânâ hal-fellâh ou el-fellâh kân mousâfir 'al-'ârab kân mâhid mà'ou homâra ou mohammil 'alêha fârdi ou hal-fârdi fihâ bisstèn ou hoû mousâfir igâ dârbou 'alâ tarf kabîlat 'ârab, sâfou bédawi minn el-'ourbân éallou: „héh, yâ zlème, wouss âhmoûl-hâ”? — éallou?: gottèn! — ou sâr yesîh el-bédawi: gè'i, yâ'rab, gè'i; ou sa'aloûh el-'ârab: „wouss bîh”? [= ماذا به] éallhom: „cöttèn, yâ'rab, cöttèn"! ou fâ-tah el-fellâh el-fârdi ou toûle' el-bisstèn ou sah el-bédawi: „rôhoû, yâ'rab, rôhoû! hâdi ibsese, mâ hi cöttèn."

Il y avait donc ici ce paysan. Il faisait un voyage chez les Bédouins et avait pris avec lui une ânesse sur laquelle il avait chargé un sac. Il y avait dans ce sac deux chats. Dans son voyage, son chemin le conduisit du côté d'une tribu bédouine. Un Bédouin d'une tribu du désert le vit et lui dit: „Ohé, le bon homme! Quel est le fardeau de ton âne”? — il lui répondit:

1) Un Hadari aurait ici dit /z/.

„deux chats.” Alors, le Bédouin se mit à crier : Venez, Bédouins ! venez ! Les Bédouins lui demandèrent : „Qu'est-ce qu'il y a” ? [= syr. **شرفية**]. Il leur dit : „Des figues sèches ! Bédouins ! des figues sèches ! — Sur quoi, le paysan ouvrit le sac, d'où sortirent les deux chats. Et le Bédouin de crier : „Allez-vous-en ! Bédouins ! Allez-vous-en — ce sont des chats, ce ne sont pas des figues !”

Pour bien comprendre cette histoire, il faut savoir que les Bédouins prononcent le **ق** dans certains cas comme **ج** et que les paysans de la Palestine lui donnent le son de g dans Got, nom du célèbre artiste. Ceux-ci aussi bien que ceux-là appellent les figues sèches **قُطَيْن** ¹⁾. Comme notre Bédouin ne connaissait que cette acception du mot, la confusion est très-explicable. Les Arabes en général sont friands de douceurs. Le Prophète avait raison de dire **الْمُؤْمِنُ حَلَوِيٌّ يَحِبُّ الْحَلَوِيَّ**. Cela ne s'applique pas moins aux Bédouins, qui cependant donnent la préférence aux figues sèches, vraie gourmandise pour eux ; je le sais par expérience : ils m'ont assez fait dépenser pour satisfaire leur goût à ce sujet. Voilà pourquoi le Bédouin était si empressé d'opérer une saisie sur le sac et d'appeler ses compagnons pour qu'ils prissent part aux délices.

1) Ce mot n'est connu qu'en Palestine et chez les Bédouins. En Syrie, on se sert de son synonyme **يَابَس** ou **تَيْن ناشف**. Voilà pourquoi on le trouve plusieurs fois dans el-Mokaddasî. Mr. de Goeje dit dans son Gloss. Geograph., s. v. : „**قُطَيْن**, cottana (coctana), genus ficorum passorum parvum, græce **κόττανον**.” En effet, **κόττανον** se rencontre plusieurs fois dans Athénée et Plin., avec ce sens; v. Thes. Steph., s. v.. Or, je demande si un mot étranger, passant dans la langue arabe, mo^carrab, y conserve la tonique à la même place? J'en suis pour l'affirmatif. Avec **κόττανον**, l'étymologie de **koṭṭên** serait claire; elle ne l'est pas autant avec **κόττανον**. On lira ce que les dictionnaires disent s. v. **قُطْنِيَّة**. Je dois faire observer que les deux **ط** en arabe sont parfaitement certains.

On observera que le paysan ne disait pas *قطّتين*, ainsi que l'aurait dit un Egyptien. — *ماجد*. Le participe act. de la 1^{ère} forme des verbes *primæ hamza* reçoivent le préfixe *م*. Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 145. — *قردة* = *عديلة من شعر*. — *زئيمة* diminutif de *زكمة*; v. n° 144. — *حبول*. Comme je ne m'expliquais pas bien le sens de ce mot, je le demandai à mon interlocuteur, qui me répondit: *يعني حمل حمارته*, „c'est-à-dire, le fardeau de son ânesse;” cf. p. 75. Ce n'est donc pas un pluriel. — *جِيءَ*, *gê'î*, me fut périphrasé par *تعالى*. C'est le *دعاء الى الطعام* des anciens Arabes. On disait *جِيءَ* et *جيءَ* dont l'origine serait *جأ* ou *جِي*. Un poète a dit:

وما كان على الجِيءِ * ولا الهِيءِ أمّ داحيكا [هزج]

„je ne t'ai pas loué pour que tu m'invitasses à manger ou à boire.” J'ai ainsi entendu *هِيءَ هِيءَ*, *hê'î, hê'î*, pour faire approcher les chameaux du *حرض*. El-Oumawî dérive ces deux mots de *دعاهما* dans le sens de *جأ* et *جأ* *بالابد*. M. el-M., I, p. 325a. Gaouhari, s. v. — *يَعْرَب* pour *يَا عَرَب*. — *زُوحوا* fut prononcé avec un *o* très-fermé comme dans le suédois *ro*, repos.

Spitta, n° 43. Cf. Burckh. n° 455.

CXXXIX.

الديك الفصيح من البَيْضَةِ يصيح

El-dik el-faṣīḥ minn el-bêḍa yaṣīḥ.

Le coq beau parleur chante dès qu'il sort de l'œuf [ou étant dans l'œuf].

Ou ḥayḍa ṣaḥīḥ inn ed-dik illi yitla' ba'd er-

rabi^c bass yihrog minn el-bêda beshih minn nasâ-
 tou ou illi bitla^c ba^cd et-tin fi aloûl killat mâ
 yashih; ou el-wâlad en-nabih izâ kân fi-l-mâdrasi
 bit^callam kabl el-koull wa laou dâhal âhir el-
 koull.

*C'est qu'il est vrai que le coq qui éclôt après le printemps
 chante à peine sorti de l'œuf, à cause de sa vigueur, et celui
 qui éclôt après les figues ne chante que peu; et de même, l'en-
 fant éveillé, étant à l'école, apprend avant tous les autres, quand
 même il serait entré le dernier de tous.*

Il se dit d'un enfant intelligent qui apprend vite et montre des
 talents précoces.

La première espèce de coqs a le nom de بَكْر et la seconde
 de تَنْوَة, tân wi, pour ثَنْوَى, comme حَبْلَة (pl. حَبَل) pour حَبَلَى.

Spitta, n° 28. Socin, n° 422. Freyt., III, 1, n° 1001. Bur-
 ton, n° 88, avec فَحِيم. Tant., p. 115, avec فَرَح. Burckh.,
 n° 48.

Var.: من داخل البيضة.

CXL.

الرجال غايبة والنسوان سايبة

Er-rigâl râibi ou ẽn-niswân sâibi.

Les hommes sont absents et les femmes ont le champ libre.

Yâ^cnî 'alâ-n-niswân: izâ kânet rigâlhon zâlimi
 (طالمة) 'alêhon mâ bihalloûhônâ yirôhoû lamâtraḥ
 bêtouṣdouf sâfar er-rigâl beṣir lâhon fôurṣa laâgl
 simm el-hâwâ aou ziyârat el-aḥbâb minn 'alâ bouk-
 ra la'asîye ou betkoûlla (لها) gârêtha hâyda ou
 yistmânnâ hiye kamân innou berib gâzhâ.

Cela se rapporte aux femmes: si leurs maris sont sévères pour elles, ne les laissant aller nulle part, et qu'ils viennent à partir en voyage, elles auront l'occasion de se promener ou de rendre visite aux amis depuis le matin jusqu'au soir. Sa voisine, qui désire aussi que son mari s'absente, lui dit alors cela.

سائبة, qui se laisse aller à tout, libre de tout lien. C'est ainsi qu'on dit: سابت الدبة - صارت شمرطة = سابت البرة, la monture s'est détachée; cf. Coll. d'or, éd. Barb. de Meynard, p. 195. ساب ou سيب, dans le sens de lâcher, laisser, appartient plutôt au dialecte égyptien; on se sert en Syrie du verbe دشر, inconnu en Egypte. Ce دشر n'est que la prononciation adoucie de جشر, qui a classiquement à peu près la même signification que ساب; cf. تدشا et تجشاً; دس et جس, toucher, دشيشة et دشيشة, froment broyé et bouilli, Hafāgī, p. 100.

On sait qu'en Orient ce proverbe est d'une grande vérité.

CXLI.

أَلْمَدْيُون مَا لَه عَالَة

El-madyoûn mâ lou râlî.

L'endetté n'a pas d'argent en caisse.

Kef mâ yîsterîl el-madyoûn bèddou yâkol, bèddou yoûfi, ou fi âhir en-nahâr mâ biqâll mâ'ou wa lâ zâlaṭa fî 'eûlbat el-râlî laînn aṣḥab ed-dên ṭabbou 'alèhâ.

L'endetté, de quelque façon qu'il travaille, doit manger et payer ses dettes: à la fin de la journée, il ne lui reste pas même une zalaṭa dans la caisse, parce que les créanciers ont mis la main dessus.

عَالَة est la recette journalière qu'on met dans une boîte pla-

cée dans le tiroir, جَارور, de la صندوقة, petite caisse. Celle-ci a une ouverture transversale, شَقِي, par où l'on fait tomber les pièces de monnaie dans le gârou. Pour غَلَّة, voir exemple dans Dozy, Suppl., II, p. 406 a, l. 25. — رَلْطَة, proprement petit caillou, désigne la valeur de trente paras; la monnaie correspondante n'existe pas. — طَب nous montre ici sa signification primitive onomatopique de *toucher, palper, tapoter*. L'idée primitive a cependant été un peu modifiée en ce que l'attouchement est violent dans l'acceptation vulgaire du verbe. Elle est mieux conservée dans le bilitère double طَبْطَب على, tapoter qqn., caresser avec la main. Cette onomatopée se rencontre dans d'autres langues; cf. ture. تَپِكَ, ruer. Voir n° 60.

S = Eg..

CXLII.

الانسان طير بلا جوانح

El-insân țêr bâlâ gawâneḥ.

L'homme est un oiseau sans ailes.

El-insân bisâfir ketir bekoûn âouwal yâm fi mâṭraḥ ou biṣbaḥ tânî yâm fi řêr gîha mitl eṭ-țêr; mitl oûlâd Maṣr bîyâkoloû el-foûl 'alâ boûkra fi Skandriya ou bitrâddoû fi Maṣr, ou kēf bèddou koûn 'and el-Frâng biougoûd aṣkâl ou alwân minn el-aḥtarâ'ât [اِخْتِرَاعَات] el-'agîbi yâlli bitâ'te' fourz benî âdam minnou.

L'homme voyage beaucoup: il se trouve le premier jour d'un côté et le lendemain matin d'un autre, comme l'oiseau. Comme les enfants de l'Egypte: ils mangent des fèves le matin à Alexandrie et déjeunent au Caire — et (à plus forte raison) comment doit-il en être chez les Européens, vu l'existence de toutes espèces d'inventions merveilleuses qui confondent le discernement de l'homme?

بلا, sans, et بلى, si fait, sont deux mots que l'Egyptien évite de prononcer, car cela lui ferait penser à بلاء, affliction, et lui serait de mauvais augure. On reconnaît tout de suite le Syrien à l'emploi fréquent qu'il fait de ces mots. Qu'on se rappelle ce que dit à ce propos Zamahšarî dans son Nawâbir el-Kalim, n° 61, éd. de Barbier de Meynard :

بَلَى مِنَ النَّكَدِ بَلَاءٌ — وَلَوْ لَا مِنْهُ لَأَوَاءُ

„bâlâ de part d'un homme dur et chiche est une affliction, et laou lâ est, venant de lui, un vrai malheur." Journal Asiat., Oct., Nov., Déc., 1875, p. 345. — Les fèves constituent la principale nourriture des classes inférieures en Orient. L'Egyptien surtout en est friand, et le Pacha, aussi bien que le pauvre portefaix doivent commencer leur journée par manger un plat de fèves brunes cuites à l'eau. C'est là une habitude tout égyptienne. Lorsqu'on sort de très-bonne heure le matin, on voit dans les rues de ces vendeurs de fèves; ils les préparent même sur place, dans une petite jarre en terre cuite, مَحْلَبَةٌ. J'ai souvent été invité à un festin de fèves à 6 heures du matin, après la première prière. — ضَعُضَ الْعَقْلِ تَعْتَمُ الْفُرْزُ est ici synonyme de ضَعُضَ الْعَقْلِ.

Cf. Freytag, III, 1, n° 2954.

CXLIII.

الْبَيْتُ الَّذِي مَا فِيهِ أَوْلَادٌ مَا فِيهِ نُورٌ

El-bêt illi mâ fih oûlâd mâ fih noûr.

Dans la maison où il n'y a pas d'enfants, il n'y a pas de lumière.

El-oûlâd bihârriçoû fi-l-bêt ou iza mâ kân fih oûlâd biðalloû ahl el-bêt sâkîtin.

Les enfants folâtraient dans la maison, et s'il n'y a pas d'enfants, la famille reste là sans parler.

Avoir beaucoup d'enfants a toujours été considéré par les Arabes comme une bénédiction. La femme stérile n'avait pas, et n'a pas encore, une très-grande réputation. Le Prophète disait déjà : **الْمَالُ وَالْبَنُونَ زِينَةُ الْحَيَاةِ الدُّنْيَا**, Kor., XVIII, v. 44. Le souhait que les Arabes préislamiques adressaient à un nouveau marié : **بِالرِّفَاءِ وَالْبَنِينَ** fut supprimé par lui, probablement parce que par le dernier mot on n'entendait que les fils. La naissance d'une fille était un malheur, une honte; on allait jusqu'à l'enterrer vivante comme un être inutile dans la société, et l'on disait en proverbe : **دَفِنِ الْبَنَاتِ مِنَ الْمَكْرُمَاتِ**, Meyd., éd. Boul., I, p. 117. Freyt., I, p. 229; III, 1, n° 942. Cf. Beyd., II, p. 389. Kor., LII, 39. Har., éd. Beyr., p. 303. Encore de nos jours, on n'est pas tout-à-fait charmé d'avoir des filles, auxquelles ne saurait s'appliquer le proverbe ci-dessus.

S = Eg.. Cf. Freyt., III, 1, n° 3282.

CXLIV.

كَشِّرْ عَلَى نَابِكَ كُلَّ النَّاسِ تَهَابَكَ

Kàssir 'alâ nâbak koull en-nâs tehâbak.

Montre tes dents, et tout le monde te craindra.

Yisâbbihou hal-mâtal ez-zâlamî ilâ-l-kèlb àon-wal mâ bithânak bekàssir 'alâ sënânou; wa ez-zâlamî el-fâgîr illi behânik hâttâ hiyâlou ou

1) On dit pourtant encore aujourd'hui à un nouveau marié : **أَنْ شَاءَ**

اللَّهُ تَتَهَنَّنُوا وَتَرْزُقُوا الْمَلَّ وَالْبَنِينَ.

bîsbok hâttâ ahl bêtou el-‘âlam koùllhâ titgèn-nabou.

On compare dans ce proverbe un individu à un chien qui, en commençant le combat, montre les dents. Ainsi, l'homme querelleur qui s'en prend même à son ombre et donne des coups de poing même aux siens est fui de tout le monde.

زَلَمَ, pl. زَلَام, زَلَام et زَلَم [Jér. et Bédouins]. Ce mot, étranger au dialecte égyptien, est fort usité en Syrie, en Palestine et partout en Arabie. Cette dernière circonstance me fait croire que nous avons affaire à un mot d'une origine très-ancienne. Mr. Fleischer m'écrit: „Als Dienstmann im höhern Sinne: „a commissioned agent, a factor, or a deputy“, hat Lane nach TA das grundverwandte زَنِم; denn offenbar gehen die Stämme صَم, زَم, صَم und زَم insgesamt auf die Grundbedeutungen schneiden, snitzen, bilden, formen, schaffen (to shape, ursprünglich, schaben (to shave), zurück, بَرى, قطع, (eigentlich, wie خلق, glätten). زَم, زَلَم ist demnach ursprünglich im Allgemeinen, wie خليفة, Gebilde, Geschöpf, Creatur.“ Cette signification ressort de la locution: هُوَ زَلَمُ الْعَبْدِ ou زَلَمُ, il a l'aspect, la conformation d'un esclave = زَلَمَ, زَلَمَ. D'après TA, زَلَم veut aussi dire „a strong and light or active boy [la réflexion étymologique est un non-sens]. J'ai aussi entendu prononcer ظَلَمَ. Le Kâmoûs enrégistre ظَلَم = شخص. Nous lisons dans Bâsim, p. 15: قال فقام الرائي: والمقدمين والظلمة والرقاصين; c'est le pluriel de ظالم avec le sens d'officier de police. Voir sur زَلَم, Voyage de Lady Anne Blunt, T. du M., 1882, I, pp. 6, 34. Gramm. de C. de Perceval, p. 4, l. 13; p. 11, avant dern. ligne; ٣٩, l. 2 et 3. 1).

1) Renvois de Mr. Fleischer.

Celui qui m'expliqua ce proverbe était de Dêr el-Kamar, où l'on se sert du verbe شبق.

Kâssir 'alâ dâbak etc., Jér.

CXIV.

لا احسان ولا حلاوة لسان

Lâ aḥsân (pour iḥsân) wa lâ ḥalâwat lisân.

Ni bienfaisance, ni douceur de langage.

Koull insân illi ta'ḥân minn âkbar minnou wa mâ yisma' kalâm ḥeuloû wa lâ bîya'ṭoûh maṣârî ḥargîye illâ ed-dawâ'i ou es-ṣatm ou el-bâhdali, fa behigḡ minn 'ând mo'allimou ou bekoûl hêk.

Ainsi dit tout homme qui est fatigué par quelqu'un de plus grand que lui et qui n'entend pas de paroles douces; on ne lui donne pas non plus d'argent de poche — rien que des imprécations, des injures et un mauvais traitement — il se sauve alors de chez son maître.

بدي سافر على سكندرية ولكن ما فيش. خَرْجِيَّة. On dit: *مَعِي خَرْجِيَّة*, je compte aller à Alexandrie, mais je n'ai pas d'argent de voyage. *خَرْدُ فَرْنِكَ خَرْجِيَّتِكَ كُلَّ يَوْمٍ*, tiens, voici un franc pour tes dépenses (ou menus plaisirs) de chaque jour. *أَخَذَ مَا هِيَّةَ لَكِنْ خَرْجِيَّةَ مَا يَعْطِينِيْش*, je reçois des gages, mais il ne me donne rien à part pour mes menus plaisirs (épingles). *الْخَرْجِيَّةُ هِيَ الْمَصَارِي إِلَى يَأْخُذُهَا خَارِجَ مَا هِيَّتِهِ*. *وَيُتَشَبَّرَقُ فِيْهَا وَيَخْرُجُهَا عَلَى حَسَبِ خَاطَرِهِ*, el-ḥargîye est l'argent qu'il reçoit en dehors de ses gages et avec lequel il fait le beau, en le dépensant (allem. ausgeben) comme bon lui

semble ¹⁾. — **هَج = طفش**, il a déniché sans qu'on sache où il est allé.

Var.: **لا انسان الحج**. Tant., p. 128; Freyt., III, 1, n° 675.

S = Eg.

CXLVI.

كَلْ دَقْن لَهَا مُشَطْ

Koull dakn lāhā mošt (ou moušt, à la Montagne).

Chaque barbe a son peigne.

Ed-dakn es-šerîr biddou.mošt šerîr ou ed-dakn el-kēbir biddou mošt kēbir, ou el-mā'nā: iza āgoû etnèn la'and wāhed hawāga ou wāhed haddām, koull wāhed lou maḳām 'ann et-tāni.

1) **خَرَج** est bien expliqué et illustré dans Dozy, Suppl.; j'y ajoute seulement cet exemple tiré du MS de Leide, n° 1292a, p. 108: **ص يَا**

سَيدي اعطينني هذه الفرخة وانا عمال في تشریح عظامها م ياء تعرف
علم التشریح ص تشریح لحم المطبوع أعرفه م ننظر شطارتك في
تشریح هذا البخاروف (!) ص لا حظيت انت يدك عليه كبل شغله
وفرقه للضيوف م لا هذا خرج المعلم الياس يده مكنة Salib: „Tu

m'as donné ce poulet, et je suis justement en train de le disséquer." — Mansour: Allons donc! sais-tu l'anatomie? — S.: „L'anatomie de la viande bouillie, je la sais, celle-là." — M.: „Nous allons voir la force à disséquer ce mouton." — S.: „Mais non, tu as mis la main dessus: finis sa besogne et distribue-le (mouton) aux invités." — M.: „Non pas, c'est l'affaire de maître Elje; il a la main solide". J'ai tâché de rendre le

jeu de mots; v. Dozy, Suppl., s. v. **شرح**. M-el-M. est embrouillé, comme toujours, lorsqu'il y met de son cru.

Pour une petite barbe il faut un petit peigne, et pour une grande barbe il faut un grand peigne. Le sens du proverbe est: s'il arrive chez un monsieur deux personnes, dont l'une est domestique, chacune est considérée selon son rang, à part l'une de l'autre.

Le proverbe signifie que chaque personne reçoit la considération qui lui est due, occupe la place qui lui revient dans la société.

مشط - دقن. Sur la barbe chez les anciens Orientaux, voyez Smith, Dict. of the Bible, s. v.

Les Arabes n'ont jamais aimé la barbe très-longue qu'ils considèrent comme une preuve de bêtise. Elle ne doit pas dépasser la base du cou, **طَلِيَّة**, pour ne pas cesser d'être un ornement; Zamahsârî, Pensées, éd. de Barbier de Meynard, n° 203. Elle est cependant fort considérée, et tout le monde sait que les Orientaux jurent par la barbe. Le Prophète a dit:

أَحْفُوا الشَّوَارِبَ وَأَعْفُوا اللَّحَى

„coupez les moustaches court et laissez croître les barbes.” Mouhâdarât el-Oudabâ, éd. Caire, II, p. 187. Lane et M. el-M., s. v. **عَفَر**¹). L'homme fait et d'un certain âge peut bien porter la barbe, qui ajoute à son prestige, mais elle ne convient nullement au jeune homme. Voilà pourquoi Ibn er-Roûmî dit:

1) Bohârî, III, p. 117, l. 2 rapporte ainsi cette tradition: **خَالِفُوا الْمَشْرِكِينَ وَفَرُّوا اللَّحَى وَأَحْفُوا الشَّوَارِبَ**. Ce „contrariez” est tellement pris à lettre, que le **إِبْدَاءُ الْإِطَارِ** est devenu un signe de ralliement des Fidèles. Voici un autre précepte: **مِنْ الْفِطْرَةِ خَلْفَ الْعَانَةِ وَتَقْلِيمِ الْأَظْفَارِ**. „se raser les parties génitales, se couper les ongles et la moustache est le criterium de la nature humaine; ibid., p. 116, l. 4 d'en bas. Bohârî a, ibid., l. 5, **أَنْهَكُوا** au lieu de **أَحْفُوا**.

فَنَقْصَانُ عَقْلِ الْفَتَى عِنْدَنَا * بِمِقْدَارِ مَا زِيدَ فِي لِحْيَتِهِ [متقارب]

„car chez nous ce qui manque dans l'intelligence du jeune homme est en proportion de ce qu'il y a de trop dans sa barbe.”
Mouḥādārāt, II, p. 188. El-Ġāhiz prétend que

مَا طَالَتْ لِحْيَةُ الرَّجُلِ إِلَّا تَكَوَّسَجَ عَقْلُهُ

„la barbe de l'homme ne devient pas longue sans que [la barbe de] son intelligence devienne aussi clairsemée (= son intelligence ressemble à celle d'un jeune imberbe)”; o. c. p. 187. Ḥaḥāḡi, Sifā, p. 191. Mou'arrab, s. v. Freytag, III, 1, n° 1848. Cf. pour image analogue Zam. Coll. d'or., édit. Barbier de M., p. 145, l. 7; 146, l. 21. Cf. Burckh., n° 601. Un dicton populaire enseigne: خَيْرُ الذُّنُونِ قَبْضَةٌ تَكُونُ „la meilleure des barbes est celle qui peut tenir dans la main serrée ¹⁾”. Aussi est-il assez rare de voir un bon musulman (je ne parle pas ici des chrétiens) à la barbe tombant sur la poitrine, car le poète dit:

إِذَا لِحْيَةٌ خَفَّتْ وَتَى عَقْلٌ رَتَبَهَا [طويل]
وَإِنْ صَحُبَتْ لَمْ يَحْظَ إِلَّا بِهَا الصَّدْرُ

„si la barbe est mince, l'intelligence de son porteur devient plus grande, et si elle est épaisse, il n'y a que la poitrine qui en soit heureuse.” Cf. Freyt., III, 1, n° 2673.

Les musulmans ont une manière spéciale de porter la barbe à laquelle on les reconnaît tout de suite. Le duvet de la figure est soigneusement enlevé, et la barbe est rasée de façon à former sur les joues un bord très-tranché, tandis que nous autres

1) Ce dicton populaire est basé sur une habitude qui date de loin.

Nous lisons dans Bohārī, III, p. 117: وَكَانَ ابْنُ عُمَرَ إِذَا حَجَّ أَوْ اعْتَمَرَ: قَبَضَ عَلَى لِحْيَتِهِ فَمَا فَضَلَ اخَذَهُ „Ibn 'Omar avait l'habitude, lorsqu'il partait en pèlerinage ou visitait (le sanctuaire en dehors du temps prescrit pour le grand pèlerinage) de serrer la barbe dans la main: ce qu'elle ne pouvait contenir, il l'enlevait.”

la laissons se perdre graduellement en dedans. Ils se rasent également sous le menton et les mâchoires. Nous pouvons constater exactement le même procédé sur les fresques de Benî Hasan, où sont représentés des Sémites en costume national.

Les Sounnites ne se teignent pas beaucoup la barbe avec du hennâ, mais bien la queue de leurs chevaux. Ce sont surtout les Chiïtes qui, dans ce cas, suivent tout particulièrement le saint précepte **إِنَّ الْيَهُودَ وَالنَّصَارَى لَا يَصِفُّونَ** „c'est que les juifs et les chrétiens ne se teignent pas: donc, il faut faire tout le contraire de ce qu'ils font." Boharî, éd. Bouîak, p. 117, l. 18.

Nous avons déjà vu que la sollicitude du Prophète s'étendit jusqu'à donner des préceptes pour la coupe de la moustache. A ce sujet, on rapporte ce qui suit; **ذَكَرَ أَنَّ عُمَرَ بْنَ عَبْدِ الْعَزِيزِ سُئِلَ عَنِ السَّنَةِ فِي قَصِّ الشَّارِبِ فَقَالَ: أَنْ تَقُصَّ حَتَّى يَبْدُو الْإِطَارُ**, „on a raconté que 'Omar Ibn 'Abd el-'Aziz fut interrogé sur la loi traditionnelle au sujet de la coupe de la moustache; il répondit alors: [elle dit] que tu la couperas de façon à ce que la courbure du bord de la lèvre soit visible." M. el-M., s. ult. v. Cette injonction est encore religieusement suivie par la plupart des musulmans, et cette pratique seule suffit pour les distinguer des chrétiens. Des esprits moins sévères n'y attachent cependant pas une si grande importance, témoin ce vers du noble poète et prince Aboû Firâs el-Hamdânî:

**أَغَايَةُ الدِّينِ أَنْ تُحَقِّقُوا شَوَارِبَكُمْ [بَسِيطُ]
يَا أُمَّةً قَصَحَتْ مِنْ جَهْلِهَا الْأُمَمَ**

„est-ce que le but de la religion est de couper vos moustaches, ô peuple, de l'ignorance duquel les [autres] peuples ont ri?"

MS de ma coll., p. 104. Les Orientaux en général aiment que la moustache soit longue. Les Bédouins y tiennent tellement,

que souvent ils la laissent croître jusqu'à pouvoir la rouler autour de l'oreille. Un homme à la moustache relevée et longue, **عاكف الشوارب**, est très-estimé dans le désert. Il a un aspect courageux et hardi qui en impose. La force germinative des poils de la figure n'est pas si grande chez les Arabes (je parle des vrais) que chez les autres peuples. C'est bien pour cela qu'une belle barbe et une longue moustache, soignées d'après les règles canoniques, donnent beaucoup de poids et de considération à celui qui en est orné. Voir Wallin, Z. D. M. G. VI, p. 378; cf. ibid., V, p. 22. Plin., VI, 162.

Cette vénération pour la barbe est encore tellement enracinée en Orient qu'on la baise à celui dont on veut obtenir quelque faveur, et l'on dit **وحياة دقك**, „par la vie de ta barbe.” L'Emir Béchir, qui en avait une superbe, tuait même quiconque osait la blasphémer. On raconte que de son temps un paysan du village de Boûdin, aux environs de Dér el-Kamar, poignarda sa femme, parce qu'elle avait injurié sa barbe. La mouche de la lèvre inférieure porte aujourd'hui seule le nom de **لَحْيَة**; le reste **دَقْن**. Les paysans appellent la mouche la *ḥyat Hâroûn*, parce que, selon eux, ce patriarche en aurait la priorité de l'invention; ils la portent *ḥattâ yitbârakou fîhâ*. Dans l'Eglise catholique d'Orient, le prêtre dit en revêtant l'Evêque des habits pontificaux: **لَبَّسَكَ اللَّهُ حَجْرًا كَرِيمًا**, „que Dieu te revête de pierres précieuses et te bénisse de la bénédiction qui descendit sur la barbe de Hâroûn.” C'est là un souvenir du Psaume CXXXIII, qui dit: „regarde! comme il est joli et aimable que les frères habitent ensemble avec confiance, comme l'huile fine qui descend en ondes sur la barbe, *la barbe d'Ahroun*, l'huile qui descend en ondes sur l'ouverture de ses habits; cf. Delitzsch, Comm. zu den Psalmen, 3 éd., p. 291.

On sait que les musulmans, et très-souvent aussi les chrétiens, se rasent la tête. Les paysans, quelquefois aussi les classes plus élevées, ont l'habitude de laisser une touffe de cheveux au milieu du vertex; on l'appelle شَقِطِيَّة. Celle qu'on laisse sur le devant de la tête des enfants a le nom de زَعْرُوع = class. شَعْفَة, شَعَاب et شَاعِفَة. Cette pratique n'est pas du tout limitée aux musulmans; v. Dozy, Suppl., s. v. Elle est générale chez les Métouâlis. Pour l'histoire de cette coiffure, on pourra consulter Plutarque, Thésée, c. 5. Rev. Numismatique, 1868, p. XIV. Voguë, Mélanges, pl. XII. Hafâgî, Sîfâ, p. ۷۳.

Le peigne d'un bon musulman doit être de bois. Les pèlerins rapportent toujours, entre autres cadeaux, un peigne qui a été trempé dans l'eau de Zoumzoum, مَشَطٌ مُزْمَزِمٌ. La fabrication des peignes est une industrie assez florissante à Mekka. Ils sont petits, peints en rouge ou en noir, souvent agrémentés de points d'or. Un tel peigne se porte dans la poche, et possède une vertu toute particulière pour nettoyer et démêler la barbe, تَحْلِيلُ اللَّحْيَةِ. Moḥaḍarât el-Oudabâ; II, p. ۲۱۹.

Ce proverbe n'est pas connu en Egypte. Un Séh à qui je demandai des informations à ce sujet me répondit: manâs mouzeyyinîn naḥnâ! mā neḥoubb ed-dakn, „est-ce que nous ne sommes pas rasés, nous autres! nous n'aimons pas la barbe.” Je crois bien; c'est que le terroir de leurs barbes est aussi stérile que celui de leurs champs est fertile.

Socin, n° 130, avec leḥou au lieu de laḥâ. Berggren, s. v. barbe.

CXLVII.

الطاقة يلي يجيك منها الهوا إشْلَحْ تيابك وسُدّها

Et-ṭāka yàllī yigîk minnhâ el-hàwâ, îslah
tiyâbak ou siddhâ.

*Ôte tes habits et bouche [avec ces habits] la fenêtre par laquelle
te vient le vent.*

Minn et-ṭāka yidhol hàwâ bârid ou yidoûrr el-insân. Wâhed bilfi ‘alâ bêt maşboûh ou làhou şâheb ‘arif (v. p. 61, l. 5) hàydâ fânşahou (فانصح): inn „hàydâ el-màṭraḥ lâ tāròḥ lèy (اليه), màntâ (ما انت) ‘arif el-mâtal: et-ṭāka yàllī yigîk minnhâ el-hàwâ, îslah tiyâbak ou siddhâ”? Et-ṭāka sabba-hoûhâ bin-nâs illazī yilrozoû fī ḥakḵ et-tânī, ou el-hàwâ hoû lisân el-lourz.

Du vent froid entre par le fenêtre et nuit à l'homme. Quelqu'un haute une maison suspecte; il a un ami qui a su cela et qui lui donne alors ce conseil: „Ne va pas, lui dit-il, à cet endroit; ne sais-tu pas le proverbe: ôte tes habits et bouche la fenêtre par laquelle te vient le vent”? On compare la fenêtre aux gens qui font des commérages sur le compte de leur prochain; le vent, ce sont les commérages mêmes (propr., la langue des c.).

قَدْح = وشوش, chuchoter, et ensuite chuchoter avec
اللُّغْز في لغة العرب طعن وعيب. Déjà Aboû-l-Walid (v. Dozy, Suppl., s. v.) donne à ce verbe le sens de *blâme*, اللُّغْز في لغة العرب طعن وعيب. Mais c'est un blâme, une médisance, qui n'est pas adressée à la personne directement; c'est un *chuchotement* malveillant à son adresse, des cancans, des racontars, avec ou sans fondement.

Socin, n° 115, où 'awaik est un *lapsus calami*. Freytag, III, 1, n° 1842, avec „هوى, cupido.” MS de Leide, n° 1292 a, p. 232, n° 33. En Egypte, on dit:

الطاقة إني يبجي منها الريح سدها وأستريح

CXLVIII.

كل صغير إنتشى قام الكبير باس ايده

Koull şerîr intaşâ kâ'm el-këbîr bâs îdou.

Pour tout petit qui a grandi, l'homme plus âgé se lève et lui baise la main.

Koull wâlad dâris fi-l-mâdrasi ou kân hâdir wâhed bahîm mâ yâ'rif sî, wa yaşîr el-wâlad yî'âl-limou, ou er-riggâl el-këbîr yîhda' laş-şerîr ou yis-tâktir hêrou (ou bihêrou). Ou biķoûloûh kamân lawâhed ibn mâdrasi şâr âştâr minn illî âkbar minnou wa laou kân aboûh.

Tout jeune homme qui a étudié à l'école, se trouvant en présence d'un homme bête qui ne sait rien, sera le maître de celui-ci. L'homme plus âgé se soumet au plus jeune et le remercie. On dit aussi cela de celui qui a fait ses études au collège et est devenu plus fort que celui qui est plus âgé que lui, quand même ce serait son père.

خضع ل = cl. كقر ل, s'incliner devant quelqu'un, en mettant la main sur la poitrine et baissant la tête pour le remercier. — Si quelqu'un dit هيدا ابني, ou parle de son fils, on doit répondre الله يكثره ou الله ينشيه, que Dieu l'agrandisse! On

n'est jamais embarrassé d'être poli en arabe ou de rester à court de paroles, car on n'a qu'à apprendre par cœur la phraséologie stéréotypée, généralement employée, pour être un homme parfait et — une machine parlante.

صغير انتشى باس الكبير يده, Eg. J'écris انتشى [pour انتشاً], au lieu de انتشا, comme étant plus conforme aux règles orthographiques de la langue; v. Fleischer, Beitrage, I, p. 114.

MS de Leide, n° 1292 a, p. 238, n° 71: كل زفير الذي. J'ai en effet observé que صغير est ainsi prononcé quelquefois; voir l'appendice, n° 148.

CXLIX.

صحيح لا تكسر ومكسور لا تأكل وكول لتشبع

Ṣaḥiḥ lā tìksir wa maksoûr lā tâkol wa koull
latiśba.

*Ne casse pas ce qui est entier, et ne mange pas ce qui est cassé,
et mange jusqu'à ce que tu soies rassasié.*

Waḥed baḥil 'âzam waḥed, gâblou ḥoubz maksoûr
ou ḥoubz ṣaḥiḥ ḥattâ yašoûfou en-nâs inn 'ândou
'azoûmi (ou 'azîmi), ḵa'ad hoûi ou iyâh 'alâ-s-soûfra
ou ḵâl el-'âzim lil-ma'zoûm ḥâyda. Mâss fî bâlak
heydik el-mârâ waḵt illî in'azâmt fî Maṣr 'and
nâs Ṣawâm mouslimîn ou roḥt la'ândhom tourm
(= terme) el-'âsa „lâḵèt el-arḍ ḵoûfra (= قفرة) ou el-
mazâr ba'id?"

*Un avare invita quelqu'un et lui apporta du pain en mor-
ceaux et du pain entier, afin que les gens vissent qu'il y avait*

des invités chez lui. Ils étaient tous les deux à table et l'amphitryon dit alors cela à son invité. — Ne te rappelles-tu pas cette fois-là, lorsque tu fus invité au Caire chez des Syriens musulmans: tu t'y rendis à l'heure du souper (dîner en France) et tu trouvas „la terre déserte et le lieu du pèlerinage éloigné.”

Pour **مكسور** et **خبز صحيح**, voir n° 73. — Les noms des mets et des repas sont le plus souvent, surtout chez les Bédouins, de la forme **فعيلة**¹⁾. On ne dit vulgairement **عزومة** qu'en vertu de la permutation fréquente de **ي** et **و**. **وليمة**, repas de noce; vulg., festin en général. **نقيلة**, repas au retour d'un voyage. **وضيمة**, repas de funérailles. **عذيرة**, repas de circoncision, etc.; voir Ta'alibî, Fiḳh el-loua, chap. 24; Kifayat el-moutahaffiz etc. par Ibn el-Agdâbî et-Trâblousî, éd. Caire, p. ٩٤. — La dernière phrase est une locution proverbiale très-usitée aussi par les anciens poètes.

Le proverbe s'applique à celui qui, par avarice, traite mal ses invités.

Var.: **حتى تشبع**.

S = Eg.

CL.

ما عُمَرَهَا شَجَرَةٌ عَلِيَّتْ وَوَصَلَتْ إِلَى الْجَوِّ

Mâ 'eùmrahâ šâgara oûliyet ou woûsilet ila
ëğ-ğàou.

*Jamais de la vie un arbre n'est devenu haut jusqu'à parvenir
aux régions supérieures.*

Koull insân yikoûn gabbâr ou biḡâssim ḡâlou

1) Aussi en **فيلة**, surtout dans la langue vulgaire; voir n° 71.

innou mâ fls akwâ ou àkdar minnou ou bišênkiš
innou mâ 'eùmrou yamoût wa lâ yifkar minn
koùbr nèfsou; ou izâ zâlam en-nâs yid'ou 'alèh
haydâ el-matal.

Il se dit de tout homme qui est arrogant et s'imagine être on ne peut plus fort et puissant. Il suppose dans son orgueil qu'il ne pourra mourir, ni devenir pauvre. Lorsqu'il est injuste à l'égard des gens, ils le maudissent en se servant de ce proverbe.

En voyant des formes, telles que **طَلِعَ**, **وَصَلَ**, **عَلَيْتَ** etc., le lecteur qui n'a pas suivi attentivement le développement de cet ouvrage croira être en présence de passifs et me taxera, par conséquent, d'incorrection. Je me permets cependant de dire que je n'écris rien au hasard : ces formes sont justes et parfaitement explicables. Je les analyserai une fois pour toutes. Nous avons déjà vu, p. 26, que les verbes *tertiæ* , deviennent vulgairement **يَأْتِي** ; on dit donc **يَعْلِي**, et non pas **يَعْلُو**. En outre, la règle établie p. 61, l. 4 nous apprend qu'il faut dire **عَلِي**, comme **رَكِبَ**. Le kesra du **ع** est ensuite, par exigence euphonique, changé en **و**. La voyelle du **ل** est extrêmement brève. La troisième radicale est conservée, parce que le verbe est **فَعِي** ; cela en analogie avec les mêmes formes classiques. Par les mêmes raisons, **يَصِلُ**, **وَصَلَ** devient d'abord **وَصِلَ**, et puis **وُصِلَ** ; **يَطْلُعُ** se transforme en **طَلِعَ** et **طَلِعَ** ; **يَرْجِعُ**, **رَجَعَ** fait **رَجِعَ** ; **وَسِعَ** est prononcé **وُسِعَ** par l'influence du **و** ; Gawalîkî, Haṭā, p. 157. — **جَوَّ** = **جَوَّ**. Le vulgaire ne peut pas prononcer le **ي** et le **و** doubles à la fin d'un mot. Le redoublement de ces deux lettres n'est possible qu'avec le tanwîn : gâou·woun, ne bî·you n, ou lorsqu'elles se trouvent dans l'intérieur du mot : maou·wat, mey·yit, étant semi-voyelles. Dans ces deux cas, elles appartiennent à deux syllabes différentes. On dit vulgairement **نَبِي**, nèbî, et non pas ne bîy, **صَبِي** şàbî, et

non pas şabîy. J'ai donc raison d'écrire, par exemple, زبادي, p. 50, pour le classique زبادي, صواني, p. 120, pour صواني et بلدي, p. 106, pour بلدي¹⁾. Lorsque ces formes reçoivent un allongement, soit un ة, soit le tanwin ou la première personne du suffixe possessif²⁾ et quelquefois la désinence ين-du pluriel, le seddi reprend son rôle, ce qui dans tout autre cas n'a lieu que lorsque و et ي sont semi-voyelles³⁾. On aura ainsi: şabîyî (e), şabîyâ (= صبيًا), mây [مَي] mais mâyye, (مِيَّة), mâsíyin, ماشيتين [à côté de mâsí-in], baladiye etc. Il ressort de cela que Tanṭawî, p. 131, l. 1, et Wetzstein, o. c., p. 171, ont tort d'écrire خي, frère, et بي [pour أَخِي et أَبِي]. Si par là on veut rendre „mon frère” et „mon père”, à la bonne heure, mais cela n'est que faute de mieux, car on devrait véritablement écrire خَي et بَي, comme أَخِي et أَبِي. On aura vu que je transcris aussi heyî et beyî; cf. p. 9, l. 26, et p. 240 fin. Si Mr. Wetzstein n'admettait pas avec moi cette règle absolue que le peuple ne saurait se fi-

1) Je m'aperçois que j'ai écrit بلدي. C'est la langue classique qui m'a trompé. Pour être vrai, j'aurais dû supprimer le seddi.

2) Le plus souvent, on évite cette combinaison, et l'on préfère la tournure avec بتاعة, بتاعة. Je pourrais aussi ajouter que le seddi se fait quelquefois valoir avant la seconde personne masculin dans les mots tertice wâ ou seulement: ʿadoûwak. Ce w est alors excessivement bref. La prononciation ordinaire est ʿadoûak; toujours nebîk, şabîk, lorsqu'on le dit pour nebî bêtâʿak, etc.

3) Mr. Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 173, confond ici semi-voyelle et lettre de prolongation, et les règles qu'il y donne pour la langue du Ḥaḍar ne tiennent pas. Une prononciation telle que defiyya دفية, chaude, n'aurait pas pu m'échapper. On ne doit pas la comparer à celle d'iyâ m, p. 161, car là أَي est devenu أَي sans que la diphthongue soit changée en longue. Muruwa, ibid., m'est tout-à-fait incompréhensible et imprononçable.

gurer une voyelle finale qui ne soit également écrite, c'est-à-dire, suivie de la lettre de prolongation correspondante, il ne transcrirait pas, par exemple, 'aynêkî et entâ; il ne donnerait pas **بيئو**, mais **بيت**. Ce **و** dans **بيئو** n'est que le **و** du **ا**, qui disparaît dans la prononciation. Je ne l'écris pas **ou** pour le distinguer de la véritable lettre de prolongation.

En relation avec ce que je viens d'exposer, je dirai quelques mots d'un autre phénomène qu'on a pu constater dès la première page de ce livre. C'est qu'on ne peut prononcer un mot formé seulement d'une syllabe fermée sans que la seconde lettre reçoive un prolongement de son ou que le mot soit changé d'une autre manière. Ainsi, on prononce **فَم**¹⁾ [déjà classiquement], **مَنْ**, **عَنْ**, **أَب** et **أَخ** [aussi classiques], **لَمْ**, **إِنْ** etc.; ou bien, le mot reçoit une lettre épenthétique: **كَوْل** et **كَوْل = كُد**, **خَوْد** [خَد] = **خُد**, et de même l'impératif tous les verbes agwaf [v. p. 11], **كَم** = **كَمْ**²⁾, **مِنْ** [مَنْ]³⁾ = **مَنْ**, **بَاط** = **إِبْط**, **يَد** = **إِيد** et **يَد** [يَد] = **إِيد**⁴⁾.

Je marque ce prolongement par un *seddi*. La prononciation de ces mots, **فَم**, **إِنْ** etc., est exactement la même que celle de **كَل**, **دُب**, **لَف** etc. Mr. Spitta écrit partout *dibb*, *damm* (= **دَم**), *sitt* etc.; v. ses Contes populaires. Les Arabes mo-

1) Ainsi que **فَم**, auquel on comparera le **أَم**, bouche, des Bédouins, de **فَم** = **فَم** [comme **فَم** et **فَم**].

2) Lorsque **كَم** veut dire *combien de*, *quelques*, il fait tellement corps avec le mot suivant, qui porte alors l'accent, qu'il n'a pas besoin d'être allongé. C'est à cause de cela que j'écris *kam yâ m*, quelques jours, p. 16, l. 8 d'en bas.

3) Je transcris toujours *min* pour le distinguer de la préposition.

4) C'est ainsi que m'écrivit une fois le *Sêh* de Kerak, Mohammed el-Megélli; la voyelle est un *i smâm*. Wetzstein, o. c. p. 171, a **بَل**.

dernes, qui n'ont pas l'i'râb, n'omettent jamais le seddi dans des mots tels que **دَب**, **كَل** etc., et toutes les fois que j'ai demandé à un indigène de me transcrire en lettres latines, selon la prononciation, des mots tels que **اَن**, **لَم**, **دَم**, ce n'a été que par i n n, l a m m, d a m m, etc. Aux savants européens qui me diront qu'une telle prononciation est impossible, car elle serait, selon eux, véritablement l a m + m etc., je réponds que toute définition phonologique se limite naturellement à une possibilité organique. L a m + m est aussi peu prononçable pour nous que pour un Arabe. Lorsque l'Allemand et le Suédois écrivent L a m m, agneau, ce n'est pas qu'ils prononcent l a m + m, mais c'est pour marquer la prolongation de son que doit avoir le m, et qui donne à *tout le mot* un temps plus bref que s'ils écrivaient l â m ou l â m, prononciation qui existe en suédois, mais avec toute autre signification. Le **لَم** arabe est exactement le L a m m allemand, de même que **كَم** et **لَم**, il a ramassé, **عَن** et **عَن**, il a gémi, se confondent dans la prononciation. Si ma transcription, basée sur l'observation, était fautive, on devrait également rejeter **سَت**, sitt, **دَب**, doubb, o u m m etc. pour y substituer **سِت**, sit, **دُب**, doub, o u m, ce que personne ne s'avisera de faire. De même que Mr. Spitta écrit liḥadd el-ḡaṣr, jusqu'au château, de même il aurait dû écrire minn el-maṭbaḡ pour être conséquent, car si minn est impossible, ḥadd l'est aussi. Or, ils sont tous les deux dans le même cas de *prononciation*, du moment que l'i'râb n'existe plus. Je crois que mon observation est juste, et je ne changerai pas ma transcription pour les autres volumes, à moins que les Allemands ne veuillent écrire L a m pour L a m m. Nous ignorons comment les anciens Arabes ont prononcé les mots en question, le fait est que les Arabes modernes ne les prononcent que de la façon que je viens d'expliquer.

قنبس [ou **قنبص**] = **شكش على**, soupçonner.

CLI.

هيدا بلا عقل زقف له يرقص

Hàydâ bâlâ akl zakḳîflou yîrkos.

Celui-ci est un imbécile, applaudis-le, et il dansera.

Izâ kân wâḥed ‘adîm el-adrâk (إدراك) mahboûl aou magdoûl ou mâ yifham el-ḥâkî beḳoûloû ‘an-nou hêyk ou yiṭloḳoû kamân el-mâtal ‘alâ koull min mōḥḥou ḥafîf.

On dit cela de quelqu'un qui est privé d'intelligence, imbécile ou toqué, ne comprenant pas ce qu'on lui dit. On applique également ce proverbe à quiconque a le cerveau timbré.

Un magdoûl a l'intelligence tordue, tressée. C'est ainsi que nous disons en suédois *vriden*, toqué, proprement *tordu*.

On sait que chez les Musulmans les fous sont considérés presque autant que les welî. Il y en a de ceux qui sont très-paisibles, et qu'on ne renferme point. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent, dire ce qui leur passe par la tête sans que personne s'avise de les corriger ni de les chasser. Lorsqu'ils se promènent au marché, habillés seulement d'une chemise, ils ont le droit de s'approprier ce que bon leur semble en fait de vivres. Leur appétit est le plus souvent formidable. On voit même assez volontiers le pauvre idiot, مهبول, qui amuse la populace par ses pirouettes, ses gestes insensés et son langage décousu. On bat la mesure, à la manière orientale, avec les mains, pour le faire danser. Il se produit, et on le récompense avec quelques raṣîf de pain, qu'il avale en un clin d'œil. C'est un tel malheureux et une telle scène que le proverbe a en vue.

إلي يعمل جمال علي باب داره

Illi yâ'mel gammâl ye'âlli bâb dârou.

Qui fait le chamelier doit rehausser la porte de sa maison.

Waḥed ḥawâga gâouwaz ibnou wa 'amâllou fâ-raḥ ou ṣâraf maṣârî kêtîr 'alêh. Minn bâ'd mâ ḥâlaṣ el-fâraḥ nîdim ou ḥakâ ligârou 'alâ el-maṣ-roûf, fa dèḥik gârou 'alêh ou kâllou: „illi yâ'mel gammâl, ye'âlli bâb dârou;”—ou eg-gèmal bèddou bâb 'âlî ḥattâ yifoût ou illî bèddou yèftaḥ bâb à'la minn kîmtou ou mâ yèkdir 'alâ sèddou be-koûlloûlou hàydâ el-mâtal.

Un monsieur maria son fils et lui fit des noces pour lesquelles il dépensa beaucoup d'argent. Lorsque les noces furent finies, il s'en repentit et parla à son voisin au sujet des dépenses: et son voisin de rire de lui et de lui dire: „Qui fait le chamelier doit rehausser la porte de sa maison.” — Il faut que la porte soit haute pour que le chameau entre. On dit ce proverbe à qui veut entreprendre une chose au-dessus de sa position, sans qu'il soit de force à la mener à bout.

Faire dans le sens d'exercer le métier de est très-usité aussi en arabe, avec la différence que le substantif n'a pas d'article. —

فَرَح et فَرَح [en Egypte aussi إِفَاح] s'appliquent par excellence au mariage. أمتي نفرح منك, quand assisterons-nous à ta noce? En trinquant avec un homme non marié, on dit: فَرَحْتَك, fâraḥtak, à votre noce, à votre mariage! — On dit par exemple: بِدِّي افتح باب عُرْس, je veux faire un mariage.

بِدِّي افتح باب عمارة, je vais entreprendre une bâtisse. — باب الدار est la porte cochère donnant sur la rue.

CLIII.

مَصْرِيَّة كَرَفَس وَلَا بَهِينِك يَا نَفْس

Maşriye krâfs wa lâ behînik yâ nefş.

[Je préfère avoir pour] un centime de celeri que de te porter outrage, ô [mon] âme [= à moi-même].

Insân kân yi‘âzzil şâsmât ou koull mâ hâkaf şwèyyi fî idèh yaḳoull: „maşriye krâfs, mâ behînik yâ nefş” soûmè‘ou şâhbou [صاحب] ou gâwabou: „biḍḍak ahânat nafs âktar minn el-ahâni hâydi ou èntâ tîḥmal el-ḡarâ biḍḍak”? Ou kân es-şâsmâtî minn bâ‘d sôurlou yilbis âḥsan el-malboûsât kainnou ‘Antar ibn Şaddâd wa ya‘ḳod (= يقعد) ‘alâ-l-ḳâhwi ou kân dâïman iḳoull hâdâ el-mâtal lanèfsou, wa kân hoûwâ bis-Şâm.

Il y avait un homme qui écurait des lieux d’aisance, et toutes les fois qu’il puisait un peu avec les deux mains, il disait: „Pour un centime de celeri, plutôt que t’outrager ô [mon] âme!” Son ami l’entendit et lui répondit: „Veux-tu un plus grand outrage de la personne que celui de porter les ordures dans la main, comme tu le fais?” „Après son travail, le vidangeur s’habillait de ses plus beaux habits, comme s’il eût été ‘Antar, fils de Şaddâd, et s’attablait au café. Il disait habituellement ce proverbe à part lui. Il vivait à Damas.

La même origine de ce proverbe m’a été racontée à Damas, où ce vidangeur-philosophe est dit avoir vécu. Une histoire à peu près analogue est rapportée comme s’étant passée entre el-Aşma‘î et un كئاس كئيف dans le Tamarât el-aourâḳ d’Ibn Houḡga el-Ḥamawî; comme ḥamîs de Mouḥâdarât el-Oudabâ d’er-Rârib el-Işbahânî, vol. I, p. ۳۳, éd. Caire.

Socin, n° 363. Berggren, s. v. celeri. Freyt., III, 1, n° 2396, traduction erronée.

CLIV.

نَزِّلْ ابْنَكَ عَلَى السُّوقِ وَشَوْفْ مَنْ يِعَاشِرْ

Nèzzil ibnak 'alâ-s-soûk wa šouf minn ye'âsir.

Descends avec ton fils au marché et vois qui il fréquente.

Insân 'ândou wâlad kēbîr, nâs biḳoûloû 'ânnou innou sîṭân ou foûsadi ou ḥilâfou ou řér nâs bim. daḥoû sîrtou fa aboûh istâ'zam [استعظم] hal-amr wa zè'il, fa šâfou wâhed őrfikou ḳâllou: „lêš za' lân"? gâwabou: „aššân [على شان] ibni," wa ḳâllou zemîlou: „nèzzil ibnak 'alâ-s-soûk wa šouf minn ye'âsir."

Un homme a un grand enfant dont les uns disent qu'il est un diable, un débauché etc., tandis que les autres louent sa conduite. Le père, ayant trouvé la chose grave, se fâcha. Un collègue le voit et lui dit: „Pourquoi es-tu fâché" — il répondit: „A cause de mon fils." Son compagnon répliqua alors: „Descends avec ton fils au marché et vois qui il fréquente."

J'ai entendu en Egypte: بَعْدِيْدَةٌ اَعْدِي وَلَا اَعْدِي بَكَ يَا قَلْبِي, je traverse l'eau pour un gedîdi, et je ne te vexe pas, ô mon cœur!

CLV.

كُتِرَ الْفَرْفَرَةُ تَكْسِرُ الْجَوَانِحَ

Koutr el-fârfara tikèssir eg-gawâniḥ.

A force de battre des ailes, on les brise.

Ġibnâ 'ašfoûr ḥallênâh fi-l-ḳâfaš wa šâr yifârfir

‘alâ ʔoùli yihàllî’ gawànihou. Wa biḵoûloû hal-màtal el-àktar lillî bisâfir kêtîr bàḥran ou bàrran wa lillî berôḥ la‘ând el-‘awâher.

Nous prenons un petit oiseau que nous laissons dans la cage où il se met à battre des ailes : à la longue, il se les disloquera. On dit ce proverbe, le plus souvent, à celui qui voyage beaucoup par mer et par terre et à celui qui va chez les prostituées.

CLVI.

قَمَرٌ وَخَبَرٌ لَا تَشْتَرِي آخِرَ مَسِيرِهِ يَبَانُ

Kàmar ou ḥàbar là tîsterî, àḥir masîrou yibân.

Lune et nouvelle, ne les achète pas : elles seront évidentes à la fin.

Màtalan fî àouwal šahr Ramaḍân mà bibeyyîns el-ḵàmar, fa izâ ḵàllak wâḥad: „anâ sòuft el-ḵàmar, laḥàttâ tēbèllîs biş-siyâm”, là tēşâddîḵ ta-tàḵsa‘ou fî ‘ènak; wa kazâlek el-ḥabarîye, mà bîn‘arifîs laḥàttâ tîzhar [تظهر]; ou el-kourzâta tîk-zib [تكذب] kêtîr ou tâḥod maşârî ‘alèh ou te‘àllîk moûdrî ês ou ês, ou telâfouḵha yâḥod ‘aḵlât ez-zàlami.

Par exemple, à l'entrée du mois de Ramaḍân la lune n'est pas visible, et si donc quelqu'un te dit : „J'ai vu la lune : c'est qu'il faut que tu commences le jeûne”, ne le crois pas avant de l'avoir vue de tes propres yeux. Il en est de même d'une nouvelle : on ne pourra la connaître que quand elle sera évidente. Le journal ment beaucoup tout en se le faisant payer ; il blague que sais-je, moi, et son radotage vous fait perdre la tête.

يَطْوِلُ فِي est un idiotisme signifiant *à la fin*: **يَطْوِلُ فِي** **أَخِرُ مَسِيرَةِ** il tarde au marché, mais il reviendra bien à la fin. — **بَانَ**, a, et **بَيَّنَ** (dans l'explication) sont ici tous les deux verbes neutres. On pourrait supposer que ce proverbe a été composé en Egypte, car c'est là qu'on se sert de la première forme, tandis qu'en Syrie la seconde est seule usitée; voir Spitta-Bey, Contes populaires, Gloss., s. v. Le même cas se présente pour beaucoup d'autres verbes. Au contraire, un verbe, ou un mot en général, a souvent en Syrie une signification autre qu'en Egypte. L'arabisant, qui voudra comparer cet ouvrage aux travaux de Mr. Spitta-Bey sur le dialecte de la vallée du Nil, trouvera de nombreux exemples de ce changement, qui a lieu même entre différentes contrées de la même province. — **لَحَتِي** et le simple **تَ** ou **تا**, qui n'en est qu'une abréviation, ont trouvé dans l'arabe vulgaire un emploi tout-à-fait particulier. On ne doit pas traduire la *hattâ* de notre texte par *jusqu'à ce que*, *afin que*. Un Arabe n'y attache pas du tout cette idée. Voici quelques exemples: **قَدِّشْ إِسْتَفَدْتُ مِنْ هَلَقُشَاتِ أَلِي حَكَيْتَلِي يَاهُنْ هَلَقُ** quanto ho approfittato di questi discorsi, che mi hai fatto! adesso, lascia venire un qualunque ad aprire la bocca (propr. ganascia), che gliela sganascerà (pays. kesrouw.). **تَنْفَرْتُ لَهَلَقَهْرَةِ**, vogliamo entrare in questo caffè, M. Hartmann, Arabischer Sprachführer, p. 102, l. 1. (sic) **أَيْشْ عَمِلْتَ تَصْرَتْ فَلُقْسُونْ**, che cosa hai fatto, che sei diventato filosofo?; **هَوْ سَاوَيْتْ أَمْبَارَحْ**, che cosa facesti ieri? — réponse: **قَتَعَرَضْ لَكَ الْقُصَّةُ كُلُّهَا** ¹⁾ (Pazienza), che ti esporrò

1) **نَعْرَضْ لَكَ** se dit par un inférieur à son supérieur. Un musulman ne commencera jamais une lettre à un chrétien par **نَعْرَضْ لَجَنَابِكُمْ**, mais par **نَعْرِفْ جَنَابِكُمْ**.

tutta la faccenda! Ces exemples se laissent le mieux traduire en italien, où il y a la conjonction *che* qui est fort commode et qui rend parfaitement le sens de l'arabe. Le ت exprime ici presque un désir, un optatif: **تَفْسَحْ لِي يَاهُ**, faisons-le! serait donc en français: (qu'il ouvre la bouche), je la lui démantibulerai bien! Au contraire, dans **تَتَّقَشَم**, il correspond à *jusqu'à ce que* (avant que). — **كَزْزَاة** est l'italien *gazzetta*. Les paysans arabes ressemblent aux nôtres: ils écorchent les mots qui ne sont pas de leur langue et de leur langage habituels. Ils disent ainsi **كَزْبَانِيَّة** pour **كَهْرَبَانِيَّة**, électricité. — **مُدْرِي ايش**. Ce **مُدْرِي** est une abréviation de **مَا يُدْرِي**, qui était devenu déjà aux premiers temps une façon de parler elliptique; Dozy Suppl., s. v.; cf. Kor., LXIX, 3. LXXIV, 27. LXX, 14 et passim. Gawālīkī, Haṭa, p. 145, blâme ceux qui disent **مُدْرِيك** au lieu de **مَا يُدْرِيك**. Le vulgaire en a fait un véritable adverbe. On pourrait avec raison appeler cette sorte de mots, dont il y a un certain nombre dans la langue populaire, des *adverbes verbaux*. Les pronoms personnels ne sont plus ajoutés à **مُدْرِي**, qui a cependant conservé sa force interrogative. Il n'est pas employé tout seul, mais toujours suivi d'un pronom ou d'un adverbe interrogatifs. P. ex.: *mèdrī fèn bet'ayyid es-sinni*, qui sait où tu passeras la fête cette année. *Moùdrī soû biddou koùllī*, qui sait ce qu'il aura à me dire. Comme **يَا قَرِي**, avec lequel il est presque synonyme, il renferme une idée d'indécision, d'attente. On peut lui substituer son équivalent **ابصر**, qui a le même emploi¹). Au lieu de **مُدْرِي**, on dit sou-

1) Ce **ابصر** n'est que la première personne du verbe **بصر**, voir. C'est donc comme lorsque nous disons: que sais-je, moi! **فَقَالَ الرَّشِيدُ فِي**

نَفْسِهِ إِنْ كَانَ مَا أَبْطَلَ الْحَمَامِينَ وَأَقْلَحَهَا حَتَّى أَبْصَرَ مِنْ أَيْنَ تَعْبِي
حَضْرَتِكَ, „Rašīd pensa alors à part lui: si je ne ferai pas cesser le

vent **مدلي**. Cf. **عملته مجراك**, je l'ai fait à cause de toi = **حَقْلَات**. D. el-Raouwās p. ١٧٤; Kitāb el-Faṣīḥ, p. ٤٥. — **حَقْلَات**.

Le vulgaire a une grande prédilection pour le pluriel même des noms les plus abstraits. Il pense alors aux différentes parties dont une chose est composée. Lorsqu'il dit **حَقْلَاتِهِ طَيِّبِينَ**, il se figure l'intelligence divisée, pour ainsi dire, en compartiments d'où sortent les différents efforts intellectuels applicables aux différents objets, ou plutôt produits par eux. Ainsi, les **سَبَكَات** sont bien tous les poissons réunis dans le même panier, mais chacun considéré à part comme formant un objet indépendant.

On sait que les mois musulmans sont lunaires. C'est l'apparition de la nouvelle lune qui annonce le mois sacré de Ramadān. Elle est partout attendue avec beaucoup d'intérêt. Le mois commence aussitôt que le télégraphe fait savoir que la lune a été vue dans un endroit où le ciel est pur. Je me rappelle qu'une fois en Syrie on ne pouvait voir la lune pendant les trois premiers jours; le jeûne avait pourtant déjà commencé, parce qu'on avait reçu une dépêche de Stamboul annonçant la bonne nouvelle.

Malgré l'avertissement du proverbe, les Arabes sont assez crédules et prennent aussi bien **ḵamar** que **ḥabar** pour argent comptant. Un peuple qui aime tellement les contes de toutes les couleurs ne peut être très-capable de distinguer le vrai du faux.

travail dans les bains et les former! Je vais bien voir d'où tu te procureras le plaisir! [**حَضْوَةٌ** = **حَصْوَةٌ**; cette signification ressort de plusieurs passages]. Basim, MS Leide, 1292d, p. 34. La première partie de la réflexion du Khalif est une réticence très-commune dans la langue vulgaire.

Il faut sous-entendre **يُقَطِّعُ عَمْرِي** ou quelque chose de pareil. J'ai traduit la dernière partie un peu librement pour faire voire que **أَبْصَرَ** de notre texte est le même mot avec le même emploi.

CLVII.

صاحبك وعدوك في المصاري

Ṣāḥebak wa 'adoñwak fi-l-maṣārī.

Ton ami et ton ennemi (ne te donnent que) moyennant finances.

Hāllak anā ṣāḥebak ou bēddi l'stēri si minn 'āndak wa hoū 'āṭil wa 'and 'adoñwi fih minnou maṭloñbi mēlih, minn en bāḥod? ṣāḥebi māśś laḥḥ ya'ṭīni bālās, hoydēk bimaṣārī ou hoydēk bimaṣārī, ou anā bināsibni bl'stēri minn 'adoñwi illi 'andou el-rāraq et-ṭāyyih.

Maintenant, je suis ton ami et je veux acheter quelque chose chez toi; cette chose est cependant mauvaise, tandis que chez mon ennemi il y en a une qui fait mieux mon affaire. D'où la prendrai-je? Mon ami ne me la donnera pas pour rien: celui-ci pour de l'argent et celui-là pour de l'argent. Quant à moi, il me convient d'acheter de mon ennemi qui a la bonne marchandise.

هَيْدَاكْ هَيْدَاكْ (هَيْدَاكْ) هَيْدَاكْ. hic - ille; l'ancienne langue ne confondait pas ces deux idées: elle avait: هَذَا, ذَاكَ. Moufāssal, p. 49. La langue savante postérieure, de même que celle du peuple d'aujourd'hui, n'observait pas toujours cette distinction. Tamarāt el-acourāk, hāmis du Mohājarāt d'el-Rārib, ed. Boṭlāk, II, p. 4: فَسَأَلَنِي مَا صَنَعْتِكَ فَقُلْتُ كَاتِبٌ فَقَالَ: هَذَا مِنْ هَذَا وَشَيْءٌ مِنْ كِتَابِ إِحْسَانٍ أَوْ كَاتِبِ إِدْشَاءٍ فَقُلْتُ شَيْءٌ مِنْ هَذَا وَشَيْءٌ مِنْ هَذَا „quel est ton métier?” me demanda-t-il alors, à quoi je lui dis: „secrétaire”. — „Secrétaire de bienfaits ou rédacteur”? — „Un peu de ceci, un peu de cela”. C'est là un péché contre la grammaire, mais dont la plupart des écrivains postérieurs se sont rendus coupables.

L'explication donne بالبصري, ce qui vaut mieux. Le Syrien aime la préposition في là où la langue classique et les dialectes bédouin et égyptien diraient ب.

CLVIII.

أنت مثل التربة ما ترد ميت

Enti mitl et-tourbi mâ tərōdd mēyyit.

Tu es comme le cimetière: il ne rend pas le mort.

.Eš-sarmonṭa yidḥol laʿandḥa askāl ou alwān:
fellāḥ, ʿabd, ḥaddām, ḥawāga, mā teraggeʿ ḥaddā;
el-koull batkoūllhom: foūtoūl

*Il entre chez la grue des individus de toutes les couleurs:
paysan, nègre, domestique, monsieur — elle ne renvoie personne.
Elle dit à tout le monde: entrez!*

Ne s'applique qu'à ce cas, d'après ce qu'on m'a assuré. Spitta,
n° 66.

A ce proverbe se range le suivant:

CLIX.

أنت مثل الجراد ما فيه بتمك شي مَر

Enti mitl eg-gérād mā fih bitoūmmak šī mourr.

*Tu es comme les sauterelles: il n'y a rien d'amer dans
ta bouche.*

Koull insān illi biyākol ḥayāllā ou bistāḥli
koull šī ḥattā el-kinā minn koūtraṭ laḡʿaniton
biḳoullouḥou ḥaydā.

On dit ce proverbe à tout homme qui mange n'importe quoi et qui, par excès de gloutonnerie, trouve toute chose douce, même la quinine.

Il faut avoir vu un essaim de sauterelles s'abattre sur un champ pour se convaincre qu'elles n'ont rien d'amer dans la bouche. El-Moutanabbi dit :

وَمَنْ يَكُ ذَا قَمٍ مَرٍّ مَرِيضٍ * يَجِدُ مَرًّا بِهَ الْمَاءَ الرَّالَا [واخرا]

„Qui a la bouche amère et malade trouve, en buvant, amère l'eau limpide et légère.”

Comm. d'el-'Akbarî, éd. Caire, II, p. ١٨٣. Hazânat el-adab, éd. Caire, p. ١٠٤.

Jouissant d'une robuste santé, la sauterelle, „qui, malgré sa faiblesse, possède dix des qualités des grands animaux”, dévore avec une rapidité extraordinaire tout ce qu'elle trouve sur le champ ou dans la prairie du pauvre paysan. Elle cherche à excuser cette conduite, ainsi que nous l'apprend un Bédouin :

مَرَّ الْجَرَادُ عَلَى زَرْعِي فَقُلْتُ لَهُ [بسيط]
لَا تَأْكُلْنِ وَلَا تَشْقُلْ بِإِفْسَادِ
فَقَامَ مِنْهُمْ خَطِيبًا فَرَقَ سُبُلُهُ
أَنَا عَلَى سَفَرٍ لَا بُدَّ مِنْ زَادِ

„Les sauterelles passèrent sur mon champ cultivé, ce qui me fit leur dire: „Ne mangez pas et ne travaillez pas à faire du mal”. A cela une d'entre elles se leva en qualité de prôneur: „C'est que nous sommes en voyage, dit-elle, et il nous faut des provisions.” ‘Anḥoûrî, Kounz en-Nazim, p. ١٩٣, col. I.

Ces vers sont, d'après les Arabes, ce qui a été dit de plus beau sur les sauterelles.

CLX.

كُبر المنافس قطع النصيب

Koubr el-manâfis kaṭ' ĕn-naṣīb.

L'orgueil coupe la bonne chance.

Mâsalan waḡt konna fi Bšarri ou ka'adna fi bêt arba'at iyâm ou lâmma rîdna [v. p. 11] nēsâfir dafâ'na ḡamsta'âsar frank fa ṣâḡeb el-bêt mâ kâns yîḡ-bal bēddou âktar, ou el-ḡâl innou mâ bistâhil ziyâdi, ou aḡadna minn idou ḡamsi frankât ou ḡoulnâlou: „bētoûrḡa biyēlli mâ'ak? ou rōḡna: minn koubr nēsou râouwaḡ 'alēḡ naṣībou.

Par exemple, lorsque nous étions à Bšarri, logés dans une maison pendant quatre jours, nous payâmes, au moment où nous allions partir, quinze francs au maître de la maison. Mais celui-ci ne voulait pas les accepter, demandant une somme plus élevée. Le fait était cependant qu'il ne méritait pas davantage. Nous reprîmes donc de sa main cinq francs et lui dîmes: „Es-tu content de ce qui te reste?” — et nous partîmes: son orgueil lui fit perdre sa bonne chance.

Le meilleur moyen de contenter un Arabe est de lui enlever une partie de la somme déjà donnée et qui lui paraissait très-insuffisante. C'est là un système invariable que je suis dans mes voyages, et j'ai toujours eu à me louer de l'effet ainsi produit. L'explication arabe n'est pas tout-à-fait exacte, car l'homme en question n'était pas dominé par le كُبر المنافس, mais par le طباعة.

CLXI.

أَعْطِينِي صُوفَ وَغَدًا خُذْ لَكَ حُرُوفَ

A'ṭīnī ṣoûf wa ṛādan ḥod-lak ḥaroûf.

Donne-moi de la laine, et demain tu auras un mouton.

Hâyda mansoûb laên-naṣṣabîn illazî bidèy-yanoû (= يَتَدَيَّنُوا) wa mâ biyoûfoû.

Ce proverbe se rapporte aux escroqueurs qui empruntent sans payer.

Ce n'est pas غَدًا, mais غَدِي qu'on me prononça, ainsi que cela ressort de l'appendice. Pour expliquer cette anomalie, il faut admettre qu'on a d'abord dit (غَدًا) (ou غَدِي) et que, plus tard, le fatha a été changé en kesra en analogie avec فَتِي = هَتِي = (هَتَاء) هِنَا, فَتِي = fort Imâla; Grünert, Die Imâla, p. 85. — On dit: فُلَانٌ كَصَبَ عَلَيَّ نَصْبَةً, un tel m'a joué un tour d'escroquerie.

Se dit de celui qui emprunte de l'argent à un taux élevé avec l'intention de ne jamais payer, ou qui se fait payer d'avance quelque travail à exécuter, quelque service promis sans remplir ses obligations.

Soc., n° 127a: اليوم اعطيني الح. Burckhardt, p. 697. Berggren, s. v. laine. Tous ces auteurs donnent de ce proverbe des explications qui diffèrent aussi bien les unes des autres que de la mienne. J'ai déjà fait observer que le même proverbe est sujet à différentes applications selon les pays. Celle que je donne est la seule connue dans le district de Sayda.

1) Socin donne en effet ṛ a d â, qui n'appartient pas plus à la langue vulgaire que غَدِي et غَدًا.

CLXII.

لسانك حصانك صنته صانك خنته خانك

Lisânak ḥoṣânak: soûntou, ṣânak, hoûntou,
ḥânak.

*Ta langue est ton cheval: si tu la gardes, elle te gardera;
si tu la trahis, elle te trahira.*

Izâ kount râkib el-ḥoṣân ou mâsik el-ligâm
biîdak kêf mâ tērîd tedâouwirou, ou el-lisân
mitlou: izâ ḥakêt fi-l-‘âlam ṭayyib yèḥkoû fik
ṭayyib ou izâ ḥakêt ‘âṭil bigâzoûk mitlou.

*Lorsque tu montes le cheval, tenant la bride à la main, tu le
fais tourner comme tu veux. Il en est de même de la langue:
si tu parles bien des gens, ils parleront bien de toi, et si tu en
parles mal, ils te rendront la pareille.*

Il faudrait suppléer **إِنْ** ou **إِذَا**; Fleischer, Beiträge, I, II,
p. 291. Vulgairement, ces deux conjonctions sont quelquefois
omises, ce que le langage savant ne permettrait pas. Socin,
n° 85, donne: **لسانك احصانك صنته صانك افلته خانك**. Pour
comprendre la forme **احصان**, voir ici p. 6.

Berggren, s. v. langue. Cf. Freytag, III, I, n° 2873. Flei-
scher, ‘Alis Sprüche, p. 23, n° 33. MS de Leide, n° 1292a,
p. 222, n° 46. S = Eg.

CLXIII.

الشتا ضيق ولو كان قرَج

Es-sîtâ (ou sîtî) dîk wa laou kân fârag.

L'hiver est un malaise, quand même on serait à son aise.

Es-sîtî tékîli ‘ala-l-oungbârîye mîtelnâ nâhna

fellahîn fi-ğ-ğourd wa nit'azzab kêtîr minn sân
sâ'1 (سَعِي pour سَعِي; v. p. 180 note) ma'âsinâ wa laou kân
bêtâ dâfî ou el-hâtab ou el-katât wâğid.

L'hiver est lourd pour les pauvres tels que nous autres paysans dans la haute Montagne. C'est que nous nous donnons beaucoup de mal pour gagner péniblement notre vie, quand même notre maison serait chaude et le bois et la tragacanthé en abondance.

طَباق et فِرَج forment ici un طباق. Le dernier mot se rapporte aussi bien à l'état moral que matériel. Je crois que ma traduction renferme l'idée que l'Arabe attache à ce proverbe. — جُرْد est un mot que je n'ai entendu qu'en Syrie et tout particulièrement dans le Liban. La traduction qu'en donne Mr. Dozy, Suppl., (corrigez جُرْد en جُرْد), d'après M. el-M.: „terrain élevé et fort éloigné de la mer” n'est pas exacte ¹⁾. Pour les habitants de la plaine le long de la mer, les premiers contreforts du Liban sont déjà le gourd. Ceux qui habitent le bas Kesrouân appellent le haut pays gourd, et à Bsarrî, à 1.420 mètres au dessus de la mer, on donne ce nom à la partie de la Montagne où sont les Cèdres et où s'élève le sommet ظَهْر الْقَصِيب. Le mot désigne originairement une contrée nue et dépourvue de végétation; ce „fort éloigné de la mer” est gratuit. Le village de Gébâ est pour les Sidoniens situé dans le gourd, tandis que ceux de Gébâ considèrent Gébâl Riḥân comme leur gourd. On dit بَدِي رُوحَ لِلجُرْدِ اقْطَعْ قَتَات „je vais aller couper de la tragacanthé dans la montagne”, et pour

1) On doit se servir du dictionnaire de Bistâni avec beaucoup de discernement. Ce compilateur a l'immense mérite d'avoir, le premier, sérieusement promu l'instruction des chrétiens en Syrie, mais il travaille avec la négligence ordinaire des Orientaux.

le faire on ne s'éloigne souvent qu'une dizaine de minutes du village. Le gourd, quelque dénoué d'arbres qu'il soit, est pour les Montagnards d'une grande importance. Le Liban n'est pas très-fertile; les pâturages y sont maigres; l'hiver y est assez rigoureux. Comment le paysan pourrait-il nourrir ses bêtes, s'il n'avait pas le gourd, où croît un arbrisseau qui de tout temps a été la providence des Arabes: le **قتاد**. C'est là le **قتات** des paysans modernes ¹⁾. Déjà les Anciens considéraient la coupe du *katād* comme très-pénible. On disait même en proverbe: **دون ذلك خَرَطُ القتاد** „avant d'arriver là (en deça de cela) il y a l'arrachement du *katād*”. Meyd., éd. Boûlak, I, p. ٢٣٣. Freyt., I, p. 476. Cf. Meyd., Boûl., I, p. ٢٣٩. Freyt., I, p. 484. Les paysans du haut Liban disent encore **قَنُروح** **نُخَرَطُ القتات**, allons arracher du *katād*! La vraie signification de **خَرَط** est: enlever les feuilles d'une branche avec la main en la passant le long de la branche. Les anciens disaient aussi **شَدَّب القتاد**, comme dans ce vers de 'Amr ibn Koultoûm:

وقد هَرَّتْ كلابُ الحَيِّ مِنَّا * وشَدَّبنا قَتَادَةَ مِن يَلِينَا اوافرا

„Les chiens de la tribu glapirent à cause de nous, mais nous coupâmes le *katād* de celui qui nous approche.” Voir aussi Hafez el-Ahmar, éd. Ahlwardt, p. 337.

On comprendra mieux cette image par ce qui va suivre. Le *katād* croît dans tout le haut Liban. On le recueille pendant l'été, alors que les endroits abruptes et difficiles sont praticables. Comme il est armé de grosses épines très-pointues, qui pénètrent facilement dans la chair, les paysans se munissent de guêtres (**طباقات**) qui couvrent la jambe jusqu'au genou. On met d'abord le feu au *katād* pour lui enlever les épines et les

1) Cf. **شَحَاد** et **شَحَات**.

feuilles inutiles, après quoi, on l'arrache avec la main en s'aidant de la hache, si la racine est trop enfoncée dans la terre. Il arrive souvent qu'on revienne de la besogne les mains toutes lacérées, les guêtres toutes déchirées. Mais les peines ne sont pas encore finies, car ainsi cueilli le *katād* ne saurait servir; il faut pour cela que la tige et la racine soient fortement battues avec une petite massue en bois. Les bestiaux sont assez friands, faute d'autre chose, de cette nourriture assez dure. Je ne saurais décider si les anciens Arabes en donnaient à manger à leurs chameaux, ou s'ils s'en servaient seulement comme combustible. Traverser un champs de *katād* est presque impossible, si l'on ne porte une paire de guêtres pouvant résister aux épines. On sait qu'en arabe épine, *شوكة*, est synonyme de *pouvoir*.

MS de Leide, p. 229, n° 34: *الشتا شدة ولو كان رخا*.

S = Eg.

CLXIV.

السكوت رد الجواب

Es-soukoût radd eg-gawab.

Garder silence est donner réponse.

Insân izâ kân mazloûl (مذلول) minn soûrka aou minn 'âdam souloûk eṭ-ṭayyib biḍâll sâkit ḥes yâ'tërif bizâmbou (بذنبه) 'and istiḥbâr el-wâkî'. Wa yâ'ni hàyda el-mâtal kamân ilâ wâḥad bèdd-ou yoûḥtoub waḥëdi fa yîb'at el-ḥouîr ilâ bêt el-'aroûs ḥattâ yis'alha: „betriḍi foulân amm lâ”? fa izâ sâkatet ou bâset idou yâ'ni betkoûn râḍiye wa izâ mâ bâset idou betkoûl lâ' wa lâ toûskout.

Si un homme est avili par suite de vol ou d'inconduite, il reste là silencieux, parce qu'il avoue sa faute étant interrogé sur ce qui est arrivé. Ce proverbe s'applique aussi à celui qui veut demander une femme en mariage. A cet effet, il envoie le curé à la maison de la fiancée pour qu'il demande à celle-ci: „Veux-tu, ou non, d'un tel?” Si alors elle se tait et lui baise la main, c'est qu'elle consent, et si elle ne baise pas la main, elle dit: „Non”! et ne se tait pas.

„Qui ne dit mot consent”.

Sur le mariage chez les chrétiens de Syrie, voir vol. II, n° 219.

Cf. Meyd., éd. Boulak, I, p. ۴۹۰. Freytag, I, p. 551, n° 82.

CLXV.

أنا ما أغرق حتى أغرق ألف

Anâ mâ bouṛrak ḥattâ ṛarriḳ (pour ouṛarriḳ) alf.
Je ne coulerai pas avant d'avoir fait couler mille (personnes).

Tâgîr izâ kân bēddou yîsterî şounf ou yikoûn kâsîd binâbbih ‘alēh wâḥed şâḥēbou: innâk „lâ tîsterî mâss şâḥeb donbbâr”: ou bigâwib el-mâtal. Ou biḳoûlou kamân wâḥed illi bigôḥḥ ‘alâ-l-âlam wa moûftaḥîr bizâtou.

Si un négociant veut acheter un article de commerce qui n'est pas demandé, un ami à lui l'en avertit en lui disant: „N'achète pas; tu n'es pas homme à te tirer d'affaire.” Ce proverbe est aussi employé par celui qui tranche du grand seigneur en se vantant de lui-même.

جغ على signifie proprement se panade avec de beaux habits voulant se faire passer pour ce qu'on n'est pas.

CLXVI.

الجميل اذا بار يحمل قنطار

Eğ-gèmal izâ bâr yèḥmil kanṭâr.

*Le chameau quand il est décrépît peut [cependant]
porter un quintal.*

Wâlad aou šabb ou râd yeḳîm ḥâmlî-tëḳîlî
šwâyyî ou mâ ḳadêrs yešîlhâ ou yakoûn maou-
goûd oḥtiyâr yaḳoûllou: ib'id 'ânnak, anâ beḥ-
mîlhâ, ou biyeḥmîlhâ.

*Un enfant, ou un jeune homme, veut soulever un fardeau
un peu lourd sans pouvoir y réussir. Un vieux, se trouvant
là présent, lui dit alors: „Ôte-toi de là, je le porterai, moi”,
et il le porte.*

راد, v. p. 11. اقام, *idem*, et شال ne sont pas synonymes ici;
le premier veut dire *soulever*, le second *enlever*. اشال pour شال
appartient également à la classe des verbes dont j'ai parlé à la
page 11. Le langage du peuple est souvent d'une concision dé-
sespérante. Nous avons ici deux sujets sans verbe avec trois
جيلة حالية, l'une après l'autre.

On n'applique le proverbe qu'aux vieux qui sont plus gaillards
que les jeunes gens.

Cf. Burckhardt, n° 17.

CLXVII.

التي ما له عتيق ما له جديد

Illî mâ lou 'atîḳ mâ lou gëdîd.

Celui qui n'a pas de vieux n'a pas de neuf.

Hâyda el-mâtal yâ'ni 'al-awâ'i bass: illî mâ

‘andoûs bādēltèn tlāti ou ‘amal wāḥdi gēdīdi ou dāīman bīyilbīshā kawām bit‘ātaḵ.

Ce proverbe ne se rapporte qu'aux habits: celui qui n'a pas deux à trois habillements, s'en fait faire un neuf, lequel, toujours porté, devient tout de suite vieux.

إتعتق, v. p. 122. Je croyais que ce proverbe pouvait aussi s'appliquer à l'amitié, mais on m'a assuré que non. Néanmoins, je me rappelle qu'un savant du Caire se servit une fois de ce proverbe en prenant عتيق et جديد dans leur signification de *vieil ami* et de *nouvel ami*. Le vulgaire a oublié cette signification tropique qui s'est encore conservée chez les Bédouins.

Hafāḡī, Sifā, p. 40, dit à propos de خَلَقَ للصدیق: القديم ذكره ابن هشام في تذكّره ومن خطّه نقلت وانشد عليه:

الْبَسَ جَدِيدَكَ إِنِّي لَا بَسَ خَلْقِي [بسيط]

وَلَا جَدِيدُ لِي لَمْ يَلْبَسِ الْخَلْقَا

قال ليس المراد خَلَقَ الثياب وإنما الصديق القديم والجديد بدليل قول العرجي¹⁾

سَمَيْتَنِي خَلْقًا لِخَلَّةٍ قَدُمْتُ [بسيط]

وَلَا جَدِيدُ إِذَا لَمْ تَلْبَسِ الْخَلْقَا

Je traduis ces deux vers ainsi:

„Reste dans l'intimité de ton nouvel ami; pour ma part, je m'en tiens à l'ancien, car celui qui n'a pas su garder le vieil ami, n'en a pas de nouveau”.

„Tu m'appelles vieil ami à cause de notre intimité de longue date: c'est que tu n'auras pas de nouvel ami, si tu n'as pas su garder l'ancien.

¹⁾ Sur ce poète, voir Mehren, *Rhetorik der Araber*, p. 284. *Ḥamāsa*, p. 549.

L'expression **ليس الخلق** étant figurée, il est évident qu'il y a, aussi bien dans ces vers que dans notre proverbe, un **تورية**. On pourrait donc également bien traduire :

„Celui qui n'a pas de vieil ami n'en a pas de nouveau”.

Mais je répète que cette interprétation est étrangère à l'esprit du peuple, qui ne connaît pas la signification figurée des mots en question.

Freytag, III, 1, n° 1920. MS. Leide, p. 228, n° 20.

CLXVIII.

إلي جابتہ الارياح اخدتہ الزوابع

Illî gâbêtou el-aryâh aḥadètou ez-zawâbi‘.

Ce que les vents ont amené, les ouragans l'ont emporté.

Wâḥad iṣṭaral moūddat sēnîn ou làmm maṣârî kêtîr ou dâyya‘ fi yâm wâḥed illî kâsabou rouwîdan rouwîdan.

Un tel travailla pendant plusieurs années et ramassa beaucoup d'argent — en un seul jour il perdit ce qu'il avait gagné peu à peu.

رُوَيْدَا, pour **رُوَيْدَا**, est un emprunt à la langue classique.

„Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour”.

Var.: illî betgîbou — bêtâḥodou —

مَالًا تَجِيْبَةُ الزَوَابِعِ تَأْخُذُهُ الْإِرْيَاحُ, Eg.

CLXIX.

النضافة من الإيمان

En-naḍāfi minn el-īmān.

La propreté fait partie de la foi.

Il s'applique aux cas suivants:

1° Chez les musulmans concernant les ablutions prescrites par le Korân et les autres opérations hygiénico-religieuses ordonnées par la *Sounna*.

2° Insân izâ kân tâgîr ou mâḥzanou milân ou tânî sinnî şâbah fâḍî yitmâsharou 'alêh en-nâs bihâydâ el-mâtal.

Un homme est négociant, ayant son magasin plein (de marchandises). L'année suivante, il se trouve que celui-ci est vide. Le monde se moque alors de lui par ce proverbe.

Il est bien entendu que ce proverbe s'applique à tous les cas analogues.

3° Iza kân el-insân insâraḵ bêtou ou mâ ḥal-loûlou şî fîh fa bekoûloûlou minn şân ed-ḍoûḥoûk: en-naḍāfi minn el-īmān.

Si un vol a été commis dans la maison d'une personne, si bien qu'on n'y a rien laissé, on lui dit pour rire: „La propreté fait partie de la foi”.

S = Eg.

يا قاري الكتب عند الجاهلين خطا وقايد
الشمع في قاعة العميان

Ya kâri el-koûtoub 'and eg-gâhilin bâṭa ou
kâid es-sâmâ' fi kâ'at el-'oumyân.

Ô toi qui lis les livres chez les ignorants, et toi qui allu-
mes la bougie dans la salle des aveugles.

(vous commettez) une erreur!

Wâhed izâ kân yâbis er-râs ou min mâ kân
yèḥki mâ'ou mâ bisma' minn ḥaddâ biḳoûloûlou
hâydâ.

On dit cela à celui qui a la tête dure, et qui n'entend pas
raison de quiconque lui parle.

قايد. La langue vulgaire a le verbe **قاد**, i; forme qui sup-
pose *a priori* un verbe transitif **وقد يقد**. En effet, **وقد** se
rencontre quelquefois comme transitif, même dans la langue
savante, ainsi que nous le prouve le Supplément de Dozy. Les
formes vulgaires, quelques corrompues qu'elles paraissent, obéis-
sent pourtant à des règles, à des analogies. Ainsi, le verbe
ساع, a, contenir, capere, montre clairement que le modâre^c
de **وسع** est **يسع**, et non pas **يسع**, car si cela était le cas, le
vulgaire aurait dit **يسيم**, en analogie avec **يقد** et **يقيد**. C'est
verbes ont été formés sous la pression de l'accent à l'impéra-
tif; au lieu de **قَد**, **سَع**, imprononçables pour le vulgaire [v.
p. 266], on disait, et on le dit toujours, **قَيْد**, **سَاع**. On prenait
la voyelle longue pour seconde radicale du verbe, et on la con-
servait, par conséquent, dans les autres temps. Les verbes
فيل pour **افول**, traités à la page 11, proviennent d'une opé-
ration analogue; seulement, c'est là le modâre^c qui en est

la cause. La voyelle du ḥarf el-modāre^c des verbes de quatre lettres n'est, dans la langue vulgaire, ḍammī que par exception et tout-à-fait au hasard. Au lieu de يُشِيل, on dit ye-šīl, yašīl, yišīl, et le vulgaire, ne faisant pas beaucoup d'usage de la quatrième forme a considéré ce i comme la seconde radicale. قَيَّدَ الْفَرْنَ, nous avons allumé la bougie. السَّرَاجُ, allume le four, la lampe. Wouḵīd ou Oukīd [v. p. 129] est en Syrie synonyme de نَار, tandis qu'en Egypte il signifie les balayures de la rue avec lesquelles on alimente le feu = وَتَد. Fleischer, Z. D. M. G., XI, p. 683. De قَاد on forme même le passif اِنْقَاد. Spitta, Gramm., p. 506, n° 164, et Contes populaires, Gloss., s. v.

„A voler lavare il capo all' asino, vi si perde il ranno ed il sapone”.

CLXXI.

مِينِ اِحْتَرَسَ مَا اَنْقَرَصَ

Mīn èḥtaras mǎnḵaras.

Celui qui est sur ses gardes n'est pas pincé.

1°. Insān iza kǎn dārī ṣouḥḥtou (مِخْتَن) minn el-bārd mā 'eūmrou bīṣhon wa lā binwāḡē^c.

Si l'on prend soin de sa santé, en ne s'exposant pas au froid, on n'aura jamais la fièvre, et l'on ne souffrira pas de douleurs.

On comparera n° 95.

2°. Koūll min mā bīyāḥfaz 'alā atāt bêtou ou mālou ou insarak ou yikoūn ingibārī bīyinḡām.

Quiconque ne prend pas soin du mobilier de sa maison et de ses biens souffre des préjudices, s'il est volé, n'ayant que le juste nécessaire pour vivre.

A propos de la prononciation *ehtaras*, on lira l'étrange remarque de Wetzstein, Z. D. M. G., XXII, p. 166, l. 23 et suiv.

Malgré l'assurance la plus formelle que ce proverbe ne comporte que ces deux interprétations, je crois qu'il faut le prendre dans un sens plus général.

CLXXII.

رِزْقُ بَدَّةٍ نَاطٍ

Rizk bèddou naṭṭ.

Il faut sauter afin de se procurer le nécessaire pour vivre.

El-mâl mâ bigî lawâhed tâmbal moukâttaf ou kâ'id minn rër mâ yis'â fi ma'îstou; ou koull in-sân izâ mâ râkad rakd el-hêl minn sân yoûstour wâktou mâ yirzak (يِرْزَق) ou biṭla' râlat biḥāsâbou.

La fortune ne vient pas à un cagnard qui reste à la maison les bras croisés, sans qu'il se donne du mal pour se procurer de quoi vivre. Tout homme qui ne court pas comme un cheval pour gagner son pain ne trouvera pas sa subsistance, et il y aura une erreur dans son compte.

تبيل, pour تنبل, pl. تنابل, signifie, en arabe, *fainéant et idiot*. Ce mot turco-persan a reçu cette dernière acception, au dire des Arabes, par le fait suivant: il y avait à Stamboul un établissement pour les idiots, تنبلخانه. On y envoyait ces malheureux de tout l'Empire. Comme on y menait une douce existence, il y avait beaucoup qui se faisaient passer pour idiots afin d'y être admis. Le Sultan Mahmoûd supprima cet établissement, mais l'épithète de *tambal* continue à être donné à un imbécile. — ركد au lieu de ركض. Mon interlocuteur ne se doutait pas que ces deux

verbes sont des antithèses. — **يسْتُرُ وقتَه**, locution qui signifie se mettre à l'abri de la misère, gagner son pain avec quelque peine; **مستور**, qui est à *couvert* de la pauvreté. — **غَلَّت**. On peut être savant sans le savoir; le paysan, confondant l'une avec l'autre les consonnes homogènes, ignorait bien sûrement que **غَلَّت** était ici plus à sa place que **غلط**. La première forme s'applique particulièrement, dans la langue savante, à une erreur de compte.

الرزق يحبّ الطقّة, Eg.

CLXXIII.

الطق والنق والبق ما ينحملوا

Et-ṭakḵ ou en-naḵḵ ou el-bakḵ mā yinḥāmiloû.
*Le bruit du dégouttement, les criailleries importunes des enfants
 et les punaises sont insupportables.*

Bikouîl hâyda illi dâïman bîsma^c kalâm gâfi aou
 kâsî wa biḍâggar minnou ou bîstekî laḵaraïbînou
 aou aṣḥâbou.

*Cela est dit par quelqu'un qui entend toujours des paroles
 rudes et dures. Il s'en ennuie et se plaint à ses parents ou à
 ses amis.*

طق est une onomatopée imitant le bruit que fait l'eau en tombant goutte à goutte. — **نقّ**, importuner par des demandes continuelles, criailler = **نَعْرَضَ**, p. 31. Dans la langue savante, ce verbe désigne le croassement des grenouilles = **كع**, vulg. — **بِصَجَّر** pour **بِتَصَجَّر**, v. pp. 116, 185, 280, l. 5.

M. el-M. dit, s. v. **نقّ**: **ومنه قول العامة ثلاثة لا تطاق النقّ: النقّ (اي الدلف) والبقّ والطقّ**.

CLXXIV.

خُضْرَةٌ وَ مَاءٌ وَ وَجْهٌ حَسَنٌ

Hòḍra ou mâ' ou wàgëh ḥàsan.

[Il faut pour être content:] verdure, eau et beau visage.

El-insân bîfraḥ minn šâfat et-tlâti heydòl iza
raḥ 'al-bistân ou kâ'ad 'alâ birket el-mây ou šâf
ez-zouhoûr kouddâm minnou ou sâme' harîr el-
foustouḳiye ou kân ḥadd minnou wâḥdi minn eg-
gemâlât el-kouwayyisîn kainnhâ el-bedr bitâ-
mâ mou.

L'homme se réjouit de la vue de ces trois (choses), lorsqu'il va au jardin et reste sur le bassin d'eau et voit les fleurs devant lui; il entend la murmure de la vasque et il a auprès de lui une des jolies beautés qui ressemblent à la lune dans son plein.

Sur بَرَكَةٌ et فُسْتَقِيَّة, voir p. 180.

Ce proverbe est, comme je l'ai déjà fait ressortir plus haut, p. 185, une expression fidèle du caractère des Arabes. Ils aiment avant tout les fleurs et l'eau, et il est rare de trouver un jardin qui n'ait son *birke*. Ils sont aussi très-sensibles à un beau visage, quoiqu'ils aient sur la beauté des idées bien différentes des nôtres. Ils se conforment à la recommandation d'Imrou'l-Keys:

تَبَتَّعْ مِنَ الدُّنْيَا فَإِنَّكَ فَإِنْ * مِنَ التَّشَوَّاتِ وَالنِّسَاءِ الْحَسَنِ
„Puisque tu vas périr, jouis dans ce monde de ses ivresses et de ses belles femmes”. Six diwans, p. 190, l. 9.

Le grand poète ne comprenait pas le kâf de la vie autrement que les Arabes modernes. On se trompe fort, si l'on croit que les trois *desiderata* de notre proverbe ne soient pas très-souvent réunis sous le beau ciel de l'Orient, dans un bosquet ombragé, à côté d'une fontaine plaintive.

Var.: hòḍra ou mâ' ou síkl ḥàsan. S = Eg.

CLXXV.

الظفر جَنْزِير العَفَارِيت

Et-ṭāfar ġanzîr el-ʿafârît.

La pauvreté est la chaîne des gens habiles.

Koull insân bekoûn şâtîr ou dâîr mitl ed-dou-lâb ou mâ fîs mâʿou wa lâ bâret el-ferd mâ biṭlaʿ minn îdou wa lâ mâşlaḥa fa bekoûn moukârbag bikoûll aʿmâlou.

Tout homme avisé, toujours en mouvement comme une roue, mais ne possédant pas un rouge liard, n'est pas à même de faire une seule besogne: il est comme lié dans toutes ses actions.

عَفَرِيَّت s'applique aussi bien à une personne habile et intelligente qu'à une personne méchante et pervertie. Cependant, dans ce dernier cas, on se sert de préférence du mot seyṭân. —

بَارَةُ الْفَرْد, Hartmann, Sprachführer, p. 72, l. 7.

CLXXVI.

إذا كان الرزق بِكَتْر الرَكْضِ مَا كَانَشْ

حَدًا يَلْحَقُ مَعَ الْكِلَابِ شَيْءٌ

Iza kân er-rizk bikoûtr er-rakḍ ma kâns ḥadda yllḥaq maʿ el-kilâb şeyʿ.

Si l'on devait obtenir les biens de cette vie à force de courir, personne n'attraperait quelque chose, tout en courant autant que les chiens.

Er-rizk bitedbîr mâs biziyâdat, el-ḥarakât ou

kilâb es-sikke toûrkouq ketîr ou betsoûfhom
baṭnhom moulâzzak biḡâhrhom.

Les biens de ce monde (s'obtiennent) par de (sages) dispositions, non par un excès de mouvements; les chiens de la rue courent beaucoup, tu vois cependant qu'ils ont les flancs enfoncés [le ventre collé au dos].

CLXXVII.

ني ني ني ني لما يجي الخرا يشتريني

Nî! nî! nî! nî! limmâ yîgî el-ḡarâ yîsterîni.

Nî, nî! nî, nî! lorsque la boue viendra, il l'achètera.

Mâsalan ânâ binzal 'as-soûk taîstëri banadoûrâ, ou bilâḡi 'and wâhed banadoûrâ mēliḡa ou 'and et-tânî mo'âffîṣa ou-l-tnân [اثنان] bisâ'r wâhed; fa 'âwaḡ mā bâḡod minn el-mēliḡa berôḡ bâḡod minn el-mo'âffîṣa ou limmâ berôḡ 'al-bêt betkoûllî oûmmî: „soû hal-banadoûrâ illi ḡâyibha, mā lakêtës âḡsan minnhâ"? ou bigâwib anâ ou biḡoûl: „hallî soûftou ḡouddâmi aḡattou". Betrôddli oûmmî: „ṣâdaḡ fik el-mâsal illi beḡoûl: nî, nî! nî, nî! limmâ yîgî el-ḡarâ yîstorîni."

Par exemple, je descends au marché pour acheter des tomates. J'en trouve de belles chez un marchand et de pourries [acerbès] chez un autre, les deux au même prix. Mais, au lieu de prendre des belles, je m'en vais prendre des pourries. Rentré à la maison, ma mère me dit: „Que sont ces tomates que tu a apportées; n'en as-tu pas trouvé de meilleures?" J'y réponds: „Ce que j'ai vu devant moi, je l'ai pris." Ma mère me

réplique: „A toi s'applique bien le proverbe qui dit: nî! nî! nî! nî! lorsque la boue vient, il l'achète.”

Pour **ني ني**, voir Comm. d'el-'Akbarî sur el-Moutanabbî, éd. Caire, I, p. 109, l. 3. — Le pronom dans **يشتريني** se rapporte à **خرا**; cette construction est motivée par le désir de la rime. — **بَنَدُورَا**, collectif, vient de l'italien *pomi d'oro*. — **هَلِي** = **مُعَيَّص** = **مُعَيَّص** est très-usité des paysans. Le **ه** n'est, d'après moi, qu'une abréviation de **ها** qui a été préfixé pour renforcer le démonstratif primitif **إِلِي**. C'est le même mot que nous trouvons dans l'article vulgaire **هَل = ال + ها = هَل**. On dit même, par exemple: **هَلْبِت هيدا**. **ها** joue dans **هَلِي** le même rôle que **ذِي** dans **الَّذِي**. Les formes vulgaires **هَلِي** et **إِلِي** ne sont pas du tout des corruptions des formes correspondantes de l'arabe classique, mais d'anciens mots sémitiques d'un grand intérêt. Fleischer, *Beiträge*, IV, p. 143; VII, p. 141. Wetzstein, *Z. D. M. G.*, XXII, p. 124.

CLXXVIII.

إِلِي يَفْتَح زَمْبِيلَه كُلَّ النَّاسِ تَعْبِي لَهُ

Illî yiftaḥ zembîlou koull en-nâs tē'abbîlou.

Tout le monde remplit le panier de celui qui l'ouvre.

Bētā'ni 'ann ṣābî illi beròḥ bi'āsir nâs aoubâs inn kân kamārgîye willâ soukrîye; ou bihal-wâṣṭa biḥālli en-nâs el-aśrâf tēḥki biḥākḵou.

Se rapporte au jeune homme qui fréquente la société des gens sans feu ni lieu, que ce soient des joueurs ou des ivrognes. C'est ainsi qu'il s'expose au blâme des personnes bien nées.

CLXXIX.

كلب زبدین ما لُش عَنی عن سوق النباطیة

Kelb Zebdîn mâ lous řinâ 'ann souk en-Nabaṭiye.

*Un chien de Zebdîn ne saurait se passer du marché
de Nabāṭiye.*

مالش, ne forme qu'un seul mot; mâ porte l'accent, et c'est pour cela que le ḍammî de š n'est pas devenu شو.

Les habitants du petit village de Zebdîn, à une demi heure de Nabāṭiye, font tout venir de ce dernier bourg, situé à 4 heures de Ṣaydā. Ils manquent même d'eau, et l'on dit en proverbe que les chiens de leur village vont boire à Nabāṭiye, tellement l'eau est rare chez eux.

CLXXX.

شَحَاد و مُشَارِط

Šaḥḥād ou moušāriṭ.

Il mendie tout en posant des conditions.

Māsalan ṭalābt minnī sigāra ou ṭoulā'et es-sigāra rafī'a bitkoḥllī: „loufflī wāḥdi tēḥini.

Tu me demandes, par exemple, une cigarette. [Je te la fais], mais elle est trop mince, et tu me dis: „Roule-moi une qui soit grosse.”

Pour طلع, voir p. 105. En italien, on dirait bien ici: *la spagnoletta riuscì troppo sottile.*

On dit le proverbe de celui qui n'est pas content d'un don reçu, mais qui en réclame un meilleur.

CLXXXI.

إِسْأَلْ عَلَى الْجَارِ قَبْلَ الدَّارِ وَالرَّفِيقَ قَبْلَ الطَّرِيقِ

Îs'al 'alâ-g-gâr kabl ed-dâr wa ër-rafiḳ kabl
eṭ-ṭarîḳ.

*Informe-toi du voisin avant [de louer ou d'acheter] la maison,
et du compagnon avant [de t'informer de] la route.*

Chez Meydânî ce proverbe est divisé en deux :

1° الْجَارَ ثَمَّ الدَّارَ. O. c., éd. Boulâḳ, I, p. 102. Freyt., I,
p. 803, n° 88.

Il dit que le Prophète en est l'auteur, ainsi que du suivant :

2° الرَّفِيقَ قَبْلَ الطَّرِيقِ. Ibid., p. 299. Ibid., p. 553, n° 90.

L'Arabe n'aime pas à être seul, surtout en voyage. Il attend souvent plusieurs jours pour trouver un compagnon. Vu l'état des routes et la solitude des campagnes, il est nécessaire que ce compagnon soit un homme de confiance. Il est cependant fort rare qu'on soit trompé ou trahi par son rafîḳ. Les voisins tâchent de vivre en bon accord entre eux. Dans un pays où le إِشْفَاق, dans le vrai sens du mot, p. 229, est encore une réalité et où l'on voyage de la même façon qu'au temps du Prophète, on peut facilement comprendre que ce proverbe trouve à tout moment son application.

Har., éd. Sacy, p. 584. Fleischer, 'Alis Sprüche, p. 89.
Hartmann, Sprachführer, p. 239. MS de Leide, p. 230, n° 4 :

اَطْلُبِ الْجَارَ الْخ.

S = Eg.

CLXXXII.

دَقْنُ الطَّمَاعِ فِي طَيْرِ الْمُقَاسِ

Dakn eṭ-ṭammā' fî ṭîz el-mouflis.

Barba avari podici ejus qui solvendo impar est, [adhæret].

Iza koùnt ènti 'amm bettâgir fî mādgar (متجر) ou kount roubhân fîh lâken minn koùtrat eṭ-ṭama' ḥabbèt el-beḍâ'a biwâkt et-taḥsîn ou biwâkt en-nouzoûl ṭallâ'âthâ, fa 'âwaḍ mâ innak biḍdak tîrbaḥ willâ tigma' roussmâlak (راس مالك), ṭla'ât [طَلَعَتْ] housrân. Ou el-mâtal maṭ-loûḳ 'alâ koûll illi fâllasoû minn îdhom bisouḅbat eṭ-ṭama'.

Si tu fais des transactions commerciales, dans lesquelles tu gagnes de l'argent, mais, par excès d'avarice, tu caches la marchandise à l'époque de la hausse, tout en la sortant à l'époque de la baisse, c'est qu'alors, au lieu de gagner, selon ton désir, ou au moins de rentrer dans tes fonds, il en résultera une perte pour toi. Le proverbe s'applique à tous ceux qui, par leur avarice, ont causé leur propre ruine.

Socin, n° 206.

CLXXXIII.

نَصْرُ الدَّرْبِ وَلَا كُلُّهَا

Nouṣṣ ed-dârb wa lâ koûllhâ.

La moitié du chemin, et non pas tout [le chemin.]

Koull insân izâ dâyyan et-tâni maṣârî ou mâ wafâh hinnî ou rāḥ la'ândou yltlob minnou ma-

şarî tânî mârîra ou mâ râdî yâ‘tî ou kâllou: „enti wâhed ‘awâţeli, mâ ‘eutt [= عُدْتُ] a‘tîk, nouşş ed-dârb wa lâ koullou.

[Ainsi dit] tout homme qui prête de l'argent à un autre sans que celui le rende; il s'en va chez lui le lui réclamer, mais l'autre ne veut rien donner. Il lui dit alors: „Tu es un faînéant, je ne te donne plus rien: la moitié du chemin, et non pas tout le chemin.

La traduction présente de sérieuses difficultés à cause du manque de logique du texte. Un des paysans ici présents me déclare que celui qui m'a dicté cela a dû être quelque savant grammairien de Damas: **الـي شرح لك هيدا بـذه كون واحد من النـكـوتـين في الشـام الكـبـيرة**. Il n'émet cette ingénieuse appréciation que parce que j'ai dit que je ne comprenais pas très-bien comment il fallait traduire **إذا** — **ما وفاه هني**, il ne le [maşârî] lui a pas payé. On dirait également **ما وني له**.

CLXXXIV.

ولا دار حتى فيها شـشـمة (بلوعة)

Wa lâ dâr hatta fîhâ şèşmi (ou balou‘a).

Il n'y a pas de maison qui n'ait des lieux d'aisance.

Wa lâ ‘âyli betkoûn şarîfi lahâtta lâ yitla‘ minn-hâ wâhed nâkiş [sc. **النخـرة**]; mitl wâhed ‘ândëna ismou ‘Alî abouh wâhed řânî gëddan; minn bâ‘d mâ mâţ abouh âhad heuşştou minn el-mîrât ou indâr ‘ala-s-soûkr ou el-fâsâd ou şar yî‘âkrit ‘alan-niswân minn killet şâ‘mtou (**شـمـة**) ou wâssaḥ ḥâlou mitl wasâḥat el-kanîf.

Il n'y a pas une famille comme il faut qu'il n'en sorte quelqu'un de vil. Ainsi, il y a chez nous un nommé 'All dont le père [était] fort riche. Après la mort de celui-ci, il prit sa part de l'héritage et s'adonna à la boisson et à la débauche. N'ayant point de sentiments d'honneur, il se souilla de la souillure des lieux d'aisance.

On a vu, n° 201, que le sens littéral de ce proverbe n'est pas toujours conforme à l'état des choses en Orient.

شَمْبَه vient du persan چَسْمَه, fons (prop. *foramen*).

CLXXXV.

عَبَّ اللَّقْمَةَ جَابِت نَقْمَه وَ عَبَّ الْكَلِمَةَ جَلِبِت نَعْمَه

Roubb el-loùkmi gâbet nâkmi ou roùbb el-koùlmi
gâlabet nâ'mi.

Ce proverbe a été donné p. 161. L'impératif avec le mādī suivant me fait penser que le mot عَبَّ n'est pas ici à sa place. Meydānī rapporte un proverbe qui me paraît être la dernière partie du nôtre:

رُبَّ كَلِمَةٍ سَلَبَتْ نَعْمَةً

o. c., éd. Boulâk, I, p. 267; cf. p. 272, l. 3 d'en bas. Freyt., I, p. 556; cf. p. 563, n° 141.

Le peuple aura remplacé سَلَبَتْ par جَلِبِت. Je croirais que ce proverbe ou plutôt ces deux proverbes avaient dans l'origine رُبَّ - رُبَّ, mot qui n'est pas compris du peuple, qui lui a substitué عَبَّ, avale! Il y a, malgré ce changement, un sens acceptable, si l'on n'est pas trop difficile sur la syntaxe.

CLXXXVI.

من بعد نفسك عِزَّ صديقك

Minn ba'd nefsak 'izz şadîkâk.

Après toi même chéris ton ami.

Lâzim koull insân yisouf maşlahat nèfsou fi-l-
hèyr, ou illi bitfâddal 'annou biyâ'ti laşâhebou,
ou kazâlek koull insân illi bikşa' maşâleḥ ila ʿl-
'âlam wa mâ biṭtiker fi tadbîr ḥâlou willa (إلا,
biyèḥfa.

Il faut que tout homme regarde à ses propres intérêts pour [acquérir] des biens, et ce qu'il en reste, après qu'il s'est satisfait lui-même [= والدي يتفضل عنه], il le donne à son ami. Il en est de même de tout homme qui pourvoit aux intérêts des gens sans penser à s'arranger lui-même: il mourra de faim.

Cf. Meyd., Boulak, II, p. ٨٥. Fr., II, p. 353; III, I, n° 2667. Socin, n° 129.

On s'écriera peut-être, en lisant ce proverbe: voilà de l'égoïsme! Mais nous avons bien aussi notre „chacun pour soi, et Dieu pour tous.” Ce n'est pas l'existence du proverbe arabe qui doit nous choquer, mais bien son application. Le grand et puissant pivot du monde européen, la base sur lequel repose, solidement et indestructiblement, notre économie sociale est le sentiment inné du bien public. Ce sentiment est absolument inconnu en Orient, où, pour parler avec Meydani, كُلُّ يَجُرُّ, „chacun attire le feu à la pâte de sa galette”. Une société où ce proverbe est d'une vérité effrayante est sérieusement menacée. Elle s'écroulera, si l'on n'y apporte pas remède dès à présent, car chacun pense d'abord à soi, depuis le plus haut jusqu'au plus infime employé.

1) O. c., II, p. 85. Freyt., II, p. 353, n° 109. Cf. Socin, n° 129.

CLXXXVII.

النار ما تحرق إلا أيد شايها

En-nâr mâ tâhrik illa îd šâilha.

Le feu ne brûle que la main de celui qui le porte.

Insân izâ kân mamrouûd aou maougoû^c ou âget el-‘âlam betkèssir ‘alêh ou betkoûllou: „rèrak šâbou âktar minnak môs ‘ammâl bi‘eunn (عن) dâi-man mitlak”; ou bigâwibhom hoûwî haydâ – aou wâhad tâgîr inşâb fî ẽmşîbi kēbîri, yâ fî kasr mâ-lou, yâ fî harik bêtou, wa beşîr yîbki wa yinôh ou bêtîgî en-nâs betkoûllou: „itsâbbar ou Âllâ yi‘âouwid ‘alêk”; ou bigâwib hoûwî: „mâ haddâ minnkoum mounşâb: en-nâr mâ bêtâhrik illa îd šâilha.”

C'est là la réponse de quelqu'un qui est valétudinaire ou affligé de quelque douleur corporelle et que les gens viennent consoler, en lui disant: „Il y en a que les malheurs ont frappés plus que toi.” – [S'applique aussi à] un négociant qui, frappé d'un grand malheur, soit la perte de sa fortune, soit l'incendie de sa maison, se met à pleurer et à se lamenter. On vient alors lui dire: „Aie patience! Dieu t'en donnera une compensation”; à quoi il répond: „Aucun de vous n'a été atteint: le feu ne brûle que la main de celui qui le porte.”

CLXXXVIII.

شبر تعتير بدراع جوخ

Šibr ta‘tîr bidrâ^c goûh.

Un empan de débauche pour une aune de drap.

Ou aşl el-mâtal ‘alâ-l-ħiyyât illi bitrok sôurlou

ou biròh, yâ 'alâ-l-ḵàhwe, yâ 'as-soùkr; ou fi-l-igmâl 'ann koull ṣanâya'i [= صنائعي] yindâr 'aryân wa lâ yiḥeùbb es-souṛl.

L'origine du proverbe se rapporte au tailleur qui quitte son travail et s'en va, soit au café, soit pour se soûler; et, en général, à tout ouvrier qui flâne nu [sans avoir les habits nécessaires] et qui n'aime pas non plus le travail.

CLXXXIX.

البطانة تسلم على الجيب

El-baṭâni tēsèllim 'al-gèb.

La doublure salue la poche.

Bīya'noùhâ 'ann riġġâl illi mā bikoùns 'àndou maṣârî ou biṭloboû minnou, ou hoùwî bigâwib hâk.

On signifie par cela un homme qui n'a pas d'argent, mais à qui on en demande. Il répond alors ainsi.

CXC.

فَشَا لَقْدَامَ وَتَنْتَيْنَ لَخْلَفَ

Fâṣha laḵouddâm wa tentèn laḵâlf.

Un pas en avant et deux en arrière.

Hal-mâtal yâ'ni 'âlâ ʿel-ḥèya ou ʿel-ḥâf. Wâḥed âḥèdînou la'and el-ḥâkim; minn el-ḥâf iġrèh mā

tintakîls 'ann bâ'qhom ou bideffisoûh defš. Ou 'ann et-tâgir illi bitâmmal innou yîksab ou fi âhir es-sinni belâkî hâlou housrân.

Ce proverbe se rapporte à la honte et à la peur. On conduit quelqu'un chez le gouverneur (le juge); la peur l'empêche de mettre l'un pied devant l'autre, et on le pousse vigoureusement en avant. [Il se rapporte] de même au négociant qui espère gagner, mais se trouve à la fin de l'année en présence d'une perte.

فَشَح, Syr. = خطا, Eg. — دفع, دفر, دفش ont, vulgairement, à peu près la même signification. مركب دقاش, vaisseau à hélice.

خطوة لقدام الخ, Eg..

CXCI.

أخذ كيس و كُش و كِسْوَة

Àhad kîs ou kouss ou kèswi.

Il a eu bourse d'argent, xreis et habits.

On dit aussi:

أكل شارب راكب

Ākil, šârib, rākib.

Il mange, il boit et il monte dessus.

Wâhad tegâouwaz mârâ ou hoû tafrân ou hiyâ zengîli 'ândhâ 'ouroûs; bigî 'al-bêt bilâkî âhlou ou sôurlou hâdir ou fi gâbtou (جَيْبَتِه) hargîtou ou fi sandoukhou el-awâ'î illi 'amalêtlou hinni, ou fi-l-lêl bîrfa' souwârihâ hâtta bifoût el-mârkab fi-l-bourâz.

Quelqu'un a épousé une femme. Il est pauvre, lui, tandis qu'elle est riche possédant des piastres. Il rentre à la maison, il y trouve sa famille et son affaire prête, ayant dans sa poche ce qu'il lui faut pour ses dépenses et dans son coffre les habits qu'on (sa famille) lui a faits. Le soir, il dresse les mâts [de sa femme], afin que le bateau entre dans le canal.

On dit cela d'un homme pauvre qui a épousé une femme riche. C'est elle qui lui fournit tout. Il y a quelquefois en Orient, même chez les musulmans, des mariages d'inclination, où l'homme se trouve dans l'impossibilité de donner le mahr ou le şadâk; cf. p. 81. La dernière partie de l'explication, d'une franchise trop crue pour l'oreille européenne, ne doit pas étonner dans un pays et une langue où *naturalia non sunt turpia*. Ce proverbe me fut donné et commenté par un marin de Seydâ, ce qui explique la raison d'être de l'expression.

L'Egyptien dit:

طالب كيس وكس وكسوة

en l'appliquant à celui qui demande quelque chose au dessus de son atteinte.

CXCII.

كلب داير ولا سبّع مربوط

Kelb dâïr wa lâ sâb' marboût.

[Etre] chien errant vaut mieux que [d'être] lion lié.

El-mâ'nâ innou kâdd mâ bekoûn er-riggâl kâdir ou kân maḥboûs yibkâ el-wâlad âkwa minnou; ou wâḥed mâss maṭloûk el-ḥeurriye yibkâ en-nedl âştâr minnou.

Le sens en est celui-ci: quelque puissant que soit l'homme, étant en prison (renfermé), l'enfant est plus fort que lui. Le lâche est plus capable (plus à même de faire quelque chose) que celui qui ne jouit pas de sa pleine liberté.

ندل, pour نذل, me fut expliqué par جبان.

Socin, n° 200, avec السبع الرابض. Berggren, s. v. Lion. كلب
حي أخير من اسد ميت, MS de Leide, vol. I, p. 215, n° 53.
Cf. Meydânî, Bouîak, II, p. vv. Freyt., II, p. 234, n° 63.

CXCIII.

من قال خي بدال بي كان كذاب عليّ

Min kâl hëyî bedâl bèyî kân kezzâb 'alèyî.

Qui dit „mon frère” pour „mon père” me dit un mensonge.

Mata mât abou ẽl-wâlad ou lou hëy àkbar minnou ikoùllou: „yâ hëyî, lâ ta'tâls hamm, mâhmâ lâzîmlak anû begîblak”¹⁾ (= بحيب لك), ou hoûwâ mâ begîb ou (= ف) bekoûl el-wâlad hêdâ.

Lorsque l'enfant a perdu son père, son frère, plus âgé que lui, lui dit: „Ne sois pas en peine, mon frère!, je te donnerai tout ce dont tu auras besoin, quelque chose que ce soit.” Il ne lui donne pourtant rien, et l'enfant dit alors cela.

Il y a dans ce proverbe deux points de vue différents: **خي** est dit par „le frère plus âgé” et **بي** par l'enfant. Il faut prendre les proverbes vulgaires tels qu'ils sont; ils résistent souvent à toute analyse au point de vue de la grammaire et de la logique.

Hëyî, bèyî, 'aleyî. C'est bien ainsi qu'on me le prononça. Parmi les paysans sidoniens que j'ai autour de moi en

1) Il fut prononcé begîbblak.

ce moment-ci il en y a qui disent *heyî*. L'une et l'autre forme sont vulgairement bonnes. Analysons-les. Lorsque nous disons, p. ex., *بيتي*, c'est *bê + tî*, *بي + تي*; la métrique suffit pour nous le prouver. Si donc nous suffixons simplement *ي* à *حَي* (v. p. 265) nous aurons *حَيِي*, *ha-i* ou *ha-yî*. Ces deux formes sont impossibles, parce que le *kesra*, qui doit s'appuyer à une consonne, fait disparaître la diphthongue. Pour éviter cela, on donne au *kesra* l'appui qu'il demande en redoublant le *ي*, et l'on dit *heyî*, ce qui ramène le mot à sa forme primitive [*أَخِي*, dim. de *أَخْر*]. Il en est de même de tous les mots en *ي*, vulg., = *يِي*, class. Maintenant, le vulgaire peut envisager le *ي* comme une syllabe isolée n'ayant pas besoin d'être précédée d'un *kesra*, en analogie avec *هَم*, *كَم* etc. Il dit par conséquent *yâ hoûî*, *yâ boûî* et non pas *hoûwî*, *boûwî*. J'ai bien souvent demandé qu'on me prononçât *بيتي* et *بيتك* très-lentement: je n'ai jamais pu distinguer que *bêt-i* et *bêt-ak*. Ce n'est qu'en acceptant ce fait que des formes telles que *heyî* et *beyî* peuvent s'expliquer — *لا تعتلش هم*. Voilà une expression qui ferait honneur à la langue classique: „ne traîne pas de souci avec toi”, où vulgairement: „ne porte pas de souci” = *لا تعطل هم*. A Damas, on dit *لا تهطل هم*, avec la même signification. On prononce souvent *عطل*, et les paysans ici présents m'assurent qu'il faut l'écrire avec un ط. C'est le *Korân* qui fait loi, et là nous trouvons *عتل*, XLIV, 47. Le *عطال* de Burckhardt, n° 632, est ainsi expliqué. De ce verbe dérive *عتال*, portefaix, qui, malgré l'assertion de Burckhardt, n'est pas connu en Egypte, où l'on dit *حمال* ou *هيال* 1).

1) Je ne comprends pas comment Wetzstein a pu dire, Z. D. M. G., XII, p. 131, à propos du passage cité de Burckhardt: „les formes *عطل* et *عتل* qu'on y trouve ne signifient rien” — *lapsus memoriae!*

CXCIV.

كَلَّ مِنْ يَسَاحِمِ مَرَّتَهُ بِمَعْرِفَتِهِ

Koull min yisàhhim màrtou bima'rîftou.

Unusquisque uxorem suam suo modo comprimet.

Anâ bîstarîl has-šoûrlî hàydâ ou bigî wâhed bi-koûll: „es-šoûrlî hîi mâss tâyyib”, fa gawâbtou hàydâ eg-gawâb hàttâ mâ yerâga'nîs.

Pendant que je suis occupé à faire ce travail, quelqu'un vient me dire: „Il n'est pas bon, ce travail”, à quoi je lui réponds immédiatement par ce proverbe, afin qu'il ne revienne pas me répéter [la même chose].

Cette réponse, je l'ai reçue, moi aussi, de quelqu'un qui croyait être spirituel. En voici une autre qui est d'un meilleur goût. Je la donne telle que je la trouve dans mes notes:

إِنِّي كُنْتُ خَظْرَةً أَلْفَ لِي سِكَّارَةً وَأَنَا طَالِعٌ مِنْ بَيْتِي فِي صَيْدِ
الْمَكْرُوسَةِ فَإِذَا بَعَجَزَ ظَهْرُهَا مَحَنِي وَوَجْهُهَا مَكْرَبٌ مِثْلُ جِلْدِ
الْحَرْبَاءِ فَلَمَّا اشْتَلَقْتُ عَلَيَّ أَنَّ السِّكَّارَةَ بِيَدِي تَحَرَّكَتْ مَعَهَا
الطَّمَاعَةُ وَصَارَ لَهَا نَفْسٌ بِشَرْبِ الدِّخَانِ فَطَلَبْتُ مَتَى السِّكَّارَةُ
الْمَرْوَعَةُ وَقَالَتْ: دَخَلَكِ يَا حَبِيبِي اعْطِينِي أَيَّاهَا فَجَاوَبْتُهَا
مَتَسَخَّرًا عَلَيْهَا: كَيْفَ يَجُوزُ لَكَ أَنْ تَشْرَبِي سِكَّارَةَ كَافِرٍ مِثْلِي
فَرَدَّتْ عَلَيَّ مِنْ فَرْدِهَا وَالْجَوَابُ تَحْتَ أَبْطَافِهَا: تَعْرِفُ يَا ابْنِي
عِنْدَنَا الْمُسْلِمِينَ السِّكَّارَةُ مَا لَهَا مِنْ دِينٍ اسْتَحْيَتْ مِنْهَا
وَاعْطَيْتَهَا مَطْلُوبَهَا.

Les Syriens appellent une réplique pareille **جواب مصري**, „réponse égyptienne”. Les riverains du Nil sont vraiment les plus vifs, les plus spirituels et les plus aimables de tous les Arabes.

CXCv.

ضُحُوكٌ مِنْ غَيْرِ سَبَبٍ مِنْ قَلَّةِ الْأَدَبِ

Douhouk minn rêr sabab minn killat el-aḍab.

Rire sans raison [provient] d'insuffisance d'instruction.

Hâyda mafhoûm, yâ'ni izâ ḍâhik el-insân bân
 ʿn-nâs ou mā fiš-šèy' (= مَا فِيش شَيْءٌ) yoûgib liḍ-
 ḍouhouk bikoûn minn 'âḍam el-mârbâ.

*Cela se comprend: c'est-à-dire, quand on rit, se trouvant
 avec des gens, sans qu'il y ait rien qui le motive, c'est par
 manque d'éducation.*

Le second ḍammi dans ضُحُوكٌ avait ici sa pleine pronon-
 ciation. C'est, ce me semble, le maṣḍar ضَحِكَ [qui n'est
 qu'une prononciation par itbâ' de ضَحِك].

Freyt., III, 1, n° 1729, où „indicium” n'est pas tout-à-fait
 exact.

CXCvI.

أَنْتِ مِثْلُ شُحَاخِ الْجِمَالِ كُلِّ مَالِكٍ لَتُخَلْفِ

Entî mitl šouḥaḥ eg-gemâl koull mâlak lahâlf.

*Tu es comme l'urine des chameaux: tu vas constamment
 en arrière.*

Bîdroboû hâyda 'alâ siklèyn, àouwal wâḥed izâ
 kâ'ad wâḥed fi-l-mâdrasi ḥâmsi sênîn ou mā ta'al-
 lam wa la šaḥṭ es-šaḥṭa 'alâ lâḥ et-tânaki, aou ḥâ-

dam 'and nâs awâdim ou kâdd mâ bidârriboûh mâ yâ'rif el-îbri minn el-mësèlli; ou et-tânî mata kân el-insân 'ay 7ân ou mâ yaṭîb minn mârâdou ou koull yâm yezîd, ou bis'aloû en-nâs 'ânnou bigâwîbhom âhlou „mitl šaḥâḥ eg-gēmâl koull mâlou laḥâlf.”

On emploie ce proverbe dans deux cas: 1° si quelqu'un reste cinq ans à l'école sans qu'il apprenne même à tirer une ligne sur la tablette de fer-blanc, ou s'il sert chez des personnes comme il faut tout en ne sachant distinguer une aiguille à coudre d'une aiguille d'emballeur; 2° lorsqu'on est malade et qu'on ne guérit pas de sa maladie, qui, au contraire, augmente chaque jour. La famille répond alors aux personnes qui demandent de ses nouvelles: „comme l'urine des chameaux, toujours en arrière.”

Koull mâlak, v. pp. 21, 22. Le l est aussi changé en n, et l'on dit: koull mânî, mânou, etc. — ما تعلم ولا شحط. شحطه على لوح التنكة. L'Orient consomme une grande quantité de pétrole, qu'on peut acheter dans presque tous les villages. Les boîtes de fer-blanc sont utilisées pour les écoles. Les côtés sont soigneusement découpés, et les enfants s'en servent en guise d'ardoises. On écrit très-bien la-dessus, et la dépense est nulle.

Il n'est pas prudent de passer trop près d'un chameau pour ne pas avoir à constater sur ses habits que le proverbe dit la vérité. Meydânî donne: من ثيل et اخلف من بول الجمل et من الخ, éd. Bouî., I, p. 223. Freyt., I, p. 456.

CXC VII.

حُكْمُ نَفْسٍ عَلَى النَّفْسِ صَعْبٌ

Houkm nefš 'alâ nefš şa'ăb.

L'autorité d'une personne sur une autre est difficile à supporter.

Koull insân yelli maḥkoûm 'alêh ma biḥalloûh la yarôh wa la yîgî yiş'ab 'alêh; mâtalan izâ koultoulli genâbak ou ânâ el-moukârî bêtâ'ak: inn „lâ tit'âouwakš fî-s-sikke ḥallîk 'and el-'âfēs ou el-ḥâl innî fî řayat el-louzoûm ilâ afrar [= إفراغ] el-bâdan bešoûf hoûkmak tekîl 'alèyyî; ḥattâ ěl-ḥeywânât 'alâ ba'dihim ou ěl-ḥinfîsi titbâhtar 'alâ ẽn-nâmlî ou hòmmî mousterîlîn fî ba'ra waḥdi.

Tout homme qui est sous l'autorité d'un autre et qu'on ne laisse ni aller ni venir trouve cela difficile. Par exemple, si tu me dis, à moi, ton moucre: „Ne tarde pas en route, reste auprès du bagage”, et la vérité est que je suis dans l'extrême nécessité de satisfaire un besoin, je trouve ton autorité lourde pour moi. Même les animaux sont assujettis les uns aux autres: l'escarbot fait le grand seigneur aux dépens de la fourmi pendant qu'ils sont là à travailler dans le même crottin.

Pour قَلْتُ لِي = قَلْتُ لِي, voir p. 3. Dans un de mes voyages, j'avais défendu à mon moucre de s'absenter du bagage; il dit alors ce proverbe, et ayant été prié de m'en expliquer la portée, il me gratifia de ce qu'on vient de lire.

Chacun connaît le rôle que l'escarbot a joué en Egypte ¹⁾, mais ce qu'on ne connaît peut-être pas, c'est qu'il est encore l'objet de beaucoup de vénération parmi les paysans syriens.

1) Mr. Spitta-Bey nous montre dans ses „Contes populaires”, p. 27, que l'idée du scarabée existe encore, quoique déguisée, chez les Egyptiens modernes.

Ils le mettent, renfermé dans une boîte, sur la poitrine de l'enfant dans le berceau pour qu'il ne soit pas atteint du mauvais œil. En Suède, on prétend que celui qui retourne un escarbot, renversé sur le dos, sera relevé d'un certain nombre de péchés. J'ai trouvé la même croyance chez la population rurale de la Syrie. Le mythe de Khepera-Yehova ¹⁾ a fait du chemin.

CXCVIII

نَامَ عَلَى الْجَمْبِ الَّتِي يَرِيحُكَ

Nâm 'alâ eg-gemb illî yirâyṣihak.

Dors sur le côté qui te fait reposer.

Izâ kân waḥed mo'allim mâss mabsouṭ minn ḥaddāmou ikoṭllou: innî „bèddî dèssirak”, begâ-wibou el-ḥaddām el-matal ou koṭll min ya'mel illî bilâkî àoufaḵ ou àryaḥ lanèfsou.

Si un maître n'est pas satisfait de son domestique, il lui dit: „Je veux te donner ton congé”. Le domestique y répond par le proverbe. Chacun fait ce qu'il trouve lui convenir le mieux et ce qui lui est le plus commode.

CXCIX.

الرَّاسُ الَّتِي مَا فِيهَا نَخْوَةٌ قَطْعُهُ أَوْلَى

Er-râs illî mâ fîh nâḥwi ḵaṭ'ou àoulâ.

La tête où il n'y a pas de fierté mérite plutôt d'être coupée.

Koull insân bekoûn ḵalîl es-ṣou'mi wa 'adîm

¹⁾ Lieblein, Egypten, p. 80 (en suédois). Il est bien bizarre que Khepera et l'allemand Käfer désignent le même objet.

es-sàraf wa 'akroût 'and en-niswân ez-zawânî
wâ ikoûn mâtou ahêr minn hâyâtou, ou bekoûloû
'annou el-mâtal.

La mort de tout homme qui a l'âme basse, dépourvu de nobles sentiments et entremetteur auprès des femmes débauchées, vaut mieux que sa vie. C'est de lui qu'on dit le proverbe.

Je copie mes notes: „Comme j'aurais préféré **فيكون مرقه**, j'ai demandé aux personnes présentes ce qu'elles en pensaient. Les uns disaient: fa aḥsan, les autres: waou aṣwab; on a pourtant fini par tomber d'accord que „tous les deux étaient également bons, **اتنينهم مثل بعضهم**.” La distinction, si marquée dans la langue savante, entre ف et و, est très-peu sensible dans la langue vulgaire. Pourtant, je n'ai pas remarqué que ف puisse remplacer و; c'est le contraire qui a lieu.”

CC.

أَعْمَى الْعَيْنِ وَلَا أَعْمَى الْقَلْبِ

A'âmâ el-'ayn wa lâ à'mâ el-ḳalb.

Mieux vaut être aveugle des yeux que du cœur.

Mitlî anâ mâhmâ ta'allamet (= **تعلمت**) wa ês mâ
sēmâ'et (= **سيعت**) fî boûrhat sâ'a bînsâ eg-gemî'
hês innou ḳâlbî mâ'mî, ou fîh 'oumyân bebî'ou
ou bîsteroû ou it'allamoû el-'ouloûm hâttâ el-
ḳarât ou heydòl àḥsan minnî, mâ fîhâ gēmîlî,
bâîni haydî.

Comme moi, quelque chose que j'apprenne et quoi que j'entende dans l'espace d'une heure, je l'oublie, parce que je suis étourdi. Il y a cependant des aveugles qui vendent et achètent

(qui sont négociants) et apprennent les métiers, voire les sciences, et ceux-là valent mieux que moi, il n'y a pas à dire. Cela est évident.

أعبي القلب est celui qui n'apprend jamais rien, qui est étourdi, ignorant. الشتاء يَغبي قلب الانسان, „l'hiver rend l'homme hors de lui-même” me dit un Montagnard. — ما فيها — est une locution qu'on peut traduire par „c'est bien naturel, il n'y a rien d'étonnant, cela va sans dire” etc., selon le contexte. هيدي باينة, *la è chiara quella!* Pour le féminin, aussi bien ici que dans فيها, voyez p. 165.

ان تجد عيبا فسد الخلا * جدّ من لا عيب فيه و علا

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE TOUS LES PROVERBES QUI FIGURENT DANS
CE VOLUME.

	Page		Page
ا		9. أَكَلُ الطَّعْمِ وَخِري عَلَى	
1. ابْنُكَ أَنتَ مِثْلُكَ أَنتَ	165	السُّنَّارَةُ	198
2. الإِجْرُ مَا تَدُبُّ إِلَّا مَطْرَحُ		10. اللَّهُ يُبْعَثُ الْقَضَائِي لِي	
مَا تَحُبُّ	97	بَلَا أَسْنَانُ	135
3. إِجْرَيْنِ عُرُوجَ وَبَدَهُم		11. إِلَيَّ جَابَتُهُ الْإِرْيَاحُ	
بَابُوج	206	أَخَذَتْهُ الزَّوَابِعُ	288
4. أَخَذَ كَيْسَ وَكُتْسَ وَكِسْوَةَ	306	12. إِلَيَّ يَعْمَلُ جَمَّالُ يَعْلِي	
5. إِذَا كَانَ الرِّزْقُ بِكَثْرٍ		بَابُ دَارِهِ	269
الرَّكْضُ مَا كَانَ شِ حَذًّا		13. إِلَيَّ يَفْتَحُ زَمْبِيلُهُ كَلَّ	
يَلْحَقُ مَعَ الْكَلَابِ شَيْءٌ	295	النَّاسُ تَعْبِي لَهُ	297
6. أَرَاظِي مُقَدَّسَةً سَكَّانَهَا		14. إِلَيَّ مَا يَرْبِي عَلَى سُقْرَةٍ	
مُتَلَبَّسَةٌ	49	أَبُوهُ مَا يَشْبَعُ	202
7. أَكَلُ شَارِبُ رَاكِبٍ	306	15. إِلَيَّ مَا يَشُوفُ مِنْ	
8. أَكَلُ الْهَدْيَةِ وَخِري فِي		خَرْقِ الْغُرْبَالِ وَآلَا	
الرَّهْدِيَّةِ	50	أَعْمَى	200

Page		Page
16.	إِلَيَّ مَا لَهْ عَتِيقُ مَا لَهْ	27. انت مثل الزيت بْتَصَلْ
	جديد	235
17.	إِلَيَّ مَا يَشُوفْ مِنْ طَارَةِ	28. انت مثل البَطْ بْتَصَلْ
	الْغُرْبَالْ يَكُونْ أَعْمَى	235
18.	إِنْ الْإِسْرَارْ عِنْدَ الْإِحْرَارْ	29. انت مثل شُخَاخِ الْجَمَالْ
	إِنْ ضَاعَتْ الْإِمَانَاتْ	311
	أَعْمِلْ مَحْزَنَكَ عُبَّكَ	30. أَنتَا مِثْلُ السُّطْرَحْ مَا
20.	إِنْ غَابَ عَلَيْكَ أَصْلُهُ	151
	دَلَالَتُهُ فَعَلُهُ	31. أَنتَا مِثْلُ الرِّيتُونِ مَا تَجِي
21.	أَنَا مَا أَغْرَقَ حَتَّى أَغْرَقَ	16
	أَلْفَ	32. انت مِثْلُ الْبَرْدِ سَبَبْ
22.	أَنَا وَخَيِّ عَلَى ابْنِ عَتِي	179
	وَأَنَا وَابْنِ عَمِي عَلَى	33. أَتَتِي مِثْلُ الْعَقِيدَةِ تَلْزِقْ
	الْغَرِيبِ	18
23.	انت مثل التُّرْبَةِ مَا تَرْدْ	118
	مَيِّتْ	34. أَنتُو تَخْطَطُّوْا وَنَحْنَا تَحْمَرُّنَا
24.	انت مثل الْبُصْفَايَةِ مِنْ	249
	أَيْنَ مَا كَانَ قَنْزَلْ	35. الْإِنْسَانُ طَيْرٌ بِلَا جَوَانِحْ
25.	أنتَا مثل بَرِيقِ الزَّيْتِ	232
	مَيِّينَ مَا مَسِكَكَ يَتَلَوَّكَ	36. أَهْلُكَ لَا تَهْلُكَ
26.	انت مثل الْحِجْرَادِ مَا	224
	فِيهِ بَثْمُكَ شَيْءٌ مَرَّ	37. أَوَّلُ الرِّقَصِ حَنْجَلَةٌ
		38. يَلِيَّ تَتَخَذَمُهُ طَيْعُهُ وَلِيَّ
		قِرْهِنُهُ بَيْعُهُ
		3
		39. يَلِيَّ فِي الصَّنْدُوقِ عَلَى
		الْبَدَنِ مَدْلُوقِ
		152

Page		Page	
40.	يَلِي فِي صَنْدُوقٍ عَلَى	50.	بَشَاشَةِ الرَّجَّةِ أَحْسَنَ
152	الْبَدَنِ مَلْزُوقٍ	44	مِنْ سَخَاةِ الْكَفِّ
41.	يَلِي مَا تَتَّعَبُ فِيهِ	51.	أَبْصَرَ وَسَمَّ قَدْ جَكَ
143	الْأَيْدِي مَا تَبْكِي عَلَيْهِ	137	بَطْنٍ مَلَانٍ كَيْفَ تَمَامَ
42.	يَلِي مَا يَقْطَعُ الْكَلَامَ فِيهِ	305	الْبَطَانَةَ تَسْلِمَ عَلَى الْجَنِّبِ
31	السَّيْفِ أَوَّلَى فِيهِ	54.	بَطِيخَتَيْنِ بِأَيْدٍ مَا
43.	يَلِي يَحْتَزُّ خُبْرَ النَّاسِ	233	يَنْهَكِلُوا
132	النَّاسِ تَحْتَزُّ فِي خُبْرَةٍ	55.	الْبَلَدِ إِلَيَّ مَا يَعْرِفُونَ
44.	يَلِي يَأْكُلُ الْعُصَى مُشَّ	200	فِيهَا شَيْءٌ وَآخَرَى فِيهَا
211	مَتَدٍ يَلِي يَعْدَهَا	56.	الْبِلَادِ إِلَيَّ مَا يَعْرِفُونَ
	ب	201	فِيهَا إِمَشِي وَتَمَخَّطَرِ فِيهَا
45.	الْبَابُ الْمَقْفُولُ يَرْدُ الْقَضَا	57.	بَوْسِ الْأَيْدِي ضَحْكُ عَلَى
85	الْمُسْتَعْجِلِ	189	الْبَلْحَى
46.	بِحَدِيدَةٍ أَغْدِي وَلَا	58.	الْبَيْتَاتِ يَأْكُلُونَ خُصْرُمَ
271	أَغْدِي بِكَ يَا قَلْبِي	89	وَالْأَوْلَادِ يَفْطَرَسُونَ
47.	الْبُرْدَانِ وَالْجُوعَانِ	59.	بَيْتٍ يُسْكَنُ وَعَشْرَةٌ مَا
6	وَالْفِرْعَانِ مَا يَجِيهِمْ نَوْمٌ	142	تُسْكَنُ
48.	بَرْطُلٌ يَتَبَرَّطِعُ	60.	الْبَيْتِ إِلَيَّ مَا فِيهِ أَوْلَادُ
45	الْبَيْسْتَانِ لَلْبَيْسْتَانِي	250	مَا فِيهِ نُورٌ
49.	وَالْحَتَامِ لَلْحَتَامِي	61.	بَيْنَ حَانَا وَمَانَا رَاحَتِ
66	وَالشَّطُّورِ إِلَى الرَّيْسِ	216	الْحَانَا

Page	Page
ت	ح
62. تاجِرُ دِينَارٍ قُتِلَ فِي	58. الْحُبِّ سِتَارَ الْعُيُوبِ
الْبَلَدِ تاجِرٍ بِأَلْفِ دِينَارٍ	71. حَبِيبِكَ مِنْ تَحَبُّهِ وَ لَوْ
نَفْسَكَ قَطَّ لَا تَوَاجِرُ	81. كَانَ عَبْدُ اسْوَدَ
63. التَّلْمُ الْأَعْوَجُ مِنَ التُّورِ	72. أَحَبُّكَ يَا أُسْوَارِي مِثْلَ
الْكَبِيرِ	101. زُنْدِي لَاءِ
ث	73. حَرَامِي الْبَيْتِ مَا يَنْظُرُ
64. ثَلَاثَةُ النِّقِّ لَا تَطَاقُ	94. حَصْرَةَ تَسْنَدِ خَابِيَةٍ
وَالطُّقِّ وَالْبُقِّ	75. حُكْمُ نَفْسٍ عَلَى النَفْسِ
65. الْحِجْرُ إِلَيَّ فِي عَيْنِكَ	313. صَعْبُ
مَا تَشَوَّفُهُ وَالْقَشَّةُ إِلَيَّ فِي	76. الْحَيَّةُ مَتَى مَا أَنْصَاقَتْ
عَيْنٍ غَيْرِكَ تَشَوَّفُهَا	43. تَعَضُّ بَطْنَهَا
Voir Z. D. M. G. XXXI, p. 765,	خ
article de Goldziher.	77. خُبِرَ الرُّجَالُ عَلَى الرُّجَالِ
66. الْجَمَلُ إِذَا بَارَ يُحْمِلُ قَنْطَارَ	دِينَ إِمَّا عَلَى الْأَنْدَالِ
67. الْجَمَلُ طَلَّ مِنَ الشُّبَّانِ	40. صَدَفَةٍ
قَالُوا لَهُ النَّاسُ أَوْعَى تُوقِعُ	78. خُضَّةٌ وَمَاءٌ وَوَجْهٌ حَسَنٌ
223. قَالَ لَهُمْ لِمَا التُّقُلُ لَوْرًا	79. خَطْرَةٌ لِقُدَّامٍ وَ تَنْتَيْنِ
68. الْجَارَ ثُمَّ الدَّارَ	306. لَتَخْلُفُ
69. جِيرَانَكُمْ كُنَّا وَمِنْكُمْ	80. أَخْلَفُ مِنْ ثِيَلِ الْجَمَلِ
تَعَلَّمْنَا	312. ou مِنْ بَوْلِ الْجَمَلِ
113.	256. خَيْرُ الدُّقُونِ قَبْضَةٌ تَكُونُ

Page		Page	
82.	الدِّبَّة شَقَّتْ كَرشَهَا مَا	292	رُزِفَ بَدَهُ نَقَطَ
62	صُرَّتْ إِلَّا نَفْسَهَا	293	الرَّزَقُ يَحُبُّ الْحَقِيقَةَ
83.	دُخَانٌ يَعْنِي وَلَا بَرْدٌ	155	أَرْسَلْتُهُ لِي خَاطِبًا
71	يُضْنِي	155	فَتَزُوجُ
84.	دَقْنِ الطَّمَاعِ فِي طَيْرِ	230	الرَّغِيفِ فِي الرَّغِيفِ وَلَا
300	الْمُقْلِسِ	230	يَبَاتُ جَارَكَ جَوْعَانِ
85.	دُقِ الْمَيَّةُ وَهِيَ مَيَّةٌ	299	الرَّغِيفُ قَبْلَ الطَّرِيقِ
222	222	299	رَايَحَ جَايَ مَتَلِ
86.	الْدَارُ دَارُ أَبْنَا النَّاسِ	221	بِيضَاتِ الْمُقْرِئِ
142	يَحَارِجُونَا	221	221
87.	دُورُ الدَّوْرَةِ وَلَوْ دَارَتْ خُذْ	314	الرَّاسَ الَّتِي مَا فِيهِ نَخْوَةٌ
133	الْبَنْتُ وَلَوْ بَارَتْ	314	قَطَّعَهُ أَوَّلَى
283	دُونَ ذَلِكَ خَرَطَ الْقَتَادَ		ز
88.	الْدِيكَ الْفَصِيحَ مِنْ	147	رُبَّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي
246	الْبَيْضَةِ يَصِيحُ	103.	زَرْبُولُكَ أَثْقَلَ [أكبر] مِنْ
90.	دَيْنٍ يَتَنَقَّقُ طَالِبٌ	234, 235	مَدَاسِي
115	بِثَخَافِقِ	104.	زَوْجٌ مِنْ عُودِ خَيْرَافِينِ
	ر	8	قُعُودِ
91.	رُبَّ كَلِمَةٍ سَلَبَتْ نِعْمَةً	105.	الزَّيْتُ مَا يَجِي إِلَّا فِي
302	302	10	الْيُعْصَارِ
92.	رُبَّ الْكَاتِبِ بِطَيْرِ الْقَارِي		س
147	147		
93.	رَبِّي كَلْبُكَ يَقْعُدُ جَنْبَكَ	106.	سَالُوا الْبَغْلَ مِنْ هُوَ
30	30	196	أَبْرُوكَ قَالَ خَالِي الْحَصَانِ
94.	الرِّجَالُ غَايِبَةٌ وَالنِّسْوَانُ		
247	سَايِبَةٌ		

Page		Page	
107.	إِسْأَلْ عَلَى الْجَارِ قَبْلَ الدَّارِ	108	صَابِحُ الْقَوْمِ لَا تَمَاسِيهِمْ
299	وَالرَّفِيقُ قَبْلَ الطَّرِيقِ	186	الصَّبْرُ وَلَا الْقَبْرُ
108.	السُّكُوتُ رَدُّ الْجَوَابِ	202	صَاحِبُكَ الْحَقِيقِيُّ عَبْدُكَ
83	سَكْرُ بَابِكَ وَآمِنْ جَارِكَ	123.	صَاحِبُكَ وَعَدْوُكَ فِي
241	السَّاعِي بِالْخَيْرِ كَفَاعِلُهُ	276	الْمَصَارِي
111.	سَاعَةُ الْبَسْطِ عُمْرُكَ لَا	124.	صَحِيمٌ لَا تَكْسِرُ وَمَكْسُورٌ
	تَفَرُّوتُهَا وَإِنْ جَاعَتْ	262	لَا تَأْكُلْ وَكُلْ لَتَنْشَبَعَ
	النَّفْسُ بِأَيْشٍ إِنْ كَانَ	125.	أَصْلَحَتْ لِي وَلَبَقْتَ لَكَ
173	قَوَّتُهَا	194	وَالدَّهْرُ وَفَقَ بَيْنَنَا
	ش		ض
112.	الشَّامِيُّ شَوْمِي	126.	الضَّرْبَةُ إِلَيَّ هِيَ مَا فِي
150	الشَّيْبِ يَسْتَحِمُّ كَفَّهُ		كَيْسِكَ كَانَتْهَا فِي تَلٍّ
304	شَبْرٌ تَعْتِيرُ بِدِرَاعِ جُورِ	211	الرَّمْلِ
115.	الشِّتَاءُ ضِيقٌ وَلَوْ كَانَ فَرَجٌ	127.	الضَّرْبَةُ فِي ضَهْرِ غَيْرِي
298	شَحَّادٌ وَ مُشَارِطٌ	209	مِثْلُ عَدْلٍ قَبْنٌ
117.	إِشْتَغَلْتُ بِجَدِيدٍ وَحَاسِبٌ	128.	ضُحْكُكَ مِنْ غَيْرِ سَبَبٍ
25	الْبَطَّالِ	311	مِنْ قِلَّةِ الْإِدْبِ
118.	شَمْسَةُ شَبَاطٍ تَحْتَلِي		ط
106	الرَّاسُ مِثْلُ الْمُخْطَبِاطِ	129.	طُبُّ الْجَرَّةِ عَلَى ثُبِّهَا
	ص	104	تَطْلُعُ الْبِنْتُ لِأُمِّهَا
119.	صَبَاحُ الْخَيْرِ يَا جَارِي	130.	الْبَطْفَرُ جَنْزِيرٌ
91	أَنْتِ بِحَالِكَ وَأَنَا بِحَالِي	295.	الْعَفَارِيثِ

Page		Page
131.	الطق والنق والبق ما	غ
293	ينكملوا	غَبَّ اللَّقْمَةُ جَابَتْ نَقْمَةٌ
132.	طالب كيس وكس وكسوة	و غُبَّ الكُتْمَةُ جَلَبَتْ
299	اطلب العجار الحج	نَعْمَةٌ 302
134.	الطاقة التي يجي منها	اغسل الدسْت وصَفِيه
261	الريح سدّها وأستريح	52 ما يَنْضَحْ إِلَّا إِلَيَّ فِيهِ
135.	الطاقة يَلِيَّ يجيك منها	243 غَابَ الْقُطْ الْعَبُّ يَا غَار
260	الهوا اشلح تيابك	ف
	وسدّها	37 بِفَرْجِيكَ ذُجُومُ الشُّهُر
136.	طول عُمرِكَ يا زبيبة	205 الفَرْعُ يَطِيرُ الرَّجَعُ
68	بطيرِكَ هَلْعُودَةٌ	147. قَشْعَةٌ لَقْدَامَ وَتَنْتَيْنِ
	ع	305 لَكَلْفُ
137.	العتاب صابون القلوب	ق
138.	أعطيني صوف وغدا	148. تَقْرَى زُبُورِكَ عَلَى مِيزَانِ
280	خُذْ لَكَ خُرُوفَ	138 يَا دَاوُدَ
139.	على قد بساطك مدّ	149. يَقْعُدُ مَا بَيْنَ الْكُرْسِيِّ
286	إِجْرِيكَ	95 والداية
140.	عمرِكَ لا تأخذي مكاري	150. قَمَرٌ وَخَبَرٌ لَا تَشْتَرِي آخِرَ
203	ليلة عندك وعشرة في	272 مَسِيرُهُ يَبَانُ
	البراري	151. قَالُوا إِلَى الْبُغْلِ مِيزَانُكَ
141.	أَعْمَى الْعَيْنِ وَلَا أَعْمَى	196 قَالَ الْحِصَانُ خَالِي
315	القلب	

Page		Page
152.	قالوا الى الحرامي اخلف	53 كُذِّ إنَّاه يَرْشَحُ بِمَا فِيهِ
	يَمِين قال قُرب باب	164. كَذَّ جديد اليه لِدَّة
	الْفَرَج 54	87 أَمَا العتيق مرمر
153.	قالت لها يا حَبة ما	165. كَذَّ الدَّباب رَقَصَتْ إِلَّا
	كُنْتِي كَنَّة قالت لها	38 دُبَّ كِسْرَوَان
	كُنْتُ وَانْسَيْت	166. كَذَّ الدُّرُوب تَوَدِّي على
	ل 86	65 الطاحون
154.	كُبِّرَ البيضة ولا شباقة	167. كَذَّ دَقْن لها مُشَط
	الاعادي 51	168. كَذَّ شي أَحْسَن مِن
155.	كُبِّرَ المناس قَطَعَ	33 بني آدم
	النصيب 279	169. كَذَّ زغير الذي انتشى
156.	كُتِرَ التَّبَغُّص تَحْرِي	262 باس الكبير يده
	الميت 92	170. كَذَّ صغير إِنْتَشَى قام
157.	كُتِرَ الْفَرْفَرَة تَكْسِر	261 الكبير باس ايده
	الحيوانح 271	171. كَذَّ صَنْعَة قَبُور إِلَّا
158.	كُتِرَ الكلام خَيْبَة	234 صَنْعَة الزَّرْبُول
159.	كُتِرَ المشي قليل الصيد	170 كَذَّ عند الْعَرَب صابون
160.	كُرْهَتِكَ متل قميص الوسخ	4 173. كَذَّ عَمْرَة مُعَلَّقة في
161.	كُسِرَ الْقَدَح عِنْد نديم	128 كَرَّعُوبَهَا
	الْحَرَا سَكْر ou سَكْرَة 186	174. كَذَّ فُولة لها كَيْتال
162.	كُشِّرَ على فابك كَذَّ	8 عَمِي
	الناس قَهَابِك 251	175. كَذَّ قُرْن واليه جَمْرِير
		48

Page		Page	
176.	كَلَّ الْكَارَاتِ تُبْطَلُ إِلَّا	188.	كَوْلُ مَا تَشْتَهِي نَفْسَكَ
	كَارُ الضَّرْمَانِيَّةِ	234	180. وَالْبَسَ مَا يَلِيْقُ لِلنَّاسِ
177.	كُلَّ لِسَانٍ بِإِنْسَانٍ	41	189. كَوْلُ أَكْلِ الْحَبَالِ وَقَوْمٍ
178.	كَلَّ مَا تَشْتَهِي وَالْبَسَ		27 قَبْلَ الرِّجَالِ
	مَا يَشْتَهِي النَّاسُ	81	190. كَوْلُ خُبْرَةٍ وَتَيْنَةٍ وَجُرْطَعِ
179.	كَلَّ مَا يَعْجِبُكَ وَالْبَسَ		مَلَانِ الْمَدِينَةِ وَلَا تَاكُلِ
	مَا يَعْجِبُ النَّاسَ	80	لَحْمَ سَيِّئَةٍ وَتَبَاتِ
180.	كَلَّ مِنْ صَفِّ صَوَانِي		219 عَلَيْهَا حَزِينَةٌ
	قَالَ أَنَا حَلَوَانِي	120	ل
181.	كَلَّ مِنْ يَسْتَحِمُّ مَرَّتَهُ		191. لَا أَحْسَانَ وَلَا حِلَاوَةَ
	بِمَعْرِفَتِهِ	310	لِسَانٍ
182.	كُلُّ يَحْجُرُ النَّارَ إِلَى		253
	قُرْصِهِ	303	192. لَا تَحْطُ الْأَمَانَةُ عِنْدَ
183.	كَلْبٍ حَيٍّ أَخِيرٍ مِنْ		202 مِثْلًا يَصُونُهَا
	أَسَدٍ مَيِّتٍ	308	25. لَا تَدِينُوا لِيْلًا تَدَانُوا
184.	كَلْبٍ دَائِرٍ وَلَا سَبْعِ		193. الْبَسَ قَدْرَكَ لِتَنْزِلَ عَلَى
	مَرْبُوطٍ	307	153 قَبْرِكَ
185.	كَلْبٍ زَبْدَيْنِ مَا لُشِّ		107. لَبَسَ الْعُودُ بِحُجُودِ
	غَنَى عَنْ سَرَقِ النِّبَاطِيَّةِ	298	196. لِسَانُكَ حَصَانُكَ صُنْتُهُ
186.	كُلُّهُمْ فِي الْهَوَا سَوَا	178	281 مِثْلُكَ خُنْتُهُ خَانُكَ
187.	كَوْلُ لَحْمٍ زَنْدُكَ وَلَا		197. لَوْ لَا اخْتِلَافُ النَّظَرِ مَا
	تَعْتَازُ الْقَصَابِ	179	187. كَانَتْ تَنْفُقُ السُّلْعَةُ

Page		Page
	م	
198.	ما أشبه الليلة	208. امرأة بلا حيا كطعام
	بالباحة	141 بلا ملح
199.	ما زينتني لا أمي ولا بي	209. ممكن يلي الكلام
107	إلا الثياب إلي علي	192 يُرضيه
200.	ما عمرها شجرة عليت	210. إمشي في جنازة ولا
	ووصلت إلى الجو	21 تمشي في جارة
201.	مألاً تحببه الزوابع	211. مصرية كرفس ولا
	تاخده الأرياح	270 بهينك يا نفس
202.	ما يحكك جسي غير	212. مكتوب على باب الجنة ما
	فُقري	85 عمرها حباية احبت كنة
203.	ما يقرقع في الدست	213. من آمنك لا تخوفه ولو
	إلا العظام	156 كنت خاين
204.	متل بياع الكعك ما	214. من بعد نفسك عز
	يستفكر ربه ألا تحت	303 صديقك
	القُرش	112 من تائي نال ما تمني
205.	المدأومة تقطع خزة	216. من خري يا طوب يا
	البيير	60 قلب لا تحزن
206.	المديون ما له علة	75 من خلف ما مات
207.	المرأة الحرة تقعد	218. من قال خي بدال بي
	بين كرة	308 كان كذاب علي
		219. الميت كلب والجنازة
		182 حامية

291. مِين اجترس مآ انقرص 220.
188. مِين يقرى ومين يسمع 221.

ن

222. نزل ابنك على السوق 271
300. نص الدرب ولا كلها 223.
289. النضافة من الايمان 224.
285. نقول له تور يقول احلبه 225.
النار ما تحرق الا 226.
ايد شايها 304
النار فاكية الشتي 227.
والجوخ ملبوس الفتى 183
نام على الجنب الي 228.
يرتحك 314
ني ني ني ني لما يجي 229.
الخر يشتريني 296

ه

230. هرب من تحت الدلف 35
قعد تحت المزاب 231.
هيدا بلا عقل زقف له 268
يرقص

و

232. واحد خطب والثاني 154
تجوز
234. واحد ضربة على بطنه
قال آخ يا ضهري قالوا
له نحنا عمال نصربك
على بطنك قال لهم
يلني ما اليه ضهر
مقطوع الضهر 227
235. وجع الفرس و وجع
الفلس و وجع العين
213 غطى على الجهتين
وقت الي كنا مكارية 236.
118 ما شقنا هليغال
وكيف يعير الاعور من 237.
103 هو اعور
238. ولا دار حتى فيها
شمة 301

ي

239. يا حاجتي كلميني ولا
229 يا جارتني عيريني

Page		Page
240.	اليَدِ اِلَي مَا تَقْدِير	245. يا قحبة يا زُطِيَّة شيلي
	تَعْصَهَا بُرْسَهَا وَإِدْعِي	100 الي فيكي وتَحْطِي فِي
	عليها في الكَسْر	246. يا قاري الكُتُب عند
241.	ايد الحَرِّ ميزان	57 الجاهلين خطا وقايد
242.	ايد وَخَدَهَا مَا تَرْقِف	17 290 الشمع في قاعة العُثَيان
243.	يا راجل هات بابوج	247. يا ما هل تجمل كَسْر
	207 يا مَزَاة رَجَلِيْكَ عُوج	بطيخ
244.	يا أَغَوْر شِدْ ملى الاعور	27
102	قال لَه سِيدي انت هـ	

APPENDICE.

Je donne ces quelques proverbes, tirés du cahier de mon domestique, pour faire voir comment écrit une personne tout-à-fait illettrée ne se basant que sur la prononciation. Mon fidèle Michel n'a, pour le reste, pas la moindre idée du *şarf* et du *naḥoû*. Tous ceux qui sont dans la même condition écrivent comme lui. On observera qu'il y a souvent un ق là où il faudrait un ا. La raison en est celle-ci : aucun de mes domestiques ne peut prononcer le ق que comme hamza. Souvent je les plaisante à cause de cela ; ils me promettent de se corriger. Ils ne réussissent pourtant pas, car ils disent قول, pour أول, سقل, pour سأل etc. en se donnant une peine infinie de proférer un kâf sonore. Cette confusion se fait aussi remarquer, lorsqu'ils écrivent : ils mettent les deux lettres l'une pour l'autre.

1. تلم القعرج من طور الكبير	30. كبر البيضا ولا شباقت القعادي
8. انتد متل الزيتون ما تحجي اله في الرس	34. قيد الحمر ميزان
10. انتي متل العقيدة تلزق على الشقري	35. الحب صطار العيوب
20. حرامي البيت ما بينظر	36. من حثري يا طوب يا قلب ما تكزن
27. كل قرد واله جنسير	37. الدبه شقت كرشها ما ضربت اله نفسها

40. كل الضروب تودي الي الطاحون
 42. طول عمرك يا زبيبي في طيزك هل عودي
 44. دخانا يعمي ولا بردا يصني
 48. سكر بابك وقامن جارك
 50. كل جديد اله لده اما العتيق مرمر
 59. يا قعور شد على القعور قله
 انتي سيدي هق
 60. طب الجرا على تمها تطلع
 البنت لقمها
 66. مين تقنا نال ما تمنا
 71. كل عنري معلقا في
 كرعوبها
 74. دور الصورة ولو ضارة خود
 البنت ولو بارت
 75. لله يبعث القضا مي يله بلا
 اسنان
 85. المرا الحرا تقعد بين كرا
 87. انتة مثل الصطوح ما تطرق
 مراريبك اله لبرا
98. النار فاكيت الشتي والجوخ
 ملبوس الفتى
 107. اكل الطعم وخري على
 الصنارة
 126. واحد ضربة على بطنه قال
 قاخ يا صهري قالو لهو نحنا
 عمال نضربك الخ
 128. ارغيق في ارغيف ولا يبات
 جارك جوعان
 135. على قد بصاطك مد قجريك
 150. ما عمرها شجرا عليت
 ووصلت الى الجو
 151. هيدا بلا عقل زقغله بيرقس
 158. انتي مثل الطربة ماقردة ميت
 159. انتة مثل الجراد ما فيه
 بتمك شي مر
 161. اعطيني صوف و غدي
 خذلك خاروف
 163. الشتا ديق ولو كان فرج
 181. اسقل على الجار قبل الضار الخ
 186. من بعد نفسك عز سديك
 198. نام على جنب يلي يريحك

TABLE DES MATIÈRES.

Les petits chiffres renvoient à la ligne.

A.	Page
À pour ê	59
Aboû Firâs el-Hamdânî, cité	109, 110, 257
Aboû Zaboûrâ, endroit	27 20
Acacia albida, arbre vénéré	39
Accent de la première personne du moḍâre ^c	315 18
Accouchement	96
Assis, la manière dont les Arabes sont	230
Achéra, déesse syrienne	39
Adulation.	25, 190
Adultère	56
Afkâ, le temple d'	39
Alef prosthétique	87
Allâh, le nom d', employé à tout propos.	225
Allâ, pour Allâh	75
Amulettes	314
Anecdote	133, 238, 310
Arbres, culte des	39
Ahroûn, la barbe d'	258
Article omis.	4, 5, 80 2, 125 9, 161 14, 284 21
Avidité des Arabes	43, 300
Ay, diphthongue	225

B.

Barbe chez les Orientaux	254 et suiv.
Barbe, les Egyptiens n'en ont pas beaucoup	259
Bédouins, propreté des, 170; friands de figues sèches	244, 245

	Page
Benî Hasan, tombeaux de	257
Besoins, satisfaire ses, naturels	201
Bestiaux, comment ils sont nourris en hiver.	283
Béton pour les pavés et les toits.	37
Bilitères doubles	88
Blasphème	54
Bsarrî ou Besarrî, dans le Liban	41, 282
Buveurs en Orient.	180

C.

Cabaret	180, 181
Café, est toujours offert avec le tabac	71
Caractère des Arabes	145, 190, 239, 294
Cèdres du Liban	282
Caesarea	29
Chamelier	204
Chameau, comment il mange, 27; appelé „vaisseau du désert”	205
Chaussure, les Arabes aiment la belle	207
Chaussures des paysans de Syrie	234
Chrétiens d'Orient	190
Colonnes des tentes bédouines	208
Compagnon de voyage	299
Combustibles des paysans	282, 283
Consuls en Orient, appréciations	227, 228
Contrarier, les musulmans doivent, les chrétiens	255 note
Convoi funèbre	21
Coquetterie des femmes	119
Corruption des mots	274
Crédulité des Orientaux	192, 272, 275
Cuisine arabe	76
Cupidité des Arabes modernes	191
Coqs, différentes espèces de	247

D.

Dame, la Grande, Astartès	39
Désinences classiq. conservées 65s, 71, 71 ¹² , 158 ^{1, 2, 3} , 272 ² , 301, 22	
Dépôt confié	202

	Page
Diminutifs vulgaires	127
Diphthongues	214 ^a , 225, 264
Douceur de langage	145, 253
Douceurs, les Arabes en sont friands	245
Duel des membres doubles du corps	99
Duvet de la figure	20, 256

E.

Eau, les Arabes aiment la vue de l'	294
Ecoles, punitions dans les	211
Ecrire, sur quoi on écrit dans les écoles	312
Egoïsme des Arabes	303
Eléphantiasis	89
Egyptiens, leur amabilité	239
Enfants, l'ornement de la maison	250
Enfants musulmans et chrétiens	147
Enfants, enterrer vivants	251
Enigme	147
Entêtement	290
Entrer dans les maisons, on ne doit pas, sans frapper dans les mains	72
Escalier, pratique religieuse préislamique	130
Escarbot, vénéré chez les paysans syriens	313
Escroqueurs	280
Etrangers	200
Ey, diphthongue	225

F.

Fanfaronnade	37
Féminin dans un sens neutre	192 ^a , 233 ^b , 315 ^c , ^d , 316
Femmes arabes	*40, 149
Fèves, nourriture favorite des Arabes, surtout des Egyp- tiens	249, 250
Froid	73, 185
Fumer	69
Futur périphrastique	35

G. H.

Page

Gitano, étymologie	100
el-Haram, endroit	27
Hermôn, Mont	227, 22
Hennâ, pour se teindre les mains et la barbe	257
Huile	11 23, 12 et suiv.
Huile mêlée avec la chaux pour la lier	12 19, 14, 21

I. J.

Idiots	268, 292
Imâla	34, 39, 59, 73, 97, 280
Ingratitude des Arabes	50, 198, 199
Insouciance	29, 37
Insensibilité aux reproches	32
Jardins en Syrie	67
Journaux arabes	190
Juger les autres	25

K.

Kesra, prononcé <i>e</i>	291, 292
Kesrouân, pays de, Liban	38, 39
Kîsârî, Cæsarea, prononciation locale	27, 28
Korân, passage peu compris, expliqué	131

L.

Ladronerie	229
Langues, facilité des Arabes pour apprendre les	41, 42
Laver les morts chez les musulmans	93
Lécher les doigts après avoir mangé	172
Lèpre, superstition y attachée	90
Lieux d'aisance	201
Lune annonçant le mois sacré de Ramaḍân	275

M.

Maisons des paysans	71, 72
Manger	27, 172
Masculin pour le féminin	97, 149
Mariage 8 6, 21, 307; demande en m. chez les chrétiens	284 21

	Page
Marié, souhait à un nouveau	251 et note
Melon, melonnière	29
Métouâlis, secte de la Syrie	210
Mets chez les Arabes	78
Mo ^c âwiya, saillie de	155
Mobilité de l'homme	249
Monosyllabes	266
Moulin	66
Moustache, coupe de la, 257; prescription concernant la, 255 et note	
Mylitte, denier de, encore pratiqué	40

N.

Nârguilet	69
Négation après verbes marquant crainte, soupçon etc. 158 a, 166	
Négation, comment l'exprimer	237
Négation mâ et pronom personnel soudés ensemble	259
Nettoyer, se, après avoir satisfait ses besoins	61
Nom, on change souvent son nom	196
Noms de personnes	127, 128
Nombres cardinaux, genre des, usité sans distinction 213 a, 242	
Noûnation conservée	224 7, 9
Nourriture des Arabes	76, 88

O.

Oeil, le mauvais	314
Olives, différentes espèces d'	16, 17
Onomatopée	103
Ongles, couper les, prescrit par le Prophète	255 note
Origine, l'importance de l', d'une personne chez les Arabes	55
Orphelin	202

P.

Parenté, noms des degrés de, expliqués	86
Parenté, on y tient beaucoup en Orient	63
Participe passé employé pour le parfait 71 a, 83 u, 104 x, 105 a, 112 d, 161 e	
Parvenus, nombreux en Orient	196

	Page
Pâte épilatoire, décrite	19, 27
Patience des Orientaux	186
Pâtisseries arabes	125
Peignes des musulmans	259
Peindre, se, la figure.	113, 114
Perversité de l'homme	31, 32
Phraséologie arabe	226, 261
Pierre, se nettoyer avec une	61
Piété	225
Pipes	69
Plaisirs, les Arabes aiment les	137
Pluriels usités comme singuliers	195
Pluriel des noms les plus abstraits, affecté par le vulgaire	275
Poésie des paysans.	238
Poils du corps, on les arrache ou épile	20
Précaution	291
Présent historique	84
Pressoirs antiques en Syrie.	11
Pressurage des olives.	11 et suiv.
Pronoms personnels	9, 10 et suiv.
Prostituées	56, 277
Protection, toujours recherchée par les Arabes	227, 288
Proverbe de la Bible	25, 89, 241
Puits en Orient.	187
Punition	55, 210, 212

Q.

Quadrilitères.	208, 210
------------------------	----------

R.

Râgar, village au pied du Hermôn	39
Ramadân	272
Raser, se, la figure, la tête, 255, 259; les parties géni- tales, prescrit par le Prophète	255 note
Récit d'un paysan	213
Respect	251
Responsabilité	129

S et Š

Page

Sauterelles, ce qui a été dit de plus beau sur les . . .	278
Scarabée, chez les paysans de Syrie	313
Šeddi tombe à la fin d'un mot, 265; quand il est conservé, 265	
Stérile, femme, n'a pas de considération	251
Souhait, à un nouveau marié	251 note
Sucreries arabes	123
Suffixes possessifs:	266, 309

T.

Tabac en Orient	69
Terre Sainte, les habitants de.	49
Toits en Orient.	37

U, W, Z.

Usure en Orient.	116
Wakī ^c Ibn Salama Ibn Zoheyr Ibn Iyād	130
Vantardise	196
Vendeurs ambulants	226
Venus, culte de	39
Verdure, les Arabes aiment la	294
Verbes <i>tertiæ</i> wâou, deviennent ya'î	26, 264
Verbes <i>mediæ</i> wâou de la forme افعل	11, 290
Vésicule, la, de toute homme crève avant la mort, 210 et note	
Vice honteux	119
Vivacité d'esprit des Egyptiens	310
Voisin . . . 299 . . . voisinage, droits et devoirs du . . .	229
Voyelle de la première syllabe, difficile à déterminer . .	216
Voyelle, semi-, ne devient pas voyelle de prolongation .	225
Voyelle finale doit vulgairement être suivie de la voyelle de prolongation correspondante.	265, 266
Zawāya, endroit	27

GLOSSAIRE.

Les mots sont enregistrés sous leurs radicales classiques.

Les petits chiffres renvoient à la ligne.

- أ — Mot qui se termine en ا, او ou ي reçoit un ة, lorsqu'il est en annexion, 145.
- ابرق — ابريق est toujours prononcé بريق, brîq, 53, 94, 208.
- ابط — ابط est changé en باط, raison expliquée, 266. —
تحت باطها, ou vulg. الجواب تحت ابطها, elle a la
réponse sous le bras, toute prête, 310, 20.
- ابدل — ابدل changé en بدل, raison expliquée, 266.
- ابو — اب, père, 266 = بى, 265, pl. بيات, 89. C'est une
aphérèse pour ابي.
- اثاث — اثاث البيت, mobilier de la maison, 81, 21; 291, 23.
- اجر — أجر, loyer d'une maison, 143, 2. = كراء (vulg. كيري).
- اخ — اخخ, faire agenouiller le chameau, 28, 4.
- اخذ = اخذ (quelquefois prononcé اخز): se marier avec,
45 passim. — اخذ لعند, conduire chez, porter
chez, à, 305, 20. — تلوثقها ياخذ عقلات الزكاة, son
radotage vous fait perdre la tête, 272, 18. —
اخذ الله وداعته, Dieu a repris son dépôt, c'est-
à-dire, il est mort, Dieu l'a rappelé à soi, 33, 8. —
اذاخذ, expliqué, 121. — آخذ = ماخذ, expliqué,
244, 3; 246. — خرد, impérat., 213, 24; 215, 266.
- اخر — اخر, à la fin, 124, 9. — اخراني, dernier, 213, 22.
- اخو — اخ, frère, 266 = خي, 265, qui est une aphérèse pour

أُخْرِي — ياخُري, ô mon frère ! exclamation habituelle des Egyptiens, 238.

إِقَادِب — ادب, expliqué, 121.

آدَمِي — ادِم, honnête, bien élevée, poli, 115, 20; fém. **آدَمِيَّة**, 104, 10; pl. **اَوَادِم**. **اَوَادِم**, des gens comme il faut, 312, 1. **دَامَة**, aphérèse pour **إِدَام**, tout ce qu'on mange avec le pain, assaisonnement, 88.

اِذَا كَان — اد, devenu idiotisme pour toutes les personnes, 3, 6, et passim. Voir Fleischer, Beitrage, I, 2, p. 301; Gloss., Cont. popul., Spitta, s. v. — **اِذَا**, condit., omis, 280. Gloss., Spitta, s. v.

دِيْنِيْن — ادِين, deux „oreilles” avec lesquelles sont boutonnées les chaussures des paysans. — **اِذِن** pour **اِذْن**, permettre, 159, 2.

اَرْض قُفْرَة — ارض = كُفْب, fond d'un vase, 124, 11. — **اَرْضِيَّة**, loc. proverbiale, 262, 22. — **اَرْضِيَّة**, plantes potagères; pot de chambre, droit de magasinage, Eg., 68.

مِيْزِر — ازر, expliqué, 53.

اَصْل رَدِي — اَصْل, 52, 12; 55, 2; 56. — **اَصْل طِيْب** — اَصْل, expliqué, 56.

طَارَة الْغُرْبَال — اطر, cerce du van, 199. C'est une aphérèse de **اِطَار**, 88. — **اِطَار**, courbure du bord de la lèvre, 255 note.

هَيْدَا مُوَكَّد — اكد, cela est un fait, c'est sûr, 89, 12.

اَكْل الْبَهْدَلَة — اكل, il eut à avaler l'affront, 238, 9. — **قَدِّش اَكَلْت كَلَام بَارِد مِنْكَ**, que de paroles désagréables j'ai dû avaler ! 212. **اَكَلْنَا الشِّتَا**, nous avons reçu, attrapé la pluie, 212. — **اَكْل غَب**, expliqué, 27. — **اِقَاكَل**, expliqué, 16, 5; 5, 11; 121; 132, 24.

- إِل — **إِل**, préposit. = **إِلَى**, I, 8; 58, 26; 81, 10; 83, 14; 87, 17; 101, 23; 409, 1; 227, 6, 18.
- إِلَا — **بعد شهر وإلا شهرين**, au bout d'un ou deux mois, 17, 8. **يَوْجَعُ بطنه وإلا رأسه**, il a un mal de ventre ou de tête, 205, 18.
- إِلْف — **إِتَّالَف**, expliqué, 121.
- إِلْك — avaler, 82.
- إِلْد — prononciation, 75.
- إِلِي — **ليك**, Regarde! v. s. h. v.
- إِلِي — **إِلِي**, pronom relatif monoptote, expliqué, 4, 297, = **يَلِي**, synalèphe pour **يَا إِلِي**, 4. Par le fréquent emploi, yallî est devenu synonyme de illî; il est surtout usité dans la Montagne. — **الذي**, expliqué, 297. — **التي** pour **الدين**, 280, 4; pour **التي**, 236, 4. **الذي**, avec toutes ses formes, n'est pas du domaine de la langue vulgaire, qui ne connaît que **أَلِي**.
- إِم — **يَحْبِبُوا زَيْتُونَ الاخضر عن أُمّة**, on prend les olives, fraîchement cueillies sur l'arbre, 16, 12; **فأخذ الزيتون**, nous cueillons les olives noires, confites sur l'arbre, 17, 3. — **أم لا**, veux-tu, ou non, d'un tel? 284, 25. — **يسأل**, il demande si la lettre était, ou non, parvenue, 160, 16.
- إِمَالَا — **أُمَال**, ou selon d'autres **إِمَالَا**, 198. Voir Z. D. M. G., I, p. 157, l. 27. MS. de Mâr Sâba.
- إِمْر — **أمر**, à tes ordres! j'obéis, 162, 7.
- إِمْل — **مَوْمِل شُعْلَة**, espérant obtenir quelque chose, 155, 4.
- إِمْن — **أمانة**, dépôt confié, 33, 18; 207, 13; pl. **أمانات**, 202.
- إِن — **أَن** (vulg. **إِن** seul existe), 48, 8; 134, 20;

161, 13; 238, 13; 242, 4; 260, 30; 285, 17; 313, 17; 314, 11. **إِن** prononcé inn, 266. — **إِن**, proprement -, motivé par un **أَي** précédent, qui est souvent sous-entendu. Par le fréquent emploi la notation est devenue un mot, expliqué, 173. **إِن**, condit, omis, n° CLXII.

انث — **انتاية**, femelle, 159, 11.

انجباري — significations et étymologie, 231; serviable, 233, pauvre 232, 10; 217, 9; 281, 33; 291, 21. **انجباري الحال**, homme de peu de moyens, d'une humble condition, 230, 10.

انس — **إنسانية**, bonne éducation pleine urbanité, 381, 33.

ادي — **لو كنت مشيت في ثاني : ثاني**, si j'avais marché doucement, 112, 13. **استنى**, attendre, expliqué, 26; voir ici, s. v. **منى**.

اهل — **مؤهل**, marié, 34, 6. — **استأهل** mériter, 279, 7. — **هاله**, pour **إهاله**, beurre fondu, Béd., 88.

اوض — **أوضة**, ou **أوضة**, turc, chambre, 161, 4; 230.

اول — **أول واحد**, 1^{er}, premièrement, primo, 135, 22; 311, 10. — **اكثر من الاول**, plus qu'auparavant, 125, 6. — **الاول**, auparavant, 116, 12. — **اولاني**, premier, 107, 24; 124, 10; 134, 7. **اولانية**, première, 36, 4; 87, 22; 125, 5.

اري — **أروه في بيت خالته**, ils le flanquèrent au violon, 135, 10.

أينا — **أيا**, expliqués, 175 et suiv.

ايو — **ايرو** et **ايرو**, oui. Je ne dis pas que j'adopte l'explication de Hafāgi.

ب

بي est le plus souvent en Syrie remplacé par **في**.

Cela est surtout le cas avec les pronoms personnels.

L'Egyptien dit biye, behâ etc.; le Syrien préfère la forme plus longue fiyi ou fii, fiha etc.

244, 17 et note. Behâ = بها, 162, 3.

بار — بارۃ القرد, „un rouge liard”, 295, 5.

بجق — بوجق, s'engueuler, 208.

بجم — بجم, imbécile, bête, 135, 31.

بحش — بحش, creuser, fouiller, 93.

بحر — بحرًا, par mer, 272, 2.

بحش — a, creuser, fouiller, 93; pour le cl. بحث. On dit aussi بحس ou بحش عن, faire des recherches sur; c'est une locution courante, et il n'est pas nécessaire de corriger de Goeje, Z. D. M. G., xx, 486, l. 3 d'en bas, comme le veut Dozy, Suppl., s. v., ni de changer عن en على avec de Goeje. Gaoubari écrit quelques lignes plus bas بحث عن.

بحص — بحصاص, coll., cailloux, 221, 9.

بحش — بحش, creuser, fouiller, 31.

بحش — a, faire un trou, trouer, 12, 28; 31. — بُحش, anus, 214.

بد — بد, avec les suffixes possessifs, vouloir, étymologie, 47; pour former un futur périphrastique, 35, 8; 300, 8. La lettre préfixe du modâre des formes يفعل et يفاعل tombe le plus souvent, 65; 232, 8; 247, 20. البيت بده يهبط, la maison menace ruine, 35.

بدأ — بدأ يسأل, il se mit à demander, 161, 8.

بدل — بديل, à la place de, 12, 20; 308, 9. بكرة أعطيك

بداله, demain je t'en donnerai un autre, 239, 20. —

بدلة, habillement, 76; 152, 21; 192, 10; 287, 1.

بدع — بادعة, cocotte, grue, 100, 11.

بدوق — بدوق, 30, 6, et بندوق, 57, 58, bâtard.

- **عَمَلَة بَرَانِيَّة**, fausse monnaie, 188. — **بَرِّيَّة**, pl. **براري**, campagne, 203.
بريق — **بَرَبَقِيَّة**, expliqué, 37. V. de Goeje, Gloss. Geogr., s. v.
برد — **بارد**, peu nombreux × **حامي**, 182; désagréable, insipide, malplacé, lent, paresseux, 148, 23; 149.
كلام بارد, paroles désagréables, injurieuses, 179, 10.
 — **بَرَادَة**, bardaque, expliqué, 95. — **بُرْدَان**, qui a froid, gelé, 6, 13, 20, 10. — **بَرُور**, rafraîchir; **تَبَرُور**, se rafraîchir, 208.
برطع — ou **برتع**, expliqué, 46; 219.
برطل — gagner par des présents, corrompre, 45; 46, 1; 210. **بَرَطِيل**, cadeau donné pour corrompre, 45, 17.
برق — **إِبْرِيق**, voir **بريق**.
بركه — s'arrêter, s'asseoir, 18, 17. — **حَمَلَة بَارَكَة**, ses affaires marchent mal, 18, 13 × **حَمَلَة مَلْهِي**. — **بِرْكَة**, bassin d'eau, description, 180, 294.
بَرْكِي — pr. berkî, turc, peut-être, 45, 20.
برم — o, tourner, 12, 22; rouler, terme boulang., 123, 24.
بره — **بُرْهَة عَشْرِينَ يَوْم**: pendant un temps de 20 jours, 16, 14; **بُرْهَة سَاعَة**, dans l'espace d'une heure, 315, 19. **بُرْهَة يَوْم**, quelques jours = **كَم يَوْم**, 16, 21.
بز — **بَرْبُور**, pipe, Béd., 69.
بس — **بَيْس**, chat; fem. **بَيْسَة**; pl. **بُيُوس** et **أُبَيْسَة** ou **إِبَيْسَة** par **itbā'**, 244, 4, 8, 9. J'ai traduit **بَسْتَيْن** par „deux chats,” parce que le vulgaire se sert plus volontiers du nom d'unit. pour le duel. Ainsi, il dit bien **شَمْع**, une bougie, mais **شَمْعَتَيْن**. A ma demande: **كشفت**, **ذَكَرَ وَالْأَنْتَايَة**, mon interlocuteur répondit: **كشفت** „les ai-je examinés, moi! ce qui m'expliqua le genre du mot.

- بَسَّ** — seulement assez, 95; 247, 1; 286, 2. **بَسَّ إِنْ**, pourvu que; cf. l'italien, *basta che venga domani* = **بَسَّ أَنْ يَجِي بُكْرَةً**, pourvu qu'il vienne demain.
- بَسْبَرَتُو** — passeport, fém., 227, 19.
- بَسْتَن** — **بَسْتَانِي**, jardinier, 66, 7.
- بَسْط** — **بَسْط**, amusement, 160, 7. **مَبْسُوط**, content, 81, 24; 137; 314, 10.
- بَصْبَص** — **بَصْبُوصَة**, petit morceau de charbon allumé, 127.
- بَصَر** — **أَنْصَرَ**, adv. verbal, expliqué, 274 et note.
- بَصْطَر** — **بُصْطَار** ou **بُصْطَار**, bottes en maroquin rouge des Bédouins à la tige plus courte que la **جَرْمَة**, 234.
- بَط** — **بَط**, coll., canards, n. unit. 3. El-Mouzhir dit, I, p. 139: **البط عند العرب صغارة**: 139. **وفي الجبهة: البط عند العرب صغارة**: 139. **وكبارة إوز الواحدة إوزة**. A présent, **وز** est oies.
- بطخ** — **بَطِيخ**, coll., melon d'eau, 27; 233, 6.
- بطل** — **بَطَلَ**, faire cesser, suspendre, 23, 5; renoncer à, cesser de faire qqc., quitter qqc., 103, 6; 154, 11; **بَطَلَ قَتْلُ النَّاسِ**, il cessa de tuer les gens, 163, 13. **بَطَال**, désœuvré, 94, 5; 178, 4; **دَايِر بَطَال**, il se balade désœuvré, 94, 5; mauvais, en général; **شي بيت بَطَال**, chose qui ne vaut rien, 170, 21; **بيت بَطَال**, mauvaise maison, 142, 4.
- بطن** — **بَطْنُهُمْ مَلَقَ بِضَهْرِهِمْ**, ils ont les flancs enfoncés (chiens) 296, 2.
- بعبر** — rendre les excréments, 93.
- بعبص** — **بَعْبَصْنِي فِي الْبَيْعِ**, digitum in anum intrudere, 92. **بَعْبَصْنِي فِي الْبَيْعِ**, il m'a mis dedans dans la vente, 93.
- بعث** — **خَلَفَ** ou **بَعَثَ وَرَاءَ**, envoyer chercher, 18, 24; 45, 16.

- بَعَثَ** **خَبَرَ**, envoyer prévenir, informer, 164, 4. —
اللَّهُ يَبْعَثُ لَكَ, se dit à un mendiant, 188.
- بَعْدَ** — **بَعْدَ**, avec un pronom suffixe, encore, 162, 4. —
بَعْدَ مَا, après que, quand il doit être suivi du
modâre, 192, 7; 193. **جِئْتُ فِي عَقَبِ الشَّهْرِ إِذَا**,
جِئْتُ بَعْدَ مَا يَبْضِي, Adab el-Katib, Ibn Dor., MS
 Leide, fol. 90, verso. **مِنْ بَعْدَ مَا**, et **modâre**
 suivant, après que, 123, 21; 136, 14; 301, 22. — **مِنْ**
بَعْدَ, prép., après: **إِيَّامَهُ** (إِتْمَامَ), après
 la fin de son terme de bail, 143, 1. — **يَا بَعْدِي**, ô
 mon ange! expliqué, 106, 24; 107.
- بَعَر** — rendre les excréments, 93. — **بَغْرَةٌ**, crottin, 313, 11. —
مَبْعَر, anus, 214.
- بَعْصَ** = **بَعْصَ**, 93.
- بَعْضَ** — **اِثْنَيْنِهِمُ الْآخَرُ مِنْ بَعْضِهِم**, tous les deux sont l'un
 pire que l'autre, 60, 13.
- بَغْلَ** — **بَغْلَ**, ou **بُغْلَ**, mulet.
- بَغِي** — être débauché, 208, 6; 209. **اسْتَبْقَيْتِكَ يَا رُوحِي**, je
 désire t'embrasser, te baiser, Béd., 209. **بَغِي**, pour
 former un futur périphrastique, 35, 9.
- بَقَعَ** — **بُقَاعِي**, pl. de **بُقْعَةٌ**, Coelesyrie, 136. **قَضَامِي بُقَاعِي**,
 pois chiches grillés provenant du Bêkâ', 136, 20.
- بَقْفَ** — **بَاقُوفَ**, 12, 25; décrite 15, 6. De **پاي** et **کوفتن**, pers.?
- بَقْلَاوَةٌ** — pâtisserie, décrite, 125.
- بَقِيَ** — **أَبْقَى**, adv. verb., expliqué, 109.
- بَكَرَ** — **بُكْرَةً**, demain; après, plus tard, 92, 21; 150, 8.
بُكْرَةً يَا بَعْدَ بُكْرَةٍ, demain ou après-demain, 186. —
مِنْ عَلَى بُكْرَةٍ, le matin, de bonne heure 249, 19. **بُكْرَةً لَعَشِيَّةً**,
 depuis le matin jusqu'au soir, 247, 25. —
عَلَى بُكْرَةٍ أَبِينَا, tous, tant que nous sommes, 139, 14.

- بل - **بَلِّ رِيْقَةً**, humecter sa langue (propr. sa salive), 160, 4.
 بلا - **بَلَا**, sans, mot que les Egyptiens évitent, raison donnée, 250. — **بَلَّاش**, pour rien, 232, 19; 276, 7.
شَيِّ احْسَنُ مِنْ بَلَّاش, quelque chose vaut mieux que rien, locut..
 بلبل - **بَلْبَلَة**, bec de la gargoulette, 94.
 بلدي - **بَلَدِي**, en quoi il diffère de **بِلَاد**, 200. — compatriote, pays; pl. **بَلَدِيَّة**, 105, 22; 106. — **بَلَدِيَّة**, Landsmannschaft, état de compatriote, 106.
 بلش - **بَلَّش ب**, commencer qqc.: **لَازِمُ تَبَلِّشْ بِصِيَام**, il faut que tu commences le jeûne, 272, 14.
 بلص - **بَلَّاصَة**, grosse jarre en terre cuite, qu'on fait à Ballâs dans la Haute-Egypte, 105. Spitta, Contes, Gloss., s. v., donne **بَلَّاصِي**. Cette forme n'est pas connue à l'endroit même, que j'ai visité à plusieurs reprises; elle est pourtant bonne et parfaitement sûre.
 بلط - **بَلَطَ التَّرْكَب**, le bateau est jeté à la plage, Eg.; et en Syrie: louvoyer, 49. **تَبَالَط**, être remuant, touche-à-tout, lutin (enfant), 48, 6. — **بَلِط**, pour **بَلِط**, qui ne se tient jamais tranquille, tapageur (enfant) 5, 26; 49. **بَلَط**, jeter, se trouve Yâkoût, I, p. vii, l. 18.
 بلع - **بَلَّعَ وَشَلَّعَ**, blasphémer outre mesure, locut., 208, 5.
 بلغ - **مَبْلَغ**, somme d'argent, 143, 20.
 بلي - **بَلِي**, si fait, évité par les Egyptiens, raison donnée, 250.
 بندر - **بَنْدُورَة**, tomates; n. unit, **حَبَّة ب**; de l'italien *pomi d'oro*, 296, 10, 14.
 بندق - **بَنْدُوق = بَدُوق**, 57, 58, batard.
 بني - **ابن مَدْرَسَة**, expliqué, 64, 1; 86. — **ابن مَدْرَسَة**, qui a fait ses études au collège, 261, 12. — بنت

- عم, expliqué, 86. — بني آدم, sing., homme, 33, 84, 3 d'en bas; 92, 23; 168; 195; 249, 23; pl. بناديين, hommes, 161, 6; 195.
- بهدل — injurier, maltraiter, 100, 16; 241, 10. — بَهْدَلَة, mauvais traitement, 253, 9; affront, 238, 9.
- بهدل — بهلول, stupide, 45, 12.
- بهم — بهيم, homme bête, 261, 10.
- برب — باب الفرج, la porte de l'élargissement, expliqué, 54. — باب البدن, anus, 18, 23. — باب الله, à la merci de Dieu, d'une façon insouciant, locut., 37. — إلی يده يفتح باب أعلى من قيمته, celui qui veut entreprendre une chose au dessus de sa position, de son rang, 269, 9.
- برج — باح, i, pour ابا ح, divulguer, 11, 14.
- بور — بار, devenir décrépît (chameau) 286; être sur le retour (fille), expliqué, 133. Un telle fille est appelée باثرة, 134. بار, se gâter, (métier), 234, 1. بُور, en friche, inculte, 18, 4.
- بورمه — turc, ne pas à confondre dans ses dérivés avec l'arabe برم, 127.
- بوس — باس, baiser, (également au figuré), 25, 20; 261. بنت مَبُوسَة, fille qui s'est livrée.
- بوص — بُوصَة, nom. unit. de بُوص, roseau de toute plante, 108. J'ai entendu dans la Haute-Egypte les variantes بُوز et بُوس.
- برك — براكَة, pl. براكات, petite étable ou voûte où l'on met les ânes, la paille hachée, le charbon etc., 47. On prononce et l'on écrit aussi بَيْكَة, comme عَيْلَة de عائلَة, 46, 3. Il y a aussi la forme باكِيَة, pl. براكي, 47.

- بول — **أجا على بال فلان**, la fantaisie prit à qqn, avoir envie de: **إذا كان جاي على بال انسان سكر ياكل**, Si la fantaisie prend à qqn. de manger du sucre, est-ce qu'il mangera du caroube? — Non! 76, 8. — **مَش في بالك**, ne te rappelles-tu pas? 262, 10. — **قال بباله**, il dit à part lui, 112, 8.
- بَويَا — ture, cire pour les chaussure, 207.
- بيت — **بات**, a, passer la nuit (Eg. **بَيْت**), 219, 230. — **بَيْت خالته**, prison, violon, 135, 10.
- بيص — **بيصار**, (aussi avec س), mets, expliqué, 79.
- بيض — **بَيَضَات**, testicules, 221.
- بيع — **بياع**, 117. **باع واشتري**, faire le commerce, locut., 117. **وشراً**, marchand, surtout le petit, 117. Le négociant en gros ne recevrait pas ce nom. **بياع الكعك**, vendeur de gimbottes, 228. **بائع**, pl. **بياعة**, vendeur, 225, 8. — **بائع** pour **بَيْع**, 59; 225, 8.
- بين — **بان**, a, être évident, paraître, 272; 273. Appartient au dialecte égyptien; en Syrie, on se sert de la seconde forme **بَيْن**: **متي ما بَحَشْنَا كَمَا ن شَوِيَّة : بَيْن**, lorsque nous aurons creusé encore un peu, le roc se montrera. **جباع ما بَثْبَيْتَش مِن**, **بَيْن عليه**, Géba^c n'est pas visible d'ici. — **مُبِين عليك**, on voit qu'il, il paraît qu'il, 178, 7. **مُبِين**, on voit que tu es content, 137, 7. **مُبِين**, **عليك صحيح البتل**, il paraît qu'à ton égard le proverbe est vrai, 97, 8. **مُبِين عليكى ناقلة**, on voit que tu es enceinte, 34, 10. — **بَيْن : بَيْن**, **اثنين**, confié à la garde de deux personnes, 216, 8; pl. **بَيْنَات**, qui n'est usité qu'avec un pronom suf.

fixe, 94, ٥; 139, ١٢. On dira donc **بيناتهم**, mais non pas **بينات العالم**.

ت

ت — s'assimile avec **ط**, 113.

ة — Les mots qui finissent en **ا**, **اد** ou **ى** reçoivent un **ة**, lorsqu'ils sont en annexion, comme liaison phonétique, 145.

قاسومة — pl. **قواسم** = **صرامي**, chaussure pointue en maroquin rouge, 234.

يُحطِّرها — **تبع** avec **م** et **ما**, 215; avec **م**, 217, ١٠. — **في السِّدْرِ يَتَّبِعِيَّةٌ**, on la met dans le plateau, de façon que l'un morceau fasse suite à l'autre, 123, ٢٣.

تبل — **تَبَّل**, expliqué par des exemples, 242.

تتن — **تَتْن**, tabac, 70. **تتن مُدْبَس**, tabac mêlé de raisiné, 70.

تاجر — **تَجَر** pour **مَتَجَر**, commerce, 300, ٤. **إذا كنت انت عَمَّ يَتَّاجِر في مدجر**, si tu fais des transactions commerciales, 300, ٤.

تحت — **تحت العذاب والضرب**: **تَحْت**, il est tourmenté et frappé, 54, ٥. **وقع تحت المصيبة**, il tomba sous le coup d'un malheur, 211, ١٠. **مرهون تحت عشر ليرات**, engagé pour 10 £ St., 216, ٣٧.

تحف — **تحائف**, pl. de **تُحْفَة**, choses précieuses, 164, 3.

تخت — **تَحْت**, chalit, lit en général, abstraction faite de la literie, 111. Les Arabes couchent d'ordinaire par terre sur un matelas, **طراحة**; toute la literie nécessaire s'appelle **فَرْشَة**. On se sert aussi de deux tréteaux, **جَحَش**, sur lesquels on met des traverses de bois, **كُرُح**. Dans les villes, on trouve à présent des lits de fer qui portent aussi le nom de **تخت**.

- ترك** = **حلى**, laisser, faire, pour périphraser l'idée du verbe causatif, 167. **ولا يتركه يتكلم معنا**, (le diable) ne le laisse pas causer avec nous, MS de Mar Saba (arabe vulgaire), Z. D. M. G., I, p. 159, l. 3.
- ترم** — **تُرم**, terme, 262, 22. C'est l'italien *termine*.
- تعب** — **تَعَب**, fatigue. Le second *a* était, 213, 17, insensible, et 219, 23, tellement faible, que je l'ai marqué à. Cf. el-Mouzahir II, p. 58, l. 17 et suiv. — **تَعْبَان**: **انتى مش تعبان في المصاري**, tu ne peines pas pour gagner l'argent, 143, 4.
- الاختراعات** [= **الاختراعات**] **العجبة يلى يتعتم** — **تعتع**, les inventions merveilleuses qui confondent le discernement de l'homme, 249, 22 = 250. **ضعف العقل**.
- تعس** — broncher, 112, 9.
- طفش** = **تفش**, 92, 23.
- لبس** — 48; v. s. v. **تلبس**.
- تلد** — **لا ولد ولا تلد**, locut., expliqué, 214, 1; 215.
- تلف** — **تلف**, Eg., égot, pour **دلف** = **دلف**, Syr., 36.
- تلق** — **تلق** = **طلق**, douleurs de parturition, v. s. h. v.
- تبك** — **تبك** et à Damas **تبك**, tabac pour le narguillet, 70.
- تم** — **تم**, bouche, 58, 23; 104, 160, 4; 277, 46.
- بتمام** — **كيف تمام**: **تمام** — **تم**, **شوف أمها مثلها بتمام**, vois un peu sa mère: elle est comme elle, ni plus ni moins, 104, 8. — **البدر بتمامه**, la lune dans son plein, 294, 8.
- تبسم** — **جلده متبسم**, il a la peau de crocodile, sur qui rien ne fait d'effet, 32.
- تبئلي** — constamment, 110, 21.

- تنبيل — prononcé **تنبيل**, fainéant, idiot, 292.
 تنكة — **تنكة**, fer-blanc, 311, s; 312.
 تيس — **تيس**, bête, imbécile, expliqué, 41, 92, 222, 238, s.
 قيلة — grosse corde de chanvre, 211.
 تين — **تین** ou **ناشف**, Syr., figues sèches = **قطين**,
 Pal. et Béd., 254 et note.

ث

- ثاب — **ثأب**, pour **تأب**, bailler, 135, s.
 ثقل — **ثقل** **على**, déranger, incommoder, 91, s.
 ثلث — **ثُلُوث**, tente bédouine à trois colonnes, 208.
 ثنى — **الثاني**, un autre, 43, s; 300, s. — **ثاني** pour **ثانية**,
 97, s.
 ثور — **ثور**, taureau, est prononcé **قر** et **طور**, 2, 15, Ap-
 pendice, n° 1.

ج

- ج — persan peut devenir en arabe s, s et ş, 206.
 ج — permute avec د, 248.
 جبر — **يا رب اجبر عنا**, ô Seigneur! donne-moi le soula-
 gement (de pouvoir vendre), 225, s; exclamation
 des vendeurs de ka'k. — **الله يجبر بحاطرنا**, que
 Dieu nous contente, nous rende heureux! 226.
الله يجبر حاطرك ou **بحاطرك** est le refrain or-
 dinaire des mendiants en Syrie. — **جبار**, arrogant,
 263, s.
 جت — persan, a donné **ژط**, bohémien, en arabe, 101.
 جعش — **إثجاش**, folâtrer, sautiller, frétiler, expliqué,
 141, s. **جعش**, anon, tréteau, 141.
 جمع — **جمع** **على**, se panader avec de beaux habits, vou-

lant se faire passer pour ce qu'on n'est pas, 285, 19.

جد — جَدّ, grand-père, pour جَدّ, 227, 17 (mais جَدّ, le sérieux). — جَدًّا, beaucoup, très, 301, 22. — جديد, monnaie, expliqué, 23, 277, 17; nouvel ami, 286, 287.

جَدْر — مُجَدَّرَة, mets, expliqué, 78, 8.

جدل — مَجْدُول, toqué, imbécile, expliqué, 268.

جذب — تَجَذَّب, s'étirer, 135, 1.

جدع — جَدَع, pl. جُدَعَان, ged'an, brave, gaillard, 165; peu usité en Syrie.

جدم — جُدَام, lèpre, 89.

جر — جَرَّة, jarre, différents noms, 94, 105. — جارور, tiroir, 249.

جراً — اسْتَجْرَى, pour اسْتَجْرَى, oser, 149, 1.

جرجر — جَرَجُورَة, diminutif de جُرْجِي, George, 127.

جرد — جَرْد, contrée haute, partie élevée de la montagne, expliqué, 282.

جردب — جُرْدَاب, lèpre, 90.

جردم — جُرْدَام, lèpre, 90.

جرس — جَرَس, exposer qqn. à la risée en racontant publiquement qqc. sur son compte, expliqué, 55. جُرْسَة (qqf. prononcé جُرْمَة), substantif du verbe précédent, 55. جَرَسَة, petit grelot, 55. — جَرَس, nom de la pierre qu'on met sur le bâk ou f pour presser les olives, 12, 26.

جرش — i, enlever l'écorce en écrasant, 79, 28. مَجْرُوش, écrasé, 80, 1. جَارُوشَة, meule à bras, 79, 28; expliqué, 80.

جرظم — جُرْظَام, lèpre, 90.

جرن — جُرْن, pl. جِرَان, auge de puits, 187; en général, toute pierre, tout bois creux et adoptés à un usage,

soit pour piler le café, laver les habits, écraser les fèves, battre la viande pour faire le koubbi, soit pour y tenir l'eau, etc.; en un mot, tout ce qui forme un petit bassin.

جرو - جَرُو, petit de chien, 30, s; pluriel oublié, 31. J'ai entendu جَرَوَات.

جری - مَجْرَاك, pour من جَرَاك, à cause de toi, 275.

جزم - جَزْمَة, pl. جَزَمَات, grande botte des Bédouins, 234.

جری - اِذَا حَكَيْتَ عَاطِلَ يَجْأُزُوكَ مَتَلَه, si tu (en) parles mal, ils te rendront la pareille, 281, s.

جس - دَس = جَس, toucher, 248.

جسر - جِسْر, poutre, 241; pl. جُسُورَة, 63. Cf. cald. ܝܫܘܪܐ, Syr. ܝܫܘܪܐ; Ges. Lex., p. 435. V. de Goeje. Gloss. Geogr., s. v. نمر.

جشأ - تَدَشَّى, roter, 248.

جش - دَشِيشَة = جَشِيشَة, froment broyé et bouilli, 248.

جعز - ما بَدَّه يَجْعُزُ حَالَه : اَزْعَج pour اجعز, il ne veut pas se déranger, 68, u.

جَعُود - se plisser, 16, u.

جلب - جَلَبَ الْخُسَارَةَ عَلَى نَفْسِه, il s'attira soi-même sa perte, 223, u.

جلد - جِلْدٌ مُتَمَسِّحٌ, v. s. v. تَمَسَّح.

جلع - تَجْلَعُ, „est un parler plein de caresses, plus ou moins obscènes, pour amener l'homme à s'oublier ou à remplir les désirs de la femme qui ôte l'habit de la pudeur,” 118, s; 119. وَلَدٌ مَجْلَعٌ, enfant dorloté = مَدْلَع, 119.

جر - جَرَّ, devenir جَمْرَة ou incandescent (bois), 74.

جمع - جَمْعِيَّة, réunion, société, 138, u.

- حَدَّ مِنْهُ** واحدة من الجمالات الكُوتيسين : جِمالات : جمل :
auprès de lui une des jolies beautés, 294, s. — **جَمِيلَة** :
ما فيها جميلة, 315, 22, expliqué, 316.
- أَخَذَ مِنْهُ** : partie, grande ou petite, de qqc.. **جَنْب** — **جَنْب** :
جانب من المصاري, il eut de lui une certaine somme,
159, 1; 168. **جَانِبُ مِنَ الْمَبْلَغِ** est, selon Dozy, sur
la foi de Bochtor, „à-compte;” cette expression ne
peut signifier qu’„une partie de la somme;” à compte
se dit **مَلَى حَسَابِهِ**. Une nuance d’idée demande aussi
une nuance de traduction. Bochtor aime les à-peu-
près, faute d’avoir toujours connu le terme corres-
pondant arabe. — **جَنْبٌ مِنْ**, à côté de, 101, 25. —
حَضْرَة. Monsieur, 33, 5; v. s. v. **جَنَابُكَ**, جنابك.
- جَنَازَة** — **جَنَازَة**, convoi funèbre, 21, 185, 8, 24. **جَنَازَة**, la messe
funèbre à l’église chez les chrétiens, ainsi que la
cérémonie auprès de la tombe, 182. **مَأْتَمٌ** est le con-
voi passant dans la rue.
- جَنْزِيرٌ** — **جَنْزِيرٌ** = quelquefois **جَنْسِيرٌ**, chaîne, 48. Cette per-
mutation de ز et س n’est pas rare dans la langue
parlée. J’ai souvent entendu **جَوْسٌ** pour **جَوْزٌ**, ma-
rier. Voir Spitta-Bey, Contes populaires, p. 100.
La langue syriaque en offre plusieurs exemples. Nöl-
deke, Syr. Gramm. § 22. Cf. **زَرَّة**, pers., avec **سَرْد**,
زره, arabe; **حَرْزٌ** et **حَرْسٌ** etc.
- جَنْطَاسٌ** — Bol pour verser l’eau sur le corps. Les femmes le
portent avec elles au bain 53.
- جَوْ** — **جَوْ**, pour le class. **جَوٌّ**, l’espace au dessus de nous,
les airs, expliqué, 263, 264.
- بَعَثَ لِتَانِي أَنْسَانٍ هَدَايَا وَمَا جَاوِبَ : جَاوِبَ ب** — **جَوْب**
بِشِي, la envoies à une personne des cadeaux, sans

- qu'elle y réponde par quelque chose, 50, 13. — **جواب** „réponse égyptienne,” expliqué, 310.
- جوخ** — **جوخ**, drap, 184.
- جور** — **جار**, voisin, 229, 230.
- جوز** — **تجوز**, se marier avec, 306, 21 = **تجوز**, 162, 3. — **مَجُوز**, grande jarre, 95. — **جَزْزَة**, pipe, expliqué 69.
- جوع** — **جُوعَان**, pour **جَرَّعَان**, qui a faim, 6, 13; 7, 22; 173, 13; 230 = **جِيعَان** ou **جَعَان** en Egypte.
- جول** — **المغربل**: **جال**, secouer le van pour vanner le blé: **إذا كان عمال بجول لا بدّ أنّه** le vanneur, occupé à secouer le van, doit nécessairement... 199, 14.
- المغربل ينفض الغريال ففص لئحتي يجول القمح** **وحده والزوان وحده**, le cribleur secoue le crible afin de trier le blé, laissant l'ivraie à part, 221, 8.
- جيا** — **يجي بالكلام الطيب**: **جاء**, il se rend aux bonnes paroles, 15, 7. — **على خاطره** ou **جاء على باله**, avoir envie de qqc., la fantaisie lui prend de, 76; v. s. v. **بال** et **خاطر**. — **أجا تمام**, être juste la quantité, la mesure voulue 57, 23 = **طلع تمام**, 58, 1; venir à temps, à propos. — **مع مين بدي إجي**, pour qui dois-je tenir, 63, 15. — **فلاح إذا كان جاي**, un paysan, rentrant gelé, 71, 16. — **جي**, viens! venez! expliqué, 246. — Le verbe est vulgairement **أجا** et le modère **ييجي** ou **ييجي**, 17, 18, 62, 8. Dans certaines localités, surtout chez les Druzes, on a la bonne forme; en Egypte, toujours sans l'*alef* prosthétique. — **بجاي**, en deçà de, 28.
- جاء** = **صار**, 13, 1; 15. — **سنة الجاي**, l'année prochaine, 149.
- جيب** — **جاية** pour **جَيِّبة**, 306, 23.

ح

- حب — محبوب, amant, 81, 16.
- حب — حُبُّبِيَّة, tripe farcie, 79.
- حب — حُبْلَة pour حُبْلَى, enceinte, 81, 20; cf. Spitta, Con-
tes, Gloss., s. v. — حَبْلَة, vapeur, 12, 23.
- حت — حتَّى et plus souvent لَحَتَّى, jusqu'à ce que, 18, 5;
34, 7; 79, 18; 81, 15; 89, 10; 124, 8, 15; 125, 6;
135, 10, 11; 272, 16; afin que, afin de, 62, 8; 96, 9;
123, 11, 24; 124, 6; 136, 13. — يَخْلِيهِمْ لَحَتَّى يَغْفِرُوا,
il les laisse aller au sommeil, 34, 7. — تَحْتَلِّي جُوزَهَا,
elle attend que son mari soit endormi,
81, 14. — مَا حَدَّا يَعْرِفُهُ لَحَتَّى يَعْتَبُ عَلَيْهِ, per-
sonne ne le connaît pour lui faire honte, 200, 17. —
أَنَا شَفْتُ الْقَمَرَ لَحَتَّى تَبْلُشَ بِالصِّيَامِ,
c'est qu'il faut que tu commences le jeûne, 272, 14;
expliqué et d'autres exemples, 273. — لَا : حَتَّى لَا,
عَائِلَةٌ تَكُونُ شَرِيفَةً لَحَتَّى لَا يَطْلُعُ مِنْهَا وَاحِدٌ نَاقِصٌ,
il n'y a pas une famille comme il faut qu'il n'en
sort quelqu'un de vil, 301, 20. On observera la même
construction en français; elle se rencontre également
en syriaque. Mr. de Goeje en a relevé un exemple ana-
logue dans Mokaddasî, Gloss. Geogr., s. v. — حَتَّى وَلَا,
pas même, 97, 7. — تَا ou تَ, aphérèse de حَتَّى, ex-
pliqué, 273; 76, 28; 230, 21. لَيْشَ تَتْرُوحَ تَشْتَكِي,
pourquoi aller te plaindre, quelle raison y a-t-il pour
que tu ailles etc., 182, 14. — طَوِّلْ رُوحَكَ تَا حَكِي لَكَ كَلَّةً,
aie patience, que je te raconte tout, 72, 5. —
مَا يَعْرِفُ يَمْسَحُ قَيْلَ لَوْحٍ, 3, 17. قَوْلٌ ou قَيْلٌ = حَتَّى,
الْخَشَبُ بِالْفَارَةِ, il ne sait rien, pas même raboter
une planche de bois, 120, 14, expliqué 121.

- حَتَمَت - حَتْمَةٌ, dimin., tout petit morceau, 127.
- حَجَر - حَجَرَة, meule courante, 14, 4. - حَجَرِيَّة, pisé, expliqué, 37, 2; voir de Goeje, Gloss. Geogr. s. v.
- حَجَرَة - حَجَرَة, dimin., petite pierre, 127.
- حَجَل - حَجَل بِمَشِيَّتِهِ, trotter comme une perdrix, 224.
- حَد - عَلَى حَدِّ سَوَا, c'est tout un, ça revient au même, 65, 8. - حَدِّ مِنْهُ, à côté de lui, 294, 7.
- حَدُوثُهُ - pron. حَدَس, o, avoir lieu, arriver, 43, 20. - dimin., historiette, 127.
- حَدَل - مَحْدَلَة, rouleau de pierre pour rendre dur et compact le pisé des toits, 37.
- حَر - اَنَا مُرَانِي حَر, significations données, 57; 58. je suis Maronite pur sang, 76, 10; honnête, 100, 14; vertueux, 148, 19.
- حَرْب - لَاقَاهَا مِثْلَ وَجْهِ الْحِ, caméléon, 36, 2, 20; il la trouva laide comme un guenon, ibid..
- حَرْج - الْعَالَمُ تَحْرِجُ عَلَيْهِ أَنَّهُ, presser, insister sur: le monde le presse pour qu'il se retire d'elle, 223, 12. - حَرْجٌ عَلَى, le vin est défendu aux musulmans, 224, 1. - حَارِجٌ, contrarier, faire des misères à, Prov. LXXXI, p. 142.
- حَرَز - شَيْءٌ مَا يَحْرَزُ, avec négation, être sans importance: chose sans valeur, sans importance, à laquelle on ne prend pas garde, 182, 14. - حِرْزٌ, pl. حُرُوزَة, amulette, 63.
- حَرْف - مَوْقِدَة, expliqué, 73; voir s. v. مَوْقِدَة. - يَدَوِّرُوا الْحَجَرَ عَلَى حَرْفِهِ, on fait tourner la meule debout sur le côté, 12, 30.

- حَرَكَ** — **حَرَكَت** معها الطباعة, afin d'éviter toute agitation des sens, 157, 13. **تَحَرَّكَت** معها الطباعة, l'avidité s'éveilla en elle, 310, 16.
- حَرَكَش** — nombreuses significations rapportées, 158, 4; 167.
- حَرَم** — **حُرْمَة**, femme, en général, des classes inférieures, 35, 25; 86, 96, 1. Dire **يا حُرْمَة** à „une dame, une femme respectable” (v. Dozy, Suppl., s. v.) serait une grande impolitesse. — **حَرَام**: **ابن حرام**, 30, 6; expliqué 31, 56. **سَمِعُوا أَن فِي الْمَرْزَعَةِ حَرَام**, on apprit qu'on commettait des vols dans le hameau, 111, 3. — **حَرَامِي**, pl. **حَرَامِيَّة**, voleur, 111, 7; 220, 6. — **مَنْحَرْمَة**, mouchoir, 220, 21.
- حَزَر** — **حَزَّر**, deviner, 162, 6. — **حَزَّر**, donner à deviner des énigmes, 162, 3. **حَزَّرْنِي مِنْ عِنْدِكَ**, donne-moi, à ton tour, à deviner une énigme, 163, 3. — **حَزْوَرَة**, énigme, 163, 6; pl. **حَزَائِر**, 161, 14 = **حُزَيْرَة**, 147, 162, 5.
- حَزَم** — **حَزَمَ**, serré avec une corde, 210, 28.
- حَس** — **حَسَّ عَلَى**, s'apercevoir de qqc, entendre qqc. **مَا حَسِينَا عَلَيْكُمْ**, nous n'avons pas aperçu que vous l'avez fait; nous ne vous avons pas entendus, 34, 1, 3. **حَسَّ فِي**, sentir, fühlen: **حَسَّ فِي ب**, 34, 1, 3. **أَيْدِهَا بَيْنَ فَخْذَيْهِ**, il sentit sa main entre ses cuisses, 157, 15.
- حَسَب** — **حَسَبَ حَسَابَ**, compter sur, faire compte de, compter avec, expliqué, 151, 8. — **حَاسِبٌ**, garde-toi, gare! expliqué, 23, 24. — **حَسَبَ طَلَبَ**: **حَسَبَ**, selon la demande de l'acheteur, 57, 24. **عَلَى حَسَبِ تَرْبَايَتِهَا**, selon l'éducation qu'elle donne, 104, 11. — **عَلَى حَسَابِهِ**, un à-compte, 156, 11.

- حسر** — **تَحْسَرُ عَلَى**, regretter de ne pas avoir une chose, 135, 23.
- احسن** — **تَحْسِين**, hausse (prix, valeurs), 300, 6. — **احسن ما**, loc., expliqué, 51, 104, 25. — **اكثَر** لا ترهن نفسك عند حدّا في الخدمة احسن ما, ne t'engage pas au service d'un autre afin de ne pas être maltraité, 117, 15. — **انسان ياخذ بنت ولو كسدت في بيت ابوها احسن ما ياخذ**, on épouse une fille vierge, quand même elle resterait sans chaland à la maison paternelle, de préférence à une veuve, 134, 5. — **روح اَلْعَب احسن ما إِنَّكَ حاشر: احسن ما ان** حالك هَوْنِي, va-t'en jouer plutôt que de te fourrer ici, 96, 5. — **يا شيخ احسن**, exclamation des Bédouins, lorsqu'ils s'arrachent les poils du corps, 21.
- حشد** — **حَشَدُوا لَه ناس في عَدَم الطلوع**, on intervint en sa faveur pour qu'il ne déménageât pas, 143, 1.
- احسن** — **حشر حاله بين**, se fourrer dans, 96, 4; v. s. v.
- حشو** — **يَحْشُوا الزيتون جَوَاتهم**, on comprime les olives là dedans (les scouffins), 12, 24. — **حَشُو** pour **حَشُو** (voir p. 180 note), t. boul., ce dont on remplit une pâtisserie, 124, 14; 125. Quoique les verbes *ultimæ*, deviennent **ي** dans la langue parlée, le *maṣḍar* conserve cependant toujours son **و**. C'est cela que j'ai voulu dire, p. 145, l. 14.
- حص** — **حُصَّة**, pl. **حُصَص**, pour **حِصَّة**, pl. **حِصَص**, selon la règle de la permutation de *ḍammi* et *kesra*, 236. — **دفع حصته**, un petit moment, 77, 3. — **حُصَّة**, **حُصَّة**, payer son écot, 236, 4. — **حُصَّة**, quote-part, 301, 23.

حضر — **أحضر**, faire venir, 163, 9. — **حَضْرَتِكَ**, ainsi qu'avec les autres suffixes possessifs, Monsieur, 197, 7; plus que **جنابك**. Cette qualification ne revenait au commencement qu'à Dieu seul. A présent, tout le monde est un **حضرة**, depuis le Sultan, **حضرة السلطان**, jusqu'au plus petit écrivain chrétien, **حضرة الخواجة**; ce mot a subi la même dégringolade que son frère Monsieur. — **مَحْضَر**, réunion; procès-verbal, 224. — **حَضِيرَة** est le nom donné à la léproserie de Damas, 89, n. **حُضَار**, 89, est l'éléphantiasis des Arabes ou „Jambe des Barbades”. La similitude entre ces deux mots ne me paraît pas fortuite. On a dit que **حَضِيرَة** = **حَظِيرَة**. Je ne le croirais pas, parce que 1° **حَظَر** est prononcé vulgairement **حَزَر**, et non pas **حَضَر**; 2° **حَضِيرَة** signifie „place de réunion.” Je suis tenté de croire que **حُضَار** a été formé ensuite de ce nom sur le paradigme **فُعَال**, particulièrement employé pour maladies, affections, etc.

حَضَن — **حُضْن**, giron. **دَائِبًا يَقْعُدُ فِي حَضْنِ أُمِّهِ**, il reste toujours dans le giron de sa mère, 96, 3. **تَعَدَّتْ**. **حَضَنَهُ**, elle était assise sur ses genoux, 118, 18.

حَط — **حَطَّ** **الْيَدَ عَلَى**, mettre la main dessus, commencer, 254, note. — **لَا تِي حَظَّيْتُ مِيت قَرَشَ عَلَى كَلِمَةٍ**, parce que j'avais payé un mot 100 piastres, 158, 13. **الْحَظَّ**, être mis, 110, 17. **حَظَّ فِي جَيْبِهِ**, mettre en poche, 66, 3.

حَطَب — **تَحْطِيب**, cassage du bois, le réduire en **حَطَبَات**, bûches, 72, 11.

حَطَم — **دَرَبُ حُطْمَةٍ**, chemin raboteux et pierreux, 134, 1. **دَرَبُ سَهْلَةٍ** ×.

حَظَر — **حَظَرَة** = **حَضْرَة**, 275, note. Mr. Dozy veut que ce

mot soit pour *حضرة*, Suppl., s. h. v., avec le sens de *festin* ou *les apprêts d'un festin*. J'ai cru ne pas devoir adopter l'opinion de ce savant, parce que 1° le mot *حضرة* existe véritablement à côté de *حضرة*; 2° l'auteur du MS a été trop soigneux pour avoir pu commettre une faute d'écriture dans les nombreux passages, où ce mot se rencontre, à l'exclusion de *حضرة*, que je n'y ai pas trouvé; 3° le radical *حظرو* est toujours vulgairement prononcé *حضر* (la prononciation de *ظ* est très arbitraire).

حَفَّ — *حَفَّة* pour *حاقّة*, 2, 7. *علي حَفّة درب البلد*, sur le côté de la rue de la ville, 200, 16.

حَفَضَ — pour *حَفْظ*. *تَحَفَّضَ*, se ceindre d'une ceinture, 158, 7. — *حُفَاض*, 158, 7, expliqué, 166.

حَفِي — *حَافٍ* pour *حَافٍ*, v. s. v. *خبز*, 88.

حَقَّ — *حَقَّ الخِدَامَة*, rémunération, prix d'un service, 199, 13. — *حُقُوق الجواررة*, devoirs du voisinage, 229. — *حَقَّ*, jarre, 95. Voir s. v. *حَكِي*.

حَقَفَ — *انسان كان يعزّل شَشَمَات وكتلما حَقَف شُوِيّة بايديه* — *قال*, un homme écurait des lieux d'aisance, et toutes les fois qu'il *puisait* un peu avec les deux mains, il disait, 270, s. Les mots soulignés marquent la signification de ce verbe.

حَقْلَ — *حَقْلَة*, champ, 71, 16.

حَكَّ — o, gratter, 197, 4.

حَكَمَ — *حُكْم*, autorité d'une personne sur une autre, 313, s. — *مَحْكُوم*, autorités locales, 46, 1; 54, 6. — *كل انسان آلي محكوم*, pl. *ين*, subalterne, 243, 12. — *عليه*, tout homme qui est sous l'autorité d'un autre, 313, 4.

حَكِي — *بالردي* ou *بالطيب*, parler bien ou

- mal des gens, 52, 10. — **حكى في حق**, déblatérer contre, 139, 1. = **حكى بحق**, 297, 22. — **حكى**, commettre des excès de langage, **فوق الحدود**, parler plus qu'il ne faut, 139, 8. — **حكى على**, parler au sujet de, de, 269, 8. — **الحكى**, le parler, 268, 3. — **مثلي** = **متل حكايتي** ou **زَيّ**, 268, 3. — **حكى في حق العالم بجُرسة**, déblatérer contre les gens, les placarder, 55, 5.
- حل** — **حلال**, mari, (paysans), 158, 3; 167; femme et quelquefois enfants; butin (Béd.), 167. — **حلالة**, femme × mari, 158, 13; 167. **ابن حلال**, homme de bien, 30, 7; 31; 55, 4; 56. — **حَلَّة**, marmite, 187; le pluriel **حُلُل** = **جِلْد** s'explique par la règle donnée pp. 6, 236. V. Dozy, Suppl., s. v. — **مَحَلّ**, pour **مَعَلّ**, 34, 4; 231.
- حلب** — **مَحَلْبَة**, petite jarre en terre cuite, Eg., 105, 250. Proprement vase pour traire; cf. **رَبْدِيَّة**. — **مَحَلْبِيَّة**, sucrerie, expliqué, 78, 126.
- حلف** — **حلف ان**, conjurer qqn. de, 164, 10; expliqué, 168.
- حلق** — **حَلَق**, pl. de **حَلَقَة**, boucles d'oreilles, 137.
- حلم** — **جِبْن حِلْم**, raton, fromage mou, Eg., 85; Syrie, **حَلْم**.
- حلو** — **جلي**, a, devenir doux, 16, 13. — **كلام حلو**, paroles douces, langage agréable, 43, 253, 8. — **حلاوة**, douceur: **حلاوة منفرجية**, pâtisserie, expliqué, 53, 126. — **حَلْوَانِي**, pl: **حلاويات**, sucreries, 121, 1. — **حلواني**, confiseur, vendeur de sucreries, 120.
- حم** — **حَمَامِي**, intendant du bain, 66.
- حصد** — **مَحْبُودَة**, pâte purgative faite avec la scammonée, 93.
- حبر** — **تَحَبّ**, se farder de rouge, 113. — **جَبَار**, prononciat., 6, 4.

- حبص** — مَتَحَبَص حديد, plateau de fer pour griller, brûloir, 136, 15.
- حبص** — حَامِص, ainsi toujours en Syrie pour حَامِص, aigre, 17, 5, 17; 170, 24.
- حبق** — حَبَاقَة, emportement, 43, 25.
- حمل** — الكرم يحمل, la vigne porte (du raisin), 34, 2. — حَمْل, charge, expliqué, 72, 10; 73. حَمْلَة, fardeau, expliqué, 72, 10; 73, 128, 286. — مَشَى حَمْلَة, faire marcher son affaire, la mettre en train, 18, 6, 15. — حُمُول, fardeau, 244, 5; 246, 5.
- حمو** — حَمَاة, belle-mère, expliqué, 86. — حَمَاة, chaleur, 136, 19. Egalement au figuré: حَمَاة الطبيعة, vivacité du caractère. Ne doit pas être confondu avec حَمَاة (pour حَمَاة), protection, du radical suivant.
- حي** — حَيِي, a, intr., chauffer, devenir chaud, 123, 11. — حَامِي, nombreux, 182, × بارد, peu fréquenté; fort (tabac), 70. — مُحَامِي, protecteur, 227, 16.
- حن** — يا مَحْنَن, avoir pitié de, 227, 16. — يا مَحْنَن, ô Compatissant! cri des vendeurs, 225, 7.
- حنجل** — أَوَّل الرِّقَص حَنْجَلَة: حَنْجَلَة, le commencement de la danse est de faire des manières, loc. prov., expliqué, 223, 15; 224.
- حرج** — حَاجَة, chose en général, 236, 20.
- حدوث** — et تَحْدُوث (تَحْدُوس) arriver, avoir lieu, 208.
- حول** — عَلَى حَال, avec les suffixes possessifs, seul, 158, 18. Cf. I. Bat. II, p.170: وَتَرَكَهُمُ الشَّيْخُ عَلَى حَالِهِمْ, ce que je traduis: le sèyh les laissa tout seuls. — خَلَّيْنِي بِحَالِي, laisse-moi tranquille, 91, 8. — رَاحَتْ لِحَالِهَا, elles s'en alla, se sauva, 158, 1. — قَالَ لِحَالِهِ هَيْدَا, il se dit cela à part lui, 216, 21. — حَالَا, tout de suite,

46, 2; 148, 24; 160; n. — الحال إن, le fait, la vérité est que; en effet; au contraire, 279, 7; 313, 8. .

اولاد الحانة, godaill-
cabaret, buffet, 219. حانة - حون
leurs, pochards, 187.

حيس. Mouzhir, I, p. 267: حَيْثُ, toujours prononcé حَيْثُ — حَيْثُ

(وفي الجمهرة) يقال جئ به من حيثك وحيسك اي من

۱۲، ۲۲۷، parce que، حیث ان — حیث کان

حید - حید, (sc. **حال**) se ranger pour laisser passer =

حَاد, i. حَيْدٌ (sc. حَالِك) et حِيد, gare! ôte-toi de

là ! 24.

مَحْيِيصٌ — حَيْصٌ, pourri, 297, 7.

من حين سافرت - حين, depuis que tu fus parti, 158, s.

حَيَّالًا ou حَيَّالًا, حَيَّالًا, — اِسْتَحْيَ, avoir honte, 224, 10. — حَيَّالًا — حَيَّالًا

n'importe quel, quoi ; quel, quoi que ce soit ; de quel.

que façon que ce soit = **كيفية**, 120, 25; 170, 24;

174, 4; 202, 8; 277, 20. Je suppose que c'est une

abréviation de **حَسَّكَ اللهُ**, mais je n'en suis point sûr.

ح

خَابِيَّة, grande jarre, amphore, 16, 14; 94. — خَبَأَ pour خَبَأَ, cacher, 300, 6. — خَبَأَ

الحَبِيثُ والحَبَائِثُ pour الحُبُسُ والحَبَائِسُ — حَبِيثٌ
espèce de débauche, de turpitudes, 60, 9.

استقاموا مع: est invariablement ختام الحكاية - ختم

بعضهم بلذة ونعيم طيب الله عيش السامعين.
164, 12; 170.

خَبَرِيَّةٌ, nouvelle, 272, 15. — اخبِرْ, informer, 160, 16. — خبر

88. — 87, 88, ou خُبْزٌ ودَامَةٌ × حَافٌ خُبْزٌ فاشفٌ - خُبْزٌ

خبز مکسور و صمیم, expliqué, 262 et suiv.

- خُبَّاص**, 28, 30. **خُبَّاص**, dissipation de conduite, 28, 30. brouillon, déréglé, dissipé, tracassier, 28, 30; 143, 19. **خَبِيصَة**, sucrerie, expliqué, 126.
- مُخْبَاط** — **خَبَطَ فِي بَعْضِهِمْ**, s'entre-choquer, 110, 11. — expliqué, 106, 107.
- خُدَم** — **خِدَامَة**, service qu'on rend, 199, 13.
- خَرَّ** —, o, dégoutter, (toit), Eg., 36, 33.
- خَرَّ** — **خَرَّى**, chier, 20. — **خَرَّيَان**, qui a chié, 7, 13.
- خَرَب** — **خَرَبَ**, i. o.: **لَوْ كَانَ مَالِي مَعِيَ كُنْتُ بَتُخَرِّبُ جِبِلَّ**, **عَلَّيْجِبِلَّ**, si j'avais sa fortune je mettrais les montagnes sens dessus dessous, 136, 2.
- خَرِبَط** — **دَتْرَاقُ**: **مَنْدُوقُنَا خَرِبَط**, notre coffre est détraqué, 217, 2.
- خَرَج** — **خَرَجَ**, dépenser, déboursier, ausgeben, 253, 2. — **خَرَجَ**, expliqué, 254, note. **خَرَجِيَّة**, expliqué, 253, 9; 306, 23. — **خَارِجُ الطَّرِيقَةِ**, mal à propos, inconvenant, 2, 23. **مَدْخُول** × **مَخْرُوج**, dépenses, revenu, recettes 236, 19.
- خَرَر** — **خَرَزَةُ الْبَيْرِ**, margelle du puits, 186, 22.
- خَرَط** — **خَرَطَ الْقَتَادَ**, arracher la tragacanthé, 283.
- خَرَطَم** — **خَرَطُوم**, groin, 129.
- خَرَع** — **إِخْتِرَاع**, invention, 249, 29.
- خَرَف** — on dit qqf. **خَارُوف**, 254, 18; 330, n° 161.
- خَرَمَال** — **خُرُومُ الْغُرْبَالِ**, les trous du tamis, 199, 14. — **خَرَم**, tamis dont la rapatelle est en boyaux très-sés, percés à jour, 199, 14.
- خَرَقَ** — **خَرَقَ الْخُبْزَ** et **خَرَقَ الْخُبْزَ**, déchirer le pain, 132. Le pain des Arabes consiste en galettes très-molles qu'on déchire littéralement. „Rom-

pre" n'est pas ici très exact. **يُخْزِي عَمْرَه**, que sa vie soit brisée! imprécation, expliqué, 133.

خس — **خسيس**, chiche, 69, 8.

خسر — **خُسْرَان**, qui se trouve dans un état de perte, **أَنَا مُشْ خُسْرَان عَلَيْهَا**, qui a dépensé, perdu: **أَنَا مُشْ خُسْرَان عَلَيْهَا**, je n'ai dépensé avec elle que peu de chose, une bagatelle, 223, 13. — **فِي آخِرِ السَّنَةِ**, il se trouve à la fin de l'année en présence d'une perte, 306, 3.

خسم — **خَسَمَ** = **خَسَنَ**, supposer. **خَسَمَ حَالَهُ**, s'imaginer être, 263, 20.

خش — **خَشَّ**, o, entrer, Eg. = **فات**, Syr., 239.

خشخش — produire un cliquetis, Syr. = **شخش**, Eg., 181, note, 240.

خشي — **اِخْتَشَى مِنْ**, avoir honte de, être embarrassé, 196, 8.

خص — **خَصَرَمًا**, surtout, particulièrement, 72, 12.

خصم — **خُصْم**, adversaire, 44, 2.

خضر — **حَطَب أَخْضَر**, bois vert, 71, 19.

خضع — **الْكَبِيرُ يَخْضَعُ لِلصَّغِيرِ**, s'incliner, devant, en mettant la main sur la poitrine et baissant la tête pour remercier, 261.

خط — **تَخَطَّطَ**, se peindre les sourcils en noir, 113.

خطر — **إِذَا كَانَ جَائِ طَى خَاطِرُهُ حِدْرَةً**: **خَاطِرٌ**, s'il a envie de m., 76, 7. Ce mot est fort bien illustré dans Dozy, Suppl., et d'une façon très complète. — **خَطْرَةٌ**, fois (Eg. **نُوبَةٌ**), 18, 21; 148, 26; 194 12; 310, 14. **بَعْضُ**, quelquefois, 230, 20.

خف — **خَفِيَّةٌ**, agilité, 293.

يَحْطَرُوا الْعَجِينَاتِ عَلَى قَرْشِ خَشَبٍ وَيَخْفِقُونَهُمْ يعني: **حَفَقَ** — **يَفْتَرِدُونَهُمْ بِأَصَابِيْعِهِمْ لَعَنَتِي يَتَفَلَّتُوا مِنْ بَعْضِهِمْ**, on met les morceaux de pâte sur une pâtissoire, et

on les remue avec les doigts, afin qu'ils se détachent les uns des autres, 78, 1; fraiser, contrefraiser la pâte, 79; travailler, recocher la pâte; **يَجْبِرُوا**, on prend du sucre, de la noix et des amandes qu'on travaille ensemble, 125, 10.

خل — **تخليل الحية**, démêler la barbe, 259.

خلص — **خلص**, finir: **خَلَصَتْ مِنْهُ الزَّوَادَةُ**, les provisions lui firent défaut, 159, 11. **بعد ما خَلَصَ الولد من**, lorsqu'il eut fini de se divertir, 160, 11. **الكيف**, lorsque les noces furent finies, 269, 6. — **خلص حاله**: **خلص**, se sauver, en sortir sain et sauf, 220, 5. — **خالص**, adv. verb., tout-à-fait, 60, 11. **ما — خالص**, pas du tout, 92; v. s. v. **مرة**.

خلط — **مخلوطة**, mets, expliqué, 76, 8; 79.

خلف — **خلف**, accoucher, 45, 13; 81, 21; laisser après soi des enfants, 75. Cf. Gloss. Spitta, s. v.. **لَخَلْفَ**, en arrière, 305, 311, 15. — **بالخ في الخلفاني** ou **بالخ**, à reculons, 180, 7. **وخلافه**, et autres choses, etc., 271, 5.

خلقن — **خَلْقِينَة**, cuve en cuivre, expliqué, 58.

خلو — **خَلَّيك عند العفش**, reste auprès du bagage, 313, 7; — **يَخْلِي الناس يحكي بحقه**, il s'expose au blâme des gens, 297, 22; v. s. v. **ترك** et **حتى**.

خمد — **خامد**, éteint, (feu), 71, 17.

خمارجي — **خُمارَة**, cabaret; hôtel, Eg., 60; 11; 180. — **خمر**, cabaretier, 180.

خميس السكاري = **خميس المرفع**, Jeudi gras, 181 = **خميس**, ibid. — **خمسينية**, petite bouteille de 50 grammes, 181.

خمش — **خمش**, écorcher, égratigner la peau, 210.

يَتَخَيَّنُوا حَالَهُمْ سُلْطَان — **خَمَّن**, supposer, 152, 23. — **خَمِنَ**, ils se croient Sultan, 227, 23. **تَخَمَّيْنِ**, adv. verb., peut-être, 132, 17. Cf. **خَسَمَ**.

خَوْمَس — **مَخْرُومَس**, tente bédouine à 5 colonnes.

خَنْفَس — **خُنْفَسَة**, escarbot, 313, 9.

تَخَانَق, se quereller, se chamailler, 2, 21, 25; 44, 1; 63, 14; 115, 182, 10. — **خَانَق**, s'en prendre à qqn., 251, 23. — **خَنَق**, (qui) cherche l'occasion de se quereller avec les gens, 179, 10. **عَمِلُوا خَطَرَةَ خَنَاقٍ مَعَ بَعْضِهِمْ**, ils se chamaillèrent une fois, 194, 13. La remarque de M. el-M., enregistrée dans Dozy, Suppl., est juste.

خُرِّي — curé, prêtre; **تِيَة** — femme du curé, 138.

خَوَطَر — être indécis. **مَكْوَوَطَر**, indécis, 208.

خَوَف — **خَافَ لَيْلًا**, avoir peur que-ne, 158, 2; 166. — **خِيفَان**, qui a peur, 6, 23.

خَيْب — **خَيَّبَ**, envoyer promener, chasser, expliqué, 140, 238, 8. — **إِخْيَبَ**, s'en aller, se sauver, 139, 9. — **يَا خَيْبَتِي**, exclam. de regret, expliqué, 140.

خَيْر — **خَيْرَ**, généreux, 133. — **أَخَيْرَ**, comp. de **خَيْرَ**, 315, 2. Ainsi, les Italiens disent souvent *più meglio*. — **أُخْتِيَار**, vieux, expliqué, 8, 9; 9, 17; 286; fém. **اِخْتِيَارَة**, 216, 10; pl. **اِخْتِيَارِيَة**, 9, 17.

خَيْل — **خَيَّلَ**, faire galoper, caracoler le cheval, 65, 160, 9.

د

دَامَة — v. s. v. **إِدَام**.

دَاوُد — Daoud, David, nom donné au chat en Egypte, 138.

داية — sage-femme, 95.

دب — دبذب, ramper, 98. — دُب, pl. دباب, ours, 39; la remarque y faite n'est pas à sa place; l'imāla prouve que le د a un kesra. — دبة, pour دابة, monture en général, 2, 7; 62, 73; pl. دواب et, plus rarement, دَوَب, 204. — دَيبة, ânesse, 72, 11; 73.

D'après ceci, corrigez Dozy, Suppl., s. v.

دَبَان — coll., mouches, v. s. v. دَب.

دبس — تُتْن مدبّس, expliqué, 70.

اراعي 153. دَبوغة, coll., taches; n. unit. ة; pl. دَبوغة, 153, n. مدبّغة, habits tachés, 153, n.

دبر — دَبّر لحاله عروس, il se procura lui-même une fiancée, 36, 2. — دَبّر حال احد, arranger qqn., avoir soin de qqn., lui faire avoir ce qu'il lui faut, 19, 2. انا دَبّر حالي, je me débrouillerai moi-même, tout seul. — دَبّار, manière de s'arranger; صاحب دَبّار, homme à se tirer d'affaire, 285, 12.

دبك — دَبّك, trépigner, battre des pieds, 210.

دبل — دَبْلَة, boulette, 127. دَبْرولة, dimin., boulette, 127.

دج — دَجّ, imbécile, 112, 8; voir Dozy, Suppl., s. v.

دحش — اندحش بين, se fourrer dans, bourrer, 31. دَحش, se fourrer dans, s'introduire importunément parmi, 139, n.

دحش = دحوش.

دخل — دخل على, consommer le mariage, 36, 1; 163, 16; se rapporter à, avoir trait à, 236, 12. دَخَلَ, rapporter, donner un revenu, 66, 21. — دَخْلُك, je t'en prie! 18, 310. دَخْلُكُمْ, je vous en prie! je vous supplie! 19, 4; 96, 8. مدخول, revenu, recette, 236, 19; pl. مداخيل, recettes, plus

exactem., les différentes parties qui forment le
مدخول, 66, 19.

دخن — دُخان, tabac, propr. fumée, étant une traduction
du turc قتن, 70. دُخان, forme vulgaire pour دُخان,
71, 72. — دُخنة est ici l'action de fumer le tabac,
69. On dit même دُخن, fumer le tabac.

درب — درب طُلعة, 134, 9. درب سَهلة, chemin égal,
134. درب حُطمة, route pierreuse et rabo-
teuse, 134.

دربك — trépigner, battre des pieds, 210.

دربل — دَرْبولة, dim., boulette de pâte de Vicia sativa, ex-
pliqué, 127.

دردر — دردر, répandre une chose sèche; aussi intr., 233.
دردرة, 45, 22? — دَرْدورة, petit plateau de paille, le
milieu d'un فَرْش قَش (v. s. h. v.), expliqué, 127,
10, 21. Dozy, Suppl., traduit le طبق de M. el-M.
par „panier”.

درس — مَدْرَس, détritair, moule pour écraser les olives, ex-
pliqué, 12, 30.

دری — داری صُحَّة, prendre soin de sa santé, 291, 18.

مُدْرِي, loc., expliqué, 274. مُدْرِي, syna-
lèphe pour ما يُدْرِي, 272, 18; 274 = ما يُدْلِي, 275.

دس — دَس = جَس, toucher, 248.

دست — دِست, expliqué, 52.

دسم — دِسم, (pour دِسم), délicat (mets), 5, 28; 13, 9; ex-
pliqué, 15, 19. ادسم, plus délicat (mets) 136, 21.

دش — دش, moudre à une meule à bras, appelé مدشة
dans la Haute-Egypte, = رحاية, Eg., et جاروشة,
Syr., expliqué, 80.

دشأ — تدشأ pour تجشأ, roter, 82, 248.

دشّر - دشر, quitter, abandonner, lâcher prise, chasser, 19, 8; 41, 9; 140, 248; renvoyer un domestique, 314, 11.

دشّع - تدشّع, roter, Jér., expliqué, 82.

دُغري - دغري, directement, tout droit, 81, 22.

دعبل - مدْعَبَلَة, arrondie en forme de boulette, 8, 12; 9, 24. دَعْبُولَة, dim., boulette, 127. دُعْبُولَة n'est qu'une prononciation par إِتْبَاع.

دعك - écraser en frottant, 12, 13.

دعو - دعا على أحد في, prier que qqc. de mal arrive à qqn., 25, 20. — مدّعي في العلم, il prétend posséder du savoir, 120, 16. Bien illustré dans Dozy, Suppl. — الدعاء الى الطعام existe encore chez les Bédouins, 246. — دعوى الجاهلية, expliqué, 75. — دواعي, imprécations, 253, 9.

دفا - تدفّي, devenir chaud, 183, 20; 184, 1. — تدفّي, se chauffer, 184, 1; 185.

دفر = دفع = دفش, pousser, 306.

دفش = دفر. دقش, pousser en avant avec force, 306, 1. — مركب دقّاش, vaisseau à hélice, 306.

دفع - دفعوا له خمس قروش وما راد يشتغل, on lui offrit 5 piastres; il ne voulait cependant pas travailler, 23, 6; payer, 143, 3; 279, 5. Il faut toujours sous-entendre ل; on ne peut dire دفعته الفلوس, mais دفعته له الف. L'idée de *pousser* y est toujours renfermée.

دق - دقّ وغنا, loc., musique et chant, 163, 14; 224, 5. —

مدقة, peccadille, petite faute, 241, 9. —

من دقّ دقّ, pilon du mortier, 222. —

للمسلام عليك, d'un bout à l'autre, *per filo e per segno*, loc., expliqué, 72.

- دل — دلّية pour دالية, sans-gêne, 2, 8.
- دلز —
- دلس — } couvrir; tromper, frauder, 193.
- دلص — }
- دلع — ولد مدّلع, enfant gâté, 119. دلّع, dorloter, gâter.
- دلف — دلف, i, dégoutter (toit), 35, 21; expliqué, 36. دُلف, Syr. = قُلف ou دُلف, Eg., égout, 35.
- دلم — دِلِم, devenir noire (nuit), 193.
- دمغ — افتر في دماغه, il fit la réflexion, 112, 12.
- دُمْلج — bracelet en verre des paysannes, 102.
- دهلز — دهلز على, cajoler, 192, 8.
- دهلم — دهلم الليل, la nuit est devenue noire, Eg., 193.
- دهي — chicaner, injurier, Eg., 101. Un Egyptien me le paraphrasa par بهدل, هان, i.
- دوَأ — الداء الكبير, éléphantiasis, expliqué, 89, 8.
- دور — صار لسانه يدور علينا مثل فراش المطحنة : دار, la langue commença de lui tourner comme la roue du moulin, 139, 19. — دور, ما يعرف يدور حاله في : دور, il ne sait pas administrer l'argent à son profit, 135, 24. دور الحصان, faire tourner, conduire le cheval comme on veut, 281, 7. — دار, i, pour ادار, 11, 15. — اندار, tourner autour, rôder, 31. مَرَّة تدار على البحريّة تستخبر عنه, sa femme court toujours d'un marin à l'autre pour s'informer de ses nouvelles, 203, 23. اندار على السكر, il s'adonna à la boisson, 301, 24. اندار عريان, flâner nu (sans avoir les habits nécessaires), 305, 2. — دائر, désœuvré, qui se promène sans occupation, 113, 23; 232, 5. داير مثل دُولاب, qui est toujours en mouvement, affairé, 295, 4. سَهْرِيَّة داير فيها.

دَقَّ وَغِنَا, soirée où l'on fait de la musique et où l'on danse. دائر n'est pas ici précisément „alterner," mais „on est en train de le faire;" voir Gloss. Spitta, s. v. — دائر مُنْدَار, prononcé aussi dêr mindar, autour, 44, 3. — دَوَّر, tour: دَوَّرَ يَلِي يَجِي دَوَّر, lorsque vient le tour de la jeune (femme), 216, 22.

دوس — مِدَاس, grosse chaussure des paysans, 234.

دوك — دَوِيك, petite jarre, 95.

دوخ — دَوَّخ, donner le vertige, 222. — دَوَّخَان pour دَوَّخَان, 222; formé comme جَوَّعَان, 7.

دَوَّرَق — gargoulette, expliqué, 94.

ما دَوَّم — ما دام, tant que, pendant que, puisque, 89. ما دَوَّمه قَاعِد: avec un suffixe possessif, tant que: ما دَوَّمه قَاعِد, tant qu'il reste dans son pays, 89, 9. Cette locution correspond à ما طَوَّلَه etc. دَوَّم et طَوَّل sont ici des maṣdar, et l'adjonction des suffixes n'est pas étrange, mais ce qui certainement est étrange, c'est que les suffixes sont également ajoutés, dans la langue très vulgaire, à ما دام. On dit donc ما دامك هناك, puisque, pendant que tu es là; de même إِنْ كَانَك, si tu es; cf. p. 3, l. 6. ما دام إِيَّاكَ, puisque, pendant que tu. Je ne crois pas qu'on ait besoin de voir en ما دام une aphérèse pour ما أَدَام = أَدَام (on pourra cependant comparer le classique: استقام هناك ما شاء الله). Cette locution veut dire littéral.: pendant que cela dure que; elle est virtuellement à l'accusatif = ما دَوَّم, comme ما كَلَّمَا, وقت ما etc. Z. D. M. G., XXII, p. 155. دائِمًا, toujours avec nounation, 75, 4; 270, 2.

دُون — **أصله دُون**, de basse extraction, 196, s. Toute chose mauvaise est **دُون**.

دَوِي — **دَوَاء**, pâte épilatoire pour les hommes dans les bains, 20.

دَيْبَة — ânesse, v. s. v. **دَب**.

دِين — **دَيْن**, prêter, 18, 4; 49, 16; 116, 300, 23; emprunter, expliqué, 116; 280, s. — **عَطَى بِدَيْن**: **دَيْن**, donner à crédit, 115, 22. — **قَلِيلُ الدِّيَانَةِ**: **دِيَانَة**, irreligieux, 225, 11. — **دَيْن**, dévot, 116, 14.

ذ

ذَا — **ذَلِكَ** — **ذَا**, cette distinction n'est pas toujours observée, 276.

ذَب — **ذُبَاب**, mouches, le pluriel pour le sing. **ذُبَاب**, 195.

ذَقَن — **ذَقْنُهُ** أو **شَعْرُهُ سَلَقَ بَلَبَن**, il a la barbe, les cheveux grisonnants, loc., expliqué, 79, 216, 17. Sur la barbe, 254.

ذَل — **إِذَا كَانَ إِنْسَانٌ مَذْلُولٌ مِنْ**: [prononcé **مَذْلُول**], si un homme est avili (moralelement) par suite de vol ou d'inconduite 284, 20.

ذَم — **عَلَى دِمَّةٍ مِنْ قَالِ أَنَّهَا سَمَّتْ حَوْزَهَا**: **دِمَّة**, il y a des gens qui prétendent qu'elle empoisonna son mari (propr., sur la foi de celui qui etc.). 81, 19. —

فِي دِمَّتِكَ, tu en es responsable, 129, 3.

ذَو — **بِذَاتِهِ**, lui-même, 103, 3.

ذِي — ancien démonstratif, expliqué, 297.

ر

ر — suivi de **غ**, difficile à prononcer, 231.

رَأْسٌ — **كُلُّ رَأْسٍ مَعْرَءٌ مَعْلَقٌ مِنْ إِجْرَةٍ**: **رَأْس**, chaque pièce

- de chèvre est suspendue par son pied, 129, s; pl. رُوس, 161, s. — Fourneau du narguilet, 69. — راسمال, ou رَسْمَال, même رَسْمَال, capital, fonds. جمع الرسمال, rentrer dans ses fonds, 300, s.
- رُب — non compris du vulgaire, qui l'a changé en رُب, 302.
- رُبِح — رُبِحَان, qui est dans un état de رُبِح, qui gagne, a gagné, 300, s.
- رَبِيع — ربيع, le vert (que mangent les bêtes au printemps), 88, s. On dit: بَدَدْنَا نَبْعَتَ الْخَيْلِ فِي الرَّبِيعِ, nous allons envoyer les chevaux au vert. يَأْكُلُوا الرَّبِيعَ, ils sont au vert. Les Arabes envoient leurs chevaux au vert tous les printemps pendant six semaines; on ne s'en sert pas alors du tout. On fait cela لِتَنْظِيفِ بَطْنِهَا — رُبْعِي, gargoulette, Hegāz, 94.
- رَبِي — رَبِي, être élevé, grandir, 202. — رُبَايَة, éducation, 104, u. عَدَمُ الْمَرْبِيّ manque d'éducation, 311, s. مَرْبِيّ, confiture, 208.
- رَجَع — رَجَع, prononciation expliquée, 61, 264. — رَجَع: رَجَعْتُ تَانِي مَرَّةً عَلَى النَّارِ, remettre une seconde fois au feu, 124, s. — رَجَع: مَا رَجَعْتُ, à quoi je lui réponds immédiatement cela, afin qu'il ne revienne pas me répéter la même chose (ou une seconde fois), 310, s. — ارْتَجَع عَنْ, se retirer de, 148, s.
- رَجُل — رَجُل, formes données, 26; la Syrie connaît aussi le pluriel رَجَالَة, 162, s.
- رَح = رَائِح, v. s. h. v.
- رَحِي — رَحَايَة, meule à bras, Eg., 80.
- رَدَا — رَدِي, mauvais, en général: حَكِيَ بِالْعَالَمِ بِالرَّدِيِّ, parler mal des gens, 52, s; v. s. v. حَكِي.

- ما تقدر قرّة — ردّ ل, répondre, répliquer à, 97, 7. — لها متله, elle n'est pas à même de lui rendre la pareille, 100, 17.
- ردن — filer (chat), 138.
- ردل — رذالة, turpitude, 208, 6. Ce radical est toujours prononcé رذل.
- رز — رزّ, jamais أرز, riz. — رزّ وحليب, bouillie de riz au lait, 126. — رزّ ومزّ, loc., expliqué, 215. — رزّوزة, Jér., dim., un peu de riz, 127.
- رزق — رزّق, s'applique aussi aux choses mangeables, 202, 208.
- رسل — مُرسال, messenger, exprès, 160, 11.
- رشتاية — mets, décrit, 76, 8; 78.
- رض — battre, (les olives) 16, 17, 14. رصيص, Pal., olives, 17, 15. Cf. Dîw. Hod., Koseg., p. 52. Kitab el-Malahin, Thorb., p. 23, l. 1. — رَصْرُوصَة, Pal., dim., petite olive, 127.
- رصع — battre (les olives), 17. رصييع, olives, 17.
- رض — presser légèrement (les olives), 17.
- رضو — رُحِيَّتْ مَعَهُ فِي جَوَازِ رِضِي (v. pp. 61, 236, 12), elle accepta de l'épouser, 163, 12.
- رطب — كلام رَطْب, 145; v. s. v. كلام.
- رعي — رعايا, comme singulier, 195.
- رغف — رَغِيف, prononciation, 231.
- رغو — رَغِي, i, tempêter, crier, écumer, 26, 13; 110, 22.
- رفع — رفع الشبهة, enlever le soupçon, 158, 12. — مَرافِع, carnavals, 126.
- رفق — رفيقة, amie, 102, 1.
- رقي — t. boul., amincir (la pâte) avec le شَوْبَكِي, 78, 1.
- مرقوق, pain mince des paysans, 133.

- أَيْش مَا فَعَلْتِي يَكُون فِي رَقَبَتِكَ أَنْتِي : رَقَبَةٌ - رَقَبَ, quelque chose que tu fasses, c'est toi qui en supporteras les suites, ce sera à ta charge, 129, 6. كَلَّ الْعَيْلَةَ, j'ai toute la famille sur le dos, à ma charge.
- رَقْرَقَ - رَقْرُقَةٌ, dim., petit morceau mou de qqc., 127.
- رَقَطَ - رَقُوطٌ, barioler, 31. = رَقُوطٌ, 31.
- رَكَ - رَكٌّ, significations données, 30.
- رَكَّبَ - رَكَّبٌ, (v. p. 60) monter, 238, 8, et passim. - يَرْكَبُ, il lui monte sur les épaules, 211, 23. رَكَّبَ, correspond exactement à „monter” dans le sens de „poser, dresser, arranger,” 12, 28.
- رَكَزَ - رَكِيزَةٌ, soubassement d'une voûte, d'un édifice, 30.
- رَكَضَ - رَكِيزٌ, souvent prononcée رَكَدَ, 292, 11. - رَكِيزٌ, qui est toujours en course, qui toupille, 7, 19.
- رَمَى - رَمَى, كَلَّ إِنْسَانٌ الَّذِي مِنْ قَدَحٍ وَاحِدٍ يَسْكَرُ : أَرَمَى, tout homme qui se grise d'un seul petit verre, tombe par terre et se met à parler, 180, 5.
- رَهَدَنَ - رَهْدَلٌ = 193, plaisanter, se moquer de, 193.
- رَهَنَ - رَهْنٌ, il engagea son père pour 1000 piastres, 156, 10; cf. s. v. رَهْنٌ; - être engagé: رَهْنٌ عِيدٌ رَاهِنٌ عِنْدَهُ قَصَّةُ الْمَاسِ, un nommé 'Id avait une parure de diamants engagée chez lui, 216, 17; 218.
- رَوَّعَ - مَرْوَعٌ, tente bédouine à 4 colonnes, 208.
- رَوَّجَ - رَوَّجٌ, plus expéditif, de رَوَّجٌ, se dépêcher, 135.
- رَوَّحَ - رَوَّاحٌ, v. s. v. رَوَّاحٌ, 112, 9; 154, 9. - رَوَّحَ الْمَصَارِي: رَوَّحٌ, dissiper l'argent, 151, 6; 6, 9.

156, 12. رَّوَحَ عَلَيْهِ نَصِيْبُهُ, il fit perdre sa bonne chance, 279, 16. L'emploi de ce verbe est très étendu, mais il y a toujours l'idée de „faire s'en aller.” — رَّيِّحَ, donner du repos, être commode; أَرْيِّحَ, plus commode: كَلَّ مَنْ يَعْمَلُ آلِي يَلَاقِي أَرْيِّحَ لِنَفْسِهِ, chacun fait ce qu'il trouve lui être le plus commode, 314. — رَائِحَ forme un futur périphrastique, 35 = رَحَّ, expliqué, 19, 24; 35, 220 = لَحَّ, expliqué, 33, dern. l., 35, 1; 166. — رَايِحَ جَايَ, un va-et-viens, 221; en avant et en arrière, 224, 9. بِرَايِحَ, au delà de, 27, 21, 28.

رَوَدَ — La langue parlée n'a que رَادَ, i, pour ارَادَ, expliqué, 11, 23, 27; 104, 8; 157, 12; 192, 5; 279, 5; 286, 3. — اِشْتَلَقَ عَلَى مَعْلَمَتِهِ إِتْهَا تَرِيدُهُ لِنَفْسِهَا, il s'aperçut que sa maîtresse voulait de ses baisers, 157, 12; 166. — ارَادَ forme un futur périphr., 35. — رَوَيْدًا pour رَوَيْدًا, 288, 14.

ز

- زَبَدَ — زَبْدِيَّة, expliqué, 50.
 زَبْدِين — nom d'un village, 298.
 زَبَر — زَبُور, Psaumes de David, 138.
 زَبَن — زَبُون, amant, 129, 2; habitué, chaland.
 زَحَلَ — glisser, 124, 16.
 زَخ — زَخَّ, pleuvoir très fort, 152; baisser le dos (cheval), 152. زَجَّةُ الْمَطَرِ, averse, 151, 12.
 زَخَرَفَ — تَزَخَرَفَ, se parer de beaux habits, 184, 4; 185; = تَزَكَّلَفَ, 115.
 زَخَمَ — زَخْمَةٌ, étrivière, lanière, 211, 23; bâton de Jacob;

du persan زخمه, instrument avec lequel on donne un زخم, coup.

يطلع الحمار من - couler le long des murs (eau), 36. زرب

البَيْكَة وهو مزروب فيها, l'âne sort de l'étable où il était claquemuré, 46, 3. - مِزْرَاب, gouttière, 151.

زربول - زُرْبُول, grosse chaussure des paysans, 234. C'est un soulier, et non pas une botte, en cuir rouge ou noir, à la pointe plus ou moins relevée, et dont la semelle est garnie de caboches. زربولك أثقل من

مِدَاسِي, loc., expliqué, 235.

زرزب = شرشر, expliqué, 273.

زرز - زَزْوَرَة, dim.; v. Dozy, Suppl., s. v.

زرزق - et زَرَفَق, boire d'une certaine façon, expliqué, 94.

زرق - glisser dans, 90. J'ai entendu à Jérusalem cette phrase: زرق في البيت من غير ما شافه حدًا, il se glissa dans la maison sans que personne le vit. Le sens neutre me paraissant étrange, j'en demandai l'explication, et l'on me dit: يعني دخل بالحفي, c'est-à-dire, il entra secrètement. Pousser est aussi neutre en français.

زط - زُطّ, coll., زَطِي, bohémien, 100. زَطِيَة, synonyme de قَحْبَة, 100, 101.

زعب - زَعْبُوبَة, bec du briq, Pal., 94.

زعج - عَجَز, voir.

زعرق - manière de boire, expliqué, 94.

زعزع - زَعْزُوع, touffe de cheveux qu'on laisse sur le devant de la tête des enfants, 259.

زعل - زَعِل من se fâcher, s'ennuyer de, 271, 7 = زَعَل, 158, 4. On trouve, 139, 13, زَعَلْنَا مِنْهُ; ici

- l'*alef* a motivé l'*Itbâ*. — زَعْلَان, fâché, qui s'en-
nuie, 271, 7.
- زَغِير — صغير quelquefois pour صغير.
- زَقَف — زَقَف, applaudir, battre des mains, 268; cf. صَقَف
pour صَفَق, Eg.
- زَقَر — زَقَر, graisser, poisser, 208.
- زَكَلَف — تَزَكَّرَف = تَزَكَّرَف, 184, 4; 185.
- زَلَط — بِالزَّلَط, n'est pas tout-à-fait nu, parce qu'on est
ayant la chemise, 6, 20; expliqué, 7, 8. —
زَلَطَة (propr. caillou), monnaie imaginaire valant 30
paras, 248, 21; 249.
- زَلَعَط — pétiller (feu), 183, 28.
- زَلَم — زَلَمَة, homme, individu, 112, 4; 220, 4; 243, 1;
152, 4; 251, 2, 23: expliqué, 252. — زَلَمَة, zîemi,
dim., 244, 5.
- زَمَط — o, glisser, s'échapper, s'esquiver, 206, 220.
- زَمَن — زَمَان, il y a longtemps, depuis longtemps, 45, 15;
46, 152, 22. صار لك زمان ما شفتها, y a-t-il long-
temps que tu ne l'as vue?
- زَمَل — زَمِيل, compagnon, compère, 271, 9.
- زَنْبَع — زَنْبُوعَة, bec du brîk, Pal., 94.
- زَنْح — زَنْح, rance, puant de graisse, 5, 28; 81, 29; 83.
- زَنْد — زَنْد, poignet, avant-bras, 64, 101.
- زَنْر — زَنْرَة (ζωνάριον), ceinture, en général, 157, 12. se cein-
dre d'une زَنْرَة. A propos de ce mot, Hafagî, Sîfâ, dit:
اشتقاقه من الزنر وهو الدقة وهو عربي وقيل معرب
لأنه لا يجتمع بالعربية نون وراء
éd. Caire, c'est le sens de دقة qui tropique.
- زَنْح — pisser, 200, 15; 201.

- زنگل — زنگيل, prononcé zengîl (zenguil), ture, richard, 144, 10; 300, 22.
- زهر — زَهْر الزَّهْرَة, la fine fleur de la farine, 126.
- زوج — Ce radical est en Syrie toujours changé en جوز, mais il est souvent conservé en Egypte.
- زود — J'ai entendu: اِنْتَا مَا زِدْتَنِي مِنْ شَان الطَّرِيق, tu ne m'as pas donné de provisions pour la route, pour ازدتني, 11. زُرَادَة, provisions de route, 159, 12.
- زور — زور, falsifier, contrefaire, 154, 12.
- زول — زال, i, éliminer, pour ازال, 11.
- زيد — زيادة, davantage, 279, 8. الرَّمْلُ يَعْطِي: بِزِيَادَة, le sable donne plus de chaleur, 136, 19. لَاتَى الطَّبِيخَ مَالِحٍ أَوْ حُلُوًّا بِزِيَادَة, il trouva le manger ou trop salé ou trop doux, 62, 10. A^cmèlli haś-sourli, a^cṭîk biziyâdi, fais-moi cela, et je te donnerai assez pour te contenter.
- زير — تَزِير, être serré, tourmenté, 92, 23.
- زاف — i, pour ازف, 11.
- زين — تَزِين = (حَالَة), se raser (sc. حاله), Eg., 259.

س

- ساج — plateau de fer sur lequel on cuit le pain, 14, 13.
- سادا — pur, sans mélange; du persan سَادَة, 125; v. s. v. سَادَج.
- ساع — a, contenir, tenir, capere; formé de وَسَع, a, expliqué, 290.
- سأل — رَاح يَسْأَلُ عَلَيَّ, demander au sujet de: سَأَلَ عَلَيَّ, il alla demander, si la lettre était parvenue, 160, 12. سَأَلَهُ عَلَيَّ الرُّوسُ الْمَعْلُوقَة, il lui demanda pourquoi les têtes étaient suspendues, 161,

س; — s'informer de, demander après, 229; — avec négation : ne pas se soucier de, nicht darnach fragen, 29, 2; 50, 13; 64, 14.

سب — سب دين احد, blasphémer, 208, 5. سب الدين, blasphémer, injurier qqn., 227, 12. — دايماً يغفل, il cherche toujours l'occasion de se quereller avec tout le monde, 179, 10. — بسبب, à cause de, 13, 12; 15, 24; 300, 10.

سبح — زيتون مسبح, expliqué, 16, 14.

سبق — سبق بالكلام, devancer (qqn.) en rapportant, en parlant, 158, 3.

ستر — ستر وقته, gagner son pain avec quelque peine, mais assez pour vivre. On est مستور, lorsqu'on est à couvert de la pauvreté, ayant le nécessaire; بنت مستورة, est une fille qui reste à la maison paternelle, une fille honnête, bien élevée, loc. même des chrétiens, 292, 11; 293.

ستف — ستف, empiler, ranger, mettre l'un sur l'autre, encaquer, de l'italien *stivare*, 111.

سحب — سحب دَرَبه, s'en aller, passer son chemin, wegziehen, 159, 5; 189, 8; on ajoute le plus souvent

شرب سَحْبَة واحدة — وراح, fumer d'un seul trait, mais aussi, fumer une seule bouffée, 210, 1.

سخت — سَحْتوت, petite monnaie, expliqué, 23.

سَحْتِيَان — maroquin (rouge), 234.

سخر — تمسخر على, se moquer de, berner qqn., 289, 9; 310, 10. La langue parlée forme avec facilité des ¹⁾تيفعل. En voici quelques-uns: تيعشق, courir les

1) J'ai ramassé une grande quantité de ces verbes, mais n'ayant pas mes notes avec moi, je ne puis donner que ceux qui me reviennent à la mémoire en ce moment-ci.

amours; **تَمَعَكَ عَلَى**, Jér., se rire de qqn.; **تَمَعَكَ**, se battre avec qqn.; **تَمَضَّرَط**, gasconner, peter plus haut que le cul; **تَمَرَّكُض**, Jér., courir par-ci par-là; **تَمَشَّدَق**, blaguer (cf. le class. **تَشَادَق** et **تَشَدَّق**); **تَبَحَّرَق**, se moquer de; je ne les ai relevés qu'à la forme réfléchie. D'autres sont aussi actifs: **مَطَّوَل**, épater qqn., et **تَمَطَّوَل**, 58; **مَعَل**, prendre avec un crochet, et **تَبَعَل**. La langue classique connaît également des dénominatifs analogues: **تَبْنَطَق**, etc.

تَسْتَقِم, 1. 150, 310, **سَخِم**, comprimer, baiser, 129, 1. **سَخِم**, être baisé, ou baisée, 129, 1.

سَاخِن, 12. 225, 17; 213, 17, **سَخِن**, être pris de la fièvre, 213, 17; 225, 12. **سَخِن**, qui a la fièvre, malade, 213, 17. **سُطْرَفَة**, fièvre, 213, 19. Comme la fièvre est la seule maladie commune, **سَخِن** a pris le sens d'être malade.

سَادَج, pl. **سُدَج**, simple, niais, naïf, crédule, 192, 24. Hafâgî, Sifâ, p. 14; en donne un exemple tiré de **أَبْن سَنَا الْبَلَك**. Le persan **ساده** a donné les formes **ساد**, v. s. h. v., **سادَج** et **سادَج**.

سَدَر = **صَدْر**, plateau, v. s. h. v.

سَرْبَة, 18. 217, 18. **سَرْب**, retourner, s'en aller chez soi, 217, 18. — **سَرْب**, quantité, nombre, plutôt grand que petit; longtemps, 221.

سَرْمَایَة = **سَرْمَایَة**, v. s. h. v.

سَطَح, 104. **سَطَح**, coucher sur le dos, 104.

أُسْطَوَانَة -- portique, 162, 8. Le paysan l'expliqua par **جَنَایَة كَبِيرَة** mais il avoua qu'il n'en comprenait pas le sens exact.

سَعَف, 18, 1. **مُسَعِف**, assistant, aide, 18, 1.

سَعَى بِالْخَيْرِ, avoir l'amour du bien, 241; travailler

pour le bien, 242, s. On me le paraphrasa par **أَلِي يَحْتَبُّ الْخَيْرَ**. Ce verbe désigne les efforts de l'esprit et n'implique pas toujours un travail, une action. **أَلَال مَا يَجِي لِوَاحِدٍ مَكْتَفٍ وَقَاعِدٍ مِنْ غَيْرِ**, la fortune ne vient pas à qui reste (à la maison) les bras croisés sans qu'il se donne du mal pour se procurer de quoi vivre, 292, 10. — **سَعَى**, pour le class. **سَعْيٌ** (v. p. 181 note), efforts: **نَتَعَزَّبُ كَثِيرًا مِنْ شَأْنِ سَعْيِ مَعَايِشِنَا**, nous nous donnons beaucoup de mal pour gagner péniblement notre vie, 282, 1.

سَفَر — **سَافَرَ عَلَى**, voyager chez, partir pour, 244, s. — **سُفْرَةٌ**, expliqué, 202, 203.

سَفَن — **سَفِينَةُ الْبَرِّ**, le chameau est ainsi appelé, 205.

سَقَطَ — **سَقَطَ الْفُولُ فِي مِيَةِ السُّخْنَةِ**, t. cuis.: mettre les fèves dans de l'eau chaude, 80, 1 (pour **السُّبَّةُ**, v. p. 5. Je fais ici observer que l'article déterminé est souvent usité en arabe là où nous l'omettons ou nous nous servons du partitif.) — **يَسْقِطُوا الْقَدَسَ فِي طَنْجَرَةٍ**, on met les lentilles dans une casserole, 76, 28.

سَكَّ — **سَيَكَّة**, par synecdoche, charrue, 18, s; 14.

سَكَبَ — **و**, verser qqc. sur un mets, 123, 28; 124, 20; verser, dans le sens de servir une chose liquide, p. ex. la soupe, le vin etc. En Syrie, ce verbe ne signifie pas répandre, p. ex. de l'eau etc.; dans ce cas, on se sert de **كَبَّ**, ou.

سَكَّرَ — **سَكَّرَ**, fermer, = **سَكَّ**, **قَفَلَ**, Eg., 83, 158, 11. **سَكَّرَ الْبَابَ عَلَيْهِ**, il ferma la porte sur lui (en le laissant dans la chambre), 213, 23. — **سُكَّرِي**, sotlard, 241, 1;

pl. **سُكْرِيَّة**, 194, 10; 195, 297, 21. — **سَكِير**, qui se soûle beaucoup, 7, 21. — **سُكَّر نَاعِم**, sucre en poudre, 125, 9.

سَكْسَك — **سَكْسُوكَة**, barbiche, 127.

سَكَمَل — **إِسْكَمَلَة** ou **سَكَمَلَة**, 62, v. s. h. v.

سَكَن — **اَنَسَكَن**, être habitable, se laisser habiter, 142, 6.

سَل — **مِيسَلَة**, aiguille d'emballer, carrelet, 312, 2.

سَلَع — **سُلْعَة**, mauvaise marchandise; différentes significations données, 187, 188.

سَلَف — **سِلْف**, frère du mari vis-à-vis de la femme, 86.

سِلْفَة, sœur du mari vis-à-vis de la femme, 86.

سَلَق — **سِلَق**, Beta vulgaris, 79, 216, 18; 217. — **دَقْنَة**

او شعرة سِلَق بِلَبَن, il a la barbe, les cheveux grisonnants, 70.

سَلَقِي = **سَلَق**, faire tomber sur le dos, 59.

سَلَك — **إِلَي يَعْرِفُ لُغَاتَ عَيْنِ مَا كَانَ يَسْلُكُ**, celui qui connaît beaucoup de langues se tire d'affaire, quelque endroit qu'il aille, 41, 10. — **عَدَمُ سُلُوكِ الطَّيِّبِ** (v. p. 5), inconduite, 284, 90.

سَلَّمُوا عَلَى بَعْضِهِمْ سَلَامَ الْإِحْبَابِ إِذَا كَانُوا : سَلَّمَ — **سَلَم**, **غِيَاب**, loc. prov. ancienne, ils se saluèrent comme se saluent deux amis (ou amants) après avoir été absents, 164, 7. — **اللَّهِ يَسْلِمُكَ** est la réponse à **كَيْفَ حَالُكَ**, 137.

سَلَو — **سَلَّى**, divertir, amuser; **تَسَلَّى**, se d., s'a., 227, 7.

سَمَح — **لَا سَمَحَ اللَّهُ**, à Dieu ne plaise!, 33; 6. C'est là un des cas rares où le parfait est conservé dans un souhait.

سَمْبُوسِيكَة — pâtisserie, expliqué, 126.

- سميد** — la fine fleur de la farine, expliqué, 125, 126.
- سمع** — **سَمِعَ** (v. pp. 60, 264), ou **سُمِعَ** (v. pp. 6, 236), 111, 3; 270, 7.
- سمن** — **سَمْنَة**, beurre, 124, 7, comme **لحمة**, viande etc.; v. Gloss. Spitta, s. h. v.
- سمي** **حاله** — **اسمى** et **سما**, appeler, nommer, 117. — **سمي** **حاله**, il s'appela, se donna le nom de, 196, n.
- سن** — **بِسْمَةِ اللَّهِ وَرَسُولِهِ : سُنَّة**, par le loi de Dieu et de son Prophète, loc., 163, 18. — **أسنانية**, sucrerie, expliqué, 78.
- سنديان** — chêne-vert, 72, 13; 73.
- سنة** — **سُنَّارَة**, hameçon, 198, 20. Aussi **سُنَّارَة**.
- سهر** — **سَهْرِيَّة**, veillée, soirée où l'on se divertit, réunion du soir, 138, n = **ليلة** dans la Syrie du Nord.
- سهل** — **أَرْض سَهْلَة**, 180, 5, 13; v. s. v. **حطم**.
- سهم** — **سَهْم**, poutrelle du pressoir, 12, 20.
- سوح** — **سَوَّاح**, voyager, expliqué, 195 note. **سَوَّاح**, touriste; pl. **سَوَّاحِين**, expliqué, ibid.
- سود** — **سَيِّدِي**, mon maître, expliqué, 102. — **سَيِّت**, dame, maîtresse (de la maison), expliqué, 103, 129, 4; 267. — **السَّيِّدَة الْكَبِيرَة**, la Grande Dame, Astartès, 39. Les mots qui classiquement se terminent en **ـِي** (vulg. **ـِي**) ou **ـِيَّة** deviennent vulgairement **ـِي** et **ـِيَّة**, lorsqu'ils sont en annexion: **bāladik**, ton pays, **bāladitak**, ta payse; **barriye**, campagne, mais **barrit el-bālad**; **hargiye**, mais **hargitak**, 253; **mīye**, mais **mit keurs**, 156, 19; 242, 28. Seyyid et seyyidi suivent par exception cette règle. On a donc **sidi** et **sídtak**. Cette dernière forme n'est pas usitée, et voici pourquoi:

سیدتک fait d'abord **سیتک**, selon de nombreuses analogies, (p. 11: **fittak** pour **فدتك**) et puis **ستک** d'après la règle exposée p. 2 (qui s'applique également aux deux autres lettres de prolongation). Par le fréquent emploi de **سیتی** (v. p. 103) la forme primitive a été supplantée par **سیت**, usité même sans annexion. Cette remarque s'applique aussi à **sidi**. On dit bien encore **seyyid** et **seyyidi**, ce qui est plus cérémonieux, plus respectueux que **sîd** et **sitt**, mais seulement lorsqu'on veut être „**nahawî**.” La langue courante est étrangère à cette prononciation.

سور — **أسوار**, pour **سوار**, bracelet, 101.

سوع — **ساعة**: **كل ساعة**, toujours, constamment, 135, 1. **ساعتها** (cf. p. 165), 3. **في**, juste alors, 165, 3. **في هيداك**, 173, 14. **الساعة**, alors, 225, 13. **ساعة — ساعة**, tantôt-tantôt, 229, 10. Ce mot a une signification vague; ce n'est que dans ces derniers temps que les habitants des villes savent qu'une heure est un laps de temps de 60 minutes. Ceux qui ont voyagé en Orient connaissent bien ce que sont les heures là-bas. Il m'est souvent arrivé qu'on m'a dit: „ce village n'est qu'à une heure d'ici” — et j'en avais encore pour *six*. **ساعة** doit, le plus souvent, se rendre par *moment* = *heure*. — **لستا**, v. s. h. v..

سور — **ساوي**, faire, 273, 5 d'en bas; arranger; **هر بدنا**, **انتا إلی ساويتہ واخل هیک**, que faire? **ساوي**, est-ce toi qui l'as rangé comme ça de boue? Dans le sens de *valoir* (prix), on se sert en Syrie de

la première et en Egypte de la troisième forme.

استوى, mûrir, (fruit), être cuit à point (toute chose préparée au feu), 76, 27; 79, 18; 124, 15; 125, 8. — **لخيمته مستوية**, ivre-mort, 60, 12. Le féminin du participe des autres formes augmentatives offre la même irrégularité; p. ex.: **مترقية**, élevée; **مخشية**, qui a honte. On les traite comme les nom relatifs.

سب — **ساب**, la monture a pris le camp, 248. **سابت المرأة**, la femme s'est prostituée (elle trouve de la pâture partout), 248. — **سب**, expliqué, 248 = **دش**. Bien illustré dans Dozy. **سائب**, expliqué, 247, 19; 248.

سيح — pers., expliqué, 44. Le pluriel **سياخ** existe; Dozy, Suppl., s. v.

سير — **مسيرة**, 144, 19, de **سائر**. Ce verbe est difficile à traduire; il signifie: savoir être bien avec les gens, être affable, liant, gemüthlich, alla mano, être facile à vivre, abordable, être coulant, avoir du laisser-aller, prendre par la douceur, ménager. Le caractère arabe est tout dans ce mot. — **آخر مسيرة**, à la fin, 272, 273. — **سيران**, partie de plaisir, promenade à la campagne, 173, 11.

ش

شام — **شومة** ou **شمة**, noblesse de caractère, fierté d'âme; respect humain, 31, 26; 301, 25; 314, 21. — **شامي**, Syrien, Damascène; pl. **شوام**, 262, 21. **الشامي شومي**, prov., le Syrien porte malheur, 239.

شان — **من شان**, conjunct., pour que, 92, 29; 158, 10. **على**, prép., à cause de, 271, 8. **من شان**, prép.,

passim, Syr., = **على شان**, Eg.. L'emploi de ces deux formes fait tout de suite distinguer le Syrien de l'Egyptien.

- شب** — **شَب**, pour **شاب**, jeune homme, 8, 10; 150; pl. **شباب**, jeunes gens, 184, 3.
- شبرق** — **تشبرق**, faire le beau, se parer; se payer quelque amusement, 253, 23.
- شبع** — **شِيع من**, être rassasié de, avoir assez de, 87, 22. Notre texte a **شِبَعَت**, et non pas **شِيعَت**, par it b a^c, motivé par le **ع**, qui aime de préférence le fa t h a. — **شُبعان**, qui est à son aise, qui a largement pour vivre, 223, 11.
- شبق** — o, donner des coups de poing, 252, 1; 253.
- شباك** — et **شَبَك**, embrouiller, mêler, 90, 210. — **شِبَّان**, fenêtre, 223.
- شبه** — **شُبْهَة**, soupçon, 158, 12. **آلي يبري حالة من الشبهة**, qui se justifie d'un soupçon, 54, 10.
- شتم** — o, injurier, inf. **شَتَم**, injures, 253, 9.
- شتو** — **كرا**, **كراء**, comme **شِتي**, **شتا** est prononcé **شِتا** et **شِتي** [p. 19, l. 10], **بِكِي** et **بُكاء** [p. 144, 2; 159, 9], **كيري** et **شِتي الكبير**, pendant les grandes pluies, 72, 8.
- شجر** — **عمل مشاجرات مع**, avoir des rixes avec, 110, 20. — **شَجَرَة**, arbres, n. qual., fruitiers, 68.
- شختور** — grande barque de cabotage, 27, 28, 66, 104.
- شطر** = **شنطر**, ronfler, 47.
- شخش** — Eg., = **خشخش**, S., cliqueter, 238, 13; 240.
- شحر** — noircir (de suie), 93.
- شحر** — **شَحَر**, noircir (de suie), 93.
- شخط** — tirer une ligne, **شُطَة**, 311, dern. l.; inf. **شُط**, ibid.

- شَحَف — شَحَف, pierre plate pour construction, Jér., 127.
 شَحَوْفَة, dim., petite pierre de remplage, 127.
- شَحْم — لَحْمِيَّة = مُشَحِّم = شَحْمَان, pulpe des fruits, 12, 21; 15, 12.
- شَد — شَدَّ الدَّبَّة ou على, seller, charger une monture, 102, 103. شَدَّ على شيء, serrer fortement une chose, 125, 8. شَدَّ في شيء, tirer fort à une chose, 19, 1. — شَدَّة, gros soulier des paysans.
- شَدَق — تَشَدَّق = تَشَدُّوق, bailler outre mesure, 31. سَخَر, blaguer; v. s. v. تَمَشَدَّق
- شَرَب — شَرَبَة, gargoulette, expl., 27. — شَرِبَ غَبَّ, expliqué, 27. — شَرَّيب, flûteur, grand buveur, grand fumeur, 94. — شَرَّيبَان, qui a bu, qui est gaillard, un peu lancé sans toutefois être le moins du monde ivre, propr. qui est dans un état de شُرْب. Pour illustrer ce mot, qu'on me permette de rapporter la définition suivante, établie avec beaucoup de justesse par un paysan: قَ وَأَيْش هُوَ الْفَرْقُ بَيْنَ السَّكَرَانِ وَالشَّرْبَانِ سَ أَنَا أَقُولُ لَكَ عِنْدَنَا فِي مَدْرَسَةِ السَّقَايِينَ نَسْتِي شَرْبَانِ كَلَّ مِنْ يَشْرَبُ كَثِيرَ أَنْ كَانَ نَبِيدَ وَالْأَمْبِيَّةُ لَكِنْ السَّكَرَانُ هُوَ الَّذِي شَرِبَ الْمُسْكِرَاتِ مِثْلَ النَّبِيدِ الْبَوْزَةِ الْعَرَقِ وَشَيْءٌ مِثْلَ ذَلِكَ حَتَّى غَابَ عَقْلُهُ فَأَنَا مَائِي (v. p. 91) شَرْبَانِ بِشُرْبِ الْمَاءِ لَا تَبْقَى مَا أَشْرَبَ مِنْهَا إِلَّا قَلِيلٌ وَلَا سَكَرَانِ بِشُرْبِ نَبِيدٍ لِأَنَّ عَقْلِي أَبَدًا مَا يَغِيبُ لَكِنْ حَكِيمٌ بَعْضُ الْأَوْقَاتِ لَنَا وَاحِدٌ يَعْطِينِي وَالْأَمْبِيَّةُ عِنْدِي فَلَوْسَ أَشْتَرِي بِهِمُ الْخَمْرَ أَبْقَى مِنْهُ شَرْبَانِ وَادْرُجَ إِلَى الْقَسْطِلِ وَرَأَى جَمَالِي كَأَنِّي سَلْطَانُ السَّقَايِينَ قَ هَذَا شَرْحٌ مُلِيمٌ. „Prêtre: „quelle est donc la différence entre سَكَرَانِ

et **شربان**? — Porteur d'eau: „je te le dirai: nous autres, à l'institution des porteurs d'eau, nous appelons **شربان** celui qui boit beaucoup, soit du vin, soit de l'eau; **سكران**, au contraire, est celui qui a bu des spiritueux, tels que vin, bière, 'araq et des choses pareilles, au point qu'il a perdu la tête. Mais moi, je ne suis pas **شربان** pour avoir bu de l'eau, parce que je n'en bois que peu; je ne suis pas non plus **سكران** pour avoir bu du vin, parce que jamais je ne perds la tête. Seulement, il est vrai que quelquefois, lorsque quelqu'un m'en donne ou que j'ai de l'argent pour lequel j'achète du vin, je m'en trouve gaillard, et je m'en vais à el-Qastal derrière mes chameaux, comme si j'étais le Sultan des porteurs d'eau" — Prêtre: „Voilà une jolie explication!" — MS de Leide, 1292 a, p. 70. Ma traduction „institution des porteurs d'eau" ne me sourit pas beaucoup, mais j'ignore la portée du terme. On observera qu'il s'agit ici de chrétiens.

شربك — embrouiller, mêler, 90, 210.

شرح — **شرح**, dépecer un poulet, un mouton etc. avec les doigts; charge importante en Orient, 254, note. — **إنشراح**; avec ou sans **الصدر**, gaîté, dilatation, pour ainsi dire, de la poitrine, réjouissance, contentement, liberté, 173, 7. — **بيت شرح**, maison d'une vue libre, dégagée, 142, 5.

شرشر — pisser, 201, répandre, expliqué, 233.

شرط — déchirer, mettre en morceaux, 133. — **شَرْطُوطَة**, dim., petit **شريطة**, torchon, 127. — **مشرُوطَة**, dim., de **مشرُوط**, déchirure, 128.

شرمط — déchirer, mettre en morceaux, 132, 15 (pain), 133. —

- تشرمط, faire des infidélités conjugales, courir les femmes; devenir شرموطه, 132, 18. — شرموطه, torchon, Eg.; femme publique, 36, 4; 133, 277, 7.
- شروال — en quoi il diffère du libas, 201.
- شري — اشري, pouvoir se vendre, se laisser vendre, 142.
- اشترى, achat, inf. de مشترى, 170, 23.
- ششماتي — ششمة, lieux d'aisances, 270, 302, 303. — ششم, vidangeur, 270, 9.
- شاطر — شاطر, habile, avec toutes ses nuances de significations, tant en bien qu'en mal, 135, 25; 157, 9; 236, 1; 259, 4. شاطر في الاكل والشرب, fort pour manger et boire, 135, 9. شاطرين في شعر, forts sur la poésie, 238, 6. اشطر, compar., 261, 13; 307, 22. — شطارة, habilité, même remarque que pour شاطر, 254, note.
- شعب — شغبية, pâtisserie, expliqué, 125.
- شعرة — سلق et ذقن, شعرة سلق بلبن, v. s. v. شعرة, pour شعرة, poils du *κτεís*, 18, 18; 20, 3. — شعرية, عانة = مشعر, 123. — 157, 16; 166.
- شعب — شعفة, شفاف et شاعفة, touffe de cheveux qu'on laisse sur le devant de la tête, 259.
- شعل — شعل, allumer, 71, 18.
- شغل — شغل, شغل الفلوس, faire travailler l'argent, l'employer dans quelque affaire, 116. — شغل: عمل شغلة: شغل: شغل: uxorem suam comprimere, 34, 7. — شغلة: واحد داير والتاني بشغلته, l'un se promène désœuvré et l'autre est à son travail, 113, 23.
- شفتور — شفتورة, lippe, grosse lèvre gonflée comme celle des

- nègres; pl. **شفاتير**, 82. **مشفتر**, lippu, lévreux, 81, 36.
- شفق** — **إشفاق**, désigne les qualités qui doivent distinguer un bon voisin, 229, 299.
- شق** — **شق على**, visiter qqn., en général, 164, 2; 213, 14. — **شُق**, ouverture transversale de la boîte à recettes, **صندوقة**, 249.
- شقم** — couper, Jér., 206.
- شقط** — **شقطية**, touffe de cheveux au milieu du vertex, 259.
- شقف** — **شَقَف**, t. forest., abattre les branches; écuissier, 72, 11; **شَقْفَة**, pl. **شَقَف**, morceau de quoi que ce soit, 123, 23. **شَقْرَفَة**, dim., petit morceau, 127.
- شقم** — couper par tranches, Jér., 206.
- شقر** — **شقا قلب**, souffrance morale, peine, 219, 24.
- شكل** — **شِكل**, sorte, façon; cas, 64, 10. **اشكال والوان**, loc., de toutes les couleurs, 249, 31; 277, 7, = **الوان واجناس**, Eg. — **مَشْكَلَة**, rixe, grabuge, dispute, scène, = **مَشْكَل**, 114.
- شكى** — **شكى لاحد من شيء**, se plaindre à qqn. de qqc., 106, 3. **شكى الهم لاحد**, se plaindre de sa peine à qqn., 104, 6; 202, 7.
- شلا** — **شلق** = **شلا**, 209 et note.
- شلب** — **شَلْبِي**, beau, de figure et de manières, 154, 9; du turc **چلبى**. On en a formé le substantif **شَلْبَنَة**. **شَلْبَنَة** désigne la qualité, p. ex.: **قَشْبَنَة**, putanisme; **كَلْبَنَة** = **قَجْعَنَة**, gloutonnerie; **قَيْسَنَة**, ânerie.
- شلم** — **شَلَم**, dévaliser, piller, 203, 20.
- شلطف** — **شَلْطُوفَة**, pl. **شلاطيف**, lippe, grosse lèvre gonflée, Jér., 83, = **شفطورة**.
- شلع** — **شَلَع الجبل**: **شَلَع**, la montagne s'est éboulée, 209, = **شَلَعْنِي كَفَّ**, il m'allongea une gifle, 209.

- ياكل شلف : شَلَف** — i, lancer, jeter, expliqué, 171. — **شَلَف** — il gobe tout, 170, 23; expliqué, 171.
- شَلَق** — **اشْتَلَق على**, s'apercevoir par un regard à la dérobée, 157, 10; 238, 10; 310, 10; expliqué, 165. — **تشالِق على**, regarder furtivement, 165.
- شُلَّة** — prostituée, 149.
- شَم** — **شَمَّ الهوا**, prendre l'air, se promener, se récréer, 139, 11. **شَمَّ الهوا**, loc., promenade, 247, 25. — **إشمام**, expliqué, 6, 2; 97.
- شمت** — **شباتة**, arabe, ne doit pas être confondu avec **شباته** ou **شباطه**, turc. De ce dernier mot dérive le vulgaire **شباتة**, ou **شَمَتَة**, querelle, rixe.
- شمر** — **شَمَّرَ اللباس**, relever le pantalon, 200, 15. Cette locution est expliquée par le caractère du pantalon arabe.
- شمع** — **شَمِعَ الكَيْط**, déloger sans tambour ni trompette, 92, 26 = **ش. الفتلة**.
- شنقل** — **شَنْقَلَة**, sac contenant une petite quantité de blé à envoyer au moulin, 112.
- شنكش** — supposer, 264, 1. **على**, soupçonner, 267, dern. ligne.
- شنهق** — braire (âne), 46, 4.
- شهر** — **شَهْرِيَّة**, gages mensuelles, mesata, 151, 11.
- شوب** — **شَوَّب**, avoir chaud. — **شَوَّب**, chaleur de la température, 213, 17. Ce radical n'est pas usité en Egypte.
- شور** — **وما تروح لمَطَرَح إلا بِشورتها : مَشَوْرَة**, elle ne sort jamais sans l'avoir consultée, 86, 8. — **مُشَوَّر**, course, promenade. **تبعطني في مشوار**, tu m'envoies faire une commission, 197, 7; pl. **مشاوير**. **ركب : مشاوير الحصان وخيل فيه ثلاث مشاوير**, il enfourcha le cheval et lui fit faire trois tours au galop, 160, 1.

يَتَخَدَّم عِنْدَ وَاحِدٍ أَقَلَّ مِنْكَ وَبَشُوفٍ خَاطِرِي : شَاف - شُوف
 je servirai chez un autre plus petit que toi, mais
 qui me satisfait, 144, 23. لَازِمُ كُلِّ إِنْسَانٍ بِشُوفٍ مَصْلَحَتِهِ. نفسه
 il faut que tout homme regarde à ses pro-
 pres intérêts, 303, 4. - شَوْفَةُ : شَوْفَةُ : شَوْفَةُ
 إِنْبِسْطٌ. الماء, on se réjouit à la vue de l'eau, 294, 5. مِنْ شَوْفَتِكَ
 شَافْتُ وَاحِدَ عَتَالٍ وَمُشَّ شَوْفَةٍ : مُشَّ شَوْفَةٍ -
 elle vit un portefaix qui n'était pas beau (à voir), 81,
 12. فَلَانٌ كَانَ مُشَّ شَوْفَةٍ وَالْيَوْمَ صَارَ جَمِيلًا.
 n'était pas joli (à voir), et aujourd'hui il s'est fait
 beau, 108, 3. C'est qu'on ne veut voir que ce qui
 est beau.

يَشِيلُ الْكَيْسَ مِنْ جَيْبَتِهِ : أَشَال (v. p. 11), i, شَال - شَوْل
 il sort la blague à tabac de sa poche, 69, 7. يَشِيلُهَا
 عَنِ النَّارِ, on l'ôte du plateau, 124, 13. عَنِ السِّدْرِ
 du feu, 124, 9. تَشِيلُ شَعْرَ الْأَسْوَدِ مِنْ دَقْنِهِ, elle lui
 enlève les cheveux noirs de la barbe, 216, 21. إِذَا
 رَادَ يَقِيمُ حِمْلًا ثَقِيلًا وَمَا قَدِرْشَ يَشِيلُهَا
 soulever un lourd fardeau sans pouvoir l'enlever,
 expliqué, 286, 6. Forme expliquée, 291. شَيْتَالٍ
 portefaix, Eg., 309.

شَيْءٌ - شَيْءٌ, souvent usité pour rendre l'idée plus indé-
 terminée, 273.

شَيْطَانٌ - diabolotin (d'enfant), 92, 19.

ص

صَارِي بُرْمَا -- sucrerie, décrite, 122, 127, 1. D'après l'explication
 qui m'en fut donnée par un Turc, on devrait écrire

بورمق, tourner, de صارى, jaune, et صاري بورمه, parce que la pâte est jaunâtre, étant cuite.

حلاوتياتهم تصبح وتبسى عندهم - صبح اول, leurs sucreries restent là, le matin comme le soir, 121, 1.

يوم في مطرح ويصبح ثاني يوم في غير جهة, le premier jour d'un côté et le lendemain matin d'un autre, 249, 18. انسان اذا كان تاجر ومخزنه ملان, un homme est négociant, ayant son magasin plein (de marchandises), et l'année suivante il se trouve que celui-ci est vide, 289, 9.

On voit que dans la langue parlée on se sert de la première forme. — صايح, aller chez qqn. le matin, 108. — صباح الخير, bon jour!, 91.

صبر - اصبر بالله, aie patience dans les décrets de Dieu, 213, 23.

صبنغ - صبغ, sauce, 88.

صم - صم, je me demande s'il ne mangera pas du fromage, s'il en trouve, 173, 14;

أيوا منكوس, usité comme adv.: مكسور × حكي, 262; 177. حكي oui, vraiment malencontreux, 238, 19.

صاحبة - صاحب المأخذ, maître de céans, 230, 20. صاحب الدين, maîtresse de la maison, 34, 4. créancier, 248, 21.

صحن - صحن غميق, assiette creuse, à soupe × صحن, assiette plate, 104 = مُسلطَم, Eg. (Obs. صطح et صطلم, صطلم et صطم, dont la signification est presque la même). صحن طبيخ, un plat de ragoût, 50, 11.

صحر - صها, a, devenir beau (temps). الدنيا بدّها تعها,

le temps va être beau, 35. M. el-M. prétend (v. Dozy, Suppl.) que le peuple dit **صَحِيَّت الدُّنْيَا**. Je ne l'ai jamais entendu autrement que **صَحَّت الدُّنْيَا**, il a cessé de pleuvoir. **صَحَا** est justement, avec **صفا**, une exception à la règle que les verbes ultimæ, deviennent **يَأْتِي** au modère (v. p. 26); ils conservent pourtant le masdar **صَحْر** (v. p. 180, note, et s. v. **حشر**). Si le verbe était **صَحِي**, le peuple dirait **صَحِي** (**صَحِيَّت**, **صَحِيَّت**), prononciation qui n'existe pas. Cf. Hartmann, Arab. Sprachf., p. 64, 13. — **أَصْحَى**, garde-toi! attention! 166. La tournure donnée dans Dozy, Suppl., I, p. 821, col. I, l. 5, n'est pas usitée. —

× **صاحي** — **صَحِي**, éveiller, Eg. = **فَيِّق**, Syr., 236. — **سَكْرَان**, 60, 12.

صدر — **صدر** ou **سدر**, pl. **صدورة**, plateau rond de cuivre, expliqué, 62, 10; 63, 123, 11; 124, 3.

صدف — o, rencontrer par hasard, 159, 7.

صدق — **صدق** **فينا قول المثل**: **صدق**, le dire du proverbe s'est vérifié à notre égard, 217, 11. **صدق فيك المثل**, à toi s'applique le proverbe, 296, 16.

صرف — **تصرف في**, disposer de, 66, 13.

صرم — **صُرْمَاية**, pantoufle, 206, 6. **صُرْمَاية**, soulier, 148, 21; 192, 7; 206, 5; pl. **صُرَامِي**, 234. Le singulier des noms des chaussures peut aussi désigner la paire. —

صُرْمَايَاتِي, cordonnier; pl., **صُرْمَاتِيَّة**, 234. On prononce tous ces mots également avec **س**.

صعب — On dit vulgairement **صَعْب** et **صَعِب**. Les adjectifs **فَعْل** deviennent ainsi souvent **فَعِل** ou **فَعِل** (v. p. 5). On en trouve même des exemples dans la poésie modernes :

متى أَبْهَتْ فِي تِدَاخَةِ الْعَذْبَا

et plus bas:

مَلِكُ الرِّوَى مَا رَأَى تَدْبِيرَهُ صَعْبَا

‘Anḥoûrî, kounz en-nâzîm, p. 9, vv. 7, 17.

فَقُلْتُ لَا قَالَ وَلَا * (فِي) خَيْرَةٍ كَرَمٍ عَذْبَةٍ

M el-M., s. v. حِشْ حطبة se trouve Spitta, Contes, p. 66, l. 8.

262. زَغِير quelquefois prononcé صَغِير — صغر

موقدة — مصطبة, partie de l'âtre, 73; v. s. v. صطب

صفر — صَفَر, siffler, 208.

مسلم — صَفْل, assiette plate, 104 = صَفْل, Eg..

صفن — صَافِن, مالك صَافِن, qu'as-tu que tu es si pensif? 204.

صفر — صَفَّى, laisser écouler l'eau (d'un vase), 52. —

الصافي, le blé propre, qui ne contient pas d'ivraie, 199, 16. — مُصْفَايَة, passoire, 220.

صقب — صَاقِب, صَاقِبَة: صَاقِب, tout convient à celui qui a faim, 173, 16.

صلم — اصْلَح ل, s'entendre, être bien avec qqn., 194. —

مَصْلَحَة, affaire, intérêt, chose, 21, 308; v. s. v. شاف.

صلاة — صَلَّى أَكْلِيد, marier qqn (prêtre), 154, 13. — صلو, cérémonie religieuse du mariage chez les chrétiens, 155.

صمد — صَمَد, amasser les écus, se faire un pécule, 153, 12.

صندوق — صَنْدُوق فُرْجَة, panorama ambulant, 59. صندوق, petit صندوق 128; petite caisse pour la recette journalière, 249.

صنع — صَانِع, domestique, 33, 23; 192, 9; garçon apprenti,

صنایعی — صَانِعَة, bonne, 101, 22. — 120, 3; fem.

ouvrier, 305, 2. — **مصنوعات الانسان**, les œuvres de l'homme, 33, 5.

صنبر — **سنوبر** ou **صنوبر**, pignon, amande de la pomme de pin, 125, 9. Les Arabes s'en servent presque pour tout mets.

صنف — **صُنف**, article de commerce, 285, 16.

انصاب — **اصاب**, i, pour **اصاب**, 11, 213, 19; 304, 8. — **واحد تاجر انصاب في مصيبة كبيرة**, un négociant, qui a été frappé d'un grand malheur, 304, 8. —

بيجي : صُوب — **مُنصاب**, atteint, frappé de, 304, 12. — **اثنين صوبهم**, deux individus s'approchent d'eux, 178, 5. **من حين سافرت لاقيت معلّتي مايلة**, depuis ton départ je trouvais à ma maîtresse de l'inclination pour moi, 158, 8. **خُليتك**

تجي صوبي, que tu viennes te frotter à moi!...

نويح — **صويت**, criailleries, 19, 5; v. s. v. **صوت**

صوفز — siffler, 208.

صار لي حدّ عشر شهر — **صور**, 12, 13, 14; 14, 3; 121. — **صير**

il y a onze mois (que je . . .), 45, 18. **صار مُدّة ما**

كتبتُ له, il y quelque temps que je ne lui ai pas

écrit. **صار لجنابك زمان هُون**, y a-t-il longtemps

que vous êtes ici? — **صار في**, devenir, ar-

river à, 203, 24; v. s. v. **اندار**.

صينية — plateau, pl. **صراني**, 121.

ض

ضب — **ضَبّ**, امرتني بِضَبّ هَلْضَدوق : ضَبّ, tu m'as ordonné de serrer les effets dans cette malle, 197, 8. **ضَبّ**

ضَبّ العفش في الخزانة, fais la chambre. **اللاوضة**

serre les effets dans l'armoire. Les nombreuses significations de ce verbe indiquent une idée d'*at-touchement*, soit doux, soit violent. C'est évidemment une onomatopée, une nuance de طَب, dont le sens est, dans plusieurs cas, le même. On peut également bien dire طَبُوا عَلَيْهِمْ et ضَبُّوا عَلَيْهِمْ, ils tombèrent sur eux. — ضَبَاب, brouillard, 39

ضَبَط — ضَبَطَ, مَرَّتْكَ حَسَابُهَا مَضْبُوطًا: le compte de ta femme est juste, 45, 25. مَرْأَةٌ مَضْبُوطَةٌ, femme honnête, 148, 22.

ضَحَكَ — ضَحِكَ, مِنْ شَأْنِ الضَّحْكِ, pour rire, 289, 17. ضَحَكَ, masdar, pour ضَحِكَ, expliqué, 311.

ضَر — اضْرَ, se nuire, 62, 11. La phrase de Bochtor, Dozy, Suppl., II, 4, col. 2, l. 7 d'en bas, n'est pas arabe dans le sens qui lui y est donné.

ضَرَبَ — ضَرَبَ ضُحْبَةً, lier amitié, 238, 6. — مُضْرَبِيَّةٌ, veste longue, ouatée et piquée, qu'on porte principalement dans la maison, surtout chez les musulmans, 153.

ضَرَسَ — ضَرَسَانِ, qui est dans un état de ضَرَسٍ, qui a les dents agacées, 7, 3.

ضَيَّعْتُ خُتْمِي — ضَيَّعْتُ خُتْمِي (v. s. h. v.), 250. On dit p. ex.: يَا تَرَى مُضَيَّعَ بَيْنِ الْعَفْشِ, j'ai perdu mon cachet; se serait-il par hasard perdu parmi les effets? On comparera وَضَعَ, ضَاعَ, وَدَعَ etc.

ضَلَّ — رَاسَتْ, demeurer, 18, 4; 33, 8; 41, 199, 16; 235, 248, 20; 284, 21.

ضَمَّنَ — يَنْقَعُوهُ فِي مِيٍّ ضَمْنِ جَرَّةٍ أَوْ خَابِيَّةٍ: ضَمَّنَ, on le met tremper dans de l'eau dans une jarre ou une amphore, 8, 13.

ظَهَرَ — ظَهَرَ.

- ضيم — ضَيْعَة, pl. ضَيْع, village, 81, 10.
 ضيف — يَضِيفُوا مَعَهُ رَمْلًا, 5, 5. اَضَافَ pour ضَاف, on y ajoute du sable, 136, 18. — اَضَافَةُ الْمَوْصُوفِ إِلَى الصِّفَةِ, 5, 5.
 ضيق — الْحَرَامِيُّ إِذَا كَانَ مَاهِرًا: ضَيْقٌ عَلَى — طَفَشَ سَوْسَ ضَيْقٍ, le voleur, habile à mener sa langue, s'esquive, quand même on le mettrait au pied du mur, à l'étroit, 220, 8. — ضَيْقَةُ الْبَلَدِ, l'étroitesse, la gêne de la ville, 173, 11; 177.
 ضيم — اِنْضَامٌ, souffrir des préjudices, être endommagé, 236, 3; 291, 24.

b

- طابة — balle, boule, pl. طابات, 171. Le pluriel طَرَب est inconnu en Syrie.
- طارة — cerce du van, v. s. v. إطار.
- طاق — pli, couche, expliqué, 32. — اخذ يطاق لباده, s'en moquer, faire la sourde oreille, 32.
- طَوَايَة — طَوَايَة et تَوَايَة, du turc طَاوَة (pers. قابه), poêle à frire, 19, 27; 77, 1.
- طب — significations données, 104; v. s. v. يجيبوا: طب على غب, un second plateau est alors placé à l'envers sur le premier, 124, 18. اصحاب الدين طبوا على عتبة القلة, les créanciers ont mis la main sur la caisse, 248, 27. = طبوا على — طبطب على, tapoter qqn., caresser avec la main = جلس, 249; v. s. v. صب — مطبة, expliqué, 37. L'étymologie y donnée est d'après les Arabes. On dit bien مقلوب طَب, renversé, mais

je préfère dériver ce mot de l'onomatopée **طَب** =
un instrument avec lequel on tape, **يَطْبِرُوا بِهِ**.

طَبِيخ — **طَبِيخ**, ce qui est cuit, accommodé au feu, 62, 9; 77, 2; 79 et note, 141, 14: pl. **طَبِيخَات**, 51. **طَبِيخَة**, mets, expliqué, 77, 79, 18.

طَبَق — **طَبَق**, expliqué, 53; Kitab el-addad, 105, l. 16. — **طَبَقَة الْفَرْجَا**, meule courante, et **طَبَقَة التَّحَا**, meule gisante du moulin à bras, 80.

طَحَن — **طَحْنَة قَمْ**, expliqué, 112, 4. — **طَحِينَة**, expliqué, 242.

طَحْل — **طَحْل**, vannure, 199, 15.

طَر — **طَرَة**, 10 peaux de chèvre tannées, 30.

طَرَح — **طَرَحَة**, t. boul., planche sur laquelle on met le pain, 79. — **مَطَرَح**, endroit, en général, 3, 24; 108, 2.

يَعْمَرُوا التَّنُورَ مَطَرَحَ الْحَجَرِ, on construit le four à la place de la meule courante, 12, 18. **يَحْطَرُوا سَكَّرَ**

مَطَرَحَ الْحَبْنِ, on remplace le fromage par le sucre, 124, 13.

لِمَطَرَحَ, quelque part; **لِمَطَرَحَ**, nulle part, avec un verbe de mouvement, 247, 23.

طَرَش — asperger, éclabousser, vomir, blanchir un mur, 38.

طَرَش, bétail, expliqué, 38.

طَرَطَر — pisser, 201.

طَرَطَش — éclabousser, 37, 38, 208. On observera la série, **طَرَطَش** (Algérie), **طَرَش** et **طَرَطَش**, avec la même signification.

طَرَف — **مَطَرُوف**, mare pour écraser les olives, décrite, 12, 16; 14, 3.

طَرَق — se dit de l'eau lorsqu'elle tombe goutte à goutte, 137. — **طَرِيق**, toujours prononcé *ṭri'* ou *ṭiri'*, fois, 33; pl. **طَرِيق**, 221.

طُرُشْت — ou **طُست**, expliqué, 53.

طعم — **طَعَنِي**, donner à manger, 49, 18; 59, 186, 18. — **طُغِم**, appât, 198, 20. — **طَعْمَة**, goût, saveur, 141, 14. Les **طعم لقدام** et **طعم تاني** de Bohtor pour *avant-goût* et *arrière-goût* sont de ces locutions européennes qu'on trouve si souvent chez lui et d'autres lexicographes et pour lesquelles on n'a pas toujours les moyens de contrôle suffisants. — **طعام**, nourriture, 77. — **طَقْمَة**, dim., petite bouchée, 127.

طفر — **طَفَر**, pauvreté, 295. **طُفْرَان**, qui se trouve dans un état de **طفر**, qui n'a pas le sou, 7, 10; 51, 11; 135, 25; 306, 21.

الى يَتَرَبَّر بالضرب والاهانة بالآخر بضيق : تفش ou **طفش** — **معه الامر وبتفش يعني بشيع الخيط**, qui est tourmenté, par des coups et un mauvais traitement, se trouve à la fin à bout de patience: il file, c'est-à-dire, il déloge sans tambour ni trompette, 92, 23. — **رمي المفتاح بالطالع وطفش**, il jeta la clef en l'air et se sauva, 213, 23; = **هَجَم**, 254. Les significations attribuées par Bohtor à ce verbe ne sont pas exactes; v. Dozy, Suppl., s. v.

طق — **طَلَق**, bruit du dégouttement, 293, 10.

طقطق — **طقطق العصايع**, se tirer les doigts pour les faire craquer, 210, 8.

طلّ — propr. *allonger le cou* pour mieux voir; *regarder*, en général, principalement en Egypte, 224. **طلّ من الشباك**, 223, peut aussi signifier *regarder par la fenêtre*, comme dans ce vers:

والبدر يشرق من خلال غصونها
مثل المليم يطلّ من الشباك

Hafāgī, Sifa, s. u. v.

طلب — طلب حقه, demander son dû, ce à quoi on a droit, 108, 25. — **طالب** : طالب — انسان اذا كان له مصاري عند : طالب — انسان ثاني ومُش فاضي في النهار يروح يطالبه في الدراهم un individu a une créance chez un autre, mais n'étant pas libre le jour pour aller lui réclamer son argent, 108, 24; 115. **بعد مُدة** : يجوا يطالبوهم بالوديعة, après quelque temps ils viennent leur réclamer le dépôt, 202, 8. — **مطلوب** : عند عدوي فيه منه مطلوبي مليح, chez mon ennemi il y en a (une) qui fait bien mon affaire, 276, 2; 310, 22.

طلع — طَلَعَ, a, prononciation expliquée, 61, 264. Significations données, 105. Avec l'idée de *résulter*, 12, 32; 13, 12; **طَلِعت بعدين شرموطة**, elle devint cocotte plus tard, 36, 3; v. s. v. **فزعان**. **يطلع تمام**, c'est juste la quantité, la mesure voulue, 58, 1; v. s. v. **جاء**. **تطلع**. **البنت لأمها**, la fille ressemblera à sa mère, 104. Cf. Dozy, I, 358, col. I, l. 35. **اذا شغلتنى ويطلع** **كلامك بارد علي يطلع من عندك وبخدم عند** **غيرك**, si tu me charges d'un travail dans des termes secs et désagréables, je te quitte pour aller servir chez un autre, 144, 21; litt., *le tue parole riuscendomi sgradite* (حال). **طَلِعت السيكرة ربيعة**. *la spagnoletta è riuscita troppo sottile*, 298, 15. — **عروض ما اذك بذك ترجع طلعت خُسران**, au lieu de gagner, selon ton désir, tu te trouves dans un état de perte, 300, 9. **طلع** a, dans la plupart des cas, pris la place du **خرج** de langue savante; p. ex.: **فلما ورد على حسان كسر يد الكلبة ونزع الطين** **عن الجريدة فخرجت خضراء**, I Badr., éd. Dozy, 54,

وإن شَرَطَ أنها حُرَّةٌ فَخَرَجَتْ أُمَّةٌ وَهِيَ مَتْنٌ. *ev.* **وان خالعهـا على ثوب طى انه**, Jus Schaf. de Shirāzī, éd. Juynboll, 198, l. 1 et suiv.. **هَرَوِيٌّ فَخَرَجَ مَرَوِيٌّ**, *ibid.*, 211, l. 7. La langue parlée dirait ici **طلع**. — Avec l'idée de *sortir*: **طلع الى برآة البلد**, il alla à sa rencontre hors de la ville, 164, 5. — **طلع لبراً**, sortir dehors, 51. En Egypte, on dit **طلع برأ**. Les verbes indiquant le mouvement vers un endroit sont en général transitifs avec un complément direct en Egypte, tandis qu'en Syrie ils le sont avec un complément indirect. — **طلع من البيت**, déménager, 143, 3. — **طلع من عند**, 81, 25, ou **طلع من المدينة**, 120, 15. — **بياعة الكعك يطلعوا لاجل بيعهم**, 156, 16. — **ابري لم يطلع عيك**, 46, 2. — **طلع بإيد**, être de taille à, à même de faire une chose, pouvoir s'acquitter d'une chose, 197, 8. — **ما بطلع من ايده ولا مصلحة**, 197, 8. — **خرج**, 1001 N. a ici *v. Dozy, Suppl., s. v.* — **الاولاد يطلبوا شي من ابوهم ولا يطلع منه الا بالبيكي**, les enfants demandent à leur père quelque chose qui ne leur est donné qu'à force de pleurer, 19, 9. — **طلع على**, 300, 7; 227, 4; **طلع**, 203, 22; **طلع النوء**, la tempête se leva, 203, 22; **طلع على**, 227, 4; 300, 7; **طلع**, 66, 22; voyez ce qui suit. **طلع في**, se

- الفرنجي حبس المُكاري وما كان حدًا : soucier de : يطالع فيه قَيْطْلَعه من الحبس, l'Européen mit le moucre en prison sans qu'il y eût personne qui se souciât de lui, 227, 14. — رمى بالطالع : طالع, jeter en l'air, 213, 15. حكي بالطالع وبالنازل, parler à tort et à travers, 180, 5. — درب طْلَعَة, montée, 134, 1.
- يطلقوا المتد على كذ من : طلق — مطلق على, on applique le proverbe à quiconque..., 268, 6. — مطروق على, appliqué à, 223, 17; 308, 9. — مطروق الحُرِّيَّة, jouissant de sa pleine liberté, 307, 25. — طَلَق = قلق, douleurs de la parturition, 96, 3.
- طباع, avide, 300. — طَبَاعَة, avidité, 279. — طبع
- طوماق — pl. طُمَاقَات, guêtre ou, plus exactement, jambière qui arrive jusqu'au genou, 283. Du turc طوماق.
- طَنْجَرَة — ou تَدَجَرَة, marmite en cuivre, 77, 79, 16; 186, 25; 187. Du persan تَنكِيرَة par l'intermédiaire du turc.
- طَنُور — ou قَنُور, four, décrit, 14.
- طُوب — peu connu en Syrie, coll. en Egypte, petites pierres, 60, 61. Mo'arrab, p. 105.
- طاعت للولد, elle se rendit, se soumit au jeune homme, 163, 11. — طاع, i, pour اطاع, 11.
- طاقة, petite fenêtre, 260. — طاق, i, pour اطاق, supporter, 11. — طوق, 260.
- طال, o ou a, atteindre, arriver à, venir à, 43, 24; expliqué, 44. سَحَب السَّيْمَحَ عَلَى خُصْمِهِ وَ مَا قَدِرَ, طَالَهُ (يَطَالُهُ) مِنَ النَّاسِ, il tira le couteau sur son adversaire sans réussir à l'atteindre à cause du monde, 44, 2. — طَوَّلَ, tarder, rester longtemps, 160, 1; 273.
- طَوَّلَ رُوحَكَ, 72, 4, ou بِالْك, aie patience. — طَوَّلَ, à la longue, 272, 1.

- فِيمَا هُنِي (هم) قَاعِدِينَ يَتَفَرَّجُوا طَابَ الْوَقْتُ مَعَهُمْ - طَيِّب
 فَطَرُوا فِي الْقَعْدَةِ, ainsi occupés à satisfaire leur
 curiosité et les heures se passant d'une façon fort
 agréable, ils y restèrent longtemps, 160, 10. - طَيِّب,
 vivant, 92, 22; 159, 15; 163, 7; - bien portant, 213, 8.
 حَكَى طَيِّبَ فِي الْعَالَمِ, parler bien des gens, 281, 8.
 حَكَى فِي الْعَالَمِ بِالطَّيِّبِ = 52, 10.
 طَيِّبَيْنِ فِي فَرْدٍ لِنَاسٍ. 300. 211, 22; 68, 211, 22; 300. طَيْر -
 derrière, 68, 211, 22; 300. prov., se dit de deux personnes qui sont toujours
 ensemble, 60, 10.

ظ

- ظَفَرٌ, ongle, est toujours prononcé صَفَرٌ, 157.
 ظَالِمٌ عَلَى - ظَلَمَ, sévère pour, 247, 22. - ظَلَمَةٌ, individu,
 = رَكْمَةٌ, 252.
 ظَنُّ فِي أَحَدٍ - ظَنَ, avoir des soupçons sur le compte
 de, 83, 15. De là vient: ظَنَّا فِي أَحَدٍ, prononcé
 زَنَّا, 7.
 ظَهْرٌ, dos et ظَهْرٌ, midi, toujours prononcés صَهْرٌ,
 37, 72, 11; 96, 3; 209, 227; mais ظَهْرٌ, paraître,
 est prononcé ذَهْرٌ, tandis qu'avec le sens de *pisser*
 on dit صَهْرٌ. La prononciation de cette lettre est
 très arbitraire.

ع

- ع - permute avec ا, 82, 154, 8; 209, 217, 8; 218; -
 avec ح, 141, 1; 160, 10. Cette dernière permutation
 est assez rare en Syrie, mais d'autant plus fréquente
 en Egypte; voir, Spitta, Contes, Gloss.. La pre-
 mière, au contraire, est plus commune en Syrie

qu'en Egypte, où le ع est prononcé avec une forte gutturalité.

عب - عب, boire en humant et en mettant la bouche sur l'eau sans le secours des mains, 27, = كرم - عب, poche, expliqué, 202. من عب فلان, du cru d'un tel, 202.

عبأ - عبيّ remplir, 297. عبيّ فقس, bourrer un narguilet, expliqué, 69, 70. عبيّ الإبرة, Eg., enfiler l'aiguille, 70, note.

عبك - embrouiller, 90.

عثر - اعثر, débauche, I, 3, 3; 304. اعثر, butter, chopper, 122. معثر, expliqué, 10, 41, 9. = فالاتي, Eg..

عتق - العتق, devenir vieux (habit), 287, 2.

عتل - porter (avec peine): لا تعتلش هم, ne sois pas en peine, 308, 13. - عتال, portefaix, 81, 11; 309.

عجر - عَجْر, fruit vert, 127. عَجْرَة, dim., petit fruit vert, 127.

عجل - عَجَلَة, hâte, 28, 3.

عجن - عَجَن العجين, pétrir, travailler la pâte, 123, 10.

عجين, pâte, 123, 124, 125. عجيات, morceaux découpés de pâte, 78, 5. — مَعَجَن. En traduisant ce mot par *pétrin*, *huche*, on fait croire que les objets analogues existent chez les Arabes. Cela n'est pas le cas. Un مَعَجَن est une grande cuvette, un baquet en terre cuite ou, plus rarement, en cuivre étamé dans lequel on pétrit, mais qui sert aussi pour y laver, etc. Comme les Arabes préparent la pâte à la maison, pour l'envoyer cuire au four publique, chaque maison a son baquet de terre cuite particulièrement affecté au pétrissage, 12, 12; 14, 1;

16, 30; 128. **مَفْجِنَةٌ** est plus petit, et **مَفْجِينَةٌ** (pour **مُفْجِنَةٌ**), 128, est le plus petit.

عَجْوَة — **عَجْوَة**, pâte de dattes, 126.

عُدَة — **عُدَة**, instrument de punition, Eg., décrit, 210.

عَدَس — **عَدَس**, lentilles, 76, 33; 78, 2. En Egypte, on prononce **عَدَس**. **عَدُّوسَة**, petit grain de lentille, 127.

عَدْل — **عَدْل** = **عَدِيلَة**, sac, 209. **عَدِيلَة قَبَح**, sac de blé, 112, 10.

عَدِيم — **عَدِيم**, indolent, 68, 13. **عَدِيم** **الْمُرُوَّة** : **عَدِيم** (إِدْرَاك), privé d'intelligence, imbécile, 268. **عَدِيم** **النَّخْوَة**, sans fierté d'âme, 31, 33 (c'est ainsi que mon interlocuteur aurait dû dire logiquement). **عَدِيم** **الشَّرَف**, vil, sans honneur, 314, 315. Ce mot entre dans beaucoup de compositions qui correspondent à nos *in-*, *un-* (allem.). — **بَعْدَم** **وَجُود**, faute de, 141, 11.

عَدَى — **عَدَى**, i, vexer, 271. **إِنْفَدَى مِنْ**, être contagié de qqn., gagner une maladie par contagion, 213, 19. — **عَدَاوِينَ**, ennemis, 51, 11.

عَذَب — ce radical est toujours prononcé **عَرَب**. **عَذَّب**, tourmenter, faire des misères, 67. — **تَعَذَّب**, se donner du mal, peiner, *strapazzare*, 72, 11; 282, 1.

عَذْر — **عَذْر**, menstrues, 89, 7.

عَرَب — **أَوْلَادُ الْعَرَبِ** désigne les Arabes modernes en général, 38, 144, 17. Le singulier masc. en est **أَبْنُ عَرَب** et le fém. **بَنْتُ عَرَب**. L'explication dans Dozy, Suppl., est à biffer, malgré l'autorité de Lane. Voir Hartmann, Sprachführer, p. 127, note. — **عَرَبَان** : **بَدَوِيٌّ مِنَ الْعَرَبَانِ**, un certain Bédouin, 244, 5. Le premier mot n'est que le singulier du dernier;

- عَرَبَان, n'est pas quant au sens un pluriel de عَرَب; Dozy, Suppl., s. v. — عَرَبِيَّة, voiture, ture, 208.
- عَرَبَك — mêler, embrouiller, 90.
- عَرَس — عَرُوس, fiancée, 36, 3, 27; nouvelle mariée, 284, 23. — عَرِيس, fiancé, nouveau marié, 36, 28.
- عَرَش — عُرْش ou قَرَش, même أَرَش, piastre, pl. عُرُوش, 306, 22.
- عَرَص — عَرَصَة et عَرَصَة, maquereau: اَلْاِنْسَانُ يَكُونُ عَرَصَةً, l'homme qui est entremetteur, soit, tout ce qu'il y a de plus ignoble, 31, 27; pl. عَرَصَات, 32. معَرَص, maquereau; homme vil, ignoble, 32. On prononce aussi مَعَرَس, 2, 24. Je crois avec Bistânî que عَرَص est ici pour عَرَس; س et ص permutent constamment, et ص est plus proche de ع que س. On comparera le français *noceur*, *faire la noce*. Il y avait, comme il y a encore, des personnes qui ont pour métier de prendre part à toutes les noces, à tous les festins, où elles sont sûres de faire de franches lippées. Le وارش n'a pas disparu¹⁾.
- عَرَض — عَرَضَ ل, o, exposer qqc. à qqn., soumettre à son appréciation, emploi expliqué, 273 et note. — عَارَض: يِعَارِضُهُ عَلَى مَالِهِ بِلَا حَقِّ, on le chicane, tracasse dans ce qu'il possède, 143.
- عَرَعَر — عَرَعُورَة, dim., petit clitoris, 127.
- عَرَف — عَرِف, plus rarement عَرِف, savoir, 81, 16; 162, 1; 260, 8. Le modâre^c est en Syrie يَعْرِف, 66, 10; 200, 9, 13, et passim; en Egypte يَعْرِف. — مَا يَعْرِف — اَلْاِبْرَة مِنَ الْمِسْلَة, il ne sait distinguer une aiguille

1) Je me suis souvent trouvé à Beyrouût avec un vieux parasite musulman, habillé d'un caftan rouge, et qui se faufile dans toutes les noces. Il est bien connu. C'est là un مَعَرَص, un *noceur* par excellence.

à coudre d'un carrelet, 312, 2. — **عَرَفَ أَحَدًا** diffère de **عَرَضَ لَأَحَدٍ**, 273, note. **عَرَفَ بِأَحَدٍ**, faire faire la connaissance de qqn., présenter qqn. à qqn., 238, 7. — **شَوْ بِعَرَفْنِي**, que sais-je moi! 66, 12. **شَوْ بِعَرَفْنِي**, comment le maître le peut-il savoir!, 66, 16. **شَوْ بِعَرَفْنِي**, qu'en sait-il, lui!, 34, 5; locution expliquée, 34, 7.

عَرَق — boisson spiritueuse, différentes espèces, 180.

عَرَقَب — **كَرَعَب** = **عَرَقَب**, 129.

عَرِي — On est en **تِيَابِ الْعَرِي**, lorsqu'on fait la lessive, **عَرِي** doit être, ce me semble **عَرَاء**, qui s'est changé en **عَرَا**, **عَرِي** (v. s. v. **هَتَاء**), **عَرِي** (par it b a' comme **فَتِي**) et **عَرِي** (v. p. 236); ou bien est-ce **عَرِي** (v. p. 180 note)?

عَرَب — **عَرَابِي**, garçon, célibataire, 150, 6.

عَزَر — **عَزَرَ**, laver la tête à qqn., réprimander, 241, 10.

عَزَل — **عَزَلَ**, écurer, vider les lieux d'aisances (**أَدْبَات**), 200, 13; 270.

عَزَمَ — i, inviter, 49, 17; 132, 13; 262, 16; **عَزَمَ**, à, 224, 6. — **كَانَ مَعَزُومًا**, être invité (eingeladen werden; **كَانَ مَعَزُومًا**, eingeladen sein), 262, 20. — **عَزُومَةٌ** = **عَزِيمَةٌ**, le but de l'invitation (et non pas l'invitation elle-même, ainsi qu'on trouve dans les dictionnaires), repas, festin, soirée, dîner, etc., 282, 13.

عَشَر — **مَعَشِير**, pleine (bête); 34, 29; pl. **مَعَاشِير**, comme **مَعَارِيب**, amphitryon, 211.

عَشِي — **عَشِي**, cuisinier, 81, 24; pl. **عَشِيَّة**, du turc **اشعبي**, 82.

عَصَر — **عَصَايَة**, bâton, canne, 48, 8; 210, 28 = **عَصَا**, 210, 28; pl. **عُصَي**, 211.

- عطل** — **عاطل**, mauvais, qui ne vaut rien, au physique et au moral, des hommes et des choses, 276, 5. **عاطل** مع احد, méchant pour qqn., lui faire des misères, 104, 6. **كُذِّبَ عَاطِلَةٌ**, parole sale, désagréable, injurieuse, 149, 3. **حكى عاطل في العالم**, parler mal des gens, 281, 9. — **عراطلي**, fainéant, 301, 2.
- عطر** — La langue parlée a **عطى**, i. (v. p. 26), donner, passim. — **عطى علم**, informer, 163, 12. — **تعاطى**, s'a-donner à, s'occuper de, avec toutes ses nuances de significations, 233, 9. **ما اتعاطى فيه**, je ne m'en occupe pas = je ne m'en soucie pas. Le **تعاطى البضائع** de Bochter (Dozy, Suppl., s. v.) est encore un exemple de sa manière de paraphraser. Ces mots ne signifient que „s'occuper de, faire le commerce de marchandises défendues.” „Faire la contrebande” se dit **هَرَّبَ**.
- عظم** — **عُظْمُ الشَّمْسِ**, à cause de l'intensité du soleil, 106, 21.
- عفارم عليك** — bravo!, 82.
- عفر** — **عَفَرِيَت**, expliqué, 295.
- عفس** — **عِفْس** (pour **عَفَس**), sale, 5, 28.
- عفش** — **عَفْش**, bagage, 313, 7; effets. v. Haf., Sifa, s. v.
- عقص** — **مَعْقَص**, acerbe; pourri, 296, 11.
- عقد** — t. archit.: **بنّا بنى اسطوانة وعقدها في ثلاثماية وستة**, un architecte construisit un portique avec 366 pierres, 162, 9. — **عقد = قعد**, 270, 11. — **عقيدة**, pâte épilatoire, 18, 18; décrite, 19, 27.
- عقر** — mordre, 31.
- عقل** — **قلوبها ياخذ عقلات الزلّة : عقل**, son radotage vous fait perdre la tête, 272, 18, pluriel expliqué, 275.

- عَكَرْتُ** — **عَكَرْتُ عَلَى النِّسْوَانِ**, faire le maquereau, 301, 24. — **عَكْرُوت**, maquereau, 2, 24; 315, 1. C'est l'injure la plus usitée en Orient; on y ajoute le plus souvent **يَا مَعْصُوم**, v. s. h. v..
- عَكَفَ** — a chez les Bédouins le sens de *courber*, *tourner*; ils disent **عَاكَفَ الشَّوَارِبَ**, 258, de celui qui a la moustache courbée en haut, et **عَكَفَ عَكَفَةً** est chez eux synonyme du **بَرَمَ بِرْمَةً**, **دَارَ دَوْرَةً** des citadins. Cette signification me paraît être la primitive.
- عَلَّ** — **عَلَّ**, en quoi il diffère de **مَرَضَ**, 178.
- عَلَبَ** — **عَلَبَ الْعَلَّةَ**, boîte à recettes, 248, 21, expliqué, 249.
- عَلَقَ** — **عَلَقَ**, cynéde, pl. **عَلُوقَ**; **الْعَلُوقُ الْبُرْدُ**, 118, 21, 120. Voir plus au long de Goeje, Gloss. Geogr., s. v.
- عَلِمَ** — **عَلِمَ لَا عِلْمَ وَلَا حَبَرَ**, loc., sans nouvelles d'aucune sorte, 105, 19. — **شَيْءٌ مَعْلُومٌ**, une somme de, 242, 2.
- عَلُو** — **عَلِيَ**, devenir haut, 263; prononciation expliquée, 264. — **تَعَالَى**, **تَعَالَى**, **تَعَالَى** et **تَعَالَى**, impér., viens!, 109. — **عَلَى**. Le lam s'assimile le plus souvent au lam de l'article dont il suit le changement devant s, š et ṣ. Ainsi, on dit 'al-bêt, à la maison, 306, 22 (plus exactem. 'all; cf. Moufassal, 14v, l. 5: 'as-soûk (plus exact. 'ass). Cette contraction se rencontre quelquefois dans les autres langues sémitiques; Vogüé, Inscript. sémit., Hauran, n° 2, l. c. **عَلَى** = l'endroit où: **يَقْعُدُ عَلَى**, il reste au café, il hante le café. **عَلَى**, être assis sur le bassin d'eau, 294, 2. — **عَلَى وَصْفِ الدَّائِيَةِ**, sur la description de la sage-femme, 35, 22. **يَسْتَكْرُوا عَلَى نَقْرِهِمْ**, ils louent (qqn.) pour se faire creuser, 118, 22; 119. **يَقُولُوا**

- هَلُمْتُ عَلَى إِنْسَانٍ إِلَى, on dit ce proverbe d'un homme qui, 54, 10 (on observera l'omission de l'article). يَضْرِبُوا هَيْدًا عَلَى هَيْكَلَيْنِ, on l'emploie dans deux cas (proverbe), 311, 19. عَلَى إِيشِ مَجْمُوعِ النَّاسِ, pourquoi ce monde est-il rassemblé?, 156, 17. رَهْنٌ, engager pour, 156, 10; v. s. v. رَهْنٌ et تَحْتَ عَلَى, c'est plus sûr pour lui, 217, 13. يَأْخُذُ عَلَيْهِ, il s'en fait payer; il prend de l'argent pour cela, 272, 17. — رَاحَ إِلَى = عَلَى, 30, 1; 86, 10; 89, 10; 116, 13; 153, 6; 192, 6; 296, 13; 306, 12. رَاحَ عَلَى الْحَجِّ, partir en pèlerinage, 157, 10. سَافَرَ عَلَى بِلَادِهِ, partir pour son pays, 164, 2.
- عَمْرٌ — عَمْرٌ ou عَمْرٌ, âge. I Doreyd, Gamh., MS Leide, III, 216, dit: وَالْعَمْرُ وَالْعَمْرُ قَالَ الْأَصْبَعِي وَهُوَ وَاحِدٌ مِنْ عَمْرٍ, ne-jamais, 236, 1, 2; 264, 2; 291, 19. عَمْرٌ, ne-jamais, 157, 6; 173, 203. عَمْرٌ, ne-jamais, 263. C'est une affirmation négative plus forte que أَبَدًا, comme nous disons *jamais de la vie*. Les suffixes possessifs se règlent d'après la personne ou la chose à laquelle on parle ou dont on parle. La négation est souvent sous-entendue. On place de préférence ce mot au commencement de la phrase. عَمْرٌ tout seul signifie: qu'il s'en aille au diable! — تَعْمِيرَةٌ, Eg., = نَفْسٌ, S., expliqué, 78. — مَعْمَارِي, maçon, 24.
- عَمِلَ — avec un nom substantif suivant *sans* l'article a le même sens que *faire* en français *avec* l'article = exercer le métier, la profession. عَمِلَ جَمَّالًا, faire le chamelier, 269. — عَمِلَ تِجَارَةً, faire le commerce, 30, 2 d'en bas. — عَمِلَ عَاطِلًا × عَمِلَ طَيِّبًا,

- faire du bien, du mal, 129, 7. — **يَعْمَلُ شُغْلَهُ**, mul-
lièrem comprimet, 34, 8. — **اسْتَعْمَلَ لِي**, employer,
19, 30. — **مَعْمُول**, pâtisserie, expliqué, 126.
- عَبَسَ** — **عَيْنٌ مَعْصُةٌ**, œil affecté de lippitude, 81, 11.
- عَبَى** — **انْعَبَى قَلْبُهُ**, devenir hors de soi, consterné, 92, 15.
— **اعْبَى الْقَلْبُ**, hors de soi, ahuri, 315, 20.
- عَنْ** — **صَارَ مَلْزُومٌ يَكْشِفُ**, prononciation, 1, 266. **السَّبَبُ عَنِ الرُّوسِ الْمَعْلُوقَةِ**, il fut obligé de lui reve-
ler ce qui avait causé la suspension des têtes,
161, 13. **لَمْ وَجَدْتَ أَخْبَارَ عَنْهَا**, elle ne trouva au-
cune mention au sujet d'elle, 163, 10. **الْمَثَلُ مَا خُوِّنَ**,
عَنِ لِسَانٍ, le proverbe est pris de là et
s'applique à celui qui, 110, 19. **أَلِي يُوقَعُ (يَقَعُ) تَحْتَ الْمَصِيبَةِ هُوَ الْمَوْجُوعُ**,
154, 13. **عَنِ غَيْرِهِ**, celui qui tombe sous le coup d'un mal-
heur en ressent seul la douleur (à l'exclusion d'un
autre), 211, 10. — **كُلُّ وَاحِدٍ لَهُ مَقَامٌ عَنِ التَّانِي**,
chacun est considéré selon son rang, à part l'un de
l'autre, 254, 11. **أَبْعِدْ عَنْكَ**, ôte-toi de là, 286, 7.
- عِنْدَ** — **عِنْدُ** = **بَيْتُ**, **أَلِي**, chez, à, 81, 11; 91, 6; 97, 5, 6;
101, 24; 106, 22; 129, 2; 134, 22; 162, 7; 164, 5;
216, 20; 272, 3. La préposition **لِ** est presque tou-
jours prononcée avec fatha en Syrie, tandis qu'en
Egypte on dit **لِ** ou **لِ**, ou bien la voyelle s'assimile
à la voyelle qui commence le magroûr. Dans ce
cas le Syrien laisse subsister le hiatus, p. ex.:
‘atêtou laoummak, je l'ai donné à ta mère.
- **هَوِ ادِّسْمَ عِنْدُنَا**, nous le trouvons plus délicat,
136, 11. **حِزْرَنِي مِنْ عِنْدِكَ**, donne-moi à deviner,
à ton tour, une énigme, 163, 5. **اَشْتَرِي مِنْ عِنْدِ**
فُلَانٍ, acheter chez un tel, 276, 4.

علي - **علي**, se rapporter à, avoir trait à, 64, 10;
132, 10; 305, 19 = **علي الى**, 129, 8; 135, 22; 284, 21.

عهر - **عاهرة**, pl. **عواهر**, prostituée, 272, 3.

عرد - **عاد** - **ما**, ne-plus: **ما عُدت**, je ne-plus, 301, 2;

ما عادي, je n'ai plus, 214, 1. **Ma'âss** = **ما** ×

ش, 18, 3 = **ma'âss**, 116, 12; 198, 26. **Ma-**

'âsslak nefis 'alêha, tu ne la trouves plus appé-

tissante, 87, 24. **Ma bi'ouss bistahî**, il n'a plus

honte, 224, 10 = **ما يعود يستحي**, il ne parle plus (reparlera), 225, 10. L'italien *tor-*

nare est usité exactement de la même façon. --

العيد الكبير, Pâques, 126.

عار - **عار**, i, prêter, pour **اعار**, 11, 17; 229, 3; mais

أعيرني, prête-moi, 230.

عروض - **عروض** = **عروض**, grénder (chien), Jér., 47.

عروض ما ان - **عروض ان**, au lieu que, 296, 12. -- **عروض**

عروض ما إلك بذك تجمع رَسالك طلعت خسران,

au lieu de gagner, selon ton désir, ou rentrer dans
tes fonds, il résulte pour toi une perte, 300, 9.

عوق - **تعوق**, tarder, 313, 7.

عوكر - troubler, 208.

عول - **عيلة**, famille, 47, 151. Ce n'est qu'une pronon-
ciation rapide de **عائلة** (v. p. 47); on dit tout aussi
souvent **'ayli** que **'êli**. Je ne crois pas que **عيال**
soit le pluriel de ce mot. C'est bien plutôt origi-
nairement un *maṣdar*; il peut comme tel s'appli-
quer à une idée collective. Ou bien est-ce le pluriel
de **عيل**? Le *maṣdar* et le vrai pluriel se confondent
dans la langue parlée, v. de Goeje, Gloss. Geogr.,
s. v., et Dozy, Suppl., s. v.

عوم - **عام**, surnager, 12, 14.

- تَعِيطُ : مَعِين** — **عَان**, i, pour, 11, 13; 94, a. — **عَوْن**
حتى تَعْطِي مَعِين حتى يَنْزِلَ الْوَلَدُ قَرَامَ, elle crie
pour donner de l'aide afin que l'enfant sorte tout
de suite, 96, a. Ce mot est formé du vulgaire
يَعُون comme **مَعُون** l'est du classique **يَعِين**.
عِيَّان, malade, 18, 23; 312, s, et non pas „valétu-
dinaire” (v. Dozy); qui se dit **مَمْرُوض** (cl. **فَظِي**).
عَابَات, pl. **عَابَة**, prostituée, 104, s; 149. **عَائِبَة** — **عَيْب**, 59, t = **عَيْب**. La même prononciation, bonne clas-
siquement aussi, se rencontre dans son synonyme
ذَام et **ذَيْم**. I. Doreyd, *Ġamh.*, MS Leide, III, fol. 215,
verso. Ces deux formes **عَاب** et **ذَام** ont donc été
consacrées, parce que les **أَيَّةُ اللُّغَةِ** les ont enrê-
gistrées. Ils auraient bien fait de procéder ainsi
pour tout; la langue parlée serait alors mieux con-
nue et plus appréciée qu'elle ne l'est. **عَيُوب**, 58.
عَيْط, crier, 96, s. — **عَيْط**
عَيْن — **عَيْن**, œil, formes données, 99; aussi **عَان** [Cf. s. v.
عَيْن]; pl. **عُيُون**, 59, s; 143. — **عَيْنُهَا مَفْتَرَحَة** se dit
d'une femme qui n'est plus vierge, 134, c.

غ

- غَبَّ** — expliqué, 27; avaler, 161, 10; 802. Un proverbe
dit: **نَوْمُ الطَّبِّ وَشَرْبُ الْغَبِّ مَا الذَّ مِنْهُ**.
غَدَا, 280, et **غَدَا** ou plutôt **غَدَا**, demain, pour **غَدَا** — **غَدَا**
note. On comparera **كِرَا** et **كِرِي** (**كِرَام**) **شَتَا** et **سِتِي**
غَادِي, au delà de, de **مِنْ** — **و غَادِي** — (**هَتَام**).
l'autre côté de, Pal., 28.
غَرْب — **الْغُرْبَة**: **الْغُرْبَة** : **الْغُرْبَة** — **غَرْب**, il partit pour l'étranger,

- 156, 11. — **غُرْبِيَّة**, qualité d'être étranger, 106. **ناس**
غُرْبِيَّة, des gens étrangers, 111, 5. — **غُرَيْبَة**, pâtis-
 serie, expliqué, 125.
غرض — **غَرَض**, un *désideratum* quelconque, pour le bien ou
 le mal, matériel ou non; objet, 83, 13; quelque chose,
 152, 229, 10. **قضى غرض**, faire une commission,
 151, 10. **أشتري اغراض**, faire des emplettes, 152.
الغرض الطيب, la bonne marchandise, 276, 9.
غرف — **مُغْرَفَة**, pour **م**, louche, 77, 2.
غصب — **غَضَبًا عَنْ**, malgré, à la barbe de, 224, 9. On pro-
 nonce toujours *raṣbin*.
غَطَر — **غَطَّى عَلَى**, l'emporter sur, être plus fort que, 213, 1.
غَفَر — **غَفَى**, roupiller, 34, 7.
غَل — **غَلَّة**, recette journalière, 248, 249.
غلت — **غَلَّت**, erreur de compte, 292, 12. Prononciation
 pour **غلط**.
غلط — **غُلْطَان**, qui est dans un état de **غَلَط**, qui a tort,
 qui a commis une erreur, 45, 26.
غلظ — **غَلِيظ**, prononcé **غليض**, gros, 72, 13.
غم — **مُغَمّ**, se dit d'une habitation; d'un endroit: triste,
 qui serre le cœur, 142, 5.
غمس — **غَمَسَ**, tremper le pain dans le **دائمة** (v. s. h. v.), 88.
 Les Arabes mangent, comme on sait, avec les
 doigts, en mettant un morceau de pain, formant
 un angle aigu ouvert, entre le pouce et l'index, qu'ils
 plongent dans le plat avec beaucoup d'habileté; ils
 en retirent la portion voulue, retenue entre les deux
 côtés du pain. — **غباس** et **غموس**, expliqué, 88.
عمق — **صحن غميق**, assiette creuse, à soupe, 104.
غنم — **تغنم**, expliqué, 119.

مُعْدَف — غُدَف, viveur, gommeux, 181; — fem. § —, pl. —, coquette, 20.

دَقَّ وَغِنَا — غَنَى, loc., musique et chant, 138, 12; 163, 14; 173, 7; 224, 5. On prononce aussi غُنَا; ces deux formes sont également bonnes d'après les dictionnaires, quoique غِنَا (فُعَال) soit plus exact. C'est un cas où la permutation de dammi et kesra a été enregistrée, v. p. 236.

مُغَارَةٌ — غُور, à cause du م, grotte, 58, 25.

غَايِصِينَ بِالْوَحْد — غُوص, enfoncés dans la boue, 99.

غَاوِيَّة — غُورِي, qui aime à se parer de beaux habits, coquette, 114. — غُورِي, a, signifie à 'Akka chasser.

ف

مَسَحَ بِالْفَارَةِ — فَار, rabot, 120, 14. مَسَحَ بِالْفَارَةِ, raboter, ibid.

فَتَحَ — بَاب. — فَتَحَ, loc., expliqué, 269; v. s. v. بَاب. — فَتَحَ, ouvrir la gueule, Kesrouwan, 273.

فَتَى pour فَتَى, jeune homme, 183; v. s. v. شَتَا. — فَتَى, dim., tout petit morceau, 127.

فَجَرَ — فَجَر, n. act., se quereller, 114, 5. — فَجَرَ, querelleur, 110, 20; 251, 23; — fém. § —, querelleuse, 104, 6; 114, 4.

فَجَعَانِيَّة — فَجَع, gloutonnerie, 277, 21.

فَحِيم — فَحِيم, éveillé, intelligent, 220; exemples donnés.

فَدَان بَقَر — فَدَان, une paire de bœufs, 18, 2.

فَرَجَ — فَرَجَ, expliqué, 59. — فَرَجَ, montrer, 37, 59, 1; exemples, 59; 160, 9.

فَرَح — **فُرِحَ** = **فَرِحَ**, 163, 12, et passim; célébrer les noces, 269. — **فَرَحَ**, noces, 163, 13; 269, 4 = **أفراح** (prononcé souvent **إفراح**), Eg.

فَرَدَ — **ا**, t. boul., épandre (pâte), 123, 20. — **فَرَدَ**, t. boul., 78, 6, expliqué 79; v. Spitta, Contes, Gloss., s. v. — **فَرَدَ**, seul, même; exemples, 65. **فَرَدَ سَوَقَ**, le même marché, 221, 5. **فَرَدَ وَاحِدَةً**, à la fois, 233, 10. — **فَرْدَةً**, expliqué, 244, 3; 246.

فَرَزَ — **فُرِزَ**, discernement, 249, 22; 250.

فَرَّاشَ, 193. **فَرَّاشَ**, faire la chambre, 193. **فَرَّاشَ**, la roue du moulin, 139, 13. **فَرَّاشَ**, lit, 19, 13; 213, 17; v. s. v. **تَحْتِ**; pierre gisante du moulin, 14, 5 = **قَعْدَةٌ** ou **قَاعِدَةٌ** en Egypte. **فَرَّاشَ**, 78, 5; expliqué, 79; 225; il est appelé **طَبَقَ** dans I Bat., II, 283. — **فَرَّاشَ قَشَ**, plateau de paille tressée, 62.

فَرَّاشَ — écarquiller les jambes, 210.

فَرَطَ — **تَفَرَطَ الْعَجِينَةُ مِنْ بَعْضِهَا**: انْفَرَطَ, la pâte s'éparpille, 125, 8. — **فَرَطَ**, intérêt (de l'argent), Eg., 116. — **مَفْرُوطَةٌ**, dim. de **مَفْرُوطَ**, décousure, Jér., 128.

فَرَعَ — **فَرَعَةٌ**, empeigne, 234. — **فَارُوعَةٌ**, cognée, 72, 12; 73.

فَرَعَلَ — verbes de cette forme, 90, 210.

فَرَغَ — **أَفْرَغَ الْبَدَنَ**, satisfaire ses besoins, 313, 8. — **يَمِينَاتُ فَارِغَةٍ**, serments vides de sens, 54, 11.



فَرَفَرَ — battre des ailes, 271, 23. — **فَرَفَرَةٌ**, n. d'act., 271. — **فَرَفُورَةٌ**, dim., papillon, fillette volage, 127.

فَرَقَعَ — crever 209, 5; éclater, sauter en l'air, 209, 210.

فَرَقَ — **مَا يَفْرُقُ عِنْدَهُ**, ça lui est égal, il n'y a pas de différence pour lui, 170, 22.

- فرم — o, hacher: **يفرموا البصل**, on hache l'oignon, 76.
 78, s; **السُّلْك**, la blette, 79, 18.
- فز — bondir, 19, 1.
- فزعان ان تطلع**, qui a peur, 6, 13, 21. — **فزعان** — **فزع**
عاطلة, il craint qu'elle ne devienne mauvaise en-
 suite, 104, 9.
- فستق** — **فُسْتَقِيَّة**, vasque du bassin d'eau, 180, 294, 7, =
فُسْتَقِيَّة, Eg.
- فسد** — **فَسَدِي**, qui débite des mensonges, qui sème la zi-
 zanie, 195. — **فَسَدِي**, libertin, coureur de toute
 espèce de plaisirs, 195, 241, 7; 271, 5; pl. **يَّة**, 194, 10.
- فسر** — **فَسُورَة**, énigme, Eg., 168, = **حُزُورَة**, S.
- فشح** — **فَشَحَّ**, faire de grandes enjambées, 210. — **فَشْحَة**,
 pas, 305, 16; 306, = **خَطْرَة**, Eg.
- فصل** — **فصل التمن**, convenir du prix, 154, 5.
- فصل** — **أَلِي يَتَفَضَّل عَنْهُ يَعْطِي لِصَاحِبِهِ : تَفَضَّل**, ce qui reste,
 après qu'il s'est satisfait lui-même, il le donne à
 son ami, 303, 5. — **افضل**, comp., vulg. aussi: qui
 dure plus longtemps, 33, 6.
- فصر** — **فَاصِي**, libre d'occupation, 108, 21; vide, où il n'y a
 personne (endroit), 158, 7. **ما يرجع سيحكه فاضي**,
أَبَدًا, il ne rentre jamais son couteau sans s'en être
 servi, 44, 2.
- فطر** — **فَطْرَان**, qui a déjeuné, 7, 4 et note; cf. Dozy. —
فطيرة, pâtisserie, expliqué, 125.
- فطس** — **افطس**: **مناخير فطس**, nez aplati, 81, 26.
- فعل** — **فاعِل**, expliqué, 24; coll. **فَعَّالَة**. Voir de Goeje,
 Gloss. Geogr., s. v. — **اشتغل بالفاعِل**, travailler

comme ouvrier, surtout maçon, tailleur de pierres, terrassier, etc., 23, 4.

فعل, paradigme :

فَعِلَ, règles données pour cette prononciation, 60, 61. Les verbes y traités *peuvent* être ainsi prononcés; ils ne le sont pas toujours. **عِجِل** est plus usité en Egypte qu'en Syrie. — **فَعَرَ** devient **يَأْتِي**, 26, v. s. v. **حَشَو**. — **فُعِلَ**, actif, expliqué, 264. — **فَعَّلَ** pour **تَفَعَّلَ**, 116, 184, 1; 280, 5; 293, 15. — **يَفَعِّلُ** et **يَفَاعِلُ** après **بَدَّ**, 65. — **تَفْعِيَّة**, 118. — **افْعَل** des verbes agwaf devient **فِيل**, 11, 290. J'ignorais en fixant cette règle que Mr. Wetzstein avait déjà traité la même question, Z. D. M. G. XXII, p. 171. Ce changement est ancien dans la langue. Les MS de Mar Saba portent déjà des impératifs, tels que **غِيثْنِي** pour **أَغِيثْنِي**, aide-moi, **اطِيعْرَه** pour **طِيعْرَه**, obéis-lui; Z. D. M. G. I, p. 156. — **افْعَل**, forme rare, 177. — **افْعَل** pour **فَعَل**, 154. — **تَفْعِي**, prononciation vulgaire, 112, 112. — **اِثْفَعَل**, 120, 24; 121, 287, 2. — **افْتَعَل**, accent, 122, 124, 17; des verbes primæ hamza, 122. **فَنَعَل**, 47. — **فَعِيل**, 133. — **فُعِيل**, 93. — **فَرَعِل**, 208, 209; **فَعُول**, 31. Ces formes n'ont pas toujours un **فَعَل** correspondant; au moins, je ne l'ai pas toujours relevé. — **مَفْعُول** avec le sens de **فَعَل**, 71, 18; 84, 85, 91, 5; 104, 5; 105, 18; 112, 4; 161, 6; 216, 18. — **فَاعَعَة**, prononciation, 102. — **مُسْتَفْعِيَّة** devient **مُسْتَفْعِيَّة**, 61; v. s. v. **سَوَر**. — **فَعَال** devient **فَعِل**, 5. — **فَعَال**, prononciation, 143. — **فَعِيل**, 7. — **فَعْلِيَّة**, 263, note. — **كَعُول**, diminutif, 127. — **فَعُولَة**, diminutif, 127; cette forme se trouve aussi en Egypte, voir Spitta, Contes,

Gloss., s. v. **حدث**. — **فعلولة** et **فعلولة**, diminutifs, 127. — **فعللة**, 263. — **فُعْلان**, 7. Cette forme indique l'état où l'on est. — **مُفْعِل** pour **مِفْعَل**, 231.

فقار — **فقار**, qui presse les fruits pour en extraire les noyaux, 143.

فقع — **فقع**, crever, faire éclater, 28, s.

فك — **فك الحزازير**: deviner des énigmes, 161, 11; 163, 1. **فك من الرهن**, dégager, 164, 11.

فكه — **فاكية**, fruit, est toujours prononcé **فاكية**, 183, 184; pl. **فواكي**, 66, 15. **فاكية الشتاء**, 183, 185. **فاكية** est ce que les Allemands et les peuples du Nord appellent „Südfrucht”; c'est la chose délicieuse par excellence; voir Beyd., II, p. 289; cf. *fructus* de *fruere*.

فلت — **تفلّت**, se détacher, se décoller; v. exemple s. v. **خفق**.

فلح — **الفلمح**, coll., les paysans, les pauvres, 41. Nous lisons dans el-Mouzhir, I, 13, l. 18: **وقال ابن سيّدة في المحكم: يقال للفقير بالسريانية قالغا وأعربتة العرب فقال فلح**. A propos de ce mot, Mr. Nöldeke a bien voulu me donner cette note: „**قالغا**, syr., = **فقير** doit provenir d'un malentendu. Parmi les nombreuses significations de **فلح** (y compris les mots étrangers **فلح** = *φάλαγγα* etc.), il n'y a rien qui y ait trait; de même sous **فلح**. *Paysan* se dit **فلح**. Cf., entre autres, Ephr., II, 484. Geopon. 16, 6, et ce que donne G. Hoffmann, Kirchenversammlung v. Ephesus, p. 88, Anm. 71. **فلح** en est, indubitablement, emprunté. **فلح** peut aussi signifier simplement *serviteur*, p. ex. Exod.

21, 6]. Il se peut que, dans d'autres contrées, on ait dit **فلس**, **פליל**, pour *serviteur* ou *paysan*. A l'appui de cela, on pourrait citer le **פולל** du Michna. Cela donnerait **פאל** dont **פאלא** ne serait qu'une altération; mais ce n'est là qu'une *possibilité*. En syriaque, **فلس** (fréquent dans le NT) est bien distingué de **فلس**. Dans les formes judeo-araméennes de **פלל** la vocalisation ne se laisse naturellement pas déterminer. Après tout, **فلم** est bien un collectif de formation moderne." J'avais toujours considéré ce mot comme un collectif, mais j'avoue que la remarque de Souyoufi doit être prise en considération. Ce savant, avec son sentiment, sa profonde connaissance de la langue arabe, aurait bien reconnu en **فلم** un collectif purement arabe. Peut-être la *possibilité* émise par Mr. Nöldeke est elle la vérité.

فُلْس, se ruiner, faire faillite, 300, 10. — مُفْلِس, insolvable, qui a fait faillite, 300. — فُلْس, anus, 213, 1; 214. — فُلْس قُطَّة, 217, 11, expliqué, 218.

فَلَقِي, instrument de punition, décrit, 210; on dit aussi **فَلَقَة** en Egypte; Spitta, Contes, Gloss., s. v..

فَلَفْسُون — philosophe, 278, altération du vulgaire.

فم — bouche, 266.

فوت — فات, entrer, 269, 9; 277, 9; 306, 25; passer devant, 159, 12. — **فوت**, laisser échapper, manquer, 157, 6; faire entrer, 222. Cf. Gloss. Spitta, s. v..

فأيقى — i, pour **أفاق**, s'éveiller, 11, 111, 9. — **فوق**, éveillé, 217, 6. — **من فوق خمسين ألف قرش : فوق**, plus de 50,000 piastres, 81, 13. **حكى فوق الحدود**,

commettre des excès de langage, parler au delà de ce qu'il ne faut, 139, 8.

فايد, = **فايدة**, intérêt, 11. — **افاد**, i, pour **فاد** — **فيد**, 116.

في — conjunct., remplacé par **و**, 315.

في — est plus souvent employé que **د**, 244, 17, et note; 276, 1; 277. — **عَرَفَت الجيران فيها**, les voisins en eurent connaissance (de la femme), 81, 16. **فيما**, pendant que, 160, 9. — **ما فيش**, ou **ما فيش**, 237; cf. **ما فيش وحده يحول**, 231, 22; 230, 22. **ما فاهش**, cf. **عديلة القمح**, il ne pouvait seul recharger le sac de blé, 112, 10. — **ما + في +** pronom suffixe personnel + **ش** = le présent de *pouvoir*.

ق

ق — permute avec **ش**, 73. Prononciation chez les Bédouins et les paysans, 245.

قد — contract. de **قدر**, 236. — **كانون طى قد السدر**, brasier ayant les mêmes dimensions que le plateau, 124, 18. **قد ما يكون قادر**, quelque puissant qu'il soit, 307, 23.

قبر — **يا تقبرني**, que tu puisses m'enterrer, expliqué, 107.

قبقب — **قَبْقَاب**, chaussure de bois bien connue des femmes arabes, 149, 2; v. Dozy, s. v. **قَالِب**, cit. de Faik.

قبل — **قبایل**, usité comme singulier, 195.

قتا — **مَقْتَاية**, melonnière, champ semé de melons d'eau, 28.

قتد — **قتاد** = **قتات**, tragacanthé, expliqué, 282, 3; 283.

قتل — frapper, 54. **قتل**, inf., 16, 7. **ارتفع القتل عني**, on a fini de me battre, 54, 8. — **تقاتل**, se battre, 2, 21; 54, 114, 3.

- قَح — قَحَّ, pur sang, véritable, franc, 58.
 قَحْب — قَحْبَة, prostituée, 100, expliqué.
 قَحَط — enlever en passant la main dessus, racler, 160, 3.
 قَدَح — قَدَح, verre, expliqué, 181, 182.
 قَدَر — يَقْدِر, 26 = يَقْدِر, 26, pouvoir, 43, 33; 44, 2. — قَدْرَة, petite marmite, 127, 197, 9.
 قَدَم — قَدَم, s'avancer, 157, 1; 159, 14.
 قَر — قَرَّ بِشَيْءٍ ou فِي, avouer une chose (vol, crime, etc.), 10, 24. — radical, 185.
 قَرَأ — filer (chat), Eg., 138.
 قَرَب — قَرَاب, usité comme singulier, parent, 63, 13; 194, 13; 195; fem. قَرَابَة, 195; pl. قَرَابِيْن, 195. — قَرَبِيَّة; n. qual., parenté, 106.
 قَرَد — قَرْد, enfant vif-argent; le diable, 48.
 قَرَش — croquer une chose dure, 133.
 قَرَص — قَرَصَ قَطَائِفَ, un pain de k., 125. — اقراص يسمين, pâtisserie, expliqué, 126.
 قَرَط — ronger avec les dents, 133. — قَرَطَة, bloc de bois, 72, 12; 73. قَرَطَوَة, dim., brin, paille, 127.
 قَرَفَص — قَعَدَ مَقْرَفَصَ, expliqué, 221.
 قَرَقَر — قَرَقَرَة, dim., petit agneau, 127, 64, 13. — قَرَقَر, agneau, 64, 13.
 قَرَقَعَ — faire du bruit en s'entre-choquant, 110; exemples donnés, 111. قَرَقَعَة, bruit, craquement, 111, 9.
 قَرَمَش — croquer une chose dure, 133.
 قَرَمَط — ronger avec les dents, 133.
 قَرُوش — radoter, parler dans le sommeil, 204.
 قَرَّاز — carreau de la fenêtre, 111.
 قَسَو — قَاسِي عَلَى, dur, sévère pour, traiter avec dureté, 243, 13. — قَاسِي, 32, 1; 103, 2.

- قش — قَشَّة, paille, brin, 241.
- كل انسان الي — قشع, voir, s'apercevoir, 159, 4; 213, 28. يقشع مصالح الى العالم, tout homme qui pourvoit aux intérêts des gens, 303, 8.
- قص — قُصَّة a dans la langue parlée non seulement la signification d'*histoire*, dans son sens propre et figuré, mais aussi celle de *ce qui est arrivé à, ce qui concerne*, et s'applique à toute idée, 196, 13; p. ex.: قُصَّة — تعرف قصته, sais-tu ce qui lui est arrivé? — قُصَّة, diadème en diamants, 216, 27; 217. — قَصْرَصَة, petit morceau de drap, de toile, etc. qui reste après la coupe, 127.
- قصب — قُصْبَة et قُصَيْبَة, kəşébi, tuyau de la pipe et, par synecdoche, pipe, 70 — قَصَّاب, boucher, 130.
- قصع — تقصع, expliqué, 119.
- قصل — قَصِيلَة, escourgeon qu'on fait manger en vert aux chevaux, 88, 2; v. s. v. ربيع.
- قضم — قَضَامِي, pois chiches grillés, 135; décrit, 136. Il y en a deux sortes: ق بَلَدِي et ق بُقَاعِي, expliqué, 136.
- قط — قُطَّ, adv.; avec modération; sa place; 117. — قُطَّ, chat, expliqué, 243; anecdote à propos de ce mot, 244.
- قطر — قَطْر سَكَّر, sucre fondu avec de l'eau et des parfums; 123, 28; v. de Goeje, Gloss. Geogr., s. v.
- قطع — يَعْطِي قِطْعَة واحدة, il donne d'un seul morceau (ce qu'il coupe est juste la quantité voulue), 58, 1. — قَطْرَعَة, dim., morceau de natte déchirée, 127.
- قطف — قَطَف, bluter la farine très fin pour en avoir le زَهْر الزَهْرَة, la fine fleur; voyez 125, 126. La défi-

niton de M el-M. est inexacte et incompréhensible;
v. Suppl., Dozy. — **قطايف**, pâtisserie, expliqué, 125.

تطن — **قُطَيْن**, figues sèches, 244, 7; 245 et note; anecdote à propos de ce mot.

تعد — par métathèse **عقد**, 221; I Doreyd. dans son Gamhara, MS Leide, III, fol. 220, a un chapitre sur **الحروف التي قلبت**; on en trouve beaucoup d'exemples dans el-Mouzahir, qui traite également, I, 229, cette question intéressante. **تعد**, rester, demeurer, séjourner, 45, 13; 89, 9, 10; 230, 279, 4. Locutions: **هو قاعد في المجلس**, il est membre (assesseur) du tribunal, 25, 23. — **تعد في بيت**, habiter une maison, 83, 11; servir dans une maison, 101, 22. — **تعد على القهوة**, s'attabler au café, hanter le c., 270, 11. — **تعد على السفرة**, être à table, 262, 18. — **تعد عند**, rester, demeurer auprès de, 164, 1; servir chez, 151, 7; 192, 9. — **تعد مقرقص**, expliqué, 221. — **قعدة** et **قاعدة**, meule gisante, Eg., 14, 5.

قف — **قُفَّة قَش**, scouffin; pl. **قُفَف**, 12, 23.

قفل — **قفل الحواجب**, expliqué, 114.

قفو — **قفا**, le revers d'une chose quelconque. **قفا الاجر**, plante du pied, 211, 1.

الديك : قلة ما — **اقل**, d'un rang inférieur, 144, 22. — **التي يطلع بعد التين في ايلول قلة ما يصيح**, le coq qui éclôt après les figues au mois de septembre ne chante guère, 247, 2. — **قُلة**, gargoulette, Eg., 94. ¹⁾.

1) Il est on ne peut plus intéressant d'étudier les formes des gargoulettes. Chaque pays en a les siennes propres depuis des siècles. Dans l'Atlas du prochain volume, je donnerai ces différentes formes selon les localités, ainsi que la nomenclature correspondante.

كُلْس مخلوط بهيت بدال السبي حتى يقلب ريّ — قلب
الحديد, de la chaux mêlée d'huile au lieu de l'eau
afin qu'il (le four) devienne dur comme le fer, 12,
30; exemples de cet emploi, 14, 15. قَلْب على قفاه
me paraît bon (Dozy, II, 388, 3, 5); قَلْب احمر
n'est qu'une prononciation vulgaire pour قَلْب (usité
aussi), expliquée pp. 66, 236, 264. — قَلْب, partie
supérieure du manguilet, 69. — في قَلْب بعض, l'un
dans l'autre, ensemble, 243, 2. — قَالِب, forme, avec
ses diverses applications; قَالِب جَبْن كَشْكِرَان
pain de cabrillon de Kaskawân, 123, 23.

قَلِيط — قَلِيط, expliqué, 225, 226.

قَلْقَس — قَلْقَاس ou قَلْقَاس, expliqué, 80.

قَلِي — قَلِي, i, (v. p. 26), frire, 76, dern. l., = قَلِي, 79, 17.
Obs. correct. de Dozy, Suppl., s. h. v. — مَقْلَاة, مَقْلَى
et مَقْلَايَة, poêle à frire, 77.

قِمَارَجِي — قِمَارَجِي, jeu de hasard, 103, 1, 105, 20. — قِمَار,
joueur, 105, 23; pl. قِمَارِيَة, 103, 4; 194, 10; 195, 271, 21.

قَنْبَص — قَنْبَص على, soupçonner, supposer, 267. Etymologie?

قَنْطَر — قَنْطَارِيَة, amphore pouvant contenir un
kantar, 95.

قَهَر — انْقَهَر من, prendre la mouche, se fâcher de, avoir
du ressentiment à cause de, 103, 2; 197, 9. — من
قَهَر, par dépit, 114, 2. — مَقْهَر من, irrité con-
tre, 43, 24. انا مَقْهَر منك, je suis fâché contre
toi, mais انا مَقْهَر عليك, je suis fâché pour toi.

قَاد — i, v. s. v. وَقَد.

قَوْس — قَوْس, tirer, est usité, comme en français, aussi
bien dans le sens de faire partir un coup que tuer,
tirer dessus, 159, 13. — قَوَّاس, inf., comme جَوَّاز

(زواج) de جَز, 159, 11. — مقوسين, arqués (sourcils), 114.

قول — قال perd le plus souvent la seconde radicale lorsqu'il est suivi d'un l, 2, 8. — قلت لي, prononciation et emploi, 3, 9. — انقال, se dire, pouvoir se dire, 57, 23, 118, 21; 199, 12. — قول et قيل = حتى, 2, 23; 3, 17; 120, 14, expliqué, 121. مقالتي, rapporteur intrigant, qui sème la zizanie, 179, 9; 195, = قسدي.

انقام — قام, i, pour اقام, 11; soulever, 286, 5. — انقام, être ôté, pouvoir s'ôter, s'enlever, 16, 13. — قامة, pour إقامه, pierre que les invités d'une noce doivent soulever, pour essayer qui est le plus fort, 11, 9.

ك

كار — métier, 192, 8; 234; pl. كارات, 234, 315, 22.

كاف — كافات الشتاء, les kâf de l'hiver, expliqué, 47.

كانون — expliqué, 45, 20; 46; brasier, 124, 11.

كب — o, verser, ausgiessen, 62, 11; 151, 13; v. s. v. سكب.

— كبة, mets, boulettes de viande hachée; elles sont, le plus souvent, creuses et fourrées d'un peu d'oignon, 173, 13. — كبة بلبنية, mets, expliqué, 173, 13.

كبتل — مكبتلة, qui a la forme d'une boulette, recroquevillée, 8, 13; 9, 21. — كبتولة, dim., petite boulette, 9, 21; 127.

كبر — devenir grand, (enfant), 89, 8. — الله يكبره, expliqué, 261. — كبر النفس, orgueil, 264, 3, = كبر, المنافس, 279, 1.

كبس — i, mettre dans la saumure, sous vinaigre, 17, 4.

كبكب = شرشر, expliqué, 233.

- كت — كُنُكُوكَة, brin, paille, 127.
- كتب — كُتُبُ الحَزَازِير, livres d'énigmes, 163, 10.
- كتف — مُكْتَفٍ, qui a les bras croisés, 292, 1.
- كثر — بِطَخِيرَة ou اسْتَكْتَر خَيْرَة, remercier qqn, 261, 12. —
 من كُثْر, par excès de, 212, 1. كُثْر... : كُثْر :
 اكثر — ما, à force de, tellement il..., 229, 9. —
 اكثر من اللازم, trop, 92, 24. La langue n'a vrai-
 ment pas un mot pour rendre cette idée. On traduit
 bien souvent كثير par *trop*, mais ce n'est pas, stric-
 tement parlant, exact. زيادة n'est qu'une *augmen-
 tation* et n'implique pas l'idée que nous attachons
 à *trop*. Si l'on doit dire en arabe : j'ai trop mangé,
 on le rendra par : اكلت كثيرا = beaucoup, ou
 اكلت زيادة (بزيادة) = une augmentation (avec
 une a.). On voit pourtant que ces tournures ne
 sont pas satisfaisantes pour traduire notre pensée.
 اكثر من اللازم (مما يلزم) n'est pas une expression
 classique. C'est qu'un Arabe n'a jamais *trop* d'une
 chose. — تحبني ابن معليتك اكثر والّا خيتك اكثر,
 lequel aimes-tu le plus, du fils de ta maîtresse ou
 de ton frère, 102, 1. الاكثر, pour la plupart, le plus
 souvent, 272, 2.
- كر — radical, 185.
- كرة — cent mille, 148, 20.
- كرب — être serré, 9, 16. Cette signification primitive se
 retrouve encore dans le vulgaire *manger trop au
 point de sentir l'estomac comme serré avec une
 courroie* : جطني مكروب ; انكربت من الاكل
- كربج — exemples donnés, 8, 9, 310, 13. — مكربج, lié, 295, 6.
- كرباش — cravache, 211, 1; 212, 1.

- كرث** — ورق الكراث, feuilles du poireau, pour: choses de nulle valeur, 29.
- كِرز** — geler, expliqué, 184, 203, 21. — **كُرزان**, qui est dans un état de **كِرز**, transi de froid, 183, 20. — **كرار**, bardaque, 95, 184.
- كِرز** — i, faire un sermon, 138, 19; expliqué, 184.
- كِرغ** — **كِرغ**, être perclus, 210 = **كِرغ**.
- كرسي** — **كرسي الولادة**, chaise sur laquelle est assise la femme en accouchant, 95, 96. Sur **كرسي**, voir Fleischer, Beitrage, II, p. 315.
- كرعب** — frapper le **كرعب**, 129. — **كِرْعوب**, significations données, 128, 129.
- كركب** — mettre sens dessus dessous, embarrasser, faire du bruit (propre et fig.) **عملوا قرح وكركبوا الدنيا**, les noces qu'on fit mirent tout le monde sens dessus dessous, tant il y avait de festins et de musique, 163, 13. — **كِرْكبة**, bruit, embarras; fatras: **لِيش تَسْتَفِرْوا هَلْكَرْكبة ورا الباب**, pourquoi empilez-vous tout ce fatras derrière la porte? 111, 6.
- كرم** — **يا كريم**, cri des vendeurs de gimblettes, 225, 226. — **كِرْمال** ou **خاطرک**, par amour pour toi, 22, de **کرما لك**.
- كرمش** — **كِرْموشة**, dim., petit agneau, 127; nom de caresse pour une femme, un enfant.
- كرنج** — **مكرمش** = 12, 8, **مكرنج**, qui a la peau ridée, 8, 12.
- كرور** — **انكری**, pouvoir se louer, être bon pour louer, 142. — **کِري**, loyer de toute chose, même des personnes, 143, 2; 159, 9. Pour la forme, voir 280 et s. v.

- مكاري — هتاء, mouere, muletier, 203, 204; pl.
مكارية, pour مكارون, 118, 119.
- كُشْتَبَان — dé, 19, 28.
- كسح — كرسح, être perclus = كرسح, 210.
- كسبد — rester à la maison sans être demandée en mariage (fille), 134, 5.
- كسر — كسر حلى, gaspiller la fortune, 156, 9. — كسر المال, consoler, 304, 5. — كسر المال, perte de la fortune, 304, 8. — عين مكسرة, œil chassieux, 81, 13.
- كع — croasser, 293.
- كعب — كعب, fond d'un vase, 124, 10, = أرض.
- كعك — كعك, enrouler comme le كعك, 31, ou كوعك, 208. — كعك, nom de pâtisserie appliqué à plusieurs espèces, 82, 126, 225.
- كف — كف, soufflet, gifle, 209.
- كفت — o, verser, 79, 17, 28.
- كُل — كل ما لك, constamment, 22, 311, 15; cf. Dozy, Suppl., s. v. كَلِمَا من, quiconque, 291, 23; chacun, 310, 1.
- كُل — كَلِمَا من, célébrer le mariage religieux (chez les chrétiens), 81, 23. — المطران صلاه اكليد: اكليد, l'évêque le maria, 154, 14.
- كلف — كلف, charger qqn. d'une chose, 144, 23. — كلف, sans cérémonies, sans façon, 91, 6. — كلف, faire des cérémonies.
- كلم — كلم, paroles agréables à entendre, 144, 8. — الكلام ل, il s'agit de, c'est le (sujet) qui est le plus important. الكلام في الدنيا للتربية, c'est l'éducation qui importe le plus dans le monde, 30, 4. —

متكلم, beau parleur, qui sait bien mener sa langue, 220.

كم — **كام** combien, quelques, 266, et note.

حرامي متكلم — **كمش** empoigner, (sens propre et figuré): **إذا كبشته الحكومة يرمط**, un voleur beau parleur s'esquive, lorsqu'il est pincé par les autorités, 220,

حطة في البيران كبشة واحدة, poignée: **كمشة** — 6. il le mit dans la balance d'une seule poignée, 57, 20.

كن — **كنة** pour **كنة**, belle-fille, 86. — 45, 21; 26 — **كن**

كندرة — 45, n, expliqué, 46.

كنز — **كنز** (كنز), gras, 5, 28.

كنف — **كنافة**, pâte de vermicelle, 123.

واحد يتكنى في: **تكنى ب**, prendre le nom de: **كني** — **كني** **عيلة أمه**, quelqu'un qui prend le nom de famille (كنية) de sa mère, 196, 8.

كور — **كار**, coussinet sur lequel on met la pâte pour la coller à la paroi du *tannour*, 14, 12. — **كوار**, expliqué, 95, 133. Le syriaque a **ܟܘܪܐ**, ruche d'abeille (Sindbad, éd. Baethgen, p. 9, 18), signification que connaît aussi le persan (v. Vullers Lex. pers., s. v.). Mr. Noldeke dit, Z. D. M. G., XXXIII, p. 535, à propos de ce mot: „hébreu postérieur **כּוּרַת**, recueilli en arabe sous la forme **كوار**, **كوار** (avec *ou* devant *w*, comme **كوة** de **כּוּתָה**, **كوت**); ensuite **كوار** aussi." Ce meuble (dans la signification rapportée p. 95) ressemble effectivement à une ruche d'abeille tronquée; il n'est cependant pas „plus étroit vers le haut que vers le bas."

كوسا — ou **كوسي**, courge, 118, 22. **كوساة** et **كوسة** sont des

formes d'annexion. Si **كوساء** était n. unit., on entendrait quelquefois la prononciation **كوساية**, ce qui n'a pas lieu. Le mot n'est pas arabe; j'en ignore la provenance.

لکان — **کون**, expliqué, 197.

مُکَيِّس — **کیس** est celui qui frotte le baigneur avec un **کیس**, petit sac ou gant (comme nous l'avons en Europe aussi), 20. — **کیس**, bourse, sachette, blague à tabac, 69, 7. **على کیس** ou **من کیس**, aux frais de, est une expression très commune qui remonte à une haute antiquité. Nous la trouvons deux fois dans les inscriptions de Palmyre: **מן כ"ס ה**. Vogüé, Inscript. sémit., N° 7 et 16. Le texte grec la rend par **ἐξ ἰδ/ων**.

کیف — **کیف** ou **تکيف**, s'amuser, se mettre en belle humeur, 137. — **کیف**, plaisir, amusement, bonne humeur, 137, 160, 15, = **کیفیه**, 138. **ما له کیف**, il n'est pas très bien, indisposé. **کیف کیفک** = **کیفا** — **کیف**, comment ça va-t-il? 137, 138. — **کیف** (plus correctem. *vulg.* **ما کیف**), 170, 22.

کید — **کید**, épouser une vieille femme, 8, 11; 188.

ل

لام الزائدة البترضة — **ل** fréquent dans la langue parlée, 66, 16; 67. **باس إیده للخصواجه**, il baisa la main du monsieur, 189; 5. **أمه لعید**, la mère de **Id**, 217, 1. — **لام التاكيد**, beaucoup plus commun en Egypte qu'en Syrie, 197.

لا — est toujours prononcé **لام**, lorsqu'il est le contraire

de كَعَم, 76, 1, 9; 284, 27. Le hamza s'est conservé dans le nom relatif لَاعِي. — لا après des verbes marquant la crainte, le soupçon, etc., 166. — لَيْلَا, prononciation, 166.

لُبْد — **لُبْد**, i, devenir compact, collé, = **لُبْد**, 37. — **لُبْد**,
manteau de feutre, 32, porté par les pâtres, et
surtout par les Turcomans.

لبس — s'habiller en homme, 76, 9. — لبس رجال — لبس
لباس, expliqué, 287, 288. — لباس, pantalon en
toile; en quoi il diffère du شروال, 201. — لبیس,
muscadin, 7, 9. — ملبوسات, habits, 270, 10. —
رجل ملبوس — ملبوس, expliqué, 48. — ملبوس et ولد قلبیس
ibid.. — قلبیس, ibid..

لبط — **لبط**, donner des coups de pied (homme et bête),
46, 4; 211, 24.

كُبْنِيَّة – لبن, expliqué, 78, 178, 18.

ليبق لاحد — لبق, convenir à qqn, 194.

رَأْسُ = رَحْ - لَيْم, v. s. h. v.

surveiller, 86, e. لاحظ على - لحظ

— **لَحَقَ**, il lui demanda :
 Est-ce que je puis gagner le moulin ce soir ? 112, s.
 — Attraper, gagner, avec acc., 295, 15. — **لَحَقَ** :
 أبوه مُشَّ عَمَّال يَلْحَقُ مَصَارِيفَ, son père ne suf-
 fit pas pour les dépenses, 94, 6.

— لحم، boucher, 64, 129, 13.
— لَحْمَة، pulpe des fruits, 12, 31, 15, 14.

لَحْيَةٌ, barbe; en quoi il diffère de ذَاتُن, 258; pl. لَحْيَاتُ, 216. — لَحْيَةُ هَارُونَ, expliqué, 258.

- بطن الكلاب. لَزَقَ, se coller, s'attacher, 18, 18. — لَزَقَ — لَزَقَ, les chiens ont les flancs enfoncés (litt. le ventre collé au dos), loc., 296, 2.
- لَسَا — لَسَا, ne-pas encore. Comme réponse à une demande négative لَسَا signifie: pas encore; cf. *jamais* en français.
- لَضَم — enfiler: أَلْضَمَ لِي الْإِبْرَةَ, enfle-moi l'aiguille, Eg., 70, note. On ne saurait dire لَضَمَ الْخَيْطَ.
- يَا رَيْتَنِي بَعْرِفَ بِلَطِشْ قَلَطِيشْ فَرَنْسَاوِي كُنْتُ: لَطِشْ — لَطِشْ, plût à Dieu que je susse *baraguer* un peu de français! j'irais alors mendier en France, 41, 11. — بَحْيَبُوا زَيْتُون: مَلَطُوش, on prend les olives vertes qui ne soient pas frappées de noir, 16, 13.
- لَطَف — لَطَف, exclam. marquant l'étonnement, l'extraordinaire, la crainte, etc., 116, 10, Syr., = يَا سَلَام en Egypte.
- لَع — verbes de cette forme, 102.
- لَعِب — لَعِبَ لِي الْقِمَار, jouer à un jeu de hasard, 103, 4; — pétiller (cigarette), 70. — لُعِبَ, inf., ou لُعِبَ (de لَعِبَ, comme لُعِبَكَ de لُعِبَكَ, v. p. 311), 103, 6. — لَاعِبَ قِمَار, joueur, Hasardspieler, 241, 8, = قِمَارَجِي.
- لَعَس = لَعَسَ, mâcher, 31.
- لَعَن — لَعَنَ, pire, 36, 4; 60, 15; 178, 9.
- لَعَز — لَعَزَ, expliqué, 262, 12. — لِسَانُ اللَّغْزِ, [la langue] des commérages, 260, 13.
- لَف — لَفَ سِكَارَةً, rouler une cigarette, 69, 7; 298, 16; 310, 14. لَفَ الْبَلَدَ, parcourir la ville, 194. — t.

- boul., former des rouleaux (de la pâte, **العجين**), 78, 4; 128, 21. — **لَفَّ**, pièce d'étoffe en tant que roulée autour du *tarboûs*, turban, 76, n.
- لَفْتُ** — **لَفْتُ** ou **لَفْتُ**, ne pas se soucier de, ne pas y regarder, 88, 2.
- لَفَّقَ** — **لَفَّقَ** = **لَفَّقَ**, blaguer, radoter, 208.
- لَفِّي** — **لَفِّي**, si un homme hante une femme.... 223, 11. **واحد يلفي على**, quelqu'un hante une maison suspecte, 260, 7.
- لَفَسَ** — **لَفَسَ**, tarder, rester longtemps à, **ب**, 27, 7. Ce mot, ainsi que les autres dérivés du même radical, n'est pas employé en Egypte, ce qui est expliqué par sa provenance syriaque.
- لَقَشَ** — **لَقَشَ**, pl. **لَقَشَات**, paroles, discours, 273.
- لَقَطَ** — **لَقَطَ**, **لَقَطَ** **لَقَطَ**, l'huile surnage à la surface de l'eau, et ils se mettent à la ramasser en passant la paume des mains (sur l'eau), 12, 14; les mots soulignés indiquent la signification du verbe.
- لَقْمَ** — **لَقْمَ**, petite bouchée, 127.
- لَقِيَ** — **لَقِيَ**, trouver, avec toutes les différentes applications; **لَقِيَ** **لَقِيَ**, trouver plus convenable, 314, 13.
- لَمَ** — ramasser (chose tombée); **لَمَ** **لَمَ**, r. de l'argent; faire le magot; quêter, 288, 13. — **لَمَ**, foule; **لَمَ**, foule de gens, 156, 16; expliqué, 165. Le **لَمَ** de **Be** (Dozy) peut être une prononciation motivée par la liquide.
- لَمَّ** — prononciation, 266. Avec le modère^e et sa signification, 120, 17; 143, 2; 154, 11. Avec le parfait et

sa signification, 168, 10. La langue parlée ne connaît pas la règle établie pour la langue écrite.

لَمَّا — ou لَمَّا, lorsque, 296, 13, 17.

الانسان الی ما يعرف الّا لهجة قِيعته : لَهْجَة — لهج, l'homme qui ne sait que le jargon de son village, 41, 6.

اذا كان فاس قاعدين : مَلَامِي, jeu, amusements : لهر, s'il y a des hommes qui se livrent au jeu....., 178, 4; singulier inusité, 178, 10.

لو يسلم الكرم من نواطيرة كان يحيل قناطيرة — لو, proverbe, 34, 2.

لَوَّث — لَوَّث, souiller, 208, 7.

لَوَّح — لَوَّح, se dit des fruits qui commencent à mûrir, 15, 4; on dit bien en français *se colorer* dans un sens analogue. — لَوَّح التَّنْكَ, tablette de fer-blanc pour écrire, 311, 21, expliqué, 312.

لَوَّق — لَوَّق, radoter, 272, 18.

إِجْر لَوَّقَا — 207. لَوَّق, écarter, (propr., courber) 207. — لَوَّق, pied tortu, 207. مَلَوَّق ou كَعْب أَلَوَّق, talon de travers, 207. عَقْلُه أَلَوَّق, il a la tête tournée, de travers (sans pour cela être fou). Le مَلَوَّق de Bochter ne signifie que „bouche tortue, de travers.” Le sens du radical n'a été enregistré par les lexicographes arabes que pour le substantif لَوَّق, bêtise, et l'adjectif أَلَوَّق, stupide, propr., tourné, (لَوَّقَة, Har.).

لَوَّك — لَوَّك, se poisser, 208.

لَوَّق — لَوَّق, être convenable, séant, 76, 10, 12.

لَوَّق — لَوَّق, regarde, 178, 6, 10; 233, 20.

م

- itba^c avec م, 215, 217, 10; — avec ما, 215.
- ما — إنا, affirmation, 157, 15; expliqué, 166, 183, 232, n. ما يدشّرها إلا يأخذها, il ne la lâche pas qu'il ne l'ait obtenue, il faut qu'il l'obtienne, 19, 8. — [مش] مُش, plus rarement موش et مُوش; négation, expliqué, 236, 237, = mā (مَوْ), expliqué, 237. — ما + pronom + ش, déclination donnée, 91; مَناش, nous ne sommes pas..., 259. — مال pour مال, 21, 12; 238, 10; expliqué, 22. — ما, voir s. v. ما.
- ماهيّة, gages, 253, 20. — احسن ما.
- ماي — مائة est sans annexion مية, 66, 16; 67, et avec annexion مية, 242, 23; v. s. v. مائة = سيّد, māya, 162, 9; 163, 1; forme discutée, 168 et suiv..
- مار — مار روکس وکلبه, St. Roch: مار روکس, St. R. et son chien, prov. des chrétiens, 194, n.
- مان — مونة, v. s. v. مون.
- متى — متى ما, lorsque, 124, 16; 159, 11; 173, 12.
- مثل — مثل ل, employer un proverbe à l'égard de, 170, 21.
- معن — معنون, cynéde, 101.
- معخ — مُعْخه خفيف, il a le cerveau timbré, 268, 7.
- مختتر — تمختتر, faire le beau en se dandinant, Eg., 201; cf. تمختتر.
- مختول — stupéfier, épater qqn., 58. تمختول, rester épaté, 58, 2.
- مد — بعد مدة : مدة, après quelque temps, 36, 3; 156, 14. مدة سنين, 164, 1, مدة ايام, plusieurs jours, 164, 1, plusieurs années, 288, 12.

مدن — تمدين, se civiliser, 38, 27.

مدري — v. s. v. دري.

في البرّة — بعض الامرار: مرّة — مر, quelquefois, 211, 23. — ما — في البرّة, tout-à-fait, 92. — ما — في البرّة, ne-pas du tout, 91, 7; 92. On y ajoute souvent خالص comme renforcement. — مرارة, vésicule du fiel, 210, s et note.

مرأ — امرأة, femme, est toujours prononcé en Syrie comme si l'on écrivait مَرّة (مَرّة, sa femme); le hamza est le plus souvent conservé en Egypte, où la forme امرأة aussi n'est pas rare.

مرح — 46.

مرس — مَرَسَة, corde. مَرَسَة الدلو, corde du seau du puits, 187.

مرض — مَرَض, (v. p. 264), tomber malade, 225, 12. — مَرَض, en quoi il diffère de حِلّة, 179. — مَرَضَان, malade, 7, 3. — مَرَوْض, valétudinaire, 304, 5.

مرمر — être amer, 87.

مرق — مَرَق, passer, 60, 13; 102, 1; 108, 1; 148, 26; 221, 5. — مَرَق, passer devant, par, 115, 20. — مَرَق, pour مَرَق, sans foi, 5, 27; mot de bon aloi.

مسح لوح — مسح بجلده, faire la sourde oreille, 82, 2. — مسح الخشب بالفارة, raboter une planche de bois, 120, 13. — مَسْحَة مَسْرُوحَة, monnaie fruste, 188.

مسك — مَسَك, prendre, 208, est aussi, comme en français, neutre, dans le sens de s'attacher: العلق ما تمسك, les sangsues ne prennent pas, si les poils sont longs; 18, 24. — مَسْكَة طَيِّب, la pâte épilatoire a bien pris, 19, 1.

مسو — مَسَى, a, pour مَسَى; voir exemple et remarque

s. v. **صَبَحَ** — **مَاسَى**, aller chez qqn. le soir, 108. —

أَمْسَانِي, expliqué, 150.

مُشَطَّ مُزْمَزِم — **مُشَطَّ**, peigne trempé dans l'eau du puits Zoumzoum, 259.

مُشَوَّر — v. s. v. **شَوَّر**.

مَشَى مَعَ — s. 160, 5. **مَشَى**, aller, à pied ou à cheval, 160, 5. — **مَشَى**

3, **مَشَى ضَدَّ** = 4, **ضَدَّ**, contrarier qqn. 4, 25.

مَشَى فِي سَمْسَرَةِ الْجَارَةِ [زَيْجَةٍ] — 24.

مَا كُنْتُش هَيْكَ مَاشِي — 21, 10. faire l'entremetteur pour marier qqn.

طَى هَلْشَغَل, est-ce que tu ne menais pas cette vie au-

paravant? 114, 1. — **مَشَى حَبْلَةً**: **مَشَى**, v. s. v.

بَرَكَ et **حَمَل**.

مَصْرِيَّة — **مَصْرِيَّة**, para, 270; pl. **مَصَارِي**, argent, monnaie,

18, 3 (cf. l'ital. *danori*). On dit **فَلُوس** en Egypte.

حَتَّى يَشْعَلَ مَعْنَا — **مَعَ**, afin que nous puissions l'allumer (bois), 72, 9.

مَغْط — a, être élastique, ductile, 19, 20.

يُمْكِنُ — **يُمْكِنُ**, adv. verbal, peut-être, 33, 9. — **يَدٌ مَآكِنَةٌ**,

main ferme, solide, 254, note.

مَلَأَ — **مَلَأَ**, l'état d'être plein, 144, 13; voir remarque s. v.

حَشَو. Notre proverbe a **بِمَلَأِ الْكَفِّ**, contrairement

à la règle à la p. 180, note, parce que le wâou

est joint à la syllabe suivante. Cette prononciation

est tout-à-fait classique; le paysan ne savait ce-

pendant ni lire ni écrire. Je me demande si elle

est une réminiscence de „l'époque classique” de la

langue, ou bien si ce proverbe doit son origine à

quelque savant? La prononciation générale est **مَلَأَ**

— **مَلَأَ** ou **مَلَأَ**, plein, 289, 8, comme

dans ce vers:

دعوا عليّ دعة الحب فانشغل
فوادي واضحى من هوى الزين ملىان

Koussat el-'ounêsî fâdil, éd. Beyr., p. 5, l. 15. On dit de même دَنِيان, K. el-faṣḥ, p. 36.

ملح — ملّح, très bien! eh bien! 65, 7.

من — من, 138, 266, = مِين, 266, I, 20; 266, = مَن — prononciation, I, 20; 266, = مَن, 202. من لا = مِلّا, 290, 9, qui que ce soit, ما كان

معلق من الاجر — مِين, 129, 5; suspendu par le pied, 129, 5; v. s. v. راس. Cf. Spitta, Contes, Gloss., s. v.

استمّنى — تَمَنَّى السلام لى — منى, 26, 2; 247, 27; forme expliquée, 26. On a encore استخبّى, se reposer, استخبّى, se cacher, et استنى, attendre, (pour استأنى), d'une formation analogue. Mr. Wetzstein dit, Z. D. M. G., XXII, p. 152, à propos du dernier verbe: „On le ramène ordinairement à استأنى, de façon que le hamza tombé est compensé par le sédd; seulement, le futur استأنى n'est pas par là expliqué.” Comme cette forme n'est qu'un تفعل renforcé, le futur en reçoit la prononciation. On dit bien يفعل en Egypte pour يفعل. L'analogie prouve que c'est است أنى et non pas است أنى.

الزلة اذا كان فحيم — مَهْمَا, 200, 12; 315, 18, quoi que, مَهْمَا, 200, 12; 315, 18, si un homme éveillé se trouve dans des situations périlleuses, de quelque nature qu'elles soient, il sait toujours en sortir sain et sauf, 220, 4.

مهل — مَهْلِك, doucement lentement, 112, 7.

موت — مَيِّت من الجُوع, mort, 164, 10. — مَيِّت من الجُوع, qui se meurt de faim, 232, 8.

مون — نَحْنَا نَمُونُ الحَطَب من أَيَّام الصيف : مَوْن, nous faisons nos provisions de bois dès l'été, 72, 2. —

مُونَة البيت, les provisions de la maison, 33, 2.

موة — ماء : en Syrie on ne dit jamais autrement que mây مَيّ et en annexion مَيَّة ال, 222. L'Egypte a mâyye. Est-ce que le e n'y est pas simplement un son final adjuvant (vocalischer Nachschlag), en vertu duquel le ي peut être redoublé dans la prononciation? Ce son vocal final est caractéristique pour le dialecte égyptien; il n'existe pas dans celui de la Syrie. Mr. Spitta, Gramm., § 17 c, veut que „moiye” soit une aphérèse de „oumaiye, qui, du reste, est encore usité.” Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de mon savant ami. Ce ou n'est que prosthétique, comme dans beaucoup de mots commençant par م. Je discuterai ce mot plus au long dans le second volume.

مَيْرَة — hors d'œuvre, fruits secs, etc., qu'on mange en buvant, 181; du persan مِيز, petite table, sur laquelle se trouvent différents mets. L'usage, décrit p. 181, existe aussi chez les Turcs et les Persans; v. s. v. نَقْل.

ن

ن — du duel, quand il tombe, 99.

نَارَكِيلَة — ou أَرْكِيلَة, narguilet, expliqué, 69. La description dans Dozy n'est pas tout-à-fait exacte; le tuyau de bois et „la pomme de vitre” ne se trouvent jamais ensemble. Le flacon de verre est tout mo-

derne. La noix de coco seul, ou son imitation en bois, porte le tuyau de bois ou le roseau, **قَصْبَة**. Si „la capsule qui renferme le tabac” était „formée d’une noix de coco”, on en aurait à fumer pour toute la journée, au moins; le fait est que la noix de coco renferme *l’eau*. Le malentendu de Mr. Dozy provient de la confusion de M. el-M., qui par son **آلة يُشرب بها التبكي** désigne tout l’appareil. Mouzhir, I, ١٣٤.

نَتَف — **نَتَف**, arracher les poils du corps, 20. — **نَتْفَة**, une pincée, un peu, 124, ١٥. — **كَتُونَة**, dim., un tout petit peu, 124, ٦.

نَبَت — **اَنْبَت**, pousser, tr., (arbre), 162, ١١.

نَبْرِيج — **نَرْبِيش** et **نَرْبِيج**, tuyau de cuir du narguilet, 69.

نَبَط — **نَبَاطِيَة**, gros bourg à 4 h. de Sayda, 298.

نَبِع — **مَنْبَع**, lieu de provenance, 27; ٣٠.

نَبِه — **نَبِه على احد**, avertir, prévenir qqn., 143, ٣.

نَجَس — **نَجَاسَة**, turpitude du caractère, 150, ٩.

نَحَس — **نَحَاس**, ustensiles de cuivre (cf. **فَضَة**, argenterie), 111, ٤. — **مَنْحَرَس**, malencontreux, désagréable, 238. ١٤.

نَحْو — **من هذه الناحية = هنا** ou **من ههنا** — **نَحْو**, de ce côté-ci, 28.

نَحْر — **مِنْخَار**, nez, 58, ٣٥; = pl. **مَنَاخِير**, 81, ٣٥.

نَحْل — **نَحْل**, cribler gros, 126.

نَحْوَة — **نَحْوَة**, fierté d’âme, 31, ٣٥; 314, ١٣.

نَدِر — **من النادر**, il est rare, rarement, 72, ٦.

نَدِيم — **نَدِيم الخرا**, expliqué, 180, 181.

نَذَل — **نَذَل**, vil, lâche, 49, ١٥; 308; pl. **اِنْذَال**.

- نزل** — **نزل على السوق**, descendre au marché, aller au m., 129, s; 161, s; 296, s. **نزل في البلد**, il est allé en ville, 201. — **نزل مصارينه : نزل**, il fit sortir les entrailles, se creva le ventre, 44, 4. — **نُزول**, baisse (prix), 300, 7.
- نسناس** — **نسناس**, singe, expliqué, 48, 11.
- نشأ** — **نشأ**, **الله ينشيه : انشأ**, que Dieu le fasse grandir, expliqué, 261. **انتشى**, devenir grand (enfant), 261.
- نشع** — **نشع**, a, dégoutter (toit), Eg., 36, 25.
- ناشيف** — **ناشيف**, sécher, devenir sec, 12, 20; 19, 20. — **ناشيف**, **كلام ناشف**, paroles sèches et désagréables, 145, **وجه ناشف**, figure renfrognée, désagréable, 144, 16.
- نشل** — **منشل**, petite jarre, 95.
- نصب** — **فلان نصب عليّ قصبه**, un tel m'a joué un tour [d'escroquerie], 280. — **نصاب**, escroqueur, 280, 4. Cf. en français *monter un coup*.
- نصم** — **العالم ينصحه في الشغل الطيب**, on lui conseille une bonne chose (à propos de), 235, 7. — Fansa-hou, 260, s, ne me paraît être que **نصم** avec un alef prosthétique, assez fréquent devant cette lettre. Si c'était la 4^{ème} forme du verbe, la contraction serait difficile à expliquer.
- نظ** — **نظ**, sauter, tr. et intr., 48, s; 292.
- نظر** — **إنظر**, pouvoir être surveillé, 33. **ناطور**, gardien de la vigne, 34, 1; gardien, en général. I. Doreyd dit dans le Gamhara, MS Leide, III, fol. 182 verso : **وفلان ناظورة بني فلان وناظورهم اذا كان المنظور اليه منهم والناطور حافظ النخل والشجر وقد تكلمت به**

العرب وإن كان اعصميا قال ابو بكر قال ابو حاتم
قال الاصمعي هو الناظور والنبط تجعل الظاء طاء
الا تراهم يقولون بَرطلة واقبا هو ابن الظل و سموا
الناظور ناظورا اي انه ينظر. Cf. el-Mouzhir, I, 132,
qui a ابن طلة [= ٦٢], et Haf., Sifa, s. v..
قال ابن دريد هو بالطاء من النظر ولكن النبط يقلبوا الظاء طاء
ناظور n'étant donc qu'une prononciation pour ناظور,
on comprend facilement que le verbe نظر peut avoir
pris le sens de *surveiller*. Le ط permute encore, dans
le verbe نظر, avec le ط : انا بستنظرك = انا بنظرك,
je t'attends.

نطل — عمل نطلة, expliqué, 113. Etymologie?

نظف — Ce radical est prononcé نصف, 52. — نضيغة, jolie
(femme), 150, 7; Asâs, II, p. ٥٣, l. 3.

نعر — piquer, 92, ٢٢. — نعارة, expliqué, 94.

نعص — murmurer (chien); pleurnicher (enfant), 31, = نعوص,
criailler, 31, 293.

نعم — ملح ناعم, fin, moelleux; réduit en poudre; 16, ٢٥; سكر ناعم, 125, ٩.

نغل — نغل, bâtard (homme), 57.

نجم — حلالة منفوجية ou طحينية, sucrerie, expliqué, 126.

نفل — نقد الى, aboutir à (chemin), 65, ٥ = نفل de la
langue savante.

نفس — ما ل نفس على, ne pas avoir envie de, d'ap-
pétit pour. ما لك نفس عليها, tu ne la (femme)
trouves pas appétissante, 87, ٢٤. — نَفَس, portion
de tabac nécessaire pour une fois (pour narguilet
seulement), 70.

- نَشَّ** — **يَنْقَعِرُ فِي الْمِي تَصْعَى تَنْشُ الْحَبَّة** : o — **نَشَّ** — tremper dans l'eau, afin que le grain se gonfle, 136, 13.
- نَفَضَ** — **نَفَضَ**, épousseter, 135, 2.
- نَقَى** — importuner par des demandes, crier, 293 = **نَعِصَ**.
- نَقَبَ** — **نُقْبَ**, trou dans le plafond pour faire sortir la fumée, 74.
- نَهَرَ** — vider des fruits, 118, 2; 120. — **تَنَاقَرَا**, se donner des coups de bec, se quereller, 100, 15. — **مِنْقَرَةٌ**, videlle pour les fruits, 120.
- نَقَرَ** — tressaillir, 157, 16.
- نَقَّشَ** — et **نَقَّشَ**, marquer, tacheter, faire des raies, = **نَقَّشَ**, 81. [على] **نَقَّشَ**, t. boul., chiquer la pâte, 126, 8.
- نَقِصَ** — **نَاقِصٌ** (oc. **النقصورة**), défectueux quant au moral, vil, ignoble, 301, 21.
- نَقَعَ** — mettre tremper, 124, 11; v. exemple s. v. **نَفَشَ**.
- نَقَلَ** — **تَنَقَّلَ**, faire un léger repas, manger du **نَقْل** en buvant, 181, note. — **مِنْ الْخَوْفِ إِجْرِيَةٌ مَا : اَنْتَقَلَ** — **تَنْتَقِلُش عَنْ بَعْضِهِمْ**, la peur l'empêche de mettre l'un pied devant l'autre, 306, 1. — **نَاقِلَةٌ**, enceinte; pleine, 34, 10, 20. — **نَقْلٌ** = **مِيزَةٌ**, v. s. h. v.
- نَقَمَ** — **نَقَمَةٌ**, tourment, 161, 11; 302.
- نَقَرَا** — **نَقَّى الْعَدَسَ : نَقَّى**, éplucher les lentilles (et des choses pareilles) 76, 25. **تَنْقِي وَتَشِيلُ شَعْرَ الْأَسْوَدِ**, elle choisit et enlève les cheveux noirs, 216, 21.
- نَكَتَ** = **طَبَّ**, renverser, 104.
- نَكَدَ** — **نَكَدَ**, pour **نَكَدَ**, acariâtre, 5, 20.
- نَكَرَ** — **نَكَرَ الرَّدِيْعَةَ**, nier le dépôt, 202, 6.
- نَهَرَ** — **فِي اللَّيْلِ** × **فِي النَّهَارِ**, le jour, 108, 27.
- نَهَرَ** — i. **نَهَى**, intr., finir, 35, 14.

- نوح**, se lamenter, 304, 9. — **نوح**, lamentations, 19, 20. Le maṣdar **نوح** pour le *son* est d'un usage très étendu dans la langue parlée.
- نوري** — **نور**, appliquer la **نور**, pâte épilatoire, 20. — **نور**, bohémien, pl. **نور**, 101, 110, 21.
- نوروز** — **نوروز** ou **نوروز**, promenade matinale, 173, 10; 177.
- نام طَب** — **نوم**, coucher, intr., se coucher, 28, 4; 314. **نام طَب**, coucher sur le ventre, 104, × **نام سطح**, 104; v. s. v. **غَب**. — **نوم**, qui aime à dormir, 7, 20.
- نوي** — **نوي**, se proposer de, avoir en vue de, 17, 27. — **نوي** noyau de datte, Eg., 95.
- نِيَا لَكَ** — bien te fasse! pour **نِيَا لَكَ**. Moutanabbî, 'Akbarî, I, p. 147.
- نِيَا** — **نِيَا**, cru, 159, 18.
- نِيَع** — **نِيَع**, mâchoire, gueule, Kesr., 273.
- نِيَك** — **نِيَك**, baisard, 7, 20.

ح

- ح** — de la troisième personne, masc. et fém., sing. et plur., **ح**, **ها**, **هن**, **هم**, n'est, en général, prononcé que lorsqu'il est précédé d'une voyelle brève. Pourtant, j'ai bien souvent entendu à Tripoli **hêthou**, **hêthom**, **hama-loûh**, etc., 266. — **ح** tombe, 237.
- ها** — avec un sens neutre, exemples, 165, 173, 11; 233; 297. **ها**, **في وقتها**, alors, à ce temps-là, 81, 20. **ها**, après cela, 156, 12. — **ها**, ou **هيدا** (**هيدا**), est usité devant un substantif dans un récit de *live* voix, 244, 2. — **هيدا** — **هيدا**, celui-ci — celui-là, 65, 4; 276 = **هيدا** — **هيدا**, 141, 11; v. s. v. **هَرَج**. —

- هاك ou هيك — هامي = هاي, la (les) voilà, 45, 23. — ainsi, 59, passim.
- هبل — مهبول, imbécile, idiot, expliqué, 268, 4.
- هت — o, significations données, 134, 6; 135.
- هيج — طفش = هيج, se sauver, dénicher, 253, 10, 254, = طفش, faire s'en aller, faire dénicher, fortjagen, 48, 9. Le هاجج de Bc [et Cuche] pour *émigré, colon* peut bien être vrai, si l'individu a *filé* de son pays; autrement, *émigré* se dit مهاجر et colon مستعير; v. s. v. طفش.
- هدأ — هدا, a, se tenir tranquille, 48, 7; 92, 19.
- هدب — اهداب, cils, 85, 1.
- هدس — هدرس = هدرس, 203, 10; expliqué, 204, = هدرس, 31, 204.
- هدم — هدم, habits, 4, 19. En Syrie, on dit le plus souvent اواعي.
- هدي — ادا كنت هديتك على شي ملح, si je t'ai guidé vers quelque chose de bon, ... 241, 1 d'en bas.
- هتر — هير الفستقية, murmure de la vasque; 294, 6.
- هرا — مهري, pourri, gâté, 188, 21.
- هرب — هربان, qui a pris la fuite, qui est en état de هروب, 7, 3.
- هرج — الاولاد يهتجوا في البيت: هرج, les enfants folâ-trent dans la maison, 250, 2 d'en bas. المرة (مرأة) اذا كانت قليلة حيا وتحكي مع هيدا وتهرج مع هيدا, la femme, si elle n'a pas beaucoup de pudeur, tantôt conversant avec celui-ci, tantôt badinant avec celui-là,, 141, 12.
- هسع — à présent, à cette heure-ci, Jér., expliqué, 91.
- هشل — تعلم القمار — o, se sauver, prendre la fuite, 92, 21.

- وهشل من بلد الى بلد, il apprit à jouer et vagabonda de village en village (ville), 105, 20.
- هطل — هَـطْل, لا تهطل هَـم, ne sois pas en peine, Dam., 309; aussi avec هَـطْل; v. s. v. عَـطْل. — هَـطْلِيَّة, mets, expliqué, 126.
- هَـفِي — ا, mourir de faim, 26, 303, 8.
- هَـم — مَـهَـمُوم, affecté de quelque peine, qui a des soucis, 211, 20.
- هَـل — هَـيَالَة, insouciance, 68, 14.
- هَـنَا — هَـنَى بِسَلَامَة, féliciter d'un heureux retour, 164, 8.
- هَـنَاوَة, aisance, 219, 23.
- هَـرْنَا — هَـرْنِي et هَـرْن, ici, 96, 6; 154; formes inusitées en Égypte.
- هَـيْ — se dit pour appeler les chameaux à boire 246.
- هَـيْه — interj., holà!, 244, 5.

و

- و — pour و, 308, 13; 315. — و, double à la fin d'un mot, 264. — و, permute avec وِي, 7, 22; 121. — و; devient أ, 128, 22; 129; أَدِيْعَة, 202, 4; أَدَاعَة, 33; أَحْرَش, 203, 20; v. s. v. وَصْل.
- وَبَح — وَبَّح, gronder qqn., 100, 15; 113, 23; وَبَّح, reprocher qqc., 103, 5.
- وَبَش — وَبَاش, gens sans feu ni lieu, 297, 20.
- وَجِب — إِذَا مَا فِيش شَي يُوجِب لِلضُّحْك, s'il n'y a rien qui motive le rire 311, 5. — الْوَجِب sont les devoirs qu'on doit remplir à l'égard d'une personne, d'un hôte. عَمَال لَه غَايَة الْأَكْرَام (إِكْرَام) وَالْوَجِب, il l'honora grandement, ainsi qu'il lui était dû, 164, 9.

- عمل الواجب peut aussi avoir l'idée de menace :
 أعمل لك الواجب أنا , je te ferai bien voir, moi! je
 te punirai. On répond en Syrie à un remerciement :
 واجبي, pas de quoi, *padrone*.
- واجد, se trou-
 vant (en abondance), 218. لحم واعد est plus que لحم
 موجود : il y en a beaucoup au marché.
- انرجع, souffrir, être affecté d'une douleur corpo-
 relle, 291, 19. — مرجوع, affecté d'une douleur, mo-
 rale ou corporelle, 211, 19; 304, 4.
- وجه — On prononce plus souvent وَج, figure, que وجه
 (pour وَج), 59, 2; en Egypte وش. — وجه الحرباية —
 une locution pour désigner une femme laide, 36, 2, 25.
- واحد, quelqu'un, 143, 1, 19; 146, 16, et passim.
 الواحد, celui-ci — celui-là, 60, 15. — ar-
 ticle indéfini, 134, 5; 136, 3; 148, 23, et passim.
 واحد après un nombre cardinal : في بيروت فيه : واحد
 خمسين واحد حلواني, il y a à B. 50 confiseurs,
 120, 23; on considère chacun à part. Il se met aussi
 après كام : اعطيني كام واحد : كام
 واحدة, à part, 221,
 8. — واحدة, quelqu'une, une femme, 45, 12; 58, 24;
 87, 21; 97, 4; 104, 5; 128, 25; 223, 11. — الواحدة,
 une femme, 203, 18. V. Spitta, Gloss., s. v.
- يؤدي (et les autres pronoms suffixes), contracté en
 beddi ou biddi (à Beyrouût souvent baddi) je
 veux (tu veux, etc.), 4; passim.
- ودعة, dépôt, 33, = ودعة, 202, 4. V. s. v. اخذ.
 L'observ. p. 33 à biffer.
- ودي, pour ادي, envoyer, remettre, 81, 20; 159, 8;

- وَدَّى إِلَى الْفَرْنِ 162, 1; conduire à (chemin), 65.
envoyer au four, 123, 28.
- وَاحِدٌ أَخَذَ : (وَزْنَةٌ) وَزْنَةٌ 29, 1. وَارِثٌ, pl. de وَرَثَةٌ — وَرَثَةٌ
quelqu'un eut une maison en hé-
ritage de son père, 143, 28.
- وَرَجَى — montrer, 154, 13; 158, 1; 160; v. فَرَجَى.
- وَرَشَ — وَرَشٌ, pour وَرَشٌ, qui ne se tient jamais tranquille
(enfant), 5; v. بَلَطَ. — وَرْشَةٌ, atelier de construc-
tion, fabrique, 23, 8.
- وَرَّى — montrer, 38.
- وَزَنَ — est changé en زَانَ, i, peser, compenser, contre-
balancer, 214, 1; 215.
- وَسَخَ — وَسَخٌ, prononcé وَسَخٌ, 5, 24; 52, 8. — وَسَخٌ, intérêt
(argent), Eg., 116.
- وَسَطَ — بِرَاسِطَةٍ, par le moyen de, 10, 25; 12, 13; 161, 2;
بِهَلْوَاسِطَةٍ, par ce moyen, 297, 21. — الْعَيْشَةُ
الْمَتَوَسِّطَةُ, une vie, une aisance moyenne, 219, 22.
- وَشَّوْشَ — expliqué, 260.
- وَصَفَ — وَصْفٌ, pl. صَفَاتٌ : وَصَفَاتُهُ, tout
homme parle d'après ses propres qualités, 52, 12.
يَشْرَفُوهُمْ فِي هَلْصَفَةٍ, ils les voient dans cet état,
60, 13. — صَفَةٌ غَالِبَةٌ est un adjectif employé comme
substantif, 94.
- وَصَلَ — est prononcé وَصِلَ, expliqué, 264. Dans la phrase
161, 1, وَصِلَ est pour وَصَلَ et قُتِلَ est au passif.
On dit même وَصَلْنَا. Cf. Spitta, Contes, Gloss. s. v.
أَصْرُلُ — غَضَبٌ, avec le sens du singulier, à la
turque, 128. L'observation faite, pp. 128, 129,
à propos de ce pluriel n'est pas du tout à sa place.

Faute d'attention, je pensais à l'infinitif **وَصَلَ**,
reçu, récépissé (= **وَصَلَ**), qui est presque toujours
prononcé **أَصَلَ**. Haf., Sifa, s. v.

وصى — **توصاية**, recommandation, 117, 16.

وعد — **ميعاد**, menstrues; **في الميعاد**, elle a ses m., 89, 6.

فيق — **صغى**, Eg.; v. s. v. **صغى**, éveiller, S., 236, = **وعى** — **وعى**.

— **أوعى**, pour **إيعى** (**ع. ع**), attention! 129, 25;

223. — **واعى**, attentif à, qui veille à soi-même,

à ses intérêts, 236, 1. — **وعى**, pour **وعى** (v. p. 180

note, et Spitta, Contes, Gloss., s. v.): **من دون وعى**,

sans attention, sans discernement, 28, 29; 180, 6.

— **وعى** signifie aussi *vase* en général, 12, 14; 110,

17. À Beyrouût on a **وعا**, wà'a, sing., et **وعى**,

plur.. Autre part j'ai entendu le pluriel **أوعية**,

où'îye; (**ية** devient ainsi souvent **ية**). Je croirais

que notre **وعى**, vase, n'est, après tout, qu'une pro-

nonciation pour **وعاء** (v. s. v. **هتاء** et **كراء**) ou le **و**

a le fatḥa par l'influence du **ع**, qui, en Syrie au

moins, n'aime pas beaucoup le keṣra (et le ḍammi)

sur lui et devant lui (cf. p. 61, l. 6). — **أواعى**, habits,

Syr., 3, 26; 4, 16; 108, 1; 153, 11; 208, 16; 286, 23;

306, 24.

وفي — **وفاء**, ou **وفى**, payer qqn., 200, 23; 301.

في وقتها — **وقت العنب**, saison du raisin, 34, 1. — **في وقتها**,

alors, à ce temps-là, 81, 20. — **هَلَوْت = هَلَوْت**,

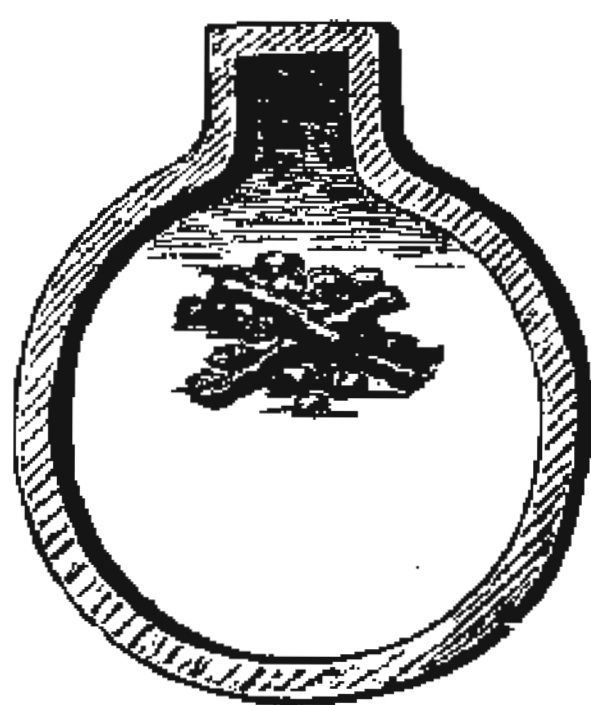
maintenant, 91, = **هَلَوْت**, Jér., expliqué, 91.

وقع — **عند استخبار الواقع**: **واقع**, lorsqu'on est interrogé

sur ce qui est arrivé, 284, 23.

وقد — qui est aussi transitif, a donné le vulgaire **قد**, i,

allumer, 290, 291. لا تزال النار موقودة, I Baṭ., II, 337. ورسومهم أنهم يقدون القنادل في مساجدكم, Mokad., 184, 6. Voir Gloss. Geogr., s. v., et Dozy, Suppl., s. v. — انقاد, s'allumer, pouvoir s'allumer, 291; v. Spitta, Gloss., s. v. — موقدة, pron. mākḍi,âtre, décrit, 71, 17; 183, 26. Il a chez les paysans cette forme:



La partie supérieure, aux angles droits, s'appelle موقدة, par excellence. C'est là que le bois est d'abord placé pour qu'il devienne incandescent; il est ensuite tiré dehors au milieu de la partie ronde, qui a le nom de مَضْطَبَة. Les parois

de l'âtre, حيطان الموقدة, sont beaucoup plus hautes et massives que le rebord, حَرْف, qui entoure le maṣṭaba. — وقيد, expliqué, 291.

ولد --, garçon, jeune homme, 164. — اولاد العرب, les Arabes modernes en général, 38, 86, 7; 144, 17.

ولع — ولع, allumer, au sens propre, 310, 48.

ولم — وليمة, festin en général, à n'importe quelle heure et à n'importe quelle occasion, 163, 44; 263.

ي

ي — double à la fin d'un mot, 145, 264. — يي permute avec يُو, 121.

يا — يا — يا, ou — ou, 114. — يا ما, expliqué, 28. Z. D. M. G. XXII, 91, note 3.

يا كرى — pour marquer l'indécision dans une demande directe

ou indirecte, 142, 6; 178, 14; 177, 14; 274. Mr. Fleischer, *Beiträge*, VI, 109 et suiv., a traité cet ad-
verbe verbal fort au long. Notre maître l'appelle
avec raison „formule interrogative,” car la phrase
dans laquelle il figure peut toujours se ramener à
une demande. Il peut quelquefois renfermer une
idée optative, de même que le peut une demande
dans nos langues européennes: est-ce qu'il ne vien-
dra donc pas! = **يا ريت يجي = ياترى ما يجي**. Ce
dernier adverbe verbal.

يا ريت — est exclusivement optatif, 41, 10.

يايس — **ياس**, tête dure, entêtement 15, 6; 39. — **ياس**, qui a la tête dure, entêté, 290, 8.

يد — vulg. **ايد**, 17, 14; 58, 64, 11; 99, 261, 262, ou **يد**, 44, 6; 57, 23; 266. Le pluriel **ديات** ne se trouve
que dans la formule **سلم دياتك**, que Dieu conserve
tès mains!, 100. — **فقيل اياديك**, formule de sou-
hait, 100.

يلا — allons! vite!, expliqué, 75.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Ces corrections ne s'appliquent pas à tous les exemplaires.

Page **VIII**, l. 15, lisez, boulangers. — **XI**, 18, 22, l. Ibn 'Abd. — **XI**, 18, l. il n'y a rien. — **XIII**, 27, l. connaissons. — **XIII**, 29, l. reflète. — **XLVIII**, ajoutez: *eu* = dammi. — 3, 18, l. šakfi. — 3, 22, l. tī'ou. — 8, 2 d'en bas, l. خير. — 9, 17, l. اختيار. — 9, 18, l. اختيار. — 11, 14, l. divulguer. — 11, 16, l. tī'tou. — 16, 14, l. 'asrin. — 21, 5, biffez la dernière citation. — 23, dernière ligne, l. أكرم. — 24, 12, l. فعالة. — 27, 7, d'en b., l. كسر بطيح. — 27, 2 d'en bas, l. battih. — 28, 2, l. battih. — 28, 11, l. melonnière. — 30, 4, l. fi-d-dounya. — 30, 2 d'en bas, l. bitwàssah. — 30, 2 d'en bas, l. tougâra. — 31, 9, l. كعك. — 31, 11, l. بحش. — 35, 4 d'en bas, l. ka'd. — 41, 12, l. biinsân. — 43, 12, l. centaines de milliers. — 48, 9, l. biheggig. — 52, 9, l. tîn-zal. — 55, 10, ajoutez après „part lui”: *On a cessé de me battre et.* — 58, 10, l. لم. — 59, 2 d'en bas, l. sur le dos. — 66, 7, l. الطربة. — 61, 10 d'en bas, l. يستنجي. — 61, 2 d'en bas, l. يقتصر. — 81, 9, l. dimmat. — 82, 11, ajoutez après „bain”: *Huit jours après.* — 82, 7, l. آبلق. — 82, 7, l. ملك. — 86, 9, l. tērôh. — 87, 2 d'en bas, l. gedid. 87, 2 d'en bas, l. innak. — 87, 2 d'en bas, l. nahna. — 89, 2 d'en b., l. جدام. — 90, 2, l. شباك, ce qui n'exclut pas شباك. — 90, 2, 4, l. Jér. — 92, 1 d'en bas, l. hêt. — 98, 2 d'en bas, l.

- قال. — 94, 8 d'en bas, l. ررنق. — 101, 7 d'en bas, l. احبك. —
 — 110, 7 d'en bas, l. mâhouz. — 111, 8 d'en bas, l. يدتك. —
 — 115, 5 d'en bas, l. âdamî. — 124, 16, l. hâzzoû. —
 125, 15, ajoutez après „pilé avec” : des pignons. — 127, 1, l.
 بورمق. — 129, 7 d'en bas, l. أوعى. — 129, 4, voyez le Gloss.,
 s. v. وصل. — 131, 7, ajoutez comme renvoi : Kor. VI, 35. —
 132, 11, l. rompront. — 136, 9, ajoutez après „dessus :” des-
 sous. — 137, 12 d'en bas, l. كيف. — 137, 9, l. تكيف. —
 138, 4, l. كيف. — 144, 4 d'en bas, l. wahed. — 144, 8
 d'en bas, l. hâtri. — 150, 9 d'en bas, l. ضيف. — 150, 8
 d'en bas, فرق. — 154, 4 d'en bas, l. هرنى. — 157, 1, l.
 riggâl. — 157, 7, l. heyyîlak. — 159, 8 d'en bas, l. fit.
 — 160, 1, l. mâleh. — 159, 7, 8, l. keurs. — 160, 6, l.
 hazzoûra. — 166, 7, l. أصحى. — 173, 4, ajoutez après
 „trouve :” *C'est que tout est bon pour qui a faim.* — 181, 8
 d'en bas, l. où il faut changer la traduction. — 186, 12, l. خبر.
 — 203, 3, l. يربى. — 221, 8, l. tourouk. — 236, l. CXXXV.
 — 247, 8, ajoutez après „figues :” *au mois de septembre.* —
 247, 18, l. داخل. — 250, 8, ajoutez après „de :” la. — 258,
 9, l. dawâ'i. — 263, note, l. فعلى. — 263, 6 d'en bas, l.
 'ouliyet et wousilet. — 269, 7 d'en bas, l. أفراح. — 275,
 2 d'en bas, l. voir. — 284, 11, l. champ. — 285, 2 d'en bas,
 l. panader. — 297, 9 d'en bas, l. تعبى. — 319, 3, col. 2, l.
 144. — 389, 20, l. 148.

مخترعين يحدّثونهم عنها بأحاديث كاذبة نحن نكرههم وقد
 اتخذ أحداث المدن عرائد غير جيدة متصوّرين أن حالة أوروبا
 هي حالة بعض المهاجرين إلى أراضيهم المخصصة وأراهم لابسين
 الجزم التي تلمع والأزوار الذهب التي تسطع بمعنى أنهم يتأثّثون
 في الملبوس وهم يكابزون الناس مع جهلهم المركّب قائلين عندنا
 فلس. معجّدين عن المعارف والعالمية خالين من الانسانية.
 نعم لا يبعد أن تعود العرب أمة عظيمة ودولة فخيمة
 تمدّن هي بمعرفتها أهالي الشرق ولكن يلزم أن يترك
 التعصب والغلو في الدين سواء كانوا من النصارى أو
 المسلمين لأن الديانة في أوروبا تترك في البيت وعند
 ما يخرج الانسان من منزله يعد نفسه عضواً لدولته
 ومساعداً لأمته ولا يشتغل إلا بمصالح وطنه. ونحن نروم
 النفع العظيم للعرب وهذا التأليف دليل واحد من ألف.
 واقصى آمالنا أن تنتهي بهم الحال إلى أن يفهموا أن أوروبا لم
 توجه انظارها جهة الشرق لأجل خرابه بل لعبارة وترفيهه
 والله أسأل أن ينفع بكتابي هذا الأنام ما ابتدأ مؤلف تصنيفاً
 ببراعة المطلاع وفرغ منه بحسن الختام. هذا آخر ما قصدت تأليفه
 وأردت جمعه وتصنيفه من هذا الجزء وكان انتهاء تحريره

وترقيم تسطيرة بمدينة اسكندرية في شهر نيسان

١٨٨٢ وتعجم مسوداته في مدينة ليدن

الشهيرة في أوائل شهر تشرين

الثاني من السنة المذكورة

تم

تم

تم

يتبحرون ويتعقبون بها يكونون على الدوام سعداء بمعاشرة اخوانهم في الشرق مع ارتباط حسن العلاقات بينهم. ولا ينبغي لهم ان يتغافلوا عن اننا مع كوننا احبابهم كنسهر ليايلنا في مطالعة كتبهم الدينية ولا يمضي علينا وقت من الاوقات الا و نتلو القرآن الذي فيه يقال ولقد صرفنا في هذا القرآن للناس من كل مثل

نغوص البحر في طلب الآلي * ومن طلب العلا سهر الليالي
ويجب عليهم ان ينظروا الينا بعين الموافقة لاننا لهم مساعدون وكلنا كرجل واحد نسعى لغرض واحد الا وهو تنوير افكار اهل القرى تهذيب من في الوري. بناء على ما ذكر ارجو من مكارم اخلاق حضرات علماء الشرق ان يعتنوا بزيادة الاعتناء باللغة الدارجة ويبذلوا جهدهم فيها بكونهم يولّفون فيها قآ ليف ويصنّفون تصانيف لا سيّما ان يوجّحوا لنا قواعد اجروميّتها واصولها و فروعها لينالوا بذلك ثوابا كبيرا. واني لمتشكر لساداتي المشايخ الذين لم يضتوا عليّ بالمعارف والفنون التي اتحفوني بها من اسرارهم وهدوني الى صراط اللغة بضوء انوارهم. كما أثنى ممنون من الاحباب وبعض الاحباب الذين فسّروا لي الكتب المهمة في الليالي المدلهمة دون مراعاة مني ولا التفات لما هم عليه من انواع الديانات فجزاهم الله عني الف خير ولا ضارهم ادنى ضرر. سواء كانوا بمصر او بالشام من النصرانيّة كانوا او من الاسلام. هذا واني بما اني محب مخلص للعرب اودّ منهم لو ان يبقوا على ما كانوا عليه من اخلاقهم الساذجيّة واطباعهم العربيّة فابناء هذا الجيل الجديد يرغبون في تقليد الافرنج ولا يسمعون عن اورپا الا من بعض اناس

سارية في زمان النبي عليه السلام . وقد أنهكت العلماء في الاشتغال باللغة العربية المقدسة القرآنية التي أصبحت كعلم القفار لصال في الاسفار و أهملوا استعمال كتابة اللغة الدارجة الجديدة مع انها نشأت وانتشرت وارتكزت في زمان الفتوحات الاسلامية . و نحن معاشر العلماء الاورپاويين نجعل لها الاهمية الكبرى فقد ابتدأنا في الكشف عنها بكيفية علمية و طريقة تمحيصية كما هو العادة عند علماء هذا العصر . و قد حفظت هذه اللغة الدارجة كثيرا من الملكات القديمة الجاهلية و اوقفنا على حقيقة تاريخ اللغات الشرقية وهي لغة واسعة نفيسة غنية انيسة . لِمَ لا وهي اللغة المتداولة بين الخاص و العام في كلام خديوي مصر الجليل وسعادات الباشاوات و حضرات البكاوات لغاية الجمال والرتال . وحيث لم تكتب اللغة الدارجة على دأبها وحققتها مدى الزمان كان هذا الكتاب أوّل سفر وضع للغة المذكورة على لسان الاهالي ولاجل ان يكون اسلوبه واحدا انتقيت منها الامثال الدارجة العامة التي استنقعت معانيها واقتبست شرح عوصاواتها من افواه الامة . ولاجل فهم لفظها وادراك حركاتها كتبتها باحرف لاتينية حسب الاصطلاح الجاري عند العلماء الاورپاوية . وللعرب كثير ولع في حديثهم بضرب امثالهم فمنها امثال جيدة جميلة النظام و منها امثال رديئة فاحشة الكلام . وجمعت كلها من غير انتقاد في ديوان واحد وها الجزء الاول وقدّمته شكرا و طاعة لاستاذي وشيخي العزيز العالم العلامة الفقيه الذي ما له مثل ولا شبيه السيد الكريم فليشر حفظه الله مدة مديدة . فليعرف علماء العرب في زماننا هذا ان العلماء الاورپاويين الذين العربية عندهم علق نفيس

مقدمة المؤلف

بسم الله الرحمن الرحيم

الحمد لله وحده والصلاة والسلام على من صارت بواسطته
العربية لذة للعالم اما بعد فاقول وانا العبد الفقير الراجي
صفح النبلاء عن سهرة وقصورة كرلو لاندبرج الاسوجي انه
هدتني الافكار وجرتني الاقدار للتوجه الى بلاد العرب واشتغلت
مدة طويلة بلغتها الشريفة التي هي لسان الادب. ولما عرفت
معناها وفهمت مبناها تحقّق لي انها احسن اللغات. كيف
لا وبها نزلت الايات البيّنات و قد جاء في السنة انها لسان
اهل الجنة. ثم لا يخفى على كلّ ذي بصيرة وفكرة منيرة ان
علماء العرب اشتغلوا باللغة العربية الفصحى خاصة دون غيرها
واهملوا تدوين اللغة الدارجة التي كانوا يتكلمون بها في المؤلفات
اليومية حيث كانت القواعد والاصول تقررت في القرآن المجيد
وفي كتب السنة بالكيفية التي بها يتحرّر انشاء اللغة العربية
الادبية فامست اللغة الدارجة في غاية الاستحقار والازدراء
عند اهل العلم منذ ان هاجر المسلمون من اراضي الحجاز
المقدسة لاجل انتشارهم بين امم مختلفة ولغات غير متخالفة.
ويتضمّن جلياً ان امة الاسلام التي فتحت البلاد التزمت بان
تغير لغتها المحازية بعض الغيار وتسلك في معاشره امم تلك الاقطار
ومكالمتهم بحسب طبيعتهم الغريزية. وسهل علينا ان نبرهن بان
اللغة الدارجة كانت مستعملة في القرن الاول من الهجرة بل
ويمكن ايراد ادلة كافية وبيّنات شافية بانها كانت سائرة

الامثال السبعة
والاقتوال السبعة
عند اول العرب

للفقير الى رحمة فقائه
الشيخ كرو لنديج الاسوي

(GOAL)
Alexandria
طبع في مطبعة بريل في مدينة الإسكندرية

١٨٨٣ سنة

١٠٠٠

١٠٠٠

١٠٠٠

١٠٠٠

١٠٠٠

١٠٠٠

١٠٠٠



Bibliotheca Alexandrina



0007086